

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

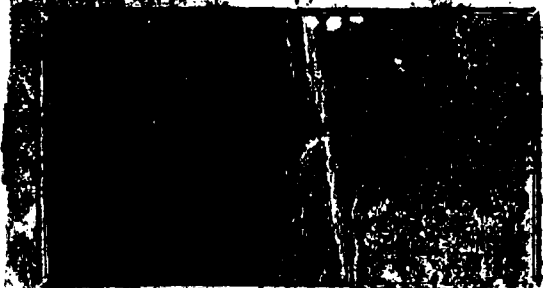
LES MOTTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

UN LIVRE RAISONNÉ ET FAMILIARISANT PRÉSENTANT LE MOT À MOT FRANÇAIS
ET ALLEMAND DES MOTS ALLEMANDS CORRESPONDANTS
L'ASTUCE CORRECTE ET PRÉCISE DU TEXTE ALLEMAND
avec des sommaires et des notes

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS
ET DE COLLÈGES



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD PIERRE-SARRAZIN, N° 1

(Quartier des Écoles de Médecine)



801

Ateneu Barcelonès
Biblioteca

N.º 95475

Arm. 743

Est. IV 23

9
G
VI

L. Carrière
Philosophie
1877-78

LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

Cette tragédie a été expliquée littéralement, traduite en français
et annotée par M. TH. FIX.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

LES AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

L'UNE LITTÉRALE ET JUXTALINÉAIRE PRÉSENTANT LE MOT A MOT FRANÇAIS

EN REGARD DES MOTS ALLEMANDS CORRESPONDANTS

L'AUTRE CORRECTE ET PRÉCÉDÉE DU TEXTE ALLEMAND

avec des sommaires et des notes

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS

ET DE SAVANTS

SCHILLER

GUILLAUME TELL



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Quartier des École de Médecine)

1850

R 95.475

AVIS

RELATIF A LA TRADUCTION JUXTALINÉAIRE.

On a réuni par des traits les mots français qui traduisent un seul mot allemand.

On a imprimé en *italiques* les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'avaient pas leur équivalent dans l'allemand.

Enfin, les mots placés entre parenthèses doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.

INTRODUCTION.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE GUILLAUME TELL.

Au commencement du **xiv^e** siècle, la Suisse, dont la plus grande partie autrefois avait obéi aux rois de Bourgogne, était devenue province immédiate de l'Empire, et se trouvait partagée en une multitude d'États. Zurich, Bâle, Berne, etc., étaient alors villes impériales; les cantons d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald avaient pour gouverneurs des avoyés ou baillis, nommés par l'Empereur. Albert d'Autriche, comte de Habsbourg, possédait en Helvétie des domaines considérables; il voulut étendre encore sa domination dans le pays et en faire un État pour un de ses fils. Les cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald se révoltèrent contre cette prétention; ils chassèrent les baillis autrichiens et formèrent une ligue pour la défense de leurs libertés, tout en réservant les droits de l'Empire (1308). Albert marcha contre eux; mais il fut assassiné par son neveu, Jean le Parricide, dont il détenait injustement l'héritage. Les Autrichiens furent ensuite vaincus à la bataille de Morgarten, et la liberté de l'Helvétie fut dès lors assurée.

Voilà ce que nous apprend l'histoire.

La tradition ajoute que Walther Furst, Werner Stauffacher et Arnold de Melchthal furent les instigateurs de l'insurrection dans

les trois cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Tandis que cette conspiration se tramait, un gouverneur d'Uri, nommé Gessler, s'avisa d'un genre de tyrannie ridicule et horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ses bonnets au haut d'une perche dans la place d'Altorf, et ordonna qu'on saluât le bonnet sous peine de la vie. Un des conjurés, nommé Guillaume Tell, ne salua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, et ne lui donna sa grâce qu'à condition que le coupable, qui passait pour archer très-adroit, abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Le père tremblant tira, et fut assez heureux pour abattre la pomme. Gessler, apercevant une seconde flèche sous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendait faire. « Elle t'était destinée, dit le Suisse, si j'avais blessé mon fils. »

« Il faut convenir, ajoute Voltaire ¹, que l'histoire de la pomme est bien suspecte. Il semble qu'on ait cru devoir orner d'une fable le berceau de la liberté helvétique; mais on tient pour constant que Tell, ayant été mis aux fers, tua ensuite le gouverneur d'un coup de flèche; que ce fut le signal des conjurés; que les peuples démolièrent les forteresses. »

Il n'est point de nom plus populaire que celui de Guillaume Tell, point d'histoire plus connue que la sienne dans les fastes de la liberté. La poésie et les arts en ont fait à l'envi l'objet de leurs compositions. Des monuments nombreux en Suisse en rappellent les différents traits.

On a prétendu néanmoins que toute cette histoire n'est qu'un conte, et l'existence même de Tell est devenue problématique.

Un certain François Guillimann, auteur d'un ouvrage, *de Rebus Helveticis*, qui parut sur la fin du xvi^e siècle, est le premier qui ait envisagé l'histoire du héros suisse comme un mélange de fictions et de faits probables, ou plutôt comme une vérité de convention qui ne supporte pas l'examen.

Dans une lettre adressée à un de ses amis, il s'exprime ainsi :

« Vous me demandez ce que je pense de l'histoire de Guillaume Tell. Voici ma réponse. Quoique dans mes *Antiquités helvétiques* je me sois conformé à la foi populaire en rapportant certains détails, cependant, à vrai dire, quand j'y regarde de près, tout ce récit me

¹ *Essai sur les Mœurs.*

paraît une pure fable. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que jusqu'ici je n'ai rencontré aucun écrivain, aucune chronique antérieure au xvi^e siècle, qui fasse mention de cet événement. On dirait que tous ces détails ont été inventés dans le but de fomenter la haine contre l'Autriche.

« ... Les Uraniens eux-mêmes ne sont pas d'accord entre eux sur l'endroit qu'habitait leur prétendu héros ; ils ne sauraient donner aucun renseignement sur sa famille, ni sur sa postérité, tandis que la plupart des autres familles de ce temps-là existent encore. Je pourrais alléguer d'autres raisons qui rendent cette histoire suspecte. Mais à quoi bon vous arrêter en pareille matière ? »

Quelques années plus tard, le compilateur Grasser fit remarquer, le premier peut-être, certains traits de ressemblance entre Tell et Toko, héros scandinave, dont un ancien historien danois, Saxo Grammaticus, mort vers l'an 1204, raconte ainsi l'aventure :

« Un certain Toko, attaché depuis quelque temps au service du roi Harald, avait excité, par sa valeur et ses exploits, la jalousie de ses compagnons d'armes. Un jour qu'à table la conversation était fort animée, Toko se vanta qu'il abattrait de loin, du premier coup de flèche, une pomme, si petite qu'elle fût, placée sur une perche. Ses envieux le rapportèrent au roi : celui-ci, homme méchant, ordonna à Toko de prendre pour but une pomme placée sur la tête de son fils, et jura que, s'il ne l'abattait du premier coup, sa vanité lui coûterait la vie. Le guerrier se voyait ainsi contraint de faire une chose à laquelle il ne s'était point engagé. Ses ennemis, pour le perdre, avaient saisi une parole échappée dans l'ivresse d'un festin, et le roi, prêtant à cette parole un sens qu'elle n'avait pas, força Toko de se signaler par un coup de maître. Il conserva cette force d'âme qui surmonte les obstacles, et la grandeur du péril fortifia son courage. Ayant donc placé son enfant, il lui recommanda de rester immobile au sifflement de la flèche, et de détourner la tête, pour ne pas voir le trait que son père allait diriger contre lui. Toko prit ensuite trois flèches ; il en mit une sur son arbalète, et enleva la pomme du premier coup. S'il avait eu le malheur de blesser son fils, il aurait expié par le supplice l'erreur du trait fatal. — Le roi ayant demandé à Toko ce qu'il avait prétendu faire des deux autres flèches, puisqu'il ne pouvait éprouver la fortune qu'une seule fois, l'adroit archer lui répondit : « Elles l'étaient destinées, si j'avais manqué le but. Plus

« tôt que de subir un supplice non mérité , je me serais vengé de la violence que tu as exercée envers moi. »

« Toko s'était à peine tiré de cette aventure , qu'il s'exposa à un nouveau péril. Harald ayant vanté son adresse à glisser avec des patins , Toko prétendit qu'il ne le céderait pas au roi dans cet art. Harald aussitôt obligea son rival à faire preuve de son talent sur le rocher Kolla , en Scanie. L'imprudent Toko , se fiant dans sa force et son adresse , gravit , à l'aide d'un bâton , jusqu'à la cime du rocher , il attache ses patins , et se met à glisser avec une extrême vitesse. Bien que , dans ce voyage rapide , il lui arrivât de heurter contre des pointes de rocher , il resta ferme sur ses pieds : rien ne put étonner son courage , ni lui faire perdre l'équilibre. Le vertige eût saisi tout autre , dont la vue aurait plongé du haut de ce rocher dans les précipices qui le bordaient. Enfin , ses patins s'étant brisés , il tomba , et il eût trouvé la mort dans les flots , si son bon génie n'eût veillé sur lui. En se cramponnant aux fentes du rocher , Toko réussit à descendre jusqu'à la mer , où des pêcheurs le recueillirent. Le roi le crut mort , et des fragments de patins , qu'on avait retirés de l'eau , le confirmèrent dans cette opinion. Toko , maudissant Harald , qui , au lieu de le récompenser , le poussait à de si périlleuses aventures , se retira auprès de Svend , fils d'Harald , qui armait en ce moment contre son père. Un jour , ayant surpris Harald derrière un buisson , près de Helgehavn , Toko se vengea des outrages qu'il en avait reçus , en lui lançant une flèche qui le blessa mortellement. Le prince fut transporté à Julin , où bientôt il expira. »

Entre ce récit et l'histoire de Tell il se trouve , on le voit , une assez grande analogie , pour qu'on ait pu soupçonner que l'une était , au moins dans certains points , une copie , une réminiscence de l'autre.

La querelle s'engagea bientôt à ce sujet entre les érudits. Elle se montra surtout ardente et passionnée vers le milieu du XVIII^e siècle. Si l'in vraisemblance de quelques détails rapportés dans l'histoire de Tell avait déjà frappé Guillimann plus de cent ans auparavant , la même cause , encore fortifiée par la ressemblance que présentaient les aventures merveilleuses du héros suisse et du héros scandinave , devait , à plus forte raison , exciter l'esprit d'examen et de critique à une époque où la philosophie de Wolff et de Leibnitz opérait une révolution dans le monde de l'intelligence et de la pensée.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des discussions et des haines, des violences même et des persécutions, que fit naître alors cette question. Rappelons seulement, pour caractériser l'acharnement qui passionnait le débat, qu'une brochure célèbre, ayant paru d'abord sous le titre de *Fable de Tell*, puis sous celui de *Guillaume Tell, fable danoise*, en 1760, œuvre d'Uriel Freudenberger, pasteur de Gléresse, mais attribuée quelque temps à G.-E. de Haller, fut, par arrêt des magistrats du canton d'Uri, brûlée par la main du bourreau, et qu'elle attira à son auteur supposé de foudroyants anathèmes.

Un peu plus tard, le monument élevé par J. de Muller à la gloire de son pays, réhabilita, par le prestige d'un beau talent, l'histoire de Guillaume Tell. Cependant, en y regardant de près, on a cru remarquer, à cet égard, dans le récit de l'historien, une certaine hésitation, indice du doute et de l'incertitude. On voit aussi que le sort de la *Fable danoise* était présent à sa pensée.

En somme, Muller, en revêtant l'histoire de Tell de l'autorité d'un grand nom, ne la mit pourtant pas à l'abri de toute critique ; car il laissait subsister dans toute leur force les principales objections de ceux qui l'avaient rejetée.

La discussion ne tarda pas à se ranimer. Elle a été de nos jours habilement résumée par M. J.-J. Hisely, professeur à l'académie de Lausanne. L'examen approfondi auquel il s'est livré, montre clairement qu'il existe aujourd'hui quatre systèmes sur la tradition de Guillaume Tell. Le premier admet cette tradition dans tous ses détails, comme on la croit dans le pays d'Uri, avec une foi implicite. Le second admet l'existence de Tell, son refus de saluer le chapeau, sa navigation sur le lac, et la fin tragique de Gessler ; mais il rejette l'histoire de la pomme. Selon le troisième système, Guillaume Tell aurait existé ; il se serait probablement fait remarquer dans le pays par quelque action hardie, mais du reste insignifiante, en ce qu'elle ne se rattacherait par aucun lien au plan des conjurés, et que, par conséquent, elle n'aurait exercé aucune influence sur la formation de la confédération suisse. Enfin, dans le quatrième système, la tradition de Guillaume Tell serait une pure fable, composée après coup.

Ce qui paraît bien certain, c'est que les plus anciennes chroniques qui fassent mention de Guillaume Tell et des traits qui com-

posent son histoire, ne remontent pas au delà de la fin du *xv^e* siècle. Le héros suisse n'avait été, antérieurement, célébré que dans des ballades, des légendes, et des chants populaires; et c'est à ces sources que les chroniqueurs suisses ont puisé l'histoire de Guillaume Tell. C'est ce que dit expressément, pour son compte, Melchior Russ, le plus ancien écrivain qui ait enregistré l'aventure du héros d'Uri.

La chronique de Tschudi, dont Schiller a surtout fait usage pour la composition de son drame, n'a été rédigée que dans la seconde moitié du *xvi^e* siècle.

Ce qui est encore plus certain, c'est que le trait de la pomme est celui qui a le plus compromis l'authenticité de la tradition. Plusieurs l'ont rejeté comme impossible.

Cependant l'histoire nous a transmis le souvenir de plusieurs archers qui se sont signalés par des traits d'adresse non moins surprenants que celui que le peuple des Alpes attribue à son héros. Cambyse, quoique pris de vin, perça d'un trait, comme il l'avait prédit, le cœur du fils de Prexaspès, à une assez grande distance. Alcon, de Crète, avait la main si sûre, qu'un jour un serpent ayant enveloppé son fils Phalère de ses longs replis, il tua le monstre d'un coup de flèche sans blesser l'enfant. Le Macédonien Catènes abattait les oiseaux au vol. On se rappelle la funeste expérience que Philippe de Macédoine fit un jour de l'adresse d'Aster, qui, des murs de Méthone, lui décocha un trait avec cette inscription : « A l'œil droit de Philippe. » L'empereur Domitien plaçait un enfant à une grande distance, lui ordonnait de tendre une main, qui devait servir de but, et faisait voler des traits entre chacun des doigts, sans en toucher un seul. Sous le règne d'Adrien, un Batave nommé Soranus décochait une flèche, et avant qu'elle retombât il la fendait en l'air d'un second trait. — Un tireur américain s'est signalé de nos jours par une adresse prodigieuse. Cet homme, nommé La-throp Baldwin, de Ridgbourg en Pensylvanie, abattait avec une carabine, à la distance de dix-huit aunes, une pomme placée sur la tête d'un autre homme, appelé Thomas Foy. Aucune coiffure ne protégeait la tête de ce dernier; ses cheveux étaient lisses, et la pomme était fort petite.

Ce n'est donc point l'impossibilité du fait en lui-même, c'est plutôt l'analogie qu'il présente avec une légende venue du Nord, qui

autoriserait à considérer comme un mythe le trait d'adresse attribué par la tradition suisse à Guillaume Tell.

La légende de la pomme remonte en effet aux temps mythiques de la Scandinavie, où elle s'était conservée dans les chants populaires. Elle n'est ni suisse, ni danoise, ni norvégienne ; à proprement parler, elle appartient à tous les peuples du Nord ou qui sont venus des contrées septentrionales. Elle reparait çà et là sous les mêmes formes et accompagnée d'accessoires plus ou moins variés. On la retrouve, en différentes contrées, des Alpes jusqu'en Islande, des bords de la Tamise jusqu'aux rivages de la Baltique, et peut-être a-t-elle franchi ces limites.

Le héros de cette légende appartient lui-même à des époques diverses. On nous saura gré peut-être de rassembler ici ces traditions, qui toutes rappellent l'histoire de Guillaume Tell.

Nous parlerons d'abord de l'aventure de Puncler. Elle est tirée d'un livre de sortilèges et d'exorcismes, intitulé *Malleus maleficarum*, composé en 1489.

AVENTURE DE PUNCLER.

Un certain comte du Rhin, surnommé le Barbu, ayant entrepris le siège du château de *Lendenbrunnen*, dont les habitants infestaient la contrée, réussit à s'en emparer, grâce à l'adresse d'un archer qu'il avait à son service. Cet archer, nommé Puncler, qui avait sa demeure à *Rorbach*, dans le diocèse de Worms, était si habile qu'il abattit à coups de flèches tous les gens du château, à l'exception d'un seul homme. Jamais ce sorcier ne visait à faux. Avait-il décidé la perte d'un individu, celui-ci ne pouvait échapper au trait fatal.

Or, un jour, un des seigneurs de la cour du prince, voulant s'assurer de l'adresse infailible de Puncler, élève de Satan, lui ordonna de prendre pour but un denier placé sur le bonnet de son jeune fils. « Je le ferais, dit le sorcier, mais difficilement : j'aimerais mieux m'en dispenser, de crainte que, trompé par le Diable, je ne sois l'auteur de ma mort. » On lui avait donné à entendre qu'il y allait de sa vie. Toutefois, vivement pressé par le prince, il cacha une flèche dans son pourpoint, en mit une autre sur son arbalète, et enleva le denier sans blesser l'enfant. Le prince ayant demandé ce qu'il prétendait

faire de la seconde flèche : « Je vous en aurais frappé pour venger ma mort, dit Puncler, si le Diable eût dirigé le premier trait contre mon enfant. »

AVENTURE DE WILLIAM DE CLOUDESLY.

Les grandes forêts d'Angleterre furent longtemps redoutables aux Normands. Elles étaient habitées par les derniers restes des bandes de Saxons armés, qui, reniant encore la conquête, persistaient à repousser la loi de l'étranger. Partout chassés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, c'est là seulement, qu'à la faveur des lieux, ils avaient pu se maintenir en nombre, et sous une sorte d'organisation militaire qui leur donnait un caractère plus respectable que celui de voleurs de grands chemins.

Parmi les chefs de partisans et d'outlaws, ou de bandits saxons, que les ordonnances royales avaient mis hors la loi, Adam Bel, Clym of the Clough ou Clément de la Vallée et William of Cloudesly ne sont pas les moins célèbres. Ces trois hommes étaient, à ce qu'il paraît, natifs de la province de Cumberland. Suivant une ancienne ballade, ils auraient été contemporains de Robin Hood, c'est-à-dire qu'ils auraient vécu sous le règne de Henri II, dans la seconde moitié du XII^e siècle. Les aventures surprenantes de ces trois archers sont le sujet d'une longue romance composée au XV^e siècle, et divisée en trois parties, ou en trois chants, dont le dernier comprend l'histoire de la pomme.

Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesly s'étant rendus tous les trois coupables du délit de chasse, furent mis hors la loi normande, et obligés de s'enfuir pour sauver leur vie. Réunis par le même sort, ils se jurèrent fraternité, suivant la coutume du siècle, et s'en allèrent ensemble habiter la forêt d'Inglewood, que la vieille romance nomme Englyshewood, entre Carlisle et Penrith. Adam et Clément n'étaient point mariés; mais William avait une femme et trois enfants qu'il avait laissés à Carlisle. Un jour il résolut d'aller les visiter. Il partit malgré le conseil de ses compagnons et arriva de nuit dans la ville; mais, reconnu par une vieille femme à laquelle il avait fait du bien, il fut dénoncé au juge et au schériff, qui cernèrent sa maison, le prirent, et, joyeux de cette capture, firent dresser sur

la place du marché un gibet tout neuf pour l'y pendre. On allait exécuter la sentence qui le condamnait à une mort ignominieuse, lorsque Adam et Clément, qu'un jeune porcher avait instruits du sort de leur frère d'armes, parurent tout à coup. Ils tuèrent les justiciers royaux et engagèrent une lutte sanglante, qui se termina par la délivrance du prisonnier.

Cependant, les trois héros, fatigués de leur résistance à l'autorité royale, se décidèrent à faire leur soumission au roi et lui demandèrent une charte de paix. Ils arrivent à Londres avec le fils aîné de William, entrent dans le palais sans dire mot à personne, s'avancent dans la salle; et mettent un genou en terre en levant la main. « Sire, disent-ils, veuillez nous faire grâce, nous sommes coupables du délit de chasse. » — « Comment vous appelez-vous ? » demanda le roi. — « Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesly. » — « Êtes-vous ces brigands dont on m'a parlé ? Je jure devant Dieu que vous serez pendus tous les trois. » — Aussitôt le roi les fit arrêter. Mais la reine, touchée du sort des trois frères qui étaient venus volontairement faire acte de soumission, intercédait pour eux. Elle rappela au roi la promesse qu'il lui avait faite en l'épousant, de lui accorder la première faveur qu'elle demanderait, et elle obtint leur pardon. En ce moment arrivèrent du Nord des messagers : ils remirent au roi une lettre qui l'informa qu'Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesly avaient fait un grand carnage des gens de justice et des officiers royaux de Carlisle, qu'ils avaient à eux seuls tué le juge, le schériff, le maire, les constables, les sergents, abattu plus de trois cents hommes, et de plus, dépeuplé le parc. Le roi ayant lu cette lettre, éprouva une vive douleur. Il se repentit d'avoir promis la vie sauve à ces brigands. Mais, curieux de voir des chasseurs si redoutables exercer leur adresse, il appela ses meilleurs archers, ceux de la reine, et les trois frères d'armes. Ceux-ci, après quelques heureux essais, plantèrent dans un champ deux baguettes de coudrier à vingt fois vingt pas de distance. « Je tiendrai pour un habile archer, dit William, celui qui à une pareille distance fendra l'une de ces baguettes. » — « Aucun de mes hommes d'armes, dit le roi, ne saurait toucher ce but. » — « J'essayerai, » reprit William. Il tendit son arc, et visa si juste que la flèche fendit la baguette. — « Tu es le meilleur archer que j'aie jamais vu, » dit le roi étonné. — « Pour plaire à mon seigneur, dit William, je ferai un

coup plus surprenant. J'ai un fils âgé de sept ans : j'aime ce fils avec tendresse. Je le lierai à un pieu, en présence de tout le monde, je poserai une pomme sur sa tête, et à la distance de cent vingt pas je partagerai la pomme avec une flèche sans blesser l'enfant. » — « Je te prends au mot, dit le roi ; mais si tu la manques, tu seras pendu. Si tu touches la tête ou le corps de l'enfant, je jure par tous les saints du paradis que vous serez pendus tous les trois. » — « Ce que j'ai promis, répliqua William, je le tiendrai. » — Il planta un pieu en terre, y lia son fils aîné, auquel il recommanda la plus grande immobilité, et lui ayant fait détourner la tête, il y posa la pomme. Après avoir pris ces précautions, William se plaça à la distance de cent vingt pas, tendit son arc, pria les personnes présentes d'observer le silence, et décocha le trait, qui traversa la pomme sans toucher l'enfant. — « Dieu me préserve de jamais te servir de but ! » s'écria le roi.

L'habile archer, ses frères, sa femme et ses enfants furent conduits à la cour, où le roi et la reine les comblèrent de faveurs et de bienfaits.

Le coup d'adresse de William de Cloudesly s'est longtemps conservé dans la mémoire du peuple. Plusieurs poètes anglais font allusion à ce fait prodigieux. L'ancienne ballade anglaise a fourni à Walter Scott plusieurs traits de la belle scène du jeu de l'arc, dans *Ivanhoe* (ch. XIII).

AVENTURES DE HEMING.

Harald Haardraade, roi de Norvège (1047-1066), alla visiter Aslak, riche paysan de l'île de Torg, laquelle fait partie du groupe d'îles de Halogaland (Helgoland), et lia connaissance avec Heming, fils de l'opulent insulaire.

Aslak, qui se méfiait de son hôte, entreprit de l'éloigner. Il s'avança et dit que le vaisseau du roi était prêt à faire voile. Le prince lui répondit qu'il avait l'intention de passer la journée dans l'île ; puis il gagna la forêt, pour y disputer à Heming l'honneur de la victoire au tir de l'arbalète. Mais, bien que Harald fût un habile archer, il ne put égaler son rival. Pour venger son affront, il lui ordonna, sous peine de la vie, d'abattre d'un coup de flèche, une

noisette posée sur la tête de son frère Biørn. D'abord Heming refusa d'obéir à un ordre si barbare ; mais enfin , cédant aux invitations de son frère , il pria le roi de se placer à côté de Biørn , afin de s'assurer de la réussite du coup. Harald y plaça Odd Ofeigsœn , et se tint auprès de Heming. Celui-ci , ayant fait le signe de la croix et appelé la vengeance du Ciel sur l'oppresseur , au cas où il ferait couler le sang innocent , décocha le trait et enleva la noisette posée sur la tête de Biørn. Là-dessus , le roi alla se coucher. Au point du jour, Aslak dit encore à Harald que son vaisseau n'attendait que lui et le signal du départ. Le roi dit , comme la veille , qu'il passerait la journée dans l'île. Après avoir bu , Harald descendit au rivage. Il invita d'abord Haldor Snorresœn , puis Baudvar Eldjarnsœn , à défier Heming à la nage. Ceux-ci s'étant excusés , Nicolas Thorbergsœn , parent du roi , montra plus de complaisance. Les deux rivaux nagèrent fort loin ; mais à la fin , Nicolas Thorbergsœn , fatigué à l'excès , pria Heming de le porter au rivage. Personne ne voulut engager une nouvelle lutte avec Heming. Le roi ne put voir sans jalousie et sans dépit le triomphe de cet habile nageur. Il ôta ses vêtements et s'élança dans la mer. Aslak conseilla à son fils de se réfugier dans la forêt. « L'aigle lutte contre l'aigle , » répondit Heming en suivant le roi. Harald le saisit et le plongea dans l'abîme.

L'onde couvrait nos deux nageurs. La nuit étendait son voile sur l'horizon , en sorte que bientôt il fut impossible de distinguer les objets. Cependant le roi prit terre , et il demanda ses vêtements. Personne ne douta qu'Heming n'eût trouvé la mort dans les flots. Un triste silence régnait autour de la table où étaient les convives ; mais lorsqu'on eut apporté de la lumière et que le roi se fut assis sur son siège , tout à coup Heming entra dans la salle et vint offrir à Harald un couteau que l'on avait remarqué à la ceinture du roi. Les assistants conclurent de là qu'Heming avait désarmé son rival dans la mer. Le lendemain Aslak demanda au roi s'il était disposé à partir ? — « Oui , dit-il , mais je désire qu'Heming fasse la traversée avec moi. » — Ils abordèrent au pied d'une montagne escarpée : un sentier étroit , pratiqué dans le flanc de la montagne , conduisait à un plateau qui s'avancait en saillie et dont la surface offrait si peu d'étendue qu'un cheval eût eu de la peine à s'y tenir. Le roi ordonna à Heming de glisser avec des patins sur ce petit espace. Heming objecta vainement que la terre était durcie et dépourvue de

neige. Contraint de se rendre à la volonté du roi, il se mit à glisser deçà delà, avec une adresse qui surprit les spectateurs. Heming sollicita le roi de se borner à cet essai et de ne pas le soumettre à de nouvelles épreuves. Mais Harald lui dit de fournir encore une carrière, en glissant de haut en bas, à partir du sommet de la montagne. — « Autant vaut me mettre à mort, » dit Heming. — « En effet, reprit le roi, si tu refuses d'obéir, tu es un homme mort. » Alors Aslak offrit tous ses biens pour sauver la vie de son fils ; mais, Harald lui ayant répondu qu'il se souciait peu de ses biens, l'intrépide Heming pria les personnes présentes de ne pas intercéder pour lui. Il se retira un moment, et reçut d'Odd Oseigsœn le linceul de Saint-Etienne, lequel, dit-on, a la vertu d'arracher au péril de mort tout être vivant qui le porte. Cependant le roi, accompagné de sa suite, venait de gravir sur le rocher plat dont nous avons parlé. Il avait jeté légèrement son manteau rouge sur ses épaules. Il planta sa lance en terre et se fit tenir à dos par son parent Thorbergsœn, qui, à son tour, était retenu par un de ses compagnons, et ainsi de suite, en sorte que les courtisans, se soutenant l'un l'autre, formaient une file le long de l'étroit sentier. Heming lia ses patins et se mit à glisser du haut de la montagne. Les courtisans le considéraient avec étonnement. Il faisait les sauts les plus hardis sans perdre ses patins. Lorsqu'il fut arrivé près de l'espace restreint où il avait d'abord glissé, il se débarrassa de ses patins par un mouvement adroit, et s'élança d'un bond sur la plate-forme où était le roi, qu'il saisit par son manteau. Mais le perfide Harald lâcha son manteau, et Heming fut précipité dans l'abîme.

Telle est la tradition scandinave. Nous supprimons le récit de la lutte qu'Harald eut à soutenir contre les Islandais que sa tyrannie avait excités à la révolte. Il suffit d'ajouter que, suivant la *Saga*, Heming fut recueilli par des pêcheurs, qu'en 1066 il prit part, dans l'armée des Anglais, à la bataille de Standforbridge, et qu'une flèche, par lui lancée, désigna si bien Harald Haardraade, qu'un autre archer le reconnut et le frappa mortellement.

Au reste, le roi norvégien dont il est question dans ce récit était Harald, fils de Sigurd, qui, au premier choc des deux armées, devant les murs d'York, reçut un coup de flèche qui lui traversa la gorge.

L'entreprise hasardeuse de Heming, sur la montagne, était le sujet

d'une ballade qui circulait encore au temps de l'historien Thormod Torfæus (né en Islande en 1636, mort à Copenhague en 1719) : *de quo oda adhuc superstes circumfertur*, dit-il.

AVENTURE D'ENDRIDE ILBREID (en latin *Pansa*, c'est-à-dire *aux pieds larges*) EN NORVÈGE.

L'histoire que nous allons rapporter se trouve au chapitre CCXXXV^e de la *Saga d'Olaf Tryggvesæn*. C'est le récit de la visite que ce roi fit à Endride Ilbreid, jeune païen de condition, qu'il voulait convertir au christianisme.

Le roi Olaf Tryggvesæn et Endride, ayant ôté leurs vêtements, se mirent à nager et jouèrent d'abord ensemble. Ils se plongeaient mutuellement; mais enfin ils restèrent si longtemps sous l'eau, qu'on désespéra de jamais les revoir. Cependant, le roi Olaf reparut à la surface de l'eau; il gagna le rivage, et s'y reposa de ses fatigues, sans se revêtir de ses habits. On ignorait ce qu'Endride était devenu, et personne n'osait interroger le roi. Après quelques moments d'inquiétude, on crut apercevoir Endride, qui s'avancait en nageant d'une façon toute particulière. Il avait eu l'adresse de se procurer une monture. Il était assis sur un gros chien de mer, le tenait des deux côtés par la barbe et le dirigeait ainsi vers la côte. Près d'atteindre le rivage, il lâcha l'animal. Aussitôt le roi se leva pour nager à la rencontre d'Endride. Il l'entraîna sous l'eau, et l'y retint longtemps. Cependant l'un et l'autre reparurent à la surface, et le roi prit terre. Quant à Endride, il était si fatigué qu'il eût péri si le roi ne fût allé à son secours. Lorsque Endride eut repris ses sens et que les deux rivaux se furent habillés, le vainqueur dit au vaincu : « Tu es un nageur habile, Endride, mais rends gloire à Dieu, sans moi tu périssais; car tu es le plus faible de nous deux, j'en prends à témoin ceux qui nous ont observés. » — « Il te plaît d'en juger ainsi, » reprit Endride. — « Pourquoi, demanda Olaf, as-tu lâché le chien marin, au lieu de le tuer et de le traîner au rivage? » — « Parce que vous auriez dit que je l'avais trouvé mort, » répliqua Endride.

La nuit fut consacrée au repos. Le lendemain, le roi proposa un nouveau défi à Endride. Il s'agissait de voir qui des deux était l'archer le plus adroit. — « Monseigneur, dit Endride, il me semble que

l'expérience de la veille devait vous suffire. A quoi bon m'engager dans une entreprise hasardeuse qui m'offre encore moins de chance de succès que la première? — « Je voudrais qu'il en fût ainsi, reprit le roi. Je tiens à ce que tu tires de l'arc avec moi, et que tu t'avoues vaincu. » — « J'y consens, dit Endride, puisqu'il vous plait de voir combien votre adresse est supérieure à la mienne. » — Ils allèrent dans une forêt voisine de la cour. Le roi ayant ôté son manteau, planta en terre un éclat de bois, qui, à une distance considérable, devait servir de but aux deux archers. Ensuite, il tendit son arc, et visa si bien que le trait frappa le sommet du copeau et s'y fixa. Les spectateurs s'accordèrent à dire qu'il était impossible de tirer plus juste. Endride, à son tour, vanta l'adresse du roi, et dit que, pour lui, après un coup pareil, il pouvait se dispenser de tirer. Le roi lui laissa l'alternative de faire un essai ou de reconnaître son infériorité dans l'art de manier l'arbalète. Endride se résolut à tirer. Sa flèche entra dans la coche de la flèche qu'Olaf avait lancée, en sorte qu'elles étaient comme enchâssées l'une dans l'autre. Le roi parla en ces termes : « En vérité, Endride, ton adresse est remarquable ; toutefois, ce coup n'est pas décisif. Qu'on amène ici l'aimable enfant sur lequel, disais-tu naguère, tu concentres toutes tes affections ; qu'il nous serve de but à la distance que je fixerai. » On amena l'enfant. Le roi le fit lier à un pieu, et ayant demandé une pièce d'un jeu d'échecs, il la fit placer sur la tête de l'enfant. « Nous allons, dit-il à son adversaire, nous allons abattre cette figure du sommet de la tête de ce jeune enfant sans le blesser. » — « Essayez, si tel est votre bon plaisir, répondit Endride ; mais si vous frappez l'enfant, je le vengerai. » — Le roi fit mettre autour du front de l'enfant un mouchoir, dont deux hommes devaient tenir les deux extrémités pour l'empêcher de se mouvoir lorsqu'il entendrait le sifflement de la flèche, puis il se plaça au lieu d'où il voulait tirer, se signa, et bénit la pointe de la flèche avant de la décocher. La rougeur se répandit sur le visage d'Endride. Le trait vola sous la pièce et l'enleva ; mais il avait effleuré la peau de la tête, qui saigna abondamment. Alors Olaf invita Endride à tirer à son tour ; mais la mère et la sœur d'Endride vinrent, et le prièrent, en versant des larmes, de renoncer à une entreprise si téméraire.

La *Saga* raconte ensuite que « le troisième jour, Olaf vainquit

son adversaire dans un combat singulier ; qu'Endride, dont le roi avait captivé l'admiration par son adresse, se rendit à la volonté du vainqueur, se fit baptiser, et qu'après sa conversion il fut admis dans le cortège du roi. » Suivant la tradition, Endride aurait pris part à une expédition maritime sur le vaisseau *Orm-le-long*, et trouvé la mort dans la bataille de Svolder.

Olaf I, fils de Tryggve, roi de Norvège, se fit, vers la fin du x^e siècle, l'apôtre de son peuple, dont il entreprit la conversion. Il fut vaincu l'an 1000 dans le combat naval de Svolder, que lui livrèrent les Danois et les Suédois. Cette bataille lui coûta son royaume.

Nous avons déjà rapporté l'aventure du héros danois Toko, qui, dans l'ordre chronologique, trouverait ici sa place.

AVENTURE D'ÉGIL.

Si de la Scandinavie nous passons en Islande, nous y retrouvons la légende de la pomme dans l'aventure d'Égil, dont la *Vilkinasaga* a conservé le souvenir.

Un jour le roi de Nidung, à qui l'on avait plusieurs fois vanté l'adresse d'Égil, voulut s'en assurer. Il fit placer une pomme sur la tête du fils d'Égil, et ordonna au célèbre archer d'y viser de manière que le trait ne volât ni trop haut, ni trop bas, ni à côté du but, mais qu'il traversât la pomme. Le roi ne lui défendit pas de frapper son fils, sachant qu'il éviterait, si possible, de le blesser. Égil ne devait lancer qu'une seule flèche, néanmoins il en prit trois, les garnit de plumes, en appuya une sur la corde de l'arc, et perça la pomme, de façon que la flèche en enleva une moitié et que le reste tomba à terre. Ce coup d'adresse s'est conservé longtemps dans la mémoire du peuple. Il excita l'admiration du roi. Égil devint illustre parmi les hommes : on le surnomma Égil l'Archer. Le roi Nidung demanda à Égil pourquoi il avait pris trois flèches, tandis qu'il ne devait décocher qu'un seul trait. « Monseigneur, répondit Égil, je vous dirai la vérité. Ces deux flèches vous étaient destinées si j'avais eu le malheur de blesser mon enfant. » Le roi ne s'offensa point de cette réponse. Tous les assistants jugèrent qu'Égil avait parlé en homme de cœur.

La légende du père visant à la tête de son enfant cache, sans doute, sous une enveloppe merveilleuse, un fond de vérité. Pour appuyer cette opinion, rappelons, en terminant, deux faits bien connus, appartenant à l'histoire ancienne.

Nous lisons le premier dans Hérodote :

« On raconte qu'un jour Cambyse dit à son ministre Prexaspès, dont le fils était échanson du roi : « Prexaspès, que dit-on de moi, et quel homme pensent les Perses que je suis? » — « Maître, répondit Prexaspès, de toutes choses ils te louent, si ce n'est qu'ils te croient trop adonné au vin. » Le roi reprit en courroux : « Les Perses me disent trop adonné au vin ; ils me croient insensé, privé de jugement ? Tu vas tout à l'heure connaître s'ils disent vrai ou si, parlant ainsi, ce sont eux qui, au contraire, ont perdu le sens ; car avec ce trait, si je frappe au milieu du cœur de ton fils que voilà là-bas devant ma porte, les Perses, sans doute, sont menteurs. » Cela dit, il tend son arc, et du trait frappe l'enfant ; lequel étant tombé, il commanda de l'ouvrir et regarder le coup, et en effet, le fer était au milieu du cœur. Sur quoi, transporté d'aise et éclatant de rire, il dit au père : « Tu le vois, Prexaspès, je ne suis pas fou... Vis-tu jamais, dis-moi, archer aussi sûr comme je suis? » Prexaspès le voyant hors de sens, et craignant pour soi, répondit : « Maître, le dieu ne tirerait pas plus juste. »

Voici maintenant ce que raconte un ancien poète grec :

« Alcon voyant son fils étreint par un affreux serpent, tendit son arc d'une main tremblante. Il ne manqua pas le reptile. La flèche, rasant la tête de l'enfant, pénétra dans la gueule du monstre. Renonçant désormais à faire usage de son arme meurtrière, l'heureux père suspendit au chêne (d'où le serpent s'était élancé sur Phalère) son carquois, en mémoire de son adresse et de son bonheur. »

C'est apparemment du mélange ou de la combinaison de ces deux récits qu'est née la légende de la pomme. Le premier était connu en Grèce par Hérodote, en Italie par Sénèque le philosophe, et peut-être par quelque autre écrivain plus ancien. Le second a été souvent répété : il a été répandu jusque dans les régions lointaines du Nord, où le nom du célèbre archer de Crète était parvenu, sans doute, avec celui d'Hercule, son compagnon. D'ailleurs, on retrouve dans ces régions des traces de fables dont le berceau fut l'Italie, la Grèce, ou l'Orient. Des découvertes récentes ont prouvé que les Grecs et les

Romains avaient établi, sinon par terre, du moins par eau, des relations de commerce avec les peuples du Nord. Ils y importaient leurs traditions. C'est indubitablement dans la Scandinavie que la légende de la pomme est née d'un élément étranger, dans les temps héroïques de cette contrée si froide et pourtant si féconde en ingénieuses fictions. Elle s'est développée et perfectionnée dans le Nord. Les Angles et les Saxons, ou plutôt les Normands l'ont transportée dans la Grande-Bretagne. Des hommes venus des bords de la Baltique l'ont introduite dans les Alpes, où ils cherchèrent une nouvelle patrie. Observons que, suivant une tradition constante, les premiers habitants des Waldstetten étaient originaires de la Scandinavie; que la légende suisse a une analogie si frappante avec celle de Toko, qu'il serait difficile d'en méconnaître l'origine septentrionale. Quand? par quelle voie? de quelle manière s'est-elle introduite dans les Alpes? c'est là ce qu'on ne saurait dire avec certitude. Suivant un écrit remarquable sur ce sujet, lors d'une nouvelle invasion des Normands, sous la conduite de Godefroi et de Sigefroi, qui en 881 s'avancèrent jusqu'au Rhin, une peuplade du Nord, accompagnée des fils de Ragnard Lodbrok, aurait remonté ce fleuve, pénétré dans les Alpes, et fondé une colonie dans les vallons de ces montagnes. M. Schiern, rejetant cette hypothèse, la remplace par une autre, qui paraît mieux fondée. Suivant cet écrivain, les colons qui s'établirent dans les Waldstetten auraient fait partie des Goths qui, sortis de la Scandinavie, traversèrent la Mésie, envahirent l'Italie, et fondèrent un empire qui embrassa, outre ce pays, l'Illyrie, la Pannonie, le Norique et la Rhétie, ou le pays des Grisons, où l'on voit des vestiges d'une ancienne voie militaire des Romains, que suivirent les nouveaux conquérants. La légende scandinave aurait donc suivi la route par laquelle les Goths se rendirent en Italie, et de là, par la Rhétie, dans les Alpes. Quoi qu'il en soit, on ne saurait douter que la légende de la pomme n'ait été introduite en Suisse par une colonie venue du Nord.

ANALYSE LITTÉRAIRE

DE

GUILLAUME TELL

DRAME DE SCHILLER.

En transportant du domaine de l'histoire et de la critique sur la scène dramatique l'aventure de Guillaume Tell, Schiller, plus que personne, a popularisé en Europe l'épisode le plus héroïque, le plus célèbre de l'histoire des Suisses.

Chose étrange ! Schiller n'avait jamais vu la Suisse, et cependant il a su imprimer à son œuvre, avec une admirable perfection, le caractère et la physionomie helvétique. On dirait qu'il a pris la nature sur le fait. La simplicité des touches, la fraîcheur du coloris, l'exactitude des détails topographiques, la fidélité du pinceau dans l'expression des caractères, une étonnante précision dans la peinture des mœurs, tout cela donne à sa poésie une réalité, un air de vérité historique et de nationalité suisse, bien capable de décourager les efforts tentés par la science pour désenchanter la tradition.

Grâce surtout aux prestiges de la muse, le mythe est devenu une vérité.

Nous sommes tout d'abord transportés par Schiller au milieu des Alpes.

La première scène de *Guillaume Tell* se passe dans le canton d'Uri, sur le bord occidental du lac des Quatre-Cantons, vis-à-vis du canton de Schwytz. Vers midi, au moment où apparaissent tous les signes d'un orage prochain, se présente Baumgarten, du canton d'Unterwald. Il arrive hors d'haleine, poursuivi par les cavaliers du bailli Wolfenschiessen. Plein d'effroi et d'anxiété, il supplie qu'on le passe sans retard de l'autre côté du lac ; mais ceux auxquels il s'adresse sont curieux de connaître le motif de sa fuite, et pendant qu'on détache la barque du rivage, Baumgarten se laisse aller à leur raconter comment il a vengé, par la mort du bailli d'Unterwald, l'injure faite à sa femme et à son honneur.

Cependant les premiers coups de tonnerre se font entendre, l'orage éclate, le lac est en fureur, et le pêcheur n'ose alors entreprendre de transporter le fugitif de l'autre côté. Tell paraît en ce moment, armé de son arbalète. Il s'annonce tout d'abord comme un homme d'action et de dévouement : « Quel est, dit-il, cet homme qui demande secours ? » Et c'est lui qui se charge de le sauver. A peine ont-ils quitté le rivage, que les cavaliers arrivent : furieux qu'on leur ait dérobé leur proie, ils s'en vengent sur la chaumière et les troupeaux. On voit là une image de la tyrannie sous laquelle gémissait alors la contrée.

Le poëte nous transporte ensuite à Steinen, dans le canton de Schwytz, où nous assistons à une scène d'une grande beauté entre Werner Stauffacher et sa femme. Cette scène rappelle celle de Brutus et de Portia dans le *César* de Shakspeare, que Schiller lisait alors. — La femme de Stauffacher décide son mari à visiter ses amis et à s'entendre avec eux pour secouer enfin le joug qui opprime la Suisse. Au moment où il va partir, arrivent Tell et Baumgarten. Baumgarten restera caché chez Stauffacher, qui se met en route avec Tell, pour se rendre à Altorf. C'est là que nous les retrouvons. Ils y voient le fort élevé par la tyrannie pour tenir en respect les habitants du pays; ils y sont témoins de la plantation de cette perche au haut de laquelle un bonnet était exposé à la vénération et aux révérences du peuple. Tous ces monuments de la tyrannie excitent à un égal degré l'indignation de Stauffacher et de Tell; mais, chez ce dernier, elle éclate moins en paroles, et il refuse d'entrer dans une conjuration. Malgré les instances de Stauffacher, il le quitte pour retourner auprès de sa famille. « Quelque chose que vous résolviez, dit-il à Stauffacher, ne m'appellez pas au conseil... mais si vous avez besoin de moi pour une action déterminée, alors appelez Tell! Ce n'est pas moi qui vous ferai défaut. »

A la quatrième scène, nous sommes dans la demeure de Walther Furst, où se tient caché un autre proscrit, le jeune Arnold de Melchthal, que sa révolte contre un acte de tyrannie a forcé de s'éloigner de son vieux père, dont le sort l'inquiète : il attend avec anxiété de ses nouvelles, quand arrive Stauffacher, de la bouche duquel il apprend que, pour punir le vieillard de ce que son fils s'est soustrait à leur persécution, les barbares, avec un fer brûlant, l'ont privé de la vue et dépouillé de son bien. On comprend le désespoir et la rage

du jeune homme. Sa douleur s'exprime avec une éloquence souvent attendrissante; mais on doit regretter que certains traits d'une déclamation un peu affectée viennent çà et là en affaiblir l'effet et en déparer le naturel. — Walther Furst, Stauffacher et Melchthal posent alors les premières bases de la conjuration; ils conviennent de préparer la révolte, et se donnent rendez-vous au Rutli.

Le second acte nous transporte tour à tour, d'abord, dans la matinée, au manoir du vieux baron d'Attinghausen, au-dessus d'Altort, sur la rive gauche de la Reuss; puis, au milieu de la nuit, sur le Rutli, à la limite des cantons d'Uri et d'Unterwald, au bord du lac des Quatre-Cantons. Pendant l'intervalle qui sépare le premier du second acte, on doit supposer que les trois principaux conjurés se sont occupés à recruter des adhérents.

La première scène du deuxième acte nous initie aux dispositions de la noblesse suisse au moment de la conjuration. Nous voyons ici le vieux baron d'Attinghausen, grande et noble figure, personnifiant en lui les sentiments patriotiques et les mœurs patriarcales. — Son neveu, Rudenz, est, au contraire, l'expression de cette partie de la noblesse qui, séduite par l'amour des nouveautés et par les attraits du plaisir, penchait pour l'Autriche. Rudenz, par sa défection, espère d'ailleurs obtenir la main de Bertha de Bruneck, riche héritière, dont il est amoureux, et c'est en vain que le vieillard essaye de rattacher le jeune homme à la cause nationale.

La deuxième scène nous fait assister à l'assemblée et à la conjuration du Rutli. Dans cette scène imposante, sinon dramatique, tous les traits sont réunis pour produire une complète illusion, et la couleur locale et l'exacte observance des us et coutumes, et le langage des conjurés et les nuances qui distinguent leurs caractères. Tout est ici nature et vérité. Seulement, on s'étonne que les conjurés, dans leur plan, abandonnent au hasard le soin de les délivrer de Gessler, celui de tous les baillis qui leur semble à eux-mêmes le plus redoutable: « Le temps porte conseil, dit l'un des conjurés. Attendons patiemment. Il faut laisser quelque chose à la fortune. »

Le poète, lui, savait bien que Gessler deviendrait, par le cours des événements, une victime dévouée à la vengeance de Tell; à la bonne heure! Mais les autres l'ignoraient, et ils auraient dû s'en préoccuper davantage. — Tell, d'ailleurs, ne paraît point à cette

assemblée. Son nom seulement y est prononcé par Baumgarten, auquel il a sauvé la vie, et qui s'étonne de son absence.

Le troisième acte et le quatrième sont consacrés presque exclusivement au héros du drame, à l'action principale de l'histoire et de la pièce.

La première scène du troisième acte, espèce d'idylle de la vie domestique, nous montre Tell au milieu de sa famille. Ainsi qu'il avait déjà fait dans Wallenstein, à l'homme fort, le poète a associé une faible femme : Hedwig est tout entière à l'amour conjugal, à l'amour maternel, et l'expression de ces sentiments a chez elle une nuance de délicatesse et de recherche presque au-dessus de sa condition. Ainsi, quand Tell, sur le point de se rendre à Altorf avec un de ses fils, essaye de calmer les pressentiments inquiets de sa femme, et lui demande pourquoi elle se tourmente ainsi sans sujet : « C'est précisément, dit-elle, parce qu'il n'y a point de sujet. — Tell ! reste avec nous ! »

Le contraste entre le mari et la femme est reproduit dans leurs deux enfants : l'un, plus semblable à sa mère, gardera avec elle la maison ; l'autre, que son caractère résolu fait ressembler davantage à son père, l'accompagne et se rend avec lui à Altorf.

Après l'idylle de la vie domestique, vient l'idylle du cœur. Rudenz profite d'une partie de chasse pour déclarer son amour à Bertha, qui convertit son amant à la cause de la patrie ; car Bertha est une vraie fille de la Suisse, et son âme ne respire qu'après l'affranchissement de ce malheureux peuple : on peut s'étonner qu'elle ait cru nécessaire d'attirer son amant dans une contrée sauvage et solitaire, pour lui dévoiler des sentiments qu'il était si facile de lui découvrir partout ailleurs ; on peut s'étonner que Rudenz les eût jusqu'à cette heure si complètement ignorés ou méconnus : comment avait-il pu croire qu'en trahissant la cause de sa patrie, il s'acquerrait des droits sur le cœur de celle qu'il aime ?

La fameuse scène de la pomme est assurément l'une des plus saisissantes et des mieux conduites que nous offre le théâtre allemand. Tell, en passant avec son fils devant la perche surmontée du bonnet autrichien, a négligé, non à dessein, mais uniquement par inadvertance, de se découvrir ; les gardes veulent l'arrêter et le faire conduire en prison ; aux cris de l'enfant, la foule accourt, et, dans cette foule, nous ne sommes pas peu surpris de reconnaître parmi

plusieurs conjurés du Rutli, outre Walther Furst, le beau-père de Guillaume Tell, Stauffacher, venu, sans qu'on sache pourquoi, de Schwytz à Uri, et qui sur le Rutli avait conseillé à ses compagnons de se livrer en paix, chez eux, aux travaux domestiques, en attendant que le moment d'agir fût venu; et surtout Melchthal, qui, avec tant de motifs de se soustraire aux regards des tyrans et de leurs satellites, ose bien ici se montrer devant Gessler.

Gessler, en effet, se présente à cheval, un faucon sur le poing, accompagné, entre autres, de Rudenz et de Bertha. Aigri déjà précédemment contre Guillaume Tell, devant lequel il a tremblé, et qui a épargné sa vie, Gessler, pour punir ce qu'il appelle la désobéissance de Tell, lui impose l'obligation d'abattre, d'un coup de flèche, à une grande distance, une pomme placée sur la tête de son jeune enfant. Ni les murmures et l'indignation de la foule, ni les représentations et les prières de Stauffacher, de Walther Furst et de Bertha, ni les emportements et les menaces de Rudenz, non plus que les tortures dont est déchiré le cœur de Tell, non plus que le langage héroïque du jeune enfant, rien ne peut obliger le tyran à révoquer son ordre. Après bien des angoisses et des hésitations, Tell, enfin, a tendu son arc... la pomme tombe, et l'enfant la rapporte triomphant à son père, qui succombe à ses émotions, en serrant son fils entre ses bras. Les compagnons de Tell le relèvent et veulent l'emmenner; mais Gessler avait vu Tell, au moment de viser la pomme, cacher une autre flèche dans sa ceinture; il s'approche et lui demande ce qu'il a prétendu faire de cette seconde flèche. En apprenant bientôt que c'est à lui qu'elle était destinée, si Tell eût frappé son fils, Gessler ordonne qu'il soit chargé de chaînes. Son intention est de l'emmenner avec lui sur la barque qui doit le conduire lui-même de l'autre côté du lac de Lucerne, pour se rendre ensuite à Kussnacht, et de le jeter en prison; mais, durant la traversée, un orage éclate, et, dans le péril qui le menace, Gessler, pour échapper au naufrage, a recours à l'expérience de son prisonnier : le gouvernail est confié à sa direction. Tell parvient à s'approcher des rochers de la côte : il s'élance adroitement sur l'un d'eux, et, d'un coup de pied, il renvoie la barque aux flots irrités. — Le récit de cet événement commence le quatrième acte.

Dans ce même acte, nous assistons aux derniers moments du vieux baron d'Attinghausen, et tous les personnages, toutes les circon-

stances réunis par le poète dans cette scène en font un tableau plein d'intérêt et d'attendrissement, malgré quelques invraisemblances de situation et de caractère.

Cependant Tell est tout entier à ses pensées de vengeance; ce n'est pas tant qu'il ait pour but d'affranchir son pays du joug étranger, ce n'est pas qu'il conteste précisément à l'Autriche le droit de gouverner la Suisse; il ne sait, il ne comprend guère qu'une chose: c'est qu'un homme a été injuste et cruel envers un autre homme; c'est qu'un père a été forcé de menacer le cœur de son enfant, et que l'auteur d'un tel forfait doit périr.

Son monologue dans le chemin creux qui conduit à Kussnacht, où il est allé attendre Gessler, est d'une grande beauté de sentiment et d'expression.

Gessler, au moment où il se montre descendant de la montagne, achève de se rendre odieux aux yeux du spectateur. Une malheureuse femme, dont il fait languir le mari dans les prisons, se jette à ses pieds et le conjure de lui rendre le père de ses enfants; il la méprise et la repousse: elle insiste encore; elle saisit la bride de son cheval et lui demande de l'écraser sous ses pas ou d'exaucer sa prière. Gessler, irrité de ses plaintes, se reproche de laisser encore trop de liberté au peuple suisse: « Je veux, dit-il, briser leur résistance opiniâtre; je veux courber leur audacieux esprit d'indépendance; je veux publier une loi nouvelle dans ce pays; je veux... » Comme il prononce ce mot, la flèche mortelle l'atteint; il tombe en s'écriant: « C'est le trait de Tell. » — « Tu dois le reconnaître, » s'écrie Tell du haut du rocher. Les acclamations du peuple se font bientôt entendre, et les libérateurs de la Suisse accomplissent le serment qu'ils avaient fait de s'affranchir du joug de l'Autriche.

« Il semble, ajoute madame de Staël, que la pièce devrait finir naturellement là, comme celle de *Marie Stuart* à sa mort, mais, dans l'une et l'autre, Schiller a ajouté une espèce d'appendice ou d'explication, qu'on ne peut plus écouter quand la catastrophe principale est terminée. Elisabeth reparait après l'exécution de Marie; on est témoin de son trouble et de sa douleur en apprenant le départ de Leicester pour la France. Cette justice poétique doit se supposer et non se représenter; le spectateur ne soutient pas la vue d'Élisabeth après avoir été témoin des derniers moments de Marie. Dans *Guillaume Tell* au cinquième acte, Jean le Parricide, qui assassina son oncle, l'empereur Albert,

parce qu'il lui refusait son héritage, vient, déguisé en moine, demander un asile à Tell; il se persuade que leurs actions sont pareilles, et Tell le repousse avec horreur, en lui montrant combien leurs motifs sont différents. C'est une idée juste et ingénieuse que de mettre en opposition ces deux hommes; toutefois, ce contraste, qui plaît à la lecture, ne réussit point au théâtre. L'esprit est de très-peu de chose dans les effets dramatiques, il en faut pour les préparer; mais s'il en fallait pour les sentir, le public même le plus spirituel s'y refuserait. »

Guillaume Tell fut représenté, pour la première fois, à Weimar, en 1804. Ce fut le dernier chef-d'œuvre dramatique de Schiller : c'est aussi, de l'avis d'un juge compétent, Guillaume Schlegel, le plus parfait de tous.

Schiller mourut l'année suivante, le 9 mai 1805, dans la quarantième année de son âge, et dans toute la vigueur et la beauté de son génie.

14 novembre 1849.

Wilhelm Tell.



GUILLAUME TELL.

P e r s o n e n.

Hermann Gessler, Reichsvogt in Schwyz und Uri ¹ . Werner, Freiherr v. Attinghausen ² , Bannerherr. Ulrich von Rudenz ³ , sein Neffe. Werner Stauffacher ⁴ , Konrad Hunn ⁵ , Ite Reding ⁶ , Hans auf der Mauer, Jörg im Hofe, Ulrich der Schmidt ⁷ , Jost von Weiler, Walther Fürst ⁸ , Wilhelm Tell ⁹ , Rösselmann, der Pfarrer, Petermann, der Sigrift ¹⁰ , Kuoni ¹¹ , der Hirt, Werni, der Jäger, Ruodi, der Fischer,	{	Landleute aus Schwyz. aus Uri.

P E R S O N N A G E S.

HERMANN GESSLER, bailli de l'empereur à Schwytz et à Uri. WERNER, baron d'Attinghausen, seigneur banneret. ULRICH DE RUDENZ, son neveu. WERNER STAUFFACHER, CONRAD HUNN, ITEL REDING, JEAN AUF DER MAUER, JOERG IM HOF, ULRICH SCHMIDT, JOSSE DE WEILER, WALTHER FURST, GUILLAUME TELL, ROESSELMANN, le curé, PETERMANN, le sacristain, KUONI, le berger, WERNI, le chasseur, RUODI, le pêcheur,	{	habitants de Schwytz. habitants d'Uri.

Personen.

Hermann Gessler,
Reichsvogt
in Schwyz und Uri.

Ulrich von Rudenz, sein Neffe.

Landleute aus Schwyz.

Werner Stauffacher.

Konrad Hunn.

Hans auf der Mauer.

Jörg im Hofe.

Ulrich der Schmidt.

Jost von Weiler.

Landleute aus Uri.

Walther Fürst.

Wilhelm Tell.

Rösselmann, der Pfarrer.

Petermann, der Sigrift.

Kuoni, derhirt.

Werni, der Jäger.

Ruodi, der Fischer.

PERSONNAGES.

HERMANN GESSLER,
bailli-impérial
à Schwytz et à Uri.

ULRICH DE RUDENZ, son neveu.

Paysans de Schwytz.

WERNER STAUFFACHER.

CONRAD HUNN.

JEAN AUF DER MAUER.

GEORGE IM HOFE.

ULRICH SCHMIDT.

JOSSE DE WEILER.

Paysans d'Uri.

WALTHER FURST.

GUILLAUME TELL.

ROESSELMANN, le curé.

PETERMANN, le sacristain.

KUONI, le berger.

WERNI, le chasseur.

RUODI, le pêcheur.

Arnold vom Melchthal,	}	aus Unterwalden.
Konrad Baumgarten,		
Meier von Sarnen,		
Struth von Winkelried,		
Klaus von der Flue ¹ ,		
Burkhard am Bühel,		
Arnold von Sewa,		
Pfeiffer von Luzern.		
Kunz von Gersau.		
Jenni, Fischerknabe.		
Seppi, Hirtenknabe.		
Gertrud ² , Stauffachers Gattin.		
Hedwig, Tells Gattin, Fürsts Tochter.		
Bertha von Bruneck, eine reiche Erbin.		
Armgarth,	}	Bäuerinnen.
Mechthild ³ ,		
Elisabeth,		
Hildegard,		
Walther,	}	Tells Knaben.
Wilhelm,		

ARNOLD DU MELCHTHAL,	}	habitants d'Unterwalden.
CONRAD BAUMGARTEN,		
MEIER DE SARNEN,		
STRUTH DE WINKELRIED,		
NICOLAS DE FLUE,		
BURKHARDT DU BUHEL,		
ARNOLD DE SEWA,		
PFEIFFER, de Lucerne.		
KUNZ, de Gersau.		
JENNI, jeune pêcheur.		
SEPPI, jeune berger.		
GERTRUDE, femme de Stauffacher.		
HEDWIG, femme de Tell, fille de Furst.		
BERTHE DE BRUNECK, riche héritière.		
HERMENGARDE,	}	paysannes.
MATHILDE,		
ELISABETH,		
HILDEGARDE,		
WALTHER,	}	fils de Tell.
GUILLAUME,		

*Landleute aus Unterwalden.**Paysans d'Unterwald.*

Arnold vom Melchtal.
 Konrad Baumgarten.
 Meier von Sarnen.
 Struth von Winkelried.
 Klaus von der Flue.
 Burkhardt am Büchel.
 Arnold von Sewa.

ARNOLD DU MELCHTHAL.
 CONRAD BAUMGARTEN.
 MEIER DE SARNEN.
 STRUTH DE WINKELRIED.
 NICOLAS DE FLUE.
 BOURKHART AM BUEHEL.
 ARNOLD DE SÉWA.

Pfeiffer von Luzern.
 Kunz von Gersau.
 Zenni, Fischerknabe.
 Seppi, Hirtenknabe.
 Gertrud, Stauffachers Gattin.
 Hedwig, Tells Gattin,
 Fürst's Tochter.
 Bertha von Bruneck,
 eine reiche Erbin.

PFEIFFER DE LUZERNE.
 CONRAD DE GERSAU.
 PETIT-JEAN, garçon-pêcheur.
 JOSEPH, garçon-berger.
 GERTRUDE, femme de Stauffacher.
 HEDWIGE, femme de Tell,
 fille de Furst.
 BERTHE DE BRUNECK,
 une riche héritière.

*Bäuerinnen.**Paysannes.*

Armgarth.
 Mechthild.
 Elisabeth.
 Hildegard.

HERMENGARDE.
 MATHILDE.
 ELISABETH.
 HILDEGARDE.

*Tell's Knaben.**Enfants de Tell.*

Walthër.
 Wilhelm.

WALTHER.
 GUILLAUME.

Friesshardt, }
Leuthold, } Söldner.

Rudolph der Harras, Gessler's Stallmeister.

Johannes Parricida¹, Herzog von Schwaben.

Stüssi, der Flurschütz.

Der Stier von Uri².

Ein Reichsbote.

Frohnvogt.

Meister Steinmetz, Gesellen und Handlanger.

Öffentliche Ausrufer.

Barmherzige Brüder³.

Gessler'sche und Landenberg'sche⁴ Reiter.

Viele Landleute, Männer und Weiber aus den Waldstädten⁵.

FRIESSHARDT, }
LEUTHOLD, } soldats de Gessler.

RODOLPHE HARRAS, écuyer de Gessler.

JEAN LE PARRICIDE, duc de Souabe.

STUSSI, le messier.

LA TROMPE D'URI.

UN MESSENGER DE L'EMPIRE.

UN PIQUEUR DE CORVÉE.

UN MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES, DES COMPAGNONS, DES MANŒUVRES.

UN CRIEUR PUBLIC.

DES FRÈRES DE LA CHARITÉ.

DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg.

DES PAYSANS ET DES PAYSANNES des trois cantons.

Soldner.

Mercenaires.

Frießhardt.

Friesshardt.

Leuthold.

Leuthold.

Rudolph der Harras,

RODOLPHE HARRAS,

Geflerts Stallmeister.

écuyer de Gessler.

Johannes Parricida.

JEAN PARRICIDE,

Herzog von Schwaben.

duc de Souabe.

Stüssi, der Flurschütz.

STUSSI, messier.

Der Stier von Uri.

LE TAUREAU (la trompe) d'Uri.

Ein Reichsbote.

UN MESSAGER-DE-L'EMPIRE.

Großvogt.

PIQUEUR-DE-CORVÉE.

Meister Steinmetz.

MAITRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Gefellen und Handlanger.

COMPAGNONS ET MANŒUVRES.

Oeffentliche Ausrufer.

CRIEURS PUBLICS.

Barmherzige Brüder.

FRÈRES DE-LA-CHARITÉ.

Gesslerische

CAVALIERS DE-GESSLER

und Landenbergische Reiter.

ET DE-LANDENBERG.

Viele Landleute.

Beaucoup d'HABITANTS-DE-LA-CAM-

Männer und Weiber

HOMMES ET FEMMES [PAGNE.

aus den Waldstätten.

des villes-forestières.

Erster Aufzug.

Erste Scene.

Hohes Felsenufer des Vierwaldstättersees¹, Schwyz gegenüber.

Der See macht eine Bucht ins Land, eine Hütte ist unweit dem Ufer, Fischerknabe fährt sich in einem Kahn. Ueber den See hinweg² sieht man die grünen Matten, Dörfer und Höfe von Schwyz im hellen Sonnenschein liegen. Zur Linken des Zuschauers zeigen sich die Spitzen des Haken³, mit Wolken umgeben; zur Rechten im fernen Hintergrund sieht man die Eisgebirge. Noch ehe der Vorhang aufgeht, hört man den Kuhreihen⁴ und das harmonische Geläute der Heerdenglocken, welches sich auch bei eröffneter Scene noch eine Zeitlang fortsetzt.

Fischerknabe (singt im Kahn).

(Melodie des Kuhreihens.)

Es lächelt der See⁵, er ladet zum Bade,
Der Knabe schließt ein am grünen Gestade,

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Le théâtre représente les rochers escarpés qui bordent le lac des Quatre-Cantons, en face de Schwytz. Le lac forme une baie en s'avancant dans les terres. Près du rivage est une cabane; un jeune pêcheur conduit sa barque sur l'eau. Au delà du lac, on aperçoit les vertes prairies, les villages, et les métairies de Schwytz éclairées par les rayons du soleil. A gauche du spectateur se découvrent les pics du Haken entourés de nuages; à droite, dans un arrière-plan lointain, on aperçoit les glaciers. Avant que le rideau se lève, on entend le ranz des vaches et le bruit harmonieux des clochettes de troupeaux, qui se prolonge encore après que la toile est levée.

LE JEUNE PÊCHEUR *chante dans sa barque sur l'air du ranz des vaches.* « Le lac sourit, il invite à se baigner. L'enfant s'était endormi sur le gazon du rivage; il entend alors une harmonie aussi

Erster Aufzug.

Erste Scene.

Hohes Felsenufer
des Vierwaldstättersees,
gegenüber Schwyz.
Der See macht eine Bucht
in's Land;
eine Hütte ist unweit dem Ufer;
Fischerknabe fährt sich
in einem Kahn.
Man sieht über den See hinweg
die grünen Matten, Dörfer
und Höfe von Schwyz
liegen
im hellen Sonnenschein.
Zur Linken des Zuschauers
zeigen sich
die Spitzen des Hafens
umgeben von Wolken;
zur Rechten,
im fernen Hintergrunde,
sieht man die Giegebirge.
Noch ehe der Vorhang aufgeht
hört man den Ruhreihen
und das harmonische Geläute
der Heerdenglocken,
welches sich fortsetzt
auch bei eröffneter Scene
noch
eine Zeit lang.

Fischerknabe
singt im Kahn.

Melodie des Ruhreihen.

Der See lächelt,
er ladet zum Bade;
der Knabe schlief ein
am grünen Gestade;

PREMIER ACTE.

PREMIERE SCENE.

Haut rivage-bordé-de rochers
du Lac-des-quatre-cantons,
en-face-de Schwytz.
Le lac fait (forme) une baie
qui s'avance dans la terre;
une cabane est non loin du rivage
un enfant-pêcheur se conduit
dans une barque
On voit par-delà le lac, au-loin,
les vertes prairies, les villages
et les métairies de Schwytz
s'étendre
dans une claire lumière-du-soleil.
A la gauche du spectateur
se montrent
les pointes (cimes) du Haaes
entourées de nuages;
à la droite,
dans le fond lointain,
on voit les montagnes-de-glace.
Encore avant que le rideau ne se lève,
on entend le ranz-des-vaches,
et l'harmonieux caillon
des clochettes-de-troupeaux
qui se prolonge
même à (après) la scene ouverte
encore
un temps durant (quelque temps)

ENFANT-PÊCHEUR
chante dans la barque.

Mélodie du ranz-des-vaches.

Le lac sourit,
il invite au bain (à se baigner);
le garçon (l'enfant) s'endormit
auprès du vert rivage;

Da hört er ein Klingen,
Wie Flöten so süß,
Wie Stimmen der Engel
Im Paradies.

Und wie er erwachet in seliger Lust,
Da spülen die Wasser ihm um die Brust,
Und es ruft¹ aus den Tiefen:
Lieb² Knabe, bist mein!
Ich locke den Schläfer,
Ich zieh' ihn herein.

Hirt (singt auf dem Berge).

(Variation des Ruhreißens.)

Ihr Matten³, lebt wohl,
Ihr sonnige Weiden!
Der Senne muß scheiden
Der Sommer ist hin.

Wir fahren zu Berg, wir kommen wieder⁴,
Wenn der Kukuk ruft, wenn erwachen die Lieder,
Wenn mit Blumen die Erde sich kleidet neu,
Wenn die Brunnlein fließen im lieblichen Mai.

Ihr Matten, lebt wohl,
Ihr sonnige Weiden!
Der Senne muß scheiden;
Der Sommer ist hin.

« douce que celle de la flûte, douce comme les voix des anges dans le paradis; à l'instant où il s'éveille dans un céleste ravissement, les vagues ondulaient autour de sa poitrine, et une voix sortant du fond des eaux lui dit: Cher enfant, tu es à moi; je te surprends dans ton sommeil, je t'attire en mon séjour. »

UN BERGER chante sur la montagne. *Variation du ranz des vaches.* « Adieu, pâturages, prairies dorées par le soleil; il faut que le berger vous quitte, l'été s'est enfui. Nous reviendrons à la montagne, nous reviendrons alors que le coucou se fait entendre, quand les chants se réveillent, quand la terre se revêt de fleurs nouvelles, quand les ruisseaux coulent au doux mois de mai. Adieu, pâturages, prairies dorées par le soleil; il faut que le berger vous quitte; l'été s'est enfui. »

da hört er ein Klingen
so süß wie Blüten,
wie Stimmen der Engel
im Paradies.

Und wie er erwachet
in seliger Luft,
da spülen die Wasser
ihn um die Brust.

Und es ruft
aus den Tiefen:
"Lieb Knabe, bist mein!",
ich locke den Schläfer,
ich ziehe ihn herein".

Hirt singt auf dem Berge.
Variations des Rührenden.

Ihr, Matten, lebt wohl!
ihr sonnige Weiden!
Der Senne muß scheiden;
der Sommer ist hin.

Wir fahren
zu Berg,
wir kommen wieder,
wenn der Ruf ruft,
wenn die Lieder
erwachen,
wenn die Erde
sich kleidet neu
mit Blumen,
wenn die Brunnlein
fließen
im lieblichen Mai.

Ihr Matten, lebt wohl!
Ihr sonnige Weiden!
Der Senne muß scheiden;
der Sommer ist hin!

là (alors) il entend des sons
si doux comme des sons de flûtes,
comme les voix des anges
dans le paradis.

Et comme il se réveille
dans un céleste ravissement,
alors ondulent les eaux
à lui autour de la poitrine.
Et quelque-chose (une voix) appelle
renant des profondeurs:
« Cher enfant, tu es mien!
j'attire le dormeur,
je l'entraîne au-dedans (au fond). »

PATRE chante sur la montagne.
Variation du ranz-des-vaches.

Vous, prairies, vivez bien (adieu)!
vous, pâturages éclairés-par-le-so-
Le vacher doit partir; [leil!
l'été est passé. [rons]

Nous allons de nouveau (retourne-
à la montagne, [viendrons],
nous venons de-nouveau (nous re-
quand le coucou appelle (appellera),
quand les chants

se réveillent (se réveilleront),
quand la terre
se vêtit (se vêtira) de-nouveau
de fleurs,
quand les petites-fontaines
coulent (couleront)
dans l'aimable mai.

Vous, prairies, vivez bien (adieu)!
Vous, pâturages éclairés-par-le-so-
Le vacher doit partir; [leil!
l'été est passé!

Alpenjäger

(erscheint gegenüber auf der Höhe des Felsens).
(Zweite Variation.)

Es donnern¹ die Höhen, es zittert der Steg,
Nicht grauet dem Schützen auf schwindligem Weg;
Er schreitet verwegen
Auf Felsern von Eis;
Da pranget kein Frühling,
Da grünet kein Reis;
Und unter den Füßen ein nebliges Meer,
Erkennt er die Städte der Menschen nicht mehr;
Durch den Riß nur der Wolken
Erblickt er die Welt,
Tief unter den Wassern
Das grüne Fels².

(Die Landschaft verändert sich, man hört ein dumpfes Krachen von den Bergen, -
Schatten von Wolken laufen über die Gegend.)

Ruodi, der Fischer, kommt aus der Hütte. Werni, der Jäger,
steigt vom Felsen. Kuoni, derhirt, kommt mit dem Melknapf auf
der Schulter. Seppi, sein Handbub, folgt ihm.

Ruodi.

Mach' hurtig, Jenni! Zieh' die Raue³ ein!

UN CHASSEUR DES ALPES paraît en face sur le haut des rochers.
Seconde variation. « Les glaciers tonnent, le sentier tremble; le
« chasseur poursuit sans crainte sa route effrayante: il s'avance har-
« diment sur des champs de glace. Là, nul printemps n'étale sa ma-
« gnificence, là ne verdoie nul rameau. Une mer de nuages sous ses
« pieds, il ne reconnaît plus les cités des hommes; il n'aperçoit le
« monde qu'à travers la déchirure des nuages, et loin au-dessous des
« torrents les vertes campagnes. »

(L'aspect du paysage change, on entend un bruit sourd dans
les montagnes, et des nuages courent sur la contrée.)

RUODI, le pêcheur, sort de sa cabane. WERNI, le chasseur, des-
cend des rochers. KUONI, le berger, s'avance, portant sur l'é-
paule un vase de lait. SÉPPI, son jeune valet, le suit.

RUODI. Hâte-toi, Jenni, amène la barque; l'orage approche; le

Alpenjäger

erscheint gegenüber
auf der Höhe des Felsen.
Zweite Variation.

Die Höhen donnern,
der Steg zittert;
dem Schützen grauet nicht
auf schwindlichem Weg.
Er schreitet verwegen
auf Felsbern von Eis;
da pranget kein Frühling;
da grünet kein Reiz;
und unter den Füßen
ein nebliges Meer,
erkennt er nicht mehr
die Städte der Menschen.
Er erblickt die Welt
nur durch den Riß
der Wolken;
das grünenbe Feld
tief
unter den Wassern.

Die Landschaft verändert sich,
man hört ein dumpfes Krachen
von den Bergen,
Schatten von Wolken
laufen über die Gegend.

Ruodi, der Fischer,
kommt aus der Hütte.

Werni, der Jäger,
steigt vom Felsen.

Kuoni, der Hirt,
kommt mit dem Melknapf
auf der Schulter.

Seppi, sein Handbube, folgt ihm.

Ruodi. Mach' hurtig, Jenni.

CHASSEUR-DES-ALPES

paraît en-face
sur la hauteur du rocher.

Deuxième variation.

Les hauteurs tonnent,
le pont tremble;
le tireur (chasseur) ne frémit point
sur un chemin causant-le-vertige.
Il marche audacieusement
sur des champs de glace;
là ne brille nul printemps;
là ne verdit nul rameau;
et *ayant* sous les pieds
une mer de-brouillards,
il ne reconnaît plus
les cités des hommes.
Il aperçoit le monde
seulement à travers la déchirure
des nuages,
et les champs verdoyants
profondément (dans-le-lointain)
au-dessous (au pied) des eaux.

Le paysage change,
on entend un sourd craquement
venant des montagnes;
des ombres de nuages
courent sur la contrée.

Ruodi, le pêcheur,
vient (sort) de la cabane.

Werni, le chasseur,
descend du rocher.

Kuoni, le berger,
vient avec le vase-a-traire
sur l'épaule.

Seppi, son jeune-valet, le suit.

Ruodi. Fais vite (hâte-toi), Jenni.

Der graue Thalvogt¹ kommt, dumpf brüllt der Firn²,
Der Mythenstein³ zieht seine Haube an,
Und kalt her blä⁴ t es aus dem Wetterloch;
Der Sturm, ich mein', wird da sein, eh' wir's denken.

Kuoni.

's kommt Regen, Fährmann. Meine Schafe fressen
Mit Begierde Gras, und Wächter⁵ scharrt die Erde.

Werni.

Die Fische springen, und das Wasserhuhn
Taucht unter. Ein Gewitter ist im Anzug.

Kuoni (zum Buben).

Lug⁶, Seppi, ob das Vieh sich nicht verlaufen.

Seppi.

Die braune Liesel⁶ kenn' ich am Geläut'.

Kuoni.

So fehlt uns keine mehr, die geht am weitesten.

Ruodi.

Ihr habt ein schön Geläute, Meister Hirt.

Werni.

Und schmuckes Vieh — Ist's Euer eignes, Landsmann?

glacier mugit sourdement; le pic du Mythen se coiffe de nuages; un vent froid souffle du Wetterloch; l'orage, sans doute, éclatera plutôt que nous ne pensons.

KUONI. Il va pleuvoir, bateller. Mes brebis broutent l'herbe avec avidité, et mon chien gratte la terre.

WERNI. Les poissons sautillent, la poule d'eau plonge, l'orage s'avance.

KUONI, à son valet. Regarde, Seppi, si le bétail ne s'est pas écarté.

SEPPI. Je reconnais la brune Lisette à sa clochette.

KUONI. Ainsi il n'en manque plus aucune, car celle-là revient toujours la dernière.

RUODI. Berger, vous avez là un beau carillon.

WERNI. Et un beau troupeau. Est-il à vous, ami?

Zieh ein die Maus.

Der graue Thalsvogt
kommt;

der Hirn brüllt dumpf;

der Mythenstein

zieht an seine Haube;

und es bläſt kalt

her aus dem Wetterloch.

Der Sturm, meine ich, wird da sein,
ehe wir es denken.

Kuoni.

Es kommt Regen, Fährmann:

meine Schafe fressen Gras

mit Begierde,

und Wächter

scharrt die Erde.

Werni. Die Fische springen,

und das Wasserhuhn taucht unter.

Ein Gewitter ist im Anzug.

Kuoni zum Buben.

Lug, Seppi, ob das Vieh

sich nicht verlaufen.

Seppi.

Ich kenne die braune Piesel
am Geläute.

Kuoni.

So fehlt uns

keine mehr;

die geht

am weitesten.

Ruodi.

Ihr habt ein schön Geläute,

Meister Hirt.

Werni. Und schmutzes Vieh.

Ist's Euer eigenes, Landemann?

Amène la barque.

Le gris bailli-de-la-vallée (l'orage)

arrive;

le glacier mugit sourdement;

le Mythenstein

[ges];

met son bonnet (se couronne de nua-

et il souffle froid

du côté du trou-des-tempêtes.

L'orage, je crois, sera là,

plus-tôt-que nous ne le pensons.

Kuoni.

Il vient de la pluie, batelier:

mes brebis broutent l'herbe

avec avidité,

et Gardien (mon chien)

gratte la terre.

Werni. Les poissons sautent,

et la poule-d'eau plonge.

Un orage est en marche (s'avance).

Kuoni à son garçon.

Regarde, Seppi, si le bétail

ne s'est pas égaré.

Seppi.

Je reconnais la brune Lisette (vache)

à la (sa) sonnerie.

Kuoni.

Alors il ne nous en manque

plus aucune;

car celle-ci va

le-plus-loin (s'éloigne le plus).

Ruodi.

Vous avez une belle sonnerie,

maître berger.

Werni. Et du beau bétail.

Est-ce le votre propre, pays?

Kuoni.

Bin' nit so reich — 's ist meines gnäd'gen Herrn,
Des Attinghäußers, und mir zugezählt².

Ruodi.

Wie schön der Kuh das Band zu Halße steht!

Kuoni.

Das weiß sie auch³, daß sie den Reihen führt,
Und nähm' ich ihr's, sie hörte auf zu fressen.

Ruodi.

Ihr seid nicht klug! Ein unvernünft'ges Vieh —

Werni.

Ist bald gesagt. Das Thier hat auch Vernunft;
Das wissen wir, die wir die Genssen jagen.
Die stellen klug, wo sie zur Weide gehn,
'ne Vorhut⁴ aus; die spitzt das Ohr und warnet
Mit heller Pfeife, wenn der Jäger naht.

Ruodi (zum Hirten).

Treibt Ihr jezt heim?

Kuoni.

Die Alp⁵ ist abgeweidet.

Werni.

Glücksel'ge Heimkehr, Senn'!

Kuoni.

Die wünsch' ich Euch.

Von Eurer Fahrt kehrt sich's nicht immer wieder.

KUONI. Je ne suis pas si riche. Il appartient à mon digne seigneur d'Attinghausen, et il m'a été confié.

RUODI. Que ce collier va bien au cou de cette vache!

KUONI. Elle sait bien que c'est elle qui conduit le troupeau, et si je le lui enlevais, elle cesserait de manger.

RUODI. Quelle folle! une bête sans raison...

WERNI. C'est bientôt dit. Les animaux ont aussi leur raison. Nous le savons, nous qui chassons le chamois. Quand ils vont paître, ils placent prudemment devant eux une sentinelle qui dresse l'oreille, et les avertit par un cri aigu de l'approche du chasseur.

RUODI au berger. Retournez-vous maintenant chez vous?

KUONI. L'Alpe est épuisée.

WERNI. Je vous souhaite un heureux retour, berger!

KUONI. C'est moi qui vous le souhaite. De vos excursions on ne revient pas toujours.

Kuoni. Bin nit so reich:

es ist

meines gnädigen Herrn,

des Attinghäusers,

und mir zugehört.

Ruodi. Wie das Band steht schon

der Kuh zu Halse!

Kuoni.

Sie weiß das auch,

daß sie führt den Reigen,

und nähm' ich's ihr,

sie hörte auf zu fressen.

Ruodi. Ihr seid nicht klug:

ein unvernünftiges Thier!

Berni. Ist bald gesagt!

Das Thier hat auch Vernunft;

das wissen wir,

die wir die Gemsen jagen.

Die stellen aus klug,

wo sie gehen zur Weide,

eine Vorhut;

die spitzt das Ohr

und warnet mit heller Pfeife,

wenn der Jäger naht.

Ruodi zum Hirten.

Treibt ihr

jetzt heim?

Kuoni. Die Alp ist abgeweidet.

Berni.

Glückselige Heimkehr,

Senné!

Kuoni.

Die wünsche ich Euch.

Von Eurer Fahrt

kehrt sich's wieder nicht immer.

Kuoni. Je ne sais pas si riche:

c'est le troupeau

de mon gracieux maître,

du baron d'Attinghausen,

et il m'a été compté (confié).

Ruodi. Comme le collier va bien

à la vache au cou (au cou de la va-

Kuoni. che)!

Elle le sait (elle sait) aussi,

qu'elle conduit la marche, nais),

et, le lui prendrais-je (si je le lui pre-

elle cesserait de brouter.

Ruodi. Vous n'êtes pas sensé!

un animal sans-raison!

Werni. C'est bientôt dit.

L'animal a aussi sa raison;

c'est ce que nous savons

nous autres qui chassons les chamois.

Ceux-ci placent prudemment

là où ils vont à la pâture,

une avant-garde (sentinelle);

celle-ci pointe (dresse) l'oreille,

et avertit d'un aigu sifflet,

quand le chasseur approche.

Ruodi au berger. [troupeau

Poussez- (conduisez-) vous votre

maintenant à-la-maison?

Kuoni. La montagne est tondue.

Werni.

Bienheureux retour-au-logis,

vacher!

Kuoni.

Celui-là je le souhaite à vous.

De votre excursion (vos excursions)

on ne revient pas toujours.

Ruodi.

Dort kommt ein Mann in voller Hast gelaufen'.

Werni.

Ich kenn' ihn, 's ist der Baumgart von Alzellen².

Konrad Baumgarten (athemlos hereinstürzend).

Baumgarten.

Um Gottes willen, Fährmann, Euren Kahn!

Ruodi.

Nun, nun, was gibt's so eilig?

Baumgarten.

Bindet los!

Ihr rettet mich vom Tode! Setzt mich über!

Ruoni.

Landsmann, was habt Ihr?

Werni.

Wer verfolgt Euch denn?

Baumgarten (zum Fischer).

Eilt, eilt, sie sind mir dicht schon an den Fersen!

Des Landvogts³ Reiter kommen hinter mir;

Ich bin ein Mann des Todes, wenn sie mich greifen.

Ruodi.

Warum verfolgen Euch die Reifigen?

Baumgarten.

Erst rettet mich, und dann steh' ich Euch Rede⁴.

Werni.

Ihr seid mit Blut besleckt, was hat's gegeben?

RUODI. Voici un homme qui accourt en toute hâte.

WERNI. Je le connais, c'est Baumgarten d'Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN, *entrant hors d'haleine*. Au nom du ciel, batelier, votre canot.

RUODI. Eh bien, eh bien, qu'y a-t-il de si pressé?

BAUMGARTEN. Démarrez, vous me sauvez la vie. Passez-moi de l'autre côté.

KUONI. Ami, qu'avez-vous?

WERNI. Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN *au pêcheur*. Vite, vite! ils sont déjà sur mes talons. Les cavaliers du bailli me poursuivent; je suis un homme mort, s'ils me saisissent.

RUODI. Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN. Sauvez-moi d'abord, ensuite je vous le dirai.

WERNI. Vous êtes taché de sang, que s'est-il passé?

Ruodi. Da kommt ein Mann
gekommen in voller Eile.

Werni. Ich kenn' ihn,
es ist der Baumgarten von Alzellen.

Conrad Baumgarten
hereinstürzend
athemlos.

Um Gotteswillen, Fährmann,
Euren Rahn!

Ruodi. Nun, nun,
was giebt's so eilig?

Baumgarten.

Bindet los! Ihr rettet mich vom Tode.
Setzt mich über.

Ruodi. Landsmann,
was habt Ihr?

Werni. Wer verfolgt Euch denn?

Baumgarten zum Fischer.

Eilt, eilt,
sie sind mir schon
dicht auf den Fersen.

Die Reifigen des Landvogts
kommen hinter mir.

Ich bin ein Mann
des Todes,
wenn sie mich greifen.

Ruodi.

Warum verfolgen Euch
die Reifigen?

Baumgarten.

Erst rettet mich,
und dann fleh' ich Euch Ab.

Werni. Ihr seid besudelt mit Blut;
was hat's gegeben?

Ruodi. Là vient un homme
courant en pleine (toute) hâte.

WERNI. Je le connais,
c'est Baumgart d'Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN
entrant-précipitamment
hors-d'haleine.

Pour l'amour-de-Dieu, batelier,
votre barque!

Ruodi. Eh bien, eh bien!
qu'y a-t-il de si pressé?

BAUMGARTEN. [mort!
Démarez! Vous me sauvez de la
Passez moi au delà (de l'autre côté).

Kuoni. Pays,
qu'avez-vous?

WERNI. Qui vous poursuit donc?

BAUMGARTEN au batelier.

Hâtez-vous, hâtez-vous,
ils me sont déjà
serrément aux (sur les) talons!
Les cavaliers du bailli
viennent derrière moi.
Je suis un homme
de la mort (un homme mort),
s'ils me saisissent.

Ruodi.

Pourquoi vous poursuivent
les cavaliers?

BAUMGARTEN.

D'abord sauvez-moi,
et puis je vous fais (ferez) réponse.

WERNI. Vous êtes taché de sang!
qu'est-il arrivé?

Baumgarten.

Des Kaisers Burgvogt, der auf Roßberg saß —

Kuoni.

Der Wolfenschießen! Läßt Euch der verfolgen?

Baumgarten.

Der schadet nicht mehr; ich hab' ihn erschlagen.

Alle (fahren zurück).

Gott sei Euch gnädig! Was habt Ihr gethan!

Baumgarten.

Was jeder freie Mann an meinem Platz!

Mein gutes Hausrecht hab' ich ausgeübt

Am Schänder meiner Ehr' und meines Weibes.

Kuoni.

Hat Euch der Burgvogt an der Ehr' geschädigt?

Baumgarten.

Daß er sein böß Gelüsten nicht vollbracht,

Hat Gott und meine gute Art verhütet.

Werni.

Ihr habt ihm mit der Art den Kopf zerspalten?

Kuoni.

O, laßt uns alles hören, Ihr habt Zeit,

Bis er den Kahn vom Ufer losgebunden.

BAUMGARTEN. Le bailli de l'empereur qui demeurait à Rossberg...

KUONI. Wolfenschiessen! Est-ce lui qui vous fait poursuivre?

BAUMGARTEN. Celui-là ne fera plus de mal, je l'ai tué.

TOUS, *reculant*. Que Dieu ait pitié de vous! Qu'avez-vous fait?

BAUMGARTEN. Ce que tout homme libre eût fait à ma place. J'ai usé de mon droit domestique sur celui qui a attenté à mon honneur et outragé ma femme.

KUONI. Est-ce que le bailli a attenté à votre honneur?

BAUMGARTEN. S'il n'a pas accompli son mauvais dessein, c'est que Dieu et ma bonne hache l'en ont empêché.

WERNI. Vous lui avez fendu la tête avec votre hache?

KUONI. Oh! racontez-nous cela! vous en avez le temps, avant que le canot soit détaché du rivage.

Baumgarten.

Der Burgvogt des Kaisers,
der saß auf Rossberg ...

Kuoni. Wolfenschießen?
Läßt Euch der verfolgen?

Baumgarten.
Der schadet nicht mehr:
ich habe ihn erschlagen.
Alle fahren zurück.

Gott sei Euch gnädig!
was habt Ihr gethan?

Baumgarten.
Was jeder freie Mann
an meinem Plaz.
Ich habe ausgeübt
mein gutes Hausrecht
am Schänder
meiner Ehre und meines Weibes.
Kuoni.

Hat der Landvogt Euch geschädiget
an der Ehre?

Baumgarten.
Gott hat verhütet
und meine gute Art,
daß er nicht vollbracht
sein böß Gelüsten.

Werni.
Ihr habt ihm zerspalten den Kopf
mit der Art?

Kuoni.
O laßt uns alles hören;
Ihr habt Zeit,
bis er losgebunden
den Raub vom Ufer.

BAUMGARTEN.

Le bailli de l'Empereur,
qui résidait au Rossberg....

KUONI. Wolfenschlessen?
Est-ce lui qui vous fait poursuivre?

BAUMGARTEN.
Celui-là ne fait (fera) plus de mal:
je l'ai assommé (tué).

Tous reculent.

Que Dieu vous soit clément!
qu'avez-vous fait?

BAUMGARTEN.
Ce-que chaque homme libre
aurait fait à ma place.
J'ai exercé (fait usage de)
mon bon droit-domestique (-d'époux)
sur le profanateur
de mon honneur et de ma femme.

KUONI.
Est-ce que le bailli vous a blessé
dans l' (votre) honneur?

BAUMGARTEN.
Dieu a empêché
et ma bonne hache
qu'il n'ait accompli (assouvi)
son méchant (infâme) désir.

WERNI.
Vous lui avez fendu la tête
avec la hache?

KUONI.
Oh! faites nous tout entendre;
vous avez du temps,
jusqu'à ce qu'il ait détaché
la barque du rivage.

Baumgarten.

Ich hatte Holz gefällt im Wald, da kommt
 Mein Weib gelaufen in der Angst des Todes :
 „ Der Burgvogt lieg' in meinem Haus, er hab'
 „ Ihr anbefohlen, ihm ein Bad zu rüsten.
 Drauf hab' er Ungebührliches von ihr
 Verlangt, sie sei entsprungen, mich zu suchen.“
 Da lief ich frisch hinzu, so wie ich war,
 Und mit der Art hab' ich ihm 's Bad gesegnet'.

Werni.

Ihr thatet wohl; kein Mensch kann Euch drum schelten.

Kuoni.

Der Wütherich! Der hat nun seinen Lohn!
 Hat's lang verdient um's Volk von Unterwalden.

Baumgarten.

Die That ward ruchbar; mir wird nachgesetzt —
 Indem wir sprechen — Gott — verrinnt die Zeit —

(Es fängt an zu donnern.)

Kuoni.

Frisch, Fährmann — Schaff' den Biedermann hinüber!

BAUMGARTEN. J'étais à couper du bois dans la forêt, lorsque ma femme accourt dans des transes mortelles, et me dit que le bailli est dans ma maison, qu'il lui a ordonné de lui préparer un bain, qu'il a voulu obtenir d'elle des choses indignes, et qu'elle s'est échappée pour venir me chercher. Je m'élançai aussitôt comme j'étais, et de ma hache je lui ai béni son bain.

WERNI. Vous avez bien fait, personne ne peut vous en blâmer.

KUONI. Le tyran! il a maintenant sa récompense. Il y a longtemps que le peuple d'Unterwald lui en devait une semblable.

BAUMGARTEN. Le fait est devenu public, on me poursuit, et pendant que nous causons... Dieu! le temps s'écoule. (*On entend le tonnerre.*)

KUONI. Allons, batelier! passe ce brave homme de l'autre côté.

RUODI. Impossible! un orage terrible est en marche, il faut attendre.

BAUMGARTEN. Dieu tout-puissant! je ne puis attendre, tout retard est mortel...

Baumgarten.

Ich hatte gefällt Holz im Walde ;
da kommt mein Weib gelaufen
in der Angst des Todes,
"der Burgvogt
liege in meinem Haus ;
er habe ihr anbefohlen
ihm zu rüsten ein Bad ;
darauf habe er verlangt von ihr
Ungebührliches ;
sie sei entsprungen
mich zu suchen."

Da lief ich hinzu
frisch

so wie ich war ;
und ich habe ihm gesegnet das Bad
mit der Art.

Wer ni. Ihr thatet wohl !
kein Mensch
kann Euch schelten darum.

Kuoni. Der Wütherich !
der hat nun seinen Lohn.
Gar's lang verdient
um das Volk
von Unterwalden.

Baumgarten.

Die That ward ruchtbar ;
es wird mir nachgesetzt
Indem wir sprechen ,
Gott ! verrinnt die Zeit.

Es fängt an zu donnern.

Kuoni. Frisch, Führmann !
schaff' den Diebemann
hinüber

BAUMGARTEN.

J'avais abattu du bois dans la forêt ;
voici-que vient ma femme accourant
dans l'angoisse de la mort ,
et me disant « que le bailli
se-trouvait dans ma maison ;
qu'il lui avait ordonné
de lui préparer un bain ;
qu'ensuite il avait exigé d'elle
des choses-malhonnêtes ;
qu'elle s'était échappée
pour me chercher. »

Là-dessus j'accourus
fraichement (promptement)
comme (tel que) j'étais ,
et je lui ai béni le bain
avec la (ma) hache.

WERNI. Vous fîtes bien !
nul homme
ne peut vous blâmer pour-cela.

KUONI. Le tyran !
celui-ci a maintenant sa récompense.
Il l'a depuis-long-temps méritée
pour (par sa conduite envers) le peuple
d'Unterwalden.

BAUMGARTEN.

Le fait devint public ;
on me poursuit.
Tandis-que nous parlons ,
grand Dieu ! s'écoule le temps.

Il commence à tonner.

KUONI. Vivement, batelier !
passe le brave-homme
au-delà (à l'autre rive).

Ruodi.

Geht nicht. Ein schweres Ungewitter ist
Im Anzug. Ihr müßt warten.

Baumgarten.

Heil'ger Gott!

Ich kann nicht warten. Jeder Aufschub tödtet —

Kuoni (zum Fischer).

Greif' an mit Gott! Dem Nächsten muß man helfen;
Es kann uns allen Gleiches ja² begegnen. (Brausen und Donnern.)

Ruodi.

Der Föhn³ ist los; ihr seht, wie hoch der See geht,
Ich kann nicht steuern gegen Sturm und Wellen.

Baumgarten (umfaßt seine Kniee).

So helf' Euch Gott, wie Ihr euch mein erbarmet —

Werni.

's geht uns Leben. Sei barmherzig, Fährmann!

Kuoni.

's ist ein Hausvater, und hat Weib und Kinder!

(Wiederholte Donnerschläge.)

Ruodi.

Was? Ich hab' auch ein Leben zu verlieren,

KUONI *au pêcheur.* Essaye, avec l'aide de Dieu; il faut aider son prochain: car enfin pareille chose peut arriver à chacun de nous. (*Eclats de tonnerre.*)

RUODI. La tempête est déchaînée. Voyez comme les vagues s'élèvent. Je ne pourrai gouverner contre l'orage et les flots.

BAUMGARTEN *embrasse ses genoux.* Que Dieu vous aide comme vous aurez pitié de moi!

WERNI. Il y va de la vie! sois compatissant, bateller.

KUONI. C'est un père de famille, il a femme et enfants. (*On entend des coups de tonnerre répétés.*)

RUODI. Comment! J'ai aussi une vie à perdre, j'ai, comme lui,

Ruodi.

Geht nicht.

Ein schmerztes Ungewitter
ist im Anzug.

Ihr müßt warten.

Baumgarten. Heil'ger Gott!

ich kann nicht warten.

Jeder Aufschub

tödtet.

Kuoni zum Fischer.

Greif an

mit Gott!

Man muß helfen dem Nächsten;

es kann ja uns allen

begegnen Gleiches.

Draußen und Donnern.

Ruodi.

Der Föhn

ist los;

ihr seht wie der See

geht hoch;

ich kann nicht steuern

gegen Sturm und Wellen.

Baumgarten

umfaßt seine Knie.

So helfe Euch Gott

wie Ihr Euch erbarmt

meiner.

Werni. Es geht ums Leben.

Sei barmherzig, Fährmann.

Kuoni. Es ist ein Hausvater,

und hat Weib und Kinder.

Wiederholte Donnerschläge.

Ruodi. Was?

Ich habe auch zu verlieren

Ruodi.

Cela ne va pas (Impossible)!

Un lourd (terrible) orage

est en marche (s'avance).

Vous devez (il faut) attendre.

BAUMGARTEN. Saint (grand) Dieu!

je ne peux pas attendre.

Chaque instant de retard

tue (est mortel).

KUONI au pêcheur.

Mets-la-main à l'œuvre

avec l'aide de Dieu!

Il faut aider le (son) prochain;

il peut enfin à nous tous

arriver pareille-chose.

Mugissement et tonnerre.

Ruodi.

Le Föhn (vent du sud-ouest)

est déchaîné;

vous voyez comme le lac

va haut (élève ses vagues):

je ne peux pas gouverner

contre l'orage et les flots.

BAUMGARTEN

embrasse ses genoux.

Qu'ainsi Dieu vous aide

comme vous avez- (aurez-) pitié

de moi!

WERNI. Il y va de la vie.

Sois compatissant, batelier.

KUONI. C'est un père-de-famille,

et il a femme et enfants.

Coups-de-tonnerre répétés.

Ruodi. Quoi? (comment?)

J'ai aussi à perdre

Hab' Weib und Kind daheim wie er — Seht hin,
 Wie's brandet, wie es wogt und Wirbel zieht,
 Und alle Wasser aufrührt in der Tiefe.
 — Ich wollte gern den Biedermann erretten;
 Doch es ist rein unmöglich, Ihr seht selbst.

Baumgarten (noch auf den Knien).

So muß ich fallen in des Feindes Hand,
 Das nahe Rettungsufer im Gesichte!
 — Dort liegt's! Ich kann's erreichen mit den Augen,
 Hinüberbringen kann der Stimme Schall,
 Da ist der Kahn, der mich hinübertrüge,
 Und muß hier liegen, hülflos, und verzagen!

Kuoni.

Seht, wer da kommt!

Werni.

Es ist der Tell aus Bürglen!

Tell (mit der Armbrust).

Tell.

Wer ist der Mann, der hier um Hülfe fleht?

femme et enfants chez moi. Voyez comme les lames se brisent, comme elles s'amoncellent, comme elles tourbillonnent, comme tous les flots se soulèvent dans les profondeurs du lac. Je voudrais de bon cœur sauver ce brave homme; mais cela est tout à fait impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN, *encore à genoux*. Il faut donc que je tombe entre les mains de l'ennemi, et le rivage qui me sauverait est là tout près, en face de moi! Il est là, mes regards l'atteignent, le son de ma voix y parvient, voici la barque qui m'y porterait, et il faut que je reste ici sans secours et désespéré!

KUONI. Qui vient là?

WERNI. C'est Tell de Bürglen.

GUILLAUME TELL, *avec son arbalète*. Quel est cet homme qui implore ici du secours?

ein Leben, habe, wie er,
Weib und Kind daheim.
Seht hin, wie es brandet,
wie es wogt,
und zieht Wirbel,
und aufrührt alle Wasser
in der Tiefe.

Ich wollte gern
erretten den Biedermann;
doch es ist
rein unmöglich,
Ihr seht selbst.

Baumgarten
noch auf dem Knien.

So muß ich fallen
in die Hand
des Feindes,
im Gesicht das nahe
Rettungsrufer!
Es liegt dort!

Ich kann es erreichen mit den Augen,
der Schall der Stimme
kann hinüberbringen,
da ist der Kahn
der mich hinübertrüge,
und muß liegen hier
hülfslos, und verzagen!

Kuoni. Seht wer kommt da!
Werni.

Es ist der Tell aus Bürglen.

Tell mit der Armbrust.

Wer ist der Mann
der steht hier
um Hülfe?

une vie, j'ai, comme lui,
femme et enfant chez moi.
Voyez là, comme cela falaise,
comme cela soulève-les-flots
et tire (fait) des tournants,
et remue toutes les eaux
dans la profondeur (l'abîme)!
Je voudrais volontiers
sauver le brave-homme;
mais c'est
purement (absolument) impossible,
vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN
encore sur les (à) genoux.

Ainsi je dois tomber
dans la main (entre les mains)
de l'ennemi,
ayant en vue le proche
rivage-de-salut (-qui me sauverait)!
Il est là (le voilà)!

je peux l'atteindre des yeux,
le son de la voix
peut y-parvenir,
voici la barque
qui m'y-transporterait,
et je dois (il faut) rester-abandonné ici
sans-secours, et me désespérer!

KUONI. Voyez qui vient là.

WERNI.

C'est Tell de Bürglen.

TELL avec l' (son) arbalète.

Qui (quel) est cet homme
qui supplie ici
pour (qui implore du) secours?

Kuoni.

's ist ein Alzeller Mann¹; er hat sein' Ehr'
 Vertheidigt, und den Wolfenschieß erschlagen,
 Des Königs Burgvogt, der auf Rossberg saß —
 Des Landvogts Reiter sind ihm auf den Fersen.
 Er fleht den Schiffer um die Ueberfahrt,
 Der fürcht' t sich vor dem Sturm und will nicht fahren².

Ruodi.

Da ist der Tell, er führt das Ruder auch;
 Der soll mir's zeugen, ob die Fahrt zu wagen.
 (Heftige Donnerschläge, der See rauscht auf.)
 Ich soll mich in den Hölleirachen stürzen?
 Das thäte keiner, der bei Sinnen ist.

Tell.

Der brave Mann denkt an sich selbst zuletzt.
 Vertrau' auf Gott und rette den Bedrängten.

Ruodi.

Vom sichern Port läßt sich's gemächlich rathen!
 Da ist der Rahn und dort der See! Versucht's!

Tell.

Der See kann sich, der Landvogt nicht erbarmen³.
 Versuch' es, Fährmann!

KUONI. C'est un homme d'Alzellen : il a défendu son honneur, et tué Wolfenschiess, le bailli royal qui demeurait à Rossberg. Les cavaliers du bailli Landenberg sont sur ses talons; il prie le batelier de le passer de l'autre côté; mais celui-ci a peur de l'orage et ne veut point partir.

RUODI. Voilà Tell qui sait aussi manier la rame, il peut vous dire si la traversée est possible. (*Violents coups de tonnerre, le lac mugit.*) J'irai me jeter dans la gueule de l'enfer? C'est ce que ne ferait aucun homme qui est dans son bon sens.

TELL. Un brave homme ne songe à lui qu'en dernier lieu. Aie confiance en Dieu, et sauve l'opprimé.

RUODI. Quand on est à l'abri dans le port, il est aisé de conseiller. Voici la barque et voici le lac, essayez.

TELL. Le lac peut se laisser toucher, non le bailli. Essaie, batelier.

Kuoni.

Es ist ein Alzeller Mann;
er hat vertheidigt seine Ehre
und erschlagen den Wolfenschieß,
den Burgvogt des Königs,
der saß auf Rossberg.

Die Reiter des Landvogts
sind ihm auf den Fersen.

Er fleht den Schiffer
um die Uebersahrt;
der fürchtet sich vor dem Sturm
und will nicht fahren.

Kuodi. Da ist der Tell,
er führt auch das Ruder;
er soll mir's zeugen,
ob die Fahrt zu wagen.

Hestige Donnerschläge,
der See rauscht auf.

Ich soll mich stürzen
in den Hölleirachen?

Das thäte Keiner
der ist bei Sinnen.

Tell.

Der brave Mann denkt
an sich selbst zuletzt.

Vertraue auf Gott und rette
den Bedrängten.

Kuodi.

Es läßt sich gemächlich
rathen

vom sichern Port.

Da ist der Rahn,
und dort der See. Versucht es.

Tell. Der See kann sich erbarmen,
nicht der Landvogt.

Versuch' es, Fährmann.

Kuoni.

C'est un homme d'Alzellen;
il a défendu son honneur
et tué Wolfenschiess,
le bailli du roi,
qui résidait au Rossberg.

Les cavaliers du bailli *Landenberg*
lui sont sur les (sont sur ses) talons.

Il implore le batelier [tre rive];
pour le trajet (pour le passer à l'au-
celui-là a peur de l'orage
et ne veut pas aller-en-bateau.

Ruodi. Voici Tell,
il conduit (manie) aussi la rame;
il doit me l'attester

si le voyage *est* à risquer.

*Violents coups-de-tonnerre,
le lac s'élève-avec-bruit.*

Je dois me précipiter
dans cette gueule-de-l'enfer?

C'est-ce-que ne ferait aucun
qui est dans son-bon-sens.

TELL.

Le (Un) brave homme *ne* songe
à lui-même *qu'en-dernier-lieu*.

Aie-confiance en Dieu, et sauve
l'homme qui est dans-la-détresse.

Ruodi.

[de]

Il se laisse commodément (il est aisé
donner-des-conseils

du sûr (quand on est au) port.

Voici la barque,

et là est le lac! Essayez-le!

TELL. Le lac peut avoir-pitié,
mais non le bailli.

Essaie-le, batelier.

Erster Aufzug, erste Scene.

Hirten und Jäger.

Rett' ihn! Rett' ihn! Rett' ihn!

Ruodi.

Und wär's mein Bruder und mein leiblich Kind,
Es kann nicht sein; 's ist heut Simons und Judä.
Da ras' t der See und will sein Opfer haben.

Tell.

Mit eitler Rede wird hier nichts geschafft;
Die Stunde bringt, dem Mann muß Hülfe werden.
Sprich, Fährmann, willst du fahren?

Ruodi.

Nein, nicht ich!

Tell.

In Gottes Namen denn! Gib her den Rahn!
Ich will's mit meiner schwachen Kraft versuchen.

Kuoni.

Ha, wahrer Tell!

Werni.

Das gleicht dem Weidgesellen!

Baumgarten.

Mein Retter seid Ihr und mein Engel, Tell!

Tell.

Wohl aus des Bogts Gewalt errett' ich Euch!
Aus Sturmes Nöthen muß ein andrer helfen.
Doch besser ist's, Ihr fallt in Gottes Hand,

DES BERGERS et DES CHASSEURS. Sauve-le! sauve-le! sauve-le!

RUODI. Quand ce serait mon frère, mon propre enfant, c'est impossible. C'est aujourd'hui Saint-Simon et Saint-Jude; le lac est en fureur et veut sa victime.

TELL. De vaines paroles ne mènent à rien; le moment presse, il faut secourir cet homme. Dis-moi, batelier, veux-tu le passer?

RUODI. Non, pas moi.

TELL. Eh bien donc, à la garde de Dieu! Donne-moi le canot; je l'essayerai avec mon faible bras.

KUONI. Ah! brave Tell!

WERNI. Voilà bien le brave chasseur!

BAUMGARTEN. Tell, vous êtes mon sauveur, mon ange.

TELL. Je vous arracherai bien à la colère du bailli, mais il faut qu'un autre vous protège contre le danger des flots. Après tout, mieux vaut que vous tombiez dans les mains de Dieu que dans celles

Wirten und Jäger.

Rett' ihn! rett' ihn! rett' ihn!

Kuobi. Und wär's mein Bruder

und mein lieblich Kind,

es kann nicht sein;

es ist heute

Simon's und Judä;

da raßt der See

und will haben sein Opfer.

Tell.

Mit eitler Rede

wird nichts geschafft hier.

Die Stunde dringt,

es muß werden Hülfe

dem Mann.

Sprich, Fährmann,

willst du fahren?

Kuobi. Nein, nicht ich.

Tell. Im Namen Gottes

denn!

gib her den Rahn.

Ich will's versuchen

mit meiner schwachen Kraft.

Kuoni. Ha! wahrer Tell!

Werni. Das gleicht

dem Weidgesellen!

Baumgarten.

Tell, ihr seid mein Retter

und mein Engel.

Tell.

Ich rette Euch wohl

aus der Gewalt des Landvogts,

aber ein anderer muß helfen

aus Sturmesnöthen.

Doch es ist besser

BERGERS et CHASSEURS.

Sauve-le! sauve-le! sauve-le!

RUODI. Et serait-ce mon frère

et mon corporel (propre) enfant,

cela ne peut être (ne se peut);

c'est aujourd'hui

le jour de St. Simon et St. Jude;

alors le lac est-en-fureur

et veut avoir sa victime.

TELL.

[paroles]

Avec un vain discours (de vaines

rien n'est fait (on n'avance rien) ici.

L'heure presse,

il faut qu'il soit aide

à l'homme (qu'il soit secouru).

Dis, batelier,

veux-tu aller?

RUODI. Non, pas moi.

TELL. Au nom de Dieu

donc (eh bien, à la garde de Dieu)!

donne ici la barque.

Je veux l'essayer

avec ma faible force (mes faibles f.).

KUONI. Ha! brave Tell.

WERNI. Cela ressemble

au (est digne du) chasseur!

BAUMGARTEN.

Tell, vous êtes mon sauveur

et mon ange!

TELL.

Je vous sauve bien

du pouvoir du bailli;

mais un autre doit vous aider

à sortir des dangers-de-la-tempête.

Pourtant il est (vaut) mieux

Als in der Menschen!

(Zu dem Hirten.)

Landsmann, tröstet Ihr

Mein Weib, wenn mir was Menschliches¹ begegnet.
Ich hab' gethan, was ich nicht lassen konnte.

(Er springt in den Rahn.)

Kuoni (zum Fischer).

Ihr seid ein Meister Steuermann. Was sich
Der Tell getraute, das konntet Ihr nicht wagen?

Ruodi.

Wohl bessere Männer thun's dem Tell nicht nach;
Es gibt nicht zwei, wie der ist, im Gebirge.

Werni (ist auf den Fels gestiegen).

Er stößt schon ab. Gott helf' dir, braver Schwimmer
Sieh', wie das Schifflein auf den Wellen schwankt.

Kuoni (am Ufer).

Die Fluth geht drüber weg — Ich seh' s nicht mehr.
Doch halt', da ist es wieder! Kräftiglich
Arbeitet sich der Wadre durch² die Brandung.

Seppi.

Des Landvogts Reiter kommen angesprengt.

des hommes. (*Au berger.*) Ami, consolez ma femme, s'il m'arrive quelque malheur. J'ai fait ce que je ne pouvais me dispenser de faire. (*Il saute dans le canot.*)

KUONI *au pêcheur.* Vous êtes un maître pilote! ce que Tell a osé, vous ne pouviez pas le risquer, vous?

RUODI. Des gens qui valent mieux que moi ne feraient pas ce que fait Tell. Il n'y en a pas deux comme lui dans les montagnes.

WERNI, *monté sur un rocher.* Le voilà parti. Que Dieu te soit en aide, hardi batelier! Voyez comme la barque danse sur les flots.

KUONI, *sur le rivage.* La vague passe par dessus le canot... Je ne le vois plus... Un instant! le voilà qui reparait. Le brave lutte vigoureusement contre la lame.

SEPPI. Les cavaliers du bailli accourent à toute bride.

Ihr fällt

in die Hand Gottes

als in der Menschen.

Zum Hirten.

Landsmann, tröstet Ihr mein Weib,

wenn was Menschliches

mir begegnet.

Ich habe gethan

was ich nicht konnte

lassen.

Er springt in den Kahn.

Kuoni zum Fischer.

Ihr seid ein Meister Steuermann!

Was der Tell sich getraut

das konntet Ihr nicht wagen?

Kuoni.

Wohl bess're Männer

thun's nicht nach dem Tell.

Es giebt nicht zwei

im Gebirge,

wie der ist.

Werni ist gestiegen auf den Fels.

Er stößt schon ab.

Gott helfe dir,

braver Schwimmer!

Seht wie das Schifflein

schwankt auf den Wellen.

Kuoni am Ufer.

Die Fluth geht weg darüber.

Ich sehe es nicht mehr.

Doch halt! da ist es wieder!

Der Wadre

arbeitet sich durch

die Brandung kräftiglich.

Seppi. Die Reiter des Landvogts

kommen angeßprengt.

que vous tomblez

dans la main de Dieu,

que dans celle des hommes.

Au berger.

Compatriote, consolez ma femme,

si quelque-chose d'humain (un mal-

m'arrive. [heur]

J'ai fait

ce-que je ne pouvais

omettre (ne pas faire).

Il saute dans la barque.

KUONI au pêcheur.

Vous êtes un maitre-pilote!

Ce que Tell ose *entreprendre*,

ne pouviez-vous pas le hasarder?

RUODI.

De bien meilleurs hommes que moi

n'imitent (n'imiteraient) pas Tell.

Il n'y en a pas deux

dans les montagnes

comme l'est celui-là (comme lui).

WERNI est monté sur le rocher.

Il pousse déjà loin (au large).

Que Dieu t'aide,

brave nageur (pilote)!

Voyez comme la petite-barque

est ballottée sur les vagues.

KUONI sur le rivage.

Le flot passe par-dessus.

Je ne la vois plus.

Mais arrêtez! la voici de-nouveau!

Le brave

se travaille à-travers (traverse)

les brisants vigoureusement.

SEPPI. Les cavaliers du bailli

viennent à-toute-ride

Kuoni.

Weiß Gott, sie sind's! Das war Hülfe in der Noth.

Ein Trupp Landenbergischer Reiter.

Erster Reiter.

Den Mörder gebt heraus, den Ihr verborgen!

Zweiter.

Des Wegs kam er; umsonst verhehlt ihr ihn.

Kuoni und Ruodi.

Wen meint ihr, Reiter?

Erster Reiter (entdeckt den Nachen).

Ha, was seh' ich! Teufel!

Werni (oben).

Ist's der im Nachen, den ihr sucht? — Reit zu!

Wenn ihr frisch beilegt, holt ihr ihn noch ein.

Zweiter.

Verwünscht! Er ist entwischt.

Erster (zum Hirten und Fischer).

Ihr habt ihm fortgeholfen.

Ihr sollt uns büßen — Fallt in ihre Heerde!

Die Hütte reißet ein, brennt und schlägt nieder!

(Gillen fort.)

Seppi (stürzt nach).

O meine Lämmer!

KUONI. Dieu! ce sont eux. Il était temps de le secourir. (*Une troupe de cavaliers de Landenberg arrive.*)

PREMIER CAVALIER. Livrez le meurtrier que vous avez caché.

LE SECOND. Il a pris ce chemin, vous essayeriez en vain de le cacher.

KUONI et RUODI. De qui parlez-vous, cavaliers?

LE PREMIER CAVALIER, *découvrant la nacelle!* Ah! que vois-je? Diable!

WERNI. Est-ce celui qui est dans cette barque que vous cherchez? Alors courez! si vous piquez vivement des deux, vous pourrez encore l'atteindre.

LE SECOND CAVALIER. Malédiction! Il nous échappe.

LE PREMIER CAVALIER *au berger et au pêcheur.* Vous l'avez aidé à fuir, vous allez nous le payer. Tombez sur leurs troupeaux, détruisez leurs cabanes, brûlez et saccagez. (*Ils s'éloignent.*)

SEPPi court après eux. O mes agneaux!

KUONI. Weß Gott!

~~He fink' ich!~~

Das war Hülfe

in der Noth!

Ein Trupp

Landenbergischer Reiter.

Erster Reiter.

Gebt heraus den Mörder

den ihr verborgen.

Dritter.

Er kam des Wegs;

umsonst verhehlt ihr ihn.

Kuoni und Ruodi.

Wen meint ihr,

Reiter?

Erster Reiter entbedt den Nachen.

Ha! was seh' ich! Teufel!

Werni oben auf dem Felsen.

Ist der im Nachen

den ihr sucht?

Reit zu!

Wenn ihr beilegt frisch,

holt ihr ihn ein noch.

Zweiter Reiter.

Verwünscht!

Er ist entwischt.

Erster

zum Hirten und Fischer.

Ihr habt ihn fortgeholfen.

Ihr sollt uns büßen.

Fallt in ihre Heerden!

reißet ein die Hütte!

brennt und schlägt nieder!

Gilen fort.

Seppi stürzt nach.

O meine Lämmer.

KUONI. Dieu le sait (Ciel! en effet)!

ce sont eux!

C'était du secours

dans la détresse (à propos).

Une troupe

de cavaliers de Landenberg.

PREMIER CAVALIER.

Livrez le meurtrier

que vous avez caché!

DEUXIÈME.

Il est venu par ce chemin

en-vain vous le cachez.

KUONI et RUODI.

Qui pensez-vous (voulez-vous dire),

cavaliers?

PREMIER CAVALIER découvre la nacelle

Ha! que vois-je? diable!

WERNI en haut sur le rocher.

Est-ce celui qui est dans la barque

que vous cherchez?

Poursuivez-vivement!

Si vous piquez-des-deux vivement,

vous l'atteignez (l'atteindrez) encore.

DEUXIÈME CAVALIER.

Maudit (malédiction)!

Il est échappé.

PREMIER CAVALIER

au berger et au pêcheur.

Vous lui avez aidé-loin (à s'éloigner).

Vous devez nous le payer.

Tombez dans (sur) leurs troupeaux!

démolissez leur cabane!

brûlez et abattez (tuez)!

Ils s'éloignent-en-hâte.

SEPPi se précipite après eux.

O mes agneaux!

Kuoni (folgt).

Weh mir! meine Heerde!

Werni.

Die Wüthriche!

Ruodi (ringt die Hände).

Gerechtigkeit des Himmels,

Wann wird der Retter kommen diesem Lande?

(Folgt ihnen.)

Zweite Scene.

(Zu Steinen¹ in Schwyz, eine Linde vor des Stauffachers Hause an der Landstraße, zunächst bei der Brücke.)

Werner Stauffacher, Pfeiffer von Luzern

(kommen im Gespräche).

Pfeiffer.

Ja, ja, Herr Stauffacher, wie ich Euch sagte,
Schwört nicht zu Destrreich, wenn Ihr's könnt vermeiden!

Haltet fest am Reich und wacket, wie bisher!

Gott schirme euch bei Eurer alten Freiheit!

(Drückt ihm herzlich die Hand und will gehen.)

Stauffacher.

Bleibt doch, bis meine Wirthin² kommt — Ihr seid

Mein Gast zu Schwyz, ich in Luzern der Eure.

KUONI *le suit*. Malheur à moi! Mon troupeau!

WERNI. Les barbares!

RUODI, *se tordant les mains*. Justice du ciel! quand viendra le libérateur de cette contrée? (*Il les suit*.)

SCÈNE II.

La scène est à Steinen dans le canton de Schwytz. Un tilleul est planté devant la maison de Stauffacher sur le grand chemin, près du pont.

WERNER STAUFFACHER, PFEIFFER DE LUCERNE *viennent en causant*.

PFEIFFER. Oui, oui, maître Stauffacher, comme je vous le disais, ne prêtez pas serment à l'Autriche, si vous pouvez vous en dispenser. Attachez-vous résolument à l'empire, comme par le passé, et que Dieu vous maintienne dans votre antique liberté! (*Il lui serre cordialement la main et veut s'éloigner*.)

STAUFFACHER. Restez donc jusqu'au retour de ma femme. Vous êtes mon hôte à Schwytz, moi le vôtre à Lucerne.

KUONI folgt.

Woh mir! meine Heerde!

Werni. Die Büchse!

Kuoni ringt die Hände.

Gerechtigkeit des Himmels!

Wann wird kommen der Rächer
diesem Lande?

folgt ihnen.

KUONI *le suit.*

Malheur à moi! mon troupeau!

WERNI. Les barbares!

KUONI *se tord les mains.*

Justice du ciel!

Quand viendra le vengeur
à ce pays?

Il les suit.

D r e i t e S c e n e.

Zu Steinen in Schwyz;
eine Linde vor dem Hause
des Stauffachers an der Landstraße,
nähest der Brücke.

Werner Stauffacher,
Pfeiffer von Luzern
kommen im Gespräch.

Pfeiffer.

Ja, ja, Herr Stauffacher,
wie ich Euch sagte,
schwört nicht zu Eidreich,
wenn ihr könnt es vermeiden.

Halte fest und wacker
am Reich, wie bisher!
Gott schütze Euch
bei Eurer alten Freiheit!

Drückt ihm herzlich die Hand
und will gehen.

Stauffacher. Bleibt doch,
bis
meine Wirthin kommt.
Ihr seid mein Gast zu Schwyz,
ich der Eure in Luzern.

DEUXIÈME SCÈNE.

A Steinen dans le canton de Schwytz;
un tilleul devant la maison
de STAUFFACHER sur le grand-chemin,
tout-près du pont.

WERNER STAUFFACHER,
PFEIFFER DE LUZERNE
arrivent en conversation (en causant).

PFEIFFER.

Oui, oui, maître Stauffacher,
comme je vous le disais,
ne prêtez-pas-serment à l'Autriche,
si vous pouvez l'éviter.

Tenez ferme et bravement
à l'Empire, comme jusqu'à-présent.
Que Dieu vous maintienne
dans votre antique liberté.

*Il lui serre cordialement la main,
et veut s'en aller.*

STAUFFACHER. Restez donc,
jusqu'à-ce-que
ma ménagère (ma femme) arrive.
Vous êtes mon hôte à Schwytz,
moi le vôtre à Lucerne.

Pfeiffer.

Viel Dank! Muß heute Gersau¹ noch erreichen.
 — Was Ihr auch Schweres mögt zu leiden haben
 Von Eurer Wögte Geiz und Uebermuth,
 Tragt's in Geduld! Es kann sich ändern schnell;
 Ein andrer Kaiser kann ans Reich gelangen.
 Seid Ihr erst Oesterreichs, seid Ihr's auf immer.

(Er geht ab. Stauffacher setzt sich kummervoll auf eine Bank unter der Linde. So findet ihn Gertrud, seine Frau, die sich neben ihn stellt, und ihn eine Zeit lang schweigend betrachtet.)

Gertrud.

So ernst, mein Freund! Ich kenne dich nicht mehr.
 Schon viele Tage seh' ich's schweigend an,
 Wie finst'rer Trübsinn deine Stirne furcht.
 Auf deinem Herzen drückt ein still Gebrechen².
 Vertrau' es mir; ich bin dein treues Weib,

PFEIFFER. Grand merci, il faut que je sois aujourd'hui même à Gersau. Quoi que vous ayez à souffrir de la rapacité et de l'insolence de vos baillis, supportez-le avec patience; les choses peuvent changer promptement; un autre Empereur peut arriver au trône. Mais si vous êtes une fois à l'Autriche, c'est pour toujours. (*Il s'éloigne.*)

STAUFFACHER *s'assied sur un banc, sous le tilleul; il parait soucieux. C'est dans cet état que le trouve Gertrude, sa femme; elle se place à côté de lui, et le regarde quelque temps en silence.*

GERTRUDE. Si sérieux, mon ami! Je ne te reconnais plus; voilà déjà plusieurs jours que j'observe en silence le sombre chagrin qui ride ton front. Une peine muette pèse sur ton cœur. Confie la-moi. Je suis ta femme fidèle et je réclame ma part de tes chagrins. (*Stauf-*

Pfeiffer.

Viel Dank!

Ich muß noch heute
erreichen Gersau.

Was auch
ihr möget
haben Schweres zu leiden
von dem Geiz und Uebermuth
Eurer Vögte
traget's in Geduld.

Es kann sich ändern schnell:

Ein andrer Kaiser
kann gelangen an's Reich.

Seid ihr erst Österreichs,
seid ihr's auf immer.
Er geht ab.

Stauffacher setzt sich
kummervoll
auf eine Bank unter der Linde.
Es findet ihn Gertrud,
seine Frau, die sich neben ihn stellt,
und ihn betrachtet schweigend
eine Zeit lang.

Gertrud.

So eruch, mein Freund!
Ich kenne dich nicht mehr.
Schon viele Tage
seh' ich es an
schweigend,
wie finst'rer Trübsinn
fürcht deine Stirne.
Ein still Gebrechen
drückt auf deinem Herzen.
Vertrau' es mir;
ich bin dein treues Weib,

PFEIFFER.

Beaucoup-de (grand) merci!
Je dois encore aujourd'hui
atteindre (être à) Gersau.
Quelle-chose même (quoi que)
vous pouvez (vous puissiez)
avoir de dur à souffrir
de l'avarice et de l'insolence
de vos baillis,
supportez le en patience!
Cela peut changer promptement:
Un autre Empereur
peut arriver à l'Empire.
Êtes-vous une-fois à l'Autriche,
vous l'êtes pour toujours.
Il part.

STAUFFACHER s'assied
plein-d'inquiétude
sur un banc sous le tilleul.
C'est ainsi que le trouve Gertrude,
sa femme, qui se place à côté de lui,
et le considère en-silence
pendant quelque temps.

GERTRUDE.

Si sérieux, mon ami!
Je ne te reconnais plus.
Déjà depuis bien des jours
je considère la chose
en-silence, savoir:
comme une sombre mélancolie
sillonne ton front.
Une peine muette
pèse sur ton cœur.
Confie-la moi;
je suis ta fidèle femme,

Und meine Hälfte fordr' ich deines Grams.

(Stauffacher reicht ihr die Hand und schweigt.)

Was kann dein Herz beklemmen? sag' es mir.
 Gesegnet ist dein Fleiß, dein Glücksstand blüht,
 Voll sind die Scheunen; und der Rinder Schaaren¹,
 Der glatten Pferde wohlgenährte Zucht
 Ist von den Bergen glücklich heimgebracht
 Zur Winterung² in den bequemen Ställen.
 — Da steht dein Haus, reich wie ein Edelsitz;
 Von schönem Stammholz ist es neu gezimmert
 Und nach dem Richtmaß ordentlich gefügt;
 Von vielen Fenstern glänzt es wohnlich hell³;
 Mit bunten Wappenschildern ist's bemalt
 Und weisen Sprüchen, die der Wandersmann
 Verweilend liest und ihren Sinn bewundert.

Stauffacher.

Wohl steht das Haus gezimmert und gefügt,
 Doch ach — es wankt der Grund, auf den wir bauten.

Gertrud.

Mein Werner, sage, wie verstehst du das?

facher lui tend la main et garde le silence.) Qui peut attrister ton cœur? dis-le-moi. Ton travail est béni, ta fortune est florissante; tes greniers sont pleins, et tes troupeaux de bœufs et tes chevaux bien nourris, au poil luisant, sont revenus heureusement de la montagne pour passer l'hiver dans des étables commodes. Voici ta maison, riche comme un noble manoir; elle est revêtue de beaux lambris neufs, disposés avec ordre et symétrie; quantité de fenêtres y laissent pénétrer l'éclat du jour; elle est ornée d'écussons aux couleurs variées et de sages maximes que le voyageur lit en s'arrêtant, et dont il admire le sens.

STAUFFACHER. Cette maison est, il est vrai, commode et bien construite; mais, hélas! le sol tremble, sur lequel nous avons bâti.

GERTRUDE. Mon Werner, dis-moi, qu'entends-tu par là?

und ich fordre die Hälfte
deines Grams.

Stauffacher reißt ihr die Hand,
und schweig.

Was kann beklemmen dein Herz?
sag es mir. Dein Fleiß ist gesegnet,
dein Glücksstand blüht,
die Scheunen sind voll,
und die Schaaren der Kinder
und die wohlgenährte Zucht
der glatten Pferde
ist glücklich heimgebracht.

von den Bergen zur Winterung
in den bequemen Ställen.

Da steht dein Haus,
reich wie ein Edelitz;

es ist neu
gezimmert

von schönem Stammholz,
und gefügt ordentlich
nach dem Richtmaß;

es glänzt von vielen Fenstern
hell und wohnlich;

es ist bemalt

mit bunten Wappenschildern,
und weisen Sprüchen

die der Wandersmann liebt
verweilend,

und bewundert ihren Sinn.

Stauffacher.

Wohl ist das Haus
gezimmert und gefügt,
doch, ach! der Grund wankt,
auf dem wir bauten.

Gertrud. Mein Werner, sage,
wie verstehst du das?

et je réclame la moitié
de ton chagrin.

STAUFFACHER lui tend la main,
et garde-le-silence.

Qui peut serrer ton cœur?

Dis le moi. Ton labeur est béni,
ton état-de-fortune est-florissant,
les granges sont pleines,
et les troupeaux des bœufs,
et la race bien-nourrie
des (de tes) chevaux au-poil-luisant
est heureusement ramenée
des montagnes pour l'hivernage
dans les commodés étables.

Là se-tient (voici) ta maison,
riche comme un noble-manoir;

elle est nouvellement
charpentée (construite)

d'un beau bois-de-brin,
et elle est assemblée régulièrement
à l'équerre;

elle brille de nombreuses fenêtres
claire et habitable,

elle est peinte

d'écussons de-diverses-couleurs,
et de sages maximes,

que le voyageur lit
en-s'arrêtant,

et admire leur (en admire le) sens.

STAUFFACHER.

Sans-doute la maison est
bien charpentée et bien assemblée,
mais, hélas! le sol chancelle,
sur lequel nous bâtissons.

GERTRUDE. Mon Werner, dis-moi,
comment entends-tu cela?

Stauffacher.

Vor dieser Linde saß ich jüngst wie heut,
 Das schön Vollbrachte¹ freudig überdenkend;
 Da kam daher von Küssnacht², seiner Burg,
 Der Vogt mit seinen Reisligen³ geritten.
 Vor diesem Hause hielt er wundernd an;
 Doch ich erhob mich schnell; und unterwürfig,
 Wie sich's gebührt, trat ich dem Herrn entgegen,
 Der uns des Kaisers richterliche Macht
 Vorstellt im Lande. "Wessen ist das Haus?"
 Fragt' er bößmeinend, denn er wußt' es wohl.
 Doch schnell besonnen ich entgegn'⁴ ihm so:
 "Dieß Haus, Herr Vogt, ist meines Herrn des Kaisers,
 Und Gutes, und mein Lehen." — Da versetzt er:
 "Ich bin Regent im Land an Kaisers Statt,
 Und will nicht, daß der Bauer Häuser baue
 Auf seine eigne Hand, und also frei
 Hinleb', als ob er Herr wär' in dem Lande;
 Ich werd' mich unterstehn, Euch das zu wehren."

STAUFFACHER. J'étais dernièrement assis comme aujourd'hui sous ce tilleul, songeant avec plaisir à mon heureuse fortune, quand le bailli arriva de son château de Kussnacht avec ses cavaliers. Il s'arrêta devant cette maison avec surprise. Moi, je me levai sur-le-champ et je m'avançai respectueusement, comme il convient, au-devant de celui qui représente en ce pays la justice seigneuriale de l'Empereur. — « A qui est cette maison ? » demanda-t-il avec malice, car il le savait bien. Je lui réponds soudain : — « Seigneur bailli, cette maison est à l'Empereur, mon maître, elle est à vous, et je la tiens en fief. » Il reprit : — « Je gouverne le pays au nom de l'Empereur, et je ne veux pas que les paysans bâtissent des maisons de leur propre chef et prennent ainsi leurs aises, comme s'ils étaient les maîtres du pays; j'aviserais aux moyens de vous en empêcher. » En

STAUFFACHER.

Ich saß jüngst,

wie heut,

vor dieser Linde,

überdenkend

freudig das schön Vollbrachte.

Da kam daher geritten

der Vogt mit seinen Reifigen

von Küssnacht, seinem Schloß.

Er hielt an wundernd

vor diesem Haus ;

doch ich erhob mich schnell,

und trat unterwürfig,

wie sich's gebührt,

entgegen dem Herrn,

der uns vorstellt im Lande

die richterliche Gewalt des Kaisers.

„Wessen ist das Haus?“

fragte er bösemeinend,

denn er mußte es wohl.

Doch schnell besonnen

entgegne ich ihm so :

„Dieß Haus, Herr Landvogt,

ist meines Herrn des Kaisers,

und Cures, und mein Lehen.“

Da versetzte er :

„Ich bin Regent im Lande,

an Statt des Kaisers,

und will nicht daß der Bauer

baue Häuser

auf seine eigene Hand

und hinlebe also frei,

als ob er wäre Herr

in dem Lande.

Ich werde mich unterstehen

STAUFFACHER.

J'étais-assis dernièrement ,

comme aujourd'hui ,

devant ce tilleul ,

repassant-dans-mon-esprit

avec-plaisir l'œuvre bien achevée.

Alors vint par-là à-cheval

le bailli avec ses cavaliers [teau.

descendant de Küssnacht , son cha-

Il s'arrêta surpris

devant cette maison ;

mais moi je me levais promptement,

et j'allais avec soumission,

comme il convient,

au-devant du maître ,

qui nous représente dans le pays

le pouvoir judiciaire de l'Empereur.

« A qui est cette maison ? »

demanda-t-il malicieusement,

car il le savait bien.

Mais promptement avisé

je lui repartis ainsi :

« Cette maison, Seigneur bailli ,

est celle de mon maître l'Empereur

et la vôtre , et mon fief. »

Alors il répliqua :

« Je suis gouverneur dans le pays ,

à la place de l'Empereur,

et je ne veux pas que le paysan

bâtisse des maisons

de son propre chef,

et vive-sans-souci ainsi librement ,

comme s'il était maître

dans le pays.

Je me ferai fort (je prendrai sur moi)

Dieß jagend ritt er trutziglich¹ von dannen;
 Ich aber blieb mit kummervoller Seele,
 Das Wort bedenkend, das der Böse sprach.

Gertrud.

Mein lieber Herr und Ghewirth²! Magst du
 Ein redlich Wort von deinem Weib vernehmen?
 Des edeln Iberg's Tochter rühm' ich mich³,
 Des vielerfahrenen Manns. Wir Schwestern⁴ saßen,
 Die Wolle spinnend, in den langen Nächten,
 Wenn bei dem Vater sich des Volkes Häupter
 Versammelten, die Pergamente⁵ lasen
 Der alten Kaiser, und des Landes Wohl
 Bedachten in vernünftigem Gespräch.
 Aufmerkend hört' ich da manch kluges Wort,
 Was der Verstand'ge denkt, der Gute wünscht,
 Und still im Herzen hab' ich mir's bewahrt.
 So höre denn und acht' auf meine Rede!
 Denn was dich preßte, sieh', das wußt' ich längst.
 — Dir grollt der Landvogt, möchte gern dir schaden,

disant cela, il partit d'un air menaçant et je restai, le souci dans l'âme
 songeant aux paroles que ce méchant avait prononcées.

GERTRUDE. Mon cher époux et maître, veux-tu recevoir un loyal
 conseil de ta femme? Je me glorifie d'être la fille du noble Iberg,
 ce sage vieillard. Assise auprès de mes sœurs, je filais avec elles la
 laine durant les longues soirées, tandis que les principaux du peuple,
 rassemblés chez mon père, lisaient les chartes des anciens Empereurs
 et discutaient dans leurs sages entretiens sur le bien-être du pays. Là
 j'entendais mainte parole sensée, je notais les réflexions de l'homme
 intelligent, les désirs de l'homme de bien, et j'en ai conservé le sou-
 venir dans mon cœur. Fais donc attention et réfléchis à ce que je vais
 te dire, car ce qui te tourmente, vois-tu, je le savais depuis longtemps.
 Le bailli est irrité contre toi et voudrait te nuire, car tu mets ob-

euch das zu wehren.,

Dieß sagend, ritt er von bannen
trugiglich.

Ich aber blieb
mit kummervoller Seele,
bedenkend das Wort
das der Böse sprach.

Gertrud.

Mein lieber Herr und Gehwirth,
magst du vernehmen
ein redlich Wort von deinem Weib?

Ich rühme mich die Tochter
des ehlen Iberg,
des vielerfahrenen Mannes.

Wir Schwestern
saßen, spinnend die Wolle,
in den langen Nächten,
wenn bei dem Vater
die Häupter des Volkes sich versam-
lasen die Pergamente [melten,
der alten Kaiser,
und bedachten
in vernünftigem Gespräch
das Wohl des Landes.

Aufmerkend, hörte ich da
manch kluges Wort,
was der Verständige denkt,
der Gute wünscht,
und ich habe mir's bewahrt
still im Herzen.

So höre denn,
und achte auf meine Rede.
Denn, sieh, was dich preßte
wußte ich längst.
Der Landvogt grölzt dir,

de vous défendre cela. »

En disant cela, il partit
d'un-air-menaçant.

Mais moi je restais
avec l'âme pleine-d'-inquiétude,
réfléchissant à la parole,
que le méchant prononça.

GERTRUDE.

Mon cher maltre et époux,
veux-tu entendre
une loyale parole de ta femme?

Je me vante d'être la fille
du noble Iberg,
de l'homme très-expérimenté.
Nous sœurs (mes sœurs et moi)
nous étions assises, filant la laine,
dans les longues nuits,
quand chez le (mon) père
les chefs du peuple se réunissaient,
lisaient les parchemins (chartes)
des anciens Empereurs,
et délibéraient
dans un sage entretien
sur le bien du pays.

Attentive, j'entendais là
mainte sage parole, [pense,
j'entendais ce que l'homme sensé
ce que l'homme-de-bien désire,
et je me le suis gardé
en-silence dans le (mon) cœur.

Ainsi écoute donc,
et fais-attention à mon discours.
Car, vois-tu, ce qui t'oppressait,
je le savais depuis-long-temps.
Le bailli te garde-rancune,

Denn du bist ihm ein Hinderniß, daß sich
 Der Schwyger nicht dem neuen Fürstenhaus
 Will unterwerfen, sondern treu und fest
 Beim Reich beharren, wie die würdigen
 Alvordern es gehalten und gethan. —
 Ist's nicht so, Werner? Sag' es, wenn ich lüge!

Stauffacher.

So ist's, das ist des Geflers Groll auf mich.

Gertrud.

Er ist dir neidisch, weil du glücklich wohnst,
 Ein freier Mann auf deinem eignen Erbe
 — Denn er hat keins. Vom Kaiser selbst und Reich
 Trägst du dieß Haus zu Lehn; du darfst es zeigen,
 So gut der Reichsfürst seine Länder zeigt:
 Denn über dir erkennst du keinen Herrn,
 Als nur den Höchsten¹ in der Christenheit —
 Er ist ein jünger² Sohn nur seines Hauses;
 Nichts nennt er sein als seinen Rittermantel;
 Drum sieht er jedes Wiedermannes Glück

stacle à ses desseins en empêchant les Suisses de se soumettre à la nouvelle maison princière; ils restent inébranlables dans leur fidélité à l'empire, comme l'ont fait leurs dignes ancêtres. N'est-ce pas cela, Werner? dis si je me trompe.

STAUFFACHER. Il est vrai, c'est là le sujet de la colère de Gessler contre moi.

GERTRUDE. Il te porte envie, parce que tu as le bonheur de vivre en homme libre sur ton propre héritage, car lui n'en a point. Tu tiens cette maison en fief de l'Empereur lui-même et de l'empire; tu peux la montrer avec orgueil aussi bien qu'un prince de l'empire montre ses terres; car tu ne reconnais au-dessus de toi d'autre maître que le premier de la chrétienté. Quant au bailli, c'est le cadet de sa maison; il ne peut se dire le maître que de son manteau de chevalier, et voilà pourquoi il considère le bonheur de tout honnête homme

möchte gern dir schaden ;
 denn du bist ihm ein Hinderniß,
 daß der Schwytzer nicht will
 sich unterwerfen
 dem neuen Fürstenhaus,
 sondern beharren beim Reich
 treu und fest,
 wie die würdigen Altvordern
 es gehalten und gethan.
 Ist's nicht so, Werner ?
 Sag es, wenn ich lüge.
 STAUFFACHER. Es ist so,
 daß ist der Wille des Völkers
 auf mich.
 GERTRUD. Er ist dir neidisch,
 weil du wohnest glücklich,
 ein freier Mann
 auf deinem eigenen Erbe ;
 denn er hat keins.
 Du trägst dieses Haus zu Lehen
 vom Kaiser selbst und Reich ;
 du darfst es zeigen
 so gut als
 der Reichsfürst
 zeigt seine Länder ;
 denn über dir
 erkennst du keinen Herrn
 als nur den höchsten
 in der Christenheit.
 Er ist nur
 ein jüngerer Sohn seines Hauses ;
 er nennt nichts sein
 als seinen Rittermantel.
 Darum steht er an das Glück
 jedes Völkermannes

et voudrait volontiers te nuire ;
 car tu lui es un obstacle
 de ce que le Schwytzois ne veut pas
 se soumettre
 à la nouvelle maison-principière ,
 mais veut persister à tenir à l'Empire
 fidèlement et fermement ,
 comme les dignes ancêtres
 l'ont tenu (observé) et fait.
 N'est-ce pas ainsi , Werner ?
 Dis-le , si je mens (je me trompe).
 STAUFFACHER. C'est ainsi ,
 c'est là la rancune de Gessler
 contre moi (que Gessler me garde).
 GERTRUDE. Il est jaloux de toi ,
 parce que tu habites heureusement ,
 un (en) homme libre
 sur ton propre héritage ;
 car il n'en a pas.
 Tu portes (tiens) cette maison en fief
 de l'Empereur même et de l'Empire ;
 tu peux la montrer ,
 aussi bien que
 le (qu'un) prince-de-l'Empire
 montre ses pays (terres) ;
 car au-dessus de toi
 tu ne reconnais aucun maître
 que seulement le plus haut (puissant)
 dans (de) la Chrétienté (l'Empereur).
 Lui, il est seulement
 un cadet de sa maison ;
 il ne nomme rien sien
 que son manteau-de-chevalier.
 C'est-pourquoi il regarde le bonheur
 de tout honnête-homme

Mit schelen Augen gift'ger Mißgunst an.
 Dir hat er längst den Untergang geschworen —
 Noch stehst du unversehrt. — Willst du erwarten,
 Bis er die böse Lust an dir gebüßt?
 Der kluge Mann baut vor.

Stauffacher.

Was ist zu thun?

Gertrud (tritt näher).

So höre meinen Rath! Du weißt, wie hier
 Zu Schwyz sich alle Redlichen beklagen
 Ob dieses Landvogts Geiz und Wütherei.
 So zweifle nicht, daß sie dort drüben auch
 In Unterwalden und im Urner-Land
 Des Dranges müd' sind und des harten Jochs —
 Denn wie der Gessler hier, so schafft es¹ frech
 Der Landenberger drüben überm See —
 Es kommt kein Fischerkahn zu uns herüber,
 Der nicht ein neues Unheil und Gewalt-
 Beginnen² von den Bögten uns verkündet.
 Drum thät' es gut, daß eurer etliche,

avec le regard oblique d'une jalousie envenimée. Il a depuis longtemps juré ta perte; jusqu'ici tu as été préservé... Veux-tu attendre qu'il accomplisse ses mauvais desseins? L'homme sage prend les devants.

STAUFFACHER. Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE se rapprochant. Écoute mon conseil. Tu sais comme ici tous les gens de bien se plaignent de l'avarice et de la cruauté du bailli. Ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans le pays d'Uri et d'Unterwald, on ne soit également las de la pesanteur de ce joug; car Landenberg se conduit là-bas aussi insolemment que Gessler ici. Il ne nous arrive pas une barque de pêcheur qui ne nous apprenne quelque nouveau malheur, quelque violence des baillis. C'est pourquoi il serait bon que quelques-uns d'entre vous, amis du pays, avi-

mit schelen Augen
giftiger Mißgunst.
Längst hat er dir geschworen
den Untergang.
Du stehst noch
unversehrt.
Willst du erwarten
bis er gebüßt an dir
die böse Lust?
Der kluge Mann baut vor.
STAUFFACHER. Was ist zu thun?
Gertrud tritt näher.
Also höre meinen Rath.
Du weißt wie hier zu Schwytz
alle Reblichen sich beklagen
ob dem Geiz und der Wütherei
dieses Landvogts. So zweifle nicht
daß dort drüben auch
in Unterwalden
und im Urnerland
sie sind müde
des Dranges und des harten Jochs.
Denn, wie der Geßler hier,
so Landenberg
drüben überm See
schafft es frech.
Es kommt kein Fischerkahn
zu uns herüber
der uns nicht verkündet
ein neues Unheil
und Gewaltbeginnen
von den Bögten.
Darum
thät' es gut,
wenn eurer etliche,

avec d'obliques yeux (le regard en-
d'une jalousie envenimée. [vieux)
Depuis-long-temps il t'a juré
la perte (il a juré ta perte).
Tu es-debout encore (jusqu'ici)
non-lésé (sain et sauf).
Veux-tu attendre,
jusqu'à-ce-qu'il ait satisfait sur toi
son méchant vouloir?
L'homme prudent prévient.
STAUFFACHER. Qu'y a-t-il à faire?
GERTRUDE s'approche de plus pres.
Donc écoute mon conseil.
Tu sais comme ici à Schwytz
tous les honnêtes gens se plaignent
de l'avarice et de la cruauté
de ce bailli. Ainsi ne doute pas
que là-bas de-l'autre-côté aussi
dans l'Unterwalden
et dans le pays-d'Uri
ils sont (ils ne soient) fatigués
de l'oppression et du dur joug.
Car, comme Gessler ici,
de-même Landenberg
de-l'autre-côté au-delà-du lac
le fait (agit) insolemment.
Il ne vient pas de barque-de-pêcheur
chez nous de-ce-côté
qui ne nous annonce (annonçât)
un (quelque) nouveau malheur
et entreprise-tyrannique
de-la-part des baillis.
C'est-pourquoi
il ferait bien (serait bon),
si quelques uns de (d'entre) vous,

Die's redlich meinen, still zu Rathe gingen,
 Wie man des Drucks sich möcht' erledigen;
 So ach! ich wohl, Gott würd' euch nicht verlassen,
 Und der gerechten Sache gnädig sein —
 Hast du in Uri keinen Gastfreund, sprich,
 Dem du dein Herz magst redlich offenbaren?

Stauffacher.

Der wackern Männer kenn' ich viele dort,
 Und angesehen große Herrenleute¹,
 Die mir geheim² sind und gar wohl vertraut.

(Er steht auf.)

Frau, welchen Sturm gefährlicher Gedanken
 Weckst du mir in der stillen Brust! Mein Innerstes
 Kehrst du an's Licht des Tages mir entgegen,
 Und, was ich mir zu denken still verbot,
 Du sprichst's mit leichter Zunge festlich aus.
 — Hast du auch wohl bedacht, was du mir räthst?
 Die wilde Zwietracht und den Klang der Waffen
 Ruffst du in dieses friedgewohnte Thal —

sassent en secret aux moyens de se délivrer de l'oppression. Je crois bien que Dieu ne vous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. N'as-tu pas à Uri, dis-moi, un hôte auquel tu puisses franchement ouvrir ton cœur?

STAUFFACHER. Je connais là beaucoup de braves gens et de vassaux riches et considérés, qui sont mes amis et peuvent entrer dans mes secrets. (*Il se lève.*) Femme, quel tumulte de pensées dangereuses éveillés-tu dans la paix de mon cœur! tu me montres à la lumière du jour l'intérieur de mon âme, et ce que je m'interdisais à moi-même de penser, ta langue le prononce avec une téméraire légèreté. Mais as-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles? Tu appelles dans cette pacifique vallée la sauvagerie discorde et le bruit des armes. Nous oserions,

die es meinen redlich,
gingen zu Rathe,
wie man möchte
sich erledigen des Drucks;
so achte ich wohl
daß Gott euch nicht verlassen würde,
und würde sein gnädig
der gerechten Sache.

Sprich, hast du keinen Gastfreund
in Uri

dem du magst offenbaren
dein Herz redlich?

STAUFFACHER. Ich kenne dort
viele der wackern Männer,
und große Herrenleute
angesehen,
die sind mir geheim
und gar wohl vertraut.

Er steht auf.

Frau, welchen Sturm
gefährlicher Gedanken
weckst du mir
in der stillen Brust!

Du kehrt
mein Innerstes
entgegen mir
ans Licht des Tages,
und was ich mir verbot
zu denken still,
du sprichst es aus festlich
mit leichter Zunge!
Hast du auch wohl bedacht
was du mir räthst?
Du rufft in dieses Thal
das friedgewohnte

qui sont bien-intentionnés,
allaient à conseil (délibéraient),
comment on pourrait
s'affranchir de l'oppression;
de-la-sorte j'estime (je crois) bien
que Dieu ne vous abandonnerait pas,
et serait clément (propice)
à la juste cause.

Dis, n'as-tu nul hôte-ami
à Uri,

à qui tu puisses ouvrir
ton cœur loyalement?

STAUFFACHER. Je connais là
beaucoup de braves hommes
et de grands seigneurs
considérés,
qui me sont intimes
et très-familiers.

Il se leve.

Femme, quelle tempête
de dangereuses pensées
me réveille (s soulèves) -tu
dans la paisible poitrine!

Tuournes
mes pensées-les-plus-intimes
en-face de moi
à la lumière du jour,
et ce-que je me défendais
de penser en-secret,
tu l'exprimes hardiment
avec une langue légère!
As-tu aussi bien réfléchi
à ce que tu me conseilles?
Tu appelles dans cette vallée
habituee-à-la-paix

Wir wagten es, ein schwaches Volk der Hirten,
 In Kampf zu gehen mit dem Herrn der Welt?
 Der gute Schein' nur ist's, worauf sie warten,
 Um loszulassen auf dieß arme Land
 Die wilden Horden ihrer Kriegesmacht,
 Darin zu schalten mit des Siegers Rechten,
 Und untern Schein gerechter Züchtigung
 Die alten Freiheitsbriefe zu vertilgen.

Gertrud.

Ihr seid auch Männer, wisset eure Art
 Zu führen; und dem Muthigen hilft Gott!

Stauffacher.

O Weib! Ein furchtbar wüthend Schreckniß ist
 Der Krieg; die Herde schlägt er und den Hirten.

Gertrud.

Ertragen muß man, was der Himmel sendet;
 Unbilliges erträgt kein edles Herz.

Stauffacher.

Dieß Haus erfreut dich, das wir neu erbauten;
 Der Krieg, der ungeheure, brennt es nieder.

nous faibles bergers, entrer en lutte avec le maître du monde? Ils n'attendent qu'un prétexte pour lancer sur cette pauvre terre les hordes féroces de leurs soldats, pour y exercer les droits du vainqueur, et, sous l'apparence d'un juste châtimement, anéantir nos anciennes chartes de franchise.

GERTRUDE. Mais vous aussi, vous êtes des hommes; vous savez manier la hache, et Dieu aide les braves.

STAUFFACHER. O femme, la guerre est une calamité terrible; elle frappe le troupeau et le berger.

GERTRUDE. On doit se soumettre aux décrets du ciel; mais aucun noble cœur ne supporte l'injustice.

STAUFFACHER. Tu prends plaisir à cette maison que nous venons de construire; la guerre, l'affreuse guerre, la réduira en cendres.

die wilde Zwietracht
und den Lärm der Waffen.
Wir wagten es,
ein schwaches Volk der Hirten,
zu gehen in Kampf
mit dem Herrn der Welt?

Es ist der gute Schein
nur, worauf sie warten,
um loszulassen
auf die arme Land
die wilden Horden
ihrer Kriegesmacht,
darin zu schalten
mit den Rechten des Siegers,
und unter dem Schein
gerechter Büchtigung zu vertilgen
die alten Freiheitsbriefe.

Gertrud.

Ihr seid auch Männer,
wisst zu führen eure Art,
und Gott hilft dem Muthigen.

Stauffacher.

O Weib! der Krieg
ist ein furchtbar müthend Schreckniß;
er schlägt die Heerde und den Hirten.

Gertrud. Man muß ertragen
was der Himmel sendet;
kein edles Herz
erträgt Unbilliges.

Stauffacher. Das Haus,
das wir erbauten neu,
erfreut dich;
der Krieg, der ungeheure,
brennt es nieder.

la farouche discorde
et le bruit des armes.

Nous l'oserions,
nous un faible peuple de bergers,
aller (entrer) en lutte
avec le maître du monde?

C'est la bonne apparence (le prétexte)
seulement, sur quoi (qu') ils attendent
pour déchaîner
sur ce pauvre pays
les farouches hordes
de leur force-militaire (armée),
pour y agir-librement
avec les droits du vainqueur,
et, sous l'apparence
d'un juste châtiment, anéantir
nos anciennes chartes-de-franchise.

GERTRUDE.

Vous êtes aussi des hommes,
et savez mener (manier) votre hache,
et Dieu aide l'homme courageux.

STAUFFACHER.

Oh femme! la guerre
est un terrible *et* furieux fléau;
elle frappe le troupeau et le berger.

GERTRUDE. Il faut supporter
ce-que le ciel envoie;
aucun noble cœur
ne supporte des-choses-injustes.

STAUFFACHER. Cette maison,
que nous avons construite à-neuf,
te réjouit;
la guerre, l'affreuse *guerre*,
la réduit (réduira) en cendres.

Gertrud.

Wüßt ich mein Herz an zeitlich Gut gefesselt,
Den Brand würf ich hinein mit eigner Hand.

Stauffacher.

Du glaubst an Menschlichkeit! Es schont der Krieg
Auch nicht das zarte Kindlein in der Wiege.

Gertrud.

Die Unschuld hat im Himmel einen Freund!
— Sieh' vorwärts, Werner, und nicht hinter dich!

Stauffacher.

Wir Männer können tapfer fechtend sterben;
Welch Schicksal aber wird das eure sein?

Gertrud.

Die letzte Wahl¹ steht auch dem Schwächsten offen:
Ein Sprung von dieser Brücke macht mich frei.

Stauffacher (stürzt in ihre Arme).

Wer solch ein Herz an seinen Busen drückt,
Der kann für Herd und Hof mit Freuden fechten,
Und keines Königs Heermacht fürchtet er —
Nach Uri fahr' ich stehndes Fußes gleich.

GERTRUDE. J'y mettrai le feu de ma propre main, si je savais mon cœur attaché au bien temporel.

STAUFFACHER. Tu crois à l'humanité; la guerre n'épargne pas même le tendre enfant au berceau.

GERTRUDE. L'innocence a un ami dans le ciel! Regarde devant toi, Werner, et non pas en arrière.

STAUFFACHER. Nous autres hommes, nous pouvons mourir en combattant bravement; mais quel destin sera le vôtre?

GERTRUDE. Une dernière ressource reste encore même au plus faible; je m'élance de ce pont, et me voilà libre.

STAUFFACHER *se jette dans ses bras*. Celui qui presse un tel cœur sur sa poitrine, celui-là peut combattre avec joie pour ses foyers, celui-là ne craint les soldats d'aucun roi. Je vais de ce pas à Uri;

Gertrud.

Wißt' ich mein Herz
gefeßelt an zeitlich Gut,
ich würd' hinein den Brand
mit eignen Hand.

Stauffacher.

Du glaubst an Menschlichkeit;
der Krieg schont selbst nicht
das zarte Kindlein
in der Wiege.

Gertrud.

Die Unschuld hat einen Freund
im Himmel!

sieh vorwärts, Werner,
und nicht hinter dich.

Stauffacher.

Wir Männer können sterben
fechtend tapfer,
aber welch Schicksal wird sein
das eure?

Gertrud.

Die letzte Wahl
steht offen selbst dem Schwächsten:
ein Sprung von dieser Brücke
macht mich frei.

Stauffacher stürzt in ihre Arme.

Wer drückt

an seinen Busen ein solches Herz,
der kann fechten mit Freuden
für Herd

und Hof.

und fürchtet die Heermacht
keines Königs.

Ich fahre stehenden Fußes gleich
nach Uri.

GERTRUDE.

Saurais-je (si je savais) mon cœur
enchaîné au bien temporel,
j'y jetterais la torche
de *ma* propre main.

STAUFFACHER.

Tu crois à l'humanité;
la guerre n'épargne même pas
le tendre petit-enfant
dans le berceau.

GERTRUDE.

L'innocence a un ami
dans le ciel!

regarde en-avant, Werner,
et non-pas derrière toi.

STAUFFACHER.

Nous *autres* hommes pouvons mourir
en combattant vaillamment;
mais quel sort sera
le vôtre?

GERTRUDE. [source;

Le dernier choix (une dernière res-
est ouvert même au plus faible:
un saut *du haut* de ce pont
me fait (rend) libre.

STAUFFACHER se précipite dans ses bras.

Celui-qui presse

sur son sein un tel cœur,
celui-ci peut combattre avec joie
pour *son* foyer
et *sa* cour (sa famille et son bien),
et ne redoute les armées
d'aucun roi.

Je vais de ce pas sur-le-champ
à Uri.

Dort lebt ein Gastfreund mir, Herr Walther Fürst,
Der über diese Zeiten denkt wie ich.

Auch sind' ich dort den edeln Bannerherrn
Von Attinghaus — obgleich von hohem Stamm,
Liebt er das Volk und ehrt die alten Sitten.

Mit ihnen beiden pfleg' ich Rath's, wie man
Der Landesfeinde muthig sich erwehrt —

Leb' wohl — und weil ich fern bin, führe du

Mit klugem Sinn das Regiment des Hauses —

Dem Pilger, der zum Gotteshause wallt,

Dem frommen Mönch, der für sein Kloster sammelt,

Gib reichlich und entlaß' ihn wohl gepflegt!

Stauffachers Haus verbirgt sich nicht. Zu äußerst

Am offenen Heerweg steht's, ein wirthlich Dach

Für alle Wandrer, die des Weges fahren.

(Indem sie nach dem Hintergrund abgehen, tritt Wilhelm Tell mit Baumgarten vorn auf die Scene.)

j'ai là un hôte, un ami, Walther Furst, qui a la même opinion que moi sur les affaires du pays. Je trouverai là aussi le noble banneret Attinghausen; quoique d'une naissance élevée, il aime le peuple et honore les vieilles mœurs. Je tiendrai conseil avec eux sur les moyens de nous défendre courageusement contre l'ennemi. Adieu, et pendant que je serai loin, gère sagement les affaires de la maison. Donne généreusement au pèlerin qui va visiter la maison de Dieu, au moine pieux qui recueille des aumônes pour son couvent, et ne les laisse partir qu'après les avoir bien traités. La maison de Stauffacher ne se cache pas; elle élève à l'extrémité du grand chemin son toit hospitalier pour tous les voyageurs. (Pendant qu'ils s'éloignent vers le fond du théâtre, Tell s'avance avec Baumgartner sur le devant de la scène.)

Dort lebt mir ein Gastfreund,

~~Serv~~ **Walther Furst**,

der denkt wie ich
über diese Zeiten.

Ich finde dort auch
den edlen Bannerherrn
von Attinghaus ;
obgleich von hohem Stamm ,
liebt er das Volk ,
und ehrt die alten Sitten.

Mit ihnen beiden

pfllege ich Rath ,
wie

man sich erwehrt
muthig

der Landesfeinde.

Lebe wohl !

und weil ich bin fern , führe du
mit klugem Sinn

das Regiment des Hauses.

Gib reichlich dem Pilger ,
der wallt zu dem Gotteshaus ,
dem frommen Mönch ,
der sammelt für sein Kloster ,
und entlass ihn wohl gepflegt.

Das Haus Stauffachers
verbirgt sich nicht.

Es steht

am offenen Heerweg zu äußerst ,
ein wirthlich Dach

für alle Wanderer ,
die fahren des Weges.

Indem sie abgehen
nach dem Hintergrund ,
tritt vorn auf die Scene
Wilhelm Tell mit Baumgarten.

La vit à moi (j'ai) un hôte ,
maitre Walther Furst ,
qui pense comme moi
sur ces temps-ci.

Je trouve (trouverai) là aussi
le noble seigneur-banneret
d'Attinghausen :
quelque de haute race ,
il aime le peuple ,
et honore les vieilles mœurs.

Avec eux deux

je tiens (tiendrai) conseil
comment

on se défend (on pourrait se défendre)
courageusement

des ennemis-du-pays.

Vis bien (Adieu) !

et puisque je suis (serai) loin , mène
avec une prudente pensée (avec pru-
le gouvernement de la maison. [dence)

Donne largement au pèlerin
qui se-rend à la maison-de-Dieu ,
et au pieux moine ,

qui quête pour son couvent ,
et congédie le bien choyé.

La maison de Stauffacher
ne se cache pas.

Elle se-tient (est)

sur la grande route à l'extrémité ,
toit hospitalier

pour tous les voyageurs
qui passent par ce chemin.

Pendant qu'ils s'en-vont
vers le fond ,
s'avance sur-le-devant sur (de) la scène
GUILLAUME TELL avec BAUMGARTEN.

Tell (zu Baumgarten).

Ihr habt jetzt meiner weiter nicht vonnöthen.

Zu jenem Hause gehet ein; dort wohnt

Der Stauffacher, ein Vater der Bedrängten.

— Doch sieh', da ist er selber — Folgt mir, kommt!

(Gehen auf ihn zu; die Scene verwandelt sich.)

Dritte Scene.

Öffentlicher Platz bei Altdorf.

Auf einer Anhöhe im Hintergrund steht man eine Feste bauen, welche schon so weit gediehen, daß sich die Form des Ganzen darstellt. Die hintere Seite ist fertig; an der vordern wird eben gebaut, das Gerüste steht noch, an welchem die Werkleute auf und nieder steigen; auf dem höchsten Dache hängt der Schieferbedeck. — Alles ist in Bewegung und Arbeit.

Frohnvogt. Meister. Steinmeg. Gesellen und
Handlanger.

Frohnvogt

(mit dem Stabe, treibt die Arbeiter).

Nicht lang gefeiert², frisch! Die Mauersteine

TELL, à Baumgarten. Maintenant vous n'avez plus besoin de moi. Entrez dans cette maison, c'est là que demeure Stauffacher, le père des opprimés: mais, tenez, le voici lui-même... Suivez-moi, venez. (Ils vont à lui; la scène change.).

SCÈNE III.

Une place publique d'Altdorf. Sur une hauteur, dans le fond, en voit s'élever une forteresse qui est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme de l'édifice. La partie la plus reculée est achevée; on travaille sur le devant, les échafaudages sont encore debout, les ouvriers montent et descendent; un couvreur est sur le sommet du toit. Tout est en mouvement.

LE PIQUEUR DE CORVÉE, LE MAÎTRE TAILLEUR DE PIERRES,
DES COMPAGNONS et DES MANŒUVRES.

LE PIQUEUR avec son bâton excite les ouvriers. Allons! ne chomez pas si longtemps! Vivement: apportez les pierres, la chaux, le

TELL zu Baumgarten.

Ihr habt jetzt
nicht weiter
meiner vonnöthen.

Gehet ein zu jenem Hause;
dort wohnt
der Stauffacher,
ein Vater der Bedrängten.

Doch steh, da ist er selber.

Folgt mir, kommt.

Sie gehen auf ihn zu;
die Scene verwandelt sich.

Dritte Scene.

Öffentlicher Platz bei Altdorf.

Auf einer Anhöhe im Hintergrund
steht man bauen eine Feste,
welche schon so weit gebissen,
daß die Form des Ganzen
sich darstellt.

Die hintere Seite ist fertig;
es wird gebaut
eben

an der vordern;
das Gerüst steht noch,
an welchem die Werkleute
aufsteigen und niedersteigen;
auf dem höchsten Dach
hängt

der Schieferdecker.

Alles ist in Bewegung
und Arbeit.

Frohnvogt.

Meister Steinmetz.

Gesellen und Handlanger.

Frohnvogt

mit dem Stabe,
treibt die Arbeiter.

Nicht lang gefeiert! frisch!

Die Mauersteine herbei!

TELL & BAUMGARTEN.

Vous n'avez maintenant
pas davantage (plus)
de moi besoin.

Entrez dans cette maison là;
c'est là que demeure

Stauffacher,

un (le) père des opprimés.

Mais voyez, le voici lui-même.

Suivez-moi, venez.

Ils vont à lui;
la scène se transforme.

TROISIÈME SCÈNE.

Place publique près d'Altdorf.

Sur une éminence dans le fond
on voit construire un fort,
qui est déjà si avancé,
que la forme du tout (de l'ensemble)
se présente (se dessine).

Le côté postérieur est achevé;
on bâtit

précisément (en ce moment même)
au côté de-devant;

l'échafaudage est encore debout,

sur lequel les ouvriers

montent et descendent;

sur le plus haut (le sommet du) toit
est suspendu

le couvreur-en-ardoises.

Tout est en mouvement
et en travail (à travailler).

LE PIQUEUR-DE-LA-CORVÉE.

LE MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

DES COMPAGNONS ET DES MANŒUVRES.

LE PICQUEUR

avec le bâton
pousse (excite) les ouvriers.

Pas long-temps chôme! vivement!

Qu'on apporte les moellons ici!

Herbei! Den Kalk, den Mörtel zugefahren,
Wenn der Herr Landvogt kommt, daß er das Werk
Gewachsen! sieht! — Das schlendert wie die Schnecken.

(Zu zwei Handlangern, welche tragen.)

Heißt das geladen? Gleich das Doppelte!
Wie die Tagdiebe ihre Pflicht bestehlen!

Erster Gesell.

Das ist doch hart, daß wir die Steine selbst
Zu unserm Zwing² und Kerker sollen fahren!

Frohnvogt.

Was murret Ihr? Das ist ein schlechtes Volk,
Zu nichts anständig, als das Vieh zu melken,
Und faul herum zu schlendern auf den Bergen.

Alter Mann (ruht aus).

Ich kann nicht mehr.

Frohnvogt (schüttelt ihn).

Frisch, Alter, an die Arbeit!

Erster Gesell.

Habt Ihr denn gar kein Eingeweid'³, daß Ihr

mortier, afin que mon seigneur le bailli, quand il viendra, trouve l'ouvrage avancé. Ça marche comme des limaçons. (*A deux manœuvres.*) Cela s'appelle-t-il une charge? Allons, le double; comme ces fainéants font leur corvée!

LE PREMIER COMPAGNON. Il est pourtant bien dur de porter nous-mêmes les pierres de notre donjon et de notre cachot.

LE PIQUEUR. Que murmurez-vous? Misérable peuple, qui n'est bon qu'à traire les vaches et à se promener sur les montagnes.

UN VIEILLARD, s'asseyant. Je n'en puis plus.

LE PIQUEUR le secoue. Allons, vieux, à l'œuvre!

LE PREMIER COMPAGNON. Vous n'avez donc pas d'entrailles, de for-

Den Kalk, den Mörtel zugefahren,
daß der Herr Landvogt,
wenn er kommt,
sieht das Werk gewachsen.
Das schlendert
wie die Schnecken.

Zu zwei Handlangern,
welche tragen.

Heißt das geladen?
Gleich das doppelte.

Wie die
Tagelöhne
bestehlen
ihre Pflicht.

Erster Gesell.

Das ist doch hart,
daß wir sollen selbst
fahren die Steine
zu unserm eignen Tving
und Kerker.

Erhobogt.

Was murret ihr?

Das ist ein schlechtes Volk,
anstellig zu nichts
als zu melken das Vieh,
und herumzuschlendern faul
auf den Bergen.

Alter Mann ruht aus.

Ich kann nicht mehr.

Erhobogt schüttelt ihn.

Frisch, Alter, an die Arbeit.

Erster Gesell.

Habt ihr denn
gar kein Eingeweid,
daß Ihr treibt

La chaux, le mortier amenés!
afin-que le seigneur bailli,
s'il vient (quand il viendra),
voie l'œuvre avancée.
Ça se-traîne (ils se trahnent)
comme des limaçons.

A deux manœuvres
qui portent une charge.

Cela s'appelle-t-il chargé (une charge)?
Vite le double!

Comme ces
voleurs-de-leur-journée (fainéants)
volent
leur devoir (manquent à leur tâche)!

PREMIER COMPAGNON.

C'est pourtant dur,
que nous devons nous-mêmes
amener les pierres
pour notre propre donjon
et notre prison!

LE PIQUEUR.

Que murmurez-vous?

C'est un mauvais-peuple,
bon à rien
qu'à traire le bétail,
et à flâner paresseux
sur les montagnes.

UN VIEILLARD se repose.

Je n'en peux plus.

LE PIQUEUR le secoue.

Vivement, vieux, à l'ouvrage!

LE PREMIER COMPAGNON.

N'avez-vous donc
absolument pas d'entrailles,
que vous poussez

Den Greis, der kaum sich selber schleppen kann,
Zum harten Frohndienst treibt?

Meister Steinmez und Gefellen.

's ist himmelschreiend!

Frohnvogt.

Sorgt ihr für euch; ich thu', was meines Amts.

Zweiter Gefell.

Frohnvogt, wie wird die Beste denn sich nennen,
Die wir da bau'n?

Frohnvogt.

Zwing Uri¹ soll sie heißen;

Denn unter dieses Joch wird man euch beugen.

Gefellen.

Zwing Uri!

Frohnvogt.

Nun, was gibt's dabei zu lachen?

Zweiter Gefell.

Mit diesem Häußlein wollt ihr Uri zwingen?

Erster Gefell.

Laß seh'n, wie viel man solcher Maulwurfshäufen
Muß über 'nander setzen, bis ein Berg
Drauß wird wie der geringste nur in Uri!

(Frohnvogt geht nach dem Hintergrund.)

Meister Steinmez.

Den Hamm'r werf' ich in den tiefsten See,

cer ainsi à une rude corvée un vieillard qui peut à peine se traîner ?

LE TAILLEUR DE PIERRES et LES COMPAGNONS. Cela crie vengeance !

LE PIQUEUR. Mélez-vous de vos affaires ; je fais mon devoir.

LE SECOND COMPAGNON. Piqueur, comment se nommera donc le fort
que nous bâtissons ?

LE PIQUEUR. Il s'appellera la *Servitude d'Uri* ; sous ce joug on cour-
bera vos têtes.

LES COMPAGNONS. La servitude d'Uri ?

LE PIQUEUR. Eh bien ! qu'avez-vous à rire ?

LE SECOND COMPAGNON. Avec cette maisonnette vous voulez asservir
Uri ?

LE PREMIER COMPAGNON. Voyons combien de pareilles taupinières
il vous faudrait élever l'une sur l'autre, pour en faire une montagne
égale seulement à la plus petite d'Uri. (*Le piqueur se retire vers
le fond du théâtre.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES. Je jeterai dans le fond du lac le mar-

den Greis.

Der faum kann sich schleppen selber,
zum harten Frohnknecht?

Meister Steinmey
und Gesellen.

Es ist himmelstreichend!

Frohnvogt.

Sorgt ihr für euch;

Ich thue

was meines Amtes.

Zweiter Gesell.

Frohnvogt, wie wird sich denn nennen
die Feste, die wir da bauen?

Frohnvogt. Sie soll heißen

Zwing Uri.

Denn man wird euch beugen
unter dieses Joch.

Gesellen. Zwing Uri!

Frohnvogt.

Nun! was giebt's zu lachen dabei!

Zweiter Gesell.

Mit diesem Häuschen
wollt ihr zwingen Uri?

Erster Gesell.

Laß sehn, wie viel man muß

setzen über einander

solcher Maulwurfsbaufen,

bis daraus wird

ein Berg

nur wie der geringste in Uri.

Frohnvogt geht

nach dem Hintergrund.

Meister Steinmey.

Ich werfe

in den tiefsten See

le vicillard,

qui à-peine peut se trainer lui-même,
à la dure corvée?

LE MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES

ET LES COMPAGNONS.

C'est criant-au-ciel (c'est abominable)!

LE PIQUEUR. [vous-mêmes;

Prenez-soin de (occupez-vous de)

je fais

ce qui est de ma charge (mon devoir).

DEUXIÈME COMPAGNON.

Piqueur, comment se nommera donc
le fort que nous bâtissons là?

LE PIQUEUR. Il doit se-nommer
Subjugue-Uri (la servitude-d'Uri).

Car on vous courbera la tête
sous ce joug!

COMPAGNONS. Subjugue-Uri!

LE PIQUEUR.

Eh bien! qu'y a-t-il à rire à-cela?

DEUXIÈME COMPAGNON.

Avec cette maisonnette

vous voulez subjuguer Uri?

PREMIER COMPAGNON.

Voyons, combien il faut

placer l'une sur l'autre

de pareilles taupinières;

jusqu'à-ce-qu'il en devienne

une montagne

seulement comme la plus petite d'Uri.

LE PIQUEUR s'en va

vers le fond.

MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Je jette (je jeterai)

dans le plus profond du lac

Der mir gedient bei diesem Fluchgebäude!

Tell und Stauffacher kommen.

Stauffacher.

„D hätt' ich nie gelebt, um das zu schauen!“

Tell.

Hier ist nicht gut sein. Laßt uns weiter gehn!

Stauffacher.

Bin ich zu Uri in der Freiheit Land?

Meister Steinmeg.

O Herr, wenn Ihr die Keller erst gesehen

Unter den Thürmen! Ja, wer die bewohnt,

Der wird den Hahn nicht fürder' krähen hören.

Stauffacher.

O Gott!

Steinmeg.

Seht diese Flanken, diese Strebepfeiler,

Die stehn, wie für die Ewigkeit gebaut!

Tell.

Was Hände bauten, können Hände stürzen.

(Nach den Bergen zeigend.)

Das Haus der Freiheit hat uns Gott gegründet.

(Man hört eine Trommel; es kommen Leute, die einen Hut auf eine Stange tragen, ein Ausrufer folgt ihnen, Weiber und Kinder bringen tumultuärisch nach.)

teau qui m'a servi à construire cet édifice de malheur. (*Tell et Stauffacher arrivent.*)

STAUFFACHER. Oh! n'ai-je donc vécu que pour voir de telles choses!

TELL. Il ne fait pas bon ici, allons plus loin.

STAUFFACHER. Suis-je à Uri, sur la terre de la liberté?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Ah! seigneur, si vous aviez vu les cachots sous les tours! Celui qui les habitera, je vous en réponds, n'entendra plus le chant du coq.

STAUFFACHER. O Dieu!

LE TAILLEUR DE PIERRES. Voyez ces bastions, ces contre-forts qui semblent bâtis pour l'éternité.

TELL. Ce que des mains ont élevé, des mains peuvent le renverser. (*Il indique les montagnes.*) Dieu nous a bâti la maison de la liberté. (*On entend un tambour, des hommes arrivent portant un chapeau sur une perche. Un crieur les suit. Des femmes et des enfants se pressent en tumulte sur leurs pas.*)

den Hammer, der mir gebient
bei diesem Fluchgebäude.

Tell und Stauffacher kommen.

Stauffacher.

Oh! hätte ich nie gelebt
um das zu schauen.

Tell.

Hier ist nicht gut sein.

Läßt uns gehen weiter.

Stauffacher. Bin ich zu Uri,
in dem Land der Freiheit?

Meister Steinmetz.

O Herr, wenn Ihr hättet erst gesehen
die Keller unter den Thürmen!

Ja! wer bewohnt die,
hört nicht fürder
krähen den Hahn.

Stauffacher. O Gott!

Steinmetz.

Seht diese Klanken,
diese Strebepfeiler;
sie sind gebaut
wie für die Ewigkeit.

Tell.

Was Hände bauten,
Hände können es stürzen.
Zeigend nach den Bergen.
Gott hat uns gegründet
das Haus der Freiheit.

Man hört eine Trommel;
es kommen Leute
welche tragen einen Hut
auf einer Stange;
ein Ausrufen folgt ihnen;
Weiber und Kinder
bringen nach
tumultuarisch.

le marteau, qui m'a servi
à cet édifice-de-malédiction.

TELL et STAUFFACHER arrivent.

STAUFFACHER.

Oh! n'eussé-je jamais vécu,
pour voir cela (pareille chose)!

TELL.

Il ne fait pas bon être (à rester) ici.
Allons plus-loin.

STAUFFACHER. Suis-je à Uri,
dans le pays de la liberté?

MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Ah Seigneur, si vous aviez vu d'abord
les caves sous les tours! [les-là,
Oui! celui qui habite (habitera) cel-
n'entendra plus désormais
chanter le coq.

STAUFFACHER. Oh Dieu!

LE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Voyez ces flancs-de-bastion,
ces contre-forts;
ils sont bâtis
comme pour l'éternité!

TELL.

Ce que des mains ont construit,
des mains peuvent le renverser.

Montrant du-côté des montagnes.

Dieu nous a fondé (établi)
la maison de la liberté.

On entend un tambour;
il arrive des gens
qui portent un chapeau
sur une (au bout d'une) perche;
un casaca les suit;
des femmes et des enfants
se pressent après lui (le suivent)
en-tumulte.

Erster Gesell.

Was will die Trommel? Gebet doch!

Meister Steinmeh.

Was für

Ein Faschnachtsaufzug¹, und was soll der Hut?

Ausrufer.

In des Kaisers Namen! Höret!

Gesellen.

Still doch! Höret!

Ausrufer.

Ihr sehet diesen Hut, Männer von Uri!
 Aufrichten wird man ihn auf hoher Säule,
 Mitten in Altdorf, an dem höchsten Ort,
 Und dieses ist des Landvogts Will' und Meinung:
 Dem Hut soll gleiche Ehre wie ihm selbst gescheh'n.
 Man soll ihn mit geboguem Knie und mit
 Entblößtem Haupt verehren — Daran will
 Der König die Gehorsamen erkennen.
 Verfallen ist mit seinem Leib und Gut
 Dem Könige², wer das Gebot verachtet.

(Das Volk lacht laut auf, die Trommel wird gerührt, sie gehen vorüber.)

Erster Gesell.

Welch neues Unerhörtes hat der Vogt

• LE PREMIER COMPAGNON. Que signifie ce tambour? Attention!

LE TAILLEUR DE PIERRES. Quelle procession de carnaval! Et que veut dire ce chapeau?

LE CRIEUR. Au nom de l'Empereur, écoutez!

LES COMPAGNONS. Silence, écoutez donc!

LE CRIEUR. Vous voyez, hommes d'Uri, vous voyez ce chapeau; on va le placer au haut d'un mât, au milieu d'Altdorf, sur le point le plus élevé. Et voici la volonté et le bon plaisir du bailli: vous rendrez à ce chapeau les mêmes honneurs qu'à lui-même; on doit fléchir le genou devant lui et se découvrir la tête. Le Roi reconnaitra par là ceux qui lui sont soumis. Quiconque méprisera cet ordre sera puni dans sa personne, et ses biens seront confisqués. (*Le peuple éclate de rire, le tambour bat, la troupe passe.*)

LE PREMIER COMPAGNON. Quel étrange caprice s'est donc encore mis

Erster Gesell.

Was will die Trommel?

Gebet Auf!

Meister Steinmeg.

Was für ein Faschnachtsauszug!

und was soll der Hut?

Ausruf.

Im Namen des Kaisers! Höret.

Gesellen.

Still doch! Höret.

Ausruf.

Männer von Uri,

ihr sehet diesen Hut.

Man wird ihn aufrichten

auf hoher Säule

mitten in Altdorf,

an dem höchsten Ort,

und dieß ist der Wille

und die Meinung des Landvogts.

dem Hut soll geschehen

gleiche Ehre,

wie ihm selbst.

Man soll ihn verehren

mit gebognem Knie

und mit entblößtem Haupt.

Der König will erkennen daran

die Gehorsamen.

Wer verachtet das Gebot,

ist verfallen dem Könige

mit seinem Leib und Gut.

Das Volk lacht laut auf,

die Trommel wird gerührt,

sie gehen vorüber.

Erster Gesell.

Welch neues Unerhörtes

PREMIER COMPAGNON.

Que veut (que signifie) le tambour?

Faites attention!

MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Quelle mascarade!

et que doit (signifie) le chapeau?

LE CRIEUR.

Au nom de l'Empereur! Écoutez.

COMPAGNONS.

Silence donc! Écoutez.

LE CRIEUR.

Hommes d'Uri,

vous voyez ce chapeau.

On le dressera

sur une haute colonne

milieu dans (au milieu d') Altorf,

à l'endroit le plus élevé,

et ceci est (voici) la volonté

et la pensée du bailli, savoir:

au chapeau doit être fait (rendu)

le même honneur

qu'à lui-même (à l'Empereur).

On doit le vénérer

avec le genou fléchi

et avec la tête découverte.

Le roi veut reconnaître à cela

les *sujets* obéissants.

Celui-qui méprise le commandement,

est tombé-en-commise (appartiendra)

avec son corps et bien. [au roi]

Le peuple éclate de rire.

le tambour est battu (bat),

ils passent.

PREMIER COMPAGNON.

Quelle nouvelle chose inouïe

Sich ausgesonnen? Wir 'nen Hut verehren!
Sagt! Hat man je vernommen von dergleichen?

Meister Steinmez.

Wir unsre Kniee beugen einem Hut!
Treibt er sein Spiel mit ernsthaft würd'gen Leuten?

Erster Gesell.

Wär's noch die kaiserliche Kron'! So ist's
Der Hut von Oesterreich; ich sah ihn hangen
Ueber dem Thron, wo man die Lehen gibt!

Meister Steinmez.

Der Hut von Oesterreich! Gebt Acht, es ist
Ein Fallstrick, uns an Oestreich zu verrathen!

Gesellen.

Kein Ehrenmann wird sich der Schmach bequemen.

Meister Steinmez.

Kommt, laßt uns mit den andern Abred' nehmen!

(Sie gehen nach der Tiefe.)

Tell (zum Stauffacher).

Ihr wisset nun Bescheid². Lebt wohl, Herr Werner!

en tête le bailli? Nous! honorer un chapeau! Dites, a-t-on jamais rien vu de pareil?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Nous, fléchir le genou devant un chapeau! se joue-t-il d'un peuple sérieux et respectable?

LE PREMIER COMPAGNON. Encore si c'était la couronne impériale! mais c'est le chapeau de l'Autriche, tel que je l'ai vu suspendu au-dessus du trône où nous allons porter notre hommage.

LE TAILLEUR DE PIERRES. Le chapeau de l'Autriche! Prenez garde! c'est un piège pour nous livrer à l'Autriche.

LES COMPAGNONS. Quel homme d'honneur se soumettrait à cette honte?

LE TAILLEUR DE PIERRES. Venez; allons nous concerter avec les autres. (Ils se retirent au fond du théâtre.)

TELL, à Stauffacher. Vous êtes maintenant au fait. Adieu, maître Werner.

hat ausgedonnen der Vogt.

Wir verehren einen Hut!

Sagt, hat man je vernommen
von dergleichen.

Meister Steinmez.

Wir beugen unsre Kniee
einem Hute!

Treibt er sein Spiel

mit Leuten

ernsthaft würdig.

Erster Gesell.

Wär's noch

die kaiserliche Krone!

So ist's

der Hut von Osterreich;

ich sah ihn hangen über dem Thron,
wo man giebt

die Lehen.

Meister Steinmez.

Der Hut von Osterreich!

Gebt Acht! es ist ein Fallstrick

uns zu verrathen

an Osterreich.

Gesellen.

Kein Ehrenmann

wird sich bequemen

der Schmach.

Meister Steinmez.

Kommt

laßt uns nehmen Abrede

mit den Andern.

Sie gehen nach der Tiefe.

TELL zum Stauffacher.

Ihr wißt nun Bescheid.

Lebt wohl, Herr Werner.

a imaginée le bailli!

Nous honorer un chapeau

Dites, a-t-on jamais entendu parler
de rien-de-pareil?

MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Nous fléchir nos genoux

à (devant) un chapeau!

Mène-t-il son jeu

avec des (se joue-t-il de) gens
sérieux et respectables?

PREMIER COMPAGNON.

Serait-ce encore (encore si c'était)

la couronne impériale!

Mais voilà-que c'est

le chapeau ducal de l'Autriche;

el'ai vu suspendu au-dessus du trône,
où l'on donne

les (l'investiture des) fiefs!

MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Le chapeau de l'Autriche!

Prenez garde! c'est un piège

pour nous livrer-par-trahison

à l'Autriche.

COMPAGNONS.

Aucun homme-d'honneur

ne s'accommodera (se soumettra)

à cette honte.

MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES.

Venez,

prenons accord (concertons-nous)

avec les autres.

Ils se-dirigent vers le fond.

TELL à STAUFFACHER.

[tenir.

Vous savez maintenant à quoi vous en

Adieu, maître Werner!

Stauffacher.

Wo wollt Ihr hin? O, eilt nicht so von dannen!

Tell.

Mein Haus entbehrt des Vaters. Lebet wohl!

Stauffacher.

Mir ist das Herz so voll, mit Euch zu reden.

Tell.

Das schwere Herz wird nicht durch Worte leicht.

Stauffacher.

Doch könnten Worte uns zu Thaten führen.

Tell.

Die einz'ge That ist jetzt Geduld und Schweigen.

Stauffacher.

Soll man ertragen, was unendlich ist?

Tell.

Die schnellen Herrscher sind's, die kurz regieren
— Wenn sich der Thron erhebt aus seinen Schlünden,
Lösch't man die Feuer aus, die Schiffe suchen
Stills den Hafen, und der mächt'ge Geist
Geht ohne Schaden spurlos über die Erde.
Ein jeder lebe still bei sich daheim;
Dem Friedlichen gewährt man gern den Frieden.

STAUFFACHER. Où voulez-vous aller? Oh! ne vous hâtez pas tant.

TELL. Mes enfants ont besoin de leur père; adieu.

STAUFFACHER. Mon cœur déborde; je voudrais vous parler.

TELL. Les paroles ne soulagent pas un cœur oppressé.

STAUFFACHER. Mais les paroles pourraient nous conduire aux actions.

TBLL. Ce qu'il faut à présent, c'est la résignation et le silence.

STAUFFACHER. Doit-on souffrir ce qui est insupportable?

TELL. Les maîtres violents sont ceux dont le règne dure le moins. Quand le vent de l'orage s'élève de ses gouffres, on éteint les feux, les barques entrent à la hâte dans le port, et l'esprit de la tempête passe sur la terre sans faire de mal et sans laisser de traces. Que chacun vive tranquille dans sa demeure; on accorde volontiers la paix à ceux qui sont pacifiques.

Stauffacher.

Wo wollt Ihr hin?

Oh! eilt nicht so
von dannen.

Tell.

Mein Haus entbehrt des Vaters!

Lebt wohl.

Stauffacher.

Das Herz ist mir so voll
zu reden mit Euch!

Tell.

Das schwere Herz wird nicht leicht
durch Worte.

Stauffacher.

Doch Worte könnten
uns führen zu Thaten.

Tell. Die einzige That
ist jetzt

Geduld und Schweigen.

Stauffacher. Soll man ertragen
was ist unendlich.

Tell.

Es sind die schnellen Herrscher
die regieren kurz.

Wenn der Föhn sich erhebt
aus seinen Schlünden,
löscht man aus die Feuer,
die Schiffe suchen eilends den Hafen,
und der mächtige Geist
geht über die Erde
ohne Schaden
spurlos.

Ein jeder lebe still
bei sich daheim.

Dem Friedlichen
gewährt man gern den Frieden.

STAUFFACHER.

Où voulez-vous aller?

Oh! ne vous hâtez pas ainsi
d'ici (de partir).

TELL.

Ma maison est-privée d'un père!

Portez-vous bien.

STAUFFACHER.

Le cœur m'est si plein
pour parler avec vous!

TELL.

Le cœur oppressé n'est pas soulagé
par des paroles.

STAUFFACHER.

Cependant des paroles pourraient
nous conduire à des actions.

TELL. L'unique action
est maintenant

patience et silence.

STAUFFACHER. Doit-on supporter
ce qui est insupportable?

TELL.

Ce sont les maîtres prompts (violents)
qui gouvernent peu-de-temps.

Lorsque le Föhn s'élève

de ses gouffres,

on éteint les feux,

les barques cherchent à-la-hâte le

et le puissant souffle (ouragan)

passé sur la terre

sans causer de dommage,

sans-laisser-de-traces.

Qu'un chacun vive tranquille

chez lui à la maison.

A l'homme pacifique

on accorde volontiers la paix.

Stauffacher.

Meint Ihr?

Tell.

Die Schlange sticht nicht ungereizt.
Sie werden endlich doch von selbst ermüden,
Wenn sie die Lande ruhig bleiben seh'n.

Stauffacher.

Wir könnten viel, wenn wir zusammen stünden.

Tell.

Beim Schiffbruch hilft der Einzelne sich leichter.

Stauffacher.

So kalt verläßt Ihr die gemeine Sache?

Tell.

Ein jeder zählt nur sicher auf sich selbst.

Stauffacher.

Verbunden werden auch die Schwachen mächtig.

Tell.

Der Starke ist am mächtigsten allein!

Stauffacher.

So kann das Vaterland auf Euch nicht zählen,
Wenn es verzweiflungsvoll zur Nothwehr greift?

Tell (gibt ihm die Hand).

Der Tell holt ein verlornes Lamm vom Abgrund,
Und sollte seinen Freunden sich entziehen?

STAUFFACHER. Croyez-vous?

TELL. Le serpent ne pique pas sans être excité. Ils finiront par se lasser d'eux-mêmes, s'ils voient le pays rester tranquille.

STAUFFACHER. Nous pourrions beaucoup, si nous étions unis.

TELL. Dans un naufrage, celui qui est seul se sauve plus facilement.

STAUFFACHER. Abandonnez-vous si froidement la cause commune?

TELL. Chacun ne peut compter sûrement que sur lui-même.

STAUFFACHER. Les faibles, en s'unissant, deviennent forts.

TELL. Le fort n'est jamais plus puissant que quand il est seul.

STAUFFACHER. Ainsi ta patrie ne pourrait compter sur vous, si, dans son désespoir, elle avait recours à la résistance.

TELL lui donne la main. Tell va chercher un agneau tombé dans e précipice; et il abandonnerait ses amis? Mais, quoi que vous fas-

Stauffer. Meint Ihr?

Tell. Die Schlange sticht nicht
angereizt.

Sie werden ermüden doch endlich
von selbst,
wenn sie sehen die Lande
bleiben ruhig.

Stauffer.

Wir könnten viel,
wenn wir hielten
zusammen.

Tell.

Der Einzelne beim Schiffbruch
hilft sich leichter.

Stauffer.

Ihr verlaßt so kalt
die gemeine Sache?

Tell.

Ein jeder zählt sicher
nur auf sich selbst.

Stauffer.

Die Schwachen auch, verbunden,
werden mächtig.

Tell.

Der Starke ist am stärksten
allein.

Stauffer.

So kann das Vaterland nicht zählen
auf Euch,
wenn verzweiflungsvoll
es greift zur Nothwehr?

Tell giebt ihm die Hand.

Der Tell holt vom Abgrund
ein verlornes Lamm,
und sollte sich entziehen

STAUFFACHER. Pensez-vous?

TELL. Le serpent ne pique pas
sans-êtré-excité (provoqué).

Ils se lasseront pourtant enfin
d'eux-mêmes,
s'ils voient les trois pays
rester tranquilles.

STAUFFACHER.

Nous pourrions beaucoup,
si nous nous-tenions
ensemble (étions unis).

TELL.

L'(un) homme seul dans un naufrage
s'aide (se sauve) plus facilement.

STAUFFACHER.

Vous abandonnez si froidement
la cause commune?

TELL.

Un chacun ne compte sûrement
que sur lui-même.

STAUFFACHER. [sant],

Les faibles mêmes, unis (en s'unis-
deviennent puissants.

TELL.

L'homme fort est le plus puissant,
quand il est seul.

STAUFFACHER.

Ainsi la patrie ne peut compter
sur vous,
si, pleine-de-désespoir (dans son dés.),
elle saisit l'arme-de-la-défense?

TELL lui donne la main.

Tell va-chercher de (dans) l'abîme
un agneau perdu,
et devrait se soustraire (faire défaut

Doch was Ihr thut, laßt mich aus Eurem Rath!
 Ich kann nicht lange prüfen oder wählen;
 Bedürft ihr meiner zur bestimmten That,
 Dann ruft den Tell! Es soll an mir nicht fehlen.

(Gehen ab zu verschiedenen Seiten. Ein plötzlicher Auflauf entsteht um das Gerüste.)

Meister Steinmetz (eilt hin).

Was gibt's?

Erster Gesell (kommt vor, rufend).

Der Schieferdecker ist vom Dach gestürzt.

Bertha (stürzt herein). Gesolge.

Ist er zerschmettert? Kennet¹, rettet, helft —
 Wenn Hülfe möglich, rettet, hier ist Gold —

(Wirft ihr Geschmeide unter das Volk.)

Meister.

Mit eurem Golde — Alles ist euch feil
 Um Gold! Wenn ihr den Vater von den Kindern
 Gerissen und den Mann von seinem Weibe,

siez, ne m'appellez pas dans vos conseils, je ne puis ni discuter ni réfléchir longuement. Avez-vous besoin de moi pour une action résolue? alors appelez Tell, il ne vous fera pas défaut. (*Ils sortent de différents côtés. Un tumulte subit s'élève autour de l'échafaudage.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES y court. Qu'y a-t-il?

LE PREMIER COMPAGNON s'avance en criant. Le couvreur est tombé du toit.

BERTHE entre suivie de quelques personnes. Est-il écrasé? Courez, portez-lui du secours, sauvez-le, si on peut le secourir. Sauvez-le, voilà de l'or. (*Elle jette ses bijoux parmi le peuple.*)

LE TAILLEUR DE PIERRES. Avec votre or!... Vous voulez tout payer avec de l'or: quand vous avez enlevé un père à ses enfants, un mari à sa femme, quand vous avez répandu la désolation dans le monde,

seinen Freunden?

Doch, was ihr thut,

laßt mich aus

eurem Rath.

Ich kann nicht lange

prüfen oder wählen:

bedürft ihr meiner

zur bestimmten That,

dann ruft den Theil;

es soll nicht fehlen

an mir.

Gehen ab zu verschiedenen Seiten.

Ein plötzlicher Auflauf

entsteht um

das Gerüste.

Meister Steinmetz läuft hin.

Was giebt's?

Erster Gesell

kommt vor laufend.

Der Schieferbedeck ist gestürzt

vom Dach:

Bertha stürzt herein.

Gefolge.

Bertha. Ist er zerschmettert?

Rennet, rettet, helft!

Wenn Hülfe möglich,

rettet, hier ist Gold.

Wirft ihr Gescheide
unter das Volk.

Meister.

Mit Euerm Gold! Alles ist Euch feil
für Gold.

Wenn ihr gerissen

den Vater von den Kindern

und den Mann von seinem Weibe,

à ses amis?

Pourtant, quoi que vous fassiez,

laissez-moi en-dehors-de

vos conseil (de vos conseils).

Je ne peux pas longtemps

examiner ou choisir;

avez-vous-besoin de moi

pour une action déterminée,

alors appelez Teil;

cela ne doit pas manquer [quera pas).

en moi (mon concours ne vous man-

It s'en-vont de différents côtés.

Un subit rassemblement

naît (se forme) autour

de l'échafaudage.

MAÎTRE TAILLEUR-DE-PIERRES y court.

Qu'y a-t-il?

PREMIER COMPAGNON

s'avance en criant.

Le couvreur est tombé

du toit!

BERTHE entre-précipitamment

SUITE.

BERTHE. Est-il écrasé?

Courez, sauvez, aidez!

Si le secours est encore possible,

sauvez le, voici de l'or.

Elle jette ses bijoux
parmi le peuple.

MAÎTRE.

Avec votre or! Tout vous est vénal
pour de l'or.

Quand vous avez arraché

le père de (à) ses enfants,

et l'époux de (à) son épouse,



Und Jammer habt gebracht über die Welt,
Denkt ihr's mit Golde zu vergüten — Geht!
Wir waren frohe Menschen, eh' ihr kamt;
Mit euch ist die Verzweiflung eingezogen.

Bertha

(zu dem Frohnvogt, der zurückkommt).

Lebt er?

(Frohnvogt gibt ein Zeichen des Gegentheils.)

O unglücksel'ges Schloß, mit Klüchten
Erbaut, und Klüchte werden dich bewohnen!

(Geht ab.)

V i e r t e S c e n e .

(Walthers Fürst Wohnung.)

Walthers Fürst und Arnold vom Melchthal

treten zugleich ein von verschiedenen Seiten.

Melchthal.

Herr Walthers Fürst —

Walthers Fürst.

Wenn man uns überraschte!

Bleibt, wo Ihr seid. Wir sind umringt von Spähern.

Melchthal.

Bringt Ihr mir nichts von Unterwalden? nichts

Von meinem Vater? Nicht ertrag' ich's länger,

vous croyez pouvoir réparer tout avec de l'or! Allez, nous étions
heureux avant votre arrivée; avec vous est entré chez nous le déses-
poir.

BERTHE, *au piqueur qui revient.* Vit-il encore? (*Le piqueur fait
un signe négatif.*) Oh! malheureuse forteresse, bâtie avec des ma-
lédiction, et les malédictions t'habiteront. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

La demeure de Walthers Fürst.

WALTHER FURST *et* ARNOLD MELCHTHAL *entrant d'un côté
différent.*

MELCHTHAL. Maître Walthers Fürst!...

WALTHER FURST. Si l'on nous surprenait!... Restez où vous êtes.
Nous sommes entourés d'espions.

MELCHTHAL. Ne m'apportez-vous point de nouvelles d'Unterwald,
point de nouvelles de mon père? Je ne puis supporter plus long-

und habt gebracht
 Jammer über die Welt,
 denkt ihr
 es zu vergüten mit Gold.
 Geht! Wir waren frohe Leute
 ehe ihr kamt.
 Mit euch ist eingezogen
 die Verzweiflung.
 Bertha zu dem Frohnvogt
 der zurückkommt.
 Lebt er?

Frohnvogt giebt ein Zeichen
 des Segentheils.
 O unglückseliges Schloß,
 erbaut mit
 Flüchen,
 und Flüche werden dich bewohnen.
 geht ab.

Vierte Scene.

Wohnung Walthers Fürst.

Walthers Fürst
 und Arnold vom Melchtal
 treten ein zugleich
 von verschiedenen Seiten.

Melchtal.
 Herr Walthers Fürst.
 Walthers Fürst.
 Wenn man uns überraschte!
 Bleibt wo Ihr seid.
 Wir sind umringt von Spähern.
 Melchtal.
 Bringt Ihr mir nichts
 von Unterwalden?
 nichts von meinem Vater?

et quand vous avez porté (répandu)
 la désolation sur le monde,
 vous croyez pouvoir
 réparer la chose avec de l'or.
 Allez! Nous étions des gens heureux,
 avant-que vous ne vinssiez.
 Avec vous est entré chez nous
 le désespoir.

BERTHE au piqueur
 qui revient.
 Vit-il?

LE PIQUEUR donne (fait) un signe
 du contraire.

Oh! malheureux fort,
 bâti avec (au milieu de)
 malédictions,
 et les malédictions t'habiteront.
 Elle sort.

QUATRIÈME SCÈNE.

Demeure de WALTHER FURST.

WALTHER FURST
 et ARNOLD du MELCHTHAL
 entrent en-même-temps
 de différents côtés.

MELCHTHAL.
 Maître Walthers Furst.
 WALTHER FURST.
 Si on nous surprenait!
 Restez où vous êtes.
 Nous sommes entourés d'espions
 MELCHTHAL.
 Ne m'apportez vous rien
 d'Unterwald?
 rien de mon père?

Als ein Gefangner müßig hier zu liegen.
 Was hab' ich denn so Sträfliches gethan,
 Um mich gleich einem Mörder zu verbergen?
 Dem frechen Buben, der die Ochsen mir,
 Das treffliche Gespann, vor meinen Augen
 Weg wollte treiben auf des Vogts Geheiß,
 Hab' ich den Finger mit dem Stab gebrochen¹.

Walther Fürst.

Ihr seid zu rasch. Der Bube war des Vogts;
 Von Eurer Obrigkeit war er gesendet.
 Ihr wart in Straf gefallen, mustet Euch,
 Wie schwer sie war, der Buße schweigend fügen.

Melchthal.

Ertragen sollt' ich die leichtfert'ge Rede
 Des Unverschämten: „Wenn der Bauer Brod
 Wollt' essen, mög' er selbst am Pfluge zieh'n!“
 In die Seele schnitt mir's, als der Bub' die Ochsen,
 Die schönen Thiere, von dem Pfluge spannte;
 Dunpff brüllten sie, als² hätten sie Gefühl
 Der Ungebühr, und stießen mit den Hörnern;
 Da übernahm mich der gerechte Born,

temps de demeurer ici dans l'oisiveté, comme un prisonnier. Quel crime ai-je donc commis pour être forcé de me cacher ainsi qu'un assassin? J'ai brisé avec mon bâton un doigt à un impudent valet qui, par l'ordre du bailli, voulait me ravir sous mes yeux mon plus bel attelage.

WALTHER FURST. Vous êtes trop prompt. Cet homme était envoyé par le bailli, par votre supérieur; vous aviez encouru une punition: quelque pénible qu'elle fût, il fallait la supporter en silence.

MELCHTHAL. Devais-je supporter les paroles insultantes de ce misérable? Si le paysan, disait-il, veut manger du pain, il peut bien s'atteler lui-même à la charrue. Je me suis senti le cœur déchiré quand ce valet détela de la charrue mes bœufs, ces magnifiques bêtes; ils mugissaient sourdement comme s'ils avaient ressenti l'in-

Ich ertrage es nicht länger,
zu liegen hier müßig
als ein Gefangner.
Was habe ich denn gethan
so Sträfliches, um mich zu verbergen
gleich einem Mörder?
Ich habe gebrochen mit dem Stabe
den Finger dem frechen Buben
der, auf das Geheiß des Vogts,
mir wollte wegstreiben,
vor meinen Augen,
die Ochsen, das treffliche Gespann.
W. Fürst. Ihr seid zu rasch.
Der Bube war des Vogts;
er war gesendet von Eurer Obrigkeit.
Ihr wart gefallen
in Strafe,
mußtet Euch fügen
schweigend der Buße,
wie schwer sie war.
Melchthal. Ich sollte ertragen
die leichtfertige Rede
des Unverschämten:
„Wenn der Bauer wollte
essen Brod, möge er selbst
ziehen am Pfluge.“
Es schnitt mir in die Seele,
als der Bube spannte von dem Pfluge
die Ochsen, die schönen Thiere.
Sie brüllten dumpf,
als ob sie hätten
Gefühl der Ungebühr,
und stießen
mit ihren Hörnern.
Der gerechte Zorn übernahm mich da,

Je ne le supporte pas plus-longtemps
de rester ici oisif
comme un prisonnier.
Qu'ai-je donc fait
de si punissable, pour me cacher
pareillement à un meurtrier?
J'ai brisé avec le (mon) bâton
le doigt à l'audacieux valet
qui, sur l'ordre du bailli,
me voulait enlever,
devant (sous) mes yeux,
les bœufs, le superbe attelage.
W. FURST. Vous êtes trop prompt.
Le valet était *le valet* du bailli;
il était envoyé par votre supérieur.
Vous étiez tombé
en (aviez encouru une) peine,
vous deviez vous accommoder (sou-
en-silence à l'amende, [mettre,
quelque lourde (sévère) qu'elle fût.
MELCHTHAL. Je devais supporter
l'insolent discours
de l'impudent *qui disait*:
« Que si le paysan voulait
manger du pain, il pouvait lui-même
tirer *attaché* à la charrue. »
Cela me coupa dans (fendit) l'âme
quand le valet détela de la charrue
les bœufs, les belles bêtes.
Ils mugissaient sourdement,
comme s'ils eussent
le sentiment de l'injure,
et poussaient (frappaient)
avec leurs cornes.
La juste colère s'empara de moi alors,

Und, meiner selbst nicht Herr, schlug ich den Boten.

Walther Fürst.

O, kaum bezwingen wir das eigne Herz;
Wie soll die rasche Jugend sich bezähmen!

Melchthal.

Mich jammert nur der Vater — Er bedarf
So sehr der Pflege, und sein Sohn ist fern.
Der Vogt ist ihm gehässig¹, weil er stets
Für Recht und Freiheit redlich hat gestritten.
Drum werden sie den alten Mann bedrängen,
Und niemand ist, der ihn vor Unglimpf schütze.
— Werde mit mir, was will, ich muß hinüber.

Walther Fürst.

Erwartet nur und faßt Euch in Geduld,
Bis Nachricht uns herüber kommt vom Walde².
— Ich höre klopfen, geht — Vielleicht ein Bote
Vom Landvogt — Geht hinein — Ihr seid in Uri
Nicht sicher vor des Landenberger's Arm;
Denn die Tyrannen reichen sich die Hände.

jure, et frappaient de leurs cornes. Alors, une juste colère m'a saisi ;
je n'étais plus maître de moi, et j'ai frappé l'envoyé.

WALTHER FÜRST. Oh ! nous comprimons à peine notre propre cœur,
comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se dompter ?

MELCHTHAL. C'est mon père seulement qui m'afflige. Mes soins lui
sont si nécessaires, et son fils est loin ! Le bailli le hait, parce qu'il
a toujours lutté noblement pour le droit et la liberté. Aussi oppri-
meront-ils ce vieillard, et personne n'est là pour le défendre d'un
assaut. Adviennent ce qui pourra, je retourne auprès de lui.

WALTHER FÜRST. Attendez seulement et prenez patience jusqu'à ce
qu'il nous vienne des nouvelles d'Unterwald... J'entends frapper, re-
tirez-vous... C'est peut-être un émissaire du bailli... Rentrez ; vous
n'êtes pas ici à l'abri du pouvoir de Landenberg, car les tyrans se
donnent la main.

und, nicht Herr meiner selbst,
schlug ich den Boten.

Walt her Fürst.

O, wir bezwingen kaum
das eigene Herz;
wie soll sich bezähmen
die rasche Jugend?

Melchthal.

Der Vater nur jammert mich!
Er bedarf so sehr der Pflege,
und sein Sohn ist fern.

Der Vogt ist ihm
geköstlich,
weil er hat stets gestritten
redlich für Recht und Freiheit.
Darum werden sie bedrängen
den alten Mann,
und Niemand ist
der ihn schütze vor Unglimpf.
Werde mit mir was will,
ich muß
hinüber.

Walt her Fürst.

Erwartet nur
und faßt Euch in Geduld,
bis Nachricht
von dem Walbe
uns kommt herüber.
Ich höre Klopfen, geht!
Vielleicht ein Bote vom Landvogt.
Geht hinein. Zu Uri seid ihr nicht
sicher vor dem Arme
des Landenbergers;
denn die Tyrannen
reichen sich die Hände.

et, non maître de moi-même,
je frappai le messenger.

WALTHER FURST. [sons à-peine
Oh! nous autres vieillards maltri-
le (notre) propre cœur;
comment doit (pourrait) se dompter
l'impétueuse jeunesse?

MELCHTHAL. [désolé!
C'est mon père seulement qui me
Il a si fort (tant) besoin de soins,
et son fils est loin.

Le bailli lui est
portant-de-la-haine (hostile),
parce qu'il a toujours combattu
loyalement pour le droit et la liberté.
C'est-pourquoi ils opprimeront
le vieillard,
et personne n'est là
qui le protège d'un affront.
Arrive de moi ce qui veut (pourra),
il faut que je me rende
au delà du lac chez lui.

WALTHER FURST.

Attendez seulement
et contenez-vous en (prenez) patience,
jusqu'à-ce-qu'un avis
de la forêt (d'Unterwalden)
nous arrive de-ce-côté-ci.
J'entends frapper, allez (rentrez)!
Peut-être est-ce un envoyé du bailli.
Entrez. A Uri vous n'êtes pas
en-sûreté (à l'abri) du bras (des ten-
de Landenberg, [tatives)
car les tyrans
se tendent (donnent) les mains.

Melchthal.

Sie lehren uns, was wir thun sollten.

Walther Fürst.

Geht!

Ich ruf Euch wieder, wenn's hier sicher ist.

(Melchthal geht hinein.)

Der Unglückselige, ich darf ihm nicht
 Gestehen, was mir Böses schwant' — Wer klopft?
 So oft die Thüre rauscht, erwart' ich Unglück.
 Verrath und Argwohn lauscht in allen Ecken;
 Bis in das Innerste der Häuser dringen
 Die Boten der Gewalt; bald thät' es Noth,
 Wir hätten Schloß und Riegel an den Thüren.

(Er öffnet, und tritt erstaunt zurück, da Werner Stauffacher hereintritt.)

Was seh' ich? Ihr, Herr Werner! Nun, bei Gott!
 Ein werther, theurer Gast — Kein besser Mann
 Ist über diese Schwelle noch gegangen.
 Seid hoch willkommen unter meinem Dach!
 Was führt Euch her? Was sucht Ihr hier in Uri?

MELCHTHAL. Ils nous apprennent ce que nous devrions faire.

WALTHER FÜRST. Rentrez. Je vous appellerai, s'il n'y a rien à craindre. (*Melchthal sort.*) L'infortuné! je n'ose lui avouer le malheur que je pressens. — Qui frappe? Au moindre bruit de la porte, je m'attends à quelque malheur. La trahison et le soupçon veillent dans tous les coins, les satellites de la tyrannie pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons; bientôt il sera nécessaire d'avoir des verrous et des serrures aux portes. (*Il ouvre, et recule étonné en apercevant Werner Stauffacher.*) Que vois-je? C'est vous, maître Werner! Ah, par le ciel! un digne et cher hôte! Jamais plus honnête homme n'a encore franchi ce seuil. Soyez le très-bienvenu sous mon toit! Qui vous amène ici? Que cherchez-vous ici à Uri?

Melchthal. Sie lehren uns
was wir sollten thun.

Walthër Fürst. Gcht!

Ich rufe Euch wieder,
wenn es ist sicher hier.

Melchthal geht hinein.

Der Unglückselige!

ich darf ihm nicht gestehen,
was mir schwant

Böses.

Wer klopft?

So oft die Thüre
rauscht,

erwarte ich Unglück.

Verrath und Argwohn

lauscht

in allen Ecken;

die Boten der Gewalt bringen

bis in das Innerste

der Häuser;

balb hätte es Noth,

wir hätten

Schloß und Riegel an den Thüren.

Er öffnet, und tritt zurück erstaunt,
da Werner Stauffacher eintritt.

Was seh' ich?

Ihr, Herr Werner!

Nun, bei Gott!

ein werth'er, theurer Gast.

Kein besserer Mann

ist noch gegangen über diese Schwelle.

Seid hoch willkommen

unter meinem Dach!

Was führt Euch her?

was sucht Ihr hier in Uri?

MELCHTHAL. Ils nous enseignent
ce que nous devrions faire.

WALTHER FURST. Allez (rentrez)!

Je vous appelle (appellerai) de nou-
quand cela est (sera) sûr ici. [veau,

MELCHTHAL entre.

Lemalheureux!

je n'ose pas lui avouer,

ce que je pressens

de mal (quel malheur je pressens).

Qui frappe?

Aussi souvent que la porte
fait-du-bruit,

je m'attends à quelque malheur.

La trahison et le soupçon

est- (sont-) aux-écoutes

dans tous les coins;

les messagers de la violence pénètrent

jusque dans le plus-intérieur

des maisons; [cessaire),

bientôt il ferait besoin (il serait né-
que nous eussions

serrure et verrou aux (à nos) portes.

Il ouvre la porte, et recule étonné,
lorsque WERNER STAUFFACHER entre.

Que vois-je?

c'est vous, monsieur Werner!

Ah! par dieu!

un digne et cher hôte!

Aucun homme meilleur

n'a encore franchi ce seuil.

Soyez grandement le bienvenu
sous mon toit!

Qu'est-ce qui vous amène ici?

que cherchez-vous ici à Uri?

Stauffacher (ihnt die Hand reichend).

Die alten Zeiten und die alte Schweiz.

Walther Fürst.

Die bringt Ihr mit Euch — Sieh, mir wird so wohl,
 Warm geht das Herz mir auf bei Eurem Anblick.
 — Setzt Euch, Herr Werner — Wie verließet Ihr
 Frau Gertrud, Eure angenehme Wirthin,
 Des weisen Iberg's hochverständ'ge¹ Tochter?
 Von allen Wandrern aus dem deutschen Land,
 Die über Meinrad's Zell² nach Welschland fahren,
 Rühmt jeder Euer gastlich Haus — Doch sagt,
 Kommt Ihr so eben frisch von Fluelen³ her,
 Und habt Euch nirgend sonst noch umgesehn⁴;
 Oh! Ihr den Fuß gesetzt auf diese Schwelle?

Stauffacher (setzt sich).

Wohl ein erstaunlich neues Werk hab' ich
 Bereiten sehen, das mich nicht erfreute.

Walther Fürst.

O Freund, da habt Ihr's gleich mit einem Blicke!

STAUFFACHER, *lui donnant la main.* Les vieux temps et la vieille Suisse.

WALTHER FURST. Vous les amenez avec vous. Tenez, je suis heureux de vous voir : mon cœur se réchauffe à votre aspect. Asseyez-vous, maître Werner... Comment avez-vous laissé dame Gertrude, votre aimable épouse, la prudente fille du sage Iberg ? Tous les voyageurs qui se rendent d'Allemagne en Italie, en passant par la chapelle de Meinrad, vantent votre maison hospitalière. Mais, dites-moi, arrivez-vous directement de Fluelen, et n'avez-vous rien observé nulle part avant d'avoir mis le pied sur ce seuil ?

STAUFFACHER *s'assied.* J'ai vu avec étonnement une nouvelle construction qui s'élève, et qui ne m'a pas réjoui.

WALTHER FURST. O mon ami ! ce seul coup d'œil vous apprend tout.

Stauffacher ihm reichend die Hand.

Die alten Zeiten
und die alte Schweiz.

Walther Fürst.

Ihr bringt die mit Euch.

Sieh,

mir wird so wohl,
das Herz geht mir auf
warm

bei Eurem Anblick.

Setzt Euch, Herr Werner.

Wie verließet Ihr

Frau Gertrud,

Eure angenehme Wirthin,
die hochverständige Tochter
des weisen Iberg?

Von allen Wanderern
aus dem deutschen Lande,
die fahren nach Wälschland
über Meinradszell,
jeder rühmt

Euer gastlich Haus.

Doch, sagt,
kommt Ihr her so eben
frisch von Fluelen,
und habt Euch
nirgend sonst noch
umgesehen,

ehe Ihr gesetzt den Fuß
auf diese Schwelle?

Stauffacher setzt sich.

Wohl habe ich sehen bereiten
ein neues erstaunliches Werk,
das mich nicht erfreute.

Walther Fürst. O Freund,

STAUFFACHER lui tendant la main.

*Je cherche les vieux temps
et la vieille Suisse.*

WALTHER FURST.

Vous les apportez avec vous.

Voyez!

[bien],

il me devient si bien (je me sens si
le cœur s'ouvre à moi [chauffe])
chaud (mon cœur s'ouvre et se ré-
à votre aspect.

Asseyez-vous, maître Werner.

Comment avez-vous quitté

Madame Gertrude,

votre aimable hôtesse (épouse),
la très-prudente fille
du sage Iberg?

De tous les voyageurs

venant du pays l'allemand,

qui vont en Italie [Meinrad],

par Meinradszell (la chapelle de
chacun vante

votre maison hospitalière.

Mais, dites,

arrivez-vous à l'instant

fraîchement (directement) de Fluelen,

et ne vous êtes-vous

nulle-part ailleurs encore

arrêté-pour-regarder,

avant que vous n'ayez mis le pied
sur ce seuil?

STAUFFACHER s'assied.

Sans-doute j'ai vu préparer

une œuvre nouvelle et étonnante
qui ne m'a point réjoui.

WALTHER FURST. Oh! mon ami,

Stauffacher.

Ein solches ist in Uri nie gewesen —
Seit Menschenedenken¹ war kein Zwinghof hier,
Und fest war keine Wohnung, als das Grab.

Walther Fürst.

Ein Grab der Freiheit ist's! Ihr nennt's mit Namen.

Stauffacher.

Herr Walther Fürst, ich will Euch nicht verhalten :
Nicht eine müß'ge Reugler führt mich her ;
Mich drücken schwere Sorgen — Drangsal hab' ich
Zu Haus verlassen, Drangsal find' ich hier.
Denn ganz unendlich ist's, was wir erdulden,
Und dieses Dranges ist kein Ziel zu seh'n.
Frei war der Schweizer von Uralters her²;
Wir sind's gewohnt, daß man uns gut begegnet.
Ein Solches war im Lande nie erlebt,
So lang ein Hirte trieb auf diesen Bergen.

STAUFFACHER. Jamais pareille chose ne s'était vue à Uri. De mémoire d'homme, il n'y a eu ici de maison de force ; et il n'y avait d'éternelle demeure que le tombeau.

WALTHER FÜRST. Oui, c'est le tombeau de la liberté ; vous l'appellez par son nom.

STAUFFACHER. Maître Walther Furst, je ne veux point vous le dissimuler, ce n'est pas une oisive curiosité qui m'amène ici. De graves soucis me préoccupent : j'ai laissé l'oppression chez moi, je retrouve ici l'oppression. Ce que nous endurons est tout à fait insupportable, et à cette tyrannie l'on ne voit point de terme. Le Suisse a été libre de toute antiquité ; nous sommes habitués à être traités avec bonté. Jamais rien de tel ne s'était vu dans le pays, depuis qu'un berger gravit ces montagnes.

Ihr habt's da

gleich

mit einem Blicke!

Stauffacher. Ein solches

ist nie gewesen in Uri.

Seit Menschenzeiten

war kein Zwinghof hier,

und keine Wohnung war fest

als das Grab.

Walther Fürst.

Es ist das Grab der Freiheit;

ihr nennt's mit Namen.

Stauffacher.

Herr Walther Fürst,

ich will Euch nicht verhalten;

nicht eine müßige Neugier

führt mich her;

schwere Sorgen drücken mich.

Ich habe verlassen Drangsal

zu Hause;

ich finde Drangsal hier.

Denn was wir erdulden,

ist ganz unendlich,

und kein Ziel dieses Dranges

ist zu sehen.

Der Schweizer war frei

von Uralters her;

wir find's gewohnt;

daß man uns begegnet gut.

Ein solches war

nie erlebt im Lande,

so lang ein Hirte

trieb

auf diesen Bergen.

Vous l'avez là (pouvez l'embrasser)

à-l'instant-même

d'un seul coup-d'œil!

STAUFFACHER. Une pareille-chose

n'a jamais existé à Uri.

De mémoire-d'-homme

il n'y a pas eu de fort ici,

et nulle demeure n'était forte

que le tombeau.

WALTHER FÜRST.

C'est le tombeau de la liberté:

vous l'appellez par son nom.

STAUFFACHER.

Seigneur Walther Fürst,

je ne veux point vous le cacher;

ce n'est pas une oisive curiosité

qui m'amène ici;

de graves soucis m'oppressent.

J'ai laissé la souffrance

à la maison;

je trouve la souffrance ici.

Car ce que nous endurons

est tout-à-fait insupportable,

et nul terme de (à) cette oppression

n'est à voir.

Le Suisse était libre

de toute-antiquité;

nous sommes habitués à cela, savoir:

qu'on nous traite bien.

Un tel-état-de-choses ne s'était

jamais vu dans le pays, (berger

aussi long-temps-que (depuis qu') un

menait *paitre son troupeau*

sur ces montagnes.

Walther Fürst.

Ja, es ist ohne Beispiel, wie sie's treiben !
Auch unser edler Herr von Attinghausen,
Der noch die alten Zeiten hat geseh'n,
Meint selber, es sei nicht mehr zu ertragen.

Stauffacher.

Auch drüben unterm Wald¹ geht Schweres vor,
Und blutig wird's gebüßt — Der Wolfenschießen,
Des Kaisers Vogt, der auf dem Roßberg hauste,
Gelüsten trug er nach verbotner Frucht;
Baumgarten's Weib, der haushält zu Alzellen,
Wollt' er zu frecher Ungebühr mißbrauchen,
Und mit der Art hat ihn der Mann erschlagen.

Walther Fürst.

O, die Gerichte Gottes sind gerecht!
— Baumgarten, sagt Ihr? Ein bescheidner Mann!
Er ist gerettet doch und wohl geborgen?

Stauffacher.

Suer Sidam hat ihn übern See geflüchtet;

WALTHER FURST. Oui, une pareille conduite est sans exemple, et notre noble seigneur d'Attinghausen, qui se souvient encore des vieux temps, pense lui-même que cela ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER. Là-bas aussi, à Unterwald, il se passe de graves événements; et la vengeance a été sanglante. Le bailli de l'Empereur, Wolfenschiess, qui demeurait sur le Rossberg, a élevé ses désirs vers le fruit défendu; il a voulu abuser de la femme de Baumgarten qui habite Alzellen, et le mari l'a frappé de sa hache.

WALTHER FURST. Oh! les jugements de Dieu sont justes... Baumgarten, dites-vous? un homme doux et honnête! Il est sauvé, n'est-ce pas, et bien caché?

STAUFFACHER. Votre gendre l'a fait passer de l'autre côté du lac,

Walt her Fürst.

Ja, es ist ohne Beispiel
wie sie es treiben !

Unser edler Herr
von Attinghausen,
der hat gesehen
noch die alten Zeiten
meint selber auch,
es sei nicht mehr zu ertragen.

Stauffacher. Drüben auch
unter dem Wald
geht vor Schweres,
und es wird gebüßt
blutig.

Der Wolfenschiessen,
der Bogt des Kaisers,
der hauste auf dem Rossberg,
trug Gelüsten nach
verbotener Frucht ;
er wollte mißbrauchen
das Weib Baumgartens,
der haushält zu Alzellen,
zu frecher Ungebühr,
und der Mann hat ihn erschlagen
mit der Art.

Walt her Fürst.

O die Gerichte Gottes
sind gerecht !

Baumgarten, sagt Ihr ?
ein bescheid'ner Mann !

Er ist doch gerettet,
und wohl geborgen ?

Stauffacher.

Guer Eidam

hat ihn gestüchzet

WALTHER FURST.

Oui, c'est sans exemple [duisent] !
comme ils mènent la chose (se con-
Notre noble seigneur
d'Attinghausen ,
qui a vu
encore les vieux temps ,
pense lui-même aussi ,
que ce n'est plus à supporter.

STAUFFACHER. De-l'autre-côté aussi
sous la forêt (dans l'Unterwalden) ,
se passent de-graves-choses,
et ça est expié (on l'expie)
d'une-manière-sanglante.

Wolfenschiessen,
le bailli de l'Empereur,
qui résidait sur le Rossberg ,
portait ses desirs vers (désirait)
un fruit défendu ;
il voulait abuser
de la femme de Baumgarten
qui est-établi à Alzellen ,
par un insolent outrage ,
et le mari l'a tué
avec la hache.

WALTHER FURST.

Où ! les jugements de Dieu
sont justes !

Baumgarten, dites-vous ?
un homme modéré !

Il est pourtant (, j'espère,) sauvé,
et bien caché.

STAUFFACHER.

Votre gendre

l'a sauvé en le conduisant

Bei mir zu Steinen halt' ich ihn verborgen —
 — Noch Gräulicher's hat mir derselbe Mann
 Berichtet, was zu Sarnen¹ ist geschehn.
 Das Herz muß jedem Wiedermanne bluten.

Walther Fürst (aufmerksam).

Sagt an, was ist's?

Stauffacher.

Im Melchthal², da, wo man
 Eintritt bei Kerns, wohnt ein gerechter Mann,
 Sie nennen ihn den Heinrich von der Halden,
 Und seine Stimm' gilt was in der Gemeinde.

Walther Fürst.

Wer kennt ihn nicht? Was ist's mit ihm? Vollendet!

Stauffacher.

Der Landenberger hüßte seinen Sohn
 Um kleinen Fehlers willen, ließ die Ochsen,
 Das beste Paar, ihm aus dem Pfluge spannen;
 Da schlug der Knab' den Knecht und wurde flüchtig.

Walther Fürst (in höchster Spannung).

Der Vater aber — sagt, wie steht's um den?

et il est caché chez moi à Steinen. Il m'a appris quelque chose de plus affreux encore, qui s'est passé à Sarnen; c'est à faire saigner le cœur de tout honnête homme.

WALTHER FURST, *attentif*. Dites, qu'y a-t-il?

STAUFFACHER. Dans le Melchthal, à l'entrée de Kerns, demeure un honnête homme qu'on appelle Henri de Halden; sa parole a de l'influence sur le peuple.

WALTHER FURST. Qui ne le connaît pas? Eh bien! que lui est-il arrivé? Achevez.

STAUFFACHER. Landenberg, pour punir son fils d'une faute légère, voulut faire dételer de sa charrue le meilleur couple de ses bœufs; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg, et a pris la fuite.

WALTHER FURST, *dans une vive anxiété*. Et le père? dites-moi, qu'est-il devenu?

übern See ;
 ich halte ihn verbergen bei mir
 zu Steinen.
 Derselbe Mann hat mir berichtet
 Gräulicheres noch,
 was geschehen ist zu Sarnen.
 Das Herz muß bluten
 jedem Bleidermann.
 Walther Fürst aufmerksam.
 Sagt an, was ist's ?
 Stauffacher.
 Im Melchthal,
 da wo man eintritt bei Kerns
 wohnt ein gerechter Mann,
 sie nennen ihn
 Heinrich von der Halden,
 und seine Stimme
 gilt was
 in der Gemeinde.
 Walther Fürst.
 Wer kennt ihn nicht ?
 Was ist's mit ihm ?
 Vollenbet.
 Stauffacher.
 Der Landenberger
 büßte seinen Sohn
 um kleinen Fehlers willen,
 ließ ihm spannen aus dem Pflug
 die Ochsen, das beste Paar :
 da schlug der Knabe den Knecht
 und wurde flüchtig.
 Walther Fürst.
 in höchster Spannung.
 Aber der Vater —
 sagt, wie steht's
 um den ?

au-delà-(de l'autre côté-) du lac ;
 je le tiens caché chez moi
 à Steinen.
 Le même homme m'a appris [re,
 quelque-chose-de-plus-affreux enco-
 qui est arrivée à Sarnen.
 Le cœur doit saigner
 à tout honnête-homme.
 WALTHER FURST attentif.
 Dites, qu'est-ce ?
 STAUFFACHER.
 Dans le Melchthal (vallée de la Melch),
 là où l'on y entre près de Kerns,
 habite un homme juste,
 ils l'appellent
 Henri de la Halden,
 et sa parole
 vaut quelque-chose (a du poids)
 dans la commune.
 WALTHER FURST.
 Qui ne le connaît pas ?
 Qu'y a-t-il avec lui ?
 Achevez.
 STAUFFACHER.
 Landenberg
 punit son fils
 pour une petite (légère) faute,
 et il lui fit dételar de la charrue
 les bœufs, le meilleur couple :
 alors le fils frappa le valet du bailli
 et devint fugitif (s'enfuit).
 WALTHER FURST
 dans une suprême (vive) attente.
 Mais le père —
 dites, comment est-ce
 pour celui-là ? (que lui est-il arrivé ?)

Stauffacher.

Den Vater läßt der Landenberger fordern,
Zur Stelle schaffen soll er ihm den Sohn,
Und da der alte Mann mit Wahrheit schwört,
Er habe von dem Flüchtling keine Kunde,
Da läßt der Vogt die Folterknechte kommen —

Walther Fürst

(springt auf und will ihn auf die andere Seite führen).

O still, nichts mehr!

Stauffacher

(mit steigendem Ton).

„Ist mir der Sohn entgangen,
„So hab' ich dich“ — läßt ihn zu Boden werfen,
Den spit'gen Stahl ihm in die Augen bohren —

Walther Fürst.

Barmherz'ger Himmel!

Melchthal (stürzt heraus).

In die Augen, sagt Ihr?

Stauffacher

(erstaunt zu Walther Fürst).

Wer ist der Jüngling?

Melchthal

(faßt ihn mit krampfhafter Heftigkeit).

In die Augen? Redet!

Walther Fürst.

O der Bejammernswürdige!

STAUFFACHER. Landenberg a fait sommer le père de lui livrer sur-le-champ son fils, et comme le vieillard jurait, et c'était la vérité, qu'il n'avait aucune nouvelle du fugitif, le bailli a fait venir les bourreaux.

WALTHER FURST se lève précipitamment, et veut l'emmener de l'autre côté. Oh! silence! pas un mot de plus.

STAUFFACHER, élevant la voix. « Le fils m'est échappé, a-t-il dit, mais toi je te tiens... » Il le fait jeter par terre, et un acier aigu lui perce les yeux.

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde!

MELCHTHAL se précipite dans la chambre. Les yeux, dites-vous?

STAUFFACHER, étonné, à Walther Furst. Quel est ce jeune homme?

MELCHTHAL, saisissant Stauffacher avec un mouvement convulsif. Les yeux?... Parlez.

WALTHER FURST. Oh! le malheureux!

Stauffacher. Der Landenberger
ließ fordern den Vater ;
er soll ihm schaffen
den Sohn zur Stelle.
Und da der alte Mann
schwört mit Wahrheit,
er habe
keine Kunde vom Flüchtling,
da läßt der Vogt kommen
die Folterknechte ...

Walther Fürst springt auf,
und will ihn führen
auf die andere Seite.

O, still, nichts mehr !

Stauffacher
mit steigendem Ton.

„Ist mir entgangen
der Sohn,
so hab' ich dich ; „
läßt ihn werfen zu Boden ,
und ihm bohren den spitzen Stahl
in die Augen.

Walther Fürst.
Barmherziger Himmel !

Melchthal stürzt heraus.
In die Augen, sagt Ihr ?

Stauffacher erstaunt
zu Walther Fürst.
Wer ist der Jüngling ?

Melchthal faßt ihn
mit trampfhafter Festigkeit.

In die Augen ? Redet.

Walther Fürst.
O der Bejammernswürdige !

STAUFFACHER. Landenberg
sit citer le père :
il (le père) lui doit livrer
le (son) fils sur-place.
Et, comme le vieillard
jure avec vérité ,
qu'il n'a
aucune nouvelle du fugitif ,
alors le bailli fait venir
les valets-de-torture (les bourreaux) ...

WALTHER FURST se leve-vivement,
et veut le conduire
sur (de) l'autre côté.

Oh , silence ! rien de plus !

STAUFFACHER
d'un ton plus-élevé.

« M'est-il échappé
le fils (si le fils m'est échappé), dit-il ,
eh bien, j'ai toi. »

Il le fait jeter par terre , [aigu
et lui fait forer (enfoncer) l'acier
dans les yeux.

WALTHER FURST.
Ciel miséricordieux !

MELCHTHAL sort-brusquement.
Dans les yeux , dites-vous ?

STAUFFACHER etonne
à WALTHER FURST.
Qui est ce jeune homme ?

MELCHTHAL le saisit
avec une violence convulsive.

Dans les yeux ? Parlez.

WALTHER FURST. [malheureux).
Oh ! le digne - de - compassion (le

Stauffacher.

Wer ist's?

(Da Walther Fürst ihm ein Zeichen gibt.)

Der Sohn ist's? Allgerechter Gott!

Melchthal.

Und ich

Muß ferne sein! — In seine beiden Augen?

Walther Fürst.

Bezwinget Euch! Ertragt es, wie ein Mann! —

Melchthal.

Um meiner Schuld, um meines Frevels willen!

— Blind also? Wirklich blind, und ganz geblendet?

Stauffacher.

Ich sag't. Der Quell des Sehns ist ausgeflossen;

Das Licht der Sonne schaut er niemals wieder.

Walther Fürst.

Schönt seines Schmerzens!

Melchthal.

Niemals! Niemals wieder!

(Er drückt die Hand vor die Augen und schweigt einige Momente, dann wendet er sich von dem einen zum andern, und spricht mit sanfter, von Thränen erstickter Stimme.)

O, eine edle Himmelsgabe ist

Das Licht des Auges — Alle Wesen leben

Vom Lichte, jedes glückliche Geschöpf —

STAUFFACHER. Qui est-ce? (Walther Fürst lui fait un signe.) C'est le fils? Juste Dieu!

MELCHTHAL. Et moi, j'étais loin!... Les deux yeux?

WALTHER FÜRST. Maîtrisez-vous; supportez ce malheur en homme.

MELCHTHAL. Pour ma faute, pour mon emportement! Ainsi aveugle, réellement aveugle, tout à fait aveugle?

STAUFFACHER. Je l'ai dit: la source de la lumière est tarie pour lui, jamais plus il ne reverra l'éclat du soleil.

WALTHER FÜRST. Ménagez sa douleur.

MELCHTHAL. Jamais, jamais! (Il presse sa main sur ses yeux, et se tait quelques instants; puis il se tourne tantôt vers l'un et tantôt vers l'autre, et parle d'une voix douce, étouffée par les larmes.) Oh! c'est un noble présent du ciel que la lumière du jour... Tous les êtres, toutes les créatures heureuses vivent de la lumière...

Stauffacher. Wer ist's?

Da Walther Fürst
ihm ein Zeichen giebt.

Es ist der Sohn? Allgerechter Gott!
Melchthal.

Und ich muß sein ferne!

In seine beiden Augen?

Walther Fürst.

Bezwinget Euch!

ertragt es wie ein Mann.

Melchthal.

Um meiner Schuld willen,

Um meines Trevels willen!

Also blind! Wirklich blind

und ganz geblendet?

Stauffacher. Ich sagte es.

Der Duell des Sehens
ist ausgestossen.

Er schaut niemals wieder
das Licht der Sonne.

Walther Fürst

Schont seines Schmerzens!

Melchthal.

Niemals, niemals wieder!

Er drückt die Hand
vor die Augen
und schweigt
einige Momente;
dann wendet er sich
von dem Einen zu dem Andern
und spricht mit sanfter Stimme
erfüllt von Thränen.

O, das Licht des Auges
ist eine edle Himmelsgabe!
Alle Wesen leben vom Lichte,
jedes glückliche Geschöpf:

STAUFFACHER. Qui est-ce?

Comme WALTHER FÜRST
lui donne (fait) un signe.

C'est le fils? Dieu souverainement
MELCHTHAL. [juste!

Et moi! il faut que je sois loin! —

Dans ses deux yeux?

WALTHER FÜRST.

Matrisez-vous!

supportez le comme (en) homme.

MELCHTHAL.

Pour ma faute,

pour mon crime!

Ainsi aveugle! Réellement aveugle,
et tout-à-fait rendu-aveugle?

STAUFFACHER. Je l'ai dit.

La source de la vue
est tarie.

Il ne revoit (reverra) jamais
la lumière du soleil.

WALTHER FÜRST.

Épargnez sa douleur.

MELCHTHAL.

Jamais, jamais plus!

Il presse la main
devant les (sur ses) yeux,
et garde-le-silence
pendant quelques moments;
ensuite il se tourne
de l'un vers l'autre,
et dit d'une voix douce,
étouffée par les larmes.

Oh! la lumière de l'œil
est un noble don-du-ciel!

Tous les êtres vivent de la lumière,
toute heureuse créature:

Die Pflanze selbst kehrt freudig sich zum Lichte.
 Und er muß sitzen, fühlend¹, in der Nacht,
 Im ewig Finstern — ihn erquickt nicht mehr — —
 Der Matten warmes Grün, der Blumen Schmelz²,
 Die rothen Firnen³ kann er nicht mehr schauen —
 Sterben ist nichts — doch leben und nicht sehen,
 Das ist ein Unglück — Warum seht ihr mich
 So jammernd an? Ich hab' zwei frische Augen,
 Und kann dem blinden Vater keines geben,
 Nicht einen Schimmer von dem Meer des Lichts,
 Das glanzvoll, blendend, mir ins Auge dringt.

Stauffacher.

Ach, ich muß Euren Jammer noch vergrößern,
 Statt ihn zu heilen — Er bedarf noch mehr!
 Denn alles hat der Landvogt ihm geraubt;
 Nichts hat er ihm gelassen als den Stab,
 Um nackt und blind von Thür zu Thür zu wandern.

Melchthal.

Nichts als den Stab dem augenlosen Greis!
 Alles geraubt, und auch das Licht der Sonne,

La plante elle-même se tourne amoureusement vers la lumière; et lui, avec le sentiment de son malheur, il restera dans la nuit, dans l'éternelle obscurité! Le vert gazon des prairies ne réjouira plus ses regards, il ne verra plus l'émail des fleurs et les cimes empourprées des glaciers. Mourir n'est rien... mais vivre et ne rien voir, quel malheur!... Pourquoi me regardez-vous avec tant de compassion? Moi, j'ai deux bons yeux et je ne puis en donner un à mon père aveugle, je ne puis lui donner une parcelle de cet océan de lumière dont l'éclat pénètre dans mes yeux éblouis.

STAUFFACHER. Hélas! il faut que j'augmente encore votre douleur, au lieu de l'adoucir. Votre père est plus malheureux encore, car le bailli lui a tout ravi, et ne lui a rien laissé qu'un bâton pour aller nu et aveugle de porte en porte.

MELCHTHAL. Rien qu'un bâton au vieillard aveugle! Privé de tout, même de la lumière du soleil, ce bien dont le plus pauvre a sa part!

die Pflanze selbst kehrt sich freudig
zum Lichte.
Und er muß sitzen,
fühlend,
in der Nacht, im ewig Finstern!
Das warme Grün der Matten,
der Schmelz der Blumen
erquicht ihn nicht mehr;
er kann nicht mehr schauen
die rothen Firnen! —
Sterben ist nichts; doch leben
und nicht sehen, das ist ein Unglück!
Warum seht ihr mich an
so jammernd?
Ich habe zwei Augen frisch,
und kann geben keines
dem blinden Vater,
nicht einen Schimmer
von dem Meer des Lichts,
das mir bringt in's Auge
glanzvoll, blendend.
Stauffacher. Ach! ich muß
noch vergrößern Euren Jammer,
statt ihn zu heilen.
Er bedarf noch mehr!
denn der Landvogt
hat ihm alles geraubt;
er hat ihm nichts gelassen
als den Stab, um zu wandern
nackt und blind von Thür zu Thür.
Melchthal.
Nichts als den Stab
dem augenlosen Greis!
Alles geraubt, und auch
das Licht der Sonne,

la plante même se tourne joyeuse
vers-la lumière:
et lui, *il* doit rester-assis
sentant son *malheur*, [rité!
dans la nuit, dans l'éternelle obscu-
La chaude verdure des prairies,
et l'émail des fleurs,
ne le recrée (recréeront) plus;
il ne peut plus voir
les glaciers empourprés! —
Mourir n'est rien; mais vivre
et ne pas voir, voilà un malheur!
Pourquoi me regardez-vous
si pleins-de-compassion?
J'ai deux yeux frais (sains),
et *je n'en* peux donner aucun
au (à mon) père aveugle,
pas une lueur
de l'océan de lumière,
qui me pénètre dans l'œil,
éclatant, éblouissant.
STAUFFACHER. Hélas! Je dois
encore augmenter votre douleur,
au lieu de la guérir.
Il a-besoin encore de plus!
car le bailli
lui a tout ravi;
il ne lui a rien laissé
que le bâton, pour aller
nu et aveugle de porte en porte.
MELCHTHAL.
Rien que le bâton
au vieillard privé-de-ses-yeux!
Tout ravi, et même
la lumière du soleil,

Des Aermsten allgemeines Gut — Jetzt rede
 Mir keiner mehr von Bleiben; von Verbergen!
 Was für ein feiger Glender bin ich,
 Daß ich auf meine Sicherheit gedacht,
 Und nicht auf deine! — dein geliebtes Haupt
 Als Pfand gelassen in des Wüthrichs Händen!
 Feigherz'ge Vorsicht, fahre hin — Auf nichts
 Als blutige Vergeltung will ich denken.
 Hinüber will ich — keiner soll mich halten —
 Des Vaters Auge von dem Landvogt fordern —
 Aus allen seinen Reissgen heraus
 Will ich ihn finden — Nichts liegt mir am Leben,
 Wenn ich den heißen ungeheuren Schmerz
 In seinem Lebensblute fühle.

(Er will gehen.)

Walther Fürst.

Bleibt!

Was könnt Ihr gegen ihn? Er sitzt zu Sarnen
 Auf seiner hohen Herrenburg und spottet
 Ohnmächt'gen Zorns in seiner sichern Weste.

Melchthal.

Und wohnt' er droben auf dem Eispalast

Ne me parlez plus de rester ici, de me cacher! Quel misérable lâche j'ai été de songer à ma propre sûreté et non pas à la tienne, de laisser ta tête chérie comme un gage entre les mains de ce barbare! Loin d'ici, honteuse prévoyance! Je ne veux plus penser qu'à une vengeance sanglante. Je veux repasser le lac; nul ne m'en empêchera; je veux aller redemander au bailli les yeux de mon père; je l'irai trouver au milieu de ses cavaliers... Que m'importe la vie, si j'éteins dans son sang l'ardeur de mon affreuse douleur. (*Il veut sortir.*)

WALTHER FURST. Restez. Que pouvez-vous contre lui? Il est à Sarnen dans son château, et, du haut de sa forteresse imprenable, il se rit d'une impuissante fureur.

MELCHTHAL. Et quand il habiterait les palais de glace du Schreckhorn,

das allgemeine Gut des Armsten !
Keiner jetzt
rede mir mehr von bleiben,
von verbergen !

Was für ein feiger Elender bin ich,
daß ich gedacht auf meine Sicherheit
und nicht auf deine !

gelassen als Pfand
mein geliebtes Haupt
in den Händen des Wütherrichs !
Feigherzige Vorsicht, fahre hin !
Ich will denken an Nichts
als blutige Vergeltung.

Ich will hinüber ;
keiner soll
mich halten ;
fordern von dem Landvogt
das Auge des Vaters.

Ich will ihn finden
heraus aus allen
seinen Reifigen.

Nichts liegt
mir an dem Leben,
wenn ich fühle
den heißen ungeheuren Schmerz
in seinem Lebensblute.

Er will gehen.

Walter Fürst.
Bleibt ! Was könnt Ihr
gegen ihn ? Er sitzt zu Sarnen
auf seiner hohen Herrenburg,
und in seiner sichern Feste
spottet er ohnmächtigen Zornes.

Melchthal.

Und wohnte er

le bien commun du plus pauvre !

Que personne maintenant
ne me parle plus de rester,
de *me* cacher !

Quel lâche misérable je suis
que j'aie songé à ma *propre* sûreté,
et non à la *tienne* !

que j'aie laissé comme gage
ta tête chérie

dans (entre) les mains du tyran !
Prévoyance au-lâche-cœur, loin de
Je ne veux penser à rien [moi !
qu'à une sanglante représaille.

Je veux *aller* de-l'autre-côté *du lac* ;
nul ne doit

me retenir (ne me retiendra) ;
je veux réclamer du bailli
l'œil de mon père.

Je veux le trouver (je le trouverai)
hors de (au milieu de) tous
ses cavaliers.

Rien (nul prix) n'est-attaché [vie ?),
pour moi à la vie, (que m'importe la
si je rafraichis (pourvu que je calme)
la (ma) brûlante immense douleur
dans le sang-de-sa-vie.

Il veut s'en-aller.

WALTHER FURST.

Restez ! Que pouvez vous *seul*
contre lui ? Il se-tient à Sarnen
dans son haut château-seigneurial,
et dans sa sûre forteresse
il se-rit d'une impuissante colère.

MELCHTHAL.

[rerait

Et demeurerait-il (quand il demeu-

Des Schreckhorns oder höher, wo die Jungfrau
 Seit Ewigkeit verschleiert sitzt — ich mache
 Mir Bahn zu ihm; mit zwanzig Jünglingen,
 Gesinnt wie ich, zerbrech' ich seine Feste.
 Und wenn mir niemand folgt, und wenn ihr alle,
 Für eure Hütten bang und eure Heerden,
 Euch dem Tyrannenjoch beugt — die Hirten,
 Will ich zusammenrufen im Gebirg',
 Dort unterm freien Himmelssdache, wo
 Der Sinn noch frisch ist und das Herz gesund,
 Das ungeheuer Gräßliche erzählen.

Stauffacher (zu Walther Furst)

Es ist auf seinem Gipfel — Wollen wir
 Erwarten, bis das Aeußerste —

Melchthal.

Welch Aeußerstes

Ist noch zu fürchten, wenn der Stern des Auges
 In seiner Höhle nicht mehr sicher ist?
 — Sind wir denn wehrlos? Wozu lernten wir
 Die Armbrust spannen und die schwere Wucht
 Der Streitart schwingen? Jedem Wesen ward

ou plus haut encore au milieu des neiges dont la Jungfrau voile sa cime depuis l'éternité, je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui ; avec vingt jeunes hommes résolus comme moi , je renverserai sa forteresse. Et si personne ne veut me suivre , si tous , tremblant pour vos cabanes et vos troupeaux , vous vous courbez sous le joug du tyran , j'appellerai les bergers de la montagne , et là , sous la libre voûte du ciel , là où la pensée est vierge encore , où le cœur est resté pur , je leur raconterai cette monstrueuse cruauté.

STAUFFACHER , à Walther Furst. La tyrannie est à son comble... Voulons-nous attendre jusqu'à l'extrémité ?

MELCHTHAL. Quelle extrémité avons-nous encore à craindre, quand la prunelle des yeux n'est plus en sûreté dans son orbite ? Sommes-nous donc sans défense ? Pourquoi avons-nous appris à tendre l'arbalète et à manier la pesante hache d'armes ? Chaque être trouve

brohen auf dem Eispalast
des Schreckhorns, oder Höher,
wo die Jungfrau sitzt verschleiert
seit Ewigkeit,
ich mache mir Bahn
zu ihm ; mit zwanzig Jünglingen
gestant wie ich,
zerbreche ich seine Feste.
Und wenn Niemand mir folgt,
und wenn ihr alle, bang
für eure Hütten und eure Heerden,
euch beuget
dem Tyrannenjoch,
will ich zusammenrufen
die Hirten im Gebirg,
dort unter dem freien Himmelsdache,
wo der Sinn ist noch frisch
und das Herz gesund,
erzählen
das ungeheuer Gräßliche.
Stauffacher zu W. Fürst.
Es ist auf seinem Gipfel.
Wollen wir erwarten,
bis
das Äußerste ...
Melchthal. Welches Äußersten
ist noch zu fürchten,
wenn der Stern des Auges
nicht mehr sicher ist
in seiner Höhle ?
Sind wir denn mehrlos ?
Wozu lernten wir
spannen die Armbrust
und schwingen die schwere Wucht
der Streitart ?

là-haut sur (dans) le palais-de-glace
du Schreckhorn, ou plus haut encore
là où la Vierge trône voilée,
depuis l'éternité,
je me fais (je m'ouvrirai) un chemin
jusqu'à lui ; avec vingt jeunes-gens
animés-des-mêmes-sentiments que
je brise sa forteresse. [moi,
Et si personne ne me suit,
et si vous tous, tremblant
pour vos cabanes et vos troupeaux,
vous vous courbez
au (sous le) joug-des-tyrans ;
je veux convoquer
les bergers dans la montagne,
et là, sous le libre toit-du-ciel,
où la pensée est encore fraîche,
et le cœur sain (pur),
leur raconter
cette monstrueuse horreur.
STAUFFACHER à WALTHER FÜRST.
C'est à son comble.
Voulons-nous attendre
jusqu'à-ce-que
la dernière-extrémité....
MELCHTHAL. Quelle extrémité
est encore (reste) à craindre,
quand l'étoile (la prunelle) de l'œil
n'est plus en-sûreté
dans sa cavité (son orbite) ?
Sommes-nous donc sans-défense ?
A quoi bon apprenions-nous
à tendre l'arbalète
et à brandir le lourd poids
de la hache-de-combat ?

Ein Nothgewehr in der Verzweiflung Angst;
 Es stellt sich der erschöpfte Hirsch und zeigt
 Der Meute sein gefürchtetes Geweih,
 Die Gemse reißt den Jäger in den Abgrund¹ —
 Der Pflugstier selbst, der sanfte Hausgenoss
 Des Menschen, der die ungeheure Kraft
 Des Halses duldsam unters Joch gebogen,
 Springt auf, gereizt, weßt sein gewaltig Horn,
 Und schleudert seinen Feind den Wolken zu.

Walt her Fürst.

Wenn die drei Lände dächten wie wir drei,
 So möchten wir vielleicht etwas vermögen.

Stauffacher.

Wenn Uri ruft, wenn Unterwalden hilft,
 Der Schwyzer wird die alten Bünde ehren.

Melchthal.

Groß ist in Unterwalden meine Freundschaft²,
 Und jeder wagt mit Freuden Leib und Blut,
 Wenn er am andern einen Rücken³ hat
 Und Schirm — O fromme Väter dieses Landes!

un moyen de défense dans l'angoisse du désespoir; le cerf épuisé s'arrête, et présente à la meute son bois redoutable; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme; le bœuf lui-même, ce docile compagnon de l'homme, qui soumet patiemment à notre joug son front puissant, s'élance, si on l'irrite, aiguise sa corne terrible, et lance son ennemi dans les airs.

WALTHER FURST. Si les trois cantons pensaient comme nous trois, nous pourrions peut-être entreprendre quelque chose.

STAUFFACHER. Qu'Uri appelle, qu'Unterwald vienne en aide, Schwytz respectera l'antique alliance.

MELCHTHAL. J'ai de nombreux amis dans Unterwald, et chacun risquera avec joie son sang et sa vie, s'il se sent soutenu et protégé. O vénérables pères de la patrie, me voici, moi, jeune homme, au milieu

Jedem Wesen warb
 ein Nothgewehr
 in der Angst der Verzweiflung.
 Der erschöpfte Hirsch stellt sich
 und zeigt der Meute
 sein gefürchtetes Geweih;
 die Gemse reißt den Jäger
 in den Abgrund;
 der Flügfier selbst,
 der sanfte Hausgenosß des Menschen,
 der gebogen
 duldsam unter's Joch
 die ungeheure Kraft des Halses,
 springt auf, gereizt,
 weßt sein gewaltig Horn,
 und schleubert seinen Feind
 den Wolken zu.

W a l t h e r F ü r s t.

Wenn die drei Lände dächten
 wie wir drei,
 so möchten wir vielleicht
 etwas vermögen.

S t a u f f a c h e r. Wenn Uri rußt,
 wenn Unterwalden hilft,
 der Schwytzer wird ehren
 die alten Bünde.

M e l c h t h a l.

Meine Freundschaft ist
 groß
 in Unterwalden,
 und jeder wagt
 mit Freuden Leib und Blut,
 wenn er hat am Andern
 einen Rücken und Schirm.
 O fromme Väter dieses Landes!

A chaque être il fut *donné*
 une arme-de-défense
 dans l'angoisse du désespoir.
 Le cerf épuisé s'arrête
 et montre (présente) à la meute
 son redoutable bois;
 le chamois entraîne le chasseur
 dans l'abîme;
 le bœuf-de-la-charrue lui-même,
 le doux compagnon-domestique de
 qui *a courbé* l'homme,
 patiemment sous le-joug
 l'immense force de son cou,
 bondit, irrité (si on l'irrite),
 aiguise sa puissante corne,
 et lance son ennemi
 vers les nues.

WALTHER FURST.

Si les trois pays pensaient
 comme nous trois,
 alors nous pourrions peut-être
 faire quelque-chose.

STAUFFACHER. Si Uri appelle,
 si Unterwalden aide,
 le Schwytzois respectera
 les anciennes alliances.

MELCHTHAL.

Mon amitié est
 grande (mes amis sont nombreux)
 dans Unterwalden,
 et chacun risque (risquera)
 avec joie corps et sang (sa vie),
 s'il a dans l'autre
 un dos (un soutien) et une protection.
 O pieux pères de ce pays!

Ich stehe, nur ein Jüngling, zwischen euch,
 Den Vielerfahrenen — meine Stimme muß
 Bescheiden schweigen in der Landsgemeine.
 Nicht, weil ich jung bin und nicht viel erlebte,
 Verachtet meinen Rath und meine Rede!
 Nicht lüftern jugendliches Blut, mich treibt
 Des höchsten Jammers schmerzliche Gewalt,
 Was auch den Stein des Felsen muß erbarmen.
 Ihr selbst seid Väter, Häupter eines Hauses,
 Und wünscht euch einen tugendhaften Sohn,
 Der eures Hauptes heil'ge Locken ehre,
 Und euch den Stern des Auges fromm bewache.
 O, weil Ihr selbst an eurem Leib und Gut
 Noch nichts erlitten, eure Augen sich
 Noch frisch und hell in ihren Kreisen regen,
 So sei euch darum unsre Noth nicht fremd!
 Auch über euch hängt des Tyrannen Schwert,
 Ihr habt das Land von Oestreich abgewendet;

de vous si pleins d'expérience; ma voix doit se taire modestement
 dans les conseils du pays. Cependant, bien que je sois jeune et que la
 vie m'ait peu appris, ne méprisez point mes paroles. Ce n'est point
 la fougue du jeune âge qui m'entraîne, c'est la violence irrésistible d'un
 désespoir qui attendrirait des rochers. Vous-mêmes vous êtes pères
 et chefs de famille, vous désirez avoir un fils vertueux qui honore
 vos cheveux blancs, et qui veille pieusement sur la prunelle de vos
 yeux. Oh! sans doute, vous n'avez encore rien souffert ni dans
 votre personne ni dans vos biens; vos yeux roulent encore vifs
 et perçants dans leur orbite; mais ne restez pas pour cela étran-
 gers à notre malheur. Sur vous aussi est suspendue l'épée du ty-
 ran: vous avez détourné le pays de la domination de l'Autriche;

Ich stehe, nur ein Jüngling,
zwischen euch den Väterfährnen,
meine Stimme muß schweigen
bescheiden
in der Landsgemeine.
Verachtet nicht,
weil ich bin jung
und nicht viel erlebte,
meinen Rath und meine Rede.
Nicht ein Blut
jugendlich lüftern,
die schmerzliche Gewalt
des höchsten Jammers treibt mich;
was muß erbarmen
auch den Stein des Felsen.
Ihr selbst seid Väter,
Häupter eines Hauses,
und wünscht euch
einen tugendhaften Sohn der ehre
die heiligen Locken eures Hauptes,
und euch bewache fromm
den Stern des Auges.
O, weil ihr selbst
noch nichts erlitten
an eurem Leib und Gut,
eure Augen sich regen
frisch und hell
in ihren Kreisen,
so sei darum unsere Noth
euch nicht fremd.
Das Schwert des Tyrannen hängt
auch über euch,
ihr habt das Land abgewendet
von Oestreich;
das Unrecht meines Vaters

Je suis ici, seulement un jeune-homme
entre vous les très-expérimentés,
ma voix doit se-taire
modestement
dans l'assemblée-du-peuple.
Ne dédaignez point,
parce que je suis jeune
et n'ai pas beaucoup vu,
mon conseil et mon discours.
Ce n'est pas un sang
juvénile et présomptueux,
c'est la douloureuse violence | *pousse;*
d'un suprême désespoir qui me
ce-qui doit émouvoir-de-compassion
même la pierre du rocher.
Vous mêmes êtes pères,
chefs d'une maison,
et vous vous souhaitez
un vertueux fils qui respecte
les boucles sacrées de votre tête,
et qui vous garde pieusement
la prunelle de l'œil (de vos yeux).
Oh! parce-que vous mêmes
n'avez encore rien souffert
dans votre corps et votre bien,
et que vos yeux se meuvent (tournent)
sains et brillants
dans leurs orbites,
que pour-cela notre malheur
ne vous soit pas étranger.
Le glaive du tyran est-suspendu
aussi sur vous (sur vos têtes);
vous avez détourné le pays
de l'Autriche;
le tort de mon père

Kein anderes war meines Vaters Unrecht;
Ihr seid in gleicher Mitschuld und Verdammniß.

Stauffacher (zu Walther Fürst).

Beschließet Ihr! Ich bin bereit zu folgen.

Walther Fürst.

Wir wollen hören, was die edeln Herrn
Von Sillinen¹, von Attinghausen rathen —
Ihr Name, denk' ich, wird uns Freunde werben.

Melchthal.

Wo ist ein Name in dem Waldgebirg²
Ehrwürdiger, als Eurer und der Eure?
An solcher Namen ächte Währung³ glaubt
Das Volk, sie haben guten Klang⁴ im Lande.
Ihr habt ein reiches Erb' von Vätertugend,
Und habt es selber reich vermehrt — Was braucht's
Des Edelmanns? Laßt's uns allein vollenden!
Wären wir doch allein im Land! Ich meine,
Wir wollten uns schon selbst zu schirmen wissen.

mon père n'a pas eu d'autre tort : vous êtes coupables et condamnés comme lui.

STAUFFACHER, à Walther Fürst. Décidez ; je suis prêt à vous suivre.

WALTHER FÜRST. Il faudrait savoir ce que pensent les nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen. Leur nom, je pense, nous donnera des amis.

MELCHTHAL. Quel nom dans nos montagnes est plus respectable que les vôtres ? Le peuple a toute confiance en de tels noms et leur autorité est grande en ce pays. Vous avez reçu de vos pères un riche héritage de vertus, et vous l'avez vous-mêmes richement augmenté. Qu'avons-nous besoin des nobles ? Achéons seuls notre entreprise. Que ne sommes-nous seuls dans le pays ! nous saurions bien, je crois, nous défendre nous-mêmes.

war kein anderes ;
 ihr seid in gleicher
 Mitschuld und Verdamniß.
 STAUFFACHER zu W. Fürst.
 Beschließet !
 ich bin bereit zu folgen
 Walther Fürst
 Wir wollen hören,
 was die edeln Herrn
 von Sillinen, von Attinghausen
 rathen. Ihr Name, den' ich,
 wird uns werben Freunde
 Melchthal
 Wo ist
 in dem Waldberge
 ein Name ehrwürdiger
 als Eurer
 und der Eure ?
 Das Volk glaubt
 an die ächte Währung
 solcher Namen,
 sie haben guten Klang
 im Lande.
 Ihr habt ein reiches Erbe
 von Vätertugend,
 und habt es selber
 reich vermehrt.
 Was brauchst's
 des Edelmanns ?
 Laßt uns vollenden
 es allein !
 Wären wir doch allein
 im Land ! ich meine,
 wir wollten schon wissen
 uns selbst zu schützen.

n'était pas autre-chose ;
 vous êtes dans la même
 complicité et condamnation.
 STAUFFACHER à WALTHER FURST.
 Décidez !
 je suis prêt à vous suivre.
 WALTHER FURST.
 Nous voulons entendre
 ce que les nobles seigneurs
 de Sillinen et d'Attinghausen
 conseillent. Leur nom, je pense,
 nous acquerra des amis.
 MELCHTHAL.
 Où y-a-t-il (où trouverait-on)
 dans les cantons-forestiers
 un nom plus vénérable
 que le vôtre (celui de Stauffacher)
 et le vôtre (celui de W. Fürst) ?
 Le peuple a-foi
 en la réelle valeur
 de tels noms ;
 ils ont un bon son (ils sonnent bien)
 dans-le pays.
 Vous avez un riche héritage
 de vertus-paternelles,
 et vous l'avez vous-mêmes
 richement augmenté.
 Qu'est-il-besoin
 du gentilhomme ? (sons)
 Laissez-nous accomplir (accomplis-
 seuls l'entreprise !
 Fussions nous pourtant seuls
 dans le pays ! je pense, (rions bien)
 que nous voudrions déjà savoir (sau-
 nous-mêmes nous protéger.

Stauffacher.

Die Edeln drängt nicht gleiche Noth mit uns :
Der Strom, der in den Niederungen wüthet,
Bis jetzt hat er die Höhn noch nicht erreicht —
Doch ihre Hülfe wird uns nicht entgehn,
Wenn sie das Land in Waffen erst erblicken.

Walthar Fürst.

Wäre ein Obmann¹ zwischen uns und Oestreich,
So möchte Recht entscheiden und Gesetz.
Doch, der uns unterdrückt, ist unser Kaiser
Und höchster Richter — so muß Gott uns helfen
Durch unsern Arm — Erforschet Ihr die Männer
Von Schwyz, ich will in Uri Freunde werben.
Wen aber senden wir nach Unterwalden?

Melchthal.

Mich sendet hin — Wem läg' es näher an —

Walthar Fürst.

Ich geb's nicht zu, Ihr seid mein Gast, ich muß
Für Eure Sicherheit gewähren !

STAUFFACHER. Les mêmes maux ne pèsent point sur les nobles ; le torrent qui a dévasté le vallon n'a pas encore atteint les hauteurs. Cependant leurs secours ne nous manqueront pas , quand ils verront une fois le pays en armes.

WALTHER FURST. S'il y avait un arbitre entre l'Autriche et nous , la justice et les lois décideraient peut-être ; mais celui qui nous opprime , c'est notre Empereur , c'est le juge souverain. Il faut donc avoir recours à Dieu et à notre bras... Sondez les gens de Schwytz ; je trouverai des amis dans Uri... Qui enverrons-nous à Unterwald ?

MELCHTHAL. Envoyez-moi... A qui importe-t-il d'avantage...

WALTHER FURST. Je ne peux y consentir ; vous êtes mon hôte , et je dois veiller à votre sûreté.

STAUFFACHER.

Gleiche Noth drängt nicht
die Edeln mit uns :

der Strom, der wüthet
in den Niederungen,
hat noch nicht erreicht
bis jetzt die Höhn;
doch ihre Hülfe

wird uns nicht entfliehn,
wenn sie erst erblicken
das Land in Waffen.

WALTHER FÜRST.

Wäre

ein Obmann zwischen uns
und Oestreich,
Recht und Gesetz
möchte entscheiden.

Doch, der uns unterdrückt,
ist unser Kaiser
und höchster Richter.

So muß Gott uns helfen
durch unsern Arm.

Erforschet Ihr die Männer
von Schwyz,
ich will werben
Freunde in Uri.

Wen aber senden wir
nach Unterwalden ?

MELCHTHAL. Mich sendet hin.

Wem sag' es näher an...

WALTHER FÜRST.

Ich geb's nicht zu,
Ihr seid mein Gast,
ich muß gewähren
für Eure Sicherheit.

STAUFFACHER.

Une égale détresse ne presse pas
les nobles avec nous :

le torrent qui sévit
dans les terrains-bas ,
n'a pas encore atteint
jusqu'à présent les hauteurs ;
cependant leur secours
ne nous manquera pas ,
si une-fois ils voyent
le pays en armes.

WALTHER FÜRST.

Y-aurait-il (s'il y avait)

un arbitre entre nous
et l'Autriche ,
la justice et la loi
pourrait décider *entre nous*.

Mais celui qui nous opprime ,
est notre Empereur
et souverain juge.

Ainsi il faut que Dieu nous aide
par notre bras.

Vous , sondez les hommes
de Schwytz ,

moi , je veux recruter
des amis dans Uri.

Mais qui envoyons (enverrons)-nous
dans Unterwald ?

MELCHTHAL. Envoyez m'y.

A qui cela tiendrait-il plus à cœur...

WALTHER FÜRST.

Je ne l'accorde (y consens) pas :
vous êtes mon hôte ,
je dois répondre
pour (de) votre sûreté.

Melchthal.

Laßt mich!

Die Schliche kenn' ich und die Felsensteige;
Auch Freunde find' ich g'nug, die mich dem Feind
Verhehlen und ein Obdach gern gewähren.

Stauffacher.

Laßt ihn mit Gott hinüber gehn! Dort drüben
Ist kein Verräther — So verabscheut ist
Die Tyrannei, daß sie kein Werkzeug findet.
Auch der Alzeller soll uns nid' dem Wald
Genossen werben und das Land erregen.

Melchthal.

Wie bringen wir uns sichere Kunde zu,
Daß wir den Argwohn der Tyrannen täuschen?

Stauffacher

Wir könnten uns zu Brunnen² oder Treib³
Versammeln, wo die Kaufmannschiffe landen.

Walther Fürst.

So offen dürfen wir das Werk nicht treiben.
— Hört meine Meinung! Links am See, wenn man

MELCHTHAL. Laissez-moi partir, je connais les sentiers et les passages des rochers; je trouverai assez d'amis qui me déroberont à l'ennemi et me donneront volontiers un asile.

STAUFFACHER. Laissez-le aller à la garde de Dieu. Là-bas il n'y a point de trahisons. La tyrannie y est si abhorrée qu'elle ne trouve aucun instrument... Baumgarten de son côté nous aidera à recruter des auxiliaires dans le Niederwald et à soulever le pays.

MELCHTHAL. Comment nous transmettrons-nous des nouvelles certaines, sans éveiller les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER. Nous pourrions nous rassembler à Brunnen ou à Treib, où abordent les barques des marchands.

WALTHER FÜRST. Nous ne pouvons conduire si ouvertement cette entreprise. Écoutez mon avis: à gauche du lac, en allant vers Brun-

Melchthal.

Läßt mich! Ich kenne
die Schliche
und die Felsensteige:
Ich finde auch
genug Freunde,
die mich verhehlen dem Feind
und gewähren
gern ein Obdach.

Stauffacher.

Läßt ihn hinübergehen
mit Gott.
Dort drüben
ist kein Verräther.
die Tyrannei
ist so verabscheut,
daß sie kein Werkzeug findet.

Der Alzeller auch
soll uns werben
Genossen mit dem Wald
und das Land erregen
Melchthal

Wie bringen wir uns zu
sichere Kunde
daß wir täuschen
den Argwohn der Tyrannen?

Stauffacher.

Wir könnten uns versammeln
zu Brunnen oder Treib,
wo landen die Kaufmannsschiffe.
Walther Fürst.

Wir dürfen nicht
es treiben
so offen.

Hört meine Meinung.

MELCHTHAL.

Laissez moi *aller*! je connais
les chemins-détournés
et les sentiers-de-rochers.
Je trouve (trouverai) aussi
assez d'amis, [nemi,
qui me dérobent (déroberont) à l'en-
et m'accordent (m'accorderont)
volontiers un abri (asile).

STAUFFACHER.

Laissez le partir-de-l'autre-côté
avec *la garde de Dieu*.
Là, de-l'autre-côté,
il n'y a pas-de traître:
la tyrannie
y est tellement détestée,
qu'elle ne trouve pas-d'instrument.
L'homme-d'-Alzellen aussi
doit nous recruter
des auxiliaires sous la forêt,
et soulever le pays.

MELCHTHAL.

[nous
Comment nous portons (donnerons)-
des nouvelles certaines, [éveiller]
de-manière-que nous trompions (sans
le soupçon des tyrans?

STAUFFACHER.

Nous pourrions nous rassembler
à Brunnen ou à Treib [chands.
où abordent les bâtiments - mar-
WALTHER FURST.

Nous n'osons (ne pouvons)
pousser (conduire) l'œuvre
si ouvertement.

Écoutez mon avis.

Nach Brunnen fährt, dem Mythenstein¹ grad' über,
 Liegt eine Matte heimlich im Gehölz,
 Das Rütli² heist sie bei dem Volk der Hirten,
 Weil dort die Waldung ausgereutet ward.
 Dort ist's, wo unsre Landmark und die Cure

(zu Melchthal.)

Zusammengränzen, und in kurzer Fahrt

(zu Stauffacher.)

Trägt Euch der leichte Kahn von Schwyz herüber.
 Auf den Pfaden können wir dahin
 Bei Nachtzeit wandern und uns still berathen.
 Dahin mag jeder zehn vertraute Männer
 Mitbringen, die herzeinig sind mit uns,
 So können wir gemeinsam das Gemeine
 Besprechen und mit Gott es frisch beschließen.

Stauffacher.

So sei's! Jetzt reicht mir Cure bledre Rechte,
 Reicht Ihr die Cure her, und so wie wir
 Drei Männer jeso, unter uns, die Hände

nen, vis-à-vis du Mythenstein, il y a dans les bois une prairie cachée, les bergers la nomment le Rütli, parce que les bois ont été défrichés. C'est la limite de notre canton et du vôtre (à Melchthal), et il suffit d'une courte traversée (à Stauffacher) pour qu'un léger canot vous transporte de Schwytz en ce lieu. Nous pouvons nous y rendre par des sentiers déserts, pendant la nuit, et délibérer en sûreté. Que chacun de nous y conduise dix hommes en qui nous ayons confiance et qui soient à nous de cœur. Nous pourrions traiter en commun de l'intérêt général, et avec l'aide de Dieu nous prendrions une résolution courageuse.

STAUFFACHER. Ainsi soit-il. Maintenant, donnez-moi votre main, et vous aussi la vôtre, et de même qu'ici, nous nous serrons tous trois la main, loyalement et sans fausseté, ainsi nos trois cantons seront

Links am See,
wenn man fährt nach Brunnen,
gerade über dem Mythenstein,
liegt heimlich im Gehölz
eine Matte; sie heißt das Mütli
bei dem Volk der Hirten,
weil der Wald
ward ausgereutet dort. Dort ist's,
wo unsere Landmark und die Gure
(zu Melchthal)
zusammengränzen,
und in kurzer Fahrt
(zu Stauffacher)
trägt Euch dahin
von Schwyz der leichte Rahn.
Auf oben Pfaden
können wir dahin wandern
bei Nachtzeit
und uns berathen still.
Dahin mag jeder
mitbringen
zehn vertraute Männer
die sind herzeinig mit uns.
So können wir gemeinsam
besprechen das Gemeine,
und mit Gott
es beschließen frisch.
Stauffacher. So sei es.
reicht Jetzt mir
Gure biedere Rechte,
Ihr reicht die Gure her,
und so wie wir drei Männer
jetzo
zusammenflechten die Hände

A-gauche sur-le lac,
quand on va à Brunnen,
juste vis-à-vis du Mythenstein,
il-y-a cachée dans le bois
une prairie; elle s'appelle le Rutli
chez le peuple des bergers,
parce que la forêt
fut essartée là. C'est là
où notre limite et la vôtre
(s'adressant à Melchthal)
confinent,
et dans un court trajet
(s'adressant à Stauffacher)
vous y transporte
de Schwytz la légère barque.
Sur (par) des sentiers déserts
nous pouvons nous y rendre,
pendant la nuit,
et délibérer en-silence.
C'est là que chacun peut
amener-avec lui
dix hommes de-confiance
qui sont unis-de-cœur avec nous.
Ainsi nous pouvons en-commun
discuter l'intérêt-commun,
et avec l'aide de Dieu
décider l'entreprise courageusement.
STAUFFACHER. Ainsi soit-il.
Maintenant tendez (donnez) moi
votre loyale main droite,
et vous tendez moi la vôtre,
et de-même-que nous, trois hommes,
en-ce-moment,
entrelaçons (joignons) les mains

Zusammen flechten, redlich, ohne Falsch,
So wollen wir Drei Länder auch, zu Schutz
Und Trug zusammen steh'n auf Tod und Leben.

Walther Fürst und Melchthal.

Auf Tod und Leben!

(Sie halten die Hände noch einige Pausen lang zusammen geflochten und schweigen.)

Melchthal.

Blinder, alter Vater,
Du kannst den Tag der Freiheit nicht mehr schauen;
Du sollst ihn hören — Wenn von Alp zu Alp!
Die Feuerzeichen flammend sich erheben,
Die festen Schlösser der Tyrannen fallen,
In deine Hütte soll der Schweizer wallen,
Zu deinem Ohr die Freudekunde tragen,
Und hell in deiner Nacht soll es dir tagen!

(Sie gehen auseinander.)

unis pour la défense et pour l'attaque , et se soutiendront à la vie et à la mort.

WALTHER FURST et MELCHTHAL. A la vie et à la mort ! (*Ils se tiennent quelques instants la main et gardent le silence.*)

MELCHTHAL. Mon vieux père aveugle , tu ne verras plus le jour de la liberté , mais tu l'entendras proclamer. Quand les signaux de feu passeront d'une Alpe à l'autre , et que tomberont les forteresses des tyrans , le Suisse alors visitera ta demeure et fera retentir à tes oreilles l'heureuse nouvelle , et une lumière brillante éclairera la nuit qui t'environne. (*Ils se séparent.*)

unter uns, reblich, ohne Falsch,
so wollen wir auch,
die drei Länder, zusammenstehen
zu Schutz und Trutz,
auf Tod und Leben.

W. Fürst und Melchtal.

Auf Tod und Leben.

Sie halten die Hände zusammengeflochten
noch einige Augen lang
und schweigen.

Melchtal.

Alter Vater blind,
du kannst nicht mehr sehen
den Tag der Freiheit;
du sollst ihn hören.

Wenn von Alp zu Alp
die Feuerzeichen
sich erheben flammend,
die festen Schlösser der Tyrannen
fallen,
soll der Schweizer wallen
in deine Hütte,
tragen zu deinem Ohr
die Freudenkunde,
und es soll tagen
hell dir
in deiner Nacht.

Sie gehen auseinander.

entre nous, loyalement, sans faus-
ainsi nous voulons aussi, [seté,
les trois pays, tenir-ensemble,
pour la défense et pour l'attaque,
à la mort et à la vie.

WALTHER FÜRST et MELCHTHAL.

A la mort et à la vie.

Ils se tiennent les mains entrelacées
encore quelques pauses durant,
et gardent-le-silence.

MELCHTHAL.

Mon vieux père aveugle,
tu ne peux plus voir
le jour de la liberté;
tu dois l'entendre.

Quand de montagne en montagne
les signaux-de-feu
s'élèvent (s'élèveront) flambant,
quand les châteaux forts des tyrans
tombent (tomberont),
le Suisse doit se rendre (se rendra)
dans ta cabane,
porter (portera) à ton oreille
la joyeuse-nouvelle,
et il doit se-faire-jour
brillamment pour toi (rera ta nuit).
dans ta nuit (un jour brillant éclai-

Ils se séparent.

Zweiter Aufzug.

Erste Scene.

Edelhof des Freiherrn von Attinghausen.

Ein gothischer Saal, mit Wappenschilbern und Helmen verziert. Der Freiherr, ein Greis von fünf und achtzig Jahren, von hoher edler Statur, an einem Stabe, worauf ein Gamsenhorn, und in ein Pelzwams gekleidet. Kuoni und noch sechs Knechte stehen um ihn her mit Rechen und Sensen — Ulrich von Rudenz tritt ein in Ritterkleidung.

Rudenz.

Hier bin ich, Oheim — Was ist Euer Wille?

Attinghausen.

Erlaubt, daß ich nach altem Hausgebrauch
Den Frühtrunk erst mit meinen Knechten theile.

(Er trinkt aus einem Becher, der dann in der Reihe herumgeht.)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le manoir du baron d'Attinghausen.

Une salle gothique ornée d'écussons et de haumes. Le BARON D'ATTINGHAUSEN, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'une haute et noble stature, appuyé sur un bâton surmonté d'une corne de chamois, vêtu d'une fourrure. KUONI et six autres serviteurs sont debout autour de lui avec des faux et des râeaux. ULRICH DE RUDENZ s'avance en costume de chevalier.

RUDENZ. Me voici, mon oncle. Que me voulez-vous?

ATTINGHAUSEN. Permits d'abord que, suivant l'ancien usage de la maison, je boive le coup du matin avec mes serviteurs. (*Il boit dans une coupe qui circule ensuite à la ronde.*) Autrefois, j'allais moi-

Zweiter Aufzug.

DEUXIÈME ACTE.

Erste Scene.

PREMIÈRE SCÈNE.

Edelhof des Freiherren von Attinghausen.

Ein gothischer Saal,
verziet mit Wappenschildern
und Helmen

Der Freiherr,
ein Greis von fünf und achtzig Jahren,
von hoher, edler Statur,
an einem Etabe,
worauf

ein Gamsenhorn,
und gekleidet
in ein Pelzwerk.
Kuo ni und noch sechs Knechte
stehen um ihn her
mit Rehen und Sensen.
Ulrich von Rudenz
tritt ein in Ritterkleidung.

Rudenz.

Hier bin ich, Onkel.
Was ist Euer Wille?
Attinghausen.

Erlaubt, daß nach altem
Hausbrauch
ich theile erst mit meinen Knechten
den Frühtrunk.

Er trinkt aus einem Becher,
der dann herumgeht
in der Reihe.

Manoir du baron d'ATTINGHAUSEN.

Une salle gothique
ornée d'écussons
et de casques.

Le baron,
vieillard de quatre-vingt-cinq ans,
de haute et noble stature,
s'appuyant sur une canne,
sur laquelle
est une corne-de-chamois,
et vêtu

dans (d') un pourpoint-de-fourrure.
Kuo ni et encore six VALETS
se tiennent-là autour de lui
avec des rateaux et des faux.
ULRICH DE RUDENZ
entre en habit-de-chevalier.

RUDENZ.

Me voici, mon oncle.
Quoi (quelle) est votre volonté?

ATTINGHAUSEN.

Permettez, que suivant l'ancien
usage-de-la-maison
je partage d'abord avec mes valets
le coup-du-matin.

Il boit d'une (dans une) coupe,
qui ensuite circule
à la ronde.

Sonst war ich selber mit in Feld und Wald,
 Mit meinem Auge ihren Fleiß regierend,
 Wie sie mein Banner führte in der Schlacht;
 Jetzt kann ich nichts mehr als den Schaffner machen,
 Und kommt die warme Sonne nicht zu mir,
 Ich kann sie nicht mehr suchen auf den Bergen.
 Und so in enger' stets und engerm Kreis
 Beweg' ich mich dem engsten und letzten,
 Wo alles Leben still steht, langsam zu.
 Mein Schatten bin ich nur, bald nur mein Name.

Kuoni (zu Rudenz mit dem Becher).

Ich bring's Euch, Junker.

(Da Rudenz zaudert, den Becher zu nehmen.)

Trinket frisch! Es geht
 Aus einem Becher und aus einem Herzen.

Attinghausen.

Geht, Kinder, und wenn's Feierabend ist,

même avec eux dans les champs et dans les bois, mes yeux dirigeaient leurs travaux et ma bannière les conduisait au combat; maintenant je ne puis que leur donner des ordres, et si la chaleur du soleil ne vient pas jusqu'à moi, je ne peux plus aller la chercher sur les montagnes. Ainsi renfermé dans un cercle chaque jour plus étroit, je m'achemine lentement vers le plus étroit et le dernier de tous, là où toute vie s'arrête. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, et bientôt il ne restera de moi que mon nom.

KUONI, *tenant en main la coupe, à Rudenz.* Je bois à vous, mon jeune maître. (*Rudenz hésite à prendre la coupe.*) Allons, buvez; nous n'avons qu'un cœur et qu'une coupe.

ATTINGHAUSEN. Allez, enfants, et quand viendra l'heure du repos,

Sonst war ich
selber mit
in Feld und Wald,
regierend mit meinem Auge
ihren Fleiß,
wie mein Banner
sie führte in der Schlacht.
Jetzt kann ich nichts mehr
als den Schaffner machen,
und wenn die warme Sonne
nicht kommt zu mir,
ich kann nicht mehr sie suchen
auf den Bergen.

Und so
in einem Kreis
stets enger
und enger
bewege ich mich langsam
dem engsten und letzten zu,
wo still steht alles Leben.
Ich bin nur mein Schatten,
bald nur
mein Name.

Kuoni zu Rudenz mit dem Becher.

Ich bringe es Euch,
Junker.

Da Rudenz gaudert
zu nehmen den Becher.

Erincket frisch!

Es geht aus einem Becher
und aus einem Herzen.

Attinghausen.

Gehet, Kinder,
und wenn's Feierabend
ist,

Autrefois j'étais (j'allais)
moi-même avec eux
dans le champ et la forêt,
dirigeant de mon œil
leur activité,
de-même-que ma bannière
les conduisait dans la bataille.
Maintenant je ne peux plus rien
que faire l'*office d'intendant*,
et si le chaud soleil
ne vient pas chez moi,
je ne peux plus *aller* le chercher
sur les montagnes.

Et ainsi,
tournant dans un cercle
toujours plus étroit
et plus (de plus en plus) étroit.
Je m'achemine lentement
vers le plus étroit et dernier,
là où s'arrête toute vie.
Je suis seulement mon ombre,
et bientôt *je serai* seulement
mon nom.

KUONI à RUDENZ avec la coupe.

Je vous le porte (je bois à vous),
jeune-seigneur.

Comme RUDENZ hésite
à prendre la coupe.

Buvez sans-hésiter (allons! buvez)!

Ça va d'une-seule coupe
et d'un-seul cœur.

ATTINGHAUSEN.

Allez, *mes enfants*,
et si (quand) l'heure-du-repos
est (sera) *venue*.

Dann reden wir auch von des Lands Geschäften.

(Knechte gehen ab.)

Attinghausen und Rudenz.

Attinghausen.

Ich sehe dich gegürtet und gerüstet;
Du willst nach Altdorf in die Herrenburg?

Rudenz.

Ja, Oheim, und ich darf nicht länger säumen —

Attinghausen (setzt sich).

Hast du's so eilig? Wie? Ist deiner Jugend
Die Zeit so karg gemessen, daß du sie
An deinem alten Oheim mußt ersparen?

Rudenz.

Ich sehe, daß Ihr meiner nicht bedürft,
Ich bin ein Fremdling nur in diesem Hause.

Attinghausen

(hat ihn lange mit den Augen gemustert).

Ja, leider bist du's. Leider ist die Heimath
Zur Fremde dir geworden! Uly! Uly!
Ich kenne dich nicht mehr. In Seide prangst du,
Die Pfauenfeder¹ trägst du stolz zur Schau,
Und schlägst den Purpurmantel² um die Schultern,

nous parlerons des affaires du pays. (*Les valets sortent. A Rudenz.*)
Je te vois habillé et équipé; tu veux aller à Altdorf, au château du
bailli?

RUDENZ. Oui, mon oncle, et je ne puis tarder plus longtemps.

ATTINGHAUSEN, *s'asseyant*. Es-tu donc si pressé? Eh quoi? le temps
est-il si strictement mesuré à ta jeunesse que tu sois obligé de l'éco-
nomiser auprès de ton vieil oncle?

RUDENZ. Je vois que vous n'avez pas besoin de moi; je ne suis
qu'un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN, *les yeux longtemps fixés sur lui*. Oui, malheureu-
sement! malheureusement ta patrie t'est devenue étrangère. Ulrich,
Ulrich, je ne te reconnais plus; te voilà vêtu de soie; tu montres avec
orgueil ces plumes de paon, un manteau d'écarlate flotte sur tes

banft reeen mir auch
von den Gefchäften des Landes.
Knechte gehen ab.

alors nous parlons (parlerons) aussi
des affaires du pays.
Les valets s'en vont

Attinghausen und Rudenz.

ATTINGHAUSEN et RUDENZ.

Attinghausen.

ATTINGHAUSEN.

Ich sehe dich gegürtet und gerüstet :

Je te vois ceint et équipé :

Du willst nach Altorf

tu veux *aller* à Altorf

in die Herrenburg.

au château-seigneurial.

Rudenz. Ja, Oheim,

RUDENZ. Qui, *mon* oncle,

und ich darf nicht länger säumen.

et je n'ose pas tarder plus-longtemps.

Attinghausen.

ATTINGHAUSEN.

Hast du's

L'as-tu

so eilig?

si pressé (la chose est-elle si pressée)?

Wie? Die Zeit

Comment? Est-ce-que le temps

deiner Jugend ist gemessen

de ta jeunesse est mesuré

so karg,

si chichement,

daß du mußt sie ersparen

que tu dois l'économiser

an deinem alten Oheim?

sur ton vieil oncle?

Rudenz.

RUDENZ.

Ich sehe daß ihr nicht bedürft

Je vois que vous n'avez pas besoin

meiner; ich bin nur

de moi; je suis seulement

ein Fremdling in diesem Haus.

un étranger dans cette maison.

Attinghausen hat ihn lange

ATTINGHAUSEN l'a longtemps

gemußert mit den Augen.

examiné des yeux.

Ja, leider bist du's.

Oui, malheureusement tu l'es.

Leider ist die Heimath

Malheureusement la patrie est

dir geworden

devenue pour toi

zur Fremde!

une terre-étrangère.

Uly, Uly!

Ulrich, Ulrich!

ich kenne dich nicht mehr.

je ne te reconnais plus.

Du prangst in Seide,

Tu brilles dans *la* soie,

du trägst stolz zur Schau

tu portes fièrement, pour la parade,

die Pfauenfeder,

la plume-de-paon,

und du schlägst den Purpurmantel

et tu jettes le manteau-de-pourpre

Den Landmann blickst du mit Verachtung an,
Und schämst dich seiner traulichen Begrüßung.

Rudenz.

Die Ehr', die ihm gebührt, geb' ich ihm gern;
Das Recht, das er sich nimmt, verweig' ich ihm.

Attinghausen.

Das ganze Land liegt unterm schweren Jorn
Des Königs — Jedes Biedermannes Herz
Ist kummervoll ob der tyrannischen Gewalt,
Die wie erdulden — Dich allein rührt nicht
Der allgemeine Schmerz — Dich siehet man
Abtrünnig von den Deinen auf der Seite
Des Landesfeindes stehen, unsrer Noth
Hohnsprechend nach der leichten Freude jagen,
Und buhlen um die Fürstengunst, indes
Dein Vaterland von schwerer Geißel blutet.

Rudenz.

Das Land ist schwer bedrängt — Warum, mein Oheim?
Wer ist's, der es gestürzt in diese Noth?
Es kostete ein einzig leichtes Wort,
Um Augenblicks des Dranges los zu sein,

épaules, tu regardes avec mépris le paysan et tu as honte de son salut amical.

RUDENZ. Je lui donne volontiers ce qui lui est dû; mais le droit qu'il s'arroe, je le lui refuse.

ATTINGHAUSEN. Toute la contrée gémit sous la cruelle oppression du roi. La violence tyrannique que nous avons à souffrir remplit de douleur l'âme de tout honnête homme. Toi seul n'es pas ému de la tristesse générale. On te voit, désertant les tiens, te mettre du côté de l'ennemi du pays; insultant à nos maux, tu cours après les plaisirs frivoles, et tu brigues la faveur des princes, tandis que ta patrie saigne sous la verge des tyrans.

RUDENZ. Le pays est opprimé — pourquoi, mon oncle? Qui l'a jeté dans ces malheurs? Il n'en coûterait qu'un seul mot, un simple mot pour être à l'instant délivré de ce joug et se rendre l'Empereur favo-

um die Schultern ;
du blickst den Landmann an
mit Verachtung, und beschämst dich
seiner traulichen Begrüßung.

Rudenz.

Ich gebe ihm gern
die Ehre, die ihm gebührt ;
ich verweigre ihm das Recht,
das er sich nimmt. .

Attinghausen.

Das ganze Land liegt
unter dem schweren Joch des Königs.

Das Herz jedes Vieberrnannes
ist kummervoll
ob der tyrannischen Gewalt,
die wir erdulden.

Dich allein rührt nicht
der allgemeine Schmerz.

Man sieht dich, abtrünnig
von den Deinen,
stehen auf der Seite

des Landesfeindes ;
hohnsprechend unserer Noth,
jagen nach der leichten Freude,
und buhlen

um die Fürstengunst,
indess dein Vaterland blutet
von schwerer Geißel.

Rudenz.

Das Land ist schwer bedrängt.

Warum, mein Oheim ?

Wer ist's der es gestürzt
in diese Noth ?

Es kostete ein einzig leichtes Wort,
um los zu sein Augenblicks

autour des (de tes) épaules ;
tu regardes le paysan
avec dédain, et tu as-honte
de son amical salut.

RUDENZ.

Je lui donne (rends) volontiers
l'honneur qui lui est-dû ;
mais je lui refuse le droit
qu'il se prend (s'arroe).

ATTINGHAUSEN.

Tout le pays est *courbé*
sous la terrible colère du roi.

Le cœur de chaque honnête-homme
est plein-d'inquiétude,
à-cause de cette tyrannique violence
que nous endurons.

C'est toi seul *que* ne touche pas
la douleur générale.

On te voit, faisant-désfection
aux (désertant les) tiens,
te-tenir du côté
de l'ennemi-du-pays ;

et, insultant à notre malheur,
courir après le frivole plaisir,
et briguer

pour la (la) faveur-des-princes,
tandis-que ta patrie saigne
sous les coups d'un pesant fouet.

RUDENZ.

Le pays est cruellement tourmenté
Pourquoi, mon oncle ?

Qui est-ce qui l'a précipité
dans cette détresse ?

Il coûterait une seule facile parole
pour être délivré à-l'instant

Und einen gnäd'gen Kaiser zu gewinnen.
 Weh ihnen, die dem Volk die Augen halten,
 Daß es dem wahren Besten widerstrebt.
 Um eignen Vortheils willen hindern sie,
 Daß die Waldstädte nicht zu Oestreich schwören,
 Wie ringsum alle Lande doch gethan.
 Wohl thut es ihnen, auf der Herrenbank
 Zu sitzen mit dem Edelmann — den Kaiser
 Will man zum Herrn, um keinen Herrn zu haben.

Attinghausen.

Muß ich das hören und aus deinem Munde!

Rudenz.

Ihr habt mich aufgefordert, laßt mich enden!
 — Welche Person¹ ist's, Oheim, die Ihr selbst
 Hier spielt? Habt Ihr nicht höhern Stolz, als hier
 Landamman² oder Bannerherr zu sein
 Und neben diesen Hirten zu regieren?
 Wie? Ist's nicht eine rühmlichere Wahl,
 Zu huldigen dem königlichen Herrn,

nable. Malheur à ceux qui ferment les yeux du peuple et qui le portent à repousser son véritable bien! C'est dans leur propre intérêt qu'ils empêchent les trois cantons de prêter serment à l'Autriche, comme l'ont fait déjà toutes les contrées voisines. Ils sont flattés de s'asseoir avec la noblesse sur le banc des seigneurs. On veut avoir l'Empereur pour maître, afin de n'avoir point de maître.

ATTINGHAUSEN. Me faut-il entendre de telles paroles, et de ta bouche?

RUDENZ. Vous m'avez provoqué, laissez-moi finir. Quel rôle, mon oncle, jouez-vous ici vous-même? N'avez-vous pas d'ambition plus élevée que celle d'être ici banneret ou landamman et de régner à côté de ces bergers? Quoi! ne serait-il pas plus glorieux pour vous de rendre hommage à un royal maître, de vous joindre à sa suite bril-

des Dranges, und zu gewinnen
einen gnädigen Kaiser.

Wehe ihnen,
die halten dem Volke
die Augen, daß es widerstrebt
dem wahren Besten.

Um eigenen Vortheils willen
hindern sie,

daß die Waldstädte
nicht schwören zu Östreich,
wie doch
ringsum alle Lande gethan.

Es thut ihnen wohl zu sitzen
mit dem Edelmann
auf der Herrenbank.

Man will zum Herrn
den Kaiser,
um zu haben keinen Herrn.

Attinghausen.

Ich muß das hören
aus deinem Munde!

Rudenz.

Ihr habt mich aufgefodert;
laßt mich enden.

Oheim, welche Person ist's
die Ihr selbst spielet hier?

Habt Ihr nicht
höhern Stolz,
als zu sein hier
Landammann oder Bannerherr,
und zu regieren
neben diesen Hirten? Wie?
ist es nicht eine rühmlichere Wahl
zu Huldigen
dem königlichen Herrn,

de l'oppression, et pour gagner
un clément Empereur.

Malheur à eux (à ceux),
qui tiennent au peuple
les yeux *fermés* pour qu'il s'oppose
au (à son) vrai bien. [intérêt

C'est pour-l'amour de leur propre
qu'ils empêchent

que les trois cantons
ne prêtent-serment à l'Autriche,
comme cependant
tout-autour tous les pays l'ont fait.

Cela leur fait du bien d'être-assis
avec le gentilhomme
sur le banc-des-seigneurs.

On veut avoir pour maître
l'Empereur,
afin de n'avoir aucun maître.

ATTINGHAUSEN. [roles]

Je dois entendre cela (de telles pa-
de ta bouche!

RUDENZ.

Vous m'avez interpellé;
laissez-moi finir.

Oncle, quel personnage est-ce
que vous-même jouez ici?

N'avez-vous pas
une plus haute fierté (ambition)
que d'être ici

landammann ou banneret,
et de gouverner

à-côté-de ces bergers? Comment?
n'est-ce pas un plus glorieux choix
de rendre-hommage
au royal seigneur,

Sich an sein glänzend Lager¹ anzuschließen,
 Als Eurer eignen Knechte Pair² zu sein,
 Und zu Gericht zu sitzen mit dem Bauer?

Attinghausen.

Ach, Uly! Uly! Ich erkenne sie,
 Die Stimme der Verführung! Sie ergriff
 Dein offnes Ohr, sie hat dein Herz vergiftet.

Rudenz.

Ja, ich verberg' es nicht — in tiefer Seele
 Schmerzt mich der Spott der Fremdlinge, die uns
 Den Bauernadel schelten³ — Nicht ertrag' ich's,
 Indes die edle Jugend rings umher
 Sich Ehre sammelt unter Habsburgs Fahnen,
 Auf meinem Erb' hier müßig still zu liegen,
 Und bei gemeinem Lagerwerk den Lenz
 Des Lebens zu verlieren — Anderswo
 Geschehen Thaten, eine Welt des Ruhms
 Bewegt sich glänzend jenseits dieser Berge —
 Mir rosten in der Halle⁴ Helm und Schild;

lante, que de marcher de pair avec vos valets, et de siéger au tribunal avec des paysans?

ATTINGHAUSEN. Ah! Ulrich, Ulrich! je la reconnais la voix de la séduction; elle a pénétré dans ton oreille, elle a empoisonné ton cœur.

RUDENZ. Oui, je ne m'en cache pas; je ressens jusqu'au fond de l'âme les railleries de ces étrangers qui nous traitent de noblesse paysanne. Je ne puis me résigner à rester oisif dans mon patrimoine, à perdre dans d'obscurs travaux le printemps de ma vie, tandis que la noble jeunesse des environs va conquérir la gloire sous les drapeaux de Habsbourg. Ailleurs on s'illustre par des exploits; un monde de gloire s'agite avec éclat de l'autre côté de ces montagnes. Mais moi, mon casque et mon bouclier se rouillent dans ces galeries;

sich anzuschließen
an sein glänzend Lager,
als zu sein der Vair
Gurer eignen Knechte,
und zu sitzen zu Gericht
mit dem Bauer?
ATTINGHAUSEN.
Ach, Uly! Uly!
ich erkenne sie,
die Stimme der Verführung!
sie ergriff
dein offnes Ohr,
sie hat vergiftet dein Herz.
RUDENZ.
Ja, ich verberge es nicht,
der Spott der Fremdlinge
die uns schelten
den Bauernadel,
schmerzt mich in tiefer Seele.
Ich ertrage es nicht
zu liegen hier auf meinem Erbe
müßig still,
und zu verlieren den Lenz des Lebens
bei gemeinem
Tagewerk,
indef die edle Jugend
rings umher sich sammelt
Ehre
unter den Fahnen Habsburgs.
Anderswo geschehen Thaten;
eine Welt das Ruhm
bewegt sich glänzend
jenseits dieser Berge.
Mir rosten
in der Halle

et de se joindre
à sa brillante cour,
que d'être le pair
de vos propres valets,
et de siéger en justice (comme juge)
avec le (à côté du) paysan?
ATTINGHAUSEN.
Hélas! Ulrich! Ulrich!
je la reconnais,
la voix de la séduction!
elle s'est emparée
de ton oreille ouverte,
elle a empoisonné ton cœur.
RUDENZ.
Oui, je ne le cache pas,
la raillerie des étrangers [*mant*
qui nous insultent *en nous nom-*
la noblesse-paysanne,
m'afflige au fond de l'âme.
Je ne le supporte pas,
de croupir ici sur mon héritage
oisivement tranquille,
et de perdre le printemps de la vie
dans une vulgaire [*gaires travaux*],
œuvre (tâche)-du-jour (dans de vul-
tandis que la noble jeunesse
tout-autour se cueille
de l'honneur (des lauriers)
sous les drapeaux de Habsbourg.
Ailleurs se-font des exploits;
un monde de gloire
s'agite brillamment
au-delà de ces montagnes.
Et à moi se rouillent
dans le vestibule

Der Kriegstrommete muthiges Getön,
 Der Heroldsruf, der zum Turniere ladet,
 Er dringt in diese Thäler nicht herein;
 Nichts als den Ruhreih'n und der Heerdeglocken
 Einförmiges Geläut' vernehm' ich hier.

Attinghausen.

Verblendeter, vom eiteln Glanz verführt!
 Verachte dein Geburtsland! Schäume dich
 Der uralten frommen Sitte deiner Väter!
 Mit heißen Thränen wirst du dich dereinst
 Heim sehnen nach den väterlichen Bergen,
 Und dieses Heerdenreichs' Melodie,
 Die du in stolzem Ueberdruß verschmähst,
 Mit Schmerzenssehnsucht wird sie dich ergreifen,
 Wenn sie dir anklingt auf der fremden Erde.
 O, mächtig' ist der Trieb des Vaterlands!
 Die fremde falsche Welt ist nicht für dich;
 Dort an dem stolzen Kaiserhof bleibst du

le son éclatant de la trompette guerrière, le cri du héraut qui invite au tournoi, ne pénètrent point dans ces vallées. Je n'entends ici que le bruit monotone du ranz des vaches et des clochettes des troupeaux.

ATTINGHAUSEN. Aveugle jeune homme! égaré par un vain éclat, méprise la terre qui t'a vu naître, rougis des pieuses et antiques mœurs de tes pères. Un jour tu verseras des larmes brûlantes, tu soupireras après les montagnes paternelles. Ces clochettes de nos troupeaux, cette mélodie que dédaigne ton orgueil, éveilleront dans ton cœur une douloureuse mélancolie, quand tu l'entendras retentir sur la terre étrangère. Oh! que l'attrait de la patrie est puissant! Le monde étranger, ce monde trompeur n'est pas fait pour toi. Là, à la cour orgueilleuse de l'Empereur, avec ton cœur honnête, tu te sentiras

Helm und Schild ;
 das muthige Getöse
 der Kriegstrommete,
 der Heraldsruf,
 der labet zum Turniere,
 er bringt nicht herein
 in diese Thäler ;
 ich vernehme hier nichts
 als den Ruhreihen
 und das einformige Geläute
 der Heerbenglocken.
 Attinghausen.
 Verblendeter,
 verführt vom eiteln Glanz,
 verachte dein Geburtsland :
 schäme dich der uralten frommen Sitte
 deiner Väter !
 Du wirst dich sehnen dereinst
 mit heißen Thränen
 heim
 nach den väterlichen Bergen,
 und die Melodie
 dieses Heerdenreihens,
 die du verschmähst
 in stolzem Ueberdruß,
 sie wird dich ergreifen
 mit Schmerzenssehnsucht,
 wenn auf der fremden Erde
 sie dir anklingt.
 O, mächtig ist
 der Trieb des Vaterlandes !
 Die fremde, falsche Welt
 ist nicht für dich.
 Dort, an dem stolzen
 Kaiserhof,

casque et bouclier ;
 les sons vifs
 de la trompette-guerrière,
 le cri-du-hérault,
 qui invite au tournoi,
 il ne pénètre pas
 dans ces vallées ;
 je n'entends ici rien
 que le ranz-de-vaches
 et l'uniforme sonnerie
 des clochettes-des-troupeaux.
 ATTINGHAUSEN.
 Jeune-homme aveuglé,
 séduit par un vain éclat,
 méprise ton pays-natal !
 rougis de l'antique pieuse coutume
 de tes pères !
 Tu soupireras un-jour
 avec des larmes ardentes
 après-ton-pays [montagnes,
 pour retourner vers les paternelles
 et la mélodie
 de ce ranz-des-vaches
 que tu dédaignes
 dans une orgueilleuse satiété,
 elle te saisira
 avec un douloureux-désir,
 quand, sur la terre étrangère,
 elle te frappera-l'-oreille.
 Oh ! puissant est
 l'attrait de la patrie ! [peur
 Le monde étranger, ce monde tromp-
 n'est pas fait pour toi.
 Là, à cette orgueilleuse
 cour-de-l'-Empereur,

Dir ewig fremd mit deinem treuen Herzen!

Die Welt, sie fördert andre Tugenden,

Als du in diesen Thälern dir erworben.

— Geh' hin, verkaufe deine freie Seele,

Nimm Land zu Lehen, werd' ein Fürstentnecht,

Da du ein Selbstherr sein kannst und ein Fürst

Auf deinem eignen Erb' und freien Boden.

Ach, Uly! Uly! Bleibe bei den Deinen!

Geh' nicht nach Altdorf — O, verlass' sie nicht,

Die heil'ge Sache deines Vaterlands!

— Ich bin der letzte meines Stamms¹. Mein Name

Endet mit mir. Da hängen Helm und Schild,

Die werden sie mir in das Grab mitgeben.

Und muß ich denken bei dem letzten Hauch,

Dass du mein brechend Auge nur erwartest,

Um hinzugehn vor diesen neuen Lehenhof,

Und meine edeln Güter, die ich frei

Von Gott em, fäng, von Desireich zu empfangen!

toujours étranger à toi-même. Le monde exige d'autres qualités que celles que tu as acquises dans ces vallées. Va, vends la liberté de ton âme, reçois des terres en fief, deviens le valet des princes, tandis que tu pourrais être ton propre maître, et vivre en prince sur le sol libre de ton héritage. Ah! Ulrich, Ulrich! demeure avec les tiens, ne va pas à Altdorf; oh, n'abandonne pas la cause sacrée de ta patrie. Je suis le dernier de ma race; mon nom finit avec moi. Vois suspendus ici mon casque et mon bouclier; ils seront enfermés avec moi dans le tombeau. Faut-il qu'à mon dernier soupir je pense que tu n'attends que le moment où mes yeux se fermeront, pour te présenter devant cette nouvelle cour féodale, et recevoir de l'Autriche mes nobles biens que j'avais reçus, libres, de Dieu?

mit deinem treuen Herzen
 bleibst du dir
 ewig fremd.
 Die Welt, sie fordert
 andere Tugenden
 als du dir erworben
 in diesen Thälern.
 Gehe hin, verkaufe deine freie Seele,
 nimm Land zu Lehen,
 werde ein Fürstensknecht,
 da du kannst sein
 ein Selbstherr und ein Fürst
 auf deinem eigenen Erbe
 und freien Boden.
 Ach, Uly! Uly!
 bleibe bei den Deinen!
 gehe nicht nach Altorf!
 O, verlasse sie nicht,
 die heilige Sache deines Vaterlandes!
 Ich bin der letzte meines Stammes;
 mein Name endet mit mir.
 Da hängen
 Helm und Schild;
 sie werden mir die mitgeben
 in das Grab.
 Und ich muß denken
 bei dem letzten Hauch
 daß du erwartest nur
 mein brechend Auge
 um hinzugehen
 vor diesen neuen
 Lehenhof,
 und zu empfangen von Östreich
 meine edlen Güter
 die ich empfing frei von Gott.

avec ton honnête cœur,
 tu te restes (resteras)
 éternellement étranger à toi-même.
 Le monde, il exige
 d'autres vertus (qualités)
 que celles que tu t'es acquises
 dans ces vallées.
 Vas-y, vends ton âme libre,
 reçois des terres en sief,
 deviens un valet-des-princes,
 lorsque (tandis que) tu peux être
 un maître-de-toi-même et un prince
 sur ton propre héritage
 et sur ton libre sol.
 Ah! Ulrich! Ulrich!
 reste chez les tiens!
 ne va pas à Altorf!
 Oh! ne l'abandonne pas,
 la sainte cause de ta patrie!
 Je suis le dernier de ma race;
 mon nom finit avec moi.
 Là sont-suspendus
 mon casque et mon bouclier;
 ils me les donneront-avec moi
 dans la tombe.
 Et je dois penser
 au (à mon) dernier souffle
 que tu attends seulement
 mon œil éteint
 pour y-aller
 devant cette nouvelle
 cour-d'investiture,
 et recevoir de l'Autriche
 mes nobles biens
 que j'ai reçus libres de Dieu!

Rudenz.

Vergebens widerstreben wir dem König.
 Die Welt gehört ihm; wollen wir allein
 Uns eigensinnig steifen und verstocken,
 Die Länderkette ihm zu unterbrechen,
 Die er gewaltig rings um uns gezogen?
 Sein sind die Märkte, die Gerichte, sein
 Die Kaufmannsstraßen, und das Saumroß¹ selbst,
 Das auf den Gotthardt ziehet, muß ihm zollen².
 Von seinen Ländern wie mit einem Netz
 Sind wir umgarnet rings und eingeschlossen.
 — Wird uns das Reich beschützen? Kann es selbst
 Sich schützen gegen Oestreichs wachsende Gewalt?
 Hilft Gott uns nicht, kein Kaiser kann uns helfen.
 Was ist zu geben auf der Kaiser Wort,
 Wenn sie in Geld- und Kriege-Noth die Städte,
 Die untern Schirm des Adlers sich geflüchtet,
 Verpfänden dürfen und dem Reich veräußern³?
 — Nein, Oheim, Wohlthat ist's und weise Vorsicht,
 In diesen schweren Zeiten der Partheiung,

RUDENZ. C'est en vain que nous résistons au roi. Le monde lui appartient. Voulons-nous seuls lutter obstinément, et nous opiniâtrer à rompre cette chaîne de pays sur lesquels il a, tout autour de nous, établi sa domination? Les marchés publics sont à lui, à lui les tribunaux et les routes de commerce, et la bête de somme même qui grève le Saint-Gothard lui paye impôt. Nous sommes enlacés de toutes parts et entourés de ses possessions comme d'un filet. L'Empire nous protégera-t-il? Peut-il se défendre lui-même contre la puissance croissante de l'Autriche? Si Dieu ne nous vient en aide, nul Empereur ne peut nous aider. Quel fond peut-on faire sur la parole de l'Empereur, lorsque, dans les malheurs de la guerre, dans le besoin d'argent, les Empereurs engagent et aliènent les villes qui se sont réfugiées sous la protection de l'aigle? Non, mon oncle, dans ces temps de discorde

Ruben 3.

Vergebens widerstreben wir
dem König. Die Welt gehört ihm;
wollen wir allein uns reifen
eigensinnig und verstocken,
ihm zu unterbrechen die Länderkette,
die er gezogen gewaltig
rings um uns?

Sein sind die Märkte, die Gerichte,
sein die Kaufmannsstraßen,
und das Saumroß selbst,
das ziehet auf den Gotthardt,
muß ihm zollen.

Von seinen Ländern
sind wir umgarnet
rings und eingeschlossen
wie mit einem Netz.

Wird das Reich uns beschützen?
kann es selbst sich beschützen
gegen die wachsende Macht
Österreichs?

Wenn Gott uns nicht hilft,
kein Kaiser kann uns helfen.

Was ist
zu geben
auf das Wort der Kaiser,
wenn in Geldnoth
und Kriegesnoth
sie dürfen verpfänden
und veräußern dem Reich
die Städte, die sich geflüchtet
unter den Schirm des Adlers?
Nein, Oheim, es ist Wohlthat
und weise Vorflucht,
in diesen schweren Zeiten

RUDENZ.

*C'est en-vain que nous résistons
au roi. Le monde lui appartient ;
voulons-nous seuls nous raidir
obstinément et nous opiniâtrer
à lui interrompre la chaîne-de-pays
qu'il a tirée puissante
en-cercle autour de nous? [naux,
A-lui sont les marchés, les tribu-
à-lui les routes-des-marchands,
et le cheval-de-somme même
qui monte sur le Gothard
doit lui payer tribut.*

*Par ses pays (possessions)
nous sommes enlacés
tout-autour et enfermés
comme avec un filet.*

*Est-ce que l'Empire nous protégera?
peut-il lui-même se protéger
contre la puissance croissante
de l'Autriche?*

*Si Dieu ne nous aide pas,
aucun Empereur ne peut nous aider.
Qu'y a-t-il*

*à donner (quel fond peut-on faire)
sur la parole des Empereurs,
quand, dans le besoin-d'argent
et la détresse-de-la-guerre,
ils osent (peuvent) engager
et aliéner à l'Empire
les villes qui se sont réfugiées [rial?
sous la protection de l'aigle impé-
Non, mon oncle, c'est un bienfait
et une sage prévoyance,
dans ces lourds (durs) temps*

Sich anzuschließen an ein mächtig Haupt.
 Die Kaiserkrone geht von Stamm zu Stamm ;
 Die hat für treue Dienste kein Gedächtniß.
 Doch um den mächt'gen Erbherrn wohl verdienen,
 Heißt Saaten in die Zukunft streu'n.

Attinghausen.

Bist du so weise?

Willst heller seh'n als deine edlen Väter,
 Die um der Freiheit kostbarn Edelstein
 Mit Gut und Blut und Heldenkraft gestritten?
 — Schiff' nach Luzern hinunter, frage dort,
 Wie Oestreichs Herrschaft lastet auf den Ländern.
 Sie werden kommen, unsre Schaf' und Rinder
 Zu zählen, unsre Alpen abzumessen,
 Den Hochflug¹ und das Hochgewilde bannen
 In unsern freien Wäldern, ihren Schlagbaum
 An unsre Brücken, unsre Thore setzen,
 Mit unsrer Armuth ihre Länderkäufe,
 Mit unserm Blute ihre Kriege zahlen —

cruelle, le parti le plus sage et le meilleur, c'est de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à l'autre, elle ne garde pas le souvenir des fidèles services; mais se dévouer à un maître puissant et héréditaire, c'est semer pour l'avenir

ATTINGHAUSEN. Es-tu donc si sage? Es-tu plus clairvoyant que tes nobles ancêtres qui, pour conserver le précieux joyau de la liberté, ont combattu héroïquement de leurs biens et de leur vie? Descends à Lucerne, et là demande combien la domination de l'Autriche pèse sur ce pays. Ils viendront compter nos brebis et nos bœufs, mesurer nos Alpes, nous interdire la chasse au tir et au vol dans nos libres forêts, mettre leurs barrières sur nos ponts et à nos portes, payer leurs domaines avec notre pauvreté, et soutenir leurs guerres avec

der Partheiung
 sich anzuschließen
 an ein mächtig Haupt.
 Die Kaiserkrone
 geht von Stamm zu Stamm;
 die hat kein Gedächniß
 für treue Dienste;
 doch wohl verdienen
 um den mächtigen Erbherrn,
 heißt Saaten streuen
 in die Zukunft.
 Attinghausen.
 Bist du so weise?
 Willst sehen heller
 als deine edlen Väter,
 die gestritten
 mit Gut und Blut
 und Heldenkraft
 um den kostbaren Edelstein
 der Freiheit?
 Schiffe hinunter nach Luzern,
 frage dort wie
 die Herrschaft Österreichs
 lastet auf den Ländern.
 Sie werden kommen zu zählen
 unsere Schafe und Rinder,
 abzumessen unsere Alpen,
 sie werden bannen
 in unsern freien Wäldern
 den Hochflug und das Hochgewilde,
 setzen ihren Schlagbaum
 an unsere Brücken, unsere Thore,
 zählen mit unserer Armuth
 ihre Länderkäufe,
 mit unserm Blute ihre Kriege.

de la division-en-partis (discorde),
 de s'attacher
 à un chef puissant.
 La couronne de l'Empereur
 va (passe) de race à race;
 celle-là n'a pas de mémoire
 pour de loyaux services;
 mais bien mériter [ditaire,
 du (d'un) puissant seigneur-héréditaire
 cela s'appelle semer des semences
 pour l'avenir.
 ATTINGHAUSEN.
 Es-tu si sage?
 Veux-tu voir plus clair
 que tes nobles pères
 qui ont combattu
 avec (en sacrifiant) biens et sang,
 et avec une force-héroïque
 pour le précieux joyau
 de la liberté? [Lucerne,
 Navigue en-bas vers (descends à)
 demande là combien
 la domination de l'Autriche
 pèse sur les pays.
 Ils viendront pour compter
 nos moutons et nos bœufs,
 pour mesurer nos Alpes;
 ils interdiront
 dans nos libres forêts
 la haute-volerie et le gros-gibier,
 ils placeront leur barrière
 à nos ponts, à nos portes,
 ils payeront avec notre pauvreté
 leurs achats-de-terre,
 avec notre sang leurs guerres.

— Nein, wenn wir unser Blut dran setzen sollen,
So sei's für uns — wohlfeiler kaufen wir
Die Freiheit als die Knechtschaft ein!

Rudenz.

Was können wir,
Ein Volk der Hirten, gegen Albrechts Heere!

Attinghausen.

Lern' dieses Volk der Hirten kennen, Knabe!
Ich kenn's, ich hab' es angeführt in Schlachten,
Ich hab' es fechten sehen bei Favenz!
Sie sollen kommen, uns ein Joch aufzwingen,
Das wir entschlossen sind, nicht zu ertragen!
— O, lerne fühlen, welches Stamms du bist!
Wirf nicht für eiteln Glanz und Glitterschein
Die ächte Perle deines Werthes hin —
Das Haupt zu heißen eines freien Volks,
Das dir aus Liebe nur sich herzlich weihet,
Das treulich zu dir steht in Kampf und Tod —
Das sei dein Stolz, deß Adels rühme dich —
Die angeborenen Bande knüpfe fest,

notre sang. Non, s'il faut verser notre sang, que ce soit pour nous.
La liberté nous coûtera moins cher que l'esclavage.

RUDENZ. Que pouvons-nous, peuple de bergers, contre les armées
d'Albert?

ATTINGHAUSEN. Apprends, jeune homme, à connaître ce peuple de
bergers. Je le connais, je l'ai conduit dans les batailles, et je l'ai vu
combattre à Favenz. Qu'ils viennent pour nous imposer un joug que
nous sommes résolus à ne pas supporter. Oh! apprends à sentir de
quelle race tu es sorti. Ne rejette pas, pour un vain éclat, pour un
cliquant menteur la véritable perle de ta dignité. Être le chef d'un
peuple libre qui ne se consacre à toi que par amour, qui te suive fidè-
lement au combat et à la mort, que ce soit là ton orgueil, ta noblesse
et ta gloire. Resserre avec force les liens de la nature, attache-toi à la

Mein, wenn wir sollen
daran setzen unser Blut,
so sei's für uns;
wir kaufen ein
wohlfeiler
die Freiheit als die Knechtschaft.
Rudenz.

Was können wir,
ein Volk der Hirten,
gegen die Heere Albrechts?
Attinghausen.
Knabe, lerne kennen
dieses Volk der Hirten.
Ich kenne es;
ich habe es angeführt
in Schlachten;
ich habe es sehen fechten bei Favenz.
Sie sollen kommen
uns aufzuzwingen
ein Joch das wir entschlossen sind
nicht zu ertragen.
O! lerne fühlen
welches Stammes du bist.
Wirst nicht hin für eitlem Glanz
und Glitterschein
die achte Perle deines Wertes.
Zu heißen das Haupt
eines freien Volkes,
das aus Liebe nur
sich dir weihet herzlich,
das steht zu dir
treu in Kampf und Tod,
das sei dein Stolz,
deß Adels rühme dich.
Knüpfe fest

Non, si nous devons
y mettre (dépenser) notre sang,
que ce soit pour nous;
nous achetons (achèterons)
moins-cher
la liberté que la servitude.

RUDENZ.
Que pouvons-nous,
un peuple de bergers,
contre les armées d'Albert?
ATTINGHAUSEN.
Enfant, apprends à connaître
ce peuple de bergers.
Moi, je le connais;
je l'ai conduit
dans les batailles,
je l'ai vu combattre à Favenz.
Ils doivent venir (qu'ils viennent)
nous imposer-de-force
un joug que nous sommes résolus
à ne pas supporter.
Oh! apprends à sentir
de quelle race tu es.
Ne jette pas là pour un vain lustre
et pour un faux-brillant
la vraie perle de ton mérite.
Se nommer le chef
d'un libre peuple,
qui, par amour uniquement,
se dévoue à toi de cœur,
qui se tient (se serre) près de toi
fidèlement au combat et à la mort,
que cela soit ton orgueil,
de cette noblesse vante-toi.
Resserre fortement

Ans Vaterland, ans theure, schließ' dich an,
 Das halte fest mit deinem ganzen Herzen!
 Hier sind die starken Wurzeln deiner Kraft;
 Dort in der fremden Welt stehst du allein,
 Ein schwankes Rohr, das jeder Sturm zerbricht.
 O komm', du hast uns lang' nicht mehr geseh'n,
 Versuch's mit uns nur einen Tag — nur heute
 Geh' nicht nach Altdorf — Hörst du? Heute nicht,
 Den einen Tag nur schenke dich den Deinen!

(Er faßt seine Hand.)

Rudenz.

Ich gab mein Wort — Laßt mich — Ich bin gebunden.

Attinghausen

(läßt seine Hand los, mit Ernst.)

Du bist gebunden — Ja, Unglücklicher!
 Du bist's, doch nicht durch Wort und Schwur,
 Gebunden bist du durch der Liebe Seile!

(Rudenz wendet sich weg.)

— Verbirg dich, wie du willst. Das Fräulein ist's,
 Bertha von Bruneck, die zur Herrenburg

patrie, à cette chère patrie, donne-lui ton cœur tout entier. C'est ici que poussent dans toute leur vigueur les racines de ta force; là, seul dans un monde étranger, tu ne serais qu'un faible roseau que chaque tempête briserait. Oh! viens, il y a longtemps que tu ne nous a vus; essaye de passer seulement un jour avec nous, aujourd'hui seulement ne va pas à Altorf ... Entends-tu? aujourd'hui seulement; accorde aux tiens cette seule journée. (*Il lui prend la main.*)

RUDENZ. J'ai donné ma parole.... Laissez-moi, je suis engagé.

ATTINGHAUSEN *quittant sa main, avec tristesse.* Tu es engagé! Oui, malheureux, tu l'es, mais ce n'est ni par promesse ni par serment, tu es lié par les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne.*) Cache-toi tant que tu voudras. C'est une femme, c'est Berthe de Bruneck, qui

die angeborenen Bande,
 schließe dich ans Vaterland an,
 ans theure;
 halte das fest
 mit deinem ganzen Herzen!
 Hier sind
 die starken Wurzeln deiner Kraft;
 dort in der fremden Welt
 stehst du allein,
 ein schwankes Rohr,
 das jeder Sturm zernichtet.

O! komme, lange
 hast du uns nicht mehr gesehen,
 versuch's mit uns
 nur einen Tag;

nur heute
 geh' nicht nach Altdorf.
 Hörst du? Nicht heute.
 Den einen Tag nur
 schenke dich den Deinen.
 Er faßt seine Hand.

R u d e n z.

Ich gab mein Wort.
 Laßt mich; ich bin gebunden.

A t t i n g h a u s e n
 läßt seine Hand los, mit Ernst.

Du bist gebunden! Ja, Unglücklicher!
 du bist's, doch nicht
 durch Wort und Schwur;
 du bist gebunden
 durch die Seile der Liebe!

R u d e n z wendet sich weg.
 Verbirg dich, wie du willst.
 Es ist das Fräulein,
 Bertha von Bruneck,

les liens de *ta*-naissance,
 attache-toi à la patrie,
 à la chère *patrie*;
 tiens-la ferme
 de tout ton cœur!
C'est ici que sont
 les fortes racines de ta force;
 là dans le monde étranger
 tu te-tiens (tu es) seul,
 un frêle roseau,
 que chaque tempête brise.

Oh! viens, depuis-longtemps
 tu ne nous a plus vus;
 essaie-le avec nous
 seulement un jour;

seulement aujourd'hui
 ne va pas à Altorf.
 Entends-tu? Pas aujourd'hui.
 Ce seul jour seulement
 accorde-toi aux tiens.

Il prend sa main.

R U D E N Z.

J'ai donné ma parole.
 Laissez-moi; je suis lié.

A T T I N G H A U S E N
 quitte sa main, avec un *ton* sérieux.

Tu es lié! Oui, malheureux!
 tu l'es, mais non
 par *ta* parole et *ton* serment;
 tu es lié
 par les liens de l'amour.

R u d e n z se détourne.

Cache-toi, comme tu veux.
 C'est la noble-demoiselle,
 Berthe de Bruneck,

Dich zieht, dich fesselt an des Kaisers Dienst.
 Das Ritterfräulein willst du dir erwerben
 Mit deinem Abfall von dem Land — Betrüg' dich¹ nicht:
 Dich anzulocken, zeigt man dir die Braut;
 Doch deiner Unschuld ist sie nicht beschieden.

Rudenz.

Genug hab' ich gehört. Gehabt Euch wohl!

(Er geht ab.)

Attinghausen.

Wahnsinn'ger Jüngling, bleib'! Er geht dahin!
 Ich kann ihn nicht erhalten, nicht erretten —
 So ist der Wolfenschießen² abgefallen
 Von seinem Land — so werden andre folgen;
 Der fremde Zauber reißt die Jugend fort,
 Gewalttham strebend über unsere Berge.
 — O unglückselige Stunde, da das Fremde
 In diese still beglückten Thäler kam,
 Der Sitten fromme Unschuld zu zerstören!
 Das Neue dringt herein mit Macht, das Alte,

t'attire chez le bailli, qui t'enchaîne au service de l'Empereur. Pour conquérir cette femme tu veux trahir ton pays. Ne t'y trompe pas! pour te séduire, on te la montre comme ta fiancée, mais elle n'est point réservée à ton innocente jeunesse.

RUDENZ. J'en ai assez entendu. Adieu.

(Il sort.)

ATTINGHAUSEN. Arrête, jeune insensé... Il part... Je ne puis le retenir, je ne puis le sauver. C'est ainsi que Wolfenschiessen a trahi la cause de son pays; d'autres le suivront; le charme étranger, faisant irruption dans nos montagnes, entraîne la jeunesse. O jour fatal, où l'étranger vint dans ces vallées heureuses et paisibles corrompre la pieuse innocence de nos mœurs!

L'amour des nouveautés pénètre ici irrésistible; les anciennes,

die dich zieht zur Herrenburg,
dich fesselt an den Dienst
des Kaisers.
Du willst dir erwerben
das Ritterfräulein
mit deinem Abfall von dem Lande.
Betrüge dich nicht!
dich anzulocken
zeigt man dir die Braut;
doch sie ist nicht beschieden
deiner Unschuld.

R u d e n z.

Ich habe genug gehört.

Gehabt Euch wohl.

Geht ab.

A t t i n g h a u s e n.

Wahnsinniger Jüngling, bleibe!

Er geht dahin.

Ich kann ihn nicht erhalten,
nicht erretten.

So ist der Wolfenschiessen
abgefallen von seinem Land;
so werden andere folgen;
der fremde Zauber
reißt fort die Jugend,
strebend gewaltsam
über unsere Berge.

O unglückselige Stunde,
da das Fremde
kam in diese Thäler
still beglückt,
zu zerstören
die fromme Unschuld der Sitten.
Das Neue bringt herein mit Macht;

qui t'attire au château-seigneurial,
et qui t'enchaîne au service
de l'Empereur.

Tu veux t'acquérir (gagner)
la noble-demoiselle
par ta défection du pays.
Ne t'y trompe pas!
c'est pour t'attirer
qu'on te montre la fiancée;
mais elle n'est pas destinée
à ton innocence (à ta simplicité).

RUDENZ.

J'en ai assez entendu.

Portez-vous bien.

Il sort.

ATTINGHAUSEN.

Insensé jeune-homme, reste!
Il s'en va.

Je ne peux pas le conserver,
pas le sauver.

C'est ainsi que Wolfenschiessen
a fait-défection de (à) son pays;
ainsi d'autres suivront:
le charme étranger
entraîne la jeunesse,
pénétrant irrésistiblement
au-delà-de (dans) nos montagnes.
Oh! fatale heure (fatal moment),
quand (où) la mode-étrangère
vint dans ces vallées
paisiblement heureuses,
pour détruire
la pieuse innocence des mœurs.
La nouveauté pénètre ici avec-force;

Das Würd'ge scheidet, andre Zeiten kommen,
Es lebt ein anderdenkendes Geschlecht!
Was thu' ich hier? Sie sind begraben alle,
Mit denen ich gewaltet und gelebt.
Unter der Erde schon liegt meine Zeit,
Wohl dem, der mit der neuen nicht mehr braucht zu leben!

(Geht ab.)

les vénérables coutumes disparaissent, les temps sont changés, et d'autres pensées dominent la génération actuelle. Que fais-je ici? Ils sont descendus dans la tombe, tous ceux avec lesquels j'ai agi et j'ai vécu. Mon époque est déjà ensevelie sous la terre. Heureux ceux qui n'ont plus à vivre avec les hommes d'aujourd'hui.

(Il sort.)

das Alte,
das Würdige
scheibet, andere Zeiten kommen,
es lebt ein Geschlecht
andersdenkend.
Was thue ich hier?
Sie sind begraben alle,
mit denen
ich gewaltet und gelebt.
Meine Zeit liegt schon
unter der Erde;
wohl dem,
der nicht mehr braucht
zu leben mit der neuen.
Gibt ab.

l'antique, [bles coutumes)
le vénérable (les anciennes et vénéra
s'en va, d'autres temps viennent,
il vit une génération
pensant-autrement!
Que fais-je ici?
Ils sont enterrés tous
ceux avec lesquels
j'ai agi et vécu.
Mon temps est déjà *enseveli*
sous terre;
bien soit à celui (heureux celui)
qui n'a plus besoin
de vivre avec le nouveau *temps*.
Il sort.

Zweite Scene.

Eine Wiese¹, von hohen Felsen und Wald umgeben.

Auf den Felsen sind Steige mit Geländern, auch Leitern, von denen man nachher die Landleute herabsteigen sieht. Im Hintergrunde zeigt sich der See, über welchem Anfangs ein Mondregenbogen zu sehen ist. Den Prospekt schließen hohe Berge, hinter welchen noch höhere Giegebirge ragen. Es ist völlig Nacht auf der Scene, nur der See und die weißen Gletscher² leuchten im Mondlicht.

Melchthal, Baumgarten, Winkelried, Meier von Sarnen, Burkhart am Bühel, Arnold von Sewa, Klaus von der Flue und noch vier andre Landleute, alle bewaffnet.

Melchthal (noch hinter der Scene).

Der Bergweg öffnet sich, nur frisch mir nach!
Den Fels erkenn' ich und das Kreuzlein drauf;
Wir sind am Ziel, hier ist das Rütli.

(Treten auf mit Windlichtern.)

SCÈNE II.

Une prairie entourée de forêts et de rochers élevés. Sur les rochers sont des sentiers bordés de balustrades et des échelles par où l'on voit descendre les habitants. Dans le fond on aperçoit un lac au-dessus duquel s'élève d'abord un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes derrière lesquelles se dressent les pics des glaciers. Il est complètement nuit, seulement la clarté de la lune se réfléchit sur le lac et sur les glaciers.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN, STRUTH DE WINKELRIED, MEIER DE SARNEN, BURKHARDT AM DUHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLUE et quatre autres habitants, tous armés.

MELCHTHAL, derrière la scène. Le chemin s'élargit, suivez-moi hardiment, je reconnais le rocher et la petite croix qui le surmonte; nous voici arrivés. Voilà le Rütli. (Ils arrivent avec des torches.)

Zweite Scene.

DEUXIÈME SCÈNE.

Eine Wiese umgeben von hohen Felsen
und Wald.

Auf den Felsen sind Steige
mit Geländern, auch Leitern,
von denen man sieht hernach
herabsteigen die Landleute.

Im Hintergrunde zeigt sich der See,
über welchem Anfangs
ist zu sehen ein Mondregenbogen.
Hohe Berge schließen den Prospekt,
hinter welchen ragen
noch höhere Eisgebirge.

Es ist völlig Nacht auf der Scene,
nur der See und die Gletscher
leuchten im Mondscheine.

Melchthal, Baumgarten,
Winkelried,
Meier von Sarnen,
Burkhardt am Büchel,
Arnold von Sewa,
Klaus von der Flue,
und noch vier andere Landleute,
alle bewaffnet.

Melchthal noch hinter der Scene.

Der Bergweg
öffnet sich,
nur frisch
mir nach!

Ich erkenne den Fels,
und das Kreuzlein darauf.

Wir sind am Ziel, hier ist das Rütli.
Treten auf mit Winkelnätern,

Une prairie entourée de hauts rochers
et de forêts.

Sur les rochers sont des ponts
garnis de balustrades, aussi (et) des échelles
desquelles (par où) on voit ensuite
descendre les paysans.

Au fond se montre (on voit) le lac,
au-dessus duquel au commencement
est à voir un arc-en-ciel-lunaire.

De hautes montagnes ferment la perspective,
derrière lesquelles s'élèvent
encore de plus hautes montagnes-de-glaces.
Il est tout-à-fait nuit sur la scène,
seulement le lac et les glaciers
brillent au clair-de-lune.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN,
WINKELRIED,
MEIER DE SARNEN,
BURKHARDT AM-BÜHEL,
ARNOLD DE SEWA,
NICOLAS DE FLUE,
et encore quatre autres PAYSANS,
tous armés.

MELCHTHAL encore derrière la scène.

Le sentier-de-la-montagne
s'ouvre (s'élargit),
marchez seulement (toujours) har-
en me suivant! [diment

Je reconnais le rocher,
et la petite-croix plantée dessus.
Nous sommes au but, voici le Rütli.
Ils s'avancent sur la scène avec des torches.

Winkelried.

Horch!

Sewa.

Ganz leer.

Meier.

's ist noch kein Landmann da. Wir sind
Die ersten auf dem Platz, wir Unterwaldner.

Melchthal.

Wie weit ist's in der Nacht?

Baumgarten.

Der Feuerwächter

Vom Sélisberg¹ hat eben zwei gerufen.

(Man hört in der Ferne läuten.)

Meier.

Still! Horch!

Am Büchel.

Das Mettenglöcklein in der Waldkapelle
Klingt hell herüber aus dem Schwyzerland.

Von der Flue.

Die Luft ist rein und trägt den Schall so weit.

Melchthal.

Geh'n einige und zünden Reisholz an,
Daß es loh brenne, wenn die Männer kommen.

(Zwei Landleute gehen.)

WINKELRIED. Silence!

SEWA. Tout est désert.

MEIER. Il n'y a encore ici aucun de nos compatriotes. Nous arri-
vons les premiers, nous autres d'Unterwald.

MELCHTHAL. La nuit est-elle avancée?

BAUMGARTEN. Le veilleur de Sélisberg vient de crier deux heures.
(On entend une cloche dans le lointain.)

MEIER. Silence! écoutons!

BUHEL. C'est la cloche de la chapelle des bois qui sonne matines sur
l'autre bord, dans le pays de Schwytz.

FLUE. L'air est pur et porte au loin le son.

MELCHTHAL. Que quelques-uns s'occupent d'allumer du feu, pour
éclairer ceux qui viennent. (Deux hommes s'éloignent.)

Winkelried. Horch!

Sewa.

~~Ganz~~ leer.

Meier.

Es ist noch kein Landmann da.

Wir sind die ersten

auf dem Platz,

wir Unterwaldner.

Melchthal.

Wie weit ist's

in der Nacht?

Baumgarten.

Der Feuerwächter

vom Sélisberg

hat eben gerufen

zwei.

Man hört in der Ferne läuten.

Meier. Still! horch!

Am Bühel.

Das Mettenglöcklein

klingt hell herüber

aus dem Schwygerland.

Von der Flue.

Die Luft ist rein,

und trägt den Schall so weit.

Melchthal.

Gehen Einige

und zünden an Reisholz,

damit es brenne loß,

wenn die Männer

kommen.

Zwei Landleute gehen.

WINKELRIED. Écoutez!

SEWA.

Tout-à-fait vide (tout est désert).

MEIER.

Il n'y a encore aucun paysan ici.

Nous sommes les premiers

sur le lieu,

nous gens-d'-Unterwald.

MELCHTHAL.

Combien loin est-il

dans la nuit? (quelle heure est-il?)

BAUMGARTEN.

Le garde-du-feu (le guet)

du Sélisberg

a à-l'instant crié (vient de crier)

deux heures.

On entend dans le lointain sonner.

MEIER. Silence! écoutez!

AM BUHEL.

La clochette-de-matines

sonne clairement par-ici

venant du pays-(canton)-de-Schwytz.

DE FLUE.

L'air est pur,

et porte le son si loin.

MELCHTHAL.

Que quelques-uns aillent

et allument des ramilles,

afin que cela brûle flamboyant,

quand les hommes

viennent (viendront).

Deux paysans sortent.

Sewa.

's ist eine schöne Mondennacht. Der See
liegt ruhig da als wie ein ebner Spiegel.

Am Bühel.

Sie haben eine leichte Fahrt.

Winkelried (zeigt nach dem See).

Ha seht!

Seht dorthin! Seht ihr nichts?

Meier.

Was denn? — Ja, wahrlich!

Ein Regenbogen mitten in der Nacht!

Melchthal.

Es ist das Licht des Mondes, das ihn bildet.

Von der Flue.

Das ist ein seltsam wunderbares Zeichen!

Es leben viele, die das nicht geseh'n.

Sewa.

Er ist doppelt; seht, ein blässerer steht drüber.

Baumgarten.

Ein Nachen fährt so eben drunter weg.

Melchthal.

Das ist der Stauffacher mit seinem Kahn!

Der Biedermann läßt sich nicht lang erwarten.

(Geht mit Baumgarten nach dem Ufer.)

SEWA. Voici un beau clair de lune. Les eaux paisibles du lac sont unies comme une glace.

BUHEL. Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED, *montrant le lac*. Ah! voyez, voyez là-bas, ne voyez-vous rien?

MEIER. Quoi donc! Oui vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit.

MELCHTHAL. Il est formé par la clarté de la lune.

FLUE. C'est un phénomène rare et merveilleux. Il y a beaucoup de gens qui ne l'ont jamais vu.

SEWA. Il est double, voyez-vous; il y en a un plus pâle au-dessus.

BAUMGARTEN. Voici une barque qui passe justement sous cet arc.

MELCHTHAL. C'est Stauffacher avec son canot; le brave homme ne se fait pas longtemps attendre. (*Il va avec Baumgarten vers le rivage.*)

Sewa.

Es ist eine schöne Montnacht.

Der See liegt da

als wie ein ebener Spiegel.

Am Bühel.

Sie haben eine leichte Fahrt.

Winkelried zeigt nach dem See.

Ha, seht,

seht dorthin! Seht ihr nichts?

Meier.

Was denn? — Ja, wahrlich,

ein Regenbogen

mitten in der Nacht!

Melchthal.

Es ist das Licht des Mondes

das ihn bildet.

Von der Flue.

Das ist ein seltsam

wunderbares Zeichen!

Viele leben

die das nicht gesehen.

Sewa.

Er ist doppelt; seht,

ein Bläserer steht darüber.

Baumgarten.

Ein Nachen fährt

so eben darunter weg.

Melchthal.

Das ist der Stauffacher

mit seinem Kahn;

der Wiedermann

läßt sich nicht lang erwarten.

Geht mit Baumgarten nach dem Ufer.

SEWA.

C'est une belle nuit-éclairée-par-la-

Le lac repose là (dort)

comme une glace unie.

AM BUHEL.

Ils ont un facile voyage (traversée).

WINKELRIED montre du-côté du lac,

Ha, voyez,

voyez là-bas! Ne voyez-vous rien?

MEIER.

Quoi donc? — Oui, vraiment,

un arc-en-ciel,

milieu dans la (au milieu de la) nuit!

MELCHTHAL.

C'est la lumière de la lune

qui le forme (produit).

DE FLUE.

C'est un étrange

merveilleux phénomène!

Bien-des-personnes vivent

qui n'ont pas vu cela.

SEWA.

Il est double; regardez,

un plus pâle est au-dessus.

BAUMGARTEN.

Une barque passe

précisément dessous.

MELCHTHAL.

C'est Stauffacher

avec sa nacelle;

le brave-homme

ne se fait pas long-temps attendre.

Il s'avance avec Baumgarten vers le rivage.

Meier.

Die Urner sind es, die am längsten säumen.

Am Bühel.

Sie müssen weit umgehen durchs Gebirg,
 Daß sie des Landvogts Kundschaft¹ hintergehen.

(Unterdessen haben die zwei Landleute in der Mitte des Platzes ein Feuer angezündet.)

Melchthal (am Ufer).

Wer ist da? Gebt das Wort!

Stauffacher (von unten).

Freunde des Landes.

Alle gehen nach der Tiefe den Kommenden entgegen. Aus dem Rahn steigen Stauffacher, Itel Reding, Hans auf der Mauer, Jörg im Hofe, Conrad Hunn, Ulrich der Schmidt, Josf von Weiler, und noch drei andre Landleute, gleichfalls bewaffnet.)

Alle (rufen).

Willkommen!

(Indem die übrigen in der Tiefe verweilen und sich begrüßen, kommt Melchthal mit Stauffacher vorwärts.)

Melchthal.

O Herr Stauffacher! Ich hab' ihn
 Geseh'n, der mich nicht wiedersehen konnte!

MEIER. Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus longtemps.

BUHEL. Il faut qu'ils fassent un long détour dans la montagne pour échapper aux espions du bailli. (Pendant ce temps les deux hommes ont allumé un feu au milieu de la scène.)

MELCHTHAL, sur le rivage. Qui est là? Le mot d'ordre?

STAUFFACHER, d'en bas. Amis de la patrie! (Tous vont au fond du théâtre, au-devant de ceux qui arrivent: on voit sortir de la barque Stauffacher, Itel Reding, Hans auf der Mauer, Jörg im Hof, Conrad Hunn, Ulrich Schmidt, Josse de Weiler et trois autres habitants. Tous sont aussi armés.)

TOUS ensemble. Soyez les bienvenus! (Tandis que les autres s'arrêtent au fond du théâtre et se saluent, Melchthal s'avance avec Stauffacher.)

MELCHTHAL. Ah! Stauffacher, je l'ai vu celui qui ne peut plus me

MEIER.

Es sind die Urner,
die säumen am längsten.
Am Büchel.
Sie müssen weit umgehen
durch das Gebirg,
daß sie hintergehen
die Rundschaft des Landvogts.

Die zwei Landleute
unterdessen haben angezündet ein Feuer
in der Mitte des Platzes.

Melchthal am Ufer.
Wer ist da? Gebt das Wort.
Stauffacher von unten.
Freunde des Landes!

Alle gehen nach der Tiefe
entgegen den kommenden.
Aus dem Kahn steigen
Stauffacher, Itef Rëding,
Hans auf der Mauer,
Jörg im Hofe,
Conrad Hunn, Ulrich der Schmitt,
Jost von Weiler,
und noch drei andere Landleute,
gleichfalls bewaffnet.

Alle rufen.
Willkommen!

Indem die Uebrigen
verweilen in der Tiefe, und sich begrüßen,
kommt vorwärts Melchthal
mit Stauffacher.

Melchthal.
O Herr Stauffacher!
Ich habe ihn gesehen,
der nicht konnte
mich wiedersehen!

MEIER.

Ce sont les gens-d'-Uri
qui tardent le plus-long-temps.
AM BUHEL.
Ils doivent au-loin' faire-un-détour
à-travers les montagnes,
pour-qu'ils trompent
l'espionnage (les espions) du bailli.

Les deux paysans
pendant-ce-temps ont allumé un feu
au milieu de la place.

MELCHTHAL sur le rivage.
Qui est là? Donnez le mot d'ordre.
STAUFFACHER d'en bas.
Amis du pays!

Tous vont au fond
à-la-rencontre des arrivants.
De la barque descendent
STAUFFACHER, ITEF RÉDING,
JEAN AUF DER MAUER,
GEORGE IM HOF,
CONRAD HUNN, ULRICH SCHMITZ,
JOSSE DE WEILER,
et encore trois autres PAYSANS,
également armés.

TOUS s'écrient.
Soyez les bien-venus!

Pendant-que les autres
s'arrêtent au fond, et se saluent,
vient en-avant (s'avance) MELCHTHAL
avec STAUFFACHER.

MELCHTHAL.
O maître Stauffacher!
Je l'ai vu *celui*
qui ne pouvait
me voir-de-son-côté!

Die Hand hab' ich gelegt auf seine Augen,
Und glühend Nachgefühl hab' ich gesogen
Aus der erlöschnen Sonne seines Blicks.

Stauffacher.

Sprecht nicht von Rache! Nicht Geschehnes rächen,
Bedrohtem Uebel wollen wir begegnen.

— Jetzt sagt, was Ihr im Unterwaldner-Land
Geschafft und für gemeine Sach' geworben,
Wie die Landleute denken, wie Ihr selbst
Den Stricken des Verraths entgangen seid.

Melchthal.

Durch der Surennen¹ furchtbares Gebirg,
Auf weit verbreitet öden Eiseßfeldern,
Wo nur der heisse Lämmergeier² krächzt,
Gelangt' ich zu der Alpentrift, wo sich
Aus Uri und vom Engelberg³ die Hirten
Anrufend grüßen und gemeinsam weiden,
Den Durst mir stillend mit der Gletscher Milch⁴,
Die in den Rufen⁵ schäumend niederquillt.
In den einsamen Sennhütten kehrt' ich ein,
Mein eigner Wirth und Gast⁶, bis daß ich kam

voir; j'ai posé la main sur ses yeux, j'ai puisé un ardent sentiment de vengeance dans le rayon éteint de ses regards.

STAUFFACHER. Ne parlez pas de vengeance, il ne s'agit point de venger le mal qui a été fait, mais de prévenir celui qui nous menace. Dites-moi maintenant ce que vous avez fait dans le pays d'Unterwald; qui vous avez recruté pour la cause commune; ce que pensent vos compatriotes, et comment vous-même vous avez échappé aux embûches de la trahison.

MELCHTHAL. Après avoir traversé les affreuses montagnes des Surennen, et les vastes déserts de glace où l'on n'entend que le cri rauque du vautour, je suis parvenu jusqu'aux pâturages de l'Alpe, où les bergers d'Uri et de l'Engelberg se saluent de loin par leurs cris, et font paître ensemble leurs troupeaux; j'apaisais ma soif avec l'eau des glaciers qui coule et bouillonne dans les crevasses. Je m'arrêtais dans le chalet solitaire, où j'étais à la fois mon hôte et mon convive; jusqu'à

Ich habe gelegt die Hand
auf seine Augen,
und ich habe gezogen [Blick
aus der erloschenen Sonne seines
glühend Rachgeföhl.

Stauffacher.

Sprecht nicht von Rache!

Wir wollen nicht rächen

Gefchehnes, wir wollen begegnen
gedrohtem Uebel.

Seht sagt,

was im Unterwaldner Land

Ihr geschäft und geworben

für gemeine Sache,

was denken die Landleute

wie Ihr selbst seid entgangen

den Stricken des Verraths.

Melchthal.

Durch das furchtbare Gebirg

der Surennen,

auf eben Eisesfeldern

weit verbreitet, wo krächzt

nur der heifre Lämmergeier,

gelangte ich zu der Alpentrift,

wo die Hirten aus Uri

und vom Engelberg

anrufend sich grüßen

und weiden gemeinsam,

mir stillend den Durst

mit der Milch der Gletscher,

die niederquillt in den Runsen

häumend. Ich kehrte ein

in den einsamen Sennhütten,

mein eigner Wirth und Gast,

bis daß ich fan.

J'ai posé la (ma) main
sur ses yeux,

et j'ai sucé [regard
du soleil (de la lumière) éteint de son
un ardent desir-de-vengeance.

STAUFFACHER.

Ne parlez pas de vengeance!

Nous ne voulons pas venger

ce-qui-est-fait, nous voulons parer
le mal dont-on-nous-menace.

Maintenant dites [terwald

ce que dans-le pays (canton) d'-Un-

vous avez fait, et qui vous avez re-

pour la commune cause, [cruté

dites ce-que pensent les paysans,

et comment vous même avez échap-

aux pièges de la trahison. [pé

MELCHTHAL. [tagnes

A-travers l'affreuse chaîne-des-mon-

des Surennen, [déserts

marchant sur des champs-de-glace

s'étendant au-loin, là où croasse

seulement le vautour à-la-voix-rau-

je parvins au paturage-alpestre, [que,

où les pâtres d'Uri

et ceux de l'Engelberg

en s'appelant se saluent [peaux,

et font-paltre en-commun leurs trou-

m' appaisant la soif

avec le lait (l'eau pure) des glaciers,

qui ruisselle-en-bas dans les crevasses

en écumant. J'entrais-pour-me-louer

dans les chalets solitaires,

étant mon propre hôte et convive,

jusqu'à-ce que je vins

Zu Wohnungen gesellig lebender Menschen.

— Erschollen war in diesen Thälern schon
Der Ruf des neuen Greuels, der gesch'hn,
Und fromme Ehrfurcht schaffte mir mein Unglück
Vor jeder Pforte, wo ich wandernd klopfte.
Entrüstet fand ich diese graden Seelen
Ob dem gewaltsam neuen Regiment;
Denn so wie ihre Alpen fort und fort
Dieselben Kräuter nähren, ihre Brunnen
Gleichförmig fließen, Wolken selbst und Winde
Den gleichen Strich unwandelbar befolgen,
So hat die alte Sitte hier vom Ahn
Zum Enkel unverändert fort bestanden.
Nicht tragen¹ sie verwegne Neuerung
Im altgewohnten gleichen Gang des Lebens.

— Die harten Hände reichten sie mir dar,
Von den Wänden langten sie die rost'gen Schwerter,
Und aus den Augen bligte freudiges
Gefühl des Muths, als ich die Namen nannte,
Die im Gebirg' dem Landmann heilig sind,

ce qu'enfin j'arrivai à des habitations où se réunissent des créatures vivantes. Déjà avait retenti dans ces vallées le bruit du dernier crime de nos tyrans, et à chaque porte où j'ai frappé, mon malheur m'a valu un pieux et honorable accueil. J'ai trouvé toutes ces âmes honnêtes révoltées du régime violent inventé par nos oppresseurs; car habitués à voir les Alpes nourrir les mêmes plantes, les sources couler au même lieu, les nuages mêmes et les vents suivre invariablement la même direction, ils voient de même les mœurs anciennes se transmettre des ancêtres à leurs petits-fils, et dans le cours uniforme des vieilles habitudes ils ne supportent pas la nouveauté téméraire. Ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses; ils ont détaché de la muraille les épées rouillées; un sentiment de courage a éclaté dans leurs regards joyeux, lorsque j'ai prononcé les noms chers aux habitants des montagnes,

zu Wohnungen von Menschen
gesellig lebend.

Der Ruf des neuen Verbrechs
der geschehen,
war schon erschollen in diesen Thälern,
und mein Unglück

schaffte mir
fromme Ehrfurcht vor jeder Pforte,
wo ich kletterte wandernd.

Ich fand diese geraden Seelen
entrußet

ob dem gewaltsam neuen Regiment.

Denn so wie ihre Alpen
nähren dieselben Kräuter

fort und fort,

ihre Brunnen

fließen gleichförmig,

Wolken selbst und Winde

befolgen unwandelbar

den gleichen Strich,

so hat die alte Sitte

fortbestanden hier unverändert

vom Ahn zum Enkel.

Sie tragen nicht

verwegene Neuerung

im altgewohnten gleichen

Gang des Lebens.

Sie reichten mir dar

die harten Hände,

sie langten von den Wänden

die rostigen Schwerter,

und aus den Augen bligte

freudiges Gefühl des Muthes,

als ich nannte die Namen,

die im Gebirge heilig sind

à des habitations d'hommes
vivant en-société.

Le bruit du nouveau crime
qui *était* arrivé (qui avait été commis)
avait déjà retenti dans ces vallées,
et mon malheur

procurait à moi (me fit trouver)
un pieux respect devant chaque porte
où je frappais en voyageant.

Je trouvais ces âmes droites
indignées

du violent nouveau régime.

Car, de-même que leurs Alpes
nourrissent les mêmes herbes

en-avant et en-avant (toujours),

de-même que leurs sources

coulent *toujours* uniformément,

et que les nuages mêmes et les vents

suivent immuablement

la même direction,

ainsi l'antique coutume

a subsisté ici sans-changement

de l'aïeul au petit-fils.

Ils ne supportent pas

une téméraire innovation

dans l'antique-habituelle *et* uniforme

marche de la vie.

Ils me présentaient

les (leurs) rudes mains;

ils détachaient des murs

les épées rouillées,

et des (dans leurs) yeux étincelait

un joyeux sentiment de courage,

quand je nommais les noms

qui dans la montagne sont sacrés

Den Eirigen und Walther Fürst — Was euch
 Recht würde dünken, schwuren sie zu thun;
 Euch schwuren sie bis in den Tod zu folgen.
 — So eilt' ich sicher unterm heil'gen Schirm
 Des Gastrechts von Gehöfte zu Gehöfte —
 Und als ich kam ins heimatliche Thal,
 Wo mir die Bettern viel verbreitet wohnen —
 Als ich den Vater fand, beraubt und blind,
 Auf fremdem Stroh, von der Barmherzigkeit
 Milderthät'ger Menschen lebend —

Stauffacher.

Herr im Himmel!

Melchthal.

Da weint' ich nicht! Nicht in ohnmäch'tigen Thränen
 Gieß ich die Kraft des heißen Schmerzens aus;
 In tiefer Brust wie einen theuren Schatz
 Verschoß ich ihn und dachte nur auf Thaten.
 Ich kroch durch alle Krümmen des Gebirgs;
 Kein Thal war so versteckt, ich späht' es aus';

le vôtre et celui de Walther Fürst; ils ont juré de faire tout ce qui vous semblerait juste, ils ont juré de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que sous la protection sacrée de l'hospitalité, j'ai poursuivi ma route de chalet en chalet, et lorsque je suis arrivé dans la vallée natale où habitent mes nombreux parents, quand j'ai retrouvé mon père aveugle et dépouillé, couché sur la paille et vivant de la compassion des hommes bienfaisants...

STAUFFACHER. Dieu du ciel!

MELCHTHAL. Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas épuisé par des larmes impuissantes l'énergie de ma brûlante douleur, je l'ai renfermée au fond de mon âme comme un trésor précieux, et je n'ai songé qu'à agir. J'ai passé par tous les sentiers tortueux de la montagne; il n'y a pas une vallée si cachée que je n'aie visitée; j'ai cherché les caba-

dem Lantmann,
 den Gurigen und Walther Fürst.
 Sie schwuren zu thun
 was euch dünken würde Recht;
 sie schwuren euch zu folgen
 bis in den Tod.
 So unter dem heiligen Schirm
 des Gastrechts
 eilte ich
 von Gehöfte zu Gehöfte;
 und als ich kam
 in's heimatliche Thal,
 wo die Bettern mir wohnen
 viel verbreitet,
 als ich fand den Vater,
 geraubt und blind,
 auf fremdem Stroh
 lebend von der Barmherzigkeit
 mildthätiger Menschen ...
 STAUFFACHER.
 Herr im Himmel!
 Melcht hal.
 Da weinte ich nicht!
 ich goß nicht aus
 in ohnmächtigen Thränen
 die Kraft des heißen Schmerzes;
 ich verschloß ihn in tiefer
 Brust,
 wie einen theuren Schatz,
 und dachte nur auf Thaten.
 Ich trock
 durch alle Krümmen
 des Gebirgs;
 kein Thal war so versteckt,
 ich frähte es aus;

au paysan,
 le vôtre et celui de Walther Furst.
 Ils juraient de faire
 ce-qui vous semblerait juste;
 ils juraient de vous suivre
 jusqu'à la mort.
 Ainsi sous la sainte protection
 du droit-d'hospitalité
 j'allais-en-diligence
 de ferme en ferme;
 et quand je vins
 dans la vallée natale
 où les cousins à moi habitent
 très répandus (très-nombreux),
 quand je trouvais le (mon) père,
 dépouillé et aveugle,
 sur la paille étrangère,
 vivant de la compassion
 de charitables hommes ...
 STAUFFACHER.
 Seigneur dans le ciel (Dieu du ciel)!
 MELCHTHAL.
 Alors je ne pleurai pas!
 je ne répandis pas
 en larmes impuissantes
 la force de la (ma) brûlante douleur;
 je l'enfermai dans la profonde
 poitrine (dans le fond de mon cœur),
 comme un précieux trésor, [agir].
 et ne songeai qu'à des actions (qu'à
 Je me-glissais
 à-travers toutes les sinuosités
 de la montagne;
 nulle vallée n'était si cachée,
 que je ne la découvrisse;

Bis an der Gletscher eisbedeckten Fuß
 Erwartet' ich und fand' bewohnte Hütten,
 Und überall, wohin mein Fuß mich trug,
 Fand ich den gleichen Haß der Tyrannei;
 Denn bis an diese letzte Gränze selbst
 Belebter Schöpfung, wo der starre Boden
 Aufhört zu gehen, raubt der Bögte Geiz —
 Die Herzen alle dieses hiedern Volks
 Erregt' ich mit dem Stachel meiner Worte,
 Und unser sind sie all' mit Herz und Mund.

Stauffacher.

Großes habt Ihr in kurzer Frist geleistet.

Melchthal.

Ich that noch mehr. Die beiden Besten sind's,
 Rosberg und Sarnen, die der Landmann fürchtet;
 Denn hinter ihren Felsenwällen schirmt
 Der Feind sich leicht und schädiget das Land.
 Mit eignen Augen wollt' ich es erkunden,
 Ich war zu Sarnen und besah die Burg.

Stauffacher.

Ihr wagtet Euch bis in des Tigers Höhle?

Melchthal.

Ich war verkleidet dort in Pilgerstracht;

nes habitées jusqu'au pied des glaciers, et partout où j'ai porté mes pas, j'ai trouvé la même haine de la tyrannie; car l'avarice des gouverneurs étend ses larcins jusqu'aux dernières limites de la nature animée, jusqu'aux lieux où le sol refuse de produire. J'ai aiguillonné par mes paroles le courage de ces braves gens, et ils sont à nous de cœur comme de bouche.

STAUFFACHER. En peu de temps vous avez fait beaucoup.

MELCHTHAL. J'ai fait plus encore. Ce que le paysan redoute surtout, ce sont les deux forteresses de Rosberg et de Sarnen; car derrière ces remparts de rochers notre ennemi trouve un asile et tourmente la contrée. J'ai voulu m'assurer par mes propres yeux de l'état des choses, j'ai été à Sarnen et j'ai vu la forteresse.

STAUFFACHER. Vous vous êtes aventuré jusque dans le repaire du tigre?

MELCHTHAL. J'étais déguisé sous un costume de pèlerin. J'ai vu le

bis an den eisbedeckten Fuß
 der Gletscher erwartete ich
 und fand Hütten bewohnt;
 und überall wohin mein Fuß
 mich trug,
 fand ich den gleichen Haß
 der Tyrannei;
 denn der Geiz der Vögte
 raubt
 bis an diese letzte Gränze selbst
 belebter Schöpfung,
 wo der starre Boden
 aufhört zu geben.
 Ich erregte mit dem Stachel
 meiner Worte alle die Herzen
 dieses biebern Volkes,
 und sie sind alle unser
 mit Herz und Mund.
 STAUFFACHER.
 Ihr habt geleistet Großes
 in kurzer Frist.
 MELCHTHAL.
 Ich that noch mehr.
 Es sind die beiden Festen,
 Roßberg und Sarnen,
 die der Landmann fürchtet;
 denn der Feind schirmt sich leicht
 hinter ihren Felsenwällen
 und schädiget das Land.
 Ich wollte es erkunden
 mit eigenen Augen;
 ich war zu Sarnen und besah die Burg.
 STAUFFACHER. Ihr waget Euch
 bis in die Höhle des Tigers?
 MELCHTHAL. Ich war verkleidet dort

jusqu'au pied couvert-de-glace
 des glaciers je m'attendais à trouver
 et trouvais *en effet* des huttes habi-
 et partout où mon pied [tées;
 me portait,
 je trouvais la même haine
 de la tyrannie;
 car la cupidité des baillis
 vole (exerce ses brigandages)
 jusqu'à cette extrême limite même
 de la création vivante,
 là où le sol engourdi
 cesse de donner (de produire).
 J'excitais avec l'aiguillon
 de mes paroles tous les cœurs
 de ce brave peuple,
 et ils sont tous à nous
 de cœur et de bouche.
 STAUFFACHER. [choses
 Vous avez accompli de-grandes-
 en peu-de temps.
 MELCHTHAL.
 Je fis encore plus.
 Ce sont les deux forteresses,
 Rossberg et Sarnen,
 que le paysan redoute;
 car l'ennemi s'abrite facilement
 derrière leurs remparts-de-rochers,
 et fait-du-mal au pays.
 Je voulus reconnaître cela
 avec (par) mes propres yeux;
 j'étais à Sarnen et visitais le fort.
 STAUFFACHER. Vous vous êtes risqué
 jusque dans l'antre du tigre?
 MELCHTHAL. J'étais déguisé là

Ich sah den Landvogt an der Tafel schmelzen —
 Urtheilt, ob ich mein Herz bezwingen kann :
 Ich sah den Feind, und ich erschlug ihn nicht.

Stauffacher.

Fürwahr, das Glück war Eurer Kühnheit hold.

(Unterdessen sind die andern Landsleute vorwärts gekommen, und nähern sich den Beiden.)

Doch jezo sagt mir, wer die Freunde sind,
 Und die gerechten Männer, die Euch folgten?
 Macht mich bekannt mit ihnen, daß wir uns
 Zutraulich nahen und die Herzen öffnen.

Meier.

Wer kenntte Euch nicht, Herr, in den drei Landen?
 Ich bin der Mei'r von Sarnen; dieß hier ist
 Mein Schwestersohn, der Struth von Winkelried.

Stauffacher.

Ihr nennt mir keinen unbekannten Namen.
 Ein Winkelried war's, der den Drachen schlug
 Im Sumpf bei Weiler¹ und sein Leben ließ
 In diesem Strauß.

bailli dans les débauches de la table. Jugez si je puis maîtriser mon cœur, j'ai vu mon ennemi et je ne l'ai pas tué!

STAUFFACHER. En vérité la fortune a favorisé votre audace. (*Pendant ce temps les autres conjurés s'avancent et se rapprochent de Stauffacher et de Melchthal.*) Mais dites-moi qui sont ces amis, ces braves gens qui vous ont suivi? Faites-les-moi connaître, afin que nous nous rapprochions les uns des autres avec confiance et que nos cœurs s'entendent.

MEIER. Qui, dans les trois cantons, ne vous connaît pas, maître Stauffacher? Je suis Meier de Sarnen, et voici le fils de ma sœur, Struth de Winkelried.

STAUFFACHER. Vous ne me dites là aucun nom inconnu. C'est un Winkelried qui tua le dragon du marais de Weiler et qui laissa la vie dans ce combat.

in Pilgerstracht;
 ich sah den Landvogt schweigen
 an der Tafel. Urtheilt ob ich kann
 bezwingen mein Herz;
 ich sah den Feind,
 und ich erschlug ihn nicht.
 STAUFFACHER.
 Fürwahr, das Glück war held
 Eurer Kühnheit.

Die andern Landleute
 sind unterdessen gekommen vorwärts,
 und nähern sich den Beiden.

Doch jetzt sagt mir,
 wer sind die Freunde,
 und die gerechten Männer,
 die Euch folgten:
 macht mich
 bekannt mit ihnen,
 damit wir uns nahen
 zutraulich
 und öffnen die Herzen.
 MEIER.

Wer in den drei Landen
 kannte Euch nicht, Herr?
 Ich bin der Meier von Sarnen;
 dieser hier ist mein Schwestersohn,
 der Struth von Winkelried.

STAUFFACHER.
 Ihr nennt mir
 keinen unbekannten Namen.
 Es war ein Winkelried, der schlug
 den Drachen im Sumpf
 bei Weiler
 und ließ sein Leben in diesem Strauß.

en costume-de-pèlerin;
 je vis le bailli faire-la-débauche
 à la table. Jugez si je peux
 dompter mon cœur;
 je vis l'ennemi,
 et je ne le tuai pas.
 STAUFFACHER.
 En-vérité, la fortune fut favorable
 à votre audace.

Les autres paysans
 sont pendant-~~le~~-temps venus sur-le-devant,
 et s'approchent des deux.

Mais maintenant dites-moi
 qui sont les amis
 et les hommes justes
 qui vous ont suivi:
 faites-moi
 connu (faire connaissance) avec eux,
 afin que nous nous-rapprochions
 avec-confiance
 et *que nous* ouvrions les (nos) cœurs.
 MEIER.

Qui dans les trois cantons
 ne vous connaîtrait pas, Seigneur?
 Je suis Meier de Sarnen;
 celui-ci est (voici) le fils-de-ma-sœur,
 Struth de Winkelried.

STAUFFACHER.
 Vous ne me nommez
 aucun nom inconnu.
 Ce fut un Winkelried qui frappa (tua)
 le dragon dans le marais
 près de Weiler
 et laissa sa vie dans cette lutte.

Winkelried.

Das war mein Ahn, Herr Werner.

Melchthal (zeigt auf zwei Landleute).

Die wohnen hinterm Wald¹, sind Klosterleute
Vom Engelberg — Ihr werdet sie drum nicht
Verachten, weil sie eigne² Leute sind,
Und nicht wie wir frei sitzen auf dem Erbe —
Sie lieben 's Land, und sonst auch wohl berufen.

Stauffacher (zu den Beiden).

Gebt mir die Hand! Es preise sich, wer keinem
Mit seinem Leibe pflichtig³ ist auf Erden;
Doch Redlichkeit gedeiht in jedem Stande.

Konrad Hunn.

Das ist Herr Reding, unser Altlandammann.

Meier.

Ich kenn' ihn wohl. Er ist mein Widerpart,
Der um ein altes Erbstück mit mir rechtet.
— Herr Reding, wir sind Feinde vor Gericht;
Hier sind wir einig.

(Schüttelt ihm die Hand.)

Stauffacher.

Das ist brav gesprochen.

WINKELRIED. C'était mon aïeul, maître Werner.

MELCHTHAL, montrant deux paysans. Ceux-là habitent de l'autre côté de la forêt. Ils sont vassaux de l'abbaye d'Engelberg. Vous ne les mépriserez point, parce qu'ils ne sont pas indépendants comme nous et propriétaires libres de leur héritage. Ils aiment leur pays et jouissent, d'ailleurs, d'une bonne renommée.

STAUFFACHER, à ces deux vassaux. Donnez-moi la main. Heureux celui qui n'est dans la dépendance de personne sur la terre; mais la probité prospère dans toute condition.

CONRAD HUNN. Voici maître Reding, notre ancien landammann.

MEIER. Je le connais bien; c'est ma partie adverse, il plaide contre moi pour un ancien héritage. Maître Reding, nous sommes ennemis devant le tribunal, ici nous sommes unis. (Il lui secoue la main.)

STAUFFACHER. C'est bravement parlé.

Winkelried.

Das war mein Ahn, Herr Werner.

Melchtal zeigt auf zwei Landleute.

Die wohnen

hinterm Wald,

sind

Klosterleute

vom Engelberg.

Ihr werdet sie nicht verachten

darum, weil sie sind

eigene Leute,

und nicht sitzen frei,

wie wir, auf dem Erbe;

sie lieben das Land,

sind sonst auch wohl berufen.

Stauffacher zu den Beiden.

Gebt mir die Hand!

Es preiße sich,

wer mit seinem Leibe

ist pflichtig keinem auf Erden;

doch Redlichkeit gebehrt

in jedem Stande.

Konrad Hunn.

Das ist Herr Reding,

unser Altlandammann.

Meier. Ich kenne ihn wohl.

Er ist mein Widerpart,

der rechtet mit mir

um ein altes Erbstück.

Herr Reding,

wir sind Feinde vor Gericht,

hier sind wir einig.

Schüttelt ihm die Hand.

Stauffacher.

Das ist brav gesprochen!

WINKELRIED.

C'était mon aïeul, maitre Werner.

MELCHTHAL montre deux paysans.

Ceux-ci demeurent [terwald],

derrière-la forêt (de l'autre côté d'Un-
ce sont

des gens- (des vassaux-) de-l'abbaye
de-l'Engelberg.

Vous ne les mépriserez pas

pour-cela, parce qu'ils sont

des hommes mortallables,

et parcequ'ils ne sont pas assis libres,

comme nous, sur l' (leur) héritage;

ils chérissent le pays,

et sont, du reste aussi, bien famés.

STAUFFACHER aux deux vassaux.

Donnez-moi la main.

Qu'il s'estime heureux

celui-qui avec son corps [terre;

n'est tributaire à personne sur la

mais l'honnêteté prospère (se trouve)

dans toute condition.

CONRAD HUNN.

C'est (voici) maitre Réding,

notre ancien-landammann.

MEIER. Je le connais bien.

Il est ma partie-adverse

qui plaide avec (contre) moi

pour un ancien héritage.

Maitre Réding,

nous sommes ennemis devant le tri-

mais ici nous sommes unis. [bunal,

Il lui secoue la main.

STAUFFACHER.

C'est bien parlé!

Winkelried.

Hört ihr? Sie kommen. Hört das Horn von Uri!

(Rechts und links steht man bewaffnete Männer mit Windlichtern die Felsen herabsteigen.)

Auf der Mauer.

Seht! Steigt nicht selbst der fromme Diener Gottes,
 Der würd'ge Pfarrer mit herab? Nicht scheut er
 Des Weges Mühen und das Grau'n der Nacht,
 Ein treuer Hirte für das Volk zu sorgen.

Baumgarten.

Der Sigrift folgt ihm und Herr Walther Fürst;
 Doch nicht den Tell erblick' ich in der Menge.

Walther Fürst, Rösselmann der Pfarrer, Petermann der Sigrift, Kuoni der Hirt, Werni der Jäger, Ruodi der Fischer, und noch fünf andre Landleute. Alle zusammen, drei und dreißig an der Zahl, treten vorwärts und stellen sich um das Feuer.

Walther Fürst.

So müssen wir auf unserm eignen Erb'
 Und väterlichen Boden uns verstopfen
 Zusammen schleichen, wie die Mörder thun,

WINKELRIED. *Ecoutez, on vient. Entendez-vous la corne d'Uri? (A droite et à gauche on voit descendre du haut des rochers des hommes armés qui portent des torches.)*

AUF DER MAUER. *Voyez; n'est-ce pas le pieux serviteur de Dieu, le digne pasteur lui-même, qui descend avec eux? Il ne craint ni la fatigue du chemin ni l'obscurité de la nuit, quand il s'agit de prendre soin de son troupeau.*

BAUMGARTEN. *Le sacristain le suit et Walther Furst après lui, mais dans le nombre je n'aperçois pas Tell.*

(*Arrivent Walther Furst, Rösselmann le curé, Pétermann le sacristain, Kuoni le berger, Werni le chasseur, Ruodi le pêcheur, et cinq autres habitants. Tous réunis, au nombre de trente-trois, s'avancent et se rangent autour du feu.*)

WALTHER FURST. *Il faut donc que, sur notre propre héritage, sur le sol de la patrie, nous nous réunissions à la dérobée, comme des meurtriers; il faut qu'au milieu de la nuit qui ne prête son voile*

Winkelrieb.

Hört ihr? Sie kommen.

Hört das Horn von Uri!

Man sieht rechts und links
bewaffnete Männer mit Windlichtern
herabsteigen die Felsen.

Auf der Mauer.

Seht!

Der fromme Diener Gottes,
der würdige Pfarrer selbst,
steigt er nicht mit herab?

Er scheut nicht
die Mühen des Weges
und das Grauen der Nacht,
zu sorgen für das Volk
ein treuer Hirte.

Baumgarten.

Der Sigrift folgt ihm
und Herr Walther Fürst.

Doch ich erblicke nicht den Tell
in der Menge.

Walther Fürst,
Rösselmann der Pfarrer,
Petermann der Sigrift,
Kuoni derhirt, Werni der Jäger,
Ruodi der Fischer,
und noch fünf andere Landleute.
Alle zusammen,
drei und dreißig an der Zahl,
treten vorwärts,
und stellen sich um das Feuer.

Walther Fürst.

So müssen wir
uns zusammenschleichen verstoßen,
wie die Mörder thun,

WINKELRIED.

Entendez-vous? Ils viennent.

Écoutez la corne (trompe) d'Uri!

On voit à-droite et à-gauche
des hommes armés, avec des torches
descendre les rochers.

AUF DER MAUER.

Voyez!

Le pieux serviteur de Dieu,
le digne curé *lui-même*,
ne descend-t-il pas avec *les autres*?

Il ne redoute pas
les fatigues de la route
et l'horreur de la nuit
pour prendre-soin du peuple
en fidèle pasteur.

BAUNGARTEN.

Le sacristain le suit
et maître Walther Furst.

Cependant je n'aperçois pas Tell
dans la foule.

WALTHER FURST,
ROESSELMANN le curé,
PETERMANN le sacristain,
KUONI le pâtre, WERNI le chasseur,
RUODI le pêcheur,
et encore cinq autres PAYSANS.
Tous ensemble,
trente-trois *quant au nombre*,
marchent en-avant (*s'avancent*),
et se placent autour du feu.

WALTHER FURST.

Ainsi nous sommes-réduits [vement,
à nous glisser-ensemble (*réunir*) furti-
comme font les meurtriers,

Und bei der Nacht, die ihren schwarzen Mantel
Nur dem Verbrechen und der sonnenscheuen
Verschwörung leihet, unser gutes Recht
Uns holen, das doch lauter ist und klar,
Gleichwie der glanzvoll offne Schooß des Tages.

Melchthal.

Läßt's gut sein¹. Was die dunkle Nacht gesponnen,
Soll frei und fröhlich an das Licht der Sonnen.

Rösselmann.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt², Eidgenossen!
Wir stehen hier statt einer Landsgemeine,
Und können gelten für ein ganzes Volk.
So laßt uns tagen³ nach den alten Bräuchen
Des Lands, wie wir's in ruhigen Zeiten pflegen,
Was ungefehrlich ist in der Versammlung,
Entschuldige die Noth der Zeit! Doch Gott
Ist überall, wo man das Recht verwaltet,
Und unter seinem Himmel stehen wir.

sombre qu'au crime et aux noirs complots, nous venions défendre
notre bon droit, aussi clair cependant, aussi évident que le jour
dans son plus vif éclat !

MELCHTHAL. Qu'importe? Les projets de liberté tramés dans l'ombre
de la nuit se produiront à la lumière du soleil.

ROESSELMANN. Amis et confédérés, écoutez ce que Dieu inspire à mon
cœur. Nous tenons ici la place d'une assemblée générale, nous
pouvons agir au nom de tout un peuple; siégeons donc selon les
anciennes coutumes du pays, comme nous le faisons en des temps
paisibles. S'il y a quelque chose d'illégal dans cette réunion, que la
nécessité des temps l'excuse. Dieu est partout où s'exerce la justice,
et nous sommes sous la voûte de son ciel.

auf unserm eigenen Erbe
und väterlichen Boden,
und uns holen
bei der Nacht,
die leiht ihren schwarzen Mantel
nur dem Verbrechen
und der Verschwörung
der sonnenscheuen,
unser gutes Recht,
das doch lauter ist und klar,
gleich mie der glanzvoll offne
Schoß des Tages.

Melchthal.

Läßt's gut sein.

Was die dunkle Nacht hat gesponnen,
soll frei und fröhlich
an das Licht der Sonnen.

Roßelmann. Hört, Eidgenossen,
was Gott mir gibt
in das Herz.

Wir stehen hier
statt einer Landsgemeine,
und können gelten
für ein ganzes Volk.

So laßt uns tagen,
nach den alten Bräuchen des Landes,
wie wir's pflegen
in ruhigen Zeiten.

Die Noth der Zeit
entschuldige was ungesetzlich ist
in der Versammlung.

Doch Gott ist überall,
wo man verwalte das Recht,
und wir stehen
unter seinem Himmel.

sur notre propre héritage
et sur *notre* sol paternel,
et à nous aller-chercher (conquérir)
pendant la nuit,
qui prête son noir manteau
seulement au crime
et au complot
craignant *la lumière du soleil*,
notre bon droit,
qui pourtant est pur et clair,
de-même-que l'éclatant épanoui
sein du jour.

MELCHTHAL.

Laissez cela être bien., (Qu'importe ?)
Ce que la nuit obscure a filé (tramé),
doit *se produire* librement et gai-
à la lumière du soleil. • [ment
ROESSELMANN. Écoutez, confédérés,
ce que Dieu me donne (met)
dans le cœur.

Nous nous-tenons (sommes) ici
à-la-place d'une assemblée-du-pays,
et pouvons valoir (passer)
pour tout un peuple.

Ainsi siégeons,
selon les antiques coutumes du pays,
comme nous avons-coutume *de faire*
dans de paisibles temps.

Que la nécessité du temps (des circon-
excuse ce-qu'il y a d'illégal [stances)
dans la (cette) réunion.

Mais Dieu est partout
où l'on pratique le droit,
et nous nous-tenons
sous *la voûte de son ciel*.

Stauffacher.

Wohl, laßt uns tagen nach der alten Sitte;
Ist es gleich Nacht, so leuchtet unser Recht.

Melchthal.

Ist gleich die Zahl nicht voll, das Herz ist hier
des ganzen Volks; die Besten¹ sind zugegen.

Konrad Hunn.

Sind auch die alten Bücher nicht zur Hand,
Sie sind in unsere Herzen eingeschrieben.

Rößfelmann.

Wohlan, so sei der Ring² sogleich gebildet.
Man pflanze auf die Schwerter der Gewalt!

Auf der Mauer.

Der Landesammann nehme seinen Platz,
Und seine Waikel³ stehen ihm zur Seite!

Sigrift.

Es sind der Völker dreie⁴. Welchem nun
Gebührt's, das Haupt zu geben der Gemeinde?

Meier.

Um diese Ehr' mag Schwyz mit Uri streiten;
Wir Unterwaldner stehen frei zurück.

STAUFFACHER. Parfaitement. Siégeons suivant les anciens usages. Il est nuit sans doute, mais notre droit brille comme le jour.

MELCHTHAL. Si l'assemblée n'est pas complète, le cœur de tout le peuple est ici, et les meilleurs citoyens sont présents.

CONRAD HUNN. Nous n'avons pas sous la main les anciens livres, mais ils sont gravés dans nos cœurs.

LE CURÉ. Formons donc à l'instant le cercle, et qu'on plante au milieu les épées, signe du pouvoir.

AUF DER MAUER. Que le landammann prenne sa place, et que ses appariteurs se tiennent à ses côtés.

LE SACRISTAIN. Il y a ici trois peuples; à qui appartient le droit de donner un chef à l'assemblée?

MEIER. Que Schwyz et Uri se disputent cet honneur; nous autres gens d'Unterwald, nous y renonçons librement.

Staufferer.

Wohl, laßt uns tagen
nach alter Sitte;
obgleich es Nacht ist,
so leuchtet unser Recht.

Melchthal.

Obgleich die Zahl nicht voll ist,
das Herz des ganzen Volks ist hier;
die Besten sind zugegen.

Konrad Hunn.

Sind die alten Bücher auch nicht
zur Hand,
sie sind eingeschrieben
in unsere Herzen.

Rösselmann.

Wohlan, der Ring sei gebildet
sogleich!

man pflanze auf
die Schwerter der Gewalt!
Auf der Mauer.

Der Landesammann nehme
seinen Platz, und seine Waibel
stehen ihm zur Seite!

Sigris.

Es sind der Völker
dreie.

Welchem nun gebührt es
zu geben das Haupt der Gemeinde?
Meier.

Schwyz mag streiten mit Uri
um diese Ehre;
wir Unterwaldner
stehen zurück
frei.

STAUFFACHER.

Bien, siégeons
selon l'antique coutume;
bien-qu'il soit nuit,
notre droit brille (est éclatant).

MELCHTHAL. [complet,

Bien-que le nombre ne soit point
le cœur de tout le peuple est ici;
les meilleurs (les premiers) sont pré-
CONRAD HUNN. [sents.

Bien que les anciens livres ne soient
à-la (sous la) main, [pas
ils sont *cependant* inscrits
dans nos cœurs.

ROESSELMANN.

Eh-bien, que le cercle soit formé
à-l'instant!

qu'on y plante
les épées *signe* du pouvoir!

AUF DER MAUER.

Que le président-de-la-diète prenne
sa place, et que ses assesseurs
se-tiennent à lui à côté (à ses côtés)!

LE SACRISTAIN.

Il y a *quant au nombre* des peuples
trois (il y a ici trois peuples).

Auquel maintenant appartient-il
de donner le chef à l'assemblée?

MEIER.

Que Schwytz dispute avec Uri
pour cet honneur;
nousgens-d'-Unterwald [nonçons)
nous nous-tenons en-arrière (y re-
librement (de notre propre mouve-
[ment).

Melchthal.

Wir stehn zurück; wir sind die Flehenden,
Die Hülfe heischen von den mächt'gen Freunden.

Stauffacher.

So nehme Uri denn das Schwert; sein Banner
Zieht bei den Römerzügen¹ uns voran.

Walther Fürst.

Des Schwertes Ehre werde Schwyz zu Theil;
Denn seines Stammes rühmen wir uns alle².

Rösselmann.

Den edlen Wettstreit laßt mich freundlich schlichten:
Schwyz soll im Rath, Uri im Felde führen.

Walther Fürst

(reicht dem Stauffacher die Schwerter).

So nehmt!

Stauffacher.

Nicht mir, dem Alter sei die Ehre!

Im Hofe.

Die meisten Jahre zählt Ulrich der Schmidt.

Auf der Mauer.

Der Mann ist wacker, doch nicht freien Stand's;
Kein eigner Mann kann Richter sein³ in Schwyz.

MELCHTHAL. Nous y renonçons, car nous venons en suppliants demander le secours de nos puissants amis.

STAUFFACHER. Qu'Uri prenne donc l'épée! Sa bannière marche à notre tête dans les expéditions de l'empire.

WALTHER FURST. Cet honneur doit appartenir à Schwytz. C'est la tige dont nous nous glorifions tous de sortir.

LE CURÉ. Laissez-moi terminer amicalement ce généreux débat. Schwytz nous guidera dans les conseils, Uri dans les batailles.

WALTHER FURST présente les épées à Stauffacher. Prenez donc.

STAUFFACHER. Non pas. Cet honneur appartient à l'âge.

IM HOF. C'est Ulrich Schmidt qui compte le plus d'années.

AUF DER MAUER. C'est un brave homme, mais il n'est pas de condition libre. A Schwytz, nul vassal ne peut être juge.

MELCHTHAL.

Wir stehen zurück ;
wir sind die Flehenden,
die heischen Hülfe
von den mächtigen Freunden.

STAUFFACHER.

So nehme Uri denn das Schwert ;
sein Banner zieht uns voran
bei den Römerzügen.

WALTHER FÜRST.

Die Ehre des Schwertes
werde zu Theil Schwytz ;
denn wir alle rühmen uns
seines Stammes.

ROEßELMANN.

Läßt mich schlichten freundlich
den edlen Wettstreit ;
Schwytz soll führen
im Rath,
Uri im Feld.

WALTHER FÜRST

reicht dem Stauffacher die Schwertler.

So nehmt !

STAUFFACHER.

Die Ehre sei dem Alter ,
nicht mir !

IM HOFE.

Ulrich der Schmidt zählt
die meisten Jahre.

AUF DER MAUER.

Der Mann ist wacker,
doch nicht freien Standes :
kein eigner Mann
kann Richter sein in Schwytz.

MELCHTHAL.

Nous nous-tenons en-arrière ;
nous sommes les suppliants
qui demandons secours
des (aux) puissants amis.

STAUFFACHER.

Qu'ainsi Uri prenne donc l'épée ;
sa bannière marche devant nous
dans les expéditions-romaines.

WALTHER FÜRST.

Que l'honneur de l'épée
soit en partage à Schwytz ;
car nous tous nous nous vantons
d'être de sa race.

ROEßELMANN.

Laissez moi arranger amiablement
cette noble lutte ;
Schwytz doit nous conduire
dans-le conseil ,
et Uri sur-le champ-de-bataille.

WALTHER FÜRST

présente à Stauffacher les épées.

Ainsi prenez !

STAUFFACHER.

[plus âgé],

Que l' (cet) honneur soit à l'âge (au)
et non pas à moi !

IM HOFE.

Ulrich le ferrant compte
le-plus-d'années.

AUF DER MAUER.

Cet homme est probe ,
cependant pas de libre condition ;
aucun homme serf
ne peut être juge à Schwytz.

Stauffacher.

Steht nicht Herr Reding hier, der Allandammann?
Was suchen wir noch einen würdigern?

Walther Fürst.

Er sei der Ammann und des Tages Haupt!
Wer dazu stimmt, erhebe seine Hände.

(Alle heben die rechte Hand auf.)

Reding (tritt in die Mitte).

Ich kann die Hand nicht auf die Bücher legen;
So schwör' ich droben bei den ew'gen Sternen,
Daß ich mich nimmer will vom Recht entfernen.

(Man richtet die zwei Schwerter vor ihm auf, der Ring bilde sich um ihn her, Schwytz hält die Mitte, rechts stellt sich Uri und links Unterwalden. Er steht auf sein Schlachtschwert gestützt.)

Was ist's, das die drei Völker des Gebirgs
Hier an des Sees unwirthlichem Gestade
Zusammenführte in der Geisterstunde?
Was soll der Inhalt sein des neuen Bundes,
Den wir hier unterm Sternenhimmel stiften?

Stauffacher (tritt in den Ring)

Wir stiften keinen neuen Bund; es ist

STAUFFACHER. N'avons-nous pas ici Reding, l'ancien landammann? Pouvons-nous en trouver un plus digne?

WALTHER FÜRST. Qu'il soit le landammann et le chef de cette assemblée. Que celui qui y consent, lève la main. (*Tous lèvent la main droite.*)

REDING s'avance au milieu. Je ne puis poser la main sur les livres sacrés: mais je jure par les astres éternels que je ne m'écarterai jamais de la justice. (*On plante devant lui les deux épées croisées; le cercle se forme autour de lui; Schwytz est au milieu, Uri à droite, Unterwald à gauche. Reding s'appuie sur son épée de combat.*) Quel est donc le sujet qui rassemble les trois peuples des montagnes sur le rivage inhospitalier de ce lac à minuit? Quel doit être le but de cette nouvelle alliance que nous allons conclure sous la voûte étoilée du ciel?

STAUFFACHER s'avance dans le cercle. Nous ne formons point une

Stauffer.

Steht nicht Herr Reding hier,
der Altlandammann?
was suchen wir noch einen würdigern?

Walthers Fürst.

Er sei der Ammann
und das Haupt des Tages!

Wer stimmt dazu,
erhebe seine Hände!

Alle heben auf die rechte Hand.

Reding tritt in die Mitte.

Ich kann nicht legen die Hand
auf die Bücher; so schwöre ich
bei den ewigen Sternen droben,
daß ich nimmer will mich entfernen
vom Recht.

Man richtet auf vor ihm
die zwei Schwerter, der Ring bildet sich
um ihn her;
Schwyz hält die Mitte,
rechts stellt sich Uri,
und Unterwalden links.
Er steht, gestützt
auf sein Schlachtschwert.

Was ist's das zusammenführte
in der Geisterstunde,
hier an dem unwirthlichen Gestade
des Sees,
die drei Völker des Gebirgs?
Was soll sein der Inhalt
des neuen Bundes,
den wir stiften
hier unter dem Sternenhimmel?
Stauffer tritt in den Ring.
Wir stiften
keinen neuen Bund;

STAUFFACHER.

Maitre Réding ne se-tient-il pas ici,
l'ancien-landammann? [digne?

que cherchons nous encore un plus
WALTHER FURST.

Qu'il soit le landammann
et le chef de la diète!

Que celui-qui vote pour-cela,
lève ses mains.

Tous lèvent la main droite.

REDING s'avance au milieu.

Je ne peux pas poser la main
sur les livres; ainsi je jure
par les éternelles étoiles d'en-haut
que jamais je ne veux m'écarter
de-la justice.

On dresse devant lui
les deux épées, le cercle se forme
autour de lui;
Schwyz tient le milieu,
à-droite se place Uri,
et Unterwald à-gauche.
Il se-tient-debout, appuyé
sur son épée-de-bataille.

Qu'est-ce qui a réuni,
à l'heure-des-esprits (à minuit),
ici sur cet inhospitalier rivage
du lac,
les trois peuples de la montagne?
Que (quel) doit-être le contenu (but)
de la nouvelle alliance
que nous formons
ici sous le ciel-parsemé-d'-étoiles?
STAUFFACHER entre dans le cercle.
Nous ne formons
point-de nouvelle alliance;

Ein uraltes Bündniß¹ nur von Vätern Zeit,
 Das wir erneuern! Wißet, Eidgenossen!
 Ob uns der See, ob uns die Berge scheiden,
 Und jedes Volk sich für sich selbst regiert,
 So sind wir eines Stammes doch und Bluts,
 Und eine Heimath ist's, aus der wir zogen.

Winkelried.

So ist es wahr, wie's in den Liedern lautet²,
 Daß wir von fern her in das Land gewallt?
 O, theilt's uns mit, was Euch davon bekannt,
 Daß sich der neue Bund am alten stärke.

Stauffer.

Hört, was die alten Hirten sich erzählen:
 — Es war ein großes Volk, hinten im Lande
 Nach Mitternacht³, das litt von schwerer Theurung.
 In dieser Noth beschloß die Landsgemeine,
 Daß je der zehnte Bürger nach dem Loos
 Der Väter Land verlasse — Das geschah!

nouvelle alliance, c'est l'antique union du temps de nos pères que nous renouvelons. Vous le savez, confédérés! bien que nous soyons séparés par le lac et les montagnes, et que chaque peuple se gouverne à part, nous sommes pourtant d'une même race, d'un même sang, et nous sommes tous sortis d'une même patrie.

WINKELRIED. Ainsi ce que disent nos anciennes chansons serait vrai, et nous serions venus ici d'une terre lointaine? Oh! apprenez-nous ce que vous en savez, afin que l'ancienne alliance fortifie la nouvelle.

STAUFFER. Écoutez ce que racontent les vieux bergers. Il y avait dans les contrées du nord un grand peuple qui souffrait d'une cruelle disette. Dans cette détresse, l'assemblée décida qu'un homme sur dix, désigné par le sort, quitterait le pays: ce qui fut fait. Une troupe

es ist nur ein uraltes Bündniß
von der Zeit der Väter,
das wir erneuern.
Eidgenossen, wisset, ob der See,
ob die Berge uns scheiden,
und jedes Volk sich regiert
für sich selbst,
wir sind doch
eines Stammes und Bluts,
und es ist eine Heimath,
aus der wir zogen.
Winkleried.
So ist es wahr,
wie es lautet
in den Liedern,
daß von fern wir hergewallt
in das Land?
O, theilt uns mit
was Euch bekannt davon,
damit der neue Bund
sich stärke am alten.
Stauffacher.
Hört was die alten Hirten
sich erzählen:
Es war ein großes Volk
hinten im Lande
nach Mitternacht;
das litt
von schwerer Theurung.
In dieser Noth
beschloß die Landsgemeinde,
daß je der zehnte
Bürger, nach dem Loos,
verlasse des Land der Väter.
Das geschah:

c'est seulement une antique alliance
du temps des (de nos) pères
que nous renouvelons.

Confédérés, sachez, quoique le lac,
quoique les montagnes nous séparent,
et que chaque peuple se gouverne
pour lui-même (à part),
nous sommes pourtant [sang,
d'une-même race et issus du même
et c'est un-même pays-natal,
duquel nous sommes partis.

WINKLERIED.

Ainsi il est vrai,
comme cela sonne (est raconté)
dans les chansons,
que de loin nous sommes venus-ici
dans ce pays?

Oh! communiquez nous
ce-qui vous est connu de-cela,
afin-que la nouvelle alliance
se fortifie à- (par) l'ancienne.

STAUFFACHER.

Écoutez ce-que les vieux bergers
se racontent:

Il y avait un grand peuple
en-arrière (au loin) dans-le pays
situé vers minuit (vers le nord);
celui-ci souffrit
d'une lourde (cruelle) disette.
Dans cette détresse
l'assemblée-du-peuple résolut
que chaque-fois le (chaque) dixième
citoyen, selon (désigné par) le sort,
quitterait-le pays des pères.
Cela se-fit:

Und zogen aus, wehklagend, Männer und Weiber,
 Ein großer Heerzug, nach der Mittagssonne,
 Mit dem Schwert sich schlagend durch das deutsche Land,
 Bis an das Hochland dieser Waldgebirge;
 Und eher nicht ermüdete der Zug,
 Bis daß sie kamen in das wilde Thal,
 Wo jetzt die Muotta ¹ zwischen Wiesen rinnt — ²
 Nicht Menschenspuren waren hier zu sehen,
 Nur eine Hütte stand am Ufer einsam;
 Da saß ein Mann und wartete der Fährte —
 Doch heftig wogete der See und war
 Nicht fahrbar; da besahen sie das Land
 Sich näher und gewahrten schöne Fülle
 Des Holzes, und entdeckten gute Brunnen,
 Und meinten sich im lieben Vaterland
 Zu finden — Da beschloßen sie zu bleiben,
 Erbaueten den alten Flecken Schwytz ³,
 Und hatten manchen sauren Tag, den Wald
 Mit weitverschlungnen Wurzeln auszuroden —

nombreuse d'hommes et de femmes s'en alla en pleurant vers le midi,
 et s'ouvrit avec l'épée un chemin à travers l'Allemagne, jusqu'à ce
 qu'elle arrivât dans ces montagnes couvertes de forêts. Cette multi-
 tude marcha, marcha sans cesse, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée dans la
 vallée sauvage où la Muotta coule aujourd'hui à travers des prairies.
 On n'y voyait alors aucune trace humaine; une cabane seulement
 s'élevait sur le rivage solitaire; elle était habitée par un batelier
 qui passait les voyageurs dans sa barque. Le lac était orageux et
 l'on ne pouvait le traverser. En examinant la contrée de plus près,
 ils y découvrirent de belles et riches forêts, des sources limpides,
 et ils crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils résolurent de
 rester là; ils bâtirent le vieux bourg de Schwytz, et consacrèrent de
 longues journées de travail à défricher l'antique forêt; puis, lorsque

und Männer und Weiber,
 ein großer Heerzug,
 zogen aus, wehklagend,
 nach der Mittagssonne,
 sich schlagend
 mit dem Schwert
 durch das deutsche Land,
 bis an das Hochland
 dieser Waldberge;
 und der Zug ermüdete nicht
 eher, bis daß sie kamen
 in das wilde Thal,
 wo jetzt die Muotta rinnt
 zwischen Biesen.
 Nicht Menschenspuren
 waren zu sehen hier;
 nur eine Hütte
 stand einsam am Ufer.
 Da saß ein Mann
 und wartete der Fährte;
 doch der See wogete
 heftig,
 und war nicht fahrbar.
 Da besahen sie das Land
 näher, und gewahrten
 schöne Fülle des Holzes,
 und entdeckten gute Brunnen,
 und meinten sich zu finden
 im lieben Vaterland.
 Da beschloßen sie zu bleiben,
 erbauten
 den alten Flecken Schwyz
 und hatten
 manchen sauren Tag,
 auszuroden den Wald

et hommes et femmes,
 formant une grande armée,
 émigrèrent, se-lamentant,
 vers le soleil-du-midi (le midi),
 se battant (se frayant un passage)
 avec l'épée [magne],
 à-travers le pays allemand (l'Alle-
 jusqu'aux hautes-contrées
 de ces montagnes-boisées;
 et l'expédition ne se-ralentit pas
 jusqu'à ce qu'ils vinrent
 dans la sauvage vallée
 où maintenant la Muotta coule
 à-travers des prairies.
 Pas de traces-d'hommes
 n'étaient à voir ici;
 seulement une hutte [vagg.
 se-tenait (= élevait) solitaire sur-le ri-
 Là était-assis un homme
 et il prenait-soin du bac;
 mais le lac soulevait-les-flots
 violemment,
 et n'était pas navigable.
 Alors ils considérèrent le pays
 de-plus-près, et aperçurent
 une belle abondance du (de) bois,
 et découvrirent de bonnes fontaines,
 et crurent se trouver
 dans-la chère patrie.
 Alors ils résolurent de rester,
 construisirent
 l'antique bourg de Schwytz
 et eurent (endurèrent)
 mainte pénible journée,
 pour essarter la forêt

Drauf als der Boden nicht mehr Gnügen that
 Der Zahl des Volks, da zogen sie hinüber
 Zum schwarzen Berg¹, ja, bis an's Weisland² hin,
 Wo, hinter ew'gem Eiseswall verborgen,
 Ein andres Volk³ in andern Zungen spricht.
 Den Flecken Stanz erbauten sie am Kernwald⁴,
 Den Flecken Altdorf in dem Thal der Reuß —
 Doch blieben sie des Ursprungs stets gedenk;
 Aus all den fremden Stämmen, die seitdem
 In Mitte ihres Lands sich angesiedelt,
 Finden die Schwytzer-Männer sich heraus⁵:
 Es gibt das Herz, das Blut sich zu erkennen.

(Reicht rechts und links die Hand hin.)

Auf der Mauer.

Ja, wir sind eines Herzens, eines Bluts!

Alle (sich die Hände reichend).

Wir sind ein Volk, und einig wollen wir handeln.

Stauffacher.

Die andern Völker tragen fremdes Joch;
 Sie haben sich dem Sieger unterworfen.

le sol ne fut plus suffisant pour la population, ils traversèrent le lac et s'étendirent sur la montagne Noire et jusqu'au Hasli, où un autre peuple, caché derrière un rempart de glaces éternelles, parle une autre langue. Ils bâtirent le bourg de Stanz sur le bord du Kernwald, le bourg d'Altorf dans la vallée de la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours le souvenir de leur origine, et, parmi les hommes de race étrangère qui sont venus s'établir au milieu de leur contrée, ceux de Schwytz se reconnaissent par le sang et par le cœur. (Il étend la main à droite et à gauche.)

AUF DER MAUER. Oui, nous avons tous le même cœur et le même sang.

TOUS, *se tendant la main.* Nous sommes un même peuple, et nous agissons de concert.

STAUFFACHER. Les autres peuples portent le joug étranger, ils sont soumis à leur vainqueur. Il y a même dans notre pays beaucoup

mit Wurzeln weitverschlungen.

Darauf, als der Boden
nicht mehr that Genügen

der Zahl des Volkes,

da zogen sie hinüber

zum schwarzen Berg,

ja bis an das Weisland hin,

wo, verborgen

hinter ewigem Eiseswall,

ein anderes Volk

spricht in andern Zungen.

Sie erbauten am Kernwal

den Flecken Stanz,

in dem Thal der Reuß

den Flecken Altdorf.

Doch sie blieben

stets gedenk des Ursprungs.

Aus all den fremden Stämmen,

die sich haben angesiedelt

seitdem in Mitte des Landes,

finden sich heraus

die Schwyzer Männer :

das Herz, das Blut

gibt sich zu erkennen.

Reicht die Hand rechts und links.

Auf der Mauer.

Ja wir sind eines Herzens,

eines Blutes.

Alle sich die Hände reichend.

Wir sind ein Volk,

und wir wollen handeln einig.

STAUFFACHER. Die andern Völker

tragen fremdes Joch ;

sie haben sich unterworfen

dem Sieger.

avec ses racines serpentant-au-loin.

Ensuite, quand le sol

ne fit plus suffisance (ne suffit plus)

au nombre du peuple ,

alors ils partirent par-delà

vers-la montagne noire ,

même jusqu'au Weissland,

là-où , caché

derrière un éternel rempart-de-glace.

un autre peuple

parle en d'autres langues.

Ils bâtirent près-de-la forêt-de-Kern

le bourg de Stanz ,

et dans la vallée de la Reuss

le bourg d'Altorf.

Mais ils restèrent [gine.

toujours se-souvenant de l' (leur) ori-

De (parmi) toutes ces tribus étran-

qui se sont établies [gères

depuis au milieu du pays ,

se retrouvent (se reconnaissent)

les hommes de-Schwytz :

le cœur, le sang

se donne à (se fait) reconnaître.

Il tend la main à-droite et à-gauche.

AUF DER MAUER. [même cœur,

Oui nous sommes d'un- (avons un)

d'un-même sang.

TOUS se tendant la main.

Nous sommes un-même peuple ,

et nous voulons agir de-concert.

STAUFFACHER. Les autres peuples

supportent un joug étranger ;

ils se sont soumis

au vainqueur.

Es leben selbst in unsern Landesmarken
 Der Sassen¹ viel, die fremde Pflichten tragen,
 Und ihre Knechtschaft erbt auf ihre Kinder.
 Doch wir, der alten Schweizer ächter Stamm,
 Wir haben stets die Freiheit uns bewahrt.
 Nicht unter Fürsten bogen wir das Knie;
 Freiwillig wählten wir den Schirm der Kaiser.

Rösselmann.

Frei wählten wir des Reiches Schutz und Schirm;
 So steht's bemerkt in Kaiser Friedrichs Brief².

Stauffercher.

Denn herrenlos ist auch der Freiste nicht.
 Ein Oberhaupt muß sein, ein höchster Richter,
 Wo man das Recht mag schöpfen in dem Streit.
 Drum haben unsre Väter für den Boden,
 Den sie der alten Wildniß abgewonnen,
 Die Ehr' gegönnt dem Kaiser, der den Herrn
 Sich nennt der deutschen und der welschen Erde,

d'hommes assujettis à des redevances, et qui lèguent leur servitude à leurs enfants. Mais nous, véritable race des anciens Suisses, nous avons toujours gardé notre liberté, nous n'avons pas fléchi le genou devant les princes, et c'est de notre plein gré que nous avons choisi la protection de l'Empereur.

ROESSELMANN. Oui, c'est de notre plein gré que nous avons choisi l'appui et la protection de l'Empire. Cela est spécifié dans la lettre de l'Empereur Frédéric.

STAUFFACHER. Oui, l'homme le plus libre n'est pas sans maître; il faut avoir un chef, un juge suprême auquel on puisse demander justice en cas de contestation. Voilà pourquoi nos pères, pour le sol qu'ils avaient arraché à l'antique désert, rendirent hommage à l'Empereur qui porte le titre de maître de l'Allemagne et de l'Italie;

Viel der Sassen,
 die tragen
 fremde Pflichten,
 leben
 selbst in unsern Landesmarken,
 und ihre Knechtschaft erbt
 auf ihre Kinder.
 Doch wir, der ächte Stamm:
 der alten Schweizer,
 wir haben uns stets bewahrt
 die Freiheit.
 Wir bogen nicht das Knie
 unter Fürsten;
 wir wählten freiwillig
 den Schirm des Kaisers.
 R o s s e l m a n n.
 Frei wählten wir
 den Schutz und Schirm des Reichs:
 so steht bemerkt
 in dem Brief
 Kaiser Friedrich's.
 Stauffacher.
 Denn auch der Freiste
 ist nicht herrenlos.
 Es muß sein ein Oberhaupt,
 ein höchster Richter,
 wo im Streite
 man mag schöpfen das Recht.
 Darum haben unsere Väter
 für den Boden,
 den sie abgewonnen
 der alten Wildniß,
 gegönnt
 die Ehre
 dem Kaiser, der sich nennt den Herrn

Nombre des (de) manants
 qui supportent [d'autres),
 des redevances étrangères (envers
 vivent
 même dans nos limites,
 et leur servitude est-léguée
 à leurs enfants.
 Mais nous, la véritable souche
 des anciens Suisses,
 nous nous sommes toujours conservé
 la liberté.
 Nous n'avons pas plié le genou
 sous des (devant des) princes;
 nous avons choisi de-notre-gré
 la protection de l'Empereur.

ROESSELMANN.

Librement nous avons choisi
 la protection et l'abri de l'Empire:
 c'est ainsi qu'il est marqué
 dans les lettres-patentes
 de l'Empereur Frédéric.

STAUFFACHER.

Car même l'homme le plus libre
 n'est pas sans-maitre.
 Il faut qu'il y ait un chef-suprême,
 un souverain juge,
 où, dans-la (en cas de) contestation,
 on puisse puiser le droit.
 Aussi nos pères ont
 pour le sol,
 qu'ils ont conquis-sur
 l'ancienne nature-sauvage,
 laissé-sans-jalousie
 l'honneur (ont rendu hommage).
 à l'Empereur, qui s'intitule le maitre

Und, wie die andern Freien seines Reichs,
Sich ihm zu edelm Waffendienst gelobt,
Denn dieses ist der Freien einz'ge Pflicht,
Das Reich zu schirmen, das sie selbst beschirmt.

Melchthal.

Was drüber ist, ist Merkmal eines Knechts.

Stauffacher.

Sie folgten, wenn der Heribann' erging,
Dem Reichspanier und schlugen seine Schlachten.
Nach Welschland zogen sie gewappnet mit,
Die Römerkron' ihm auf das Haupt zu setzen.
Daheim regierten sie sich fröhlich selbst
Nach altem Brauch und eigenem Gesetz;
Der höchste Blutbann war allein des Kaisers;
Und dazu war bestellt ein großer Graf,
Der hatte seinen Sitz nicht in dem Lande.
Wenn Blutschuld kam, so rief man ihn herein,
Und unter offenem Himmel, schlicht und klar,

et, comme tous les hommes libres de son empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes; car l'unique devoir des hommes libres, c'est de protéger l'empire qui les protège eux-mêmes.

MELCHTHAL. Tout ce qui va au delà est une marque de servitude.

STAUFFACHER. Lorsque l'arrière-ban marchait, nos ancêtres suivaient l'étendard de l'Empire et combattaient dans ses batailles. Les armes à la main, ils allaient en Italie avec l'Empereur, pour mettre sur sa tête la couronne romaine; chez eux, ils se gouvernaient eux-mêmes, selon les anciennes coutumes et leurs propres lois; la haute juridiction appartenait seulement à l'Empereur; et ce droit était confié à un puissant comte, qui ne demeurait point dans le pays. Pour juger un crime capital, on l'appelait, et, à la face du ciel, il pronon-

der deutschen Erde und der wälschen,
und, wie die andern Freien
des Reichs,
sich gelobt ihm
zu eblem Waffendienst:
denn dieses ist die einzige Pflicht
der Freien,
zu schirmen das Reich
das sie selbst schirmt.
MELCHTHAL. Was drüber ist,
ist Merkmal eines Knechts.
STAUFFACHER.
Sie folgten dem Reichspanier,
wenn der Heribann erging,
und schlugen seine Schlachten.
Sie zogen mit, gewaffnet,
nach Wälschland,
ihm zu setzen
auf das Haupt
die Romerkrone.
Daheim regierten sie sich
selbst frohlich
nach altem Brauch
und eigenem Gesetz;
der höchste Blutbann
war allein des Kaisers;
und dazu war bestellt
ein großer Graf,
der hatte nicht in dem Lande
seinen Sitz:
wenn Blutschuld kam,
so rief man ihn herein,
und er sprach das Recht
schlicht und klar
unter dem offenen Himmel,

de la terre allemande et de l'italienne,
et comme les autres *hommes* libres
de l'Empire,
se sont engagés à (envers) lui
à un noble service-d'armes:
car ceci est le seul devoir
des *hommes* libres, savoir:
de défendre l'Empire,
qui les protège eux-mêmes.
MELCHTHAL. Ce-qui est au-delà
est la marque d'un serf.
STAUFFACHER.
Ils suivaient la bannière-de-l'Empire,
quand le ban était-ordonné,
et combattaient dans ses combats.
Ils marchaient avec l'*armée*, équipés,
en Italie,
pour placer à lui (à l'Empereur)
sur la tête
la couronne-romaine.
Chez-eux ils se gouvernaient
eux-mêmes gaîment
d'après l'antique coutume
et leur propre loi;
la plus haute juridiction-criminelle
était seule *appartenante* à l'Empe-
et pour-cela était commis [leur;
un grand comte,
celui-ci n'avait point dans le pays
sa résidence: [meurtre,
quand venait (se commettait) un
alors on l'appelait dedans le pays,
et il prononçait (rendait) la justice
simplement et clairement
sous le ciel ouvert,

Sprach er das Recht und ohne Furcht der Menschen.
 Wo sind hier Spuren, daß wir Knechte sind?
 Ist einer, der es anders weiß, der rede!

Zu Hofe.

Nein, so verhält sich alles, wie Ihr sprecht.
 Gewaltherrschaft ward nie bei uns gebuldet.

Stauffacher.

Dem Kaiser selbst versagten wir Gehorsam,
 Da er das Recht zu Gunst der Pfaffen bog.
 Denn als die Leute von dem Gotteshaus
 Einsiedeln¹ uns die Alp in Anspruch nahmen,
 Die wir beweidet seit der Väter Zeit,
 Der Abt herfürzog² einen alten Brief,
 Der ihm die herrenlose Wüste schenkte —
 Denn unser Dasein hatte man verhehlt —
 Da sprachen wir: "Erschlichen ist der Brief;
 Kein Kaiser kann, was unser ist, verschenken;
 Und wird uns Recht versagt vom Reich, wir können

çait clairement, simplement sa sentence, sans crainte des hommes.
 Où voyez-vous là des traces d'esclavage? Si quelqu'un est d'une
 autre opinion, qu'il parle.

IM HOFE. Non, tout se passait comme vous l'avez dit. Jamais nous
 n'avons souffert le despotisme.

STAUFFACHER. Nous avons refusé d'obéir à l'Empereur lui-même,
 lorsqu'il faisait plier la justice devant les prétentions des prêtres.
 Les gens de l'abbaye d'Einsiedeln réclamaient les pâturages que nous
 occupions depuis le temps de nos pères; l'abbé produisit un ancien
 titre qui lui attribuait les contrées sans maître, car on avait dissimulé
 nos droits et notre présence. Alors nous dîmes: Ce titre a été
 surpris; aucun Empereur ne peut donner ce qui nous appartient; et
 si l'Empire nous refuse justice, nous pouvons, dans nos montagnes,

und ohne Furcht der Menschen.

Wo sind hier Spuren,

daß wir Knechte sind ?

Ist einer

der es weiß anders,

der rede.

Im Hofe. Nein, so,

wie Ihr sprecht,

verhält sich Alles :

Gewaltherrschaft

ward nie gebuldet bei uns.

Stauffacher.

Wir versagten Gehorsam

dem Kaiser selbst,

da er bog das Recht

zu Gunsten der Pfaffen.

Denn, als die Leute

vom Gotteshaus Einsiedlen

uns nahmen in Anspruch

die Alp,

die seit der Zeit der Väter

wir beweidet,

der Abt herfürzog

einen alten Brief,

der ihm schenkte

die herrenlose Wüste —

denn man hatte verhehlt

unser Dasein —

da sprachen wir :

„Der Brief ist erschlichen :

kein Kaiser kann verschenken

was unser ist ;

und, wird uns Recht versagt

vom Reich,

wir können auch

et sans crainte des hommes.

Où sont là des traces

que nous sommes des serfs ?

Y a-t-il (s'il y a) quelqu'un

qui le sache autrement ,

que celui-là (qu'il) parle.

Im Hofe. Non , ainsi

que vous dites ,

se comporte (se trouve être) tout :

l'empire-de-la violence (la tyrannie)

ne fut jamais toléré chez nous.

STAUFFACHER.

Nous refusâmes obéissance

à l'Empereur *lui-même* ,

quand il courba (fit fléchir) la justice

en faveur (au profit) des moines.

Car, quand les gens [d'Einsiedlen

de-la maison - de - Dieu (l'abbaye)

nous prirent en revendication (pré-

la montagne [tendirent à)

que (où) depuis le temps des (de nos)

nous avons fait-pâtre , [pères

et que l'Abbé produisit

une vieille charte

qui lui accordait-en-don

le terrain-sauvage sans-maitre —

car on avait dissimulé

notre existence —

alors nous dîmes :

« La charte est obtenue-par-surprise :

aucun Empereur ne peut donner

ce qui est à nous ;

et si justice nous est refusée

par-l'Empire,

nous pouvons aussi (à notre tour)

In unsern Bergen auch des Reichs entbehren.,,

— So sprachen unsre Väter! Sollen wir
Des neuen Jochs Schändlichkeit erdulden,
Erleiden von dem fremden Knecht, was uns
In seiner Macht kein Kaiser durfte bieten?
— Wir haben diesen Boden uns erschaffen
Durch unsrer Hände Fleiß, den alten Wald,
Der sonst der Bären wilde Wohnung war,
Zu einem Sitz für Menschen umgewandelt;
Die Brut des Drachen haben wir getödtet,
Der aus den Sümpfen giftgeschwollen stieg;
Die Nebeldecke' haben wir zerrißen,
Die ewig grau um diese Wildniß hing;
Den harten Fels gesprengt, über den Abgrund
Dem Wandersmann den sichern Steg geleitet;
Unser ist durch tausendjährigen Besitz
Der Boden — und der fremde Herrenknecht
Soll kommen dürfen und uns Ketten schmieden,
Und Schmach anthun auf unsrer eignen Erde?

nous passer aussi de l'Empire. Ainsi parlaient nos pères. Et nous, souffrirons-nous la honte du nouveau joug? Endurerons-nous d'un valet étranger ce qu'aucun Empereur, dans sa toute-puissance, n'a osé exiger de nous? Nous avons acquis la propriété de ce sol par le travail de nos mains; nous avons transformé en une habitation humaine l'antique forêt, autrefois le repaire des ours; nous avons exterminé la race du dragon, qui du fond de ces marais levait sa tête venimeuse; nous avons déchiré le voile éternel de ces sombres brouillards qui planaient sur cette solitude; nous avons brisé le rocher et jeté sur l'abîme un pont sûr pour les voyageurs. Ce sol est à nous par une possession de mille années. Et le valet d'un maître étranger oserait venir nous forger des chaînes et nous insulter sur notre terre à nous! N'est-

entbehren
 des Reichs in unsern Bergen.“
 So sprachen unsere Väter.
 Sollen wir erdulden
 die Schändlichkeit des neuen Jochs,
 erleiden von dem fremden Knecht
 was kein Kaiser
 in seiner Macht
 durfte uns bieten?
 Wir haben uns erschaffen
 diesen Boden durch den Fleiß
 unserer Hände,
 umgewandelt
 zu einem Sitz für Menschen,
 den alten Wald,
 der sonst war
 die wilde Wohnung der Bären;
 wir haben getödtet die Brut
 des Drachen, der giftgeschwollen stieg
 aus dem Sumpfe;
 wir haben zerrissen
 die Nebeldecke,
 die hing grau
 um diese Wildniß
 ewig; gesprengt
 den harten Fels,
 geleitet über den Abgrund
 den sichern Steg dem Wandersmann.
 Der Boden ist unser
 durch tausendjährigen Besitz,
 und der fremde Herrenknecht
 soll dürfen kommen
 und uns Ketten schmieden,
 und Schmach anthun
 auf unserer eignen Erde?

nous-passer
 de l'Empire dans nos montagnes. »
 Ainsi parlèrent nos pères.
 Devons-nous supporter
 l'opprobre du nouveau joug,
 souffrir du valet étranger
 ce-qu'aucun Empereur
 dans toute sa puissance
 n'osait nous offrir?
 Nous nous sommes créé
 ce sol par l'application (le travail)
 de nos mains,
 nous avons transformé
 en un séjour pour des hommes
 cette ancienne forêt
 qui autrefois était
 la sauvage demeure des ours;
 nous avons tué la couvée (la race)
 du dragon qui enflé-de-venin sortait
 du marécage;
 nous avons déchiré [lards
 la couverture- (le rideau)-de-brouil-
 qui était-suspendue grise
 autour-de cette contrée-sauvage
 éternellement; nous avons fait-
 le dur rocher, [sauter
 conduit au-dessus-de l'abîme
 le sûr pont pour le voyageur.
 Le sol est à-nous
 par une possession de-mille-ans,
 et l'étranger valet-d'un-seigneur
 doit oser (oserait) venir
 et nous forger des chaînes,
 et faire affront (nous outrager)
 sur notre propre terre?

Ist keine Hülfe gegen solchen Drang?

(Eine große Bewegung unter den Landleuten.)

Nein, eine Gränze hat Tyrannenmacht.

Wenn der Gedrückte nirgends Recht kann finden,

Wenn unerträglich wird die Last — greift er

Hinauf getrosten Muthes in den Himmel,

Und holt herunter seine ew'gen Rechte,

Die droben hangen unveräußerlich

Und unzerbrechlich, wie die Sterne selbst —

Der alte Urstand der Natur kehrt wieder,

Wo Mensch dem Menschen gegenüber steht —

Zum letzten Mittel, wenn kein andres mehr

Verfangen¹ will, ist ihm das Schwert gegeben —

Der Güter höchstes dürfen wir vertheidigen

Gegen Gewalt — Wir steh'n² für unser Land.

Wir steh'n für unsre Weiber, unsre Kinder!

Alle

(an ihre Schwerter schlagend).

Wir stehn für unsre Weiber, unsre Kinder!

il point de remède contre une telle oppression? (*Grande agitation parmi les conjurés.*) Non, la tyrannie a des limites; quand l'opprimé ne trouve plus de justice nulle part, quand son fardeau devient insupportable, il lève avec confiance son regard vers le ciel; il y va chercher ses droits éternels qui résident là-haut, imprescriptibles et immuables comme les astres eux-mêmes. On rentre alors dans l'ancien état de nature, où l'homme se trouve en face de l'homme, et, pour dernière ressource, quand il n'en reste plus aucune autre, on saisit le glaive. Nous devons défendre contre la force notre bien le plus précieux; nous combattons pour notre pays, pour nos femmes, pour nos enfants.

tous frappant sur leurs épées. Nous combattons pour nos femmes et pour nos enfants.

Ist keine Hilfe
gegen solchen Drang?

Eine große Bewegung
unter den Landleuten.

Nein, Tyrannenmacht
hat eine Gränze.

Wenn der Gedrückte nirgends
kann finden Recht,
wenn die Last unerträglich wird,
greift er hinauf in den Himmel
getroffen Muths,
und holt herunter seine ewigen Rechte,
die droben

hängen unveräußerlich
und unzerbrechlich,
wie die Sterne selbst.

Der alte Urstand
der Natur kehrt wieder,
wo Mensch steht
gegenüber dem Menschen.

Zum letzten Mittel,
wenn kein anderes mehr will
verfangen,
ist ihm gegeben das Schwert.

Wir dürfen vertheidigen
gegen Gewalt
das höchste der Güter;
wir stehen
für unser Land,
wir stehen für unsere Weiber
unsere Kinder!

Alle schlagen an ihre Schwerter.

Wir stehen für unsere Weiber,
unsere Kinder.

N'y a-t-il nul secours
contre une pareille oppression?

Une grande agitation
parmi les paysans.

Non, le pouvoir-tyrannique
a une limite.

Quand l'opprimé nulle-part
ne peut trouver justice, [table,
quand le fardeau devient insupport-
il étend-la-main en-haut dans le ciel,
d'un cœur rassuré (avec confiance)
et en fait-descendre ses éternels
qui là-haut [droits

sont-suspendus inaliénables
et non-brisables (indestructibles),
comme les étoiles elles-mêmes.

L'antique état-primitif
de la nature revient,
où l'homme (l'individu) se-tient (est)
en-face de l'homme (l'individu).

Pour dernier moyen,
quand nul autre ne veut plus
opérer (réussir),
il lui est donné (il lui reste) l'épée.

Nous osons (avons droit de) défendre
contre la violence [biens;
le souverain (le plus précieux) des
nous tenons bon (combattons)
pour notre pays,
nous tenons pour nos femmes,
nos enfants.

Tous frappant sur leurs épées.

Nous tenons bon pour nos femmes,
nos enfants!

Rösselmann (tritt in den Ring).

Ih' ihr zum Schwerte greift, bedenkt es wohl!
 Ihr könnt es friedlich mit dem Kaiser schlichten.
 Es kostet euch ein Wort, und die Tyrannen,
 Die euch jetzt schwer bedrängen, schmeicheln euch.
 — Ergreift, was man euch oft geboten hat;
 Trennt euch vom Reich, erkennet Oestreichs Hoheit —
 Auf der Mauer.

Was sagt der Pfarrer? Wir zu Oestreich schwören!
 Am Bühel!

Hört ihn nicht an!

Winkelried.

Das räth uns ein Verräther,
 Ein Feind des Landes!

Reding.

Ruhig, Eidgenossen!

Sewa.

Wir Oestreich huldigen², nach solcher Schmach?
 Von der Flue.

Wir uns abtrogen lassen durch Gewalt,
 Was wir der Güte weigerten?

Meier.

Dann wären

Wir Sklaven, und verdienten es zu sein!

ROESSELMANN *s'avance dans le cercle*. Avant de tirer l'épée, songez-y bien, vous pouvez traiter pacifiquement avec l'Empereur: il ne vous en coûte qu'un mot, et les tyrans, dont vous souffrez en ce moment l'oppression cruelle, vous flatteront. Prenez le parti qu'on vous a souvent proposé: séparez-vous de l'empire; reconnaissez la suzeraineté de l'Autriche.

AUF DER MAUER. Que dit le prêtre? Nous, prêter serment à l'Autriche!

AM BUEHL. Ne l'écoutez pas!

WINKELRIED. C'est le conseil d'un traître, d'un ennemi du pays!

REDING. Paix, mes amis.

SEWA. Nous, rendre hommage à l'Autriche, après une telle injure?

DE FLUE. Nous, nous laisser arracher par la violence ce que nous avons refusé à la douceur?

MEIER. Alors, nous serions esclaves et nous mériterions de l'être.

Rösselmann tritt in der King.

Ghe ihr greift
zum Schwert,
bedenkt es wohl,
ihr könnt es schließlich
friedlich mit dem Kaiser.
Es kostet euch ein Wort,
und die Tyrannen,
die jetzt euch bedrängen
schwer,
schmeicheln euch.

Ergreift
was man euch hat oft geboten:
trennt euch vom Reich,
erkennt die Hoheit Österreichs.

Auf der Mauer.

Was sagt der Pfarrer?

Wir schwören zu Österreich?

Am Büchel. Hört ihn nicht an.

Winkelried.

Ein Verräther rath uns das,
ein Feind des Landes.

Reding.

Ruhig, Eidgenossen.

Sewa.

Wir huldigen Österreich,
nach solcher Schmach!

Von der Flue.

Wir uns lassen abtrogen
durch Gewalt

was wir weigerten der Güte?

Meier.

Dann wären wir Sklaven,
und verdienten es zu sein.

ROESSELMANN entre dans le cercle.

Avant-que vous ne portiez-la-main
à l'épée (que vous ne tiriez l'épée),
réfléchissez y bien,
vous pouvez arranger la chose
amiablement avec l'Empereur.
Il vous *en* coûte (coûtera) un-seul mot,
et les tyrans,
qui maintenant vous oppriment
lourdement (durement),
vous caressent (caresseront).

Saisissez

ce-qu'on vous a souvent offert :
séparez-vous de l'Empire,
reconnaissez la souveraineté de l'Autriche.

AUF DER MAUER.

[triche.

Que dit le curé?

Nous prêter-serment à l'Autriche?

AM BÜHEL. Ne l'écoutez pas.

WINKELRIED.

[cela ,

*C'est un traître qui nous conseille
un ennemi du pays.*

REDING.

Soyez calmes (silence), confédérés.

SEWA.

Nous rendre-hommage à l'Autriche,
après un tel affront!

DE FLUE.

Nous nous laisser arracher
par *la* violence

ce-que nous avons refusé à la douceur?

MEIER.

Alors nous serions des esclaves,
et mériterions de l'être.

Auf der Mauer.

Der sei gestossen aus dem Recht der Schweizer,
Wer von Ergebung spricht an Oesterreich!

— Landammann, ich besteh' drauf: dieß sei
Das erste Landsgesetz, das wir hier geben.

Melchthal.

So sei's. Wer von Ergebung spricht an Oesterreich,
Soll rechtlos sein und aller Ehren bar!
Kein Landmann nehme ihn auf an seinem Feuer!

Alle

(heben die rechte Hand auf).

Wir wollen es, das sei Gesetz!

Reding (nach einer Pause).

Es ist's.

Rösselmann.

Jetzt seid ihr frei, ihr seid's durch dieß Gesetz.
Nicht durch Gewalt soll Oesterreich ertrogen,
Was es durch freundlich Werben nicht erhielt —

José von Weiler.

Zur Tagesordnung, weiter!

Reding.

Eidgenossen,

Sind alle sanften Mittel auch versucht?
Vielleicht weiß es der König nicht; es ist
Wohl gar sein Wille nicht, was wir erdulden.

AUF DER MAUER. Que celui-là soit privé de ses droits de Suisse, qui parlera de se soumettre à l'Autriche. Landammann, je demande que ce soit la première loi que nous rendions ici.

MELCHTHAL. Oui. Que celui qui parlera de se livrer à l'Autriche soit privé de tous ses droits et de toutes ses prérogatives; qu'aucun habitant ne le reçoive à son foyer.

TOUS lèvent la main droite. Nous le voulons ainsi. Que ce soit une loi.

REDING, après un moment de silence. C'est décidé.

ROSSELMANN. Maintenant vous êtes libres; vous êtes libres par cette loi. — L'Autriche n'arrachera point par la force ce qu'elle n'a point obtenu par ses tentatives amicales.

JOSSE DE WEILER. Passons à l'ordre du jour.

REDING. Confédérés, toutes les voies de douceur ont-elles été tentées? peut-être le roi ne sait-il pas ce que nous souffrons; peut-être souf-

Auf der Mauer.

Wer spricht
von Ergebung an Osterreich,
der sei gestossen
aus dem Recht der Schweizer.
Landammann,
ich besteh' darauf:
dieß sei das erste Landsgesetz,
das wir geben hier.

Melchthal.

So sei's. Wer spricht
von Ergebung an Osterreich,
soll sein rechtslos
und bar aller Ehren;
kein Landmann nehme ihn auf
an seinem Feuer.

Alle heben auf die rechte Hand.

Wir wollen es, das sei Gesetz.

Reding nach einer Pause.

Es ist es.

Rösselmann.

Setzt seid ihr frei;

ihr seid es durch dieß Gesetz.

Osterreich soll nicht ertrogen
durch Gewalt, was es nicht erhielt
durch freundliches Werben.

Jos von Weiler.

Zur Tagesordnung, weiter.

Reding. Gibgenossen,

alle sanften Mittel

sind sie auch versucht?

Der König weiß es vielleicht nicht,
es ist wohl gar nicht sein Wille
was wir erbulden.

Wir wollen versuchen

AUF DER MAUER.

Que celui-qui parle
de soumission à l'Autriche,
qu'il soit expulsé (exclu)
du droit des Suisses.
Landamman,
j'insiste là-dessus:
que ce soit la première loi-du-pays,
que nous donnons (rendons) ici.

MELCHTHAL.

Ainsi soit-il. Celui-qui parle
de soumission à l'Autriche,
doit être dépouillé-de-ses-droits
et privé de tous honneurs;
qu'aucun paysan ne l'accueille
à son feu (foyer).

TOUS lèvent la main droite.

Nous le voulons, que ce soit loi.

REDING après une pause.

Cela l'est.

ROESSELMANN.

Maintenant vous êtes libres;
vous l'êtes par cette loi.

L'Autriche ne doit pas arracher
par la violence ce-qu'elle n'a pas ob-
par d'amicales recherches. [tenu
JOSSE DE WEILER. [nuons).

A l'ordre-du-jour, plus loin (conti-
REDING. Confédérés,
tous les moyens doux
ont-ils bien été essayés?

Le roi ne le sait peut-être pas,
ce n'est bien même point sa volonté
ce-que nous souffrons.

Nous voulons essayer

Auch dieses Letzte wollen wir versuchen,
 Erst unsre Klage bringen vor sein Ohr,
 Oh' wir zum Schwerte greifen. Schrecklich immer,
 Auch in gerechter Sache, ist Gewalt.
 Gott hilft nur dann, wenn Menschen nicht mehr helfen.

Stauffacher (zu Konrad Hunn).

Nun ist's an Euch, Bericht zu geben. Redet!

Konrad Hunn.

Ich war zu Rheinfeld¹ an des Kaisers Pfalz²,
 Wider der Bögte harten Druck zu klagen,
 Den Brief zu holen unsrer alten Freiheit,
 Den jeder neue König sonst bestätigt.
 Die Boten vieler Städte fand ich dort,
 Vom schwäb'schen Lande und vom Lauf des Rheins,
 Die all' erhielten ihre Pergamente,
 Und kehrten freudig wieder in ihr Land.
 Mich, euren Boten, wies man an die Rätthe³,
 Und die entließen mich mit leerem Trost:
 „Der Kaiser habe dießmal keine Zeit;

frons-nous contre sa volonté. Avant de recourir à l'épée, faisons une dernière tentative : portons nos plaintes à son oreille. La violence est toujours terrible, même dans une cause juste, et Dieu n'accorde son secours que quand on ne peut plus obtenir justice des hommes.

STAUFFACHER, à *Conrad Hunn*. Maintenant c'est à vous à nous faire un rapport. Parlez.

CONRAD HUNN. J'étais allé à Rheinfeld, au palais de l'Empereur, pour porter plainte contre les cruelles vexations des baillis et pour demander la charte de nos anciennes franchises, que chaque nouveau souverain confirme. Je trouvai là les envoyés d'un grand nombre de villes du pays de la Souabe et des bords du Rhin, qui tous recevaient leurs titres et s'en retournaient joyeux dans leur patrie. Quant à moi, votre député, on m'adressa aux conseillers, qui me congédièrent avec cette vaine consolation : « Que l'Empereur n'avait pas le temps cette fois ; mais que plus tard il penserait sans

auch dieses Letzte,
erst unsere Klage bringen
vor sein Ohr,
ehe wir greifen
zum Schwerte.

Gewalt ist immer schrecklich,
auch in gerechter Sache.
Gott hilft nur dann,
wenn Menschen nicht mehr helfen.

STAUFFACHER zu C. HUNN.

Nun ist es an Euch,
Bericht zu geben. Redet.

CONRAD HUNN.

Ich war zu Rheinfeld
an der Pfalz des Kaisers,
zu klagen
wider den harten Druck der Bäfte,

zu holen den Brief
unserer alten Freiheit,
den bestätigt sonst
jeder neue König.

Ich fand dort die Boten
vieler Städte
vom schwäbischen Lande
und vom Laufe des Rheins.

Die alle erhielten
ihre Pergamente,
und kehrten wieder freudig
in ihr Land.

Mich, euren Boten,
wieß man an die Rätke,
und die entließen mich
mit leerem Trost:

„Der Kaiser habe diesmal
keine Zeit;

aussi ce dernier moyen, savoir:
d'abord porter notre plainte
devant (à) son oreille,
avant-que nous-portions-la-main
à-l'épée.

La violence est toujours terrible,
même dans une juste cause.

Dieu aide seulement alors,
quand les hommes n'aident plus.

STAUFFACHER s'adressant à C. HUNN.

Maintenant c'est à vous, [lez.
de donner (faire votre) rapport. Par-
CONRAD HUNN.

J'ai été à Rheinfeld
au palais de l'Empereur,
pour porter-plainte
contre la dure oppression des baillis,

et aller-chercher la charte
de notre antique liberté,
que confirme ordinairement
chaque nouveau roi des Romains.

Je trouvais là les envoyés
de beaucoup-de villes
du pays souaboïs (de la Souabe)
et du cours du Rhin.

Ceux-ci tous obtinrent
leurs parchemins (chartes),
et retournèrent joyeux
dans leur pays.

Pour moi, votre député,
on m'adressa aux conseillers,
et ceux-ci me congédièrent
avec une vaine consolation, disant:

« Que l'Empereur n'avait cette-fois
point-de temps;

„ Er würde sonst einmal wohl an uns denken.“
 — Und als ich traurig durch die Säle ging
 Der Königsburg, da sah ich Herzog Hansen
 In einem Erker weinend steh'n, um ihn
 Die edeln Herrn von Wart und Tägerfeld¹,
 Die riefen mir und sagten : „ Helft euch selbst!
 Gerechtigkeit erwartet nicht vom König.
 Beraubt er nicht des eignen Bruders Kind,
 Und hinterhält ihm sein gerechtes Erbe?
 Der Herzog fleht' ihn um sein Mütterliches²:
 Er habe seine Jahre voll, es wäre
 Nun Zeit, auch Land und Leute zu regieren.
 Was ward ihm zum Bescheid? Ein Kränzlein setzt' ihm
 Der Kaiser auf: das sei die Bier der Jugend.“

Auf der Mauer.

Ihr habt's gehört. Recht und Gerechtigkeit
 Erwartet nicht vom Kaiser! Helft euch selbst!

Beding.

Nichts anders bleibt uns übrig. Nun gebt Rath,

doute à nous. » Et, comme je traversais tristement les salles du palais, j'aperçus le duc Jean qui se tenait à un balcon, les larmes aux yeux. Auprès de lui étaient les nobles seigneurs de Wart et de Tägerfeld. Ils m'appelèrent et me dirent : « Aidez-vous vous-mêmes, et n'attendez point de justice du roi. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de son propre frère et ne retient-il pas son légitime héritage? Le duc a réclamé les biens de sa mère; il a représenté qu'il avait atteint sa majorité; qu'il était en âge de gouverner sa terre et ses vassaux. Quelle réponse a-t-il reçue? L'Empereur lui a mis une couronne sur la tête et lui a dit : « Voilà l'ornement de la jeunesse. »

AUF DER MAUER. Vous l'avez entendu. N'attendez de l'Empereur ni droit ni justice. Aidez-vous vous-mêmes.

BEDING. Il ne nous reste point d'autre parti. Maintenant, avisons aux moyens de marcher prudemment à notre but.

er würde denken an uns
wohl sonst einmal."

Und als ich ging traurig
durch die Gänge der Königsburg,
da sah ich Herzog Hansen
stehen weinend
in einem Orker,
um ihn die edlen Herren
von Wart und Tägerfeld.

Die riefen mir und sagten:

"Helft euch selbst!

erwartet nicht Gerechtigkeit
vom König. VERAUBT er nicht
das Kind des eigenen Bruders,
und hinterhält ihm
sein gerechtes Erbe?

Der Herzog fleht ihn
um sein Mütterliches;
er habe

seine Jahre voll,

es wäre nun Zeit auch

zu regieren Land und Leute.

Was ward ihm zum Bescheid?

Der Kaiser setzte ihm auf

ein Kränzlein:

Das sei die Bier
der Jugend."

Auf der Mauer.

Ihr habt es gehört.

Erwartet nicht vom Kaiser

Recht und Gerechtigkeit.

Helft euch selbst.

Reding.

Nichts Anders bleibt uns übrig.

Nun gebt Rath

qu'il penserait à nous

sans-doute une autre fois. »

Et lorsque je marchais triste
à-travers les salles du château-royal,
alors je vis le duc Jean
se-tenir en-pleurant
dans une embrasure,
et autour de lui les nobles Seigneurs
de Wart et de Tägerfeld.

Ceux-ci me crièrent et dirent:

« Aidez-vous vous mêmes !

n'attendez point justice

du roi. Ne dépouille-t-il pas

l'enfant du (de son) propre frère,

et ne lui retient-il pas

son légitime héritage?

Le duc le supplie

pour (réclame) son bien maternel;

disant qu'il avait

ses années complètes (l'âge voulu),

qu'il était maintenant temps aussi

de gouverner pays et hommes.

Que lui fut-il dit pour-la réponse?

L'Empereur lui posa sur la tête

une petite-couronne de fleurs, di-

Que cela était l'ornement [sant,

de la jeunesse. »

AUF DER MAUER.

Vous l'avez entendu.

N'attendez pas de l'Empereur

droit et justice.

Aidez-vous vous mêmes.

REDING.

Rien autre-chose ne nous reste.

Maintenant donnez conseil

Wie wir es klug zum frohen Ende¹ leiten.

Walther Fürst (tritt in den Ring).

Abtreiben wollen wir verhassten Zwang;
Die alten Rechte, wie wir sie ererbt
Von unsern Vätern, wollen wir bewahren,
Nicht ungezügelt nach dem Neuen greifen.
Dem Kaiser bleibe, was des Kaisers ist;
Wer einen Herrn hat, dien' ihm pflichtgemäß².

Meier.

Ich trage Gut von Oesterreich zu Lehen.

Walther Fürst.

Ihr fahret fort, Oestreich die Pflicht zu leisten.

Jost von Weiler.

Ich steure an die Herrn von Rappersweil³.

Walther Fürst.

Ihr fahret fort, zu zinsen und zu steuern.

Rösselmann.

Der großen Frau zu Zürich⁴ bin ich vereidet.

Walther Fürst.

Ihr gebt dem Kloster, was des Klosters ist.

Stauffacher.

Ich trage keine Lehen, als des Reichs.

WALTHER FURST, *s'avancant dans le cercle*. Nous voulons nous soustraire à une domination odieuse, conserver nos anciens droits, tels qu'ils nous ont été légués par nos pères, mais non point en conquérir de nouveaux. Que l'Empereur conserve ce qui lui appartient. Que celui qui a un maître, le serve selon son devoir.

MEIER. Je tiens un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST. Vous continuerez à remplir vos devoirs envers l'Autriche.

JOSSE DE WEILER. Je paye tribut aux seigneurs de Rappersweil.

WALTHER FURST. Vous continuerez à leur payer le cens et l'impôt.

LE CURÉ. J'ai fait serment à l'abbesse de Zurich.

WALTHER FURST. Vous donnerez au cloître ce qui est au cloître.

STAUFFACHER. Je ne relève que de l'Empire.

wie wir es leisten

flug

zum frohen Ende.

W. FÜRST tritt in den Ring.

Wir wollen abtreiben

verhassten Zwang;

wir wollen bewahren

die alten Rechte,

wie wir sie haben ererbt

von unsern Vätern,

nicht greifen ungezügelt

nach dem Neuen.

Es bleibe dem Kaiser,

was des Kaisers ist.

Wer einen Herrn hat,

diene ihm pflichtgemäß.

MEIER. Ich trage zu Lehen

Gut von Österreich.

W. FÜRST.

Ihr fahret fort,

zu leisten Österreich

die Pflicht.

So ist von WEILER. Ich steure
an die Herrn von Rappersweil.

W. FÜRST.

Ihr fahret fort

zu zinsen und zu steuern.

ROESSELMANN. Ich bin vereidet
der großen Frau
von Zürich.

W. FÜRST. Ihr gebt dem Kloster,
was des Klosters ist.

STAUFFACHER.

Ich trage keine Lehen
als des Reiches.

comment nous conduirons cela (l'en-
prudemment [treprise]

à-la (à une) joyeuse (heureuse) fin.

W. FURST entre dans le cercle.

Nous voulons repousser

une odieuse oppression ;

nous voulons maintenir

les anciens droits

comme nous les avons hérités

de nos pères,

ne pas étendre-la-main sans-frein.

vers le nouveau (conquérir de nouv.

Qu'il reste à l'Empereur, [droits].

ce-qui est à l'Empereur.

Que celui-qui a un maître,

le serve conformément-à-son-devoir.

MEIER. Je porte (tiens) en sief

un bien de l'Autriche.

W. FURST.

Vous continuez (continuerez)

à accomplir envers l'Autriche

l' (votre) obligation.

JOSSE DE WEILER. Je paie-tribut
aux Seigneurs de Rappersweil.

W. FURST.

Vous continuez (continuez)

à payer-le-cens et à payer-l'-impôt.

ROESSELMANN. Je suis assermenté
à la grande-dame (l'abbesse)
de Zurich.

W. FURST. Vous rendez au couvent
ce-qui est au couvent.

STAUFFACHER.

Je ne porte (tiens) aucuns siefs
que de l'Empire.

Walther Fürst.

Was sein muß, das geschehe, doch nicht drüber.
Die Bögte wollen wir mit ihren Knechten
Verjagen und die festen Schlösser brechen;
Doch, wenn es sein mag, ohne Blut. Es sehe
Der Kaiser, daß wir nothgedrungen nur
Der Ehrfurcht fromme Pflichten abgeworfen.
Und sieht er uns in unsern Schranken bleiben,
Vielleicht besetzt er staatsklug seinen Born,
Denn bill'ge Furcht erwecket sich ein Volk,
Das mit dem Schwerte in der Faust sich mäsigt.

Reding.

Doch laffet hören! Wie vollenden wir's?
Es hat der Feind die Waffen in der Hand,
Und nicht fürwahr in Frieden wird er weichen

Stauffacher.

Er wird's, wenn er in Waffen uns erblickt;
Wir überraschen ihn, eh' er sich rüstet.

Meier.

Ist bald gesprochen, aber schwer gethan.
Uns ragen in dem Land zwei feste Schlösser,
Die geben Schirm dem Feind und werden fürchtbar,

WALTHER FURST. Que ce qui doit se faire se fasse, mais rien de plus. Nous voulons chasser les baillis avec leurs satellites, et renverser leurs citadelles, mais, s'il se peut, sans répandre le sang. Que l'Empereur le reconnaisse bien : c'est contraints et forcés que nous avons renoncé aux pieux devoirs de la soumission; s'il nous voit rester dans les limites de notre droit, peut-être sa politique triomphera-t-elle de son courroux. Car un peuple qui, l'épée au poing, sait se modérer, inspire une crainte légitime.

REDING. Mais voyons, comment arriverons-nous à notre but? Notre ennemi est armé, et sans doute il ne cédera pas sans combattre.

STAUFFACHER. Il cédera, s'il nous voit en armes; nous le surprendrons avant qu'il soit préparé.

MEIER. Cela est bientôt dit, mais difficile à exécuter. Il y a dans le pays deux forteresses qui protègent l'ennemi, et qui devien-

W. FÜRST. Was muß sein,
 das geschehe,
 doch nicht drüber.
 Wir wollen verjagen
 die Wägte mit ihren Knechten,
 und brechen die festen Schlösser;
 doch, wenn es mag sein,
 ohne Blut.
 Der Kaiser sehe
 daß wir abgeworfen
 nur nothgebrungen
 die frommen Pflichten der Ehrfurcht;
 und sieht er uns
 bleiben in unsern Schranken,
 vielleicht besiegt er
 staatsklug seinen Zorn.
 Denn ein Volk,
 das mit dem Schwerte in der Faust
 sich mäßigt, erwecket sich
 billige Furcht.
 Reding.
 Doch laßt hören
 wie vollenden wir es?
 der Feind hat die Waffen in der Hand,
 und fürwahr er wird nicht weichen
 in Frieden.
STAUFFACHER. Er wird es,
 wenn er uns erblickt
 in Waffen: wir überraschen ihn,
 ehe er sich rüstet.
MEIER. Ist bald gesprochen,
 aber schwer gethan.
 Zwei feste Schlösser
 ragen uns in dem Lande,
 die geben Schirm dem Feinde,

W. FÜRST. Ce qui doit être,
 que cela se-fasse,
 mais pas au-delà (rien de plus).
 Nous voulons chasser
 les baillis avec leurs valets,
 et briser les châteaux forts,
 pourtant, si cela peut être (se faire),
 sans verser de sang.
 Que l'Empereur voie
 que nous avons secouré,
 seulement forcés-par-la-nécessité,
 les pieux devoirs du respect;
 et nous voit-il (s'il nous voit)
 rester dans nos (de justes) bornes,
 peut-être comprime-t-il (comprimera-
 en-habile-politique sa colère. (t-il)
 Car un peuple,
 qui avec l'épée au poing
 se modère, éveille pour soi (inspire)
 une juste crainte.
REDING.
 Mais faites entendre (dites):
 comment accomplirons nous cela?
 l'ennemi a les armes à la main,
 et certes il ne cédera pas
 en paix (sans combat).
STAUFFACHER. Il le fera (il cédera),
 quand il nous aperçoit (apercevra)
 en armes: nous le surprenons
 avant qu'il ne se prépare.
MEIER. Cela est bien-vite dit,
 mais difficilement fait.
 Deux châteaux forts
 s'élèvent à nous dans le pays;
 ceux-ci donnent abri à l'ennemi

Wenn uns der König in das Land sollt' fallen.
 Roßberg und Sarnen muß bezwungen sein,
 Eh' man ein Schwert erhebt in den drei Landen.

Stauffacher.

Säumt man so lang, so wird der Feind gewarnt;
 Zu viele sind's, die das Geheimniß theilen.

Meier.

In den Waldstädten find't sich kein Verräther.

Rösselmann.

Der Eifer auch, der gute, kann verrathen.

Walther Fürst.

Schiebt man es auf, so wird der Zwing vollendet
 In Altdorf, und der Bogt befestigt sich.

Meier.

Ihr denkt an Euch.

Sigrift.

Und Ihr seid ungerecht.

Meier (aufstehend).

Wir ungerecht! Das darf uns Uri bieten!

Reding.

Bei eurem Eide, Ruh'!!

Meier.

Ja, wenn sich Schwyz
 Versteht mit Uri, müssen wir wohl schweigen.

draient redoutables si le roi venait à nous attaquer. Rossberg et Sarnen doivent être forcés, avant qu'on tire une seule épée dans les trois cantons.

STAUFFACHER. Si l'on tarde longtemps, l'ennemi sera prévenu; il y a trop de monde dans le secret.

MEIER. Dans les trois cantons il n'y a pas un traître.

ROESSELMANN. Le zèle même le plus pur peut trahir.

WALTHER FURST. Si l'on diffère encore, la citadelle d'Altorf s'achèvera, et le bailli s'y fortifiera.

MEIER. Vous songez à vous.

LE SACRISTAIN. Et vous, vous êtes injustes.

MEIER, avec emportement. Nous, injustes! Uri l'ose dire!

REDING. Au nom de votre serment, silence!

MEIER. Oui, si Schwyz s'entend avec Uri, il faut bien nous taire.

und werden
furchtbar,
wenn der König uns sollte fallen
in das Land.

Rosßberg und Sarnen
muß sein bezwungen,
ehe man erhebt
ein Schwert in den drei Landen.
Stauffacher.

Gäumt man so lang,
so wird der Feind gewarnt;
es sind zu viele,
die theilen das Geheimniß.
Meier. In den Walsstädten
findet sich kein Verräther.

Rößelmann.
Der Eifer auch, der gute,
kann verrathen.

Walther Fürst.
Schießt man es auf,
so wird vollendet in Altdorf
der Tving,
und der Vogt befestigt sich.

Meier. Ihr denkt an euch.
Sigrift.

Und ihr seid ungerecht.

Meier auffahrend.

Wir ungerecht! Uri darf uns
das bieten!

Reding.

Bei eurem Eide, Ruhe!

Meier.

Ja, wenn Schwyz sich versteht
mit Uri, müssen wir wohl
schweigen.

et deviennent (deviendraient)
redoutables,
si le roi devait nous tomber
dans le pays.

Rosßberg et Sarnen
doit (doivent) être dompté (domptés),
avant-qu'on ne lève (tire)
une épée dans les trois cantons.

STAUFFACHER.

Tarde-t-on (si on tarde) si long-temps,
alors l'ennemi est averti;
il y en a trop
qui partagent le secret.

MEIER. Dans les trois-cantons
ne se trouve aucun traître.

ROESSELMANN.

Le zèle aussi, l'honnête zèle,
peut trahir.

W. FÜRST.

Remet-on (si on remet) la chose,
alors se termine à Altdorf
le donjon,
et le bailli se fortifie.

MEIER. Vous songez à vous-mêmes.
SACRISTAIN.

Et vous, vous êtes injustes.

MEIER s'emportant.

Nous injustes! Uri ose nous
adresser cela (cette injure)!

REDING.

Par votre serment, du calme!

MEIER.

Oui, si Schwyz s'entend
avec Uri, nous devons bien (sans-
nous-taire. [doute]

Reding.

Ich muß euch weisen vor der Landsgemeine,
 Daß ihr mit heft'gem Sinn den Frieden stört!
 Steh'n wir nicht alle für dieselbe Sache?

Winkelried.

Wenn wir's verschieben bis zum Fest des Herrn¹,
 Dann bringt's die Sitte mit, daß alle Sassen
 Dem Vogt Geschenke bringen auf das Schloß;
 So können zehen Männer oder zwölf
 Sich unverdächtig in der Burg versammeln,
 Die führen heimlich spitz'ge Eisen mit,
 Die man geschwind kann an die Stäbe stecken,
 Denn niemand kommt mit Waffen in die Burg.
 Zunächst im Wald hält dann der große Haufe,
 Und wenn die andern glücklich sich des Thors
 Ermächtigt, so wird ein Horn geblasen,
 Und jene brechen aus dem Hinterhalt;
 So wird das Schloß mit leichter Arbeit unser.

REDING. Je dois vous réprimander devant toute l'assemblée, vous troublez la paix par votre emportement. Ne sommes-nous pas tous ici pour la même cause?

WINKELRIED. Si nous différons jusqu'à la fête du Seigneur? Alors il est d'usage que tous les vassaux aillent au château porter au bailli des présents. Dix ou douze hommes pourraient s'y rassembler sans éveiller de soupçons, ils apporteraient secrètement des pointes de fer qu'ils fixeraient en un instant au bout de leurs bâtons, personne n'entrant au château avec des armes. A peu de distance, dans la forêt, se tiendrait le gros de la troupe, et quand les autres seraient parvenus à s'emparer de la porte, ils sonneraient de la trompe; tous sortiraient alors de leur embuscade, et la forteresse tomberait facilement entre nos mains.

Rebing.

Ich muß euch weisen
vor der Landsgemeinde,
daß ihr stört den Frieden
mit heftigem Sinn.

Stehen wir nicht alle
für dieselbe Sache?

Winkelried.

Wenn wir es verschieben
bis zum Fest des Herrn,
dann bringt es mit die Sitte
daß alle Sassen bringen
dem Vogte Geschenke
auf das Schloß:
so können
zehn Männer oder zwölf
sich versammeln in der Burg
unverdächtig;
die führen heimlich mit
spitzige Eisen,
die man kann stecken geschwind
an die Stäbe; denn Niemand
kömmt mit Waffen
in die Burg.

Zunächst im Wald
hält dann
der große Haufe,
und wenn die Andern
sich ermächtigt glücklich
des Thores,
so wird geblasen ein Horn,
und jene
brechen aus dem Hinterhalt.
So wird das Schloß unser
mit leichter Arbeit.

REDING.

Je dois vous faire-des-remonstrances
devant l'assemblée-générale
de-ce-que vous troublez la paix
avec un (par votre) Impétueux sen-
Ne tenons-nous pas tous [timent.
pour la même cause?

WINKELRIED.

[prise]

Si nous remettons la chose (l'entre-
jusqu'à la fête du Seigneur (Noël),
alors l'usage porte avec *lui* ceci, *sa-*
que tous les manants apportent [voir:
au bailli des présents

au château:

ainsi peuvent

dix hommes ou douze

se rassembler dans le château

sans-donner-des-soupons;

ceux-ci portent en-secret avec *eux*

des fers pointus

que l'on peut fixer promptement

aux bâtons; car personne

ne vient (n'entre) avec armes

dans le château.

Tout-près dans-la forêt

s'arrête (se tient) ensuite

la grande troupe,

et lorsque les autres

se sont emparés heureusement

de la porte,

alors on souffle (sonne) un cor,

et ceux-là

font-irruption de l'embuscade.

Ainsi le château est à-nous

avec (par) un facile travail.

Melchthal.

Den Rossberg übernehm' ich zu ersteigen,
 Denn eine Dirn' des Schlosses ist mir hold,
 Und leicht bethör' ich sie, zum nächstlichen
 Besuch die schwanke Leiter mir zu reichen;
 Bin ich droben erst, zieh' ich die Freunde nach.

Reding.

Ist's aller Wille, daß verschoben werde?

(Die Mehrheit erhebt die Hände.)

Stauffacher (zählt die Stimmen).

Es ist ein Mehr von zwanzig gegen zwölf!

Walther Fürst.

Wenn am bestimmten Tag die Burgen fallen,
 So geben wir von einem Berg zum andern
 Das Zeichen mit dem Rauch²; der Landsturm wird
 Aufgeboten, schnell, im Hauptort jedes Landes;
 Wenn dann die Wögte seh'n der Waffen Ernst³,
 Glaubt mir, sie werden sich des Streits begeben,
 Und gern ergreifen friedliches Geleit,
 Aus unsern Landesmarken zu entweichen.

MELCHTHAL. Je me charge d'escalader le Rossberg. Une jeune fille du château m'a témoigné de l'affection, je pourrai facilement l'engager à me tendre une échelle pour un rendez-vous nocturne. Une fois là, je ferai entrer mes amis.

REDING. La volonté de tous est-elle que l'on diffère? (*La majorité lève la main.*)

STAUFFACHER *compte les voix.* Il y a vingt voix contre douze.

WALTHER FURST. Quand, au jour marqué, les forteresses seront tombées, nous en donnerons le signal en allumant des feux de montagne en montagne. Le peuple levé en masse sera convoqué promptement dans le chef-lieu de chaque canton, et lorsque les baillis verront que nous en appelons sérieusement aux armes, croyez-moi, ils renonceroient à la lutte, et accepteroient volontiers un sauf conduit pour sortir de nos frontières.

Melcthal.

Ich übernehme zu erheigen
den Rossberg,

denn eine Dirne des Schloßes

ist mir hold,

und ich behöre sie leicht,

mir zu reichen

zum nächsten Besuch

die schwanke Leiter;

bin ich erst broben,

ziehe ich nach die Freunde.

Reding. Ist es der Wille Aller,
daß werde verschoben?

Die Mehrheit erhebt die Hände.

Stauffacher zählt die Stimmen.

Es ist ein Mehr

von zwanzig gegen zwölf.

Walther Fürst.

Wann am bestimmten Tage

die Burgen fallen,

so geben wir

von einem Berg zum andern

das Zeichen mit dem Rauch;

der Landsturm wird aufgeboden,

schnell, im Hauptort

jedes Landes.

Wenn dann die Wägte sehen

den Ernst

der Waffen,

glaubt, sie werden sich begeben

des Streites,

und ergreifen gerne

friedliches Geleit

zu entweichen

aus unsern Landesmarken.

MELCTHAL.

Je prends sur moi d'escalader

le Rossberg;

car une fille du château

m'est affectionnée (m'aime),

et je la séduis (l'engage) facilement

à me tendre

pour une visite nocturne

la pliante échelle *de corde*;

suis-je (si je suis) une-fois en-haut,

j'attire après *moi* les amis.

REDING. Est-ce la volonté de tous,
que *l'affaire* soit différée?

La majorité lève les mains.

STAUFFACHER compte les voix.

Il y a un plus (une majorité)

de vingt contre douze.

W. FURST.

Quand au jour fixé

les châteaux tombent (tomberont),

alors nous donnons (donnerons)

d'une montagne à l'autre

le signal avec la fumée;

la levée-en-masse est ordonnée,

rapidement, au chef-lieu

de chaque canton.

Quand alors les baillis voient (verront)

le sérieux [sèment les armes],

des armes (que nous prenons sérieux-

croyez-moi, ils se désisteront

du (renonceront au) combat,

et saisiront (accepteront) volontiers

une paisible escorte (un sauf-conduit)

pour s'-échapper

de nos frontières.

Stauffacher.

Nur mit dem Gefler fürcht' ich schweren Stand,
 Furchtbar ist er mit Reisigen umgeben,
 Nicht ohne Blut räumt er das Feld, ja selbst
 Vertrieben bleibt er furchtbar noch dem Land.
 Schwer ist's und fast gefährlich, ihn zu schonen.

Baumgarten.

Wo's halbsgefährlich ist, da stellt mich hin!
 Dem Tell verdank' ich mein gerettet Leben;
 Gern schlag' ich's in die Schanze¹ für das Land,
 Mein' Ehr' hab' ich beschützt, mein Herz befriedigt.

Reding.

Die Zeit bringt Rath. Erwartet's in Geduld,
 Man muß dem Augenblick auch was vertrauen.
 — Doch seht, indeß wir nächtlich hier noch tagen,
 Stellt auf den höchsten Bergen schon der Morgen
 Die glüh'nde Hochwacht² aus — Kommt, laßt uns scheiden,
 Eh' uns des Tages Leuchten überrascht.

STAUFFACHER. Je crains seulement une rude rencontre avec Gessler. Il est entouré de nombreux satellites, et ne quittera point la place sans combat; chassé même, il est encore redoutable pour le pays. C'est chose grave et presque dangereuse de l'épargner.

BAUMGARTEN. Placez-moi où le danger est le plus grand! Tell m'a sauvé la vie, je l'exposerai volontiers pour le salut du pays. J'ai défendu mon honneur, mon cœur est satisfait.

REDING. Le temps porte conseil. Attendez avec patience, il faut aussi laisser quelque chose à l'occasion. Mais voyez, tandis que nous délibérons encore à l'ombre de la nuit, l'aurore sur le sommet des montagnes annonce déjà sa brillante apparition. Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour ne nous surprenne.

Stauffacher.

Ich fürchte nur
mit dem Gefähr
einen schweren Stand;
er ist fürchtbar umgeben
mit Reifigen;
er räumt nicht das Feld
ohne Blut;
ja, selbst vertrieben,
bleibt er noch fürchtbar dem Lande.

Es ist schwer
und fast gefährlich ihn zu schonen.
Baumgarten. Wo es ist
halsgefährlich,
dahin stellt mich.

Ich verdanke mein gerettet Leben
dem Tell;
ich schlage es in die Schanze gern
für das Land;
ich habe beschützt
meine Ehre, befriedigt meine Herz-
Reinigung. Die Zeit bringt Rath.
Erwartet's in Geduld.

Man muß auch vertrauen
(etwas)
dem Augenblick. —
Doch seht,
der Morgen stellt schon aus
die glühende Hochnacht
auf den höchsten Bergen,
indem nächtlich
wir noch tagen.
Kommt, laßt uns scheiden,
ehe das Leuchten des Tages
uns überrascht.

STAUFFACHER.

Je crains seulement
que nous ayons avec Gessler
une rude position (lutte);
il est redoutablement entouré
de cavaliers; (rain)
il ne videra (videra) pas le champ (ter-
sans effusion de sang;
oui, même chassé,

il reste encore redoutable au pays.
Il est difficile
et presque dangereux de l'épargner.
BAUMGARTEN. Là-où c'est (ce sera)
dangereux-à-risquer-le-cou (la-vie),
là placez-moi.

Je suis-gré-de ma vie sauvée
à Tell (Tell m'a sauvé la vie);
je la risque volontiers
pour le pays;
j'ai mis-à-couvert (vengé)
mon honneur, et satisfait mon cœur.

RÉDING. Le temps apporte conseil.
Attendez la chose en patience.
On doit (il faut) aussi confier
quelque-chose
au (à l'inspiration du) moment. —
Mais voyez,

le matin expose déjà
le (son) brûlant (brillant) fanal
sur les plus hautes montagnes,
tandis-que nuitamment
nous délibérons encore.
Venez, quittons,
avant-que l'éclat du jour
nous surprenne.

Walther Fürst.

Sorgt nicht, die Nacht weicht langsam aus den Thälern.

(Alle haben unwillkürlich die Hüte abgenommen und betrachten mit stiller Sammlung die Morgenröthe.)

Rösselmann.

Bei diesem Licht, das uns zuerst begrüßt
Von allen Völkern, die tief unter uns
Schwerathmend wohnen in dem Qualm der Städte,
Laßt uns den Eid des neuen Bundes schwören!
— Wir wollen sein ein einzig Volk von Brüdern,
In keiner Noth uns trennen und Gefahr.

(Alle sprechen es nach mit erhobenen drei Fingern.)

— Wir wollen frei sein, wie die Väter waren,
Eher den Tod, als in der Knechtschaft leben.

(Wie oben.)

— Wir wollen trauen auf den höchsten Gott
Und uns nicht fürchten vor der Macht der Menschen.

(Wie oben. Die Landleute umarmen einander.)

Stauffacher.

Setzt gehe jeder seines Weges still

WALTHER FURST. Ne vous inquiétez pas, la nuit se retire lentement de ces vallées. (Tous, par un mouvement spontané, ont ôté leurs chapeaux et contemplent dans un pieux recueillement le lever de l'aurore.)

ROESSELMANN. Au nom de cette lumière qui nous salue les premiers parmi tous ces peuples qui, respirant péniblement, habitent sous nos pieds dans les vapeurs des cités, prêtons le serment de la nouvelle alliance. Nous serons un peuple de frères que nul malheur et nul danger ne séparera. (Tous répètent la même formule en levant trois doigts de la main droite.) Nous serons libres comme nos pères l'ont été; plutôt la mort que l'esclavage. (Tous répètent ces mots.) Nous mettrons notre confiance dans le Très-Haut, sans redouter la puissance des hommes. (Tous répètent encore, puis ils s'embrassent.)

STAUFFACHER. Que chacun maintenant reprenne en paix son chemin,

Walthar Fürst. *Sorgt nicht:*
die Nacht weicht langsam
aus den Thälern.

*Alle haben unwillkürlich abgenommen
die Hüte und betrachten
mit stiller Sammlung
die Morgenröthe.*

Rösselmann. *Laßt uns schwören*
den Eid des neuen Bundes
bei diesem Lichte,
das uns begrüßt zuerst
von allen Völkern,
die tief unter uns
wohnen schwerathmend
in dem Dualm der Städte.
Wir wollen sein
ein einzig Volk von Brüdern,
uns trennen
in keiner Noth und Gefahr.

*Alle sprechen es nach
mit erhobenen drei Fingern.*

Wir wollen frei sein,
wie die Väter waren;
eher den Tod,
als leben in der Knechtschaft.
Wie oben.

Wir wollen trauen
auf den höchsten Gott,
und uns nicht fürchten
vor der Macht der Menschen.

Wie oben.
Die Landleute umarmen
einander.

Stauffacher.
Jeder gehe jetzt
still seines Weges

W. FÜRST. *Ne vous-inquiétez pas:*
la nuit s'éloigne lentement
des vallées.

*Tous ont involontairement ôté
les (leurs) chapeaux, et contemplant
avec un silencieux recueillement
l'aurore.*

ROESSELMANN. *Jurons*
le serment de la nouvelle alliance
par cette lumière
qui nous salue d'abord (les premiers)
de tous les peuples
qui profondément au-dessous de nous
habitent, respirant-péniblement,
dans l'épaisse-vapeur des villes.
Nous voulons être
un seul peuple de frères,
et ne nous séparer
dans aucune détresse et (ni) danger.

*Tous le disent après (le répètent)
avec les trois doigts levés.*

Nous voulons être libres,
comme les (nos) pères l'étaient;
plutôt la mort,
que vivre dans l'esclavage.

Tous répètent cela comme ci-dessus.

Nous voulons avoir-confiance
dans le suprême Dieu,
et ne point avoir-peur
devant(de) la puissance des hommes.

Comme ci-dessus.
Les paysans s'embrassent
mutuellement.

STAUFFACHER.
Que chacun aille maintenant
en-silence son chemin

Zu seiner Freundschaft¹ und Genossame!
 Wer Hirt ist, wintre ruhig seine Heerde,
 Und werb' im Stillen Freunde für den Bund!
 — Was noch bis dahin muß erduldet werden,
 Erduldet's! Laßt die Rechnung der Tyrannen
 Anwachsen, bis ein Tag die allgemeine
 Und die besondere Schuld auf einmal zahlt.
 Bezähme jeder die gerechte Wuth
 Und spare für das Ganze seine Rache;
 Denn Raub begehrt am allgemeinen Gut,
 Wer selbst sich hilft in seiner eignen Sache.

(Indem sie zu drei verschiedenen Seiten in größter Ruhe abgehen, fällt das Orchester mit einem prachtvollen Schwung ein; die leere Scene bleibt noch eine Zeitlang offen und zeigt das Schauspiel der aufgehenden Sonne über den Eisgebirgen.)

et s'en retourne auprès de ses amis et de ses compagnons. Que le berger, pendant l'hiver, soigne tranquillement son troupeau, et attire sans bruit des amis à notre alliance. Supportez jusqu'au moment décisif tout ce qui doit être supporté. Laissez grossir le compte des tyrans jusqu'à ce qu'un seul jour acquitte leurs dettes envers tous et chacun. Matrisez votre juste fureur, et réservez votre vengeance pour la vengeance de tous; car celui-là commettrait un vol envers le bien public, qui voudrait s'aider lui-même dans sa propre cause. (Pendant qu'ils s'éloignent dans un profond silence de trois côtés différents, l'orchestre fait entendre une magnifique symphonie. La scène reste encore vide quelques instants, et présente le spectacle du soleil qui se lève sur les glaciers.)

zu seiner Freundschaft
und Genossame.

Wer Hirte ist,
wintere
ruhig seine Heerde,
und werbe für den Bund
im Stillen Freunde!

Was bis dahin
muß noch erduldet werden,
erduldet es. Laßt anwaschen
die Rechnung der Tyrannen,
bis ein Tag
zählt auf Einmal [Schuß.
die allgemeine und die besondere
Jeder bezähme
die gerechte Wuth,
und spare seine Rache
für das Ganze:
denn wer sich hilft
selbst in seiner eigenen Sache,
begeht Raub
am allgemeinen Gut.

Indem sie abgehen
zu drei verschiedenen Seiten
in größter Ruhe,
fällt das Orchester ein
mit einem prachtvollen Schwung;
die leere Scene bleibt
noch eine Zeit lang
offen, und zeigt
das Schauspiel der Sonne
aufgehend über den Gildgebirgen.

vers son amitié (ses amis)
et sa société.

Que celui qui est berger,
soigne-pendant-l'hiver
tranquillement son troupeau,
et enrôle pour l'alliance
en silence (sans bruit) des amis.

Ce qui jusque là
doit encore être souffert,
souffrez-le. Laissez s'accroître
le compte des tyrans
jusqu'à-ce-qu'un-même jour
paye en une-fois [lière.
la dette commune et la dette particu-
Que chacun dompte (maîtrise)
la (sa) juste fureur (indignation),
et réserve sa vengeance
pour l'ensemble (le bien public):
car celui qui s'aide (se défend)
lui-même dans sa propre cause,
commet un vol
sur (envers) le commun bien.

Pendant qu'ils s'en-vont
à (par) trois différents côtés
dans le plus grand calme,
l'orchestre fait-irruption (éclate)
avec un magnifique élan;
la scène vide reste
encore un temps durant (quelque temps)
ouverte, et présente
le spectacle du soleil
se-levant sur les glaciers.

Dritter Aufzug

Erste Scene.

Hof vor Tells Hause.

Tell ist mit der Zimmerart, Hedwig mit einer häuslichen Arbeit beschäftigt. Walther und Wilhelm in der Tiefe spielen mit einer kleinen Armbrust¹.

Walther (singt).

Mit dem Pfeil, dem Vogen,
Durch Gebirg und Thal
Kommt der Schütz' gezogen
Früh am Morgenstrahl.

Wie im Reich der Lüfte
König ist der Weih², —
Durch Gebirg und Klüfte
Herrscht der Schütze frei.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une cour devant la maison de Tell.

TELL, avec une hache de charpentier; HEDWIG, avec un ouvrage de femme. WALTHER et GUILLAUME jouent dans le fond du théâtre avec une petite arbalète.

WALTHER chante. « Avec son arc, avec ses flèches, par les montagnes, par les vallées, le chasseur s'élance aux premiers rayons du matin. Comme dans l'empire des airs le vautour est roi, dans les montagnes et sur les rochers le chasseur règne indépendant.

Dritter Aufzug.

TROISIÈME ACTE.

Erste Scene.

PREMIÈRE SCÈNE.

Hof vor dem Hause Tell's.

Tell ist beschäftigt mit der Zimmerart,

Hedwig mit einer häuslichen Arbeit.

Walther und Wilhelm

in der Tiefe

spielen mit einer kleinen Armbrust.

Une cour devant la maison de Tell.

TELL est occupé avec la hache de charpentier,

HEDWIG avec un travail domestique.

WALTHER et GUILLAUME

dans le fond (au fond de la scène)

jouent avec une petite arbalète.

WALTHER singt.

Mit dem Pfeil,

dem Bogen,

durch Gebirg

und Thal

kömmt der Schütz gezogen

früh am Morgenstrahl.

Wie der Weiß ist König

im Reich der Lüfte,

durch Gebirg

und Klüfte

herrscht frei

der Schütze.

WALTHER chante.

Avec la (sa) flèche ,

avec l' (son) arc ,

à travers la montagne

et la vallée

vient le chasseur s'avancant

de-bonne-heure au rayon-du-matin.

Comme le vautour est roi

dans-l'empire des airs ,

ainsi à-travers les montagnes

et les creux des rochers

régne libre

le tireur (le chasseur).

Ihm gehört das Weite;
 Was sein Pfeil erreicht,
 Das ist seine Beute,
 Was da kreucht¹ und flucht.

(Kommt gesprungen.)

Der Strang ist mir entzwei. Nach² mir ihn, Vater!

Tell.

Ich nicht. Ein rechter Schütze hilft sich selbst.

(Knaben entfernen sich.)

Hedwig.

Die Knaben fangen zeitig an zu schießen.

Tell.

Früh übt sich, wer ein Meister werden will.

Hedwig.

Ach, wollte Gott, sie lernten's nie!

Tell.

Sie sollen alles lernen. Wer durchs Leben
 Sich frisch will schlagen², muß zu Schutz und Trutz
 Gerüstet sein.

Hedwig.

Ach, es wird keiner seine Ruh'
 Zu Hause finden.

Tell.

Mutter, ich kann's auch nicht!
 Zum Hirten hat Natur mich nicht gebildet;

« A lui appartient l'immensité; ce que sa flèche atteint est sa proie, « tout ce qui rampe, tout ce qui vole. » (*Il vient en sautant.*) Ma corde s'est brisée; raccommode-la-moi, père.

TELL. Non pas moi. Un vrai chasseur se suffit à lui-même. (*Les enfants s'éloignent.*)

HEDWIG. Ces enfants s'exercent de bonne heure au tir.

TELL. Celui qui veut devenir habile commence de bonne heure.

HEDWIG. Hélas! plutôt à Dieu qu'ils ne l'apprennent jamais.

TELL. Il faut qu'ils apprennent tout. Celui qui veut s'aventurer dans la vie doit être armé pour l'attaque et pour la défense.

HEDWIG. Hélas! aucun d'eux ne voudra rester en paix chez lui!

TELL. Mère, je ne le puis pas non plus; la nature ne m'a pas fait

Ihm gehört
das Weite;
was sein Pfeil erreicht,
was da kriecht und flucht
das ist seine Beute.

Kommt gesprungen.

Der Strang ist mir entzwei.

Mach ihn mir, Vater.

TELL. Nicht ich.

Ein rechter Schütze

hilft sich selbst.

Knaben entfernen sich.

Hedwig.

Die Knaben fangen an

zeitig zu schießen.

TELL.

Wer will werden ein Meister,

übt sich früh.

Hedwig.

Ach, Gott wollte,

sie lernten es nie!

TELL.

Sie sollen Alles lernen.

Wer will frisch

sich schlagen

durch das Leben,

muß gerüstet sein

zu Schutz und Trug.

Hedwig.

Ach, keiner wird finden

seine Ruhe

zu Hause.

TELL.

Mutter, ich kann es auch nicht:

Natur hat mich nicht gebildet

C'est à lui qu'appartient

l'étendue (l'espace);

tout ce-que sa flèche atteint,

tout ce-qui rampe (marche) et vole,

tout cela est son butin.

Il vient en sautant.

La corde est à moi en-deux (cassée).

Fais (raccommode) la moi, père.

TELL. *Non, pas moi.*

Un vrai tireur

s'aide lui-même.

Les enfants s'éloignent.

HEDWIG.

Les enfants commencent

de-bonne-heure à tirer.

TELL.

[*habile,*

Celui-qui veut devenir un maitre

s'exerce de-bonne-heure.

HEDWIG.

Ah! que Dieu voulût (plût à Dieu)

qu'ils ne l'apprirent jamais.

TELL.

Ils doivent tout apprendre.

Celui-qui veut bravement [tant]

se battre (s'ouvrir un chemin en lut-

à-travers la vie,

doit être préparé

pour la défense et pour l'attaque.

HEDWIG.

Hélas! aucun d'eux ne trouvera

son repos (ne restera tranquille)

chez lui.

TELL.

[plus];

Mère, je ne le peux aussi pas (non

la nature ne m'a pas formé

Rastlos muß ich ein flüchtig Ziel verfolgen.

Dann erst genieß' ich meines Lebens recht,

Wenn ich mir's jeden Tag aufs neu' erbeute.

Hedwig.

Und an die Angst der Hausfrau denkst du nicht,

Die sich indessen, deiner wartend, härt.

Denn mich erfüllt's mit Grausen, was die Knechte
Von euren Wagesfahrten sich erzählen.

Bei jedem Abschied zittert mir das Herz,

Daß du mir nimmer werdest wiederkehren.

Ich sehe dich, im wilden Eisgebirg

Verirrt, von einer Klippe zu der andern

Den Fehlsprung thun, seh', wie die Gemse dich

Rückspringend mit sich in den Abgrund reißt,

Wie eine Windlawine¹ dich verschüttet,

Wie unter dir der trügerische² Firn

Einbricht, und du hinabsinkst, ein lebendig

Begrabner, in die schauerliche Gruft—

Ach, den verwegnen Alpenjäger hascht

pour être berger; il me faut sans cesse poursuivre un but fugitif. Je ne jouis vraiment de la vie que si chaque jour je la conquiers sur un péril nouveau.

HEDWIG. Et tu ne songes pas à l'anxiété de ta femme qui se déssole en attendant ton retour. Car je frémis de terreur au récit que me font nos serviteurs, de vos courses périlleuses. Chaque fois que tu me quittes, mon cœur tremble que tu ne reviennes plus. Je te vois égaré au milieu des montagnes de glaces, sautant d'un rocher à l'autre; je vois le chamois, par un retour subit, t'entraînant dans l'abîme. Tantôt il me semble que tu es enseveli sous l'avalanche, tantôt que la glace trompeuse se brise sous tes pieds, et que tu tombes enseveli tout vivant dans l'effroyable abîme. Hélas! sous mille formes

zum Hirten;
 ich muß verfolgen
 rastlos ein flüchtig Ziel.
 Dann erst genieße ich recht
 meines Lebens,
 wenn ich mir es erbeute
 jeden Tag aufs Neue.
 Hedwig. Und du denkst nicht
 an die Angst deiner Hausfrau,
 die indeß sich härt
 deiner wartend.
 Denn es erfüllt mich mit Grausen
 was die Knechte sich erzählen
 von euren Wagesfahrten.
 Das Herz zittert mir
 bei jedem Abschied,
 daß nimmer
 du mir wiederkehren werdest.
 Ich sehe dich,
 verirrt im wilden
 Giesgebirge,
 thun den Rucksprung
 von einer Klippe zur andern,
 sehe, wie die Giense
 rückspringend
 dich reißt mit sich in den Abgrund;
 wie eine Windlawine
 dich verschüttet;
 wie der trügerische Firn
 einbricht unter dir,
 und du herabfinst
 in die schauerliche Gruft,
 ein lebendig
 Begrabener.
 Ach, der Tod

pour être berger;
 il faut que je poursuive
 sans-relâche un but fugitif.
 Alors seulement je jouis bien
 de ma vie, [péril]
 quand je me la gagne (sauve d'un
 chaque jour de nouveau.
 Hedwig. Et tu ne songes pas
 à l'anxiété de ta femme
 qui pendant-ce-temps se désole
 en t'attendant.
 Car ça me remplit d'effroi
 ce-que les valets se racontent
 de vos courses-périlleuses.
 Le cœur me tremble
 à chaque adieu
 que jamais
 tu ne me reviendras (reviennes).
 Je te vois (il me semble te voir),
 égaré dans-les sauvages
 montagnes-de-glacé (glaciers),
 faire le (un) faux-bond
 d'un écueil (rocher) à-l'autre,
 je vois comment le chamois, [bit],
 sautant-en-arrière (par un retour su-
 t'entraîne avec lui dans l'abîme;
 comment une avalanche
 t'ensevelit-sous-un-éboulement;
 comment le perfide glacier
 se-rompt sous toi
 et comment tu tombes-en-bas
 dans l'horrible tombe,
 un tout vivant
 enseveli (enseveli tout vivant).
 Ah! la mort

Der Tod in hundert wechselnden Gestalten!

Das ist ein unglückseliges Gewerbe.

Das halbsgefährlich führt am Abgrund hin!

Tell.

Wer frisch umher späht mit gesunden Sinnen,
Auf Gott vertraut und die gelenke Kraft,
Der ringt sich¹ leicht aus jeder Fahr und Noth.
Den schreckt der Berg nicht, wer darauf geboren.

(Er hat seine Arbeit vollendet, legt das Geräth hinweg.)

Jetzt, mein' ich, hält das Thor auf Jahr und Tag.
Die Art im Haus erspart den Zimmermann.

(Nimmt den Hut.)

Hedwig.

Wo gehst du hin?

Tell.

Nach Altdorf, zu dem Vater.

Hedwig.

Sinnst du auch nichts Gefährliches? Gestehe' mirs!

Tell.

Wie kommst du darauf, Frau?

diverses, la mort saisit le téméraire chasseur des Alpes. C'est un malheureux métier que celui qui vous pousse, au péril de votre vie, sur le bord de l'abîme.

TELL. Celui qui sait de sang-froid se tenir sur ses gardes, celui qui se fie en Dieu, aussi bien que dans son agilité et dans ses forces, celui-là se tire facilement de tout danger; celui qui est né sur la montagne ne redoute pas la montagne. (*Il a fini son travail, et dépose ses outils.*) Maintenant, je pense que voilà notre porte solide pour longtemps. Une hache à la maison économise le charpentier. (*Il prend son chapeau.*)

HEDWIG. Où vas-tu?

TELL. A Altdorf, chez ton père.

HEDWIG. Ne médites-tu rien de funeste? Avoue-le-moi.

TELL. D'où te vient cette pensée, femme?

in tausend wechselnden Gestalten

hascht den verwegenen

Alpenjäger.

Das ist ein unglückseliges Gewerbe,

das halbsgefährlich

führt

am Abgrund hin.

Tell. Wer frischt

umherspäht

mit gesunden Sinnen,

vertraut auf Gott

und die gelenke Kraft,

der ringt sich leicht

aus

jeder Fahr und Noth.

Der Berg schreckt den nicht,

wer geboren darauf.

Er hat vollendet seine Arbeit,

legt hinweg das Geräth.

Das Thor hält jetzt,

ich meine,

auf Jahr und Tag.

Die Art im Haus

erspart den Zimmermann.

Nimmt den Hut.

Hedwig. Wohin gehst du?

Tell.

Nach Altdorf zu dem Vater.

Hedwig.

Sinnst du auch

nichts Gefährliches?

Gesteh' es mir.

Tell.

Frau, wie kommst du

dazu!

dans (sous) mille changeantes formes

saisit le téméraire

chasseur-des-Alpes!

C'est un malheureux métier

qui, périlleux-pour-le-cou (-la vie),

vous conduit

le-long-de l'abîme.

TELL. Celui-qui hardiment

observe-tout-autour [troubé]

avec des sens sains (un regard non

et se-confie sur (en) Dieu

et sur la (sa) force agile,

celui-là se lutte facilement

hors de (se tire par ses efforts de)

chaque danger et détresse.

La montagne n'effraie pas celui

qui est né sur-elle.

Il a terminé son travail,

il pose de-côté les outils.

La porte tient (tiendra) maintenant,

je pense,

pour année et jour (pour long-temps).

La hache dans la maison

nous épargne le charpentier.

Il prend son chapeau.

HEDWIG. Où vas-tu?

TELL.

A Altorf chez le (ton) père.

HEDWIG.

Ne projettes-tu aussi (vraiment)

rien de périlleux?

Avoue-le moi.

TELL.

Femme, comment viens-tu [sée]?

à (sur)-cela (d'où te vient cette pen-

Hedwig.

Es spinnt sich etwas
Gegen die Bögte — Auf dem Rütli ward
Gefagt, ich weiß, und du bist auch im Bunde.

Tell.

Ich war nicht mit dabei — doch werd' ich mich
Dem Lande nicht entziehen, wenn es ruft.

Hedwig.

Sie werden dich hinstellen, wo Gefahr ist;
Das Schwerste wird dein Antheil sein wie immer.

Tell.

Ein jeder wird besteuert nach Vermögen.

Hedwig.

Den Unterwaldner¹ hast du auch im Sturme
Ueber den See geschafft — Ein Wunder war's,
Daß ihr entkommen — Dachtest du denn gar nicht
An Kind und Weib²?

Tell.

Lieb Weib, ich dacht' an euch;
Drum rettet' ich den Vater seinen Kindern.

Hedwig.

Zu schiffen in dem wüth'gen See! Das heißt
Nicht Gott vertrauen; das heißt Gott versuchen!

Tell.

Wer gar zu viel bedenkt, wird wenig leisten.

HEDWIG. Il se trame quelque chose contre les baillis. Il y a eu une assemblée au Rutli, je le sais, et tu es aussi de cette ligue.

TELL. Non, je n'y étais pas; mais je ne me déroberai point à ma patrie, si elle m'appelle.

HEDWIG. Ils te placeront là où sera le danger. Le plus difficile sera ton partage, comme toujours.

TELL. Chacun est taxé selon ses moyens.

HEDWIG. Pendant la tempête, tu as fait passer le lac à l'homme d'Unterwald; c'est un miracle que vous en soyez échappés. Ne pensais-tu donc point à ta femme et à tes enfants?

TELL. Chère femme, je pensais à vous; et voilà pourquoi j'ai conservé un père à ses enfants.

HEDWIG. Naviguer sur le lac en fureur! ce n'est pas se confier en Dieu, c'est tenter la Providence.

TELL. Celui qui réfléchit trop, agit peu.

Hedwig.

~~Es scheint sich etwas~~

gegen die Wögte.

Auf dem Hütti

ward getagt,

ich weiß, und du bist auch

im Bunde.

Tell. Ich war nicht mit dabei;

doch, ich werde mich nicht entziehen

dem Lande, wenn es ruft.

Hedwig. Sie werden dich hinstellen,

wo Gefahr ist;

das Schwerste wird sein

dein Antheil, wie immer.

Tell. Ein jeder wird besteuert

nach Vermögen.

Hedwig. Du hast auch geschuft

über den See den Unterwaldner

im Sturme.

Es war ein Wunder,

daß ihr entkommen.

Dachtest du denn gar nicht

an Kind und Weib?

Tell.

Lieb Weib, ich dachte an euch:

darum rettete ich

den Vater seinen Kindern.

Hedwig.

Zu schiffen in dem wüthigen See!

das heißt

nicht vertrauen Gott,

das heißt versuchen Gott!

Tell.

Wer bedenkt gar zu viel,

wird wenig leisten.

Hedwig.

Il se sile (trame) quelque-chose
contre les baillis.

Au Rutli

a été tenue une-assemblée,

je le sais, et tu es aussi

dans-la ligue.

TELL. Je n'y étais pas avec *les autres*;

pourtant je ne me déroberai pas

au pays, s'il m'appelle.

HEDWIG. Ils te placeront-là,

où il y a du danger;

le plus difficile sera

ton partage, comme toujours.

TELL. Un chacun est taxé

selon *ses* moyens.

HEDWIG. Tu as aussi passé

au-delà du lac l'homme-d'Unterwald

dans (pendant) -la tempête.

Ce fut un miracle

que vous en *êtes* réchappés.

Ne pensais-tu donc absolument pas

à enfant (tes enfants) et à *ta* femme?

TELL.

Chère femme, je pensais à vous:

c'est-pourquoi j'ai sauvé

le (un) père à ses enfants.

HEDWIG.

Naviguer dans le lac en-fureur!

cela s'appelle

non-pas avoir-confiance en Dieu,

cela s'appelle tenter Dieu.

TELL.

Celui-qui réfléchit par trop,

accomplira peu.

Hedwig.

Ja, du bist gut und hülfreich, dñest allen,
Und wenn du selbst in Noth kommst, hilfst dir keiner.

Tell.

Verhüt' es Gott, daß ich nicht Hülfe brauche!

(Er nimmt die Armbrust und Pfeile.)

Hedwig.

Was willst du mit der Armbrust? Laß sie hier!

Tell.

Mir fehlt der Arm, wenn mir die Waffe fehlt.

(Die Knaben kommen zurück.)

Walther.

Vater, wo gehst du hin?

Tell.

Nach Altdorf, Knabe,

Zum Gñi! — Willst du mit?

Walther.

Ja, freilich will ich.

Hedwig.

Der Landvogt ist jetzt dort. Bleib' weg von Altdorf!

Tell.

Er geht, noch heute.

Hedwig.

Drum laß ihn erst fort sein!

Gemahn' ihn nicht an dich, du weißt, er großt uns.

HEDWIG. Oui, tu es bon et secourable, tu rends service à tous, et, quand tu seras dans le besoin, personne ne t'aidera.

TELL. Dieu veuille que je n'aie pas besoin d'être aidé! (Il prend son arbalète et ses flèches.)

HEDWIG. Que veux-tu faire de cette arbalète? Laisse-la ici.

TELL. Mon bras me fait défaut, quand mon arme me manque. (Les enfants reviennent.)

WALTHER. Mon père, où vas-tu?

TELL. A Altorf, mon enfant, chez ton grand-père. Veux-tu venir avec moi?

WALTHER. Oui, vraiment.

HEDWIG. Le bailli y est en ce moment. Ne va pas à Altorf.

TELL. Il en part aujourd'hui même.

HEDWIG. Laisse-le d'abord partir, ne le fais pas songer à toi, tu sais qu'il nous en veut.

Hedwig.

Ja, du bist gut und hilfreich,
dienest Allen,
und Keiner hilft dir,
wenn du selbst kommst
in Noth.

Tell. Gott verhüte es,
daß ich nicht brauche Hülfe!

Er nimmt die Armbrust und Pfeile.

Hedwig. Was willst du
mit der Armbrust?

Laß sie hier.

Tell. Der Arm fehlt mir,
wenn die Waffe mir fehlt.

Die Knaben kommen zurück.

Walther. Vater, wohin gehst du?

Tell. Nach Altdorf, Knabe,
zum Ggni. Willst du mit?

Walther.

Ja, freilich will ich.

Hedwig.

Der Landvoigt ist jetzt dort.

Bleib weg von Altdorf.

Tell.

Er geht noch heute.

Hedwig. Drum laß ihn
erst fort sein.

Gemahne ihn nicht an dich;
du weißt, er großt uns.

HEDWIG.

Oui, tu es bon et secourable,
tu rends-service à tous,
et aucun ne t'aide,
si toi-même tu viens
dans le besoin.

TELL. Que Dieu prévienne cela,
que je n'aie-besoin de secours!

Il prend l'arbalète et les flèches.

HEDWIG. Que veux-tu faire
avec (de) l'arbalète?

Laisse là ici.

TELL. Le bras me manque,
quand l'arme me manque.

Les enfants reviennent.

WALTHER. Père, où vas-tu?

TELL. A Altorf, mon enfant,
chez-le grand-père. Veux-tu aller

WALTHER. [avec?

Oui, sans-doute je le veux.

HEDWIG.

Le bailli est là en-ce-moment.

Reste loin d'Altorf.

TELL.

Il s'en-va encore aujourd'hui.

HEDWIG. C'est-pourquoi laisse-le
d'abord être parti.

Ne le fais pas souvenir de toi;
tu sais, il nous en-veut.

Tell.

Mir soll sein böser Wille nicht viel schaden.
Ich thue recht und scheue keinen Feind.

Hedwig.

Die recht thun, eben die hast er am meisten.

Tell.

Weil er nicht an sie kommen kann — Mich wird
Der Ritter wohl in Frieden lassen, mein' ich.

Hedwig.

So, weißt du das?

Tell.

Es ist nicht lange her,
Da ging ich jagen durch die wilden Gründe
Des Schächenthals ¹ auf menschenleerer Spur,
Und da ich einsam einen Felsensteig
Verfolgte, wo nicht auszuweichen war,
Denn über mir hing schroff die Felswand her,
Und unten rauschte fürchterlich der Schächten,

(Die Knaben drängen sich rechts und links an ihn und sehen mit gespannter Neugier an ihm hinauf.)

TELL. Sa mauvaise volonté ne peut me nuire beaucoup. J'agis honnêtement, et je ne crains aucun ennemi.

HEDWIG. Ceux qui agissent honnêtement sont précisément ceux qu'il hait le plus.

TELL. Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Quant à moi, je pense que le chevalier me laissera en paix.

HEDWIG. Vraiment, comment le sais-tu?

TELL. Il n'y a pas longtemps que je chassais dans les profondeurs sauvages du Schächten, loin de toute trace humaine; je suivais seul un sentier taillé dans le roc, où l'on ne pouvait se détourner, car au-dessus de moi était une muraille de rocs escarpés, et au-dessous mugissait l'effroyable torrent. (Les enfants se pressent autour de lui à droite et à gauche et le regardent avec une inquiète curiosité.)

TELL. Sein böser Wille
soll mir nicht schaden
viel.

Ich thue recht,
und scheue keinen Feind.

Hedwig.

Die recht thun,
eben die haßt er
am meisten.

TELL. Weil er nicht kann
kommen an sie.

Nich, meine ich,
wird der Ritter wohl lassen
in Frieden.

Hedwig. So! weißt du das?

TELL.

Es ist nicht lange her,
da ging ich jagen
durch die wilden Gründe
des Schächenthals
auf einer Spur
menschenleer,
und da ich verfolgte
einsam
einen Felsensteig,
wo nicht war
auszuweichen;
denn über mir her
hing schroff
die Felsenwand,
und unten rauschte
fürchterlich der Schächchen;
Die Knaben, rechts und links
drängen sich an ihn,
und sehen hinauf an ihm
mit gespannter Neugier.

TELL. Son mauvais vouloir
ne doit pas me nuire
(ne me nuira pas) beaucoup.
J'agis honnêtement,
et ne redoute aucun ennemi.

HEDWIG.

Ceux qui agissent honnêtement,
sont précisément ceux qu'il hait
le plus.

TELL. Parce-qu'il ne peut pas
arriver à (avoir prise sur) eux.
Quant à moi, je pense,
le chevalier me laissera bien
en paix.

HEDWIG. Ainsi (ah)! sais-tu cela?

TELL.

Il n'y a pas long-temps de-cela,
alors (que) j'allais chasser
à-travers les sauvages profondeurs
de la vallée-du-Schächchen
sur une trace [d'hommes],
vide-d'-hommes (loin de toute trace
et comme je poursuivais
(seul) solitaire
un sentier-taillé-dans-le-roc
où il n'y avait pas moyen
de s'écarter (d'éviter la rencontre);
car au-dessus de moi
était-suspendue à-pic
la muraille-de-rochers,
et au-dessous mugissait
terriblement le Schächchen;

Les enfants à-droite et à-gauche
se pressent à-côté de lui,
et regardent en-haut après lui
avec une curiosité tendue.

Da kam der Landvogt gegen mich daher,
 Er ganz allein mit mir, der auch allein war,
 Bloß Mensch zu Mensch, und neben uns der Abgrund
 Und als der Herr mein ansichtig ward,
 Und mich erkannte, den er kurz zuvor
 Um kleiner Ursach' willen schwer gebüßt,
 Und sah mich mit dem stattlichen Gewehr
 Daher geschritten kommen, da verblaßt' er,
 Die Knie ¹ versagten ihm, ich sah es kommen,
 Daß er jetzt an die Felswand würde sinken.
 — Da jammerte mich sein, ich trat zu ihm
 Bescheidenlich und sprach: „Ich bin's, Herr Landvogt.“
 Er aber konnte keinen andern ² Laut
 Aus seinem Munde geben — Mit der Hand nur
 Winkt' er mir schweigend, meines Wegs zu geh'n;
 Da ging ich fort, und sandt' ihm sein Gefolge.

Le bailli vint à ma rencontre par le même sentier. Il était seul et moi aussi, homme contre homme, et l'abîme à côté de nous. Quand il m'aperçut et me reconnut, moi qu'il avait peu de temps auparavant puni avec sévérité pour un motif futile; quand il me vit avancer avec ma bonne arme, il pâlit, ses genoux tremblèrent, et je vis le moment où il allait tomber contre le rocher. Alors j'eus pitié de lui; je m'approchai humblement, et je lui dis: C'est moi, seigneur bailli. Mais aucune parole ne put sortir de ses lèvres; de la main, il me fit signe de poursuivre ma route. Je passai, et je lui envoyai sa suite.

da kam daher
 gegen mich der Landvogt,
 er ganz allein mit mir,
 der war auch allein,
 blos Mensch zu Mensch,
 und neben uns der Abgrund.
 Und als der Herr
 ward mein ansichtig,
 und mich erkannte,
 den kurz zuvor
 er schwer gebüßt,
 um kleiner Ursach' willen,
 und mich sah
 kommen dahergeschritten
 mit dem stattlichen Gewehr,
 da verblaßte er,
 die Knie versagten ihm,
 ich sah es kommen,
 daß er
 würde sinken jetzt
 an die Felswand.
 Da jammerte mich sein,
 ich trat zu ihm
 bescheidenlich
 und sprach:
 "Ich bin's,
 Herr Landvogt."
 Er aber konnte
 aus seinem Munde
 geben keinen andern Laut;
 nur mit der Hand
 winkte er mir schweigend
 zu gehen meines Wegs.
 Da ging ich fort,
 und sandte ihm sein Gefolge.

en-ce-moment s'avança
 vers moi le bailli
 lui tout seul avec moi
 qui était (étais) aussi seul,
 seulement homme à homme,
 et à-côté-de nous l'abîme.
 Et lorsque le Seigneur
 fut m'apercevant (m'aperçut),
 et me reconnut,
 moi que peu avant
 il avait durement frappé-d'amende
 pour une petite (légère) cause,
 et qu'il me vit
 venir m'avançant
 avec la (ma) belle arme,
 alors il pâlit,
 les genoux lui manquèrent,
 je vis arriver cela (le moment),
 qu'il (où il)
 tomberait maintenant (allait tomber)
 contre la muraille-de-rochers.
 Alors pitié-me-prit de lui,
 je m'approchai vers (de) lui
 modestement (d'un air soumis),
 et je dis:
 « Je le suis (c'est moi),
 Seigneur bailli. »
 Mais lui ne put
 de sa bouche
 rendre aucun autre (aucun) son;
 seulement avec la (de sa) main
 il me fit-signe en-silence
 d'aller mon chemin.
 Alors j'allai loin (je m'éloignai),
 et lui envoyai sa suite.

Hedwig.

Er hat vor dir gezittert — Wehe dir!
 Daß du ihn schwach geseh'n, vergibt er nie.

Tell.

Drum meid' ich ihn, und er wird mich nicht suchen.

Hedwig.

Bleib' heute nur dort weg! Geh' lieber jagen!

Tell.

Was fällt dir ein?

Hedwig.

Mich ängstigt's. Bleibe weg!

Tell.

Wie kannst du dich so ohne Ursach' quälen?

Hedwig.

Weil's keine Ursach' hat! — Tell, bleibe hier!

Tell.

Ich hab's versprochen, liebes Weib, zu kommen.

Hedwig.

Mußt du, so geh' — nur lasse mir den Knaben!

Walther.

Nein, Mütterchen. Ich gehe mit dem Vater.

Hedwig.

Wälth, verlassen willst du deine Mutter?

HEDWIG. Il a tremblé devant toi, il s'est montré faible à tes yeux, malheur à toi! Jamais il ne te pardonnera.

TELL. Aussi l'éviterai-je, et lui ne me cherchera pas.

HEDWIG. Ne va pas à Altorf aujourd'hui. Va plutôt chasser.

TELL. Qu'as-tu donc?

HEDWIG. Je suis cruellement inquiète. Ne va pas là.

TELL. Comment peux-tu te tourmenter ainsi sans sujet?

HEDWIG. C'est précisément parce qu'il n'y a pas sujet. Tell, reste ici.

TELL. J'ai promis d'y aller, ma chère femme.

HEDWIG. S'il le faut, va... mais laisse-moi l'enfant.

WALTHER. Non, petite mère, je vais avec mon père.

HEDWIG. Walther, tu veux quitter ta mère?

Hedwig. Er hat gezittert vor dir.

Weße dir!

Er vergißt nie,

daß du ihn gesehen schwach.

Tell. Drum meide ich ihn,
und er wird mich nicht suchen.

Hedwig.

Bleib nur heute weg dort!

Geh' lieber jagen.

Tell.

Was fällt dir ein?

Hedwig.

Es ängstigt mich.

Bleibe weg.

Tell.

Wie kannst du dich so quälen
ohne Ursache?

Hedwig.

Weil es hat

keine Ursache. Tell, bleibe hier.

Tell.

Liebes Weib, ich habe es versprochen,
zu kommen.

Hedwig.

Mußt du,

so gehe, nur lasse mir
den Knaben.

Walther. Nein, Mütterchen.

Ich gehe mit dem Vater.

Hedwig. Wäthy, willst du verlassen
deine Mutter?

HEDWIG. Il a tremblé devant toi.

Malheur à toi!

Il pardonne (ne pardonnera) jamais
de-ce-que tu l'as vu faible.

TELL. C'est-pourquoi je l'évite,
et lui ne me cherchera pas.

HEDWIG.

[Ia !

Reste seulement aujourd'hui loin de
Va plutôt chasser !

TELL.

[L'esprit ?

Qu'est-ce qui te tombe (vient) dans
HEDWIG.

Ça (un pressentiment) me tourmente.

Reste loin d'Altorf.

TELL.

Comment peux-tu t'ainsi tourmenter
sans motif?

HEDWIG.

Précisément parce-que ça n'a
aucun motif. Tell, reste ici.

TELL.

Chère femme, je l'ai promis,
de venir (d'y aller).

HEDWIG.

Le dois-tu (s'il faut que tu ailles),
alors va ; seulement laisse-moi
l'enfant.

WALTHER. Non, petite-mère.

Je vais avec le père.

[ner

HEDWIG. Walther, veux-tu abandon-
ta mère ?

Walthcr.

Ich bring' dir auch was Hübsches mit vom Thui.

(Geht mit dem Vater.)

Wilhelm.

Mutter, ich bleibe bei dir!

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du bist

Mein liebes Kind; du bleibst mir noch allein!

(Sie geht an das Hofthor und folgt den Abgehenden lange mit den Augen.)

Zweite Scene.

Eine eingeschlossene wilde Waldgegend, Staubbäche stürzen von den Felsen.

Bertha im Jagdkleid. Gleich darauf Rudenz.

Bertha.

Er folgt mir. Endlich kann ich mich erklären.

Rudenz (tritt rasch ein).

Fräulein, jetzt endlich find' ich Euch allein.

Abgründe schließen rings umher uns ein;

In dieser Wildniß fürcht' ich keinen Zeugen;

Vom Herzen wälz' ich dieses lange Schweigen —

WALTHER. Va, je te rapporterai quelque jolie chose de chez mon grand-père.

(Il sort avec son père.)

GUILLAUME. Mère, je reste avec toi.

HEDWIG l'embrasse. Oui, tu es mon enfant chéri, tu me restes seul. (Elle va à la porte de la cour et les suit longtemps des yeux.)

SCÈNE II.

Un site sauvage, entouré de rochers; des cascades tombent en pluie fine du haut d'un rocher.

BERTHE, en habit de chasse; ensuite RUDENZ.

BERTHE. Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ s'avance avec précipitation. Enfin, madame, je vous trouve seule. Des précipices nous environnent de toutes parts; dans ce lieu sauvage je ne crains aucun témoin, je vais décharger mon cœur de ce long silence.

W a l t h e r.

Ich bringe dir mit
auch was Hübsches
vom Gni.

Geht mit dem Vater.

W i l h e l m.

Mutter, ich bleibe bei dir.

Hedwig umarmt ihn.

Ja, du bist mein Kind lieb:
du bleibst mir noch allein.

Sie geht an das Postthor,
und folgt den Abgehenden lange
mit den Augen.

W A L T H E R.

[moi

Mais je t'apporte (t'apporterai) avec
aussi (en-revanche) quelque-chose
du (de chez le) grand-père. {de joli

Il va avec le (son) père.

G U I L L A U M E.

Mère, je reste près de toi.

H E D W I G l'embrasse.

Oui, tu es mon enfant chéri:
tu me restes encore seul.

Elle va à la porte-de-la-cour,
et suit les partants long-temps
avec les (des) yeux.

Zweite Scene.

DEUXIÈME SCÈNE.

Eine wilde Waldgegend
eingeschlossen ;
Staubbäche
stürzen von den Felsen.
B e r t h a im Jagdkleid.
Gleich darauf R u d e n z.

Un sauvage site-boisé
enfermé (entouré de rochers) ;
des cascades-tombant-en-pluie-fine
se-jettent (tombent) des rochers.
B E R T H E dans-l' (en) habit-de-chasse.
Bientôt après R U D E N Z.

B e r t h a. Er folgt mir.
Endlich kann ich mich erklären.
R u d e n z tritt ein rasch.
Fräulein, jetzt endlich
finde ich Euch allein.
Abgründe ringsumher
schließen uns ein ;
in dieser Wildniß
fürchte ich keinen Zeugen ;
ich wälze vom Herzen
dieses lange Schweigen.

B E R T H E. Il me suit.
Enfin je peux m'expliquer.
R U D E N Z entre sur la scène rapidement.
Mademoiselle, maintenant enfin
je vous trouve seule.
Des abîmes tout-autour
nous enferment ;
dans ce lieu-sauvage
je ne crains aucun témoin ;
je roule de-dessus-le (-mon) cœur
ce long silence qui m'opprime.

Bertha.

Seid Ihr gewiß, daß uns die Jagd nicht folgt?

Rudenz.

Die Jagd ist dort hinaus — Jetzt oder nie!
 Ich muß den theuren Augenblick ergreifen —
 Entschieden sehen muß ich mein Geschick,
 Und sollt' es mich auf ewig von Euch scheiden.
 — O, waffnet¹ Eure gut'gen Blicke nicht
 Mit dieser finstern Strenge — Wer bin ich,
 Daß ich den kühnen Wunsch zu Euch erhebe?
 Mich hat der Ruhm noch nicht genannt; ich darf
 Mich in die Reih' nicht stellen mit den Rittersn,
 Die siegherühmt und glänzend Euch umwerben.
 Nichts hab' ich als mein Herz voll Treu' und Liebe —

Bertha (ernst und streng).

Dürft Ihr von Liebe reden und von Treue,
 Der treulos wird an seinen nächsten Pflichten?

(Rudenz tritt zurück.)

Der Sklave Oesterreichs, der sich dem Fremdling
 Verkauft, dem Unterdrücker seines Volks?

BERTHE. Êtes-vous sûr que la chasse ne nous suit pas?

RUDENZ. La chasse est là-bas... Maintenant ou jamais, il faut que je saisisse ce moment précieux, que mon sort se décide, dût-il à jamais m'éloigner de vous. Oh! n'armez pas vos doux regards de cette sombre sévérité. Qui suis-je, pour oser élever mes vœux téméraires jusqu'à vous? La renommée n'a point encore proclamé mon nom; je ne peux me placer dans les rangs de ces chevaliers brillants et illustrés par la victoire qui recherchent votre main. Je n'ai qu'un cœur plein d'amour et de fidélité.

BERTHE, avec sévérité. Osez-vous bien parler d'amour et de fidélité, vous infidèle à vos devoirs les plus sacrés? (Rudenz recule.) Vous, l'esclave de l'Autriche, vendu à l'étranger, à l'oppresser de votre pays?

BERTHA. Seid ihr gewiß,
daß die Jagd uns nicht folgt?
RUDENZ.

Die Jagd ist dort hinaus.
Jetzt oder nie!
Ich muß sehen
mein Geschick entschieden,
und sollte es mich scheiden
von Euch auf ewig.

O, waffnet nicht
Eure gütigen Blicke
mit dieser finstern Strenge.

Wer bin ich,
daß ich erhebe
den kühnen Wunsch zu Euch? [nannt;
Der Ruhm hat mich noch nicht ge-
ich darf mich nicht stellen
in die Reihe
mit den Rittern,
die siegberühmt
und glänzend
Euch umwerben.
Ich habe nichts,
als mein Herz voll Treue
und Liebe.

BERTHA ernst und streng.

Dürft ihr reden
von Liebe und Treue?
der wird
treulos

an seinen nächsten Pflichten.
RUDENZ tritt zurück.

Der Sklave Österreichs,
der sich verkauft dem Fremdling,
dem Unterdrücker seines Volkes?

BERTHE. Êtes-vous sûr
que la chasse ne nous suit pas?
RUDENZ.

La chasse est *allée* par-là.
Maintenant ou jamais!

Il faut que je voie
mon sort décidé,
et dût-il me séparer
de vous pour toujours.

Oh! n'armez pas
vos doux regards
avec (de) cette sombre sévérité.

Qui suis-je,
de-ce-que j'élève (pour oser élever)
le téméraire vœu *jusqu'à* vous?

La gloire ne m'a pas encore nommé:
je n'ose pas me placer
dans le rang (me mesurer)
avec les (ces) chevaliers
qui, illustrés-par-la-victoire
et brillants

[main.
vous entourent-recherchant-votre-

Moi je n'ai rien,
que mon cœur plein de fidélité
et d'amour.

BERTHE gravement et sévèrement.

Osez-vous parler
d'amour et de fidélité?
un homme qui devient (qui est)
infidèle

[voirs.
à ses plus proches (plus saints) de-
RUDENZ recule.

L'esclave de l'Autriche,
qui se vend à l'étranger,
à l'opprimeur de son peuple?

Rudenz.

Von Euch, mein Fräulein, hör' ich diesen Vorwurf?
Wen such' ich denn als Euch auf jener Seite?

Bertha.

Mich denkt Ihr auf der Seite des Verraths
Zu finden? Oher wollt' ich meine Hand
Dem Gefler selbst, dem Unterdrücker, schenken,
Als dem naturvergeßnen Sohn der Schweiz,
Der sich zu seinem Werkzeug machen kann!

Rudenz.

O Gott, was muß ich hören!

Bertha.

Wie? Was liegt

Dem guten Menschen näher als die Seinen?
Gibts schönre Pflichten für ein edles Herz,
Als ein Bertheidiger der Unschuld sein,
Das Recht der Unterdrückten zu beschirmen?
—Die Seele blutet mir um Euer Volk;
Ich leide mit ihm, denn ich muß es lieben,
Das so bescheiden ist und doch voll Kraft;
Es zieht mein ganzes Herz mich zu ihm hin,

RUDENZ. Est-ce vous, madame, qui m'adressez un tel reproche?
Que cherchais-je donc dans ce parti, si ce n'est vous?

BERTHE. Pensez-vous me trouver dans le parti de la trahison? J'aimerais mieux donner ma main à Gessler lui-même, au tyran, qu'au fils dénaturé de la Suisse, qui se fait l'instrument de la tyrannie.

RUDENZ. O Dieu! qu'entends-je?

BERTHE. Comment! Qu'y a-t-il de plus cher pour un honnête homme que l'intérêt des siens? Y a-t-il pour un noble cœur un plus beau devoir que celui d'être le défenseur de l'innocence, le protecteur des droits de l'opprimé? Le cœur me saigne à la vue de votre peuple, je souffre avec lui; car je ne puis m'empêcher de l'aimer, lui, si modéré et pourtant plein de force; tout mon cœur m'attire à lui;

RUDENZ.

Von Euch, mein Fräulein,
höre ich diesen Vorwurf?

Wen suche ich denn

als Euch

auf jener Seite?

BERTHA.

Ihr denkt mich zu finden

auf der Seite des Verraths?

Eher wollte ich schenken

meine Hand dem Geflügel selbst,

dem Unterdrückten,

als dem naturvergeßnen Sohn

der Schweiz,

der sich kann machen

zu seinem Werkzeug!

RUDENZ.

O Gott, was muß ich hören?

BERTHA. Wie?

was liegt näher

dem guten Menschen

als die Seinen?

Gibt es schönere Pflichten

für ein edles Herz

als der Verteidiger sein

der Unschuld,

zu beschirmen das Recht

der Unterdrückten?

Die Seele blutet mir

um Euer Volk;

ich leide mit ihm;

denn ich muß es lieben,

das so bescheiden ist

und doch voll Kraft;

mein ganzes Herz

RUDENZ.

*C'est de vous, Mademoiselle,
que j'entends ce reproche?*

Qui cherché-je donc,

si-ce-n'est vous

de ce côté-là (dans ce parti)?

BERTHE.

Vous pensez me trouver

du côté de la trahison?

Plutôt je voudrais accorder

ma main à Gessler lui-même,

l'oppresser *du peuple*,

qu'au fils dénaturé

de la Suisse,

qui peut se faire (préter)

pour *être* son instrument!

RUDENZ.

O Dieu, que dois-je entendre?

BERTHE. Comment? [près]

qui est plus proche (tient de plus

à l'honnête homme

que les siens?

Y a-t-il de plus beaux devoirs

pour un noble cœur

que d'être le défenseur

de l'innocence,

et de protéger le droit (les droits)

des opprimés?

L'âme (le cœur) me saigne

pour votre peuple;

je souffre avec lui

car je dois l'aimer,

lui qui est si modeste

et pourtant plein de force;

mon entier (tout mon) cœur

Mit jedem Tage lern ich's mehr verehren.

— Ihr aber, den Natur und Ritterpflicht

Ihm zum geborenen Beschützer gaben,

Und der's verläßt, der treulos übertritt

Zum Feind, und Ketten schmiedet seinem Land,

Ihr seid's der mich verletzt und kränkt; ich muß

Mein Herz bezwingen, daß ich Euch nicht hasse.

Rudenz.

Will ich denn nicht das Beste meines Volks?

Ihm unter Oestreichs mächt'gem Scepter nicht

Den Frieden —

Bertha.

Knechtschaft wollt Ihr ihm bereiten!

Die Freiheit wollt Ihr aus dem letzten Schloß,

Daß ihr noch auf der Erde blieb, verjagen.

Das Volk versteht sich besser auf sein Glück;

Kein Schein verführt sein süßeres Gefühl.

Euch haben sie das Neh um's Haupt geworfen —

Rudenz.

Bertha! Ihr haßt mich, Ihr verachtet mich!

chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous que la nature et le devoir de chevalier donnaient à ce peuple pour défenseur obligé, vous qui l'abandonnez, qui vous rangez perfidement du côté de ses ennemis, qui forgez les chaînes de votre pays, c'est vous dont la conduite m'offense et m'afflige, et pour ne pas vous haïr, il faut que je fasse violence à mon cœur.

RUDENZ. Désiré-je donc autre chose que le bien de mon pays? Sous le sceptre puissant de l'Autriche, la paix...

BERTHE. C'est l'esclavage que vous voulez lui préparer. Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste encore sur la terre. Le peuple comprend mieux son bonheur, aucune vaine apparence n'égare son infaillible instinct. Quant à vous, ils vous ont enveloppé dans leurs filets.

RUDENZ. Berthe, vous me haïssez, vous me méprisez.

zieht mich zu ihm hin;
mit jedem Tage lerne ich
es verachten mehr.

Ihr aber, den Natur
und Ritterpflicht
ihm gaben
zum gebornen Beschützer,
und der es verläßt,
der treulos übertritt
zum Feinde,
und schmiedet Ketten
seinem Land,
Ihr seid's,
der mich verlegt
und kränkt:
ich muß bezwingen mein Herz,
daß ich Euch nicht haße.

Rudenz. Will ich denn nicht
das Beste meines Volks?
Nicht unter dem mächtigen Scepter
Streichs ihm den Frieden...

Bertha.

Knechtschaft wollt ihr
ihm bereiten!
Ihr wollt verjagen die Freiheit
aus dem letzten Schloß,
das ihr noch blieb auf der Erde.
Das Volk versteht sich besser
auf sein Glück:
kein Schein verführt
sein sicheres Gefühl.

Euch haben sie geworfen
das Neg ums Haupt.
Rudenz. Bertha! Ihr haßt mich,
Ihr verachtet mich!

m'attire ~~ver~~ lui;
avec chaque jour j'apprends
à l'honorer davantage.
Mais vous, vous que la nature
et le devoir-de-chevalier
lui donnèrent [turel],
pour-le défenseur né (pour def. na-
et qui l'abandonne (-nez),
qui perfidement passe (-sez)
à-l'ennemi,
et forge (forgez) des fers
à son (à votre) pays,
vous l'êtes celui (c'est vous)
qui me blesse (blessez)
et offense (offensez):

je dois contraindre mon cœur,
pour que je ne vous haïsse pas.
RUDENZ. Ne veux-je donc pas
le bien de mon peuple? [sceptre]
*Ne veux-je pas sous le puissant
de l'Autriche lui procurer la paix...*
BERTHE.

*C'est la servitude que vous voulez
lui préparer!*
Vous voulez chasser la liberté
du dernier château (asile)
qui lui restait encore sur la terre.
Le peuple s'entend mieux [reux];
à son bonheur (à ce qui le rend heu-
aucune vaine apparence n'égare
son sûr sentiment (jugement)).
A vous ils ont jeté
le filet autour de la (votre) tête.
RUDENZ. Berthe, vous me haïssez,
vous me méprisez!

Bertha.

Thät' ich's, mir wäre besser — Aber den
Verachtet sehen und verachtungswerth,
Den man gern lieben möchte —

Rudenz.

Bertha! Bertha!

Ihr zeigt mir das höchste Himmelsglück,
Und stürzt mich tief in einem Augenblick.

Bertha.

Nein, nein, das Edle ist nicht ganz erstickt
In Euch! es schlummert nur, ich will es wecken;
Ihr müßt Gewalt ausüben an Euch selbst,
Die angestammte Jugend zu ertöden;
Doch wohl Euch! sie ist mächtiger als Ihr,
Und trotz Euch selber, seid Ihr gut und edel!

Rudenz.

Ihr glaubt an mich? O Bertha, alles läßt
Mich Eure Liebe fein und werden!

Bertha.

Seid,

Wozu die herrliche Natur Euch machte!
Erfüllt den Platz, wohin sie Euch gestellt;

BERTHE. S'il en était ainsi, mieux vaudrait pour moi... Mais voir méprisé et digne de mépris celui que l'on voudrait aimer...

RUDENZ. Berthe! Berthe, vous me montrez le bonheur le plus élevé et vous me précipitez en même temps dans le désespoir.

BERTHE. Non, non, les nobles pensées ne sont pas tout à fait étouffées en vous, elles dorment seulement, je veux les réveiller. Vous êtes obligé de vous faire violence à vous-même pour tuer votre vertu naturelle; heureusement, elle est plus forte que vous, et en dépit de vous-même vous êtes bon et noble.

RUDENZ. Vous avez confiance en moi? O Berthe, par votre amour, je puis atteindre à tout.

BERTHE. Soyez ce que la nature généreuse a voulu que vous fus-

• Bertha.

Thäte ich es,
es wäre mir
besser!

Aber verachtet sehen
und verachtungswerth
den, den man möchte
gern lieben.

Rudenz. Bertha! Bertha!

Ihr zeigt mir in einem Augenblick
das höchste Glück,
und stürzt mich
tief.

Bertha. Rein, nein! das Eble
ist nicht ganz erstickt
in Euch; es schlummert nur,
ich will es wecken.

Ihr müßt
ausüben Gewalt
an Euch selbst,
zu ertöden
die angeflammte Tugend.

Doch,
wohl Euch!
sie ist mächtiger als Ihr,
und trotz Euch selber
seid Ihr gut und edel!

Rudenz. Ihr glaubt an mich!
O Bertha, Eure Liebe
läßt mich sein und werden
Alles.

Bertha.

Seid, wozu die herrliche Natur
Euch machte!
Erfüllt den Platz,

BERTHE.

Le serais-je (si je le faisais),
ce serait pour moi
mieux (je serais plus heureuse)!
Mais voir méprisé
et digne-de-mépris
celui qu'on voudrait [tiers]...

bien aimer (que l'on aimerait volon-
RUDENZ. Berthe, Berthe! [moment
Vous me montrez dans un-même
le suprême bonheur-du-ciel,
et vous me précipitez
profondément (dans l'abîme).

BERTHE. Non, non! la noblesse
n'est pas tout-à-fait étouffée
en vous; elle dort seulement,
je veux l'éveiller.

Vous êtes-contraint
d'exercer de la (de faire) violence
sur (à) vous même
pour tuer (étouffer) en vous
la vertu innée (naturelle).

Mais,
bonheur à (heureusement pour) vous!
elle est plus puissante que vous,
et malgré vous-même
vous êtes bon et noble!

RUDENZ. Vous avez-soi en moi!
O Berthe, votre amour
me fait (fera) être et devenir
tout.

BERTHE.

Soyez ce à-quoi (ce que) la belle nature
vous fit!

Remplissez la place

Zu Eurem Volke steht und Eurem Lande,
Und kämpft für Euer heilig Recht!

Rudenz.

Weh' mir!

Wie kann ich Euch erringen, Euch besitzen,
Wenn ich der Macht des Kaisers widerstrebe?
Ist's der Verwandten mächt'ger Wille nicht,
Der über Eure Hand tyrannisch waltet?

Bertha.

In den Waldstädten liegen meine Güter,
Und ist der Schweizer frei, so bin auch ich's.

Rudenz.

Bertha, welch einen Blick thut Ihr mir auf!

Bertha.

Hofft nicht durch Osterreichs Günst mich zu erringen;
Nach meinem Erbe strecken sie die Hand,
Das will man mit dem großen Erb' vereinen.
Dieselbe Ländergier¹, die eure Freiheit
Verschlingen will, sie drohet auch der meinen!
— O Freund, zum Opfer bin ich außerseh'n,
Vielleicht um einen Günstling zu belohnen—
Dort, wo die Falschheit und die Ränke wohnen,

siez; prenez la place qu'elle vous a destinée; soutenez votre peuple et votre patrie, combattez pour vos droits sacrés.

RUDENZ. Malheur à moi! Comment puis-je vous obtenir, comment vous posséder, si je résiste à la puissance de l'Empereur? N'est-ce pas la volonté souveraine de vos parents qui dispose tyranniquement de votre main?

BERTHE. Mes biens sont situés dans les trois cantons, et dès que le Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ. Berthe, quelle perspective vous m'ouvrez!

BERTHE. N'espérez pas m'obtenir par la faveur de l'Autriche. Ils étendent la main vers mon héritage, et veulent le réunir à leurs immenses domaines. Cette même avidité qui veut dévorer votre liberté, elle menace aussi la mienne. O mon ami, je suis une victime destinée peut-être à récompenser un favori. On veut m'entraîner dans cette cour de l'Empereur, où règnent la ruse et la fausseté.

wohin sie Euch gestellt!

Steht zu Eurer Veste

und Eurer Lande,

und kämpft

für Euer heilig Recht.

RUDENZ. Weh mir!

Wie kann ich Euch erringen,

Euch besitzen,

wenn ich widerspreche

der Macht des Kaisers?

Ist es nicht der mächtige Wille

der Verwandten; der waltet

tyrannisch über Eure Hand?

BERTHA. Meine Güter liegen

in den Waldstädten,

und, ist der Schweizer frei,

so bin ich's auch.

RUDENZ. Bertha, wach einen Blick

thut Ihr mir auf!

BERTHA. Hoffst nicht

mich zu erringen

durch die Gunst Oestreichs:

sie strecken die Hand

nach meinem Erbe;

man will das vereinen

mit dem großen Erbe.

Dieselbe Ländergier,

die will verschlingen eure Freiheit,

sie drohet auch der meinen!

O Freund, ich bin ausersehen

zum Opfer, vielleicht

um zu belohnen einen Günstling.

Man will mich hinziehen

an den Kaiserhof,

dort wo wohnen

où elle vous a mis.

Mettez-vous du-côté de votre peuple

et de votre pays,

et combattez [sacrés).

pour votre saint droit (vos droits

RUDENZ. Malheur à moi!

Comment puis-je vous conquérir,

vous posséder,

si je résiste

à la puissance de l'Empereur?

N'est-ce pas la puissante volonté

des (de vos) parents qui dispose

tyranniquement de votre main?

BERTHE. Mes biens sont-situés

dans les trois-cantons,

et, le Suisse est-il (si le S. est) libre,

alors je le suis aussi.

RUDENZ. Berthe, quelle perspective

ouvrez-vous à moi!

BERTHE. N'espérez pas

me gagner

par la faveur de l'Autriche:

ils étendent la main

vers mon héritage;

on veut le réunir

avec le grand héritage. [quêtes)

La même avidité-de-pays (-de con-

qui veut dévorer votre liberté,

elle menace aussi la mienne!

O mon ami, je suis choisie

pour victime, peut-être [vori.

pour récompenser un (quelque) fa-

On veut m'attirer

à la cour-de-l'Empereur,

là où habitent

Hin an den Kaiserhof will man mich zieh'n;
 Dort harren mein verhaßter Ehe Ketten;
 Die Liebe nur — die Cure kann mich retten!

Rudenz.

Ihr könntet Euch entschließen, hier zu leben,
 In meinem Vaterlande mein zu sein?
 O Bertha, all mein Sehnen in die Weite,
 Was war es, als ein Streben nur nach Euch?
 Euch suchte' ich einzig auf dem Weg des Ruhms,
 Und all mein Ehrgeiz war nur meine Liebe.
 Könnt Ihr mit mir Euch in dieß stille Thal
 Einschliefen und der Erde Glanz entsagen —
 O, dann ist meines Strebens Ziel gefunden;
 Dann mag der Strom der wildbewegten Welt
 Und sichere Ufer dieser Berge schlagen —
 Kein flüchtiges Verlangen hab' ich mehr
 Hinaus zu senden in des Lebens Weiten —

Là, les chaînes d'un hymen odieux m'attendent. L'amour seul...
 votre amour peut me sauver.

RUDENZ. Vous pourriez vous résoudre à vivre ici, à être à moi dans ma patrie? O Berthe, toute cette ardeur qui m'emportait au loin, qu'était-ce sinon une pensée errant après vous? C'était vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et mon ambition n'était que mon amour. Si vous pouvez vous enfermer avec moi dans cette vallée paisible et renoncer aux splendeurs du monde, oh! alors le but de mes efforts est atteint, le torrent agité du monde peut venir se briser au rivage de ces tranquilles montagnes. Aucun de mes désirs ne s'égarrera plus dans les espaces de la vie. Puissent alors

die Falschheit und die Ränke.

Dort hatten mein
die Ketten verhaßter Ehe;
die Liebe nur,
die Eure kann mich retten!
RUDENZ.

Ihr könntet Euch entschließen
zu leben hier, zu sein mein
in meinem Vaterlande?

O Bertha,
all mein Sehnen

in die
Weite,
was war es,
als nur ein Streben
nach Euch?

Euch einzig suchte ich
auf dem Weg des Ruhms,
und all mein Ehrgeiz war nur
meine Liebe.

Könnt Ihr.

Euch einschließen mit mir
in das stille Thal,
und entsagen dem Glanz
der Erde,
o, dann ist gefunden
das Ziel meines Strebens;
mag dann der Strom der Welt
wildbewegt
schlagen
an das sichere Ufer
dieser Berge!
Ich habe
kein flüchtiges Verlangen mehr
hinauszusenden

la fausseté et les intrigues.

Là m'attendent
les chaînes d'un odieux mariage;
l'amour seulement,
le vôtre (votre amour) peut mesauver.
RUDENZ.

Vous pourriez vous décider
à vivre ici, à être la mienne
dans ma patrie?

O Berthe,
tout mon désir (cette ardeur)
vers le
lointain (qui m'emportait loin d'ici),
qu'était-ce
sinon simplement un effort
vers vous?

C'est-vous seule *que* je cherchais
sur le chemin de la gloire,
et toute mon ambition était seulement
mon (n'était que del') amour.

Pouvez-vous (si vous pouvez)
vous enfermer avec moi
dans cette paisible vallée,
et renoncer à l'éclat [monde],
de la terre (aux splendeurs du
oh! alors est trouvé (j'ai atteint)
le but de mes efforts;
puisse alors le torrent du monde
tumultueusement-agité
frapper (qu'il vienne se briser)
au (contre le) sûr rivage (au pied)
de ces montagnes!
Je n'ai (n'aurai)
plus aucun fugitif désir
à-envoyer-dehors

Dann mögen diese Felsen um uns her
 Die undurchdringlich feste Mauer breiten¹,
 Und dieß verschlossene sel'ge Thal allein
 Zum Himmel offen und gelichtet sein!

Bertha.

Jetzt bist du ganz, wie dich mein ahnend Herz
 Geträumt; mich hat mein Glaube nicht betrogen!

Rudenz.

Fahr' hin, du eitler Wahn, der mich bethört!
 Ich soll das Glück in meiner Heimath finden.
 Hier, wo der Knabe fröhlich aufgeblüht,
 Wo tausend Freude Spuren mich umgeben,
 Wo alle Quellen mir und Bäume leben,
 Im Vaterland willst du die Meine werden!
 Ach, wohl hab' ich es stets geliebt! Ich fühl's,
 Es fehlte mir zu jedem Glück der Erden.

Bertha.

Wo wär' die sel'ge Insel² aufzufinden,
 Wenn sie nicht hier ist in der Unschuld Land?

cés rochers étendre autour de nous leur solide et impénétrable rempart, et cette bienheureuse vallée, fermée à tout le reste, n'être ouverte qu'au ciel et aux rayons de sa lumière.

BERTHE. A présent te voilà tel que les pressentimens de mon cœur t'avaient rêvé. Ma foi ne m'a pas trahie.

RUDENZ. Adieu, vaine illusion qui m'avait séduit! C'est dans ma patrie que je trouverai le bonheur, là où mon enfance s'est gaie-ment épanouie, là où mille souvenirs de joie m'entourent, où toutes les sources et tous les arbres sont vivants pour moi. Tu veux m'appartenir dans ma patrie. Ah! je l'ai toujours aimée. Je le sens, loin d'elle tout bonheur me manquerait sur la terre.

BERTHE. Où serait le séjour du bonheur, si ce n'est ici sur la terre

in die Weiten des Lebens.
Mögen dann diese Felsen
um uns her
breiten

die unburchbringlich
feste Mauer,
und diese selige Thal
verschloßen
offen sein und gelichtet
allein zum Himmel!

Bert ha.

Du bist jetzt ganz,
wie mein ahnend Herz
dich geträumt!

Mein Glaube hat mich nicht betrogen.

Rudenz. Fahre hin,
du eitlem Wahn,
der mich bethört!

Ich soll finden das Glück
in meiner Heimath.

Hier, wo der Knabe
fröhlich aufgeblüht,
wo tausend Freudes Spuren
mich umgeben, wo alle Quellen
und Bäume
mir leben,

im Vaterland willst du werden
die Meine! Ach, wohl
habe ich es stets geliebt!

Ich fühle es, es fehlt mir
zu jedem Glück auf Erden.

Bert ha.

Wo wäre aufzufinden
die selige Insel,
wenn sie nicht ist hier,

dans les espaces de la vie.

Puissent alors ces rochers
autour-de nous (qui nous entourent)
étendre

l' (leur) impénétrable
solide muraille,
et cette bienheureuse vallée
si bien fermée,

être ouverte et éclairée
seulement du-côté-du ciel!

BERTHE.

Tu es à-présent tout-à-fait {tant
comme (tel que) mon cœur pressen-
t'a révélé! {trompé.

Ma foi (mon espoir) ne m'a pas
RUDENZ. Va (adieu),

toi vaine illusion,
qui m'aurais ébloui!

Je dois trouver le bonheur
dans ma patrie.

Ici où l'enfant
s'est galement épanoui,
où mille traces-de-joie
m'entourent, où toutes les sources
et tous les arbres

me vivent (sont vivants pour moi),
dans-ma patrie tu veux devenir
la mienne! Ah! sans-doute
je l'ai toujours aimée!

Je le sens, elle me manquait
à chaque bonheur sur la terre.

BERTHE.

Où serait à trouver (où trouverait-on)
l'île fortunée,
si elle n'est ici

Hier, wo die alte Treue heimisch wohnt,
 Wo sich die Falschheit noch nicht hingefunden,
 Da trübt kein Neid die Quelle unsers Glücks,
 Und ewig hell entfliehen uns die Stunden.
 — Da seh' ich dich im ächten Männerwerth,
 Den Ersten von den Freien und den Gleichen,
 Mit reiner, freier Huldigung verehrt,
 Groß wie ein König wirkt in seinen Reichen.

Rudenz.

Da seh' ich dich, die Krone aller Frauen,
 In weiblich reizender Geschäftigkeit,
 In meinem Haus den Himmel mir erbauen,
 Und wie der Frühling seine Blumen streut,
 Mit schöner Anmuth mir das Leben schmücken,
 Und alles rings beleben und beglücken!

Bertha.

Sieh', theurer Freund, warum ich trauerte,
 Als ich dich höchstes Lebensglück dich selbst
 Verstören sah — Weh mir! Wie ständ's um mich,

de l'innocence, ici, où réside l'antique loyauté, où la perfidie n'a pas encore pénétré; ici, nulle envie ne troublera la source de notre bonheur, et nos jours y couleront purs et sereins. Ici, je te vois dans ta vraie dignité d'homme, le premier parmi des hommes libres et égaux, honoré par de libres et sincères hommages, grand comme un roi dans son royaume.

RUDENZ. Et toi, je te vois la reine des femmes, occupée par mille soins charmants à faire de ma maison un séjour céleste; je te vois, pareille au printemps qui verse ses fleurs, embellir mes jours par ta grâce charmante et répandre sur tout la vie et le bonheur.

BERTHE. Eh bien! cher ami, voilà pourquoi je m'affligeais, lorsque je te voyais détruire toi-même ce suprême bonheur. Que serais-je de-

in dem Lande der Unschuld,
hier wo die alte Treue
wohnt heimisch,
wo die Falschheit
sich noch nicht hingefunden?
Kein Reid trübt da
die Quelle unseres Glückes,
und die Stunden
entfliehen uns
ewig hell.

Da sehe ich dich
im achten Männerwerth,
den ersten von den Freien
und den Gleichen, verehrt
mit reiner freier Huldigung,
groß wie ein König wirkt
in seinen Reichen.

Rudenz. Da sehe ich dich,
die Krone aller Frauen,
in weiblicher
reizender Geschäftigkeit
mir erbauen den Himmel
in meinem Haus
und mir schmücken das Leben
mit schöner Amuth,
wie der Frühling
streut seine Blumen,
und beleben und beglücken
Alles rings.

Bert ha. Sieh, theurer Freund,
warum ich trauerte,
als ich dich sah
selbst zerstören
dies höchste Lebensglück.
Weh mir!

dans le pays de l'innocence,
ici où l'antique loyauté
habite comme-étant-chez-elle,
où la fausseté
n'a pas encore pénétré?
Nulle envie ne trouble là
la source de notre bonheur,
et les heures
suiant (s'écoulent) pour nous
éternellement sereines.

Là je te vois
dans-la (-ta) vraie dignité-d'-homme,
le premier parmi les hommes libres
et les hommes égaux, honoré
par un pur et libre hommage,
grand comme un roi qui gouverne
dans ses empires.

RUDENZ. Là je te vois, [mes,
la couronne (reine) de toutes les fem-
dans une féminine
charmante occupation
me bâtir le ciel
dans ma maison
et me parer la vie
d'une belle grâce,
comme le printemps
répand ses fleurs,
et animer et rendre-heureux
tout autour de toi.

BERTHE. Vois-tu, cher ami,
voilà pourquoi je m'attristais,
quand je te voyais
toi-même détruire
ce suprême bonheur-de-la-vie.
Malheur à moi!

Wenn ich dem stolzen Ritter müßte folgen,
Dem Landbedrucker, auf sein finstres Schloß!
Hier ist kein Schloß. Mich scheiden keine Mauern
Von einem Volk, das ich beglücken kann!

Rudenz.

Doch wie mich retten — wie die Schlinge lösen,
Die ich mir thöricht selbst ums Haupt gelegt?

Bertha.

Zerreiße sie mit männlichem Entschluß!
Was auch drauß werde — steh' zu deinem Volk!
Es ist dein angeborner Platz.

(Jagdhörner in der Ferne.)

Die Jagd

Kommt näher — fort, wir müssen scheiden — Kämpfe
Fürs Vaterland! Du kämpfst für deine Liebe!
Es ist ein Feind, vor dem wir alle zittern,
Und eine Freiheit macht uns alle frei!

(Gehen ab.)

venue s'il m'eût fallu suivre l'orgueilleux chevalier, l'oppresseur du pays dans son obscur château! Ici point de château. Aucune muraille ne me sépare d'un peuple que je puis rendre heureux.

RUDENZ. Mais comment m'affranchir, comment me dégager des liens dans lesquels je me suis follement jeté?

BERTHE. Brise-les par une mâle résolution. Quoi qu'il puisse arriver... reste avec ton peuple, c'est là ta place naturelle. (*On entend des cors de chasse dans le lointain.*) La chasse approche, il faut nous séparer... combats pour ta patrie, tu combats pour ton amour. C'est devant le même ennemi que nous tremblons tous, c'est la même liberté qui nous rendra tous libres.

(*Ils sortent.*)

wie stände es
um mich,
wenn ich müßte folgen
auf sein finstres Schloß
dem stolzen Ritter,
dem Landbebrücker!
Hier ist kein Schloß:
keine Mauern scheiden mich
von einem Volk,
das ich kann beglücken.
R u d e n z.

Doch wie mich retten?
wie lösen die Schlinge,
die ich mir gelegt selbst
thörich um das Haupt?
B e r t h a. Zerreiße sie
mit männlichem Entschluß!
Was auch daraus werde,
stehe zu deinem Volke.
Es ist dein Platz
angehoren.

Jagdhörner
in der Ferne.

Die Jagd kommt näher!
Fort!

Wir müssen scheiden.
Kämpfe für das Vaterland,
du kämpfst für deine Liebe!
Es ist ein Feind,
vor dem wir alle zittern,
und eine Freiheit
macht uns alle frei.
Gehen ab.

comment se-trouverait la-chose
pour moi (où en serais-je),
si j'étais-contrainte de suivre
dans son sombre château
l'orgueilleux chevalier,
l'oppresser-du-pays!
Ici il n'y a aucun château:
nuls murs ne me séparent
d'un peuple,
que je peux rendre-heureux.
RUDENZ.

Mais comment me sauver?
comment délier le nœud
que je me suis mis moi-même
sottement autour de la (ma) tête?
BERTHE. Déchire le
avec une mâle résolution!
Quoi qu'il en résulte (il en arrive),
tiens-toi du-côté-de ton peuple!
(C'est ta place
marquée-par-la-naissance (naturelle).

On entend des cors-de-chasse
dans le lointain.

La chasse vient plus près (se rappro-
Loin d'ici (partons)! che)
Nous devons nous-séparer.
Combats pour la (ta) patrie,
tu combats pour ton amour!
Il y a un-même ennemi
devant lequel nous tous tremblons,
et une-même liberté
nous rend tous libres.

Ils sortent.

Dritte Scene.

Wiese bei Altdorf.

Im Vorbergrund Bäume, in der Tiefe der Gut auf einer Stange. Der Prospect wird begränzt durch den Bannberg', über welchem ein Schneegebirg emporragt.

Frießhardt und Leuthold halten Wache.

Frießhardt.

Wir passen auf umsonst. Es will sich niemand
Heran begeben und dem Gut sein' Reverenz
Erzeigen. 's war doch sonst wie Jahrmarkt hier;
Jetzt ist der ganze Ager wie verödet,
Seitdem der Popanz' auf der Stange hängt.

Leuthold.

Nur schlecht Gefindel läßt sich seh'n und schwingt
Uns zum Verdrieße' die zerlumpten Mützen.
Was rechte Leute sind, die machen lieber
Den langen Umweg um den halben Flecken,
Oh' sie den Rücken beugten vor dem Gut.

SCÈNE III.

Une prairie près d'Altorf.

On voit des arbres sur le devant, et dans le fond du théâtre un chapeau sur une perche. L'horizon est borné par le Bannberg, au-dessus duquel s'élève une montagne de neige.

FRIESSHARDT et LEUTHOLD montent la garde.

FRIESSHARDT. Nous guettons ici en vain, personne ne veut approcher pour faire sa révérence au chapeau. Il y avait cependant d'ordinaire tant de monde ici qu'on eût dit une foire; mais depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, toute la prairie est comme déserte.

LEUTHOLD. Nous ne voyons que des misérables qui viennent ici agiter leur bonnet déchiré comme pour nous railler, mais tout ce qu'il y a de gens honnêtes aime mieux faire un long détour que de plier l'échine devant ce chapeau.

Dritte Scene.

TROISIÈME SCÈNE.

Wiese bei Altendorf.

Une prairie près d'Altorf.

Im Vordergrund Bäume,
in der Tiefe
der Hut auf einer Stange.
Der Prospekt wird begrenzt
durch den Bannberg,
über welchem
emporragt ein Schnegebirg.
Frießhardt und Leuthold
halten Wache.

Sur l'avant-scène on voit des arbres,
au fond
le (un) chapeau sur une perche.
La perspective est bornée
par le Bannberg,
au-dessus duquel
s'élève une montagne-de-neige:
FRIESSHARDT et LEUTHOLD
font la garde.

Frießhardt.
Wir passen auf umsonst.
Niemand will sich heranbegeben,
und erzeigen seine Reverenz
dem Hute. Es war doch
sonst hier wie Jahrmarkt;
jetzt ist der ganze Ager
wie verödet,
seitdem der Popanz
hängt auf der Stange.
Leuthold.
Nur schlecht Gefindel
läßt sich sehen,
und schwingt die zerlumpten Mühen
zum Verdrüß uns.
Was rechte Leute sind,
die machen lieber
den langen Umweg
um den halben Flecken,
ehe sie beugten den Rücken
vor dem Hute.

FRIESSHARDT.
Nous guettons ici en-vain.
Personne ne veut s'approcher,
et témoigner (faire) sa révérence
au chapeau. C'était pourtant
autrefois ici comme une foire;
et maintenant toute la pelouse
est comme déserte, [peau]
depuis-que l'épouvantail (ce cha-
est-suspendu sur la perche.
LEUTHOLD.
Seulement de la mauvaise racaille
se laisse voir (se montre),
et agite les bonngets en-guenilles
en dépit à nous (pour nous vexer).
Ce qu'il y a d'honnêtes gens,
ceux-là font plus volontiers
le long détour
autour de (de) la moitié du bourg,
plutôt-qu'ils ne courberaient le dos
devant le chapeau,

Friedshardt.

Sie müssen über diesen Platz, wenn sie
 Vom Rathhaus kommen um die Mittagstunde.
 Da meint' ich schon, 'nen guten Fang zu thun,
 Denn keiner dachte dran, den Gut zu grüßen.
 Da sieht's der Pfaff', der Kößelmann — kam just
 Von einem Kranken her — und stellt sich hin
 Mit dem Hochwürdigen, grad' vor die Stange —
 Der Sigrift mußte mit dem Glöcklein schellen;
 Da fielen all' aufs Knie, ich selber mit,
 Und grüßten die Monstranz, doch nicht den Gut.

Leuthold.

Höre, Gesell, es fängt mir an zu dämmern,
 Wir stehen hier am Pranger vor dem Gut;
 's ist doch ein Schimpf für einen Reitersmann,
 Schildwach' zu steh'n vor einem leeren Gut —
 Und jeder rechte Kerl muß uns verachten.
 — Die Reverenz zu machen einem Gut,
 Es ist doch traun ein närrischer Befehl!

FRIESSHARDT. Il faut qu'ils passent sur cette place quand ils sortent de la maison de ville à midi. Je croyais déjà avoir fait une bonne prise, car aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé s'en aperçoit; il venait de visiter un malade; il se place avec le saint sacrement juste au pied de cette perche, le sacristain agite sa sonnette, tous tombent à genoux et moi avec eux; mais c'est le saint sacrement qu'ils ont salué, et non pas le chapeau.

LEUTHOLD. Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme au carcan devant ce chapeau; c'est vraiment une honte pour un homme d'armes que d'être en faction devant un chapeau vide, et chaque honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau! c'est là, il faut l'avouer, une folle idée.

FRIESSHARDT.

Sie müssen
über diesen Platz,
wenn sie kommen
vom Rathhaus
um die Mittagstunde.
Da meinte ich schon
zu thun einen guten Gang;
denn keiner dachte dran,
zu grüßen den Gut.
Da steht es der Pfaff, der Köffelmann;
kann just
von einem Kranken her;
und stellt sich hin,
gerade vor die Stange,
mit dem Hochwürbigen;
der Sigrift
mußte schellen;
da fielen alle aufs Knie,
ich selber mit,
und grüßten die Monstranz,
doch nicht den Gut.
Leuthold. Höre, Gesell,
es fängt an mir zu däncken,
wir stehen hier
vor dem Gut am Pranger;
es ist doch ein Schimpf
für einen Reitersmann
zu stehen Schildwache
vor einem leeren Gut;
und jeder rechte Kerl
muß uns verachten.
Zu machen die Reverenz einem Gut!
das ist doch, traun!
ein närrischer Befehl!

FRIESSHARDT.

Ils sont-obligés de passer
sur cette place
quand ils viennent
de-la maison-de-ville
à l'heure-de-midi.
Là-dessus je croyais déjà
faire une bonne prise;
car aucun ne pensait à-cela, savoir:
à saluer le chapeau. [chose;
Alors le curé, Rasselmann, voit la
il venait tout-juste
de chez un malade,
et se place là,
juste devant la perche, [ment);
avec le très-vénérable (le saint Sacre-
le sacristain
dut agiter-la-sonnette;
alors tous tombèrent sur le (à) genou,
moi même avec eux,
et saluèrent l'ostensoir,
mais pas le chapeau.
LEUTHOLD. Écoute, camarade,
ça commence à me sembler
que nous nous-tenons ici
devant le chapeau comme au pilori;
c'est pourtant une honte
pour un cavalier (homme d'armes)
d'être en faction
devant un chapeau vide;
et tout brave garçon
doit nous mépriser.
Faire la révérence à un chapeau!
c'est pourtant, en-vérité,
un ordre extravagant!

Frießhardt.

Warum nicht einem leeren, hohlen Hut?

Wüßst du dich doch vor manchem hohlen Schädel.

(Hildegard, Mathilde und Elisabeth treten auf mit Kindern und stellen sich um die Stange.)

Leuthold.

Und du bist auch so ein dienstfert'ger Schurke,

Und brächtest wackre Leute gern ins Unglück.

Mag, wer da will, am Hut vorübergeh'n;

Ich drück' die Augen zu und seh' nicht hin.

Mathilde.

Da hängt der Landvogt — habt Respekt, ihr Buben!

Elisabeth.

Wollt's Gott, er ging', und ließ uns seinen Hut;

Es sollte drum nicht schlechter steh'n ums Land!

Frießhardt (verschreckt sie).

Wollt ihr vom Plag? Vermünschtet Volk der Weiber!

Wer fragt nach euch? Schickt eure Männer her,

FRIESSHARDT. Pourquoi pas à un chapeau vide? Tu la fais bien à des cerveaux vides. (*Hildegarde, Mathilde, Elisabeth arrivent avec leurs enfants et se placent autour de la perche.*)

LEUTHOLD. Tu es aussi un de ces coquins zélés! Tu ne serais pas fâché de perdre quelqu'un de ces braves gens. Mais passe qui voudra devant ce chapeau; moi, je ferme les yeux et je ne vois rien.

MATHILDE. Voyez là-haut le bailli! Du respect, enfants!

ELISABETH. Plût à Dieu qu'il s'en allât, en nous laissant son chapeau! Le pays ne s'en trouverait pas plus mal.

FRIESSHARDT *les chasse*. Voulez-vous bien déguerpir? Maudite race de femmes! Qui vous appelle ici? Envoyez vos maris, si le

Frießhardt.

Warum nicht einem Hute
leer, hohl?

Bückst du dich doch
vor manchem hohlen Schädel.

Hildegard, Mechthild
und Elisabeth treten auf
mit Kindern,
und stellen sich um die Stange.

Leuthold. Und du auch b.,?
so ein dienstfertiger
Schurke,
und brächtest
gerne wackere Leute
in's Unglück.

Mag verübergehen weg da will
am Hute,
ich brücke zu die Augen,
und sehe nicht hin.

Mechthild.

Da hängt der Landvogt!
Habt Respekt, ihr Buben!
Elisbeth.

Wollt's Gott,
er ginge,
und ließe uns seinen Gut!
Es sollte darum
nicht stehen schlechter ums
Land.

Frießhardt verschneucht sie.

Wollt ihr
vom Platz?

Bermünshes Volk der Weiber!
Wer fragt nach euch?
Schickt eure Männer her,

FRIESSHARDT.

Et pourquoi pas à un chapeau
vide et creux?

Tu te courbes bien
devant maint creux crâne.

HILDEGARDE, MECHTHILDE
et ÉLISABETH entrent-en-scène
avec des enfants.
et se placent autour de la perche.

LEUTHOLD. Et toi aussi tu es
pareil zélé
coquin (un de ces zélés coquins),
et amènerais (tu mettrais)
volontiers de braves gens
dans le malheur. [dra]

Veuille passer (passe) qui veut (vou-
près-du (devant le) chapeau,
je ferme les yeux
et je n'y regarde pas.

MECHTHILDE.

Là (voici qui) pend le bailli!
ayez donc du respect, vous garçons!
ÉLISABETH.

Que Dieu le voulût (plût à Dieu),
qu'il s'en allât,
et nous laissât son chapeau!
Cela ne devrait pour-cela
pas être pire pour-le [moins bien).
pays (le pays ne s'en trouverait pas

FRIESSHARDT les chasse.

Voulez-vous bien vous en aller
de-la place (vider la place)?
Maudit peuple de femmes! (appelle?)
Qui demande après vous? (qui vous
Envoyez vos maris ici,

Wenn sie der Muth sticht¹, dem Befehl zu trogen.

(Weiber gehen.)

(Tell mit der Armbrust tritt auf, den Knaben an der Hand führend; sie gehen an dem Hut vorbei gegen die vordere Scene, ohne darauf zu achten.)

Walther (zeigt nach dem Bannberg),

Vater, ist's wahr, daß auf dem Berge dort
Die Bäume bluten², wenn man einen Streich
Drauf führte mit der Art?

Tell.

Wer sagt das, Knabe?

Walther.

Der Meister Hirt erzählt's. — Die Bäume seien
Gebannt³, sagt er, und wer sie schädige,
Dem wachse seine Hand heraus zum Grabe.

Tell.

Die Bäume sind gebannt, das ist die Wahrheit.
— Siehst du die Firnen dort, die weißen Hörner⁴,
Die hoch bis in den Himmel sich verlieren?

Walther.

Das sind die Gletscher, die des Nachts so donnern,
Und uns die Schlaglawinen⁵ niederfenden.

cœur leur dit de braver la consigne. (*Les femmes sortent. Tell s'avance avec son arbalète, conduisant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau du côté de l'avant-scène, sans y faire attention.*)

WALTHER, montrant le Bannberg. Père, est-il vrai que sur cette montagne-là les arbres saignent, quand on les frappe avec la hache?

TELL. Qui t'a dit cela, enfant?

WALTHER. C'est le maître berger; il raconte que ces arbres sont enchantés, et que, quand un homme les a blessés, sa main sort de sa fosse après sa mort.

TELL. Ces arbres sont enchantés, c'est vrai. Vois-tu là-bas ces hautes montagnes dont la cime blanche va se perdre dans le ciel?

WALTHER. Ce sont les glaciers qui mugissent la nuit comme le tonnerre, et qui nous envoient les avalanches.

wenn der Muth sie nicht,
zu trogen dem Befehl.

Weiber gehen.

TELL mit der Armbrust tritt auf,
führend den Knaben an der Hand;
sie gehen vorbei an dem Hut
gegen die vordere Scene,
ohne darauf zu achten.

WALTHER zeigt nach dem Bannberg.

Vater, ist wahr,
daß auf dem Berge dort
die Bäume bluten
wenn man führte darauf mit der Art
einen Streich?

TELL. Wer sagt das, Knabe?

WALTHER.

Der Meister Girt erzählt es.

Er sagt die Bäume seien
gebannt,

und wer sie schädige,
dem wachse seine Hand
heraus zum Grabe.

TELL.

Die Bäume sind gebannt,
das ist die Wahrheit.

Siehst du dort die Firnen,
die weißen Hörner,
die sich verlieren
hoch bis in den Himmel?

WALTHER. Das sind die Gletscher,
die des Nachts
donnern so,
und niederfenden
die Schlaglawinen.

sile courage les pique (s'ils ont envie)
de braver l'ordre.

Les femmes s'en vont.

TELL avec l'arbalète s'avance,
conduisant l' (son) enfant par la main;
ils passent devant le chapeau
du côté de l'avant-scène,
sans y faire-attention.

WALTHER montre le Bannberg.

Père, est-ce vrai,
que sur la montagne là
les arbres saignent,
si l'on portait dessus avec la hache
un coup (si on les frappait)?

TELL. Qui dit cela, enfant?

WALTHER.

Le maître berger le raconte.
Il dit que les arbres sont
enchantés,
et que celui-qui les endommagerait,
à celui-là pousserait sa main
hors du tombeau après sa mort.

TELL.

Les arbres sont enchantés,
c'est la vérité. [gnes,
Vois-tu là-bas les cimes-de-monta-
les blanches cornes (pointes),
qui se perdent
élevées jusque dans le ciel?

WALTHER. Ce sont les glaciers,
qui pendant la nuit
tonnent de-la-sortre,
et nous envoient-en-bas
les avalanches-qui-écrasent-tout.

Tell.

So ist's, und die Lawinen hätten längst
Den Flecken Altdorf unter ihrer Last
Verschüttet, wenn der Wald dort oben nicht
Als eine Landwehr sich dagegen stellte.

Walther (nach einigem Besinnen.).

Gibt's Ländel, Vater, wo nicht Berge sind?

Tell.

Wenn man hinunter steigt von unsern Höhen,
Und immer tiefer steigt, den Strömen nach,¹
Gelangt man in ein großes ebnes Land,
Wo die Waldwasser nicht mehr brausend schäumen,
Die Flüsse ruhig und gemächlich zieh'n;
Da steht man frei nach allen Himmelsräumen.
Das Korn wächst dort in langen schönen Auen,
Und wie ein Garten ist das Land zu schauen.

Walther.

Ei, Vater, warum steigen wir denn nicht
Geschwind hinab in dieses schöne Land,
Statt daß wir uns hier ängstigen und plagen?

Tell.

Das Land ist schön und gütig wie der Himmel;

TELL. Oui, mon enfant, et les avalanches auraient depuis longtemps englouti le bourg d'Altdorf, si la forêt qui est là au-dessus ne le protégeait.

WALTHER, après un moment de réflexion. Père, est-il des contrées où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL. Quand on descend de nos montagnes et que l'on va toujours suivant le cours des fleuves, on arrive dans une vaste plaine. où n'écument plus les torrents, où les rivières coulent lentes et paisibles. Là, de tous les côtés, les regards se promènent librement; le blé grandit dans de longues et belles plaines, et le pays est comme un jardin.

WALTHER. Eh bien! mon père, pourquoi ne descendons-nous pas tout de suite dans ce beau pays, au lieu de vivre ici dans le tourment et la fatigue?

TELL. Le pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui le

TELL. Es ist so, und die Laminen
hätten längst verschüttet
unter ihrer Last
den Flecken Altdorf,
wenn der Wald dort oben
sich nicht dagegen stellte
als eine Landwehr.

Walt her nach einigem Besinnen.

Vater, gibt's Länder,
wo nicht sind Berge?

TELL. Wenn man hinuntersteigt
von unsern Höhen,
und steigt

immer tiefer,

den Strömen nach,

gelangt man

in ein großes ebenes Land, [men

wo die Walowasser nicht mehr schäu-

brausend, die Flüsse

ziehen ruhig und gemächlich.

Da sieht man

frei

nach allen Himmelsräumen.

Das Korn wächst dort

in langen, schönen Auen,

und das Land ist wie ein Garten
zu sehen.

Walt her. Ei, Vater,

warum steigen wir denn nicht hinab

geschwind in dieses schöne Land,

statt daß wir uns ängstigen

hier und plagen?

TELL. Das Land ist schön und gütig

wie der Himmel;

doch die es bebauen,

TELL. C'est ainsi, et les avalanches
auraient depuis-longtemps englouti
sous leur poids (masse)

le bourg d'Altdorf,

si la forêt-là haut

ne s'y opposait [de défense).

comme une défense-du-pays (ligne

WALTHER après quelque réflexion.

Père, y a-t-il des pays

où il n'y a pas de montagnes?

TELL. Quand on descend

de nos hauteurs

et que l'on va [bas),

toujours plus profondément (plus en

en suivant les cours des fleuves,

on parvient

dans un grand et plat pays,

où les torrents n'écument plus

en mugissant, et où les fleuves

s'avancent calmes et doucement.

Là on regarde (le regard se porte)

librement

vers tous les espaces-du-ciel.

Le blé pousse là

dans et longues et belles plaines,

et le pays est comme un jardin

à voir (pour la vue).

WALTHER. Eh, père, [pas

pourquoi ne descendons nous donc

vite dans ce beau pays,

au-lieu que nous nous tourmentons

ici, et nous nous fatiguons?

TELL. Le pays est beau et bon

comme le ciel;

mais ceux qui le cultivent,

Doch die's bebauen, sie genießen nicht
Den Segen, den sie pflanzen.

Walther.

Wohnen sie
Nicht frei wie du auf ihrem eignen Erbe?

Tell.

Das Feld gehört dem Bischof und dem König.

Walther.

So dürfen sie doch frei in Wäldern jagen?

Tell.

Dem Herrn gehört das Wild und das Gefieder.

Walther.

Sie dürfen doch frei fischen in dem Strom?

Tell.

Der Strom, das Meer, das Salz¹ gehört dem König.

Walther.

Wer ist der König denn, den alle fürchten?

Tell.

Es ist der eine, der sie schützt und nährt.

Walther.

Sie können sich nicht muthig selbst beschützen?

Tell.

Dort darf der Nachbar nicht dem Nachbar trauen.

cultivent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. Est-ce qu'ils ne vivent pas libres comme toi sur leur propre héritage?

TELL. Les champs appartiennent à l'évêque et au roi.

WALTHER. Mais ils peuvent du moins chasser librement dans les forêts?

TELL. Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. Ils peuvent alors pêcher dans les rivières?

TELL. Les rivières, la mer, le sel, appartiennent au roi.

WALTHER. Quel est donc ce roi qu'ils craignent tous?

TELL. C'est un homme qui les protège et les nourrit.

WALTHER. N'ont-ils donc pas le courage de se protéger eux-mêmes?

TELL. Là le voisin n'ose se fier à son voisin.

sie genießen nicht

den Segen,

den sie pflanzen.

Walt her.

Wohnen sie nicht frei,

wie du,

auf ihrem eigenen Erbe?

Tell.

Das Feld gehört

dem Bischof und dem König.

Walt her.

So dürfen sie doch

jagen frei

in den Wäldern?

Tell.

Das Wild und das Gefieder

gehört dem Herrn.

Walt her

Sie dürfen doch

fischen frei in dem Strom?

Tell.

Der Strom, das Meer, das Salz
gehört dem König.

Walt her.

Wer ist denn der König,

den alle fürchten?

Tell.

Es ist der eine,

der sie schützt und nährt.

Walt her.

Sie können nicht muthig

sich beschützen selbst?

Tell.

Der Nachbar dort

darf nicht trauen dem Nachbar.

ils ne jouissent pas

de la bénédiction (la prospérité)

qu'ils plantent (sèment).

WALTHER.

Ne demeurent-ils pas libres,

comme toi,

sur leur propre héritage?

TELL.

La campagne appartient

à l'évêque et au roi.

WALTHER.

Alors, ils osent pourtant (du moins)

chasser librement

dans les forêts?

TELL.

Le gibier et la volaille

appartient au seigneur.

WALTHER.

Ils osent cependant

pêcher librement dans la rivière?

TELL.

La rivière, la mer, le sel
appartient au roi.

WALTHER.

Quel est donc le (ce) roi

que tous craignent?

TELL.

C'est le seul (un homme)

qui les protège et les nourrit.

WALTHER.

Ils ne peuvent pas courageusement

se protéger eux-mêmes?

TELL.

Le voisin là

n'ose pas se-fier au voisin.

Walther.

Vater, es wird mir eng im weiten Land;
Da wohn' ich lieber unter den Lawinen.

Tell.

Ja, wohl ist's besser, Kind, die Gletscherberge
Im Rücken haben, als die bösen Menschen.

(Sie wollen vorübergehen.)

Walther.

Ei, Vater, sieh' den Hut dort auf der Stange!

Tell.

Was kümmert uns der Hut? Komm', laß uns gehen!

(Indem er abgehen will, tritt ihm Friesshardt mit vorgehaltener Pife entgegen.)

Friesshardt.

In des Kaisers Namen! Haltet an und steht!

Tell (greift in die Pife).

Was wollt Ihr? Warum haltet Ihr mich auf?

Friesshardt.

Ihr habt 's Mandat verlegt, Ihr müßt uns folgen.

Leuthold.

Ihr habt dem Hut nicht Reverenz bewiesen.

WALTHER. Mon père, je sens que je serais à l'étroit dans ce vaste pays; j'aime mieux rester sous les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant, mieux vaut avoir derrière soi des glaciers que des hommes méchants. (Ils veulent poursuivre leur route.)

WALTHER. Eh, mon père, regarde le chapeau placé sur cette perche!

TELL. Que nous importe ce chapeau! Viens; allons-nous-en. (Pendant qu'ils s'éloignent, Friesshardt s'avance avec sa pique leur barrant le passage.)

FRIESSHARDT. Au nom de l'Empereur, halte, restez là.

TELL saisissant la pique. Que voulez-vous? pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT. Vous avez violé l'ordonnance, suivez-nous.

LEUTHOLD. Vous n'avez pas fait la révérence à ce chapeau.

Walt her.

Vater, es wird mir
eng in dem weiten Land.

Da
wohne ich lieber
unter den Laminen.

Tell.

Ja wohl, es ist besser,
Kind, zu haben im Rücken
die Gletscher, als die bösen Menschen.

Sie wollen vorübergehen.

Walt her.

Ei, Vater, sieh den Hut dort
auf der Stange.

Tell.

Was kümmert uns der Hut?
Komm, laß uns gehen.

Indem er will abgehen,
tritt ihm entgegen
Friesshardt mit der Pique
vorgehalten.

Friesshardt.

Im Namen des Kaisers,
haltet an
und steht.

Tell greift in die Pique.

Was wollt Ihr?
warum haltet Ihr mich auf?

Friesshardt.

Ihr habt verletzt das Mandat:
Ihr müßt uns folgen.
Leuthold.

Ihr habt nicht bewiesen
Reverenz dem Hut.

WALTHER.

Père, ça me devient (Je me sentirais)
à-l'étroit dans ce vaste pays.

Alors (puisqu'il en est ainsi)
je demeure plus volontiers
sous les avalanches.

TELL.

Oui sans-doute, il est (vaut) mieux,
mon enfant, d'avoir au dos
les glaciers que les méchants hommes.

Ils veulent passer.

WALTHER.

Eh, père, regarde le chapeau là
placé sur la perche.

TELL.

Que nous importe le (ce) chapeau?
Viens, allons.

Pendant qu'il veut s'éloigner,
vient au-devant de lui
Friesshardt avec la (sa) pique
tendue-en-avant.

FRIESSHARDT.

Au nom de l'Empereur,
arrêtez
et restez-là.

TELL porte-la-main sur la pique.

Que voulez-vous?
pourquoi m'arrêtez-vous?

FRIESSHARDT.

Vous avez violé l'ordre:
vous devez nous suivre.

LEUTHOLD.

Vous n'avez pas témoigné [peau.
de respect au (n'avez pas salué le) cha-

Tell.

Freund, laß mich gehen!

Frießhardt.

Fort, fort ins Gefängniß!

Walther.

Den Vater ins Gefängniß! Hülfe! Hülfe!

(In die Scene rufend.)

Herbei, ihr Männer, gute Leute, helft!

Gewalt, Gewalt! Sie führen ihn gefangen.

(Rösselmann der Pfarrer und Petermann der Sigrift kommen herbei, mit drei andern Männern.)

Sigrift.

Was gibt's?

Rösselmann.

Was legst du Hand an diesen Mann?

Frießhardt.

Er ist ein Feind des Kaisers, ein Verräther!

Tell (faßt ihn heftig).

Ein Verräther, ich!

Rösselmann.

Du irrst dich, Freund! Das ist

Der Tell, ein Ehrenmann und guter Bürger.

TELL. Ami, laissez-moi passer.

FRIESSHARDT. Allons, allons, en prison.

WALTHER. Mon père, en prison? Au secours! au secours! (*pousant des cris en courant vers le fond.*) Ici, braves gens, à notre aide! On fait violence à mon père! Ils l'emmenent prisonnier. (*Rösselmann le curé, et Petermann le sacristain, arrivent avec trois autres hommes.*)

LE SACRISTAIN. Qu'y a-t-il?

LE CURÉ. Pourquoi mets-tu la main sur cet homme?

FRIESSHARDT. C'est un ennemi de l'Empereur, un traître!

TELL, *le secouant rudement.* Moi, un traître!

LE CURÉ. Tu te trompes, ami; c'est Tell, un homme d'honneur et un brave citoyen.

TELL.

Freund, laß mich gehen.

Brich hart.

Fort, fort,
in's Gefängniß!

WALTHER

Den Vater in's Gefängniß!

Hülfe! Hülfe!

Rufend in die Scene.

Herbei, ihr Männer,
gute Leute, helft!
Gewalt, Gewalt!
Sie führen ihn
gefangen!

RÖSSELMANN, der Pfarrer,
und PETERMANN, der Sigrift,
kommen herbei,
mit drei andern Männern.

Sigrift.

Was giebt es?

RÖSSELMANN.

Was legst du Hand
an diesen Mann?

Brich hart.

Er ist ein Feind des Kaisers,
ein Verräther.

TELL faßt ihn heftig.

Ein Verräther, ich!

RÖSSELMANN.

Du irrst dich, Freund!

Das ist der Tell,
ein Ehrenmann
und guter Bürger.

TELL.

Ami, laisse moi aller.

FRIESSHARDT.

Allons, allons,
dans la (en) prison!

WALTHER.

Le père en prison!

Au secours! au secours!

Appelant sur la scène.

Arrivez, hommes,
braves gens, aidez!
Violence! violence!
Ils l'emmènent
prisonnier!

ROESSELMANN, le curé,
et PETERMANN, le sacristain,
arrivent,
avec trois autres hommes.

LE SACRISTAIN.

Qu'y a-t-il?

ROESSELMANN.

Que (pourquoi) mets-tu la main
sur cet homme?

FRIESSHARDT.

Il est un ennemi de l'Empereur,
un traître.

TELL le saisit rudement.

Un traître, moi!

ROESSELMANN.

Tu te trompes, ami!

C'est Tell,
un homme-d'honneur,
et un bon citoyen.

Walther

(erblidt Walther Fürsten und eilt ihm entgegen).

Großvater, hilf! Gewalt geschieht dem Vater.

Friesshardt.

Ins Gefängniß, fort!

Walther Fürst (herbeieilend).

Ich leiste Bürgschaft, haltet!

— Um Gottes willen, Tell, was ist geschehen?

(Melchthal und Stauffacher kommen.)

Friesshardt.

Des Landvogts oberherrliche Gewalt
Verachtet er, und will sie nicht erkennen.

Stauffacher.

Das hätt' der Tell gethan?

Melchthal.

Das lügst du, Bube!

Leuthold.

Er hat dem Gut nicht Reverenz bewiesen.

Walther Fürst.

Und darum soll er ins Gefängniß? Freund,
Nimm meine Bürgschaft an und laß ihn ledig!

WALTHER aperçoit Walther Furst et court au-devant de lui. Au secours! grand-père, on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT. En prison, marche.

WALTHER FURST accourant. Je donne caution, arrêtez. Au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé? (Melchthal et Stauffacher entrent.)

FRIESSHARDT. Il méprise le pouvoir suprême du bailli et ne veut pas le reconnaître.

STAUFFACHER. Tell? serait-il vrai?

MELCHTHAL. Tu mens, coquin.

LEUTHOLD. Il n'a pas salué ce chapeau.

WALTHER FURST. Et pour cela il faut qu'il aille en prison? Mon ami, accepte ma caution et laisse-le aller.

Walt her

erblickt Walther Fürsten,
und eilt ihm entgegen.

Großvater, hilf!

Gewalt geschieht

dem Vater!

Frießhardt.

In's Gefängniß, fort!

Walther Fürst herbeieilend.

Ich leiste Bürgschaft,
halter!

Um Gottes willen, Tell,
was ist geschehen?

Melcthal und Stauffacher
kommen.

Frießhardt.

Er verachtet

die oberherrliche Gewalt
des Landvogts.

er will nicht sie erkennen!

Stauffacher.

Das hätte der Tell gethan?

Melcthal.

Du lügst das,

Bube!

Leuthold.

Er hat nicht bewiesen
Reverenz dem Gute.

Walther Fürst.

Und darum soll er
in das Gefängniß?

Freund,

nimm an meine Bürgschaft
und laße ihn lebzig.

WALTHER

aperçoit Walther Furst,
et court à lui à-la-(à sa) rencontre.

Grand-père, aide-nous!

Violence arrive (on fait violence
au père!

FRIESSHARDT.

Dans la (en) prison, marche!

WALTHER FURST accourant.

Je fournis caution,
arrêtez!

Au nom de Dieu, Tell,
qu'est-il arrivé?

MELCTHAL et STAUFFACHER
viennent.

FRIESSHARDT.

Il méprise

le souverain pouvoir
du bailli;

il ne veut pas le reconnaître.

STAUFFACHER.

C'est-ce-que Tell aurait fait?

MELCTHAL.

Tu ments *en disant* cela,
misérable!

LEUTHOLD.

Il n'a pas témoigné
de respect au chapeau.

WALTHER FURST.

Et pour-cela il doit *aller*
dans la (en) prison?

Ami,

accepte ma caution,
et laisse le libre.

Friesshardt.

Bürg' du für dich und deinen eignen Leib!
Wir thun, was unser's Amtes — Fort mit ihm!

Melchthal (zu den Landleuten).

Nein, das ist schreiende Gewalt! Ertragen wir's,
Daß man ihn fortführt, frech, vor unsern Augen?

Sigrist.

Wir sind die Stärkern. Freunde, duldet's nicht!
Wir haben einen Rücken an den andern!

Friesshardt.

Wer widersezt sich dem Befehl des Vogts?

Noch drei Landleute (herbeieilend).

Wir helfen euch. Was gibts? Schlagt sie zu Boden!

(Hildegard, Mechthild und Elisabeth kommen zurück.)

Tell.

Ich helfe mir schon selbst! Geht, gute Leute!
Meint ihr, wenn ich die Kraft gebrauchen wollte,
Ich würde mich vor ihren Speissen fürchten?

Melchthal (zu Friesshardt).

Wag's, ihn aus unsrer Mitte wegzuführen!

FRIESSHARDT. Garde ta caution pour toi et pour ta personne; nous faisons notre devoir. Allons, qu'on l'emmené.

MELCHTHAL, *aux habitants*. C'est une violence révoltante! Souffrons-nous qu'on l'emmené ainsi insolemment sous nos yeux?

LE SACRISTAIN. Nous sommes les plus forts, mes amis; ne souffrez pas cette violence, nous trouverons les uns dans les autres un mutuel appui.

FRIESSHARDT. Qui resiste à l'ordre du bailli?

TROIS PAYSANS *accourent*. Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il? Assez les. (*Hildegard, Mathilde et Elisabeth reviennent.*)

TELL. Je saurai bien me défendre moi-même. Allez, braves gens. Pensez-vous que si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes?

MELCHTHAL, *à Friesshardt*. Oserais-tu l'enlever du milieu de nous?

FRIESSHARDT.

Tu bürgst für dich
und deinen eigenen Leib!

Wir thun
was unseres Amtes!

Fort mit ihm!

MELCHTHAL zu den Landleuten.

Rein, das ist schreiende Gewalt!

Ertragen wir es,
daß man ihn fortführt, frech,
vor unsern Augen?

SIGRIß.

Wir sind die Stärkern!
Freunde, duldet es nicht!

Wir haben einen Rücken
an den Andern!

FRIESSHARDT.

Wer widersteht sich
dem Befehl des Vogts?

Noch drei Landleute herbeieilend.

Wir helfen euch.

Was giebt es?

Schlagt sie zu Boden.

HILDEGARDE, MECHTHILD
und ELISABETH kommen zurück.

TELL. Ich helfe mir schon
selbst.

Geht, gute Leute!

Meint ihr, wenn ich wollte
gebrauchen die Kraft,
ich würde mich fürchten
vor ihren Spießen?

MELCHTHAL zu FRIESSHARDT.

Wag's, ihn wegzuführen
aus unserer Mitte!

FRIESSHARDT.

Toi fournis-caution pour toi même
et pour ton propre corps!

Nous faisons [voir].

ce qui est de notre charge (notre de-
En avant avec lui (emmenons le)!

MELCHTHAL aux paysans.

Non, c'est une criante violence!

Le souffrirons-nous,
qu'on l'emmène, audacieusement
devant nos yeux?

Le SACRISTAIN.

Nous sommes les plus forts!

Amis, ne souffrez pas cela!

Nous avons un dos (un appui)
dans les autres!

FRIESSHARDT.

Qui résiste (osera résister)
à l'ordre du bailli?

Encore trois PAYSANS accourant.

Nous vous aidons (aiderons).

Qu'y a-t-il?

Frappez les à terre (assommez les).

HILDEGARDE, MECHTHILDE
et ELISABETH reviennent.

TELL. Je m'aide déjà

moi-même (Je saurai bien me défen-

Allez, braves gens! [dre moi-même].

Pensez-vous, si je voulais
faire-usage-de la (ma) force,
que j'aurais-peur
de leurs piques?

MELCHTHAL à FRIESSHARDT.

Ose le, savoir: l'emmener
de notre milieu (du milieu de nous).

Gelassen! Ruhig!

Friesshardt (schreit).

Aufruhr und Empörung!

(Man hört Jagdhörner.)

Weiber.

Da kommt der Landvogt!

Friesshardt (erhebt die Stimme).

Meuterei! Empörung!

Stauffacher.

Schrei', daß du herstehest, Schurke!

Rösselmann und Melchthal.

Willst du schweigen?

Friesshardt (ruft noch lauter).

Zu Hülf', zu Hülf' den Dienern des Gesetzes!

Walther Fürst.

Da ist der Vogt! Weh uns, was wird das werden!

(Gessler zu Pferd, den Falken auf der Faust, Rudolph der Harnisch, Bertha und Rudenz, ein großes Gefolge von bewaffneten Knechten, welche einen Kreis von Piken um die ganze Scene schließen.)

Rudolph der Harnisch.

Platz, Platz dem Landvogt!

WALTHER FURST et STAUFFACHER. Du calme!

FRIESSHARDT crie. A la révolte! à la sédition! *On entend les cors de chasse.*)

LES FEMMES. Voici le gouverneur.

FRIESSHARDT *élevant la voix*. A la révolte! à la sédition!

STAUFFACHER. Crie, coquin, crie donc à en crever.

LE CURÉ et MELCHTHAL. Veux-tu te taire?

FRIESSHARDT, *criant plus fort*. Au secours! au secours! En aide aux serviteurs de la loi.

WALTHER FURST. Voici le bailli; malheur à nous! Que va-t-il se passer?

(GESSLER à cheval, le faucon sur le poing; RODOLPHE HARRAS, BERTHE, RUDENZ, et une suite nombreuse de valets armés qui forment un vaste cercle autour de la scène.)

RODOLPHE. Place! place au gouverneur!

Walthër Fürst.
und Stauffacher.

Gelassen!

Ruſſig!

Frieſſhardt ſchreit.

Aufruhr und Empörung!

Man hört

Jagdhörner.

Weiber

Da kommt der Landvogt.

Frieſſhardt erhebt die Stimme.

Meuterei! Empörung!

Stauffacher.

Schrei! daß du beſteſt,*

Schurke!

Röſſelmann und Melchthal.

Willſt du ſchweigen?

Frieſſhardt ruft noch lauter.

Zu Hülfe, zu Hülfe
den Dienern des Geſetzes.

Walthër Fürſt.

Da iſt der Vogt.

Gessler zu Pferd,
den Falken auf der Fauſt;
Rodolph der Harras,
Bertha und Rudenz;
ein großes Gefolge
von Rnichten bewaffnet,
welche ſchließen
einen Kreis von Biden
um die ganze Scene.

Rodolph der Harras.

Plaz,

Plaz dem Landvogt!

WALTHER FURST
et STAUFFACHER.

Calme!

tranquille (du calme! de la patience!)

FRIESSHARDT crie.

Révolte et rébellion!

On entend

des cors-de-chasse.

FEMMES.

Voici-que vient le bailli.

FRIESSHARDT élève la voix.

Émeute! rébellion!

STAUFFACHER.

Crie *de manière* à ce que tu crèves,
coquin!

ROESSELMANN et MELCHTHAL.

Veux-tu te-taire?

FRIESSHARDT crie encore plus-haut.

En aide, en aide
aux serviteurs de la loi.

WALTHER FURST.

Voici le bailli.

GESSLER à cheval,
le faucon sur le poing.
RODOLPHE HARRAS,
BERTHE et RUDENZ;
une grande suite
de VALETS armés
qui serment (serment)
un cercle de piques
autour de l'entière (toute la) scène.

RODOLPHE HARRAS.

Place,

place au bailli!

Gessler.

Treibt sie aus einander!

Was läuft das Volk zusammen? Wer ruft Hülfe?

(Allgemeine Stille.)

Wer war's? Ich will es wissen.

(Zu Friesshardt.)

Du trittst vor!

Wer bist du, und was hältst du diesen Mann?

(Er gibt den Falken einem Diener.)

Friesshardt.

Gestrenger Herr, ich bin dein Waffenknecht
Und wohlbestellter Wächter bei dem Gut.
Diesen Mann ergriff ich über frischer That,
Wie er dem Gut den Ehrengruß versagte.
Verhaften wollt' ich ihn, wie du befaßt,
Und mit Gewalt will ihn das Volk entreißen.

Gessler (nach einer Pause).

Verachtest du so deinen Kaiser, Tell,
Und mich, der hier an seiner Statt gebietet,
Daß du die Ehr' versagst dem Gut, den ich
Zur Prüfung des Gehorsams aufgehangen?
Dein böses Trachten hast du mir verrathen.

GESSLER. Dispersez-les! Pourquoi cet attroupement? Qui a crié au secours? (*Silence général.*) Qui était-ce? Je veux le savoir. (*A Friesshardt.*) Toi, avance. Qui es-tu? et pourquoi arrêtes-tu cet homme? (*Il remet son faucon à un serviteur.*)

FRIESSHARDT. Puissant seigneur, je suis un de tes soldats, placé en sentinelle près de ce chapeau. J'ai surpris cet homme sur le fait, au moment où il se refusait au salut d'honneur; je voulais l'arrêter selon tes ordres, et le peuple veut me l'enlever de force.

GESSLER, après un moment de silence. Tell, méprises-tu donc ainsi ton Empereur, et moi qui tiens ici sa place, au point de refuser le salut à ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver votre obéissance? Tu trahis par là tes mauvaises intentions.

Gessler. Treibt sie auseinander!
 Was laufe zusammen das Volk?
 Wer ruft Hülfe?
 Allgemeine Stille.
 Wer war es? Ich will es wissen.
 Zu Friesshardt.
 Du trittst vor.
 Wer bist du, und was hältst du
 diesen Mann?
 Er gibt den Falken einem Diener.
 Friesshardt.
 Gestrenger Herr!
 ich bin dein
 Waffentnecht
 und Wächter
 wohlbestellt
 bei dem Hute.
 Ich ergriff diesen Mann
 über freischer That,
 wie er versagte
 den Ehrengruß dem Hute.
 Ich wollt ihn verhaften,
 wie du befaßst;
 und das Volk will ihn entreißen
 mit Gewalt.
 Gessler nach einer Pause.
 Tell, verachtest du so
 deinen Kaiser, und mich
 der gebietet hier an seiner Statt,
 daß du versagst die Ehre dem Hute,
 den ich aufgehangen
 zur Prüfung
 des Gehorsams?
 Du hast mir verrathen
 dein böses Trachten.

Gessler. Dispersez-les.
 Pourquoi s'attroupe le peuple?
 Qui crie *au secours*?
 Silence général.
 Qui était-ce? je veux le savoir.
 A FRIESSHARDT.
 Toi tu avances (avance).
 Qui es-tu, et que (pourquoi) tiens-tu
 cet homme?
 Il donne le faucon à un serviteur.
 FRIESSHARDT.
 Sévère Seigneur (Monseigneur),
 je suis ton [d'armes]
 valet-d'armes (un de tes hommes
 et gardien
 bien-institué (commis pour veiller)
 près du chapeau.
 Je saisis cet homme
 sur fraîche action (sur le fait),
 comme il refusait
 le salut-d'honneur au chapeau.
 Je voulais l'arrêter
 comme tu l'ordonnais;
 et le peuple veut l'arracher (l'enlever)
 avec violence (de force).
 GESSLER après un moment de silence.
 Tell, méprises-tu ainsi
 ton Empereur et moi
 qui commande ici à sa place,
 que tu refuses l'hommage au chapeau
 que j'ai suspendu
 pour l'épreuve [sance?
 de l' (pour éprouver votre) obéis-
 Tu m'as trahi là
 tes mauvaises intentions.



Tell.

Verzeiht mir, lieber Herr! Aus Unbedacht,
Nicht aus Verachtung Eurer ist's geschæhn;
Wär' ich besonnen¹, hieß ich nicht der Tell;
Ich bitt' um Gnab', es soll nicht mehr begegnen².

Gessler (nach einigem Stillschweigen).

Du bist ein Meister auf der Armbrust, Tell,
Man sagt, du nimmst es auf mit jedem Schützen?

Walther.

Und das muß wahr sein, Herr, 'nen Apfel schießt
Der Vater dir vom Baum auf hundert Schritte.

Gessler.

Ist das dein Knabe, Tell?

Tell.

Ja, lieber Herr.

Gessler.

Hast du der Kinder mehr?

Tell.

Zwei Knaben, Herr.

Gessler.

Und welcher ist's, den du am meisten liebst?

Tell.

Herr, beide sind sie mir gleich liebe Kinder.

TELL. Mon bon seigneur, pardonnez-moi; j'ai agi par inadvertance et non point par mépris. Si j'étais un homme réfléchi, je ne m'appellerais pas Tell. Je vous demande grâce; cela n'arrivera plus.

GESSLER, après un moment de silence. Tell, tu es maître dans l'art de tirer de l'arbalète; on dit que tu défies tous les archers.

WALTHER. Cela est vrai, seigneur; mon père abat une pomme sur l'arbre à cent pas.

GESSLER. Est-ce là ton enfant, Tell?

TELL. Oui, monseigneur.

GESSLER. As-tu d'autres enfants?

TELL. J'ai deux fils, seigneur.

GESSLER. Et lequel aimes-tu le mieux?

TELL. Seigneur, tous les deux me sont également chers.

Tell. Verzeiht mir.
 lieber Herr;
 aus Unbedacht,
 nicht aus Verachtung Eurer
 ist's geschehen.
 Wäre ich besonnen,
 hieß ich nicht der Tell
 Ich bitte um
 Gnade;
 es soll mir nicht mehr begegnen.

Gessler

nach einigem Stillstehen.

Tell, du bist ein Meister.

auf der Armbrust:

man sagt,

du nähmest es auf mit

jedem Schützen.

Walther.

Und das muß wahr sein,

Herr! der Vater

schießt dir einen Apfel vom Baume

auf hundert Schritte.

Gessler.

Ist das dein Knabe, Tell?

Tell.

Ja, lieber Herr.

Gessler. Hast du mehr

der Kinder?

Tell. Zwei Knaben, Herr.

Gessler.

Und welches ist,

den du liebst am meisten?

Tell.

Herr, beide sind mir

gleich liebe Kinder.

TELL. Pardonnez-moi,
mon cher (bon) Seigneur;
 c'est par inadvertance,
 et non point par mépris de vous
 que c'est arrivé.
 Fussé-je (si j'étais) réfléchi,
 je ne m'appellerais pas Tell.
 Je vous prie pour (je vous demande)
 grâce,
 cela ne doit plus m'arriver.

GESSLER

après quelque (un moment de) silence.

Tell, tu es un maître

sur (au tir de) l'arbalète:

on dit

que tu l'entreprends avec (tu défies)

chaque archer (tous les archers).

WALTHER.

Et cela doit être vrai,

Seigneur! Le père

te tire (t'abat) un pomme de-l'arbre

sur (à) cent pas.

GESSLER.

Est-ce ton garçon (fils), Tell?

TELL.

Oui, *mon cher* (bon) Seigneur.

GESSLER. As-tu plus

des (d') enfants (d'autres enfants)?

TELL. Deux garçons, Seigneur.

GESSLER.

Et quel est-ce (est celui)

que tu aimes le plus?

TELL.

Seigneur, tous-deux me sont

des enfants également chers.

Gessler.

Nun, Tell! weil du den Apfel triffst vom Baume
 Auf hundert Schritte, so wirst du deine Kunst
 Vor mir bewähren müssen — Nimm die Armbrust —
 Du hast sie gleich zur Hand — und mach' dich fertig,
 Einen Apfel von des Knaben Kopf zu schießen —
 Doch will ich rathen, ziele gut, daß du
 Den Apfel treffest auf den ersten Schuß;
 Denn fehlst du ihn, so ist dein Kopf verloren.

(Alle geben Zeichen des Schreckens.)

Tell.

Herr — welches Ungeheure sinnen Ihr
 Mir an! — Ich soll vom Haupte meines Kindes —
 — Nein, nein doch, lieber Herr, das kommt Euch nicht
 Zu Sinn — Verhüt's der gnäd'ge Gott — das könnt Ihr
 Im Ernst von einem Vater nicht begehren!

Gessler.

Du wirst den Apfel schießen von dem Kopf
 Des Knaben — Ich begeh'r's und will's.

Tell.

Ich soll

Mit meiner Armbrust auf das liebe Haupt
 Des eignen Kindes zielen? — Oher sterb' ich!

GESSLER. Eh bien, Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu me donnes une preuve de ton adresse. Prends ton arbalète; justement tu la tiens à la main ... Prépare-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais, je te le conseille, vise juste, afin de frapper la pomme du premier coup; car, si tu la manques, il t'en coûtera la tête. *(Tous donnent des signes d'effroi.)*

TELL. Seigneur, quelle horrible chose me proposez-vous? Moi!... de dessus la tête de mon enfant... Non, non, mon bon seigneur, cette idée ne peut vous venir... Que le Dieu des miséricordes m'en préserve.... Vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER. Tu abattras la pomme de dessus la tête de ton enfant!... je le veux, je l'ordonne.

TELL. Moi viser avec mon arbalète la tête chérie de mon enfant!... plutôt mourir.

Gessler.

Nun, Tell, weil du triffst
den Apfel vom Baume
auf hundert Schritte,
so wirst du müssen bewähren
deine Kunst vor mir.

Nimm deine Armbrust —
du hast sie gleich zur Hand —
und mache dich fertig
zu schießen einen Apfel
von dem Kopfe des Knaben.

Doch will ich rathen,
ziele gut, daß du treffest
den Apfel auf den ersten Schuß:
denn fehlst du ihn,
so ist dein Kopf verlohren.
Alle geben Zeichen des Schreckens.

Tell.

Herr, welches Ungeheure
finnet Ihr mir an?

Ich soll vom Haupte meines Kindes...

Nein, nein doch,

lieber Herr,
das kommt Euch nicht zu Sinn —
verhüt's der gnädige Gott! —
Ihr könnt nicht begehren
im Ernst das,
von einem Vater!

Gessler. Du wirst schießen den Apfel
von dem Kopfe des Knaben:
ich begeh'r's und will's.

Tell.

Ich soll zielen mit meiner Armbrust
auf das liebe Haupt
des eigenen Kindes!
Ich sterbe eher!

Gessler.

[(abats)]

Eh-bien, Tell, puisque tu frappes
la pomme de l'arbre

sur (à) cent pas, [ve de]
tu devras prouver (donner une preu-
ton art (adresse) devant moi.

Prends ton arbalète —

tu l'as juste sous-la main —

et fais toi prêt (apprête toi)

à tirer une pomme

de la tête de ton fils. [ler,

Pourtant, je veux bien te le conseil-

lise bien, afin que tu frappes

la pomme sur le (du) premier coup:

car la manques-tu (si tu la manques),

alors ta tête est perdue.

Tous donnent des signes de terreur.

TELL.

Seigneur, quelle horrible-chose
proposez vous à moi?

Je dois de la tête de mon enfant....

Non, mais non,

mon cher (bon) Seigneur,

cela ne vous vient pas à la pensée —

nous en préserve le miséricordieux

Vous ne pouvez pas exiger [Dieu!

au sérieux (sérieusement) cela

d'un père!

GESSLER. Tu tireras la pomme

de la tête de l'enfant:

je l'exige et le veux.

TELL.

Je dois viser avec mon arbalète

la chère tête

du (de mon) propre enfant!

Je meurs (mourrai) plutôt!

Gessler.

Du schießest oder stirbst mit deinem Knaben.

Tell.

Ich soll der Mörder werden meines Kinds!
 Herr, Ihr habt keine Kinder—wisset nicht,
 Was sich bewegt in eines Vaters Herzen.

Gessler.

Ei, Tell du bist ja' plötzlich so besonnen!
 Man sagte mir, daß du ein Träumer seist,
 Und dich entfernst von andrer Menschen Weise.
 Du liebst das Seltsame—drum hab' ich jetzt
 Ein eigen Wagstück für dich ausgesucht.
 Ein andrer wohl bedächte sich—du drückst
 Die Augen zu, und greiffst es herzhaft an.

Bertha.

Scherzt nicht, o Herr, mit diesen armen Leuten
 Ihr seht sie bleich und zitternd steh'n—So wenig
 Sind sie Kurzweils² gewohnt aus Eurem Munde.

Gessler.

Wer sagt Euch, daß ich scherze?

GESSLER. Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL. Être le meurtrier de mon enfant !... seigneur, vous n'avez point d'enfants... vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER. Comment, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent ! On m'avait dit que tu étais un rêveur, que tu t'éloignais des habitudes des autres hommes, que tu aimais l'extraordinaire, voilà pourquoi je t'ai choisi un coup hasardeux. Un autre réfléchirait sans doute, mais toi, tu fermes les yeux et prends bravement ton parti.

BERTHE. Ne plaisantez pas, monseigneur, avec ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous. Ils sont peu habitués à des plaisanteries sortant de votre bouche.

GESSLER. Qui vous dit que je plaisante ? (*Il s'approche d'un arbre*)

Gessler.

Du schießest,
oder stirbst
mit deinem Knaben.

Tell. Ich soll werden
der Mörder meines Kindes!
Herr, Ihr habt keine Kinder
wisst nicht was sich bewegt
in dem Herzen eines Vaters.

Gessler.

Ei, Tell, du bist ja plötzlich
so besonnen!

Man sagte mir
daß du seiest ein Träumer
und dich entfernst
von der Weite
anderer Menschen.
Du liebst das Seltsame;
darum habe ich jetzt ausgesucht
für dich
ein eigenes Wagstück.

Ein anderer bedachte sich wohl;
du drückst die Augen zu,
und greifst es an
herzhaft.

Bertha.

Scherzt nicht, o Herr,
mit diesen armen Leuten!
Ihr seht sie stehen
bleich und zitternd,
so wenig sind sie gewohnt
Kurzweils
aus Euerm Munde.

Gessler.

Wer sagt Euch daß ich scherze?

Gessler.

Tu tires (tireras),
ou tu meurs (mourras)
avec ton enfant.

TELL. Je dois devenir (être)
le meurtrier de mon enfant!
Seigneur, vous n'avez pas d'enfants!
ne savez pas ce qui se remue
dans le cœur d'un père.

Gessler.

Eh, Tell, mais tu es tout-à-coup
si (bien) circonspect!

On me disait
que tu étais un rêveur,
et *que* tu t'éloignes
de la manière (des habitudes)
des autres hommes.

Tu aimes l'extraordinaire;
voilà-pourquoi j'ai à-présent choisi
pour toi [ceuse.

une particulière entreprise-
chan-
Uu autre y réfléchirait bien;
mais toi tu fermes les yeux,
et *tu* l'attaques (l'entreprends)
hardiment.

BERTHE.

Ne plaisantez pas, ô Seigneur,
avec ces pauvres gens.
Vous les voyez se-tenir
pâles et tremblants,
tellement peu ils sont habitués
au passe-temps (à la plaisanterie)
sortant de votre bouche.

Gessler.

Qui vous dit que je plaisante?

(Greift nach einem Baumzweige, der über ihn herhängt.)

Hier ist der Apfel.

Man mache Raum! — Er nehme seine Weite,
Wie's Brauch ist! — Achtzig Schritte geb' ich ihm —
Nicht weniger, noch mehr — Er rühmte sich,
Auf ihrer hundert seinen Mann zu treffen —
Jetzt, Schüsse, triß, und fehle nicht das Ziel!

Rudolph der Harras.

Gott, das wird ernsthaft — Falle nieder, Knabe!
Es gilt, und fleh' den Landvogt um dein Leben!

Walther Fürst

(bei Seite zu Melchthal, der kaum seine Ungebuld bezwingt).

Haltet an Euch! Ich fleh' Euch drum, bleibt ruhig!

Bertha (zum Landvogt).

Laßt es genug sein, Herr! Unmenschlich ist's,
Mit eines Vaters Angst also zu spielen.
Wenn dieser arme Mann auch Leib und Leben
Verwirkt' durch seine leichte Schuld, bei Gott!
Er hätte jetzt zehnfachen Tod empfunden.

et cueille une pomme.) Voici la pomme, faites place. Qu'il prenne sa distance selon l'usage. Je lui donne quatre-vingt pas, ni plus ni moins. Il se vantait d'atteindre son homme à cent pas. Allons, archer, tire maintenant, et ne manque pas le but.

RODOLPHE HARRAS. Dieu! cela devient sérieux. Enfant, tombe à genoux, et demande grâce pour ta vie au bailli.

WALTHER FURST, à Melchthal, qui peut à peine maîtriser son impatience. Contenez-vous, je vous en supplie; soyez calme.

BERTHE, au bailli. Assez, monseigneur; il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand ce pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir mille morts? Laissez-le retourner dans sa cabane; il a appris à vous con-

Greif

nach einem Baumzweige,
der herhängt über ihn.

Hier ist der Apfel.

Man mache Raum;
er nehme seine Weite
wie es ist Brauch.

Ich gebe ihm achtzig Schritte,
nicht weniger, noch mehr.

Er rüht sich
zu treffen seinen Mann
auf ihrer Hundert.

Jetzt, Schütze,
triff, und fehle nicht das Ziel.
Rodolph der Harras.
Gott! das wird ernsthaft.

Falle nieder, Knabe;
es gilt, und flehe den Landvogt
um dein Leben.

Walther Fürst
bei Seite zu Melchthal,
der kaum bezwingt seine Ungebuld.

Halte an Euch!

Ich flehe Euch drum,
bleibt ruhig.

Bertha.

Läßt es genug sein,
Herr! Es ist unmenschlich,
zu spielen also
mit der Angst eines Vaters.
Wenn auch dieser arme Mann
verwirrt sein Leben
durch seine leichte Schuld,
bei Gott!
er hätte jetzt

Il étend-la-main

vers une branche-d'arbre,
qui pend au-dessus-de lui.

Voici la pomme!

Qu'on fasse place;
qu'il prenne sa distance,
comme c'est l'usage.

Je lui donne quatre-vingts pas,
pas moins, ni plus.

Il se vantait
de frapper-juste son homme
sur cent d'eux (à cent pas).

Maintenant, tireur,
tire-juste, et ne manque pas le but.
RODOLPHE HARRAS.

Dieu! cela devient sérieux.
Tombe à-terre (à genoux), enfant;
il y va *du tout*, et supplie le bailli
pour ta (de t'accorder la) vie.

WALTHER FURST

à part à MELCHTHAL,
qui a-peine dompte son impatience.

Contenez vous!

Je vous supplie pour-cela,
restez calme.

BERTHE.

[fise]

Laissez cela être assez (que cela suf-
seigneur. C'est inhumain,
de jouer (de se jouer) ainsi
avec (de) l'angoisse d'un père.
Quand même ce pauvre homme
aurait mérité-de-perdre sa vie
par sa légère faute,
de par Dieu (le ciel)!
il aurait (a) maintenant

Entlaßt ihn ungekränkt in seine Hütte!

Er hat Euch kennen lernen; dieser Stunde

Wird er und seine Kindeskinde denken¹.

Gessler.

Öffnet die Gasse²—Frisch! Was zauberst du?

Dein Leben ist verwirkt; ich kann dich tödten,

Und sieh', ich lege gnädig dein Geschick

In deine eigne Kunstgeübte Hand.

Der kann nicht klagen über harten Spruch,

Den man zum Meister seines Schicksals macht.

Du rühmst dich deines sichern Blicks! Wohlan!

Hier gilt es, Schütze, deine Kunst zu zeigen;

Das Ziel ist würdig, und der Preis ist groß!

Das Schwarze treffen in der Scheibe, das

Kann auch ein andrer; der ist mir der Meister,

Der seiner Kunst gewiß ist überall,

Dem's Herz nicht in die Hand tritt, noch ins Auge.

maitre, et lui, et les enfants de ses enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER. Allons, faites place. Que tardes-tu? Tu as mérité la mort; je puis te faire périr, et vois, j'ai la bonté de remettre ton sort à l'adresse de ta main. Celui qu'on laisse maitre de sa destinée ne peut pas se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton regard; eh bien, chasseur, il s'agit ici de nous montrer ton talent. Le but est digne de toi; le prix est grand. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire; mais le vrai maitre, c'est celui qui partout est sûr de sa dextérité, et dont le cœur ne trouble ni la main ni l'œil.

empfun den
einen zehnfachen Lob.
Entlaßt ihn ungekränkt
in seine Hütte;
er hat gelernt Euch kennen;
er wird denken dieser Stunde,
und seine Kindeskin der.
Gessler.
Öf fnet die Casse!
Frifch!
was zauberst du?
Dein Leben ist verwirrt;
ich kann dich tödten;
und, siehe, ich lege gnädig
dein Geschick in deine eigene Hand
kunstgeübt.
Der, den man macht
zum Meister
seines Schicksals,
kann nicht klagen
über harten Spruch.
Du rühmst dich deines sichern Blicks.
Wohlan, Schütze,
hier gilt es
zu zeigen deine Kunst:
das Ziel ist würdig,
und der Preis ist groß!
Treffen das Schwarze in der Scheibe,
das kann auch ein Anderer;
der ist mir
der Meister, der überall ist sicher
seiner Kunst.
dem das Herz nicht tritt
in die Hand
noch ins Auge.

ressenti (souffert)
une mort décuple (dix fois la mort).
Laissez le aller en-paix
dans sa cabane;
il a appris à vous connaître;
il se souviendra de cette heure,
lui et les enfants-de-ses-enfants.
GESSLER.
Ouvrez le passage!
Allons!
qu'hésites-tu?
Ta vie est perdue;
je peux te tuer;
et, vois, je mets avec-clémence
ton sort dans ta propre main
exercée-dans-l'art (habile).
Celui qu'on fait
pour être le maître (fait le maître)
de sa destinée
ne peut pas se-plaindre
d'une dure sentence.
Tu te vantes de ton sûr coup-d'œil.
Eh bien, archer,
c'est ici qu'il s'agit
de montrer ton art:
le but est digne,
et le prix est grand! [cible,
Frapper (toucher) le noir dans la
c'est ce que peut aussi un autre;
mais celui-là est pour moi
le vrai maître, qui partout est sûr
de son art (sa dextérité),
et à qui le cœur ne vient pas
dans (ne trouble ni) la main,
ni dans l'œil.

Walther Fürst

(wirft sich vor ihm nieder).

Herr Landvogt, wir erkennen Eure Hoheit;
 Doch lasset Gnad' für Recht ergehen, nehmt
 Die Hälfte meiner Habe, nehmt sie ganz!
 Nur dieses Gräßliche erlasset einem Vater!

Walther.

Großvater, knie nicht vor dem falschen Mann!
 Sagt, wo ich hinsteh'n soll! Ich fürcht' mich nicht;
 Der Vater trifft den Vogel ja im Flug;
 Er wird nicht fehlen auf das Herz des Kindes.

Stauffacher.

Herr Landvogt, rührt Euch nicht des Kindes Unschuld?

Rösselmann.

O denket, daß ein Gott im Himmel ist,
 Dem Ihr müßt Rede steh'n für Eure Thaten.

Gessler (zeigt auf den Knaben).

Man bind' ihn an die Linde dort!

Walther.

Mich binden?

Nein, ich will nicht gebunden sein. Ich will

WALTHER FURST *se jette à genoux devant lui.* Monseigneur, nous reconnaissons votre pouvoir; mais préférez la clémence à la justice; prenez la moitié de mes biens, prenez-les tous; seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER. Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce méchant homme. Dites où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi. Mon père atteint l'oiseau au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER. Seigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

ROESSELMANN. Oh! pensez qu'il y a un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER, *montrant l'enfant.* Qu'on le lie à ce tilleul.

WALTHER. Me lier! non, je ne veux pas être lié. Je serai tran-

Walt her Fürst

wirft sich nieder vor ihm.

Herr Landvogt,

wir erkennen

Eure Hoheit ;

doch laßet ergehen

Gnade für

Recht ;

nehmt die Hälfte

meiner Habe,

nehmt sie ganz !

nur erlaßet

einem Vater dieses Gräßliche.

Walt her Tell.

Großvater, knie nicht

vor dem falschen Mann !

Sagt, wo ich soll hinstehen.

Ich fürchte mich nicht.

Der Vater trifft ja

den Vogel im Flug ;

er wird nicht fehlen

auf das Herz

des Kindes !

Stauffacher. Herr Landvogt,

die Unschuld des Kindes

rührt sie Euch nicht ?

Rösselmann. O, denkt,

daß ist ein Gott im Himmel,

dem Ihr müßt

stehen Rede für Eure Thaten.

Gessler zeigt auf den Knaben.

Man binde ihn an die Linde dort !

Walt her Tell. Mich binden !

Nein, ich will nicht gebunden sein.

Ich will halten still

WALTHER FURST

se jette à-terre (à genoux) devant lui.

Seigneur bailli,

nous reconnaissons

votre souveraineté ;

cependant laissez passer

la clémence pour (à la place de)

la justice ;

prenez la moitié

de mon avoir (de mes biens),

prenez le tout ;

seulement épargnez

à un père cette chose-horrible.

WALTHER TELL.

Grand-père, ne t'agenouille pas

devant ce perfide (méchant) homme !

Dites où je dois me-placer.

Je n'ai pas peur.

Le père atteint bien

l'oiseau au vol ;

il ne manquera (ne se trompera) pas

en tirant sur le cœur

de l' (de son) enfant.

STAUFFACHER. Seigneur bailli,

l'innocence de l'enfant

ne vous touche-t-elle pas ?

ROESELNANN. Oh, songez,

qu'il y a un Dieu dans-le ciel,

auquel vous devez

rendre compte pour (de) vos actions.

GESSLER montre l'enfant.

Qu'on le lie au tilleul là-bas.

WALTHER TELL. Me lier !

Non, je ne veux pas être lié.

Je veux me-tenir tranquille

Still halten wie ein Lamm, und auch nicht athmen.
Wenn ihr mich bindet, nein, so kann ich's nicht,
So werd' ich toben gegen meine Bande.

Rudolph der Harraß.

Die Augen nur laß dir verbinden, Knabe!

Walthër.

Warum die Augen? Denket Ihr, ich fürchte
Den Pfeil von Vaters Hand? Ich will ihn fest
Erwarten, und nicht zucken mit den Wimpern.
— Frisch, Vater, zeig's, daß du ein Schütze bist!
Er glaubt dir's nicht, er denkt uns zu verderben —
Dem Wüthrich zum Verdrusse, schieß' und triff!

(Er geht an die Linde, man legt ihm den Apfel auf.)

Melchthal (zu den Landleuten).

Was? Soll der Frevel sich vor unsern Augen
Vollenden? Wozu haben wir geschworen?

Stauffacher.

Es ist umsonst. Wir haben keine Waffen;
Ihr seht den Wald von Lanzen um uns her.

Melchthal.

O, hätten wir's mit frischer That vollendet!
Verzeih's Gott denen, die zum Aufschub riethen!

comme un agneau, et je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, non, je ne pourrai le souffrir, et je me débattrai avec violence contre mes liens.

RODOLPHE. On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. Pourquoi? pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre que tu es un archer. Il ne te croit pas, il pense nous perdre. Pour dépitier ce tyran, tire et frappe le but. (*Il va sous le tilleul; on lui met la pomme sur la tête.*)

MELCHTHAL, à ses compagnons. Quoi! ce crime s'accomplirait-il sous nos yeux? A quoi sert notre serment?

STAUFFACHER. C'est inutile. Nous n'avons point d'armes, et voyez cette forêt de lances autour de nous.

MELCHTHAL. Oh! si nous avions sur-le-champ mis la main à l'œuvre! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard!

wie ein Lamm,
und auch nicht athmen.
Wenn ihr mich bindet,
nein, so kann ich's nicht,
Iwerbe ich toben gegen meine Bande.

Rudolph der Harras.

Knabe, laß dir nur verbinden
die Augen.

Walter Tell. Warum die Augen?

Denket ihr ich fürchte.

den Pfeil von der Hand des Vaters?

Ich will ihn erwarten fest,
und nicht zucken mit den Wimpern

Griff, Vater,

zeig's daß du bist ein Schütze!

Er glaubt es dir nicht,

er denkt uns zu verderben.

Zum Verdruss

dem Wüthrich

schieß' und triff!

Er geht an die Linde,

man legt ihm den Apfel auf.

Melchthal zu den Landleuten.

Was? der Frevler soll sich vollenden
vor unsern Augen?

Wozu haben wir geschworen?

Staufferer. Es ist umsonst.

Wir haben keine Waffen.

Ihr seht den Wald von Lanzen
um uns her.

Melchthal.

O, hätten wir es vollendet
mit frischer That!

Gott verzeihe es denen,

die riefen zum Aufschuß.

comme un agneau,
et ne pas même respirer.

Si vous me liez,

non, alors je ne le peux pas,

alors je me-débattrai contre mes

RODOLPHE HARRAS. [liens.

Enfant, laisse toi seulement bander
les yeux.

WALTHER TELL. Pourquoi les yeux?

Pensez-vous que je craigne

la flèche de la main de mon père?

Je veux l'attendre avec-assurance
et ne pas remuer des cils.

Allons, père,

montre le, que tu es un bon archer!

Il ne t'en croit pas,

et il pense nous perdre.

Au grand chagrin

pour le (du) tyran-cruel,

tire et frappe-juste!

Il va au (sous le) tilleul.

on lui pose la pomme sur la tête

MELCHTHAL aux paysans.

Quoi? le crime doit-il s'accomplir
devant nos yeux?

Pourquoi avons nous fait-serment?

STAUFFACHER. C'est inutile.

Nous n'avons pas-d'armes.

Vous voyez la (cette) forêt de lances
autour de nous.

MELCHTHAL.

Oh! l'eussions-nous accompli
par une action résolue (sur-le-champ)!

Que Dieu le pardonne à ceux
qui donnèrent-le-conseil du retard.

Gessler (zu Tell).

Ans Werk! Man führt die Waffen nicht vergebens.
 Gefährlich ist's, ein Mordgewehr zu tragen;
 Und auf den Schützen springt der Pfeil zurück.
 Dieß stolze Recht, das sich der Bauer nimmt,
 Beleidiget den höchsten Herrn des Landes.
 Gewaffnet sei niemand, als wer gebietet.
 Freut's euch, den Pfeil zu führen und den Bogen,
 Wohl, so will ich das Ziel euch dazu geben.

Tell.

(Spannt die Armbrust und legt den Pfeil auf)

Öffnet die Gasse! Blaz!

Stauffacher.

Was, Tell? Ihr wolltet — Nimmermehr — Ihr zittert,
 Die Hand erhebt Euch, Eure Kniee wanken —

Tell (läßt die Armbrust sinken).

Mir schwimmt es vor den Augen!

Weiber.

Gott im Himmel!

Tell (zum Landvogt).

Erlasset mir den Schuß! Hier ist mein Herz!

GESSLER, à Tell. A l'œuvre! On ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche rebondit sur celui qui la lance. Ce droit orgueilleux que le paysan s'arroge offense le seigneur de la contrée; personne ne doit être armé que celui qui commande. Il vous plaît de porter l'arc et les flèches; et bien, moi, je vous assignerai le but.

TELL tend son arbalète et y met un trait. Écartez-vous! Place!

STAUFFACHER. Quoi, Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux chancellent.

TELL laisse tomber son arbalète. J'ai un nuage devant les yeux.

LES FEMMES. Dieu du ciel!

TELL, au bailli. Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur. (Décou-

Gessler zu Tell.

An's Werk!

Man führt die Waffen
nicht vergebens.

Es ist gefährlich
zu tragen ein Mordgewehr,
und der Pfeil springt zurück
auf den Schützen.

Dieß stolze Recht,
daß der Bauer sich nimmt,
beleidiget den höchsten Herrn
des Landes.

Niemand sei gewaffnet
als wer gebietet.

Freut es Euch
zu führen den Pfeil und den Bogen,
wohl, so will ich
euch geben das Ziel dazu.

Tell

spannt die Armbrust
und legt den Pfeil auf.

Öffnet die Gasse!

Plag!

Stauffacher.

Was, Tell? Ihr wolltet...

Rimmermehr!

Ihr zittert, die Hand erhebt Euch,

Eure Kniee wanken.

Tell läßt sinken die Armbrust.

Es schwimmt mir

vor den Augen!

Weiber. Gott im Himmel!

Tell zum Landvogt.

Erlasset mir den Schuß.

Hier ist mein Herz.

Gessler à Tell.

A l'œuvre!

On ne porte les (des) armes
pas en-vain (impunément).

Il est dangereux
de porter un instrument-de-meurtre,
la flèche rebondit
sur l'arbalétrier.

Cet orgueilleux droit
que le paysan s'arroge,
offense le souverain maître
du pays.

Que personne ne soit armé
que celui-qui commande.

Cela vous réjouit-il
de porter la flèche et l'arc,
bien, alors c'est moi qui veux
vous donner le but pour-cela.

TELL

tend l'arbalète,
et pose dessus la flèche.

Ouvrez le passage (écartez-vous)!

Place!

STAUFFACHER.

Quoi, Tell? Vous voudriez....

Non, jamais!

Vous tremblez, la main vous frémit
vos genoux chancellent.

TELL laisse tomber l'arbalète.

Cela me nage
devant les yeux (ma vue est trouble)!

FEMMES. Dieu dans-le (du) ciel!

TELL au bailli.

Épargnez moi le coup!

Voici mon cœur.

(Er reißt die Brust auf¹.)

Ruht Eure Reissigen und stoß mich nieder!

Gessler.

Ich will dein Leben nicht, ich will den Schuß.

— Du kannst ja alles, Tell! An nichts verzagst du;

Das Steuerruder führst du wie den Bogen;

Dich schreckt kein Sturm, wenn es zu retten gilt;

Jetzt, Retter, hilf dir selbst—du rettetest alle²!

(Tell steht in furchterlichem Kampf, mit den Händen zuckend und die rollenden Augen bald auf den Landvoigt, bald zum Himmel gerichtet. — Plötzlich greift er in seinen Köcher, nimmt einen zweiten Pfeil heraus und steckt ihn in seinen Koller³. Der Landvoigt bemerkt alle diese Bewegungen.)

Walther (unter der Linde).

Vater, schieß' zu! Ich fürcht' mich nicht.

Tell.

Es muß!

(Er rafft sich zusammen und legt an.)

vrant sa poitrine.) Appelez vos soldats et tuez-moi.

GESSLER. Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. Tu peux tout, Tell, rien ne t'étonne; tu manies la rame comme l'arbalète; nulle tempête ne t'épouvante quand il s'agit de sauver quelqu'un. A présent, sauve-toi toi-même et tu sauveras tous les autres. (*Tell est dans une violente agitation, ses mains tremblent; ses yeux égarés se portent tantôt vers le bailli, tantôt vers le ciel. Tout à coup, il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son pourpoint. Le bailli remarque tous ces mouvements.*)

WALTHER, sous le tilleul. Tire, mon père, je n'ai pas peur.

TELL. Il le faut donc. (*Il recueille ses forces et met en joue.*)

Er reißt auf
die Brust.

Ruft Eure Reifigen,
und stoßt mich nieder.
Gessler. Ich will nicht dein Leben,
ich will den Schuß.
Du kannst ja Alles, Tell;
du verzagst an nichts.
Du führst das Steuerruder,
wie den Bogen;
kein Sturm schreckt dich,
wenn es gilt zu retten.
Jetzt, Retter,
hilf dir selbst,
du rettest Alle.

Tell steht in fürchterlichem Kampf,
zuckend mit den Händen,
und die rollenden Augen gerichtet:
bald auf den Landvogt,
bald zum Himmel.
Plötzlich greift er
in den Köcher,
nimmt heraus einen zweiten Pfeil,
und steckt ihn in seinen Koller.
Der Landvogt bemerkt
alle diese Bewegungen.

Walthertell unter der Linde.
Water, schieß' zu!
Ich fürchte mich nicht.
Tell. Es muß.

Er raßt sich zusammen,
und legt an.

Il decouvre en arrachant ses vêtements
la (sa) poitrine.

Appelez vos cavaliers,
et faites-moi tomber sous vos coups.
GESSLER. Je ne veux pas ta vie,
je veux le coup.
Tu peux en-effet tout, Tell;
tu ne désespères de rien.
Tu manies le gouvernail
comme l'arc;
nulle tempête ne t'effraie,
quand il s'agit de sauver *quelqu'un*.
Maintenant, sauveur,
aide-toi *toi-même*;
et tu sauves (sauveras) tous les autres.

TELL est dans une lutte terrible,
tremblant des mains,
et les yeux roulants dirigés (fixés)
tantôt sur le BAILLI.
tantôt tournés vers le ciel.
Tout-à-coup il porte-la-main
dans le (son) carquois.
en tire une seconde fleche,
et la met dans son buffle.
Le BAILLI remarque
tous ces mouvements.

WALTHER TELL sous le tilleul.
Père, tire!
je n'ai pas peur.
TELL. Il le faut!

Il ramasse ses forces,
et couche-en-joue.

Rudenz

(Der die ganze Zeit über in der heftigsten Spannung gestanden und mit Gewalt an sich gehalten, tritt hervor).

Herr Landvogt, weiter werdet Ihr's nicht treiben,
Ihr werdet nicht — Es war nur eine Prüfung —
Den Zweck habt Ihr erreicht — Zu weit getrieben,
Versehlt die Strenge ihres weisen Zwecks!
Und allzustraff gespannt, zerspringt der Bogen.

Gessler.

Ihr schweigt, bis man Euch aufruft.

Rudenz.

Ich will reden!

Ich darf's; des Königs Ehre ist mir heilig;
Doch solches Regiment muß Haß erwerben.
Das ist des Königs Wille nicht — ich darf's
Behaupten — Solche Grausamkeit verdient
Mein Volk nicht; dazu habt Ihr keine Vollmacht.

Gessler.

Ha, Ihr erkühnt Euch!

Rudenz.

Ich hab' still geschwiegen
Zu allen schweren Thaten, die ich sah;

RUDENZ, qui, pendant tout ce temps, est livré à la plus violente agitation, et a cherché à se maîtriser, s'avance. Seigneur bailli, vous ne pousserez pas les choses plus loin. Non, vous ne le ferez pas. Ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but... Une rigueur poussée trop loin dépasserait le but, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER. Taisez-vous, jusqu'à ce qu'on vous interroge.

RUDENZ. Je veux parler; j'en ai le droit. L'honneur du roi m'est sacré; mais par une telle conduite, on ne s'attire que la haine. Ce n'est pas l'intention du roi, j'ose l'affirmer. Mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne va pas jusque-là.

GESSLER. Comment! vous avez l'audace!...

RUDENZ. J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les cruautés

R u d e n z ,

der die ganze Zeit über
gestanden
in der beständigen Spannung,
und an sich gehalten mit Gewalt,
tritt hervor.

Herr Landvogt,

Ihr werdet es nicht treiben
weiter, ihr werdet nicht.
Es war nur eine Prüfung;
Ihr habt erreicht den Zweck.
Die Strenge, getrieben zu weit,
versehlt ihres weisen Zwecks,
und der Bogen, allzustraff gespannt,
zerbricht.

G e s s l e r.

Ihr schweigt,
bis man Euch anruft.

R u d e n z. Ich will reden!

Ich darf es.

Die Ehre des Königs
ist mir heilig;
doch solches Regiment
muß erwerben Haß.
Das ist nicht der Wille des Königs;
ich darf es behaupten;
mein Volk verdient nicht
solche Grausamkeit;
dazu habt Ihr
keine Vollmacht.

G e s s l e r. Ha, Ihr erkühnt Euch!

R u d e n z.

Ich habe still geschwiegen
zu allen schweren Thaten,
die ich sah;

RUDENZ ,

qui tout ce temps durant
s'est tenu (a été)
dans la plus violente tension (agitation),
et s'est contenu avec violence.
s'avance.

Seigneur bailli ,

vous ne pousserez pas la-chose
plus loin; vous ne le ferez pas.
C'était seulement une épreuve;
vous avez atteint le (votre) but.
La rigueur, poussée trop loin,
manque son sage but,
et l'arc, trop roidement tendu,
saute-en-deux (se brise).

GESSLER.

Vous vous-taisez (-tirez),
jusqu'à ce qu'on vous appelle.

RUDENZ. Je veux parler.

Je le peux (j'en ai le droit).

L'honneur du roi
est pour moi sacré;
mais un tel régime
doit attirer de la haine.
Cela n'est pas la volonté du roi;
j'ose le soutenir;
mon peuple ne mérite pas
pareille cruauté;
pour-cela vous n'avez
aucun plein-pouvoir.

GESSLER. Ha! vous vous enhardissez!

RUDENZ.

J'ai gardé-le-silence
sur tous les graves méfaits
que je voyais (dont j'étais témoin);

Mein sehend Auge hab' ich zugeschlossen,
 Mein überschwellend und empörtes Herz
 Hab' ich hinabgedrückt in meinen Busen.
 Doch länger schweigen wär' Verrath zugleich
 An meinem Vaterland und an dem Kaiser.

Bertha

(wirft sich zwischen ihn und den Landvogt).

O Gott, Ihr reizt den Wüthenden noch mehr.

Rudenz.

Mein Volk verließ ich, meinen Blutsverwandten
 Entsagt' ich, alle Bande der Natur
 Zerriß ich, um an Euch mich anzuschließen —
 Das Beste aller glaubt' ich zu befördern,
 Da ich des Kaisers Macht befestigte —
 Die Binde fällt von meinen Augen — Schauernd
 Seh' ich an einen Abgrund mich geführt —
 Mein freies Urtheil habt Ihr irr' geleitet,
 Mein redlich Herz verführt — Ich war daran,
 Mein Volk in bester Meinung zu verderben.

Gessler.

Verwegner, diese Sprache deinem Herrn?

Rudenz.

Der Kaiser ist mein Herr, nicht Ihr — Frei bin ich

dont j'étais témoin. J'ai fermé les yeux sur ce que je voyais; j'ai refoulé dans mon sein l'indignation qui débordait de mon cœur révolté! Mais se taire plus longtemps, ce serait tout à la fois trahir ma patrie et l'Empereur.

BERTHE se jette entre lui et le bailli. O Dieu! vous irritez encore davantage ce furieux.

RUDENZ. J'ai abandonné mon peuple, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais agir pour le bien de tous en affermissant la puissance de l'Empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi conduit sur le bord de l'abîme; vous avez égaré la liberté de mon jugement et séduit la loyauté de mon cœur. Avec les plus pures intentions j'étais sur le point de perdre mon pays.

GESSLER. Audacieux! parler ainsi à ton seigneur!

RUDENZ. L'Empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis

ich habe zugeschworen
 mein sehend Auge; [ten
 ich habe hinabgedrückt in meinen Bu-
 mein Herz
 überschwellend und empört.
 Doch schweigen länger
 wäre zugleich
 Verrath an meinem Vaterland,
 und an dem Kaiser.
 B e r t h a
 wirft sich zwischen ihn und den Landvogt.
 O Gott, Ihr reizt noch mehr
 den Wüthenden.
 R u d e n z.
 Ich verließ mein Volk, [ten,
 ich entsagte meinen Blutsverwand-
 ich zerriß alle Bande der Natur
 um mich anzuschließen an Euch;
 ich glaubte zu befördern
 das Beste Aller,
 da ich befestigte
 die Macht des Kaisers.
 Die Binde fällt von meinen Augen;
 ich sehe mich geführt schauernd
 an einen Abgrund.
 Ihr habt irregeleitet
 mein freies Urtheil,
 verführt mein redlich Herz.
 Ich war daran
 zu verderben mein Volk
 in bester Meinung.
 G e s s l e r. Verwegener,
 diese Sprache deinem Herrn?
 R u d e n z.
 Der Kaiser ist mein Herr,

j'ai fermé
 mon œil clairvoyant;
 j'ai resoulé dans mon sein
 mon cœur
 débordant et révolté.
 Mais se-taire plus long-temps
 serait à-la-fois
 trahison envers ma patrie
 et envers l'Empereur.
 BERTHE
 se jette entre lui et le BAILLI.
 Oh Dieu! vous irritez encore davanta-
 le (ce) furieux. [ge
 RUDENZ.
 J'abandonnais mon peuple,
 je renonçais à mes parents-du-sang,
 je déchirais tous les liens de la nature,
 pour m'attacher à vous;
 je croyais avancer
 le bien de tous,
 quand j'affermisais (en affermissant)
 la puissance de l'Empereur.
 Le bandeau tombe de mes yeux;
 je me vois conduit en frémissant
 près (sur le bord) d'un précipice.
 Vous avez égaré
 mon libre jugement,
 et séduit (trompé) mon honnête cœur.
 J'en étais là (j'étais sur le point)
 de perdre mon peuple
 dans la meilleure intention du monde.
 GESSLER. Audacieux! tu oses tenir
 ce langage à ton maître?
 RUDENZ.
 L'Empereur est mon maître,

Wie Ihr geboren, und ich messe mich
 Mit Euch in jeder ritterlichen Tugend.
 Und ständet Ihr nicht hier in Kaisers Namen,
 Den ich verehere, selbst wo man ihn schändet,
 Den Handschuh würf ich vor Euch hin, Ihr solltet
 Nach ritterlichem Brauch mir Antwort geben.
 — Ja, winkt nur Euren Reisigen — Ich stehe
 Nicht wehrlos da, wie die —

(auf das Volk zeigend.)

Ich hab' ein Schwert,
 Und wer mir naht —

Stauffacher (ruft).

Der Apfel ist gefallen!

(Indem sich alle nach dieser Seite gewendet, und Bertha zwischen Rudenz und
 den Landvogt sich geworfen, hat Tell den Pfeil abgedrückt.)

Rösselmann.

Der Knabe lebt!

Viele Stimmen.

Der Apfel ist getroffen!

(Walther Fürst schwankt und droht zu sinken. Bertha hält ihn.)

né libre comme vous; je puis me mesurer avec vous pour toutes les
 vertus chevaleresques, et si vous n'étiez pas ici au nom de l'Empe-
 reur, que j'honore même dans le lieu où on l'outrage, je jetterais
 ici le gant devant vous, et, d'après les lois de la chevalerie, vous
 devriez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats; je ne suis
 pas ici sans armes comme ceux-ci (*montrant le peuple*); j'ai une
 épée, et celui qui m'approchera...

STAUFFACHER, *s'écriant*. La pomme est tombée. (*Pendant que
 tout le monde était tourné du côté du bailli et de Rudenz, Tell a
 lancé sa flèche.*)

ROESSELMANN. L'enfant est sauvé!

PLUSIEURS VOIX. La pomme est abattue. (*Walther Furst chancelle
 et paraît prêt à s'évanouir. Berthe le soutient.*)

nicht Ihr. Ich bin geboren frei
wie Ihr, und ich messe mich mit Euch
in jeder ritterlichen Tugend.
Und ständet Ihr nicht hier
in dem Namen des Kaisers,
den ich verehere,
selbst wo man ihn schändet,
ich würde den Handschuh
vor Euch hin;
Ihr solltet
mir geben Antwort
nach ritterlichem
Brauch.
Ja, winkt nur
Euren Reissigen,
ich stehe nicht da wehrlos,
wie die,
zeigend auf das Volk;
ich habe ein Schwerdt,
und wer mir naht ...
Stauffacher ruft.
Der Apfel ist gefallen!

Indem sich alle gewendet
nach dieser Seite, und Bertha
sich geworfen zwischen Rudenz
und den Landvogt,
hat Zell abgedrückt den Pfeil.

Rösselmann. Der Knabe lebt!
Viele Stimmen.
Der Apfel ist getroffen!

Walther Fürst schwankt
und droht zu sinken;
Bertha hält ihn.

non pas vous. Je suis né libre [vous
comme vous, et je me mesure avec
en toute chevaleresque vertu.
Et n'étiez-vous (si vous n'étiez) pas ici
au nom de l'Empereur,
nom que je vénère
même là où on l'outrage,
je jetterais le (mon) gant
devant vous (à vos pieds),
vous devriez
me donner réponse (rendre raison)
selon le chevaleresque
usage (les lois de la chevalerie).
Oui, faites-signé seulement
à vos cavaliers, [armes,
je ne me-tiens (suis) pas ici sans
comme ceux-ci,
montrant le peuple:
J'ai une épée,
et celui-qui m'approche...
STAUFFACHER s'écrie.
La pomme est tombée!

Tandis que tous se sont tournés
de ce côté, et que BERTHE
s'est jetée entre RUDENZ
et le BAILLI,
ZELL a décoché la flèche.

ROESSELMANN. L'enfant vit.
BEAUCOUP-DE VOIX.
La pomme est frappée-juste (percée)!

WALTHER FORST chancelle
et menace (est sur le point) de tomber;
BERTHE le soutient.

Gessler (erschaut).

Er hat geschossen? Wie? Der Rasende!

Bertha.

Der Knabe lebt! Kommt zu Euch, guter Vater!

Walther

(kommt mit dem Apfel gesprungen).

Vater, hier ist der Arvel — Wußt' ich's ja,
Du würdest deinen Knaben nicht verlegen.

Tell

(stand ' mit vorgebogenem Leib, als wollt' er dem Pfeil folgen — die Armbrust entsinkt seiner Hand — wie er den Knaben kommen sieht, eilt er ihm mit ausgebreiteten Armen entgegen, und hebt ihn mit heftiger Inbrunst zu seinem Herzen hinauf; in dieser Stellung sinkt er kraftlos zusammen. Alle stehen gerührt.)

Bertha.

O gü't'ger Himmel!

Walther Fürst

(zu Vater und Sohn).

Kinder! meine Kinder!

Stauffacher.

Gott sei gelobt!

Leuthold.

Das war ein Schuß! Davon

Wird man noch reden in den spä'tsten Zeiten.

GESSLER; *étonné*. Il a tiré? Comment? le furieux!...

BERTHE. L'enfant est sauvé, revenez à vous, pauvre père.

WALTHER *accourt avec la pomme*. Mon père, voici la pomme; je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant. (*Tell reste le corps penché comme s'il voulait suivre la flèche; l'arbalète échappe de ses mains, et quand il voit son enfant revenir, il court au-devant de lui les bras étendus, et le presse avec ardeur sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Émotion générale.*)

BERTHE. Oh! bonté divine!

WALTHER FÜRST. Mes enfants! mes enfants!

STAUFFACHER. Dieu soit loué!

LEUTHOLD. Voilà un coup! on en parlera dans les temps les plus reculés.

Gessler erschaut.

Er hat geschossen?

Wie? der Rasende!

Bertha. Der Knabe lebt!

Kommt zu Euch, guter Vater.

Walther Tell

kommt gebrungen mit dem Apfel.

Vater, hier ist der Apfel.

Wußt' ich's ja,

du würdest nicht verlegen
deinen Knaben.

Tell

stand mit dem Leib vorgebogen,

als wollte er folgen dem Pfeil.

Die Armbrust entfiel seiner Hand.

Wie er sieht kommen den Knaben,

eilt er ihm entgegen

mit den Armen ausgebreitet,

und hebt ihn hinauf zu seinem Herzen

mit heftiger Inbrunst.

In dieser Stellung

fiel er zusammen

traflos.

Alle stehen gerührt.

Bertha.

O gütiger Himmel!

Walther Fürst zu Vater und Sohn.

Kinder! meine Kinder!

Stauffer. Gott sei gelobt!

Leuthold.

Das war ein Schuß!

Man wird davon noch reden

in den spätesten Zeiten!

Gessler ätonné.

Il a tiré?

Comment? le furieux!

BERTHE. L'enfant vit!

Revenez à vous, bon père.

WALTHER TELL

vient en courant avec la pomme.

Père, voici la pomme.

Je le savais bien

que tu ne blesserais pas
ton fils.

TELL

se-tenait avec le corps penché-en-avant

comme s'il voulait suivre la flèche

L'arbalète s'échappe de sa main.

Comme il voit venir l' (son) enfant,

il court à lui à-la (a-a) rencontre

avec les bras étendus, [sur son sein]

et l'élève à son cœur (le presse en le soulevant

avec une violente ferveur (émotion).

Dans cette attitude

il tombe ramassé-sur-lui-même

sans force.

Tous se-tiennent-là (sont) émus.

BERTHE.

O ciel (Dieu) plein-de-bonté!

W. FURST au père et au fils.

Enfants! mes enfants!

STAUFFACHER. Que Dieu soit loué!

LEUTHOLD.

C'était un coup! (Quel coup!)

On en parlera encore

dans les temps les plus reculés!

Rudolph der Harraß.

Erzählen wird man von dem Schützen Tell,
So lang die Berge steh'n auf ihrem Grunde.

(Reicht dem Landvogt den Apfel.)

Gessler.

Bei Gott, der Apfel mitten durch geschossen!
Es war ein Meisterschuß, ich muß ihn loben.

Rösselmann.

Der Schuß war gut; doch wehe dem, der ihn
Dazu getrieben, daß er Gott versuchte.

Stauffacher.

Kommt zu Euch, Tell, steht auf, Ihr habt euch männlich
Gelöst, und frei könnt Ihr nach Hause gehen.

Rösselmann.

Kommt, kommt und bringt der Mutter ihren Sohn!

(Sie wollen ihn wegführen.)

Gessler.

Tell, höre!

Tell (kommt zurück).

Was befehlt Ihr, Herr?

RODOLPHE. On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que ces montagnes resteront sur leurs bases. (*Il présente la pomme au gouverneur.*)

GESSLER. Par le ciel! la pomme est traversée juste au milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

ROESSELMANN. Le coup est heureux; mais malheur à celui qui a forcé un père à tenter Dieu!

STAUFFACHER. Revenez à vous, Tell, levez-vous; vous vous êtes bravement tiré d'affaire, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

ROESSELMANN. Allez, allez, et ramenez un fils à sa mère. (*Ils veulent l'emmener.*)

GESSLER. Tell, écoute.

TELL revient. Qu'ordonnez-vous, seigneur?

Rudolph der Sarraz.

Man wird erzählen
von dem Schützen Tell,
so lange die Berge
stehen
auf ihrem Grunde,
Reicht dem Landvogt
den Apfel.

Gessler.

Bei Gott,
der Apfel durchgeschossen
mitten!
Es war ein Meisterschuß:
ich muß ihn loben!
Rösselmann.

Der Schuß war gut;
doch wehe dem,
der ihn dazu getrieben
daß er versuchte Gott!
Stauffer.

Kommt zu Euch, Tell,
steht auf;
Ihr habt Euch geloset
männlich,
und ihr könnt gehen frei
nach Hause.

Gessler.

Tell, höre!
Tell kommt zurück.
Was befehlt Ihr, Herr?

RODOLPHE HARRAS.

On se racontera (parlera)
de l'archer Tell
aussi long-temps que les montagnes
se-tiennent (resteront)
sur leur fondement.

Il présente au BAILLI
la pomme.

GESSLER.

Par Dieu (par le ciel) !
la pomme *est* traversée
par-le-milieu !
C'était un-coup-de-maitre :
je dois en faire-l'-éloge.

ROESELMMANN.

Le coup était bien ;
mais malheur à celui
qui l'y a poussé (a contraint Tell)
qu'il tentât Dieu !

STAUFFACHER.

Revenez à vous, Tell,
levez vous ;
vous vous êtes libéré
mâlement (bravement),
et vous pouvez aller en-liberté
à la maison.

ROESELMMANN.

Venez, venez,
et menez (ramenez)
à la mère son fils !

Ils veulent l'emmener.

GESSLER.

Tell, écoute !

TELL revient.

Qu'ordonnez-vous, seigneur ?

Gessler.

Du stecktest

Noch einen zweiten Pfeil zu dir — Ja, ja,
Ich sah es wohl — Was meintest du damit?

Tell (verlegen).

Herr, das ist also bräuchlich bei den Schützen.

Gessler.

Nein, Tell, die Antwort laß ich dir nicht gelten;
Es wird was anders wohl bedeutet haben.

Sag' mir die Wahrheit frisch und fröhlich¹, Tell!

Was es auch sei, dein Leben sichr' ich dir.

Wozu der zweite Pfeil?

Tell.

Wohlan, o Herr,

Weil Ihr mich meines Lebens habt gesichert²,

So will ich Euch die Wahrheit gründlich sagen.

(Er zieht den Pfeil aus dem Koller und sieht den Landvogt mit einem furchtbaren Blick an.)

Mit diesem zweiten Pfeil durchschöß ich³ — Euch,

Wenn ich mein liebes Kind getroffen hätte,

Und Euer — wahrlich hätt' ich nicht gefehlt.

GRESSLER. Tu avais caché là une seconde flèche. Oui! oui! je l'ai bien vu. Quelle était ton intention?

TELL, *embarrassé*. Seigneur, telle est la coutume des chasseurs.

GRESSLER. Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quoi que ce soit, je te garantis la vie sauve... Pourquoi cette seconde flèche?

TELL. Eh bien! seigneur, puisque vous me garantissez la vie sauve, je vous dirai franchement la vérité. (*Il tire la flèche de son pourpoint, et fixe sur le bailli un regard terrible.*) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous perçais, vous, de cette seconde flèche; et, croyez-moi, vous, je ne vous aurais pas manqué.

Gessler.

Du stecktest zu dir
noch einen zweiten Pfeil.

Ja, ja, ich sah es wohl.

Was meintest du
damit?

Tell verlegen.

Herr, das ist also bräuchlich
bei den Schützen.

Gessler. Mein, Tell,
ich laße dir nicht gelten
diese Antwort.

Es wird wohl haben
bedeutet

was Anderes.

Tell, sage mir die Wahrheit
frisch und fröhlich:

was es auch sei,
ich sichere dir dein Leben.

Wozu der zweite Pfeil?

Tell. Wohlan, o Herr,
weil Ihr mich habt gesichert
meines Lebens,
so will ich Euch sagen
die Wahrheit gründlich.

Er zieht den Pfeil aus dem Koller,
und sieht den Landvogt an
mit einem furchtbaren Blick.

Mit diesem zweiten Pfeil
durchschoss ich — Euch,
wenn ich hätte getroffen
mein liebes Kind,
und Gurer, wahrlich,
hätte ich nicht gefehlt.

Gessler.

Tu as caché sur toi
encore une seconde flèche.

Oui, oui, je l'ai bien vu.

Que pensais-tu
avec-cela (que voulais tu en faire)?

TELL embarrasé.

Seigneur, cela est ainsi usité
chez les archers.

Gessler. Non, Tell,
je ne te laisse pas valoir (ainsi passer)
cette réponse (je ne me contente pas
Cela aura bien (sans doute) [de c. r.,
signifié (cela signifiait sans doute)
quelque autre-chose.

Tell, dis moi la vérité [te:
franchement et galement (sans-crain-
quoi que ce soit,
je t'assure (te garantis) ta vie.
Pourquoi la deuxième flèche?

TELL. Eh bien, seigneur,
puisque vous m'avez assuré
de ma (vous m'assurez la) vie,
je veux *donc* vous dire
la vérité à-fond.

Il tire la flèche du buffle,
et regarde le BAILLI
d'un terrible regard.

Avec cette seconde flèche [même,
je perçais (j'aurais percé) — vous-
si j'avais atteint
mon cher enfant,
et vous, certes,
je ne vous aurais pas manqué.

Gessler.

Wohl, Tell! Des Lebens hab' ich dich gesichert;
 Ich gab mein Ritterwort, das will ich halten —
 Doch weil ich deinen bösen Sinn erkannt,
 Will ich dich führen lassen und verwahren,
 Wo weder Mond, noch Sonne dich bescheint,
 Damit ich sicher sei vor deinen Pfeilen.
 Ergreift ihn, Knechte! Bindet ihn!
 (Tell wird gebunden.)

Stauffacher.

Wie, Herr!

So könntet Ihr an einem Manne handeln,
 An dem sich Gottes Hand sichtbar verkündigt?

Gessler.

Lass' seh'n, ob sie ihn zweimal retten wird.
 — Man bring' ihn auf mein Schiff! Ich folge nach
 Sogleich, ich selbst will ihn nach Küssnacht führen.

Rösselmann.

Das dürft Ihr nicht, das darf der Kaiser nicht,
 Das widerspricht unsern Freiheitsbriefen!

GESSLER. Bien! Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai; mais, puisque je connais tes mauvaises intentions, je veux, pour être à l'abri de tes flèches, te faire conduire et garder dans un lieu où tu ne verras jamais ni le soleil ni la lune. Saisissez-le et liez-le. (*Tell est lié.*)

STAUFFACHER. Comment! monseigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme sur lequel la main de Dieu s'est visiblement manifestée?

GESSLER. Voyons si Dieu le délivrera une seconde fois. Conduisez-le sur ma barque, je le suis à l'instant, je le conduirai moi-même à Küssnacht.

RÖSSELMANN. Vous ne l'oserez pas faire, l'Empereur ne l'oserait pas; cela est contraire à nos lettres de franchise.

Gessler. Wohl, Tell!

Ich habe dich gesichert
des Lebens;

ich gab
mein Ritterwort,

ich will das halten.

Doch, weiß ich erkannt

deinen bösen Sinn,

will ich dich lassen

führen und verwahren,

wo weder Mond noch Sonne

dich bescheint,

damit ich sei sicher

vor deinen Pfeilen.

Ergreift ihn, Knechte,

bindet ihn.

Tell wird gebunden.

Stauffer.

Wie, Herr!

Ihr könntet so handeln

an einem Manne,

an dem die Hand

Gottes sichtbar sich verkündigt?

Gessler. Laß' sehen,

ob sie ihn retten wird zweimal.

Man bringe ihn

auf mein Schiff.

Ich folge nach sogleich;

ich selbst will ihn führen

nach Rüssnacht.

Rösselmann. Ihr dürft

das nicht,

der Kaiser darf das nicht;

das widerstreitet

unsern Freiheitsbriefen.

Gessler. Bien, Tell.

je t'ai assuré

de la (je t'ai garanti ta) vie;

j'ai donné

ma parole-de-chevalier,

je veux la tenir.

Cependant puisque j'ai reconnu

ta mauvaise pensée,

je veux te laisser (faire)

conduire et garder

où ni lune ni soleil

ne t'éclaire (t'éclairera),

afin que je sois en-sûreté

devant (contre) tes flèches.

Saisissez-le, valets,

liez le.

TELL est lié.

STAUFFACHER.

Comment, seigneur!

vous pourriez ainsi agir

à l'égard d'un homme,

sur lequel (au sujet de qui) la main

de Dieu visiblement se révèle?

Gessler. Laisse voir (voyons)

si elle le sauvera deux-fois.

Qu'on le transporte

sur mon vaisseau (ma barque).

Je le suis à-l'instant;

moi-même je veux le conduire

à Kussnacht.

ROESSELMANN. Vous n'osez

pas cela (n'en avez pas le droit),

l'Empereur n'ose pas cela;

cela va-contre

nos lettres-de-franchise.

Gessler.

Wo sind sie? Hat der Kaiser sie bestätigt?
 Er hat sie nicht bestätigt—Diese Gunst
 Muß erst erworben werden durch Gehorsam.
 Rebellen seid ihr alle gegen Kaisers
 Gericht, und nährt verwegene Empörung.
 Ich kenn' euch alle—ich durchschau' euch ganz—
 Den nehm' ich jetzt heraus aus eurer Mitte;
 Doch alle seid ihr theilhaft seiner Schuld.
 Wer klug ist, lerne schweigen und gehorchen.

(Er entfernt sich, Bertha, Rudenz, Harraz und Knechte folgen, Friesshardt und Leuthold bleiben zurück.)

Walther Fürst (in heftigem Schmerz).

Es ist vorbei; er hat's beschlossen, mich
 Mit meinem ganzen Hause zu verderben!

Stauffacher (zum Tell).

D, warum mußtet Ihr den Wüthrich reizen!

Tell.

Bezwinge sich, wer meinen Schmerz gefühlt!

GESSLER. Où sont-elles? L'Empereur les a-t-il confirmées? Il ne les a pas confirmées. Cette faveur, il faut d'abord la mériter par votre obéissance. Vous êtes tous des rebelles envers la justice de l'Empereur, et vous nourrissez des projets audacieux de révolte. Je vous connais tous, je lis dans votre cœur. Je saisis dans ce moment cet homme au milieu de vous; mais vous avez tous pris part à sa faute. Que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (*Il s'éloigne; Berthe, Rudenz, Rodolphe et des hommes d'armes le suivent. Friesshardt et Leuthold restent.*)

WALTHER FÜRST, dans une violente douleur. C'en est fait: il a résolu de me perdre, moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, à Tell. Oh! pourquoi avez-vous excité la rage de ce furieux?

TELL. Qu'il se maîtrise, celui qui ressent ma douleur.

Gessler. Wo sind sie?
 Hat sie der Kaiser bestätigt?
 Er hat sie nicht bestätigt.
 Diese Günst muß erst
 erworben werden durch Gehorsam.
 Ihr seid alle Rebellen
 gegen das Gericht des Kaisers
 und nährt
 verwegene Empörung.
 Ich kenne euch Alle;
 ich durchschaue euch
 ganz.
 Ich nehme heraus jetzt den
 aus eurer Mitte;
 doch ihr seid alle
 theilhaft seiner Schuld.
 Wer klug ist,
 lerne schweigen und gehorchen.

Er entfernt sich.

Bertha, Rudenz, Harnas
 und Knechte folgen.
 Friesshardt und Leuthold
 bleiben zurück.

Walthert Fürst in heftigem Schmerz.
 Es ist vorbei:
 er hat es beschlossen,
 mich zu verderben
 mit meinem ganzen Hause.
 Stauffacher zu Tell.
 O, warum müßtet Ihr
 reizen
 den Wuthrich?
 Tell.
 Wer gefühlt meinen Schmerz,
 bezwinge sich.

Gessler. Où sont-elles?
 l'Empereur les a-t-il confirmées?
 Il ne les a pas confirmées.
 Cette faveur doit d'abord
 être acquise par l'obéissance.
 Vous êtes tous des rebelles
 envers le tribunal de l'Empereur
 et nourissez (projetez)
 une audacieuse révolte.
 Je vous connais tous;
 je vous pénétre-du-regard (devine)
 tout-à-fait.
 Je saisis maintenant celui-ci
 de votre milieu (au milieu de vous);
 mais vous êtes tous
 participant à sa faute.
 Que celui-qui est sage
 apprenne à se-taire et à obéir.

Il s'éloigne.

BERTHE, RUDENZ, HARNAS
 et les VALETS le suivent.
 FRIESSHARDT et LEUTHOLD
 restent en-arrière (là).

W. FURST dans une violente douleur.
 C'est passé (c'en est fait):
 il l'a résolu
 de me perdre [famille].
 avec mon entière maison (toute ma
 STAUFFACHER à TELL.
 Oh! pourquoi deviez-vous
 irriter (avez-vous irrité)
 le farouche-tyran?
 TELL.
 Que celui-qui a ressenti ma douleur
 se dompte (se maîtrise).

Stauffacher.

O, nun ist alles, alles hin! Mit Euch
Sind wir gefesselt alle und gebunden!

Landleute (umringen den Tell).

Mit Euch geht unser letzter Trost dahin!

Leuthold (nähert sich).

Tell, es erbarmt mich — doch ich muß gehorchen.

Tell.

Lebt wohl!

Walther

(sich mit heftigem Schmerz an ihn schmiegend).

O Vater! Vater! lieber Vater!

Tell

(erhebt die Arme zum Himmel).

Dort droben ist dein Vater! Den ruf an!

Stauffacher.

Tell, sag' ich Eurem Weibe nichts von Euch?

Tell

(hebt den Knaben mit Inbrunst an seine Brust).

Der Knab' ist unverlegt; mir wird Gott helfen.

(Reißt sich schnell los und folgt den Waffentnechten.)

STAUFFACHER. Oh! c'en est fait, tout est perdu! Avec vous nous
soumes tous enchaînés, tous asservis.

PAYSANS environnant Tell. Avec vous s'en va notre dernière consolation.

LEUTHOLD s'approche. Tell, j'ai pitié de vous, mais il faut que
j'obéisse.

TELL. Adieu.

WALTHER, avec douleur, et s'attachant à son père. Oh! mon
père, mon père, mon cher père!

TELL, les bras tendus vers le ciel. Là-haut est ton père, invoque-le.

STAUFFACHER. Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part?

TELL prend son fils avec tendresse. L'enfant est sain et sauf,
Dieu me secourra! (Il s'éloigne et suit les gens du gouverneur.)

Stauffacher.

O, nun ist Alles,

Alles hin!

Mit Euch sind wir Alle
gejesselt und gebunden!

Landleute umringen den Tell.

Mit Euch geht dahin
unser letzter Trost!

Leuthold nähert sich.

Tell, es erbarmt mich
doch ich muß gehorchen!

Tell.

Lebt wohl!

Walther Tell

in heftigem Schmerz
sich schmiegend an ihn.

O Vater! Vater!

lieber Vater!

Tell

hebt die Arme zum Himmel.

Dort droben ist dein Vater!
rufe den an!

Stauffacher.

Tell,

sage ich nichts

von Euch Guern Weibe?

Tell

hebt den Knaben mit Innbrunst
an seine Brust.

Der Knabe ist unverletzt:
mir wird Gott helfen.

Reißt sich schnell los
und folgt den Waffensnechten.

STAUFFACHER.

Oh! maintenant tout,
tout est fini!

Avec vous nous sommes tous
enchaînés et liés!

Des PAYSANS environnent TELL.

Avec vous s'en va
notre dernière consolation!

LEUTHOLD s'approche.

Tell, j'ai pitié *de toi!*
mais je dois obéir.

TELL

Vivez bien (Adieu)!

WALTHER TELL

dans une violente douleur
s'attachant à lui.

O père! père!

cher père!

TELL

lève les bras vers le ciel.

Là haut est ton père;
invoque celui-là!

STAUFFACHER.

Tell,

ne dis-je (dirai-je) rien

de vous (votre part) à votre femme?

TELL

lève l'enfant avec tendresse
à sa poitrine (à son sein).

L'enfant est sain-et-sauf;
quant à moi, Dieu m'aidera.

Il s'arrache vivement

et suit les gens-d'armes.

Vierter Aufzug.

Erste Scene.

Östliches Ufer' des Vierwaldstättersees.

Die seltsam gestalteten schroffen Felsen im Westen schließen den Prospekt.
Der See ist bewegt, heftiges Rauschen und Tosen, dazwischen Blitze und
Donnerschläge.

Kunz von Gersau. Fischer und Fischerknabe.

Kunz.

Ich sah's mit Augen an, Ihr könnt mir's glauben;
's ist alles so gesch'eh'n, wie ich Euch sagte.

Fischer.

Der Tell gefangen abgeführt nach Küssnacht,
Der beste Mann im Land, der bravste Arm,
Wenn's einmal gelten sollte für die Freiheit!

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La rive orientale du lac des Quatre-Cantons.

Des rochers escarpés et d'une forme étrange bornent la vue à l'ouest.
Le lac est agité, et le bruit des vagues se mêle au tonnerre et aux éclairs.

KUNZ DE GERSAU, UN PÊCHEUR et SON FILS.

KUNZ. Je l'ai vu de mes propres yeux; vous pouvez m'en croire.
Tout s'est passé comme je vous le dis.

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier et conduit à Küssnacht! Le meilleur homme de la contrée, le bras le plus ferme, si un jour il fallait combattre pour la liberté!

Vierter Aufzug.

QUATRIÈME ACTE.

Erste Scene.

Östliches Ufer

des Vierwaldstättersees.

Die schroffen Felsen im Westen
seltsam gestaltet

schließen den Prospekt.

Der See ist bewegt,

heftiges Rauschen und Tosen,

dazwischen Blitze

und Donnerschläge.

Kunz von Gersau,

Fischer und Fischerknabe

Ich sah's an mit Augen,

Ihr könnt mir's glauben.

Alles ist geschehen

so wie ich Euch sagte.

Fischer.

Der Tell abgeführt gefangen

nach Küssnacht, der beste Mann

im Lande, der bravste Arm,

wenn einmal

es sollte gelten

für die Freiheit.

PREMIÈRE SCÈNE.

Rive orientale

du Lac-des-quatre-cantons.

Les rochers escarpés à-l'ouest,
bizarrement formés,

ferment la perspective.

Le lac est agité,

violent mugissement et grondement,

entre (au milieu de) -cela des éclairs

et des coups de tonnerre.

KUNZ DE GERSAU,

PÊCHEUR et ENFANT-PÊCHEUR.

Je l'ai vu de *mes propres yeux*,

vous pouvez m'en croire.

Tout est arrivé

ainsi que je vous l'ai dit.

Le PÊCHEUR.

Tell emmené prisonnier

à Küssnacht, le meilleur homme

dans-le pays, le plus vaillant bras,

si une-fois [combattre]

cela devait valoir (s'il s'agissait de

pour la liberté.

Kunz.

Der Landvogt führt ihn selbst den See herauf;
 Sie waren eben dran, sich einzuschiffen,
 Als ich von Flüelen abfuhr; doch der Sturm,
 Der eben jetzt im Anzug ist, und der
 Auch mich gezwungen, eilends hier zu landen,
 Mag ihre Abfahrt wohl verhindert haben.

Fischer.

Der Tell in Fesseln, in des Bogts Gewalt!
 O glaubt, er wird ihn tief genug vergraben,
 Daß er des Tages Licht nicht wieder sieht!
 Denn fürchten muß er die gerechte Rache
 Des freien Mannes, den er schwer gereizt!

Kunz.

Der Altlandammann auch, der edle Herr
 Von Attinghausen, sagt man, lieg' am Tode.

Fischer.

So bricht der letzte Anker unsrer Hoffnung:
 Der war es noch allein, der seine Stimme
 Erheben durfte für des Volkes Rechte!

Kunz.

Der Sturm nimmt überhand. Gehabt Euch wohl!

KUNZ. Le gouverneur le conduit lui-même par le lac. Ils étaient prêts à s'embarquer lorsque j'ai quitté Flüelen. Mais l'orage qui approche, et qui m'a forcé à aborder subitement ici, peut bien avoir arrêté leur départ.

LE PÊCHEUR. Tell dans les fers, Tell au pouvoir du bailli! Oh! soyez-en sûr, il va l'ensevelir dans une prison assez profonde pour qu'il ne revoie plus la lumière du jour; car Gessler doit redouter la juste vengeance de l'homme libre qu'il a cruellement irrité.

KUNZ. Notre ancien landammann aussi, le noble seigneur d'Attinghausen, est, dit-on, à la mort.

LE PÊCHEUR. Ainsi va se briser la dernière ancre de nos espérances. C'était là le seul homme qui osât encore élever la voix pour défendre les droits du peuple.

KUNZ. La tempête s'accroît. Adieu, je vais chercher un gîte dans le

Kunz.

Der Landvogt führt ihn selbst
den See herauf.

Sie waren eben daran

sich einzuschiffen,

als ich abfuhr

von Flüelen; doch der Sturm,

der eben jetzt

ist im Anzug,

und der mich auch gezwungen

zu landen hier eilends,

mag wohl haben verhindert

ihre Abfahrt.

Fischer. Der Tell in Seffeln,

in der Gewalt des Vogts!

O, glaubt, er wird ihn vergraben

genug tief,

daß er nicht wieder sieht

das Licht des Tages!

Denn er muß fürchten

die gerechte Rache

des freien Mannes,

den er schwer gereizt.

Kunz. Man sagt

der Altlandammann auch,

der edle Herr von Attinghausen,

liege am Tode.

Fischer.

So bricht der letzte Anker

unserer Hoffnung!

Der war es noch allein,

der durfte erheben seine Stimme

für die Rechte des Volkes.

Kunz. Der Sturm nimmt

überhand.

KUNZ.

Le bailli le conduit *lui-même*

le lac en-haut (remontant le lac).

Ils en étaient juste à-cela (sur le point)

de s'embarquer,

lorsque je partis-en-bateau

de Flüelen; mais la tempête

qui juste à-présent (en ce moment)

est dans-l'approche (s'avance),

et qui m'a aussi forcé

à aborder ici en-hâte,

peut bien avoir empêché

leur départ.

Le PÊCHEUR. Tell dans *les chaînes*,

en la puissance du bailli!

Oh! croyez *moi*, il l'enterrera

assez profondément

pour-qu'il ne revoie pas

la lumière du jour!

Car il doit craindre

la juste vengeance

de l'homme libre

qu'il a gravement (cruellement) irrité.

KUNZ. On dit

que l'ancien-landammann aussi,

le noble seigneur d'Attinghausen,

était-couché à la (au lit de) mort.

Le PÊCHEUR.

Ainsi se-brise la dernière ancre

de notre espoir!

Celui-là l'était encore seul,

qui osait élever sa voix

pour les droits du peuple.

KUNZ. La tempête prend

le-dessus (grossit).

Ich nehme Herberg¹ in dem Dorfe; denn heut
Ist doch an keine Abfahrt mehr zu denken.

(Geht ab.)

Fischer.

Der Tell gefangen und der Freiherr todt!
Erheb' die freche Stirne, Tyrannei,
Wirf alle Scham hinweg! Der Mund der Wahrheit
Ist stumm, das seh'nde Auge ist geblendet,
Der Arm, der retten sollte, ist gefesselt!

Knabe.

Es hagelt schwer; kommt in die Hütte, Vater,
Es ist nicht kommlisch², hier im Freien hausen.

Fischer.

Raschet, ihr Winde! Flammt herab³, ihr Blitze!
Ihr Wolken, berstet! Gießt herunter, Ströme
Des Himmels, und ersäuft das Land! Zerstört
Im Keim die ungeborenen Geschlechter!
Ihr wilden Elemente, werdet Herr!
Ihr Bären, kommt, ihr alten Wölfe, wieder,
Der großen Wüste! Euch gehört das Land;
Wer wird hier leben wollen ohne Freiheit?

village, car pour aujourd'hui on ne peut plus songer à partir. (*Il sort.*)

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier et le baron mort! Tyrannie, lève ton front impudent, abjure toute honte! La bouche de la vérité est muette, le regard clairvoyant est éteint, le bras qui devait nous délivrer est enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR. Il grêle fort; venez dans la cabane, mon père; il ne fait pas bon à rester ici en plein air.

LE PÊCHEUR. Vents, déchaînez-vous; foudres, lancez vos feux, et vous, nuages, crevez; tombez, torrents du ciel, et noyez la terre! Étouffez dans leur germe les générations à venir! Éléments furieux, devenez les maîtres; que les ours et les loups s'emparent de nouveau de la terre dévastée! Qui voudra vivre ici sans liberté?

Geht Euch wohl!

Ich nehme Herberge in dem Dorf;
denn heute ist doch nicht mehr zu
an die Abfahrt. [denken]

Geht ab.

Fischer. Der Tell gefangen,
und der Freiherr todt!

Tyrannie, erhebe
die freche Stirne,
wirf hinweg alle Scham.

Der Mund der Wahrheit ist stumm,
das Auge das sehende ist geblendet;
der Arm der sollte retten,
ist gefesselt

R a d e.

Es hagelt schwer!

kommt in die Hütte, Vater;
es ist nicht komulich
zu hausen hier im Freien.

Fischer. Ihr Winde,
rauset.

Ihr Blitze,
flammet herab!

Ihr Wolken, berstet!

Ströme des Himmels, gießt herunter,
und erösset das Land!

Zerstört im Reime
die Geschlechter ungebor'n!

Ihr wilden Elemente,
werdet Herr!

Ihr Bären, ihr alten Wölfe
der großen Wüste,
euch gehört das Land!

Wer wird wollen leben hier
ohne Freiheit?

Portez-vous bien!

Je prends un gîte dans le village;
car aujour'hui il n'y a pourtant plus
au départ (à partir). [à penser]

Il part

Le PÊCHEUR. Tell prisonnier,
et le baron mort!

Tyrannie, lève
le (ton) front impudent,
jette loin de toi toute pudeur.
La bouche de la vérité est muette
l'œil qui voyait est éteint,
le bras qui devait sauver,
est enchaîné.

L'ENFANT.

Il grêle fortement:
venez dans la cabane, père;
il n'est pas commode (ne fait pas bon)
de séjourner ici en plein-air.

Le PÊCHEUR. Vous, ô vents,
déchaînez-vous-avec fureur!

Vous, ô éclairs,
flamboyez en-bas (sur la terre)!

Vous, ô nuages, crevez!

Torrents du ciel, versez en-bas,
et noyez le pays!

Détruisez dans-le (leur) germe
les générations non-encore-nées!

Vous, furieux éléments,
soyez les maîtres!

Vous, ours, vous, vieux loups
de la vaste solitude,
c'est à vous qu'appartient le pays!

Qui voudra vivre ici
sans la liberté?

Knabe.

Hört, wie der Abgrund toßt, der Wirbel brüllt,
So hat's noch nie geraßt in diesem Schlunde!

Fischer.

Zu zielen auf des eignen Kindes Haupt,
Solches ward keinem Vater noch geboten!
Und die Natur soll nicht in wildem Grimm
Sich drob empören? — O, mich soll's nicht wundern,
Wenn sich die Felsen bücken in den See,
Wenn jene Zacken, jene Eisesthürme,
Die nie aufthauten seit dem Schöpfungstag,
Von ihren hohen Kulmen niederschmelzen¹,
Wenn die Berge brechen, wenn die alten Klüfte
Einstürzen, eine zweite Sündfluth alle
Wohnstätten der Lebendigen verschlingt!

(Man hört läuten.)

Knabe.

Hört Ihr? Sie läuten droben auf dem Berg;
Gewiß hat man ein Schiff in Noth geseh'n,
Und zieht die Glocke, daß gebetet werde².

(Steigt auf eine Anhöhe.)

LE FILS DU PÊCHEUR. Écoutez comme l'abîme résonne! comme le vent mugit! Jamais si furieuse tempête n'a soulevé ces vagues.

LE PÊCHEUR. Tirer sur la tête de son propre enfant! Jamais pareille chose n'a été commandée à un père! Et la nature entière ne se soulèverait pas avec fureur? Oh! Je ne serais pas surpris de voir ces rochers s'affaisser dans le lac, ces aiguilles et ces remparts de glace, immuables depuis la création, se fondre depuis leur cime jusqu'à la base, les montagnes se briser, les antiques cavernes s'abîmer, un second déluge inonder la demeure des vivants. (*On entend un bruit de cloches.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Entendez-vous comme les cloches sonnent sur la montagne? Sans doute on a vu une barque en danger, et l'on sonne afin qu'on se mette en prière. (*Il monte sur une hauteur.*)

Kna h.

Hört, wie der Abgrund tost,
der Wirbel brüllt.

Es hat
noch nie so geraßt
in diesem Schlunde,
Fischer.

Zu zielen auf das Haupt
des eignen Kindes!
Solches warb noch gebeten
seinem Vater!

Und die Natur soll nicht
darob sich empören
in wilhem Ingrimm!
O, es soll mich nicht
wundern,
wenn die Felsen sich bücken in den See,
wenn jene Zacken, jene Eifesthürme,
die seit dem Schöpfungstag
nie aufthauten,
niederschmelzen
von ihren hohen Kulmen,
wenn die Berge brechen,
wenn die alten Klüfte einstürzen,
eine zweite Sündfluth
verschlingt alle Wohnstätten
der Lebendigen.

Man hört läuten.

Kna b e. Hört Ihr?
sie läuten droben auf dem Berg.
Man hat gewiß gesehen
ein Schiff in Noth,
und zieht die Glocke,
daß werde gebetet.
Steigt auf eine Anhöhe.

L'ENFANT.

[sourdement,
Ecoutez, comme l'abîme gronde-
comme le tourbillon mugit.

Ça n'a (les éléments n'ont)
encore jamais ainsi été-en-fureur
dans ce gouffre.

Le PÊCHEUR.

De viser (diriger le trait) sur la tête
du (de son) propre enfant! [donnée
Pareille-chose n'a encore été or-
à aucun père!

Et la nature ne doit pas
à-ce-sujet se révolter
dans une furieuse rage!

Oh! ça ne doit pas
m'étonner (ne m'étonnerait pas),
si les rochers se baissent dans le lac,
si ces pointes, ces tours-de-glace,
qui depuis le jour-de-la-crétion
n'ont jamais dégelé,
se-fondent *et coulent* en-bas
de leurs hautes cimes,
si les montagnes se rompent,
si les antiques cavernes s'abliment,
si un second déluge
engloutit toutes-les habitations
des vivants.

On entend sonner.

L'ENFANT. Entendez-vous?
ils sonnent là-haut sur la montagne.
On a certainement vu
un vaisseau en danger,
et on tire (sonne) la cloche,
afin-qu'il soit prié (qu'on prie).

Li monte sur une hauteur.

Fischer.

Wehe dem Fahrzeug, das jetzt unterwegs
 In dieser furchtbarn Wiege wird gewiegt!
 Hier ist das Steuer unnütz und der Steurer,
 Der Sturm ist Meister, Wind und Wellen spielen
 Ball mit dem Menschen — Da ist nah' und fern
 Kein Busen, der ihm freundlich Schutz gewährte!
 Handlos' und schroff ansteigend starren ihm
 Die Felsen, die unwirthlichen, entgegen,
 Und weisen ihm nur ihre steinern schroffe Brust.

Knabe (deutet links).

Vater, ein Schiff, es kommt von Flüelen her.

Fischer.

Gott helf' den armen Leuten! Wenn der Sturm
 In dieser Wasserfluth sich erst verfangen,
 Dann rast er um sich mit des Raubthiers Angst,
 Das an des Gitters Eisenstäbe schlägt;
 Die Pforte sucht er heulend sich vergebend,

LE PÊCHEUR. Malheur à la barque qui, en ce moment, est ballottée sur ces vagues terribles. Le pilote et le gouvernail y sont impuissants. L'orage est maître, les vents et les flots se jouent des efforts de l'homme. Il n'y a, de près ni de loin, aucune baie qui puisse lui offrir un asile protecteur; les rocs inhospitaliers dressent devant lui leurs pics insaisissables et ne lui présentent que leurs flancs hérissés.

LE FILS DU PÊCHEUR, montrant à gauche. Père, un bateau qui vient de Flüelen.

LE PÊCHEUR. Que Dieu vienne en aide à ces pauvres gens! Quand la tempête a pénétré dans ce gouffre, elle s'agite avec la rage d'une bête féroce qui frappe les barreaux de fer de sa cage: elle mugit et cherche en vain un passage, car de tous côtés les rocs élevés jusqu'au ciel

F i s c h e r. Wehe dem Fahrzeug,
 das, jetzt unterwegs,
 wird gewiegt
 in dieser furchtbaren Wiege.
 Hier ist das Steuer unnütz,
 und der Steurer.
 Der Sturm ist Meister,
 Wind und Welle
 spielen Hock mit dem Menschen.
 Da ist nah und fern
 kein Busen
 der ihm gewährte freundlich
 Schutz.
 Die Felsen, die unwirthlichen,
 ansteigend handlos
 und schroff,
 starren ihm entgegen,
 und weisen ihm
 nur ihre Brust steinern
 'schroff
 R n a b e deutet links.
 Vater, ein Schiff!
 es kommt von Flüelen her.
 F i s c h e r
 Gott helfe den armen Leuten.
 Wenn der Sturm
 sich erst verfangen
 in dieser Wasserklust,
 dann rast er
 um sich mit der Angst
 des Raubthiers,
 das schlägt an die Eisenstäbe
 des Gitters;
 er sucht sich vergebens
 die Wöorte heulend;

Le PÊCHEUR. Malheur au bâtiment,
 qui, en-ce-moment en-route,
 est bercé
 dans ce terrible berceau!
 Ici (là) le gouvernail est inutile,
 et (ainsi que) le pilote.
 La tempête est maître,
 le vent et la vague
 jouent à la balle avec l'homme.
 Là il n'y a ni de près et (ni) de loin
 aucun golfe
 qui lui offrit amicalement
 de la protection (un refuge). [liers,
 Les rochers, les rochers inhospita-
 s'élèvant sans-donner-prise
 et escarpés, [vant] lui,
 se roidissent contre (se dressent de-
 et lui montrent (présentent)
 seulement leur poitrine de-pierre
 escarpée.
 L'ENFANT montre à-gauche.
 Père, un bâtiment!
 il vient du-côté de Flüelen.
 Le PÊCHEUR.
 Que Dieu aide les (ces) pauvres gens!
 Quand l'orage
 s'est une-fois pris (engouffré)
 dans cette cavité-d'-eau (ce gouffre),
 alors il se-débat-furieux
 sévissant autour de lui avec l'angoisse
 de la bête-fauve
 qui frappe aux (les) barreaux-de-fer
 de la (sa) grille,
 il se cherche en-vain
 la porte (une issue) en-mugissant;

Denn ringsum schränken ihn die Felsen ein,
Die himmelhoch den engen Paß vermauern.

(Er steigt auf die Anhöhe.)

Knabe.

Es ist das Herrenschiff' von Uri, Vater,
Ich kenn's am rothen Dach und an der Fahne,

Fischer.

Gerichte Gottes! Ja, er ist es selbst,
Der Landvogt, der da fährt — Dort schiff't er hin,
Und führt im Schiffe sein Verbrechen mit!
Schnell hat der Arm des Rächers ihn gefunden;
Jetzt kennt er über sich den stärkern Herrn.
Diese Wellen geben nicht auf seine Stimme;
Diese Felsen bücken ihre Häupter nicht
Vor seinem Hute — Knabe, bete nicht!
Greif' nicht dem Richter in den Arm!

Knabe.

Ich bete für den Landvogt nicht — Ich bete
Für den Tell, der auf dem Schiff sich mit befindet.

Fischer.

O Unvernunft des blinden Elements!

l'arrêtent et lui serment toute issue. (Il monte sur la hauteur.)

LE FILS DU PÊCHEUR. Mon père, c'est la barque seigneuriale d'Uri; je la reconnais à son pont rouge et à son drapeau.

LE PÊCHEUR. Justice de Dieu! Oui, c'est lui-même, c'est le bailli qui traverse le lac; c'est lui-même; il conduit avec lui son crime. La main du Dieu vengeur l'a promptement atteint; maintenant il reconnaît au-dessus de lui un maître plus puissant. Ces vagues ne cèdent point à sa voix, ces rochers ne se courbent point devant son chapeau. Enfant, ne prie pas, n'arrête pas le bras du juge.

LE FILS DU PÊCHEUR. Je ne prie pas pour le bailli, je prie pour Tell qui se trouve avec lui sur la barque.

LE PÊCHEUR. O fureur aveugle de la tempête! pour atteindre

denn ringsum schränken ihn ein
die Felsen, die himmelhoch
vermauern den engen Paß

Er steigt auf die Anhöhe.

K n a b e.

Water, es ist das Herrschschiff
von Uri,

ich kenne es
am rothen Dach
und an der Fahne.

F i s c h e r.

Gerichte Gottes!
ja, er ist es selbst,
der Landvogt, der da fährt.

Er schiffet dort hin,
und führt mit
im Schiff sein Verbrechen.

Der Arm des Rächers
hat ihn schnell gefunden!

Er kennt jetzt
über sich den stärkern Herrn.

Diese Wellen geben nicht
auf seine Stimme:
diese Felsen bücken nicht
ihre Häupter vor seinem Hut.

Knabe, bete nicht!

Greife nicht in den Arm
dem Richter.

K n a b e.

Ich bete nicht für den Landvogt;
ich bete für den Tell,
der sich mitbefindet
auf dem Schiff.

F i s c h e r. O Unvernunft
des blinden Elements!

car à-l'entour l'enferment [ciel,
les rochers, qui s'élevant-jusqu'-au
murent cet étroit passage.

Il monte sur la hauteur.

L'ENFANT.

Père, c'est la barque-seigneuriale
d'Uri,

je la reconnais
au rouge toit (à son tillac rouge)
et au drapeau.

Le PÊCHEUR.

Jugements (justice) de Dieu!

oui, c'est lui-même,
le bailli, qui va là.

Il navigue là poursuivant-sa-course
et conduit avec lui
dans-la barque son crime.

Le bras du vengeur
l'a promptement trouvé!

Il reconnaît maintenant
au-dessus-de lui le Seigneur plus fort.

Ces vagues ne donnent pas
sur (n'obéissent pas à) sa voix;
ces rochers ne baissent pas
leurs têtes devant son chapeau.

Enfant, ne prie pas!

Ne porte-pas-la-main sur le bras
au juge (n'arrête pas le bras du juge).

L'ENFANT.

Je ne prie pas pour le bailli;
je prie pour Tell,
qui se trouve avec les autres
sur le bâtiment.

Le PÊCHEUR. O déraison
de l'aveugle élément!

Mußt du, um einen Schuldigen zu treffen,
Das Schiff mit sanimt dem Steuermann verderben!

Knabe.

Sieh', sieh', sie waren glücklich schon vorbei
Am Buggisgrat¹; doch die Gewalt des Sturms,
Der von dem Teufelsmünster widerprallt,
Wirft sie zum großen Axenberg zurück.
— Ich seh' sie nicht mehr.

Fischer.

Dort ist das Hackmesser,
Wo schon der Schiffe mehrere gebrochen.
Wenn sie nicht weißlich dort vorüberlenken,
So wird das Schiff zerschmettert an der Fluh²,
Die sich gähstrogig³ absenkt in die Tiefe.
— Sie haben einen guten Steuermann
Am Bord; könnt' einer retten, wär's der Tell;
Doch dem sind Arm' und Hände ja gefesselt.

Wilhelm Tell (mit der Armbrust).

(Er kommt mit raschen Schritten, blickt erstaunt umher und zeigt die heftigste

un coupable, faut-il que tu anéantisses la barque avec le pilote?

LE FILS DU PÊCHEUR. Voyez, voyez, ils ont déjà heureusement passé le Buggisgrat, mais la violence de la tempête, que refoule le Teufelsmünster, les rejette vers le grand rocher d'Axenbergl; je ne les vois plus.

LE PÊCHEUR. Là se trouve le Hackmesser, où plus d'un bateau s'est déjà brisé; s'ils ne gouvernent pas habilement, la barque va se briser contre le rocher qui plonge à pic dans l'abîme. Ils ont un bon pilote à bord; si quelqu'un peut les sauver, c'est Tell; mais ses bras sont enchaînés.

(Tell, son arbalète à la main, arrive à grand pas; il regarde autour de lui avec surprise, et paraît vivement ému. Par-

Mußt du, um zu treffen
einen Schulbigen,
verderben das Schiff
mit sammt dem Steuermann!
Rabe. Sieh, sieh,
sie waren schon vorbei glücklich
am Buggisgrat,
doch die Gewalt des Sturmes,
der widerprallt von dem
Teufelsmünster
wirft sie zurück
zum großen Axenberg.
Ich sehe sie nicht mehr.
Fischer.

Dort ist das Hackmesser,
wo schon
mehrere der Schiffe
gebrochen.
Wenn sie nicht vorbeulernten
weislich dort,
so wird das Schiff zerschmettert
an der Kluf,
die sich absenkt gähstrotzig
in die Tiefe
Sie haben einen guten Steuermann
am Bord.
Könnte einer retten,
wäre es der Tell;
doch Arm und Hände
sind dem ja gebunden.

Wilhelm Tell mit der Armbrust.

Er kommt mit schnellen Schritten,
blickt umher erstaunt,
und zeigt die heftigste Bewegung

Dois-tu (faut-il que), pour frapper
un-seul coupable,
perdre (tu perdes) le vaisseau
ensemble avec le pilote!
L'ENFANT. Vois, vois,
ils avaient déjà passé heureusement
près-du (le) Buggisgrat;
mais la violence de la tempête,
qui rebondit du (est renvoyée par le)
Couvent-du-diable,
les rejette
vers-le grand Axenberg.
Je ne les vois plus.

Le PÊCHEUR.

Là est le Hackmesser (le Couperet),
où déjà
plusieurs des (plusieurs) vaisseaux
se sont brisés.
S'ils ne gouvernent-au-passage
habilement là,
alors le vaisseau est brisé
sur le rocher,
qui descend roide
dans la profondeur.
Ils ont un bon pilote
à bord;
si quelqu'un pouvait les sauver,
ce serait Tell;
mais bras et jambes
sont à lui certes liés.

GUILLAUME TELL avec l'arbalète.

Il vient à pas rapides,
regarde-autour de lui étonné,
et fait-voir la plus violente émotion.

Bewegung. Wenn ' er mitten auf der Scene ist, wirft er sich nieder, die Hände zu der Erde und dann zum Himmel ausbreitend.)

Knabe (bemerkt ihn).

Sieh', Vater, wer der Mann ist, der dort kniet?

Fischer.

Er faßt ' die Erde an mit seinen Händen,
Und scheint wie außer sich zu sein.

Knabe (kommt vorwärts).

Was seh' ich! Vater! Vater, kommt und seht!

Fischer (nähertrifft sich).

Wer ist es?—Gott im Himmel! Was! der Tell?
Wie kommt Ihr hieher? Redet!

Knabe.

Wart Ihr nicht
Dort auf dem Schiff gefangen und gebunden?

Fischer.

Ihr wurdet nicht nach Küssnacht abgeführt?

Tell (steht auf).

Ich bin befreit.

Fischer und Knabe.

Befreit! O Wunder Gottes!

venu au milieu du théâtre, il se précipite à genoux étendant ses mains vers la terre, puis vers le ciel.)

LE FILS DU PÊCHEUR *l'apercevant*. Regarde, mon père, quel est cet homme agenouillé là-bas?

LE PÊCHEUR. Il embrasse la terre avec ses mains et paraît hors de lui.
LE FILS DU PÊCHEUR *s'avance*. Que vois-je, mon père? Viens, regarde.

LE PÊCHEUR *s'approche*. Qui est-ce? Dieu du ciel! Quoi! C'est Tell. Comment êtes-vous venu ici? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR. N'étiez-vous pas sur cette barque prisonnier et enchaîné?

LE PÊCHEUR. Ne devait-on pas vous conduire à Küssnacht?

TELL *se lève*. Je suis délivré.

LE PÊCHEUR ET SON FILS. Délivré! O miracle de Dieu!

Wenn er ist mitten auf der Scene,
wirft er sich nieder,
ausbreitend die Hände
zur Erde, und dann zum Himmel.

K n a b e bemerkt ihn.
Sieh, Vater,
wer ist der Mann,
der dort kniet.
F i s c h e r.
Er faßt die Erde an
mit seinen Händen,
und scheint zu sein
wie außer sich.
K n a b e kommt vorwärts.
Was seh' ich, Vater!
Vater, kommt und sehet.
F i s c h e r nähert sich.
Wer ist es?
Gott im Himmel,
Was? der Tell?
Wie kommt Ihr hieher?
Rebet.
K n a b e.
Wart Ihr nicht dort
auf dem Schiffe
gefangen und gebunden?
F i s c h e r.
Ihr wurdet nicht abgeführt
nach Küssnacht?
T e l l steht auf.
Ich bin befreit
F i s c h e r und K n a b e.
Befreit!
O Wunder Gottes!

Lorsqu'il est au milieu sur (de) la scène,
il se jette a-terre,
étendant les mains
vers-la terre, et puis vers-le ciel.

L'ENFANT l'aperçoit.
Vois, père,
quel est l'homme
qui là est-à-genoux.
Le PÊCHEUR.
Il embrasse la terre
avec ses mains,
et paraît être
comme hors-de lui.
L'ENFANT s'avance.
Que vois-je, père!
Père, venez et voyez.
Le PÊCHEUR s'approche.
Qui est-ce?
Dieu dans-le (du) ciel!
Quoi? Tell?
Comment venez-vous ici?
Parlez.
L'ENFANT.
N'étiez-vous pas là
sur la barque
prisonnier et enchaîné?
Le PÊCHEUR.
Vous ne fûtes pas emmené
à Küssnacht?
T E L L se leve.
Je suis délivré.
Le PÊCHEUR et l'ENFANT.
Délivré!
O miracle de Dieu!

Knabe.

Wo kommt Ihr her?

Tell.

Dort aus dem Schiffe.

Fischer.

Was?

Knabe (zugleich).

Wo ist der Landvogt?

Tell.

Auf den Wellen treibt er.

Fischer.

Ist's möglich? Aber Ihr? Wie seid Ihr hier?
Seid Euren Banden und dem Sturm entkommen?

Tell.

Durch Gottes gnäd'ge Fürscheidung — Hört an!

Fischer und Knabe.

O redet, redet!

Tell.

Was in Altdorf sich
Begeben, wißt Ihr's?

Fischer.

Alles weiß ich, redet!

LE FILS DU PÊCHEUR. D'où venez-vous?

TELL. De cette barque là-bas.

LE PÊCHEUR. Comment?

LE FILS DU PÊCHEUR *en même temps*. Où est le bailli?

TELL. À la merci des flots.

LE PÊCHEUR. Est-il possible? Mais vous, comment êtes-vous ici?
Comment avez-vous échappé à vos liens et à la tempête?

TELL. Par la bonté de Dieu. Écoutez.

LE PÊCHEUR ET SON FILS. Ah! parlez, parlez!

TELL. Ce qui s'est passé à Altorf, le savez-vous?

LE PÊCHEUR. Je sais tout, parlez.

K n a b e.

Woher kommt Ihr ?

T e l l.

Dort aus dem Schiffe.

F i s c h e r.

Was ?

K n a b e zugleich.

Wo ist der Landvogt ?

T e l l.

Er treibt

auf den Wellen.

F i s c h e r.

Ist's möglich ?

Aber Ihr ?

wie seid Ihr hier ?

seid entkommen

Guern Banden und dem Sturm ?

T e l l.

Durch die gnädige Fürsorgung

Gottes.

Hört an.

F i s c h e r und K n a b e.

O redet, redet !

T e l l.

Was sich begeben

in Altdorf,

wißt Ihr es ?

F i s c h e r.

Ich weiß Alles,

redet !

L'ENFANT.

D'où venez-vous ?

TELL.

Là de la barque.

Le PÊCHEUR.

Quoi ?

L'ENFANT en-même-temps.

Où est le bailli ?

TELL.

Il pousse (flotte)

sur les (à la merci des) vagues.

Le PÊCHEUR.

Est-il possible ?

Mais vous ?

comment êtes-vous ici ?

comment avez-vous échappé

à vos liens et à la tempête ?

TELL.

Par la clémente providence

de Dieu.

Écoutez.

Le PÊCHEUR et l'ENFANT.

Oh ! parlez , parlez !

TELL.

Ce qui s'est passé

à Altdorf,

vous le savez ?

Le PÊCHEUR.

Je sais tout.

Parlez.

Tell.

Daß mich der Landvogt fahen! ließ und binden,
Nach seiner Burg zu Küssnacht wollte führen.

Fischer.

Und sich mit Euch zu Flüelen eingeschifft.
Wir wissen alles. Sprecht, wie Ihr entkommen!

Tell.

Ich lag im Schiff, mit Stricken fest gebunden,
Wehrlos, ein aufgegeben Mann — Nicht hofft' ich,
Daß frohe Licht der Sonne mehr zu seh'n,
Der Gattinn und der Kinder liebes Antlitz,
Und trostlos blickt' ich in die Wasserwüste —

Fischer.

O armer Mann!

Tell.

So fuhren wir dahin,
Der Vogt, Rudolf der Harras und die Knechte.
Mein Köcher aber mit der Armbrust lag
Am hintern Gransen² bei dem Steuerruder.
Und als wir an die Ecke jetzt gelangt
Beim kleinen Axen, da verhängt' es Gott,
Daß solch ein grausam mörderisch Ungewitter
Gählings herfürbrach aus des Gotthards Schlünden,

TELL. Vous savez que le bailli m'avait fait saisir et attacher pour me conduire à la forteresse de Küssnacht.

LE PÊCHEUR. Et qu'il s'est embarqué avec vous à Flüelen. Nous savons tout cela; racontez-nous comment vous vous êtes échappé.

TELL. Etendu dans la barque, lié fortement avec des cordes, sans défense, j'étais un homme perdu. Je n'espérais plus revoir la riante lumière du jour, ni la douce figure de ma femme et de mes enfants, et je jetais un regard désespéré sur la vaste plaine des eaux.

LE PÊCHEUR. O pauvre homme!

TELL. Nous avançons de la sorte, le bailli, Rodolphe Harras, les domestiques et moi. Mon carquois et mon arbalète étaient sur le derrière de la barque, près du gouvernail. Au moment où nous arrivions au coin, près du petit Axenberg, Dieu voulut que soudain une tempête effroyable sortit des gouffres du Saint-Gothard, si bien

TELL.

Daß der Landvogt mich ließ fassen
und binden, wollte führen
nach seiner Burg nach Rüssnacht.

Fischer.

Und sich eingeschifft mit Euch
zu Flüelen. Wir wissen Alles
Sprecht,

wie Ihr entkommen.

TELL. Ich lag im Schiff,
fest gebunden mit Stricken,
wehrlos,

ein aufgegeben Mann.

Ich hoffte nicht mehr zu sehen
das frohe Licht der Sonne,
das liebe Antlitz
der Gattin und der Kinder,
und ich blickte trostlos
in die Wassermüde.

Fischer. O armer Mann!

TELL. So

fuhren wir dahin,
der Vogt, Rudolph der Harras,
und die Knechte.

Aber mein Röcher mit der Armbrust
lag am hintern Granfen
bei dem Steuerruder.

Und, als wir jetzt gelangt
an die Gde

beim kleinen Aren,
da verhängte es Gott

daß solch ein
grausam mörderisch
Ungewitter gählingß herfürbrach
aus den Schlünden des Gotthardt's,

TELL.

Que le bailli me fit saisir
et lier, et voulut me conduire
à son château à Kussnacht.

Le PÊCHEUR.

Et qu'il s'est embarqué avec vous
à Flüelen. Nous savons tout *cela*.

Dites,

comment vous vous *êtes* échappé.

TELL. J'étais dans la barque,
solidement lié avec des cordes,
sans-défense,

un homme abandonné (perdu).

Je n'espérais plus de voir
la gaie (douce) lumière du soleil,
la chère figure [sants,

de la (ma) femme et des (de mes) en-
et je regardais désolé
dans le désert-des-eaux.

Le PÊCHEUR. Oh! pauvre homme!

TELL. De-la-sort

nous poursuivîmes-la-route,
le bailli, Rodolphe Harras,
et les valets.

Mais mon carquois avec l'arbalète
était sur la partie d'-arrière,
près du gouvernail.

Et lorsque nous *fâmes* parvenus
au coin (à la pointe)

près-du petit Axen,
alors Dieu le décréta,

qu'une telle
cruelle meurtrière (épouvantable)
tempête soudain sortit-impétueuse-
des gorges du Gotthardt, [ment

Daß allen Ruderern das Herz entfaul ,
 Und meinten alle , elend zu ertrinken.
 Da hört' ich's , wie der Diener einer sich
 Zum Landvogt wendet' und die Worte sprach .
 " Ihr sehet Eure Noth und unsre , Herr ,
 Und daß wir all' am Rand des Todes schweben —
 Die Steuerleute aber wissen sich
 Vor großer Furcht nicht Rath , und sind des Fahrens
 Nicht wohl berichtet ! — Nun aber ist der Tell
 Ein starker Mann und weiß ein Schiff zu steuern.
 Wie , wenn wir sein jetzt bräuchten in der Noth ? "
 Da sprach der Vogt zu mir : " Tell , wenn du dir's
 Getrauest , uns zu helfen aus dem Sturm ,
 So möcht' ich dich der Bande wohl entled'gen . "
 Ich aber sprach : „ Ja , Herr , mit Gottes Hülfe
 Getrau' ich mir's , und helf' uns wohl hiedannen . "
 So ward ich meiner Bande los und stand

que le cœur faillit à tous les rameurs, tous s'imaginant qu'ils allaient périr misérablement. J'entends alors qu'un des valets s'adresse au bailli et lui dit : « Vous voyez , seigneur, notre détresse. La mort est là devant nos yeux; les rameurs consternés ne savent quel parti prendre; d'ailleurs ils ne connaissent pas bien la manœuvre. Mais voilà Tell qui est un homme vigoureux et qui sait tenir le gouvernail. Si dans ce péril nous avons recours à lui ? » — Le gouverneur me dit : « Tell , si tu te croyais capable de nous sauver de la tempête , je te ferais bien ôter tes liens . » — « Oui , monseigneur , répondis-je , avec l'aide de Dieu j'espère pouvoir vous tirer d'ici . » Ainsi délivré de mes liens, je me place au gouvernail, et je manœuvre de mon mieux.

daß das Herz entzant
allen Ruderern,
und alle meinten
zu ertrinken elend.
Da hörte ich's
wie einer der Diener
sich wendete zum Landvogt,
und sprach die Worte:
"Herr, Ihr seht Eure Noth
und die unsere,
und daß wir schweben alle
am Rande des Todes.
Aber die Steuerleute
wissen sich nicht
Rath
vor großer Furcht,
und sind nicht wohl herichtet
des Fahrens.
Nun aber ist der Tell
ein starker Mann
und weiß zu steuern ein Schiff.
Wie,
wenn wir brauchen sein
jetzt in der Noth?"
Da sprach der Vogt zu mir:
"Tell, wenn du dich getrauest,
uns zu helfen aus dem Sturme,
so möchte ich wohl
dich entledigen der Bande."
Aber ich sprach:
"Ja, Herr, ich getraue mir es
mit der Hülfe Gottes,
und helfe uns wohl
hiebannen."
So ward ich los

que le cœur tombât (saisit)
à tous-les rameurs,
et tous croyaient
se-noyer misérablement.
Alors je l'entendis (j'entendis)
comment un des serviteurs
se tournait vers-le (s'adressa au) bailli
et dit ces mots:
« Seigneur, vous voyez votre détresse
et la nôtre,
et que nous flottons tous
au bord de la mort.
Or les pilotes
ne se savent pas
conseil (ne savent quel parti prendre;
de (dans leur) grande peur,
et ne sont pas bien informés (instruits)
de l'art de conduire-la-barque.
Mais Tell est
un homme fort,
et sait gouverner un vaisseau.
Comment (qu'en dites-vous?),
si nous nous-servions de lui
maintenant dans le danger?"
Alors le bailli me dit: [savoir:
« Tell, si tu t'en croyais-capable,
de nous aider hors (sauver) de la
alors je pourrais bien [tempête,
te délivrer des (de tes) liens. »
Mais moi je lui dis:
« Oui, seigneur, je m'en crois-capable
avec l'aide de Dieu,
et je nous aide (aiderai) bien
à sortir d'ici. »
De-la-sortie je fus débarrassé

Am Steuerruder und fuhr redlich hin¹;
 Doch schielt' ich seitwärts, wo mein Schießzeug lag,
 Und an dem Ufer merkt' ich scharf umher,
 Wo sich ein Vorthail aufthät zum Entspringen.
 Und wie ich eines Felsenriffs gewahre,
 Das abgeplattet vorsprang in den See—

Fischer.

Ich kenn's, es ist am Fuß des großen Axen,
 Doch nicht für möglich acht' ich's — so gar steil
 Geh't's an — vom Schiff es springend abzureichen —

Tell.

Schrie ich² den Knechten, handlich zuzugeh'n,
 Bis daß wir vor die Felsenplatte kämen,
 Dort, rief ich, sei das Aergste überstanden —
 Und als wir sie frischrundernd bald erreicht,
 Fleh' ich die Gnade Gottes an, und drücke,
 Mit allen Leibeskräften angestemmt,
 Den hintern Gransen an die Felswand hin.
 Jetzt schnell mein Schießzeug fassend, schwing' ich selbst

Je regardais cependant à la dérobée du côté où était mon arme, et mon œil inquiet cherchait sur le rivage un endroit où je pusse m'élancer. Et apercevant un rescif plat qui s'avance en saillie dans le lac...

LE PÊCHEUR. Je le connais, il est au pied du grand Axenberg; mais je ne pensais pas qu'il fût possible, tant le roc est escarpé, de l'atteindre en sautant d'une barque.

TELL... Je crie aux rameurs de manœuvrer vigoureusement jusqu'à ce que nous arrivions devant le rescif. Là, leur dis-je, le plus grand péril sera passé. Arrivés à force de rames auprès de cet endroit, j'invoque le secours de Dieu, j'appuie de tout mon pouvoir le derrière de la barque contre le rocher, puis, saisissant à la hâte mon arbalète, je m'élance sur le rocher uni, et d'un vigoureux coup de

meiner Bande,
und stand am Steuerruder,
und fuhr hin redlich;
doch schielte ich seitwärts,
wo lag mein Schießzeug.
und ich merkte
scharf
am Ufer umher,
wo sich aufthäte
ein Vortheil
zum Entspringen.
Und wie ich gewahre
eines Felsenriffs,
das abgeplattet vorsprang in den See.
Fischer. Ich kenne es, es ist
am Fuß des großen Axen;
doch ich achte es nicht
für möglich —
so gar steil geht es an —
es abzureichen springend vom Schiffe.
Tell. ... schrie ich den Knechten
zuzugehen handlich,
bis wir kämen
vor die Felsenplatte;
das Ärgste, rief ich,
sei überstanden dort.
Und als freischubend
wir sie bald erreicht,
flehe ich an die Gnade Gottes,
und angestemmt
mit allen Leibeskräften,
drückte ich
den hintern Gransen
an die Felswand hin.
Jetzt, fassend schnell mein Schießzeug,

de mes liens,
et je me-tenais près-du gouvernail,
et j'avançais bravement; [côté
toutefois je regardais-furtivement de-
où était mon instrument-de-tir (arme),
et j'observais
d'un-regard-perçant (attentivement)
au rivage tout-autour,
où s'ouvrirait (se présenterait;
un avantage (un lieu favorable)
pour m'élancer.
Et comme je m'aperçois
d'un (j'aperçus un) récif-de-roc
qui applati s'avancait dans le lac...
Le PÊCHEUR. Je le connais, il est
au pied du grand Axen;
mais je ne l'estime pas
pour possible —
tellement ardu il monte —
de l'atteindre en sautant du vaisseau.
TELL. je criai aux valets
d'y-mettre-la-main vaillamment
jusqu'à ce que nous vinssions
devant la dalle-du-rocher
que le pire, leur criai-je,
était surmonté là.
Et quand, ramant-avec-force,
nous l'eûmes bientôt atteint,
j'implore la clémence de Dieu,
et appuyant
de toutes les forces-de-mon-corp^e,
je presse (pousse)
le gaillard d'-arrière
contre le mur-du-rocher. [arme,
Alors, saisissant promptement mon

Hochspringend auf die Platte ¹ mich hinauf,
 Und mit gewalt'gem Fußstoß hinter mich
 Schleudr' ich das Schifflein in den Schlund der Wasser —
 Dort mag's, wie Gott will, auf den Wellen treiben!
 So bin ich hier, gerettet aus des Sturms
 Gewalt und aus der schlimmeren ² der Menschen.

Fischer.

Tell, Tell, ein sichtbar Wunder hat der Herr
 An Euch gethan; kaum glaub' ich's meinen Sinnen —
 Doch saget, wo gedenket Ihr jezt hin?
 Denn Sicherheit ist nicht für Euch, wofern
 Der Landvogt lebend diesem Sturm entkommt.

Tell.

Ich hört' ihn sagen, da ich noch im Schiff.
 Gebunden lag, er wollt' bei Brunnen ³ landen,
 Und über Schwytz nach seiner Burg mich führen. —

Fischer.

Will er den Weg dahin zu Lande nehmen?

Tell.

Er denkt's.

pied je repousse la barque dans l'abîme des eaux, où elle peut flotter au gré de Dieu. Pour moi, me voici sauvé de la violence de l'orage et de la violence plus dangereuse encore des hommes.

LE PÊCHEUR. Tell, Tell, le Seigneur a fait pour vous un miracle visible. A peine puis-je en croire mes sens. Mais, dites-moi, où comptez-vous aller maintenant? Car il n'y a plus de sécurité pour vous, si le bailli échappe à la tempête.

TELL. Je lui ai entendu dire, lorsque j'étais encore enchaîné sur le bateau, qu'il voulait débarquer à Brunnen, et me conduire à son château en passant par Schwytz.

LE PÊCHEUR. Veut-il s'y rendre par terre?

TELL. C'était son intention.

schwinge ich mich selbst hinauf
auf die Platte,
hochaußspringend,
und schleudere hinter mir
mit gewaltigem Fußstoß
das Schiffein
in den Schlund der Wasser.

Dort mag es treiben auf den Wellen,
wie Gott will!

So bin ich hier,
gerettet aus der Gewalt des Sturm's
und aus der Schlimmern
der Menschen.

Fischer.

Tell, Tell,

der Herr hat gethan an Euch
ein sichtbar Wunder;
kaum glaub' ich's
meinen Sinnen!

Doch, saget,
wohin gebent Ihr jetzt?

Denn es ist nicht Sicherheit für Euch,
wofern der Landvogt
entkommt lebend diesem Sturm.

Tell.

Ich hörte ihn sagen,
da ich noch lag gebunden
auf dem Schiff, er wollte landen
bei Brunnen, und mich führen
über Schwyz nach seiner Burg.

Fischer.

Will er nehmen den Weg
dahin zu Lande?

Tell.

Er denkt es.

je m'élançai moi-même
sur la dalle
d'un-grand-bond,
et je lance derrière moi
d'un vigoureux coup-de-pied
la petite-barque
dans le gouffre des eaux.

Là il peut flotter sur les vagues
comme Dieu le veut (au gré de Dieu)!

Ainsi me voilà ici,
sauvé de la puissance de la tempête
et de celle, plus dangereuse,
des hommes.

Le PÊCHEUR.

Tell, Tell!

le Seigneur a fait sur vous
un visible miracle;
à-peine en crois-je (en puis-je croire
mes sens!

Mais, dites moi,
où comptez-vous aller maintenant?

Car il n'y a pas de sûreté pour vous,
au-cas-où le bailli
échappe vivant à cette tempête.

TELL.

Je l' (lui) entendis dire,
lorsque j'étais encore lié
sur la barque, qu'il voulait aborder
à Brunnen, et me conduire [teau.
en-passant-par Schwytz à son châ-

Le PÊCHEUR.

Veut-il prendre le chemin
vers-ce-lieu (s'y rendre) par terre?

TELL.

Il le pense (c'est son intention).

Fischer.

O, so verbergt Euch ohne Säumen!
Nicht zweimal hilft Euch Gott aus seiner Hand.

Tell.

Nennt mir den nächsten Weg nach Arth¹ und Küssnacht!

Fischer.

Die offene Straße zieht sich über Steinen;
Doch einen kürzern Weg und heimlichern
Kann Euch mein Knabe über Lowerz² führen.

Tell (gibt ihm die Hand).

Gott lohn' Euch eure Gutthat. Lebet wohl!

(Geht und kehrt wieder um.)

—Habt Ihr nicht auch im Rütli mit geschworen?
Mir dünkt, man nannt' Euch mir—

Fischer.

Ich war dabei
Und hab' den Eid des Bundes mit beschworen.

Tell.

So eilt nach Bürglen, thut die Lieb' mir an!
Mein Weib verzagt um mich; verkündet ihr,
Daß ich gerettet sei und wohl geborgen.

LE PÊCHEUR. Oh! alors, cachez-vous sans retard. Dieu ne vous délivrera pas deux fois de ses mains.

TELL. Indiquez-moi le chemin le plus court pour aller à Arth et à Küssnacht.

LE PÊCHEUR. La grande route passe par Steinen. Mais mon fils, en prenant un sentier plus court et peu connu, pourra vous conduire par Lowerz.

TELL lui donne la main. Que le ciel vous récompense de votre bonne action! Adieu. (*Il s'éloigne et revient.*) N'avez-vous pas aussi prêté serment au Rütli? Il me semble avoir entendu prononcer votre nom.

LE PÊCHEUR. j'y étais, et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL. Eh bien! allez à Burglen; rendez-moi ce service. Ma femme est inquiète de moi; dites-lui que je suis délivré et en sûreté.

Fischer.

O, so verbergt Euch
ohne Säumen!
Gott hilft Euch nicht
zweimal aus seiner Hand.

Tell.

Nenn mir
den nächsten Weg
nach Arth und Rüssnacht.

Fischer.

Die offene Strasse
zieht sich über Steinen;
doch mein Knabe
kann Euch führen
einen kürzern Weg
und heimlicher:
über Lowerz.

Tell gibt ihm die Hand.

Gott lohne Euch
Eure Guttat!
Lebt wohl.

Geht und seht wieder um.

Habt Ihr nicht auch mitgeschworen
im Rütli. Es dünkt mir,
man nannte Euch mir.

Fischer. Ich war dabei
und habe mitgeschworen
den Eid des Bundes.

Tell.

So eilt nach Bürglen,
thut mir die Lieb' an!
Mein Weib verzagt um mich;
verkündet ihr,
daß ich sei gerettet
und wohl geborgen.

Le PÊCHEUR.

Oh! en-ce-cas cachez-vous
sans retard!
Dieu ne vous aide (aidera) pas
deux-fois à vous sauver de sa main.

TELL.

Nommez moi
le plus proche (court) chemin
d'Arth et de Kussnacht.

Le PÊCHEUR.

La route ouverte (grande route)
se tire (passe) par Steinen;
mais mon garçon
peut vous conduire
par un plus court chemin
et plus secret
en-passant-par Lowerz.

TELL lui donne la main.

Que Dieu vous paye
votre bonne-action!
Vivez bien (adieu)!

Il part et revient sur ses pas.

N'avez-vous pas aussi prêté-serment
au Rutli? Il me semble
qu'on vous nommât à moi.

Le PÊCHEUR. J'y étais
et j'ai prêté avec les autres
le serment de l'alliance.

TELL.

Alors courez-à Burglen,
faites-moi cette amitié (plaisir)!
Ma femme se-désole pour moi;
annoncez-lui
que je suis sauvé
et bien à-l'abri (en sûreté).

Fischer.

Doch wohin sag' ich ihr, daß Ihr gestoh'n?

Tell.

Ihr werdet meinen Schwäher¹ bei ihr finden
Und andre, die im Rütli mit geschworen —
Sie sollen wacker sein und gutes Muths;
Der Tell sei frei und seines Armes mächtig;
Bald werden sie ein Weitreß von mir hören.

Fischer.

Was habt Ihr im Gemüth? Entdeckt mir's frei!

Tell.

Ist es gethan, wird's auch zur Rede kommen.

(Geht ab.)

Fischer.

Zeig' ihm den Weg, Jenni — Gott steh' ihm bei!
Er führt's zum Ziel, was er auch unternommen.

(Geht ab.)

LE PÊCHEUR. Où lui dirais-je que vous vous êtes retiré?

TELL. Vous trouverez chez elle mon beau-père et d'autres conjurés du Rutli. Dites-leur qu'ils aient bon courage, que Tell est sauvé et que son bras est libre. Bientôt ils entendront parler de moi.

LE PÊCHEUR. Que méditez-vous? dites-le-moi franchement.

TELL. Quand cela sera fait, on en parlera. (Il sort.)

LE PÊCHEUR. Montre-lui le chemin, Jenny. Que Dieu soit avec lui! Quoi qu'il entreprenne, il en viendra à bout! (Il sort.)

F i s c h e r. Doch wohin sage ich Ihr
daß Ihr geflohen?

T e l l. Ihr werdet finden bei ihr
meinen Schwäher,
und Andere, die mitgeschworen
im Rütli.

Sie sollen sein
wacker und gutes Muthes;
der Tell sei frei
und mächtig seines Armes;
bald werden sie hören
ein Weiteres
von mir.

F i s c h e r. Was habt Ihr
im Gemüth?

Entdeckt mir's frei.

T e l l. Ist es gethan,
wird es kommen zur Rede.

Geht ab.

F i s c h e r.

Zeige ihm den Weg, Jenni.

Gott steh' ihm bei!

Was er auch unternommen,
er führt es
zum Ziele.

Geht ab.

Le PÊCHEUR. Mais où lui dis-(dirai-)je
que vous avez fui (vous êtes retiré)?

T E L L. Vous trouverez chez elle
mon beau-père, [ment
et d'autres qui aussi ont prêté-ser-
au Rutli.

Ils doivent être (qu'ils soient)
confiants et de (et qu'ils aient) bon
que Tell est libre, [courage;
et maître de son bras;
bientôt ils entendront [velies)
quelque chose d'ultérieur (des nou-
de moi (à mon sujet).

Le PÊCHEUR. Qu'avez-vous [vous)?
dans votre pensée (que méditez-
Découvrez-le moi franchement.

T E L L. Quand ce sera fait, [lera).
cela viendra au discours (on en par-
Il part.

Le PÊCHEUR.

Montre-lui le chemin, Jenni.

Que Dieu l'aide!

Quoi qu'il ait entrepris,
il le conduit (conduira)
au but (il l'exécutera).

Il part.

Zweite Scene.

Goethof zu Attinghausen.

Der Freiherr, in einem Armjeffel, sterbend. Walther Fürst,
Stauffacher, Melchthal und Baumgarten, um ihn
beschäftigt. Walther Tell, knieend vor dem Sterbenden.

Walther Fürst.

Es ist vorbei mit ihm, er ist hinüber.

Stauffacher.

Er liegt nicht wie ein Todter — Seht, die Feder
Auf seinen Lippen regt sich! Ruhig ist
Sein Schlaf, und friedlich lächeln seine Züge.

(Baumgarten geht an die Thüre und spricht mit jemand.)

Walther Fürst (zu Baumgarten).

Wer ist's?

Baumgarten (kommt zurück).

Es ist Frau Hedwig, Eure Tochter;
Sie will Euch sprechen, will den Knaben seh'n.

(Walther Tell richtet sich auf.)

SCÈNE II.

Une salle du château d'Attinghausen.

LE BARON, dans un fauteuil, mourant. WALTHER FURST,
STAUFFACHER, MELCHTHAL et BAUMGARTEN, empressés
autour de lui. WALTHER TELL, à genoux devant lui.

WALTHER FURST. C'en est fait de lui; il n'est plus.

STAUFFACHER. Il n'a pas l'air d'un mort... Voyez, la plume que
j'approche de ses lèvres remue. Son sommeil est tranquille et ses
traits sont paisibles et souriants. (Baumgarten va vers la porte
et parle à quelqu'un.)

WALTHER FURST, à Baumgarten. Qui est-ce?

BAUMGARTEN. C'est votre fille Hedwig qui veut vous parler et voir
son enfant. (Walther Tell se lève.)

3weite Scene.

DEUXIÈME SCÈNE.

Edelhof zu Attinghausen.

Manoir à (d') Attinghausen

Der Freiherr, in einem Armisessel,
stehend. Walther Fürst, Stauffacher,
Melchthal und Baumgarten,
beschäftigt um ihn.
Walther Tell, knieend
vor dem Sterbenden

Le BARON, assis dans un fauteuil,
mourant. WALTHER FURST, STAUFFACHER,
MELCHTHAL et BAUMGARTEN,
occupés autour de lui.
WALTHER TELL, agenouillé
devant le mourant.

Walther Fürst.
Es ist vorbei mit ihm,
er ist hinüber.
Stauffacher.
Er liegt nicht wie ein Toter.
Seht, die Feder auf seinen Lippen
regt sich!
Sein Schlaf ist ruhig,
und seine Züge lächeln
friedlich.

Baumgarten geht an die Thür
und spricht mit Jemand.

Walther Fürst zu Baumgarten.
Wer ist's?
Baumgarten kommt zurück.
Es ist Frau Hedwig,
Eure Tochter;
sie will euch sprechen,
will sehen den Knaben.
Walther Tell richtet sich auf.

WALTHER FURST.
C'est passé avec (c'en est fait de) lui,
il est au-delà (il est mort.)
STAUFFACHER.
Il est-étendu non comme un mort.
Voyez, la plume posée sur ses lèvres
remue!
Son sommeil est calme,
et ses traits sourient
paisiblement.

BAUMGARTEN va à (s'avance vers) la porte
et parle avec (à) quelqu'un.

WALTHER FURST à BAUMGARTEN.
Qui est-ce (Qui est là)?
BAUMGARTEN revient.
C'est dame Hedwig,
votre fille;
elle veut vous parler,
elle veut voir le garçon (son fils).
WALTHER TELL se redresse.

Walther Fürst.

Kann ich sie trösten? Hab' ich selber Trost?
Häuft alles Leiden sich auf meinem Haupt?

Hedwig (hereindringend).

Wo ist mein Kind? Laßt mich, ich muß es seh'n —

Stauffacher.

Laßt Euch! Bedenkt, daß Ihr im Haus des Todes —

Hedwig (kürzt auf den Knaben).

Mein Wälsky! O, er lebt mir!

Walther Tell (hängt an ihr).

Arme Mutter!

Hedwig.

Ist's auch gewiß? Bist du mir unverletzt?

(Betrachtet ihn mit ängstlicher Sorgfalt.)

Und es ist möglich? Konnt' er auf dich zielen?
Wie konnt' er's? O, er hat kein Herz — Er konnte
Den Pfeil abdrücken auf sein eignes Kind!

Walther Fürst.

Er that's mit Angst, mit schmerzzerrißner Seele;
Gegrungen that er's, denn es galt das Leben.

WALTHER FURST. Puis-je la consoler? Ai-je moi-même des consolations? Tous les malheurs ne s'amassent-ils pas sur ma tête?

HEDWIG, *entrant*. Où est mon enfant? Laissez-moi, je veux le voir.

STAUFFACHER. Remettez-vous! songez que vous êtes dans la maison de la mort.

HEDWIG *se précipite vers l'enfant*. Mon Walther! Oh! il vit.

WALTHER TELL, *dans les bras de sa mère*. Ma pauvre mère!

HEDWIG. Est-ce bien sûr? N'es-tu pas blessé? (*Elle regarde avec anxiété.*) Est-il possible? A-t-il pu tirer sur toi? Comment l'a-t-il pu? Oh! il n'a point de cœur... Lancer une flèche sur la tête de son propre enfant.

WALTHER FURST. Il l'a fait avec angoisse, avec une douleur qui lui déchirait l'âme, il l'a fait malgré lui, car il y allait de la vie.

Walt her Fürst.

Kann ich sie trösten?

Habe ich selber

Trost?

Häuft sich

alles Leiden

auf meinem Haupt?

Hedwig hereinbringend.

Wo ist mein Kind?

Ruft mich.

ich muß es sehen.

Stauffacher.

Habt Euch! Bebenet

daß Ihr

im Haus des Todes...

Hedwig stürzt auf den Knaben.

Wein Wälsky! o, er lebt mir!

Walt her Tell hängt an ihr.

Arme Mutter!

Hedwig.

Ist's auch gewiß?

Bist du mir unverletzt?

Betrachtet ihn

mit ängstlicher Sorgfalt.

Und ist es möglich?

Könnte er zielen auf dich?

O, er hat kein Herz!

Er konnte abdrücken den Pfeil
auf sein eignes Kind!

Walt her Fürst.

Er that es mit Angst,
mit schmerzzerrißener Seele:
er that es gezwungen,
denn es galt das Leben.

WALTHER FURST.

Puis-je la consoler?

Ai-je moi-même

de la consolation?

Ne s'accumule-t-il *pas*

toute souffrance (tous les maux)
sur ma tête?

HEDWIG pénétrant-a-l'intérieur.

Où est mon enfant?

Laissez-moi,

je dois le voir (il faut que je le voie).

STAUFFACHER.

Remettez-vous. Songez,

que vous *êtes*

dans-la maison de la mort.

HEDWIG se jette sur l'enfant.

Mon Gauthier! oh! il me vit!

W. TELL est-suspendu à elle (à son cou).

Pauvre mère!

HEDWIG.

Est-ce aussi (bien) sûr?

M'es-tu *conservé* sain-et-sauf?

Elle le considere

avec une inquiette sollicitude.

Et est-ce possible?

A-t-il pu viser sur toi (te viser)?

Oh! il n'a pas-de cœur!

Il a pu décocher le trait
sur (contre) son propre enfant!

WALTHER FURST.

Il l'a-fait avec angoisse,
d'un cœur déchiré-par-la-douleur;
il l'a-fait contraint,
car cela valait (il y allait de) la vie.

Hedwig.

O, hätt' er eines Vaters Herz, eh' er's
Gethan, er wäre tausendmal gestorben!

Stauffacher.

Ihr solltet Gottes gnäd'ge Schickung preisen,
Die es so gut gelenkt —

Hedwig.

Kann ich vergessen,
Wie's hätte kommen können? — Gott des Himmels!
Und lebt' ich achtzig Jahr' — ich seh' den Knaben ewig
Gebunden steh'n, den Vater auf ihn zielen,
Und ewig fliegt der Pfeil mir in das Herz.

Melchthal.

Frau, wüßtet Ihr, wie ihn der Bogt gereizt!

Hedwig.

O, rohes Herz der Männer! Wenn ihr Stolz
Beleidigt wird, dann achten sie nichts mehr;
Sie setzen in der blinden Wuth des Spiels
Das Haupt des Kindes und das Herz der Mutter!

Baumgarten.

Ist Eures Mannes Loos nicht hart genug.

HEDWIG. Oh! s'il avait eu un cœur de père, avant de s'y résoudre il serait mort mille fois.

STAUFFACHER. Vous devriez louer la providence de Dieu qui a conduit tout si heureusement.

HEDWIG. Puis-je oublier ce qui aurait pu arriver? Dieu du ciel! Quand je vivrais quatre-vingts ans! je vois toujours cet enfant enchaîné, son père qui tire sur lui, et toujours ce trait me traverse le cœur.

MELCHTHAL. Si vous saviez comme le bailli l'a irrité!

HEDWIG. O cœur insensible des hommes! Quand leur orgueil est blessé, ils ne connaissent plus rien; dans leur aveugle fureur, ils jouent la tête d'un enfant et le cœur d'une mère.

BAUMGARTEN. Le sort de votre mari n'est-il pas déjà assez cruel.

Hedwig.

O, hätte er
das Herz eines Vaters,
er wäre gestorben tausendmal,
ehe er es hätte gethan!

Stauffacher.

Ihr solltet preisen
die weise Schickung Gottes,
die es hat so gut gelenkt.

Hedwig.

Kann ich vergessen,
wie es hätte können kommen?
Gott des Himmels!

und lebte ich
achtzig Jahre,
ich sehe ewig
den Knaben stehen
gebunden, den Vater zielen auf ihn,
und der Pfeil fliegt mir
ewig in das Herz.

Melchthal.

Frau, wißt Ihr
wie der Vogt ihn hat gereizt!

Hedwig.

O rohes Herz der Männer!
Wenn ihr Stolz wird beleidigt,
dann achten sie
nichts mehr;
in der blinden Wuth des Spiels
setzen sie
das Haupt des Kindes
und das Herz der Mutter.
Baumgarten.
Ist das Loos Eures Mannes
nicht hart genug,

HEDWIG.

Oh! eut-il (s'il avait)
le cœur d'un père,
il serait mort mille-fois,
avant-qu'il ne l'eût fait!

STAUFFACHER.

Vous devriez glorifier
la sage providence de Dieu,
qui a cela si bien dirigé.

HEDWIG.

Puis-je oublier
comment cela aurait pu arriver?
Dieu du ciel!

et vivrais-je (quand je vivrais)
quatre-vingts ans,
je vois éternellement
le garçon (l'enfant) se-tenir-là
enchaîné, et le père viser sur lui,
et le trait vole à moi
éternellement dans le cœur!

MELCHTHAL.

Femme, saviez-vous (si vous saviez),
comme le bailli l'a irrité (provoqué)!

HEDWIG.

O cruel cœur des hommes!
Quand leur orgueil est offensé,
alors ils n'estiment (ne respectent)
plus rien;
dans l'aveugle fureur du jeu
ils mettent-en-jeu (ils risquent)
la tête de l'enfant
et le cœur de la mère.

BAUMGARTEN.

Est-ce que le sort de votre époux
n'est pas assez dur,

Daß Ihr mit schwerem Tadel ihn noch kränzt?
Für seine Leiden habt Ihr kein Gefühl?

Hedwig

(kehrt sich nach ihm um und sieht ihn mit einem großen Blick an).

Hast du nur Thränen für des Freundes Unglück?

— Wo waret ihr, da man den Treflichen

In Bande schlug? Wo war da eure Hülfe?

Ihr sahet zu, ihr ließt das Gräßliche gescheh'n;

Geduldig littet ihr's, daß man den Freund

Aus eurer Mitte führte—Hat der Tell

Auch so an euch gehandelt? Stand er auch

Bedauernd da, als hinter dir die Reiter

Des Landvogts drangen, als der wüth'ge See

Vor dir erbrauste? Nicht mit müß'gen Thränen

Beklagt' er dich, in den Nachen sprang er, Weib

Und Kind vergaß er und befreite dich—

Walther Fürst.

Was konnten wir zu seiner Rettung wagen,

Die kleine Zahl, die unbewaffnet war!

sans que vous y ajoutiez encore vos amers reproches? N'avez-vous point de pitié de ses souffrances?

HEDWIG *se retourne vers lui et lui lance un regard sévère.* Et toi, n'as-tu que des larmes pour le malheur de ton ami? Où étiez-vous quand on a chargé de liens le meilleur des hommes? Quel secours lui avez-vous donné? Vous avez vu la violence, et vous l'avez laissé s'accomplir; vous avez souffert patiemment qu'on enlevât votre ami du milieu de vous. Est-ce ainsi que Tell a agi envers vous? Est-il resté là à te plaindre, lorsque tu avais derrière toi les cavaliers du bailli qui te poursuivaient, lorsque devant toi mugissait le lac furieux? Ce n'est point par de vaines larmes qu'il t'a plaint. Non, il s'est élancé dans le canot, il a oublié femme et enfants, et t'a sauvé.

WALTHER FÜRST. Que pouvions-nous faire pour le délivrer, nous, en si petit nombre et sans armes?

daß Ihr ihn kränkt
noch mit schwerem Fabel?
Habt Ihr kein Gefühl
für seine Leiden?

Sebwig kehrt sich um nach ihm,
und sieht ihn an mit einem großen Blick.

Hast du nur Thränen
für das Unglück des Freundes?

Wo waret ihr,
da man schlug in Banden
den Trefflichen?

Wo war da eure Hülfe?

Ihr sahet zu,
ihr ließt geschehen
das Gräßliche;
ihr littet es geduldig,
daß man führte den Freund
aus eurer Mitte!

Der Tell hat er auch so gehandelt
an euch?

Stand er auch da bebauernd,
als hinter dir drangen
die Reiter des Landvogts,
als vor dir erbraus'te
der wüthige See?

Nicht mit müßigen Thränen
beseigte er dich;
er sprang in den Nachen,
er vergaß Weib und Kind
und befreite dich.

Walthër Fürst.

Was konnten wir, die kleine Zahl,
die war unbewaffnet,
wagen zu seiner Rettung?

dè-ce-que (pour que) vous le blessez
encore avec (par) un dur reproche?
N'avez-vous aucune compassion
pour ses souffrances à lui?

HEDWIG se retourne vers lui
et le regarde d'un grand regard (avec surprise).

As-tu seulement des larmes
pour le malheur de l' (de ton) ami?
Où étiez-vous, [geait de fers)
quand on jetait dans des liens (char-
le brave?

Où était alors votre secours?
Vous regardiez faire,
vous laissiez s'accomplir
la chose-affreuse;
vous souffriez patiemment cela, sa-
qu'on emmenât l'ami [voir.
de votre milieu!

Tell a-t-il aussi ainsi agi
envers vous?

Se-tenait-il aussi là compatissant,
quand derrière toi se-pressaient
les cavaliers du bailli,
quand devant toi mugissait
le lac furieux? [ses (stériles) larmes
Ce n'est pas avec (en versant) d'oiseu-
qu'il te plaignait;
il sauta dans la barque,
il oublia femme et enfants
et te délivra.

WALTHER FURST. [nombre,
Que pouvions nous, le (en si) petit
qui était (étions) sans-armes,
risquer pour sa délivrance?

Hedwig (wirft sich an seine Brust).

O Vater! Und auch du hast ihn verloren!
 Das Land, wir alle haben ihn verloren!
 Uns allen fehlt er, ach, wir fehlen ihm!
 Gott rette seine Seele vor Verzweiflung!
 Zu ihm hinab ins öde Burgverließ
 Dringt keines Freundes Trost — Wenn er erkrankte!
 Ach, in des Kerkers feuchter Finsterniß
 Muß er erkranken, — Wie die Alpenrose
 Bleicht und verkümmert in der Sumpfesluft,
 So ist für ihn kein Leben als im Licht
 Der Sonne, in dem Balsamstrom der Lüfte.
 Gefangen! Er! Sein Athem ist die Freiheit,
 Er kann nicht leben in dem Hauch der Grüste.

Stauffacher.

Beruhigt Euch! Wir alle wollen handeln,
 Um seinen Kerker aufzuthun.

Hedwig.

Was könnt ihr schaffen ohne ihn? — So lang
 Der Tell noch frei war, ja, da war noch Hoffnung,

HEDWIG *se jette dans les bras de son père.* O mon père! et toi aussi tu l'as perdu, et le pays, et nous tous nous l'avons perdu! Il nous manque à tous, hélas! et nous lui manquons, à lui! Que Dieu préserve son âme du désespoir! Pas un ami ne lui portera quelque consolation dans les profondeurs de son cachot! S'il devenait malade!... Hélas! dans l'humide obscurité de sa prison il sera malade. La rose des Alpes pâlit et se fane dans l'air des marécages: ainsi pour lui, il n'y a de vie qu'à la lumière du soleil et au souffle embaumé de l'air. Prisonnier, lui? il ne respire que la liberté; il ne peut vivre dans les vapeurs d'un souterrain.

STAUFFACHER. Calmez-vous: nous travaillerons tous à ouvrir sa prison.

HEDWIG. Que pouvez-vous faire sans lui? Aussi longtemps que Tell fut libre, il y avait encore de l'espoir; l'innocence avait encore

Hedwig wirft sich an seine Brust.

O Vater, und du auch

hast ihn verloren! [ren]

das Land, wir alle haben ihn verlo-

er fehlt uns allen, ach!

wir fehlen ihm,

Gott rette seine Seele

vor Verzweiflung!

Der Trost seines Freundes

bringt zu ihm hinab

in das öde Burgverließ.

Wenn er erkrankte!

Ach! er muß erkranken

in der feuchten Finsterniß

des Kerkers!

Wie die Alpenrose

bleicht und verkümmert

in der Sumpfesluft,

so ist kein Leben für ihn

als im Licht der Sonne,

im Balsamstrom

der Lüfte.

Gefangen! er!

Die Freiheit ist sein Athem;

er kann nicht leben

in dem Hauche

der Gräfte.

Stauffer. Beruhigt Euch!

Wir alle wollen handeln

um aufzuthun seinen Kerker.

Hedwig.

Was könnt ihr schaffen

ohne ihn?

So lang der Tell noch frei war,

ja, da war noch

HEDWIG se jette sur sa poitrine.

O mon père, et toi aussi

tu l'as perdu!

le pays, nous tous l'avons perdu!

il manque à nous tous, hélas!

nous manquons à lui!

Que Dieu sauve son âme

du désespoir!

La consolation d'aucun ami

ne pénétre jusqu'à lui en-descendant

dans le désert cachot-du-château.

S'il tombait-malade!

Hélas! il doit tomber-malade

dans l'humide obscurité

de la prison.

De-même-que la rose-des-Alpes

pâlit et dépérit

dans l'atmosphère-du-marécage,

de-même il n'y a pas de vie pour lui

ailleurs qu'à-la lumière du soleil,

et dans-le torrent-embraumé

des airs.

Captif! lui!

La liberté est sa respiration;

il ne peut pas vivre

dans le souffle (dans les vapeurs)

des caveaux (souterrains).

STAUFFACHER. Tranquillisez-vous!

Nous tous voulons agir

pour ouvrir sa prison.

HEDWIG.

Que pouvez-vous faire

sans lui?

[core libre

Aussi longtemps que Tell était en-

sans-doute, alors il-y-avait encore

Da hatte noch die Unschuld einen Freund,
 Da hatte einen Helfer der Verfolgte,
 Euch alle rettete der Tell — Ihr alle
 Zusammen könnt nicht seine Fesseln lösen!

(Der Freiherr erwacht.)

Baumgarten.

Er regt sich, still!

Attinghausen (sich aufrichtend).

Wo ist er?

Stauffacher.

Wer?

Attinghausen.

Er fehlt mir,
 Verläßt mich in dem letzten Augenblick!

Stauffacher.

Er meint den Junker — Schickte man nach ihm?

Walther Fürst.

Es ist nach ihm gesendet — Tröstet Euch!

Er hat sein Herz gefunden, er ist unser.

Attinghausen.

Hat er gesprochen für sein Vaterland?

Stauffacher.

Mit Selbstenkühnheit.

un ami, et l'opprimé un défenseur. Tell vous eût tous délivrés,
 vous tous réunis ne pouvez rompre ses fers! (*Le baron se réveille.*)

BAUMGARTEN. Il remue, silence!

ATTINGHAUSEN, *se relevant*. Où est-il?

STAUFFACHER. Qui?

ATTINGHAUSEN. Il me manque, il m'abandonne au dernier moment.

STAUFFACHER. Il veut parler du jeune gentilhomme. L'a-t-on envoyé chercher?

WALTHER FÜRST. On a envoyé après lui. Consolez-vous, il a écouté la voix de son cœur, il est à nous.

ATTINGHAUSEN. A-t-il parlé pour sa patrie?

STAUFFACHER. Avec un courage héroïque.

Hoffnung,
da hatte die Unschuld
noch einen Freund,
da hatte der Verfolgte
einen Helfer.
Der Tell rettete Euch alle !
Ihr alle zusammen
könnt nicht lösen
seine Fesseln.

Der Freiherr erwacht

Baumgarten.
Er regt sich, still !
Attinghausen sich aufrichtend.
Wo ist er ?
Stauffacher. Wer ?
Attinghausen.
Er fehlt mir,
verläßt mich
im letzten Augenblick.
Stauffacher.
Er meint
den Junker !
Schickte man nach ihm ?
Walther Fürst.
Es ist gesendet nach ihm. —
Tröstet Euch !
Er hat gefunden sein Herz,
er ist unser.
Attinghausen.
Hat er gesprochen
für sein Vaterland ?
Stauffacher.
Mit Selbstenthauptung.

de l'espoir,
alors l'innocence avait
encore un ami,
alors l'homme persécuté avait
un aide (sauveur).
Tell vous sauverait tous !
Vous tous ensemble
ne pouvez pas délier
ses chaînes.

Le baron s'éveille.

BAUMGARTEN.
Il remue, silence !
ATTINGHAUSEN se redressant.
Où est-il ?
STAUFFACHER. Qui ?
ATTINGHAUSEN.
Il me manque,
m'abandonne
au dernier moment !
STAUFFACHER.
Il pense (veut dire)
le jeune-gentilhomme (Rudenz).
A-t-on envoyé après lui ?
WALTHER FÜRST.
Il est (on a) envoyé après lui. —
Consolez-vous !
il a trouvé son cœur,
il est nôtre (revenu à nous).
ATTINGHAUSEN.
A-t-il parlé
pour sa patrie ?
STAUFFACHER.
Avec l'audace-d'un-héros.

Attinghausen.

Warum kommt er nicht,
Um meinen letzten Segen zu empfangen?
Ich fühle, daß es schnell mit mir endet.

Stauffacher.

Nicht also, edler Herr! Der kurze Schlaf
Hat Euch erquickt, und hell ist Euer Blick.

Attinghausen.

Der Schmerz ist Leben, er verließ mich auch.
Das Leiden ist, so wie die Hoffnung, aus.

(Er bemerkt den Knaben.)

Wer ist der Knabe?

Walther Fürst.

Segnet ihn, 'o Herr!

Er ist mein Enkel und ist vaterlos.

(Hedwig sinkt mit dem Knaben vor dem Sterbenden nieder.)

Attinghausen.

Und vaterlos laß ich euch alle
Zurück — Weh mir, daß meine letzten Blicke
Den Untergang des Vaterlands geseh'n!
Muß ich des Lebens höchstes Maß erreichen,
Um ganz mit allen Hoffnungen zu sterben!

ATTINGHAUSEN. Pourquoi ne vient-il pas recevoir ma dernière bénédiction? Je sens que ma fin approche rapidement.

STAUFFACHER. Non, mon noble seigneur, ce court sommeil vous a ranimé, et votre œil est brillant.

ATTINGHAUSEN. La douleur c'est la vie; elle aussi m'a abandonné; mes souffrances sont finies, comme mes espérances. (*Il aperçoit l'enfant.*) Quel est cet enfant?

WALTHER FÜRST. Bénissez-le, seigneur. C'est mon petit-fils, et il n'a plus de père! (*Hedwig tombe à genoux avec l'enfant devant le mourant.*)

ATTINGHAUSEN. Et je vous laisse tous sans père, tous. Hélas! mes derniers regards ont vu la ruine de la patrie! Devais-je donc arriver à la dernière limite de la vie pour mourir avec toutes mes espérances!

Attinghausen.

Warum kommt er nicht
um zu empfangen
meinen letzten Segen?

Ich fühle, daß es endet
schleunig mit mir.

Stauffacher.

Nicht so,
edler Herr!

der kurze Schlaf hat Euch erquickt,
und Euer Blick ist hell.

Attinghausen.

Der Schmerz ist Leben:

er verließ mich auch
Das Leiden ist aus,
so wie die Hoffnung.

Er bemerkt den Knaben.

Wer ist der Knabe?

Walther Fürst.

Segnet ihn, o Herr!

Er ist mein Enkel,
und ist vaterlos.

Hedwig sinkt nieder
mit dem Knaben vor dem Sterbenden.

Attinghausen.

Und ich laße euch zurück alle,
alle vaterlos.

Weh mir,
daß meine letzten Blicke
haben gesehen
den Untergang des Vaterlandes!
Mußte ich erreichen
das höchste Maß des Lebens,
um zu sterben
ganz mit allen Hoffnungen!

ATTINGHAUSEN.

Pourquoi ne vient-il pas
pour recevoir
ma dernière bénédiction?

Je sens que cela finit
promptement avec moi.

STAUFFACHER.

Pas ainsi (il n'en est pas ainsi),
noble seigneur!

ce court sommeil vous a ranimé,
et votre regard est brillant.

ATTINGHAUSEN.

La douleur est *la* vie:
elle m'a abandonné aussi.

La souffrance est finie
ainsi que l'espérance.

Il remarque l'enfant.

Quel est cet enfant?

WALTHER FÜRST.

Bénissez-le, seigneur.

Il est mon petit-fils,
et *il* est sans-père.

Hedwig se-laisse-tomber (s'agenouille)
avec l'enfant devant le moribond.

ATTINGHAUSEN.

Et *moi* je vous laisse tous,
tous sans-père.

Malheur à moi,
de-ce-que mes derniers regards
ont vu

la ruine de la patrie!

Devais-je *donc* atteindre [vie,
la plus haute (grande) mesure de la
pour mourir
tout-à-fait avec toutes les espérances!

Stauffacher (zu Walther Fürst).

Soll er in diesem finstern Kummer schreiden?
Erhellen wir ihm nicht die letzte Stunde
Mit schönem Strahl der Hoffnung? — Edler Freiherr,
Erhebet Euren Geist! Wir sind nicht ganz
Verlassen, sind nicht rettungslos verloren.

Attinghausen.

Wer soll euch retten?

Walther Fürst.

Wir uns selbst. Bernehm't!

Es haben die drei Lände sich das Wort
Gegeben, die Tyrannen zu verjagen.
Geschlossen ist der Bund; ein heil'ger Schwur
Verbindet uns. Es wird gehandelt werden,
Eh' noch das Jahr den neuen Kreis ' beginnt.
Euer Staub wird ruh'n in einem freien Lande.

Attinghausen.

O, saget mir! Geschlossen ist der Bund?

Melchthal.

Am gleichen Tage werden alle drei
Waldstädte sich erheben. Alles ist
Bereit, und das Geheimniß wohlbewahrt

STAUFFACHER, à *Walther Fürst*. Mourra-t-il dans ce profond chagrin? Ne ferons-nous pas luire sur ses dernières heures le beau rayon de l'espérance? Noble baron, revenez de votre abattement, nous ne sommes pas entièrement abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressource.

ATTINGHAUSEN. Et qui vous sauvera?

WALTHER FURST. Nous-mêmes; écoutez. Les trois cantons se sont promis de chasser les tyrans; l'alliance est conclue, un serment sacré nous lie. Avant qu'une nouvelle année recommence son cours, nos projets seront accomplis, et votre poussière reposera sur une terre libre.

ATTINGHAUSEN. Oh! dites-moi, l'alliance est-elle conclue?

MELCHTHAL. Le même jour, les trois cantons se soulèveront. Tout est préparé; et, jusqu'à présent, le secret a été bien gardé, quoi-

Stauffacher zu Walther Fürst.
 Soll er scheiden
 in diesem finstern Kummer?
 Erhellen wir ihm nicht
 die letzte Stunde
 mit schönem Strahl der Hoffnung?
 Edler Freiherr,
 erhebet Euren Geist!
 Wir sind nicht ganz
 verlassen,
 sind nicht ganz verloren.
 Attinghausen.
 Wer soll euch retten?
 Walther Fürst.
 Wir uns selbst.
 Vernehmt. Die drei Lände
 haben sich gegeben das Wort,
 zu verjagen die Tyrannen.
 Der Bund ist geschlossen,
 ein heiliger Schwur verbindet uns.
 Es wird gehandelt werden,
 noch ehe das Jahr
 beginnt den neuen Kreis.
 Euer Staub wird ruhen
 in einem freien Lande.
 Attinghausen
 O, saget mir,
 der Bund ist geschlossen?
 Melchthal.
 Alle drei Balzstädte
 werden sich erheben
 am gleichen Tage.
 Alles ist bereit, und das Geheimniß
 bis jetzt wohl bewahrt,

STAUFFACHER *s'adressant à* WALTHER FÜRST.
 Doit-il quitter-la-vie
 dans ce sombre chagrin?
 Ne lui éclairons (éclairerons)-nous pas
 la (sa) dernière heure
 avec (par) un beau rayon de l'espé-
 Noble baron, [rance?
 relevez votre esprit (âme)!
 Nous ne sommes pas entièrement
 abandonnés, [perdus.
 nous ne sommes pas entièrement
 ATTINGHAUSEN.
 Qui doit vous sauver?
 WALTHER FÜRST.
 Nous nous sauverons nous-mêmes.
 Apprenez. Les trois pays (cantons)
 se sont donné la parole
 de chasser les tyrans.
 L'alliance est conclue,
 un serment sacré nous enchaîne.
 Il sera agi (on agira),
 encore avant-que l'année
 commence le (son) nouveau cercle.
 Votre poussière (vos cendres) repo-
 dans un pays libre. [sera
 ATTINGHAUSEN.
 O dites moi,
 l'alliance est-elle conclue?
 MELCHTHAL. [tons)
 Tous les trois pays-forestiers (can-
 se lèveront
 au (le) même jour.
 Tout est prêt, et le secret
 jusqu'à-présent bien gardé,

Bis jetzt, obgleich viel Hunderte es theilen.
Hohl ist der Boden unter den Tyrannen ;
Die Tage ihrer Herrschaft sind gezählt,
Und bald ist ihre Spur nicht mehr zu finden.

Attinghausen.

Die festen Burgen aber in den Landen ?

Melchthal.

Sie fallen alle an dem gleichen Tag.

Attinghausen.

Und sind die Edlen dieses Bunds theilhaftig ?

Stauffacher.

Wir harren ihres Beistands, wenn es gilt ;
Jetzt aber hat der Landmann nur geschworen.

Attinghausen

(richtet sich langsam in die Höhe, mit großem Erstaunen).

Hat sich der Landmann solcher That verwogen ,
Aus eignen Mittel ohne Hülfe der Edeln ,
Hat er der eignen Kraft so viel vertraut —
Ja, dann bedarf es unsrer nicht mehr ;

que plusieurs centaines de complices le connaissent. Le sol est miné sous les pas des tyrans ; les jours de leur règne sont comptés ; et bientôt on ne trouvera même plus leurs vestiges.

ATTINGHAUSEN. Mais les châteaux-forts qui nous dominent ?

MELCHTHAL. Ils tomberont tous le même jour.

ATTINGHAUSEN. Et les nobles ont-ils pris part à cette alliance ?

STAUFFACHER. Nous comptons, au moment du danger, sur leur secours ; jusqu'à présent, les paysans seuls ont fait serment.

ATTINGHAUSEN *se dresse lentement avec une grande surprise.* Le paysan a-t-il osé entreprendre une telle chose avec ses propres ressources et sans le secours des nobles ! A-t-il tant de confiance dans ses propres forces ? Oh ! alors on n'a plus besoin de nous, et nous

ofgleich viel Hunderte
es theilen.

Der Boden ist hohl
unter den Tyrannen;
die Tage ihrer Herrschaft
sind gezählt,
und ihre Spur ist bald
nicht mehr zu finden.

Attinghausen.

Aber die festen Burgen
in den Landen?

Melchthal.

Sie fallen alle
an dem gleichen Tag.

Attinghausen.

Und die Edlen sind sie
theilhaftig dieses Bundes?

Stauffacher.

Wir harren
ihres Beistandes,
wenn es gilt;
aber jetzt
hat der Landmann nur geschworen.

Attinghausen

richtet sich langsam in die Höhe
mit großem Erstaunen.

Der Landmann hat sich vermogen
solcher That
aus eigenem
Mittel,

ohne Hilfe der Edlen?
hat er so viel vertraut
der eigenen Kraft?

Ja, dann bedarf es nicht mehr
unserer; wir können steigen

quoique beaucoup de centaines de
le partagent. . . *personnes*

Le sol est creux (miné)
sous les *pas des* tyrans;
les jours de leur domination
sont comptés,
et leur trace n'est (ne sera) bientôt
plus à trouver (aura disparu).

ATTINGHAUSEN.

Mais les châteaux forts
dans les pays (cantons)?

MELCHTHAL.

Ils tombent (tomberont) tous
au (le) même jour.

ATTINGHAUSEN.

Et les nobles sont-ils
participant à cette alliance?

STAUFFACHER.

Nous nous-attendons
à avoir leur appui,
lorsque il s'agit (au moment décisif);
mais maintenant (pour le moment)
le paysan seulement a fait-serment.

ATTINGHAUSEN

se dresse lentement dans la hauteur (droit);
avec un grand étonnement.

Le paysan s'est-il avisé
d'une telle action
de son propre
moyen (avec ses seules ressources),
sans le secours des nobles?
s'est-il tant confié
en sa propre force?

Oui, alors il n'est plus besoin
de nous; nous pouvons descendre

Getröstet können wir zu Grabe steigen,
Es lebt nach uns—durch andre Kräfte will
Das Herrliche der Menschheit sich erhalten.

(Er legt seine Hand auf das Haupt des Kindes, das vor ihm auf den
Knieen liegt.)

Aus ¹ diesem Haupte, wo der Apfel lag,
Wird euch die neue bessere Freiheit grünen;
Das Alte stürzt, es ändert sich die Zeit,
Und neues Leben blüht aus den Ruinen.

Stauffacher (zu Walther Fürst).

Seht, welcher Glanz sich um sein Aug' ergießt!
Das ist nicht das Erlöschen der Natur,
Das ist der Strahl schon eines neuen Lebens.

Attinghausen.

Der Adel steigt von seinen alten Burgen,
Und schwört den Städten seinen Bürgereid;
Im Uechtland ² schon, im Thurgau hat's begonnen;
Die edle Bern erhebt ihr herrschend Haupt;
Freiburg ist eine sichere Burg der Freien;
Die rege Zürich waffnet ihre Zünfte
Zum kriegerischen Heer ³—Es bricht die Macht

pouvons sans regret descendre dans la tombe. La dignité de l'homme nous survit et se relèvera par d'autres forces. (*Il pose ses mains sur la tête de l'enfant, qui est à genoux devant lui.*) De la tête de cet enfant, où la pomme fut placée, une nouvelle et meilleure liberté va germer pour nous. Le vieux monde s'écroule, les temps se renouvellent, et une autre vie fleurit sur les ruines.

STAUFFACHER à Walther Fürst. Voyez de quel éclat brille son œil; ce n'est pas là la nature qui s'éteint, c'est le rayon précurseur d'une vie nouvelle.

ATTINGHAUSEN. La noblesse descend de ses anciens châteaux pour prêter aux villes le serment de bourgeoisie. Déjà l'Uechtland, déjà la Turgovie ont commencé; la noble ville de Berne élève sa tête souveraine; Fribourg est l'asile assuré des hommes libres; l'active Zurich arme ses corporations et en fait une troupe guerrière; la

getroffen zu Grabe.

Das Herrliche der Menschheit

lebt nach uns,

will sich erhalten

durch andere Kräfte.

Er legt seine Hand

auf das Haupt des Kindes,

das liegt vor ihm auf den Knien.

Aus diesem Haupte, wo der Apfel lag,

wird euch grünen

die neue heffre Freiheit.

Das Alte stürzt,

die Zeit ändert sich

und neues Leben

blüht aus den Ruinen.

STAUFFACHER zu WALTHER FÜRST.

Seht welcher Glanz

sich ergießt um sein Auge!

Das ist nicht das Erlöschen der Natur,

das ist schon der Strahl

eines neuen Lebens.

ATTINGHAUSEN. Der Adel steigt

von seinen alten Burgen, ..

und schwört den Städten

seinen Bürgereid;

es hat schon begonnen

im Uechtland, im Thurgau;

die edle Bern

erhebt ihr herrschend Haupt;

Freiburg ist die sichere Burg

der Freien;

die rege Zürich

massnet ihre Bänke

zum kriegerischen Heer.

consolés dans la tombe.

La grandeur de l'humanité

vit après nous (nous survit),

et veut se conserver

par d'autres forces.

Il pose sa main

sur la tête de l'enfant,

qui est devant lui sur les (à) genoux.

De cette tête, où la pomme reposait,

vous verdîra (fleurira)

la nouvelle et meilleure liberté.

L'ancien ordre de choses s'écroule,

le (les) temps change (-ent),

et une nouvelle vie

fleurit hors (sort) des ruines.

STAUFFACHER à WALTHER FÜRST.

Voyez quel éclat

se répand autour de son œil!

Ce n'est point là l'extinction de la

c'est déjà le rayon [nature;

d'une nouvelle vie.

ATTINGHAUSEN. La noblesse descend

de ses anciens châteaux,

et prête aux villes

son serment-de-citoyen;

cela a déjà commencé

dans-l'Uechtland, dans la Thurgovie;

et la noble ville de Berne

lève sa tête dominante;

Fribourg est le sûr château

des hommes libres;

l'active ville de Zurich

arme ses corps-de-métiers [rière.

en-(pour en former) une armée guer-

Der Könige sich an ihren ew'gen Wällen!—

(Er spricht das Folgende mit dem Ton eines Sehers — seine Rede steigt bis zur Begeisterung.)

Die Fürsten seh' ich und die edeln Herrn
 In Harnischen herangezogen kommen,
 Ein harmlos Volk von Hirten zu bekriegen.
 Auf Tod und Leben ² wird gekämpft, und herrlich
 Wird mancher Paß durch blutige Entscheidung.
 Der Landmann stürzt sich mit der nackten Brust,
 Ein freies Opfer, in die Schaar der Lanzen ³;
 Er bricht sie, und des Adels Blüthe fällt,
 Es hebt die Freiheit siegend ihre Fahne.

(Walther Fürst und Stauffachers Hände fassend.)

Drum haltet fest zusammen — fest und ewig —
 Kein Ort der Freiheit sei dem andern fremd —
 Hochwachten stellet aus auf euren Bergen,
 Daß sich der Bund zum Bunde rasch versammle —
 Seid einig — einig — einig —

puissance des rois se brise au pied de ses murailles éternelles. (*Il prononce les paroles suivantes d'un ton prophétique; ces paroles vont peu à peu jusqu'à l'exaltation.*) Je vois les princes et les nobles seigneurs, revêtus de leur armure brillante, s'avancer contre un pauvre peuple de bergers. On combat à outrance, et plus d'un défilé est illustré par des luttes sanglantes. La poitrine nue, le paysan se précipite, victime volontaire, contre une forêt de lances; il l'entreuvre; la fleur de la noblesse tombe, et la liberté victorieuse élève son drapeau. (*Il prend la main de Walther Furst et de Stauffacher.*) Ainsi, tenez-vous unis, étroitement et à jamais. Qu'aucune contrée libre ne soit étrangère à l'autre. Allumez des fanaux sur vos montagnes, afin que les confédérés se hâtent de voler au secours des confédérés. Soyez unis, unis, unis. (*Il retombe sur son*

Die Macht der Könige bricht sich
an ihren ewigen Wällen.

Er spricht das Folgende
mit dem Ton eines Sehers ;
seine Rede steigt
bis zur Begeisterung.

Ich sehe kommen herangezogen
in Harnischen
die Fürsten und die edlen Herrn,
zu bekriegen
ein harmlos Volk von Hirten.

Es wird gekämpft
auf Tod und Leben,
und mancher Paß wird herrlich
durch blutige Entscheidung.

Der Landmann stürzt sich
mit der nackten Brust,
ein freies Opfer,
in die Schaar der Krieger!

Er bricht sie,
und die Blüthe des Adels fällt.

Die siegende Freiheit
hebt ihre Fahne.

Hebend die Hände
Walthar Fürst und Stauffacher

Drum haltet fest zusammen,
fest und ewig ;

kein Ort der Freiheit
sei fremd dem andern.

Stellet aus Hochwachten
auf euern Bergen,

daß der Bund
sich versammle schnell
zum Bunde.

Seid einig, einig, einig...

La puissance des rois se brise
à (contre) ses éternels remparts.

Il prononce ce qui suit
du ton d'un prophète ;
son discours s'élève
jusqu'à l'exaltation.

Je vois venir s'avancant
dans des (revêtus de leurs) armures
les princes et les nobles seigneurs ,
pour combattre
un innocent peuple de bergers.

On se bat
à mort et vie (à outrance),
et maint défilé devient illustre
par une sanglante décision.

Le paysan se jette
avec la poitrine nue ,
une (en) victime volontaire ,
dans la multitude (forêt) des lances!

Il les rompt,
et la fleur de la noblesse tombe.

La liberté triomphante
élève son drapeau.

Saisissant les mains
de WALTHER FÜRST et de STAUFFACHER.

C'est-pourquoi tenez fermement en-
fermement et éternellement; [semble,
qu'aucune contrée de la liberté
ne soit étrangère à l'autre. [des feux)
Exposez (placez) des feux (allumez
sur vos montagnes,
afin que l'alliance
se réunisse rapidement [soutenir).
à-l'alliance (qu'on s'empresse de se
Soyez unis, unis, unis...

(Er fällt in das Rissen zurück — seine Hände halten entseelt noch die andern gefaßt. Fürst und Stauffacher betrachten ihn noch eine Zeitlang schweigend; dann treten sie hinweg, jeder seinem Schmerz überlassen. Unterbeffen sind die Knechte still hereingedrungen, sie nähern sich mit Zeichen eines stillern oder heftigern Schmerzes, einige knien bei ihm nieder und weinen auf seine Hand; während dieser stummen Scene wird die Burgglocke geläutet.)

Rudenz zu den Vorigen.

Rudenz (rasch eintretend).

Lebt er? O saget, kann er mich noch hören?

Walther Fürst

(deutet hin mit weggewandtem Gesicht).

Ihr seid jetzt unser Lebensherr und Schirmer,
Und dieses Schloß hat einen andern Namen.

Rudenz

(erblickt den Leichnam und steht von heftigem Schmerz ergriffen).

O güt'ger Gott! — Kommt meine Neu' zu spät?

oreiller. Ses mains inanimées tiennent encore celles de Furst et de Stauffacher, qui le regardent longtemps en silence, puis se retirent et se livrent à leur douleur. Pendant ce temps, les serviteurs du baron sont entrés. Ils s'approchent avec les signes d'une douleur plus ou moins vive. Les uns s'agenouillent près de lui et versent des larmes sur ses mains. Pendant cette scène muette, la cloche du château sonne.)

RUDENZ *entre à la hâte. Vit-il encore? Oh! dites-moi, pourra-t-il m'entendre?*

WALTHER FURST *montre Attinghausen en détournant le visage. Vous êtes à présent notre seigneur et notre protecteur, et ce château a changé de maître.*

RUDENZ *regarde le corps de son oncle, et reste saisi d'une violente douleur. O Dieu! mon repentir a-t-il été trop tardif? Que n'a-*

Er fällt zurück in das Kissen.
 Seine Hände entsezt halten noch
 die andern gefaßt.
 FÜRST und STAUFFACHER
 betrachten ihn noch eine Zeitlang
 schweigend; dann treten sie hinweg,
 jeder überlassen
 seinem Schmerz. Unterdeffen
 sind die Knechte hereingebrungen
 stille;
 sie nähern sich mit Zeichen
 eines stillern Schmerzes
 oder heftigern;
 einige knien nieder
 bei ihm,
 und weinen
 auf seine Hand.
 Während dieser stummen Scen
 wird die Burgglocke geläutet.

RUDENZ zu den Vorigen.
 Rudenz eintretend rasch.
 Lebt er? O, saget,
 kann er noch mich hören?
 Walther Fürst
 deutet hin
 mit dem Gesicht weggewandt.
 Ihr seid jetzt
 unser Lebeherr
 und Schirmer;
 und dieses Schloß hat
 einen andern Namen.
 Rudenz
 erblickt den Leichnam,
 und steht ergriffen
 von heftigem Schmerz.
 O gütiger Gott!

Il retombe sur le coussin
 Ses mains inanimées tiennent encore
 les autres empoignées.
 FÜRST et STAUFFACHER
 le considèrent encore quelque temps
 en silence; puis ils s'en éloignent,
 chacun s'abandonnant
 à sa douleur. Pendant ce temps
 les valets se sont introduits
 doucement;
 ils s'approchent avec les signes
 d'une douleur plus silencieuse chez les uns
 ou plus violente chez les autres;
 quelques uns s'agenouillent
 pres de lui,
 et pleurent (versent des larmes)
 sur sa main.
 Pendant cette muette scène,
 la cloche-du-château est sonnée.

RUDENZ joint aux précédents.
 RUDENZ entrant précipitamment.
 Vit-il? Oh! dites,
 peut-il encore m'entendre?
 WALTHER FÜRST
 indique le baron
 avec le visage détourné.
 Vous êtes maintenant
 notre seigneur-suzerain
 et notre protecteur;
 et ce château a (porte)
 un autre nom.
 RUDENZ
 aperçoit le cadavre
 et reste saisi
 d'une violente douleur.
 O Dieu de-bonté!

Konnt' er nicht wen'ge Pulse länger leben,
 Um mein geändert Herz zu seh'n?
 Verachtet hab' ich seine treue Stimme,
 Da er noch wandelte im Licht — Er ist
 Dahin, ist fort auf immerdar, und läßt mir
 Die schwere unbezahlte Schuld! — D' saget!
 Schied er dahin in Unmuth gegen mich?

Stauffacher.

Er hörte sterbend noch, was Ihr gethan,
 Und segnete den Muth, mit dem Ihr spracht —

Rudenz

(knielt an dem Todten nieder).

Ja, heil'ge Reste eines theuren Mannes!
 Entseelter Leichnam! Hier gelob' ich dir's
 In deine kalte Todtenhand — zerrissen
 Hab' ich auf ewig alle fremden Bande;
 Zurückgegeben bin ich meinem Volk;
 Ein Schweizer bin ich, und ich will es sein
 Von ganzer Seele — —

(aufstehend.)

Trauert um den Freund,
 Den Vater aller, doch verzaget nicht!
 Nicht bloß sein Erbe ist mir zugefallen;

t-il pu vivre quelques instants de plus, pour voir mon cœur changé?
 J'ai méprisé sa noble voix alors qu'il jouissait encore de la lumière.
 Maintenant il n'est plus, il nous a quitté pour toujours, et il me laisse
 une grande dette à acquitter. Oh! dites, est-il mort irrité contre
 moi?

STAUFFACHER. Il a appris en mourant ce que vous avez fait, et il
 a béni le courage avec lequel vous avez parlé.

RUDENZ, à genoux devant le mort. Oui, restes sacrés d'un oncle
 chéri; dépouille inanimée, je le jure sur ces mains glacées par la
 mort, j'ai rompu pour toujours les liens étrangers, je suis revenu à
 ma patrie, je suis et je veux être de toute mon âme un vrai Suisse.
 (Il se lève.) Pleurez sur votre ami, sur votre père à tous, mais ne
 désespérez pas. Je n'hérite pas seulement de ses richesses; son cœur

Meine Reue kommt zu spät?
 Konnte er nicht leben
 wenige Pulse
 länger,
 um zu sehen mein geändert Herz?
 Ich habe verachtet
 seine treue Stimme,
 da er wandelte noch im Lichte.
 Er ist dahin ist fort auf immerbar,
 und läßt mir die schwere Schuld
 die unbezahlte. O, saget,
 schied er dahin
 in Unmuth gegen mich?
 Stauffacher.
 Er hörte noch sterbend
 was Ihr gethan,
 und segnete den Muth
 mit dem Ihr sprach!
 Rudenz kniet nieder an der Todten.
 Ja, heilige Reste
 eines theuren Mannes!
 entseelter Leichnam!
 Hier gelobe ich dir's
 in deine kalte
 Todtenhand:
 ich habe zerrissen auf ewig
 alle fremde Bande;
 ich bin zurückgegeben meinem Volke;
 ich bin ein Schweizer,
 und ich will es sein von ganzer Seele
 aufstehen.
 Trauert um den Freund,
 den Vater Aller,
 doch verzaget nicht!
 Nicht nur sein Erbe

Mon repentir vient-il trop tard?
 Ne pouvait-il pas vivre
 quelques pulsations (instants)
 plus-longtemps,
 pour voir mon cœur changé!
 J'ai méprisé
 sa loyale voix, [mière.
 quand il marchait encore dans-la lu-
 Il est parti, est parti pour toujours,
 et me laisse la lourde dette, [moi,
 une dette non acquittée. Oh! dites
 a-t-il quitté-la-vie
 en courroux contre moi?
 STAUFFACHER.
 Il a entendu encore en mourant
 ce-que vous avez fait,
 et a béni le courage
 avec lequel vous avez parlé!
 RUDENZ s'agenouille auprès du mort.
 Oui, restes sacrés
 d'un homme chéri!
 cadavre (corps) inanimé!
 Ici je te le promets
 dans ta froide
 main-glacée-par-la-mort:
 j'ai déchiré pour toujours
 tous-les liens étrangers;
 je suis rendu à mon peuple;
 je suis un Suisse
 et je veux l'être de toute mon âme.
 Se-levant.
 Portez-le-deuil pour l'ami,
 le père de tous,
 mais ne désespérez pas.
 Non seulement son héritage

Es steigt sein Herz, sein Geist auf mich herab,
 Und leisten soll euch meine frische Jugend,
 Was euch sein graues Alter schuldig blieb.
 — Ehrwürd'ger Vater, gebt mir Eure Hand!
 Gebt mir die Eulige! Melchthal, auch Ihr!
 Bedenkt Euch nicht! O, wendet Euch nicht weg!
 Empfanget meinen Schwur und mein Gelübde!

Walthër Fürst.

Gebt ihm die Hand! Sein wiedertehrend Herz
 Verdient Vertrau'n.

Melchthal.

Ihr habt den Landmann nichts geachtet.
 Sprechet, wessen soll man sich zu Euch versch'n?

Rudenz.

O, denket nicht des Irrthums meiner Jugend!

Stauffacher (zu Melchthal).

Seid einig! war das letzte Wort des Vaters.
 Gedenket dessen!

Melchthal.

Hier ist meine Hand:
 Des Bauern Handschlag, edler Herr, ist auch

et son esprit descendent sur moi, et ce que vous espériez de sa
 vieillesse, ma jeunesse pleine de force l'accomplira. Mon vénérable
 père, donnez-moi votre main, la vôtre, Stauffacher. et vous aussi,
 Melchthal. Oh! n'hésitez pas, ne vous détournez pas, recevez ma
 foi et mes serments.

WALTHER FÜRST. Donnez-lui la main; son cœur qui revient à nous
 mérite notre confiance.

MELCHTHAL. Vous avez traité avec dédain le paysan. Parlez, que
 devons-nous attendre de vous?

RUDENZ. Oh! ne pensez pas à l'erreur de ma jeunesse.

STAUFFACHER, à Melchthal. Soyez unis! tel a été le dernier mot de
 notre père. Pensez-y.

MELCHTHAL. Voici ma main. La promesse d'un paysan, noble sei-

ist mir zugefallen ;
sein Geist, sein Herz
steigt herab auf mich,
und meine frische Jugend
soll euch leisten,

was sein greises Alter
euch blieb schuldig.

Ehrrwürdiger Vater,
gebt mir Eure Hand !

Gebt mir die Eulige !

Melchthal, Ihr auch !

Bedenkt Euch nicht.

O, wendet Euch nicht weg !

Empfanget meinen Schwur,
und mein Gelübde !

W a l t h e r F ü r s t.

Gebt ihm die Hand ;

sein wiederkehrend Herz
verdient Vertrauen.

M e l c h t h a l.

Ihr habt geachtet den Landmann nichts.

Sprecht, wessen soll man sich versehen
zu Euch ?

R u d e n z.

O, denket nicht des Irrthums
meiner Jugend !

S t a u f f a c h e r zu M e l c h t h a l.

Seid einig !

war das letzte Wort
des Vaters ;

Gedenket dessen.

M e l c h t h a l. Hier ist meine Hand.

Der Handschlag des Bauern,
edler Herr,

ist auch ein Manneswort.

m'est échu ;

son génie , son cœur
descend (descendent) sur moi ,

et ma fraîche jeunesse

doit vous accomplir

ce-que son viell âge
vous restait redevant.

Mon vénérable père (W. Furst),

donnez-moi votre main !

donnez-moi la vôtre (Stauffacher) !

Melchthal , et vous aussi !

Ne réfléchissez (n'hésitez) pas !

Oh , ne vous détournez pas !

Recevez mon serment ,
et mon vœu !

W A L T H E R F U R S T.

Donnez-lui la main ;

son cœur qui-revient à nous
mérite confiance.

M E L C H T H A L.

[rien.

Vous avez estimé le paysan comme

Dites , à quoi doit-on s'attendre
de vous ?

R U D E N Z.

Oh ! ne vous-souvenez pas de l'er-
de ma jeunesse. [reuz

S T A U F F A C H E R à M E L C H T H A L.

Soyez unis !

c'était la dernière parole
du (de notre) père.

Souvenez-vous en.

M E L C H T H A L. Voici ma main.

Le serrement-de-main du paysan,
noble seigneur, [cree).

est aussi une-parole-d'homme (-sa-

Ein Manneswort! Was ist der Ritter ohne uns?
Und unser Stand ist älter als der Eure.

Rudenz.

Ich ehr' ihn, und mein Schwert soll ihn beschützen.

Melchthal.

Der Arm, Herr Freiherr, der die harte Erde
Sich unterwirft und ihren Schooß befruchtet,
Kann auch des Mannes Brust beschützen.

Rudenz.

Ihr
Sollt meine Brust, ich will die eure schützen,
So sind wir einer durch den andern stark.
— Doch wozu reden, da das Vaterland
Ein Raub noch ist der fremden Tyrannei?
Wenn erst der Boden rein ist von dem Feind,
Dann wollen wir's in Frieden schon vergleichen.

(Nachdem er einen Augenblick inne gehalten.)

Ihr schweigt? Ihr habt mir nichts zu sagen? Wie!
Verdien' ich's noch nicht, daß ihr mir vertraut?
So muß ich wider euren Willen mich
In das Geheimniß eures Bundes drängen.
— Ihr habt getagt—geschworen auf dem Rütli—
Ich weiß—weiß alles, was ihr dort verhandelt,

gneur, est aussi une parole d'honneur. Que serait le chevalier sans nous? Notre ordre est plus ancien que le vôtre.

RUDENZ. Je l'honore, et mon épée le protégera.

MELCHTHAL. Seigneur baron, le bras qui dompte et qui seconde un sol ingrat peut aussi défendre la poitrine de l'homme.

RUDENZ. Vous défendrez la mienne, et moi je défendrai la vôtre. Ainsi nous serons forts l'un par l'autre. Mais à quoi bon parler, quand la patrie est encore la proie de la tyrannie étrangère? C'est lorsque le sol sera délivré de ses ennemis que nous réglerons en paix cette question. (Après un moment de silence.) Vous vous taisez? Vous n'avez rien à me dire? Comment? N'ai-je pas encore mérité que vous ayez confiance en moi? Eh bien! il faut donc que malgré vous je pénètre dans le secret de votre alliance. Vous avez tenu une assemblée au Rütli, vous avez prêté serment, je le sais;

Was ist der Ritter
ohne uns?

Und unser Stand
ist älter als der eure.

Rudenz. Ich ehre ihn,
und mein Schwerdt soll ihn beschützen.

Melchthal. Herr Freiherr, der Nem,
ver sich unterwirft die harte Erde
und befruchtet ihren Schoß,
kann auch beschützen
die Brust des Mannes.

Rudenz.

Ihr sollt beschützen
meine Brust, und ich will
die eure: so sind wir
stark einer durch den andern.

Doch wozu reden,
da das Vaterland noch ist
ein Raub der fremden Tyrannei?
Wenn erst der Boden ist
rein von dem Feind,
dann wollen wir vergleichen
es schon in Frieden.

Nachdem er inne gehalten
einen Augenblick.

Ihr schweigt?

Ihr habt nichts mir zu sagen?
Wie? verbiene ich es noch nicht,
daß ihr mir vertraut?

• So muß ich mich drängen
wider euren Willen
in das Geheimniß eures Bundes.
Ihr habt getagt,
geschworen auf dem Rütli.
Ich weiß, weiß Alles,

Qu'est (que serait) le chevalier
sans nous?

Et notre ordre
est plus ancien que le vôtre.

RUDENZ. Je le respecte,
et mon épée doit le protéger.

MELCHTHAL. Seigneur baron, le bras
qui se soumet la dure terre,
et qui féconde son sein,
peut aussi protéger
la poitrine de l'homme.

RUDENZ.

[gerez]

Vous devez protéger (vous proté-
ma poitrine, et moi je veux protéger
la vôtre: de-la-sortie nous sommes
forts l'un par l'autre. [paroles],
Mais à-quoi bon parler (toutes ces
puisque la patrie est encore
une(la) proie de la tyrannie étrangère?
Quand une-fois le sol est (sera)
purgé de l'ennemi; [arrangerons]
alors nous voulons arranger (nous
djà (bien) la-chose en paix.

Après-qu'il s'est arrêté
un moment.

Vous gardez-le-silence?

vous n'avez rien à me dire?
Comment? nè le mérité-je pas encore,
que vous ayez-confiance en moi?

Ainsi je suis-forcé de pénétrer
contre votre volonté
dans le secret de votre alliance.

Vous avez siégé,
fait-serment au Rütli.

Je sais, je sais tout,

Und was mir nicht von euch vertrauet ward,
 Ich hab's bewahrt gleich wie ein heilig Pfand.
 Nie war ich meines Landes Feind, glaubt mir,
 Und niemals hätt' ich gegen euch gehandelt.
 — Doch übel thatet ihr, es zu verschieben;
 Die Stunde dringt, und rascher That bedarfs —
 Der Tell ward schon das Opfer eures Säumens —

Stauffacher.

Das Christfest abzuwarten, schwuren wir.

Rudenz.

Ich war nicht dort, ich hab' nicht mit geschworen.
 Wartet ihr ab, ich handle.

Melchthal.

Was? Ihr wolltet —

Rudenz.

Des Landes Vätern zähl' ich mich jetzt bei,
 Und meine erste Pflicht ist, euch zu schützen.

Walthër Fürst.

Der Erde diesen theuren Staub zu geben,
 Ist Eure nächste Pflicht und heiligste.

Rudenz.

Wenn wir das Land befreit, dann legen wir

je sais tout ce que vous avez fait, et ce qui ne m'a pas été confié par vous, je l'ai gardé comme un dépôt sacré. Je n'ai jamais été l'ennemi de mon pays, croyez-moi, et je n'aurais jamais agi contre vous. Mais vous avez mal fait de différer, le temps presse, et veut qu'on agisse promptement. Tell a déjà été la victime de vos retards.

STAUFFACHER. Nous avons juré d'attendre jusqu'à la fête de Noël.

RUDENZ. Je n'étais pas là, je n'ai pas juré. Si vous attendez, moi, j'agis.

MELCHTHAL. Quoi! vous voudriez...

RUDENZ. Je me compte maintenant au nombre des chefs du pays et mon premier devoir est de vous protéger.

WALTHER FÜRST. Rendre à la terre cette dépouille précieuse est votre premier, votre plus saint devoir.

RUDENZ. Quand nous aurons délivré le pays, nous poserons sur le

was ihr verhandelt dort,
und was mir nicht ward vertraut
von Euch, ich hab's bewahrt
gleich wie ein heilig Pfand.
Ich war nie, glaubt mir,
der Feind meines Landes,
und niemals hätte ich gehandelt
gegen euch.

Doch ihr thatet übel,
es zu verschieben:
die Stunde dringt,
und es bedarf
rascher That:
schon ward der Tell das Opfer
eures Säumens.

STAUFFACHER. Wir schworen
abzuwarten das Christfest.

RUDENZ. Ich war nicht dort,
ich habe nicht mitgeschworen.

Wartet ihr ab,
ich handle.

MELCHTHAL. Was? Ihr wolltet...

RUDENZ. Ich zähle mich bei
den Vätern des Landes jetzt,
und meine erste Pflicht ist
euch zu schützen.

WALTHER FÜRST.

Eure Pflicht die nächste
und heiligste
ist zu geben der Erde
diesen theuren Staub.

RUDENZ. Wenn wir befreit
das Land, dann legen wir ihm
auf die Bahre
den frischen Kranz des Sieges,

ce-que vous avez débattu là,
et ce-qui ne m'a pas été confié
par vous, je l'ai gardé
comme un gage sacré.
Je ne fus jamais, croyez moi,
l'ennemi de mon pays,
et jamais je n'aurais agi
contre vous.

Mais vous fîtes mal
de différer la chose:
l'heure presse,
et il est-besoin (il faut) [ment]:
d'une prompte action (agir prompte-
déjà Tell est devenu la victime
de vos retards.

STAUFFACHER. Nous avons juré
d'attendre la fête-du-Christ (Noël).

RUDENZ. Je n'étais pas là,
je n'ai pas juré-avec vous.
Attendez-vous (si vous attendez),
moi j'agis (j'agirai).

MELCHTHAL. Quoi? vous voudriez,...

RUDENZ. Je me mets au nombre
des pères du pays maintenant,
et mon premier devoir est
de vous protéger.

WALTHER FÜRST.

Votre devoir le plus proche (le
et le plus saint [premier])
est de donner (rendre) à la terre
cette précieuse poussière (dépouille).

RUDENZ. Quand nous aurons délivré
le pays, alors nous lui posons (pose-
sur la bière [rons])
la fraîche couronne de la victoire.

Den frischen Kranz des Siegs ihm auf die Bahre.

— O Freunde! Eure Sache nicht allein,

Ich habe meine eigne auszusechten

Mit dem Tyrannen — Hört und wißt! Verschwunden

Ist meine Bertha, heimlich weggeraubt

Mit kecker Frevelthat aus unsrer Mitte!

Stauffacher.

Solcher Gewaltthat hätte der Tyrann

Wider die freie Erde sich verwagen?

Rudenz.

O meine Freunde! Euch versprach ich Hülfe,

Und ich zuerst muß sie von euch erschle'n.

Geraubt, entriß'n ist mir die Geliebte;

Wer weiß, wo sie der Wüthende verbirgt,

Welcher Gewalt sie frevelnd sich erkühnen,

Ihr Herz zu zwingen zum verhassten Band!

Verlaßt mich nicht, o helft mir sie erretten —

Sie liebt euch, o, sie hat's verdient um's Land,

Daß alle Arme sich für sie bewaffnen —

Walthër Fürst.

Was wollt Ihr unternehmen?

Rudenz.

Weiß ich's? Ach!

cercueil la noble couronne de la victoire. O mes amis! ce n'est pas seulement votre cause que je défends contre les tyrans, c'est la mienne. Écoutez; apprenez tout. Ma Berthe a disparu, elle a été secrètement enlevée du milieu de nous par un crime audacieux.

STAUFFACHER. Le tyran se serait permis une telle violence envers une personne libre et noble?

RUDENZ. Oh! mes amis, je vous ai promis mon secours, et je suis obligé de commencer par implorer le vôtre. On a ravi, on a enlevé ma bien-aimée. Qui sait où le barbare la cache? à quelle violence coupable il ose recourir pour contraindre son cœur à des liens odieux? Ne m'abandonnez pas! oh! aidez-moi à la sauver. Elle vous chérit, et elle mérite par son dévouement pour la patrie que tous les bras s'arment pour la défendre.

WALTHER FÜRST. Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ. Le sais-je? Hélas! dans les ténèbres qui enveloppent son

O Freunde, ich habe auszuweichen
mit dem Tyrannen
nicht allein eure Sache,
ich habe meine eigene.

Hört und wißt:
meine Bertha ist verschwunden,
ist weggeraubt heimlich
aus unsrer Mitte
mit fecker Frevelthat.

Stauffer.
Der Tyrann hätte sich verwohnen
solcher Gewalt
wider die freie Gese?

Rudenz. O meine Freunde!
euch versprach ich Hülfe,
und ich zuerst
muß sie erleben
von euch.

Die Geliebte ist mir geraubt,
entrissen!

Wer weiß wo der Wüthende
sie verbirgt, welcher Gewalt
sie sich erkühnen frevelnd,
um zu zwingen ihr Herz
zum verhaßten Bund!

Verlaßt mich nicht!

O, helft mir sie erretten!

Sie liebt euch;

o, sie hat's verdient uns Land,
daß alle Arme sich bewaffnen
für sie.

Walther Fürst.

Was wollt Ihr unternehmen?

Rudenz. Weiß ich's? Ach!

In dieser Nacht,

Oh! mes amis! j'ai à vider-par-l'épée
avec le tyran
non seulement votre cause,
j'ai aussi la mienne propre.

Écoutez et sachez:
ma Berthe a disparu,
elle a été ravie en-secret
de notre milieu (au milieu de nous)
par un audacieux forfait.

STAUFFACHER.

Le tyran aurait osé
commettre un tel acte-de-violence
envers la libre noble femme?

RUDENZ. O mes amis!
c'est à vous que je promettais se-
et moi le-premier [cours,
je dois l'implorer
de vous (implorer le vôtre).

La bien-aimée m'est ravie,
enlevée!

Qui sait où le furieux
la cache, à quelle violence
ils osent-se-porter criminellement,
pour forcer son cœur
à-l' (une) odieuse alliance!

Ne m'abandonnez pas!

oh! aidez-moi à la sauver.

Elle vous aime;

Oh! elle l'a (a) mérité pour-le pays,
que tous les bras s'arment
pour elle.

WALTHER FÜRST.

Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ. Le sais-je? hélas!

Dans cette (la) nuit

In dieser Nacht, die ihr Geschick umhüllt,
 In dieses Zweifels ungeheurer Angst,
 Wo ich nichts Festes zu erfassen weiß,
 Ist mir nur dieses in der Seele klar:
 Unter den Trümmern der Tyrannenmacht
 Allein kann sie hervor gegraben werden.
 Die Besten alle müssen wir bezwingen,
 Ob wir vielleicht in ihren Kerker dringen.

Melchthal.

Kommt, führt uns an! Wir folgen Euch. Warum
 Bis morgen sparen, was wir heut' vermögen?
 Frei war der Tell, als wir im Rütli schwuren;
 Das Ungeheure war noch nicht geschehen.
 Es bringt die Zeit ein anderes Gesetz;
 Wer ist so feig, der jetzt noch könnte zagen!

Rudenz

(zu Stauffacher und Walther Furst).

Indeß bewaffnet und zum Werk bereit
 Erwartet ihr der Berge Feuerzeichen;
 Denn schneller, als ein Botensiegel fliegt,
 Soll euch die Botschaft unsers Siegs erreichen,

sort, dans l'affreuse anxiété de mon incertitude, je ne puis m'arrêter à aucune pensée déterminée. Une seule chose apparaît clairement à mon âme, c'est que je ne pourrai la découvrir que sous les débris de la tyrannie, et que nous devons nous emparer de toutes les forteresses; peut-être pénétrons-nous ainsi dans son cachot.

MELCHTHAL. Venez, conduisez-nous, nous vous suivons. Pourquoi remettre à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui? Tell était libre quand nous avons prêté serment au Rütli; ce crime n'avait point encore été commis. Autre temps, autres devoirs. Qui serait assez lâche pour hésiter encore?

RUDENZ, à Stauffacher et à Walther Furst. Armez-vous et tenez-vous prêts. Attendez le signal de feu qui brillera sur les montagnes; plus rapide que la voile du batelier, il vous portera la nouvelle de

die umhüllt ihr Geschick,
in der ungeheuren Angst
dieses Zweifels,
wo ich weiß zu erfassen nichts Festes,
dieses nur
ist mir klar
in der Seele:
sie kann allein
unter den Trümmern
der Tyrannenmacht
hervorgegraben werden!
Wir müssen bezwingen
alle Festen,
ob vielleicht
wir bringen in ihren Kerker.
M e l c h t h a l.
Kommt, führt uns an,
wir folgen Euch.
Warum sparen bis morgen,
was wir vermögen heute?
Der Tell war frei,
als wir schworen im Rütli;
das Ungeheure
war noch nicht geschehen.
Die Zeit bringt
ein anderes Gesez.
Wer ist so feig
der könnte
jezt noch zagen?
R u d e n z
zu Stauffacher und W. Fürst.
Indeß erwartet ihr
bewaffnet und bereit zum Werke
die Feuerzeichen der Berge;
denn die Vorthchaft unsres Sieges

qui enveloppe son destin,
dans l'affreuse anxiété
de ce doute
où je ne sais saisir rien de certain,
cela (une chose) seulement
m'est clair
dans l'âme (m'apparaît clairement),
c'est que elle peut seulement
de dessous les ruines
de la puissance-des-tyrans
être déterrée (retrouvée)!
Il faut que nous forcions
toutes les forteresses,
pour voir si peut-être
nous pénétrons dans son cachot.
MELCHTHAL.

Venez, conduisez-nous,
nous vous suivons (suivrons).
Pourquoi différer jusqu'à demain
ce-que nous pouvons *faire* aujourd'hui
Tell était libre [d'hui ?
quand nous prétions-le-serment au
le crime-monstrueux [Rütli;
n'était pas encore arrivé (commis).
Le temps porte *avec lui* (nous impose)
une autre loi (d'autres devoirs).
Qui est assez lâche
qui pourrait (pour pouvoir)
maintenant encore hésiter ?
RUDENZ

à STAUFFACHER et à WALTHER FÜRST.

Pendant ce-temps vous attendez
armés et prêts à l'œuvre
les signaux-de-sen des montagnes;
car la nouvelle de notre victoire

Und seht ihr leuchten die willkommenen Flammen,
Dann auf die Feinde stürzt wie Wetters Strahl,
Und brecht den Bau der Tyrannei zusammen!

(Gehen ab.)

Dritte Scene.

Die hohle Gasse! bei Küssnacht.

Man steigt von hinten zwischen Felsen herunter, und die Wanderer werden, ehe sie auf der Scene erscheinen, schon von der Höhe gesehen. Felsen umschließen die ganze Scene; auf einer der vordersten ist ein Vorsprung mit Gesträuch bewachsen.

Tell (tritt auf mit der Armbrust).

Durch diese hohle Gasse muß er kommen,
Es führt kein andrer Weg nach Küssnacht—Hier
Vollend' ich's—Die Gelegenheit ist günstig.
Dort der Hollunderstrauch verbirgt mich ihm;
Von dort herab kann ihn mein Pfeil erlangen;
Des Weges Enge wehret den Verfolgern.

notre victoire. Quand vous verrez ces heureuses flammes, tombez sur l'ennemi comme l'éclair, et renversez l'édifice de la tyrannie.
(Ils s'en vont.)

SCÈNE III.

Un chemin creux près de Kussnacht. On descend par derrière entre des rochers, et avant que les voyageurs arrivent sur la scène, on les voit déjà sur la hauteur. Des rochers de tous côtés; un d'eux forme un avancement couvert d'arbrisseaux.

TELL s'avance avec son arbalète. Il faut qu'il passe par ce chemin creux; aucun autre ne mène à Kussnacht. C'est ici que j'exécute mon projet; l'occasion est favorable. Ces sureaux me dérobent à sa vue; de cette hauteur, mon trait peut l'atteindre. Cet étroit sentier arrêtera

soll euch erreichen schneller
als fliegt
ein Botenſegel;
und, ſeht ihr
leuchten die willkommenen Flammen,
dann ſtürzt auf die Feinde,
wie der Strahl des Wetters,
und brecht zuſammen
den Bau der Tyranni.
Gehen ab.

doit vous atteindre plus rapide
que ne vole [message];
une voile-messagère (un vaisseau de
et, voyez-vous (quand vous verrez)
briller les flammes bien-venues,
alors précipitez vous sur les ennemis,
comme l'éclair de l'orage (la foudre),
et brisez en-pièces (renversez) [nie.
la construction (l'édifice) de la tyran-
//s partent.

Dritte Scene.

TROISIÈME SCÈNE.

Die hohle Gasse bei Rußnacht.

Le chemin creux près de Kussnacht.

Man steigt herunter von hinten
zwischen Felsen, und die Wanderer
werden schon gesehen von der Höhe.
Felsen umschließen
die ganze Scene;
auf einem der vordersten
ist ein Vorsprung
bewachsen mit Gesträuch.

On descend de (par) derrière
entre des rochers, et les voyageurs
sont déjà vus de la hauteur.
Des rochers enferment
la entière (toute la) scene;
sur un des plus avancés
est une saillie
couverte d'arbrisseaux.

TELL tritt auf mit der Armbrust.
Er muß kommen
durch diese hohle Gasse;
kein anderer Weg führt
nach Rußnacht.
Hier vollende ich es.
Die Gelegenheit ist günstig.
Der Hollunderstrauch dort
verbirgt mich ihm;
mein Pfeil von dort herab
kann ihn erlangen;
die Enge des Weges
wehret

TELL s'avance avec l'arbalète.
Il (Gessler) doit venir (il faut qu'il
par ce chemin creux; [passe)
aucune autre route ne conduit
vers (à) Kussnacht. [complis.
C'est ici que je l' (mon projet) ac-
L'occasion est favorable.
L'arbrisseau-de-sureau là
me cache à lui;
ma flèche de là volant en-bas
peut l'atteindre;
le rétrécissement du chemin
met-obstacle (empêche)

Mach' deine Rechnung mit dem Himmel, Vogt!
 Fort muß du, deine Uhr ist abgelaufen.

Ich lebte still und harmlos — Das Geschöpf
 War auf des Waldes Thiere nur gerichtet,
 Meine Gedanken waren rein von Mord —
 Du hast aus meinem Frieden mich heraus
 Geschreckt; in gährend Drachengift hast du
 Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt;
 Zum Ungeheuren hast du mich gewöhnt —
 Wer sich des Kindes Haupt zum Ziele setzte,
 Der kann auch treffen in das Herz des Feinds.

Die armen Kindlein, die unschuldigen,
 Das treue Weib¹ muß ich vor deiner Wuth
 Beschützen, Landvogt — Da, als ich den Bogenstrang
 Anzog — als mir die Hand erzitterte —
 Als du mit grausam teuflischer Lust
 Mich zwangst, außs Haupt des Kindes anzulegen —

ceux qui me poursuivraient. Règle ton compte avec le ciel, bailli!
 c'en est fait de toi; ton heure a sonné.

Je vivais innocent et paisible! — ma flèche n'était dirigée que contre
 les animaux des forêts; mes idées étaient pures de meurtre. C'est toi
 qui m'as arraché à cette paix, toi qui as changé en poison la douceur
 de mes pieuses pensées; toi qui m'as familiarisé avec l'homicide. Ce-
 lui qui s'est choisi pour but la tête de son enfant peut aussi attein-
 dre le cœur d'un ennemi.

Mes pauvres et innocents enfants, ma fidèle compagne, il faut
 que je les mette à l'abri de tes fureurs, bailli. Lorsque je tendis la
 corde de mon arc, lorsque ma main tremblait, lorsque tu me forçais

den Verfolgern.
Wagt, mache deine Rechnung
mit dem Himmel!
du mußt
fort!
deine Uhr
ist abgelaufen.

Ich lebte still und harmlos;
das Geschöpf war gerichtet
nur auf die Thiere des Waldes;
meine Gedanken
waren rein von Mord.
Du hast mich
herausgeschreckt
aus meinem Frieden;
du hast mir verwandelt
in gährendes Drachengift
die Milch der frommen Denkart;
du hast mich gewöhnt
zum Ungeheuren.
Wer sich setzte zum Ziele
das Haupt des Kindes,
der kann auch treffen
in das Herz des Feindes.

Sandvogt, ich muß beschützen
vor deiner Wuth
die armen Kindlein,
die unschuldigen,
das treue Weib!
da, als
ich anzog den Bogenstrang,
als die Hand mir erzitterte,
als du mich zwangst

aux persécuteurs (de me poursuivre).
Bailli, fais ton compte
avec le ciel!
tu dois *passer*
loin d'*ici* (il faut que tu meures);
ton sablier
est-écoulé (ton heure a sonné).

Je vivais paisible et innocent;
le (mon) trait était dirigé
seulement sur les animaux de la forêt;
mes pensées
étaient pures de meurtre.
Toi tu m'as
effrayé (fait sortir par l'effroi)
hors de ma paix (mon repos);
tu m'as changé
en un fermentant venin-de-serpent
le lait du (de mon) doux caractère;
tu m'as habitué
à l'énormité.
Celui-qui se posait pour-le but
la tête de l' (de son) enfant,
celui-là peut aussi frapper
dans le cœur de l'ennemi.

Bailli, je dois protéger
de ta fureur
les (mes) pauvres petits-enfants
les innocents *enfants*,
et la (ma) fidèle femme!
là (dans le moment), quand
j'attirais (je tendais) la corde-de-l'arc,
quand la main me tremblait,
quand tu me contraignais

Als ich ohnmächtig stehend rang vor dir,
 Damals gelobt' ich mir in meinem Innern
 Mit furchtbarm Eidschwur, den nur Gott gehört,
 Daß meines nächsten Schusses erstes Ziel
 Dein Herz sein sollte — Was ich mir gelobt
 In jenes Augenblickes Höllequalen,
 Ist eine heil'ge Schuld; ich will sie zahlen.

Du bist mein Herr und meines Kaisers Vogt;
 Doch nicht der Kaiser hätte sich erlaubt,
 Was du — Er sandte dich in diese Lande;
 Um Recht zu sprechen — strenges, denn er zürnet —
 Doch nicht, um mit der mörderischen Lust
 Dich jedes Greuels straflos zu erfreuen;
 Es lebt ein Gott, zu strafen und zu rächen.

Komm' du hervor¹, du Bringer bitterer Schmerzen,

avec un sourire infernal à viser la tête de mon enfant, lorsque
 je me tordais devant toi, prodiguant d'impuissantes supplications,
 alors je me jurai à moi-même, avec un serment redoutable en-
 tendu de Dieu seul, que le premier but de ma première flèche se-
 rait ton cœur. Ce que je me promis dans ce moment d'effroyable
 torture est une dette sacrée; je veux la payer.

Tu es mon seigneur et le bailli de mon Empereur; mais l'Empe-
 reur lui-même ne se serait pas permis ce que tu as osé. Il t'a en-
 voyé dans ce pays pour rendre la justice — une justice sévère, car il
 est irrité; mais non pour te faire un jeu cruel du meurtre et du
 crime. Il est au ciel un Dieu qui punit et qui venge!

Viens, ma flèche, toi qui portes l'amère douleur, maintenant mon

mit grausam teuflischer Lust
anzulegen
auf das Haupt des Kindes ;
als ich rang vor dir
stehend ohnmächtig,
damals gelebte ich mir
in meinem Innern
mit furchtbarem Eidschwur,
den Gott nur gehört,
daß das erste Ziel
meines nächsten Schusses
sollte sein dein Herz.
Was ich mir gelobt
in den Hellenqualen
jenes Augenblicks,
ist eine heilige Schuld ;
ich will sie zahlen.

Du bist mein Herr
und der Vogt meines Kaisers ,
doch der Kaiser
hätte sich nicht erlaubt,
was du.

Er sandt: dich in diese Lande
um zu sprechen Recht,
strenges ; denn er zürnet ;
doch nicht um dich zu erschrecken
straflos jedes Gräuels
mit der mörderischen Lust.
Es lebt ein Gott
zu strafen und zu rächen.

Komm hervor du,
du Bringer
bitterer Schmerzen,

avec une cruelle diabolique joie
de coucher-en-joue *pour tirer*
sur la tête de l' (de mon) enfant ;
quand je me-débattais devant toi
te suppliant impuissant ;
alors je me promis
dans mon intérieur
par un terrible serment,
que Dieu seulement *a* entendu,
que le premier but
de mon plus-prochain coup
devait être (serait) ton cœur.
Ce-que je me *suis* promis
dans les tourments-d'enfer
de ce moment là ,
est une dette sacrée ;
je veux l'acquitter.

Tu es mon seigneur,
et le bailli de mon Empereur ;
pourtant l'Empereur *lui-même*
ne se serait pas permis
ce-que toi *tu t'es permis*.

Il t'envoya dans ces pays
pour prononcer (rendre la) justice ,
justice sévère ; car il est-irrité ;
mais non point pour oser-commettre
impunément tout crime-abominable
avec cette homicide joie.
Il vit (existe) un Dieu
pour punir et pour venger !

Viens dehors , ô toi *ma flèche* ,
toi porteur (qui causes)
d'amères douleurs ,

Mein theures Kleinod jetzt, mein höchster Schatz—
 Ein Ziel will ich dir geben, das bis jetzt
 Der frommen Bitte undurchdringlich war —
 Doch dir soll es nicht widersteh'n—Und du,
 Vertraute Bogensehne, die so oft
 Mir treu gedient hat in der Freude Spielen¹,
 Verlass mich nicht im fürchterlichen Ernst.
 Nur jetzt noch halte fest, du treuer Strang,
 Der mir so oft den herben Pfeil besflügelt—
 Entränn' er jezo kraftlos meinen Händen,
 Ich habe keinen zweiten zu versenden.

(Wanderer gehen über die Scene.)

Auf diese Bank von Stein will ich mich setzen,
 Dem Wanderer zur kurzen Ruh' bereitet—
 Denn hier ist keine Heimath—Jeder treibt
 Sich an dem andern rasch und fremd vorüber,
 Und fraget nicht nach seinem Schmerz—Hier geht

précieux joyau, mon plus cher trésor. Je veux t'assigner un but, jusqu'à ce jour inaccessible aux saintes prières, mais qui ne te résistera point. Et toi, ma corde fidèle, qui, mainte fois, m'as servi dans mes joyeux passe-temps, ne me fais pas défaut dans cette épreuve terrible. Tiens bon pour cette fois encore, toi qui as si souvent donné des ailes à ma flèche mortelle. Si celle-là s'échappait sans force de mes mains, je n'en ai pas une seconde à lancer. (*Des voyageurs traversent la scène.*)

Asseyons-nous sur ce banc de pierre, qui offre au voyageur un instant de repos, car ce lieu n'est la patrie de personne. Chacun le traverse rapidement et avec indifférence, sans s'occuper des peines des autres. Là passe le marchand soucieux, le pèlerin léger de bagage, le

mein theures Kleinod jetzt,
 mein höchster Schatz!
 Ich will dir geben ein Ziel,
 das bis jetzt war
 undurchdringlich der frommen Bitte;
 doch dir soll es nicht
 widerstehen.
 Und du, vertraute Bogensehne,
 die so oft mir hat treu gedient
 in den Spielen der Freude,
 verlaß mich nicht
 im fürchterlichen
 Grust!
 Nur jetzt noch
 halte fest, du treuer Strang,
 der mir so oft
 beflügelte
 den herben Pfeil.
 entränne er
 jetzt kraftlos
 meinen Händen,
 ich habe keinen zweiten
 zu ersetzen.

Wanderer gehen über die Scene.

Ich will mich setzen
 auf diese Bank von Stein,
 bereitet dem Wanderer
 zur kurzen Ruhe.
 Denn hier ist keine Heimath:
 jeder treibt sich vorüber an dem Andern
 rasch und fremd,
 und fragt nicht
 nach seinem Schmerz.
 Hier geht

mon précieux bijou maintenant,
 mon souverain trésor!
 Je veux te donner un but
 qui jusqu'à-présent a été
 impénétrable à la pieuse prière;
 pourtant à toi il ne doit pas
 résister (il ne te résistera pas).
 Et toi, fidèle corde-de (*mon*)-arc,
 qui si souvent m'a fidèlement servi
 dans les jeux de la gaité,
 ne m'abandonne pas
 dans-le terrible
 sérieux (cette lutte sérieuse)! [*core*
 Seulement à-présent (cette-fois) en-
 tiens ferme, toi fidèle corde,
 qui m'as si souvent
 donné-des-ailes à (lancé)
 l'amère flèche:
 s'échapperait-elle (si elle s'échappait)
 maintenant sans-force
 à (de) mes mains,
 je n'en ai pas une seconde
 à envoyer.

De voyageurs passent sur la scene.

Je veux m'asseoir
 sur ce banc de pierre
 disposé au voyageur
 pour-un court repos;
 car ici il n'y a point de foyer:
 chacun se presse *passant*-devant
 rapidement et en-étranger, [l'autre
 et ne s'enquiert pas [*leur*.
 après (ne s'inquiète pas de) sa dou-
 Ici marche (passe)

Der sorgenvolle Kaufmann und der leicht
 Geschürzte Pilger — der andächt'ge Mönch,
 Der düstre Räuber und der heitre Spielmann,
 Der Säumer mit dem schwer beladenen Roß,
 Der ferne herkommt von der Menschen Ländern;
 Denn jede Straße führt ans End' der Welt.
 Sie alle ziehen ihres Weges fort
 An ihr Geschäft — und meines ist der Mord!

(Setzt sich.)

Sonst wenn der Vater auszog, liebe Kinder,
 Da war ein Freuen, wenn er wieder kam;
 Denn niemals kehrt' er heim, er bracht' euch etwas;
 War's eine schöne Alpenblume, war's
 Ein seltner Vogel oder Ammonshorn,
 Wie es der Wandrer findet auf den Bergen —
 Jetzt geht er einem andern Waidwerk nach;
 Am wilden Weg sitzt er mit Mordgedanken,

moine pieux, le brigand au regard sombre, le joyeux ménétrier, le colporteur avec son cheval pesamment chargé, qui arrive des pays lointains, car chaque route conduit aux extrémités du monde. Tous poursuivent leur voyage, et vont à leurs affaires — la mienne c'est le meurtre.

Autrefois, chers enfants, si votre père quittait-la maison, quelle joie à son retour! Il ne revenait jamais sans vous rapporter, soit une belle fleur des Alpes, soit un oiseau rare, ou un coquillage, comme le voyageur en trouve sur les montagnes. Maintenant, c'est une autre proie qu'il poursuit. Il est assis sur le bord de cette route sauvage, avec des pensées de meurtre. Son regard inquiet

der sorgenvolle Kaufmann
und der Pilger
leicht geschürzt;
der andächtige Mönch,
der düstere Räuber
und der heitere Spielmann,
der Säumer mit dem Koffe
schwer beladen,
der herkömmt ferne
von den Ländern der Menschen;
denn jede Straße führt
an's Ende der Welt.
Sie alle ziehen fort
ihres Weges
an ihr Geschäft —
und meines ist der Mord.
Setzt sich.

Sonst, wenn der Vater auszog,
liebe Kinder,
da war ein Freuen,
wenn er wieder kam;
denn niemals kehrte er heim,
er brachte
euch etwas,
war's
eine schöne Alpenblume,
war's ein seltener Vogel,
oder Ammonshorn,
wie der Wanderer es findet
auf den Bergen.
Jetzt geht er nach
einem andern Waidwerk:
er sitzt
am wilden Weg

le soucieux marchand
et le pèlerin
légèrement retroussé (vêtu),
le dévôt moine,
le sombre brigand
et le gai ménétrier,
le muletier avec le cheval (sommier)
lourdement chargé,
qui arrive-de loin
des contrées des hommes;
car toute route conduit
au bout du monde.
Eux tous s'en vont (poursuivent)
leur chemin *pour aller*
à leur affaire —
et la mienne est le meurtre.

Il s'assied.

Autrefois, quand le père sortait,
chers enfants,
alors c'était une joie,
lorsqu'il revenait;
car jamais il ne rentrait chez-lui,
il apportait (qu'il n'apportât)
à vous quelque-chose,
était-ce (soit)
une belle fleur-des-Alpes,
était-ce (soit) un rare oiseau,
ou une ammonite,
comme le voyageur le (en) trouve
sur les montagnes.
Maintenant il va après (poursuit)
une autre chasse (proie):
il est-assis
sur-le bord du chemin sauvage

Des Feindes Leben ist's, worauf er lauert.

— Und doch an euch nur denkt er, liebe Kinder,
Auch jetzt — Euch zu vertheid'gen, eure holde Unschuld
Zu schützen vor der Rache des Tyrannen,
Will er zum Morde jetzt den Bogen spannen.

(Steht auf.)

Ich laure auf ein edles Wild — Läßt sich's
Der Jäger nicht verbleßen, Tage lang
Umher zu streifen in des Winters Strenge,
Von Fels zu Fels den Wagesprung zu thun,
Hinan zu klimmen an den glatten Wänden,
Wo er sich anleimt mit dem eignen Blut¹,
— Um ein armselig Graththier² zu erjagen.
Hier gilt es einen köstlicheren Preis,
Das Herz des Todfeinds, der mich will verderben.

(Man hört von ferne eine heitre Musik, welche sich nähert.)

Mein ganzes Leben lang hab' ich den Bogen

attend l'ennemi dont il veut la mort. Et pourtant, c'est à vous seuls qu'il pense, chers enfants, même à cette heure. C'est pour vous protéger, pour arracher à la rage du tyran votre aimable innocence, qu'il a maintenant tendu l'arc homicide. (*Il se lève.*)

Je guette une noble proie. Le chasseur ne se lasse point de battre la campagne tout le jour, dans les rigueurs de l'hiver. Au péril de sa vie il s'élance de roc en roc, il se cramponne aux flancs unis des glaciers, qu'il rougit de son sang — pour atteindre un misérable chamois. J'ambitionne ici un plus noble prix, le cœur de l'ennemi mortel, qui veut me perdre. (*On entend de loin une musique animée qui s'approche.*) Toute ma vie, j'ai manié l'arc, et

mit Mondgedanken ;
es ist das Leben des Feindes,
worauf er lauert.
Und doch denkt er
an euch nur, liebe Kinder,
auch jetzt.
Euch zu vertheidigen,
zu schützen
eure holde Unschuld
vor der Rache des Tyrannen,
will er jetzt
spannen den Bogen zum Mord !
Steht auf.

Ich laure auf ein edles Wild.
Läßt der Jäger
es sich nicht verbrießen,
umherzustrreifen Tagelang
in der Strenge des Winters,
zu thun den Wagesprung
von Fels zu Fels,
hinanzuklimmen
an den glatten Wänden,
wo er sich anleimt
mit dem eigenen Blut
um zu erjagen
ein armselig Graththier
Hier gilt es einen
köstlicheren Preis,
das Herz des Todfeinds
der mich will verderben

Man hört von ferne
eine heitere Musik,
welche sich nähert.

Ich habe gehandhabt den Bogen

avec des pensées-de-meurtre ;
c'est la vie de l'ennemi
qu'il guette.
Et pourtant il pense
à vous seulement , chers enfants ,
même en-ce-moment.
C'est pour vous défendre ,
c'est pour protéger
votre aimable innocence
de la vengeance du tyran ,
qu'il veut maintenant
tendre l'arc pour le meurtre.

Il se lève.

Je guette un noble gibier.
Le chasseur ne laisse pas
cela l'ennuyer (ne se lasse pas) ,
à savoir de rôder des jours-durant
dans la rigueur de l'hiver,
et de faire le saut-périlleux
de rocher en rocher
à gravir-en-haut
aux (les) glissants parois *des glaciers*
où il se colle
avec le (son) propre sang ,
pour atteindre-à-la-poursuite
un misérable chamois.
Ici cela vaut un (il s'agit d'un)
plus précieux prix ,
savoir le cœur de l'ennemi-mortel
qui me veut perdre.

On entend de loin
une gaisie musique
qui s'approche.

J'ai manié l'arc

Gehandhabt, mich geübt nach Schützenregel;
 Ich habe oft geschossen in das Schwarze,
 Und manchen schönen Preis mir heimgebracht
 Vom Freudenschießen — Aber heute will ich
 Den Meister schuß thun, und das Beste mir
 Im ganzen Umkreis des Gebirgs gewinnen.

(Eine Hochzeit zieht über die Scene und durch den Hohlweg hinauf. Tell betrachtet sie, auf seinen Bogen gelehnt; Stüssi, der Flurschütz, gesellt sich zu ihm.)

Stüssi.

Das ist der Klostermei'r von Mörlishachen,
 Der hier den Brautlauf hält¹ — Ein reicher Mann;
 Er hat wol zehen Senten² auf den Alpen.
 Die Braut holt er jetzt ab zu Imisee,
 Und diese Nacht wird hoch geschwelgt zu Rüßnacht.

me suis exercé au tir; dans nos luttes joyeuses j'ai souvent frappé le but, et rapporté à la maison mainte belle couronne. — Aujourd'hui, je veux faire un coup de maître et remporter le plus glorieux prix qui puisse se trouver dans l'enceinte de nos montagnes. (*Une noce passe sur la scène, en montant par le chemin creux. Tell la regarde, appuyé sur son arbalète. Stussi le messier s'approche de lui.*)

STUSSI. C'est le métayer du couvent de Mærlishachen qui célèbre aujourd'hui sa noce, homme riche, qui possède bien dix troupeaux sur les Alpes. Il va chercher sa fiancée à Imisée; cette nuit il

mein ganzes Leben lang,
mich geübt
nach Schützenregel;
ich habe oft geschossen
in das Schwarze,
und heimgebracht
vom Freuden-schießen
manchen schönen Preis;
aber heute will ich
thun den Meisterschuß,
und mir gewinnen
das Beste .
im ganzen Umkreis
der Gebirge.

toute ma vie durant,
je me suis exercé
selon la règle-des-archers;
j'ai souvent tiré
dans le noir (atteint le but),
et remporté-chez-moi
du tir-de-joie (du tir aux fêtes)
maint beau prix;
mais aujourd'hui je veux
faire le (un) coup-de-maitre,
et me gagner
ce qu'il y a de meilleur
dans toute l'enceinte (étendue)
des montagnes.

Seine Hochzeit zieht über die Scene
hinauf
durch den Hohlweg.
Tell betrachtet sie,
gelehnt auf seinen Bogen.
Stüssi, der Hirschkuß,
geißelt sich zu ihm.

Une noce traverse la scène
en-haut (en montant)
par le chemin-creux.
Tell la contemple,
appuyé sur son arc.
Stussi le messier
se joint à lui.

Stüssi.
Das ist der Klostermeier
von Mœrlischachen,
der hält hier
den Brautlauf,
ein reicher Mann:
er hat wohl zehn Senten
auf den Alpen.
Er holt jetzt ab
die Braut zu Imisee,
und diese Nacht wird geschwelgt
hoch
zu Küssnacht.

STUSSI.
C'est le métayer-du-couvent
de Mœrlischachen
qui tient (mène) ici
le cortége-nuptial (qui fête sa noce)
un homme riche:
il a bien dix troupeaux
sur les Alpes.
Il va-chercher maintenant
la (sa) fiancée à Imisée,
et cette nuit on festine
hautement (il y a grand festin)
à Kussnacht.

Kommt mit! 's ist jeder Biedermann geladen.

Tell.

Ein ernster Gast stimmt nicht zum Hochzeitshaus.

Stüssi.

Drückt Euch ein Kummer, werft ihn frisch vom Herzen!
Nehmt mit, was kommt, die Zeiten sind jetzt schwer;
Drum muß der Mensch die Freude leicht ergreifen,
Hier wird gefreit und anderswo begraben.

Tell.

Und oft kommt gar das eine zu dem andern!.

Stüssi.

So geht die Welt nun. Es gibt allermwegen
Unglücks genug — Ein Ruffi² ist gegangen
Im Glarner Land und eine ganze Seite
Vom Glärnisch³ eingesunken.

Tell.

Wanken auch

Die Berge selbst? Es steht nichts fest auf Erden.

Stüssi.

Auch anderswo vernimmt man Wunderdinge.
Da sprach ich einen, der von Baden⁴ kam.

y aura grand festin à Kussnacht. Venez avec nous; tous les braves gens sont invités.

TELL. Un convive triste n'est pas le bienvenu dans une noce.

STUSSI. Si quelque chagrin vous oppresse, bannissez-le gaiement de votre cœur. Prenez ce qui se présente; les temps sont rudes, voilà pourquoi l'homme doit prendre la joie au passage. Ici un mariage, ailleurs un enterrement.

TELL. Et souvent l'on passe de l'un à l'autre.

STUSSI. Ainsi va maintenant le monde. Les malheurs ne manquent nulle part. Il y a eu un éboulement dans le canton de Glaris, et tout un côté du Glaernisch s'est écroulé.

TELL. Les montagnes elles-mêmes chancellent. Il n'y a donc rien de solide sur la terre?

STUSSI. Ailleurs aussi on raconte des choses merveilleuses. Je parlais

Kommt mit! Jeder Biedermann
ist geladen.

TELL. Ein ernster Gast
stimmt nicht
zum Hochzeitshaus.

STÜSSI.

Drückt Euch ein Kummer,
werft ihn frisch vom Herzen.

Nehmt mit

was kommt:

die Zeiten sind jetzt schwer.

Drum muß der Mensch
ergreifen leicht

die Freude:

hier wird gefreut,
und anderswo begraben.

TELL. Und oft gar
kommt das Gine
zu dem Andern.

STÜSSI.

So geht nun die Welt.

Es gibt allerwegen
genug Unglücks.

Ein Ruffi

ist gegangen im Glarnerland,
und eine ganze Seite
von Glärnisch eingesunken.

TELL. Die Berge selbst
wanken auch?

Nichts steht fest
auf Erden.

STÜSSI.

Anderswo auch vernimmt man
Wunderdinge.

Da sprach ich einen,

Venez avec nous! Tout brave-homme
y est invité.

TELL. Un sérieux (triste) convive
ne s'accorde pas (est déplacé)
pour (dans) -une maison-de-noce.

STUSSI.

Un chagrin vous oppresse-t-il,
rejetez le galement du cœur.

Prenez avec vous (prenez)

ce-qui vient (ce qui se présente):

les temps sont maintenant durs.

C'est-pourquoi l'homme doit
saisir facilement (à la hâte)

la joie:

ici on se marie,

et ailleurs on enterre.

TELL. Et souvent même
vient (se joint) l'un
à l'autre.

STUSSI.

Ainsi va maintenant le monde.

Il y a partout

assez de malheur.

Un écroulement-de-montagne

est arrivé dans-le pays-de-Glaris

et tout un côté

du Glaernisch s'est éboulé.

TELL. Les montagnes elles-mêmes
chancelent-elles aussi?

Rien ne se-tient ferme
sur la terre.

STUSSI.

Ailleurs aussi on apprend
des choses-merveilleuses.

Là (voilà que) je parlai à quelqu'un

Ein Ritter wollte zu dem König reiten,
 Und unterwegs begegnet ihm ein Schwarm
 Von Hornissen, die fallen auf sein Ross,
 Daß es vor Marter todt zu Boden sinkt,
 Und er zu Fuße ankommt bei dem König.

Tell.

Dem Schwachen ist sein Stachel auch gegeben.

(Armgarth kommt mit mehreren Kindern und stellt sich an den Eingang des
 Hohlwegs.)

Stüssi.

Man deutet's auf ein großes Landesunglück,
 Auf schwere Thaten wider die Natur.

Tell.

Vergleichen Thaten bringet jeder Tag;
 Kein Wunderzeichen braucht sie zu verkünden.

Stüssi.

Ja, wohl dem, der sein Feld bestellt in Ruh'¹,
 Und ungekränkt daheim sitzt bei den Seinen.

Tell.

Es kann der Frömmste nicht im Frieden bleiben.

récemment à un homme qui arrivait de Bade. Il m'a raconté qu'un chevalier voulait aller voir le roi : en route il rencontre un essaim de frelons qui se jettent sur son cheval et le tourmentent tellement que l'animal tombe mort, et le chevalier arrive à pied chez le roi.

TELL. Le faible a aussi son aiguillon. (*Hermengarde arrive avec plusieurs enfants et se place à l'entrée du chemin.*)

STUSSI. On regarde cela comme un présage de quelque grand malheur pour le pays, de quelque événement monstrueux.

TELL. Chaque jour il se passe des faits de ce genre, et il n'est besoin d'aucun signe merveilleux pour les annoncer.

STUSSI. Heureux celui qui cultive paisiblement son champ et reste au milieu des siens à l'abri du malheur!

TELL. L'homme le plus doux ne peut vivre en paix, si cela déplaît

der kam von Baden.
Ein Ritter wollte
reiten zu dem König,
und ein Schwarm von Hornissen
begegnet ihm unterwegs:
die fallen auf sein Ross,
daß es sinkt
tobt zu Boden vor Marter,
und er ankommt
zu Fuße beim König.
T e U. Dem Schwachen auch
ist gegeben sein Stachel.

Hermgard kommt mit mehreren Kindern,
und stellt sich
an den Eingang des Hohlwegs.

St ü f f. Man deutet es
auf
ein großes Landesunglück,
auf schwere Thaten
wider die Natur.

T e U.

Jeder Tag bringet
vergleichen Thaten;
kein Wunderzeichen
braucht sie zu verkünden.

St ü f f.

Ja, wohl dem,
der bestellt in Ruh sein Feld,
und sitzt daheim bei den Seinen
ungefränkt!

T e U.

Der Frömmste kann nicht bleiben
im Frieden, wenn es nicht gefällt

qui venait de Baden.
Un chevalier voulait
se-rendre-à-cheval chez le roi,
et un essaim de frelons
s'offre-de-rencontre à lui en-route:
ceux-ci tombent (se jettent) sur son
de-telle-sort-qu'il tombe [cheval
mort à terre de torture,
et que lui-même arrive
à pied chez le roi.
TELL. Au faible aussi
est donné son aiguillon.

HERMGARDE vient avec plusieurs enfants,
et se place
à l'entrée du chemin-croix.

STUSSI. On l'interprète
sur (comme présageant)
un grand malheur-au-pays, [faits
et sur (comme présageant) de terribles
contre la nature (contre nature).

TELL.

Chaque jour porte avec lui
de telles actions;
nul signe-merveilleux
n'a-besoin de les annoncer.

STUSSI.

Oui, bien est à (heureux) celui
qui dispose en paix son champ,
et se-tient au-joyer chez les siens
sans-être-lésé!

TELL.

Le plus innocent ne peut pas rester
en paix, si cela ne plait pas

Wenn es dem bösen Nachbar nicht gefällt.

(Tell steht oft mit unruhiger Erwartung nach der Höhe des Berges.)

Stüssi.

Gehabt Euch wohl! — Ihr wartet hier auf jemand?

Tell.

Das thu' ich.

Stüssi.

Frohe Heimkehr zu den Euren!

— Ihr seid aus Uri? Unser gnäd'ger Herr,
Der Landvogt, wird noch heut' von dort erwartet.

Wandrer (kommt).

Den Vogt erwartet heut' nicht mehr! Die Wasser
Sind ausgetreten von dem großen Regen,
Und alle Brücken hat der Strom zerrissen¹.

(Tell steht auf.)

Armgarth (kommt vorwärts).

Der Landvogt kommt nicht?

Stüssi.

Sucht Ihr was an ihn?

Armgarth.

Ach, freilich!

à un méchant voisin. (*Tell regarde avec impatience vers le haut du chemin.*)

STUSSI. Adieu. Vous attendez ici quelqu'un?

TELL. Oui.

STUSSI. Je vous souhaite un heureux retour chez vous. Vous êtes d'Uri? Notre gracieux maître, le bailli, doit en revenir aujourd'hui même.

UN VOYAGEUR *qui arrive*. N'attendez plus le gouverneur aujourd'hui. Les eaux ont débordé par suite des grandes pluies, et le torrent a rompu tous les ponts. (*Tell se lève.*)

HERMENGARDE *s'avance*. Le bailli ne viendra pas?

STUSSI. Avez-vous quelque chose à lui demander?

HERMENGARDE. Hélas, oui.

dem bösen Nachbar.

au méchant voisin.

TELL steht auf:
mit unruhiger Erwartung
nach der Höhe des Berges.

TELL porte-ses-regards souvent
avec une inquiète attente
vers le haut du chemin.

STÜSSI.

STUSSI.

Gehabt Euch wohl.

Portez vous bien (adieu) !

Ihr wartet hier

Vous attendez ici

auf Jemand.

sur quelqu'un ?

TELL.

TELL.

Das thue ich.

C'est ce que je fais (oui).

STÜSSI.

STUSSI.

Große Heimkehr zu den Euren !

Joyeux retour chez les vôtres !

Ihr seid aus Uri ?

Vous êtes d'Uri ?

Unser gnädiger Herr,

Notre gracieux seigneur.

der Landvogt,

le bailli,

wird erwartet noch heute

est attendu encore aujourd'hui

von dort.

de retour de là.

Wanderer kommt.

Un PASSANT arrive.

Erwartet nicht mehr heute
den Vogt.

N'attendez plus aujourd'hui
le bailli.

Die Wasser sind ausgetreten
von dem großen Regen,
und der Strom hat zerrissen
alle Brücken.

Les eaux ont débordé
par suite de la grande pluie,
et le torrent a rompu
tous les ponts.

TELL steht auf.

TELL se leve.

Armigart kommt vorwärts.

HERMENGARDE s'avance.

Der Landvogt kommt nicht ?

Le bailli ne vient pas ?

STÜSSI.

STUSSI.

Sucht Ihr
was an ihn ?

Cherchez (demandez)-vous
quelque-chose à lui ?

Armigart.

HERMENGARDE.

Ach, freilich.

Hélas, sans-doute !

Stüssi.

Warum stellet Ihr euch denn
In dieser hohlen Gass' ihm in den Weg?

Armgar.

Hier weicht er mir nicht aus, er muß mich hören.

Frießhardt.

(kommt eilfertig den Hohlweg herab, und ruft in die Scene).

Man fahre aus dem Weg! — Mein gnäd'ger Herr,
Der Landvogt, kommt dicht hinter mir geritten.

(Tell geht ab.)

Armgar (lebhaft).

Der Landvogt kommt!

(Sie geht mit ihren Kindern nach der vordern Scene. Gessler und Rudolph
der Harras zeigen sich zu Pferd auf der Höhe des Wegs.)

Stüssi (zum Frießhardt).

Wie kamt ihr durch das Wasser,
Da doch der Strom die Brücken fortgeführt?

Frießhardt.

Wir haben mit dem See gekochten, Freund,
Und fürchten uns vor keinem Alpenwasser.

STUSSI. Pourquoi vous placez-vous donc sur son passage dans ce chemin creux?

HERMENGARDE. Ici, il ne pourra m'éviter. Il faudra qu'il m'entende.

FRIESSHARDT *descend rapidement le chemin creux et crie sur la scène. Faites place. Voici monseigneur le bailli qui me suit de près. (Tell se retire.)*

HERMENGARDE, *vivement*. Le bailli vient! (*Elle va avec ses enfants sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe Harras se montrent à cheval sur la hauteur.*)

STUSSI, *à Friesshardt*. Comment avez-vous pu traverser les rivières, puisque les ponts ont été enlevés?

FRIESSHARDT. Nous avons lutté contre le lac, mon ami, et nous ne craignons pas les torrents des Alpes.

Stüssi.

Warum stellet Ihr Euch denn
in dieser hohlen Gasse
ihm in den Weg?

Armgarth.

Er weicht mir nicht aus hier;
er muß
mich hören.

Friesshardt

kommt herab eifertig den Hohlweg,
und ruft in die Scene.

Man fahre aus dem Wege.

Mein gnädiger Herr, der Landvogt,
kommt geritten
dicht hinter mir.

Tell tritt ab.

Armgarth schreiet.

Der Landvogt kommt!

Sie geht mit ihren Kindern
nach der vordern Scene.

Gessler und Rudolph der Harnas
zeigen sich zu Pferd
auf der Höhe des Wege.

Stüssi zum Friesshardt.

Wie kamt ihr durch das Wasser,
da doch
der Strom fortgeführt
die Brücken?

Friesshardt.

Freund, wir haben gekämpft
mit dem See, und fürchten uns
vor keinem
Alpenwasser.

STUSSI.

Pourquoi vous placez-vous donc
dans ce chemin creux
à lui dans la (dans sa) route?

HERMENGARDE.

Il ne m'évite (m'évitera) pas ici;
il doit
m'entendre (il faut qu'il m'entende).

FRIESSHARDT

descend en-hâte le chemin-creux,
et crie dans la scene.

Qu'on s'écarte du chemin.

Mon gracieux maître, le bailli,
vient à-cheval
tout derrière moi.

TELL se retire.

HERMENGARDE vivement.

Le bailli vient!

Elle va avec ses enfants
vers l'avant scene.

GESSLER et RODOLPHE HARNAS
se montrent à cheval
à la hauteur (au sommet) du chemin.

STUSSI à FRIESSHARDT.

Comment avez-vous traversé l'eau,
lorsque pourtant (puisque)
le torrent avait emporté
les ponts?

FRIESSHARDT.

Ami, nous avons combattu (lutté)
avec le lac, et n'avons-peur
devant (d') aucune
eau (torrent)-des-Alpes.

Stüssi.

Ihr wart zu Schiff in dem gewalt'gen Sturm?

Frießhardt.

Das waren wir. Mein Lebtag denk' ich dran—

Stüssi.

O bleibt, erzählt!

Frießhardt.

Laß mich, ich muß voraus,
Den Landvogt muß ich in der Burg verkünden.

(Ab.)

Stüssi.

Wär'n gute Leute auf dem Schiff gewesen,
In Grund gesunken wär's mit Mann und Maus,
Dem Volk kann weder Wasser bei, noch Feuer.

(Er sieht sich um.)

Wo kam der Waidmann hin, mit dem ich sprach?

(Geht ab.)

Geßler und Rudolph der Harras zu Pferd.

Geßler.

Sagt, was ihr wollt, ich bin des Kaisers Diener,
Und muß drauf denken, wie ich ihm gefalle.
Er hat mich nicht ins Land geschickt, dem Volk

STUSSI. Vous étiez sur une barque pendant la terrible tempête?

FRIESSHARDT. Oui, nous y étions, et toute ma vie j'y penserai.

STUSSI. Oh! restez, racontez-nous...

FRIESSHARDT. Laissez-moi, il faut que je prenne les devants pour annoncer l'arrivée du gouverneur au château. (*Il s'éloigne.*)STUSSI. Si ce bateau eût porté de braves gens, il eût été englouti corps et biens; cette race est à l'abri de l'eau et du feu. (*Il regarde autour de lui.*) Qu'est donc devenu le chasseur avec qui je parlais? (*Il s'éloigne.*)

GESSLER, à cheval, causant avec Rodolphe Harras. Dites ce que vous voudrez, je suis l'agent de l'Empereur et je dois songer à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le

Stüssi.

Ihr wart zu Schiff
in dem gewaltigen Sturm?
Friedhardt. Das waren wir.
Mein Lebtag denke ich daran.
Stüssi. O bleibt, erzählt!
Friedhardt. Laß mich,
ich muß voraus;
ich muß verkünden
in der Purg
den Landvogt
ab.

Stüssi.

Wären gewesen
gute Leute auf dem Schiff,
es wäre gesunken
in Grund mit Mann
und Maus.
Dem Wolf
kann bei weder
Wasser noch Feuer.

Er sieht sich um.

Wo kam hin
der Waidmann,
mit dem ich sprach?
Gessler
und Rudolph der Harnas zu Pferd.
Gessler. Sagt was
Ihr wollt,
ich bin der Diener des Kaisers,
und muß denken darauf,
wie ich ihm gefalle.
Er hat mich nicht geschickt
in das Land.

STUSSI.

Vous étiez en barque (embarqués)
dans (pendant) cette terrible tempête?
FRIESSHARDT. Nous l'étions.
Ma vie durant j'y pense (penserai).
STUSSI. Oh! restez, racontez!
FRIESSHARDT. Laisse moi, [devants];
je dois *aller en avant* (prendre les
je dois annoncer
dans le château de *Kussnacht*
le (l'arrivée du) bailli.

Il part.

STUSSI.

Eussent été (s'il y avait eu)
de braves gens sur la barque,
elle se serait abîmée
au fond avec homme [nait].
et souris (avec tout ce qu'elle conte-
A cette race là (à ces gens là)
ne peut arriver ni (ils sont à l'abri de)
l'eau ni le feu.

Il regarde autour de lui.

Où est *donc* allé (qu'est devenu)
le chasseur,
avec lequel je parlais?

GESSLER

et RODOLPHE HARRAS à cheval.

GESSLER. Dites ce-que
vous voulez (vous avez beau dire),
je suis le serviteur de l'Empereur,
et je dois penser à-cela, *savoir*,
comment je lui plais (plairai).
Il ne m'a pas envoyé
dans le (ce) pays

Zu schmeicheln und ihm sanft zu thun — Gehorsam
Erwartet er, der Streit ist', ob der Bauer
Soll Herr sein in dem Land, oder der Kaiser.

Armgarth.

Jetzt ist der Augenblick! Jetzt bring' ich's an!

(Nähert sich furchtsam.)

Gessler.

Ich hab' den Hut nicht aufgesteckt zu Altdorf
Des Scherzes wegen, oder um die Herzen
Des Volks zu prüfen; diese kenn' ich längst.
Ich hab' ihn aufgesteckt, daß sie den Nacken
Mir lernen beugen, den sie aufrecht tragen —
Das Unbequeme hab' ich hingepflanzt
Auf ihren Weg, wo sie vorbeigeh'n müssen,
Daß sie drauf stoßen mit dem Aug', und sich
Erinnern ihres Herrn, den sie vergessen.

Rudolph der Harraß.

Das Volk hat aber doch gewisse Rechte —

traiter avec douceur. Il veut qu'on lui obéisse, et la question est de savoir si c'est le paysan qui sera le maître dans le pays ou l'Empereur.

HERMENGARDE. Voici le moment. Je vais présenter ma demande.
(Elle s'approche avec inquiétude.)

GESSLER. Je n'ai pas fait placer ce chapeau à Altorf par plaisanterie, ni pour éprouver le cœur de ce peuple. Je le connais depuis longtemps. Je l'ai placé là pour qu'ils apprennent à courber cette tête qu'ils lèvent orgueilleusement. J'ai mis ce chapeau incommode sur la route par laquelle ils doivent passer, pour qu'il frappe leurs regards et leur rappelle le maître qu'ils oublient.

RODOLPHE. Le peuple a cependant certains droits...

zu schmeicheln dem Volk,
und ihm zu thun
sanft.

Gehorsam erwartet er :
der Streit ist

ob der Bauer soll sein
Herr in dem Lande
oder der Kaiser.

Armgar t.

Jetzt ist der Augenblick !
jetzt

bringe ich es an !

Nähert sich furchsam.

Gessler.

Ich habe nicht aufgesteckt
den Hut zu Altorf
des Scherzes wegen,
oder um zu prüfen
die Herzen des Volkes :
diese kenne ich
längst.

Ich habe ihn aufgesteckt,
daß sie mir lernen
beugen den Nacken,
den sie tragen aufrecht.

Ich habe hingepflanzt
auf ihrem Wege,
wo sie müssen vorbeigehen,
das Unbequeme,
daß sie stoßen darauf
mit dem Auge,
und sich erinnern ihres Herrn,
den sie vergessen.

Rudolph.

Aber das Volk hat doch
gewisse Rechte —

pour flatter le peuple
et pour lui faire
doucement (le traiter avec douceur).

C'est l'obéissance qu'il attend :
la lutte (question) est de savoir
si le paysan doit être
maître dans le pays
ou l'Empereur.

HERMENGARDE.

Maintenant c'est le moment !
maintenant

je le présente (je pr. ma demande) !

Elle s'approche timidement.

GESSLER.

Je n'ai point planté (fait planter)
le chapeau à Altorf
par plaisanterie ,
ou pour éprouver

les cœurs (le cœur) du peuple ;
ceux-ci (celui-ci) je les (le) connais
depuis-long-temps.

Je l'ai planté
afin-qu'ils m'apprennent
à courber la nuque (la tête)
qu'ils portent droite.

J'ai planté-là
sur leur chemin
où ils sont-obligés de passer,
l'importun (ce signe importun ,
afin-qu'ils heurtent là-dessus (contre)
avec l'œil ,
et se souviennent de leur maître ,
qu'ils oublient.

RODOLPHE.

Mais le peuple a cependant
certains droits —

Geßler.

Die abzuwägen, ist jetzt keine Zeit!

— Weitschicht'ge Dinge sind im Werk und Werden,

Das Kaiserhaus will wachsen; was der Vater

Glorreich begonnen, will der Sohn vollenden.

Dieß kleine Volk ist uns ein Stein im Weg—

So oder so — Es muß sich unterwerfen.

(Sie wollen vorüber. Die Frau wirft sich vor dem Landvogt nieder.)

Armgarth.

Barmherzigkeit, Herr Landvogt! Gnade! Gnade!

Geßler.

Was dringt Ihr Euch auf offner Straße mir

In Weg?—Zurück!

Armgarth.

Mein Mann liegt im Gefängniß;

Die armen Waisen schrei'n nach Brod—Habt Mitleid,

Gestrenger Herr, mit unserm großen Elend!

GESSLER. Ce n'est pas le moment de les peser... De grandes choses se préparent et vont s'accomplir. La maison impériale veut grandir. Ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple est une pierre sur notre route. D'une façon ou de l'autre... il faut qu'il se soumette. (*Ils veulent passer. Hermengarde se jette à genoux devant le bailli.*)

HERMENGARDE. Miséricorde! monseigneur. Grâce! grâce!

GESSLER. Pourquoi vous jetez-vous sur mon chemin? Arrière! retirez-vous!

HERMENGARDE. Mon mari est en prison. Mes pauvres orphelins demandent du pain... Mon seigneur, ayez pitié de notre grande misère.

Gessler. Die abzuwägen,
ist jetzt keine Zeit!

Weitschichtige Dinge
sind im Wert
und Werden:
das Kaiserhaus
will wachsen,
der Sohn will vollenden,
was der Vater begonnen
glorreich.

Dies kleine Volk ist uns
ein Stein
im Weg.

So oder

so,

es muß

sich unterwerfen.

Sie wollen vorüber.

Die Frau wirft sich nieder
vor dem Landvogt.

Armgarth.

Barmherzigkeit, Herr Landvogt!

Gnade! Gnade!

Gessler.

Was bringet Ihr Euch auf
mir

in Weg

auf offner Straße? Zurück!

Armgarth.

Mein Mann liegt im Gefängniß;

die armen Waisen

schreien nach Brod.

Habt Mitleid,

gestrenger Herr,

mit unserm großen Elend.

Gessler. De peser ceux-ci,
n'est maintenant pas *le moment*.

De vastes choses
sont dans l'œuvre [faire]:

et *le devenir* (se préparent et vont se
la maison-impériale
veut croître (grandir);

le fils veut achever
ce-que le père a commencé
glorieusement.

Ce petit peuple est pour nous
une pierre (un obstacle)
dans-le (notre) chemin.

Ainsi ou

ainsi (d'une manière ou d'une autre),
il doit (il faut qu'il)

se soumettre (se soumettre).

Ils veulent au delà (ils veulent passer).

La femme se jette à-terre, à genoux)
devant le bailli.

HERMENGARDE.

Miséricorde, seigneur bailli!
grâce! grâce!

Gessler.

Que (pourquoi) vous pressez-vous
à moi (m'arrêtez-vous)
dans *mon* chemin

sur la grande route? Arrière!

HERMENGARDE.

Mon mari gît (est) dans-la prison;
les pauvres orphelins

crient après (demandent) du pain.

Ayez pitié,

sévère seigneur (Monseigneur),
avec (de) notre grande misère.

Rudolph der Harras.

Wer seid Ihr? Wer ist Euer Mann?

Armgarth.

Ein armer

Wildheuer ¹, guter Herr, vom Rigiberge ²,
Der überm Abgrund weg das freie Gras
Abmähet von den schroffen Felsenwänden,
Wohin das Vieh sich nicht getraut zu steigen —

Rudolph der Harras (zum Landvoigt).

Bei Gott, ein elend und erbärmlich Leben!
Ich bitt' Euch, gebt ihn los, den armen Mann!
Was er auch Schweres mag verschuldet haben,
Strafe genug ist sein entseflich Handwerk.

(Zu der Frau.)

Euch soll Recht werden — Drinnen auf der Burg
Nennt Eure Bitte — Hier ist nicht der Ort.

Armgarth.

Nein, nein, ich weiche nicht von diesem Platz,
Biß mir der Vogt den Mann zurückgegeben!
Schon in den sechsten Mond liegt er im Thurm,

RODOLPHE. Qui êtes-vous? Quel est votre mari?

HERMENGARDE. Mon bon seigneur, c'est un pauvre faucheur du Rigi, qui va couper l'herbe libre sur l'abîme des rocs escarpés, dans les lieux où les bestiaux n'osent pas se risquer.

RODOLPHE, *au bailli*. Par le ciel! c'est une triste et misérable vie. Je vous en prie, relâchez ce malheureux; quelque faute qu'il ait commise, son affreux métier est une assez grande punition. (*A Hermengarde.*) On vous rendra justice. Venez au château présenter votre requête. Ce n'est pas ici le lieu.

HERMENGARDE. Non, non, je ne quitterai pas cette place que le bailli ne m'ait rendu mon mari. Il y a déjà six mois qu'il est en pri-

Rudolph. Wer seid Ihr?
 wer ist Euer Mann?
 Margart. Ein armer
 Bildhauer,
 guter Herr,
 vom Rigiberge,
 der überm Abgrunde
 abmäht das Gras
 frei
 von den schroffen Felsenwänden,
 wohin das Vieh
 sich nicht getraut zu steigen.
 Rudolph zum Landvogt.
 Bei Gott,
 ein elend
 und erbärmlich Leben!
 Ich bitte Euch, gebt ihn los,
 den armen Mann!
 Was Schweres auch
 er mag haben verschuldet,
 sein entsetzlich Handwerk
 ist Strafe genug.

Zu der Frau.

Recht soll Euch werden:
 nennt Eure
 Bitte
 drinnen auf der Burg:
 hier ist nicht der Ort.
 Margart. Nein, nein,
 ich weiche nicht
 von diesem Plage, bis der Vogt
 mir zurückgegeben den Mann!
 Er liegt im Thurm
 schon in den sechsten

RODOLPHE. Qui êtes-vous ?
 que. est votre mari ?
 HERMENGARDE. Un pauvre
 faucheur-d'herbes-sauvages,
 mon bon seigneur,
 de-la montagne-du-Rigi,
 qui au dessus-de-l'abîme
 fauche l'herbe
 libre (qui n'appartient à personne)
 sur les escarpés côtés-des-rochers
 là-où le bétail
 ne s'avise pas de monter.
 RODOLPHE au BAILLI.
 Par dieu (par le ciel) !
 c'est une pauvre
 et misérable vie !
 Je vous prie, relâchez le,
 le pauvre homme !
 Quelque grave que soit la faute dont
 il a pu se rendre coupable,
 son affreux métier
 est une punition assez grande.

A la femme.

[fera justice]:

Droit doit devenir à vous (on vous
 nommez (dites l'objet de) votre
 prière (requête)
 dedans au château:
 ici ce n'est pas le lieu.
 HERMENGARDE. Non, non,
 je ne cède (céderai) pas
 de cette place, jusqu'à ce que le bailli
 m'ait rendu le (mon) mari !
 Il git dans-le donjon
 déjà jusque dans la sixième

Und harret auf den Richterspruch vergebens.

Gessler.

Weib, wollt Ihr mir Gewalt anthun? Hinweg!

Armgar.

Gerechtigkeit, Landvogt! Du bist der Richter
Im Lande an des Kaisers Statt und Gottes.
Ihu' deine Pflicht! So du Gerechtigkeit
Vom Himmel hoffest, so erzeig sie uns!

Gessler.

Fort! Schafft das freche Volk mir aus den Augen!

Armgar.

(greift in die Zügel des Pferdes).

Nein, nein, ich habe nichts mehr zu verlieren.
— Du kommst nicht von der Stelle, Vogt, bis du
Mir Recht gesprochen — Halte deine Stirne,
Rolle die Augen, wie du willst — Wir sind
So grenzenlos unglücklich, daß wir nichts
Nach deinem Born mehr fragen —

Gessler.

Weib, mach' Platz,

Oder mein Roß geht über dich hinweg.

son, et il attend vainement la sentence du juge.

GESSLER. Femme, voulez-vous donc me faire violence? Arrière!

HERMENGARDE. Justice, bailli! Tu es juge dans ce pays à la place de Dieu et de l'Empereur. Fais ton devoir. Si tu veux qu'il te soit fait justice au ciel, rends-nous justice.

GESSLER. Allons, que l'on chasse de mes yeux ce peuple insolent.

HERMENGARDE *saisit la bride de son cheval*. Non, non, je n'ai plus rien à perdre. Tu n'iras pas plus loin, bailli, avant de m'avoir rendu justice. Fronce le sourcil, roule tes yeux menaçants tant que tu voudras. Notre misère est si extrême, que nous ne nous inquiétons plus de ta colère.

GESSLER. Femme, éloigne-toi, ou mon cheval te passera sur le corps.

Wien,
und harret vergebens
auf den Richterspruch.

Gessler.

Weib, wollt ihr mir anthun
Gewalt? Hinweg!

Margart. Gerechtigkeit, Landvogt!
Du bist der Richter im Lande
an Statt des Kaisers und Gottes.

Thue deine Pflicht! [Himmel,

so du hoffest Gerechtigkeit vom
so erzeige uns sie.

Gessler. Fort!

schafft mir aus den Augen
das freche Volk!

Margart

greift

in die Zügel des Pferdes.

Nein, nein, ich habe nichts mehr
zu verlieren. Vogt,
du kemmst nicht
von der Stelle,
bis du mir
gespröchen Recht.

Falte deine Stirne,
rolle die Augen,
wie du willst.

Wir sind unglücklich
so gränzenlos,
daß wir fragen
nichts mehr
nach deinem Zorn.

Gessler. Weib, mach' Platz
oder mein Roß geht hinweg
über dich.

lune (depuis plus de cinq mois),
et attend en-vain
sur la (la) sentence-du-juge.

Gessler.

Femme, voulez-vous me faire
violence? loin-d'-ici (retirez-vous)!

Hermengarde. Justice, bailli!

Tu es le juge dans-le (ce) pays
en place de l'Empereur et de Dieu.

Fais ton devoir!

Si tu espères justice du ciel,
alors rends nous la.

Gessler. Loin-d'ici!

faites moi *disparaître* des yeux
ce peuple insolent!

Hermengarde

porte-la-main

sur les brides du cheval.

Non, non, je n'ai plus rien
à perdre. Bailli,

tu ne viens pas

de la (tu ne quitteras pas cette) place,

jusqu'à-ce-que tu m'aies

prononcé (rendu) justice.

Fronce ton front (sourcil),

roule les (tes) yeux *menaçants*,

comme (tant que) tu veux.

Nous sommes malheureux [ment],

tellement sans-bornes (si énormé-

que nous ne nous enquerons (in-

plus en-rien [quiétons])

après (de) ta colère.

Gessler. Femme, fais place,

ou mon cheval va au-delà (passe)

sur toi.

Armgar.

Lass' es über mich dahin geh'n — Da —

(Sie reißt ihre Kinder zu Boden und wirft sich mit ihnen ihm in den Weg.)

Hier lieg' ich

Mit meinen Kindern — Lass' die armen Waisen
Von deines Pferdes Huf zertreten werden!
Es ist das Aergste nicht, was du gethan —

Rudolph der Garraß.

Weib, seid Ihr rasend?

Armgar (heftiger fortfahrend).

Tratest du doch längst
Das Land des Kaisers unter deine Füße!
— O, ich bin nur ein Weib! Wär' ich ein Mann,
Ich wüßte wohl was Besseres, als hier
Im Staub zu liegen —

(Man hört die vorige Musik wieder auf der Höhe des Bergs, aber gedämpft.)

Gessler.

Wo sind meine Knechte?

Man reiße sie von hinnen, oder ich
Vergesse mich und thue, was mich reuet.

HERMENGARDE. Eh bien! qu'il passe... Tiens... (*Elle pousse ses enfants par terre et se met avec eux au milieu du chemin.*) Me voici avec mes enfants... Ecrase ces pauvres orphelins sous les pieds de ton cheval. Ce ne sera pas la plus affreuse de tes cruautés...

RODOLPHE. Femme, vous êtes donc folle?

HERMENGARDE, *avec plus de force*. Tu foules bien depuis longtemps la terre de l'Empereur sous tes pieds. Oh! je ne suis qu'une femme: si j'étais un homme, je sais bien qu'il y aurait quelque chose de mieux à faire que de me prosterner ici dans la poussière. (*On entend de nouveau la musique sur la hauteur, mais dans le lointain.*)

GESSLER. Où sont mes serviteurs? Qu'on arrache cette femme d'ici, ou je ne me retiens plus, et je ferai ce dont je pourrais me repentir.

Urmgart.
Lasse es dahingehen
über mich — da —

Sie reißt zu Boden
ihre Kinder, und wirft sich mit ihnen
ihm in den Weg.

Hier liege ich
mit meinen Kindern.
Lasse die armen Waisen
zertreten werden
von dem Huf deines Pferdes!
Es ist nicht das Aergste,
was du gethan.

R u d o l p h.

Weib, seid Ihr rasend?

Urmgart fortfahrend heftiger.

Tratest du doch
längst unter deine Füße
das Land des Kaisers!
O, ich bin nur ein Weib!
Wäre ich ein Mann,
ich müßte wohl
was Besseres,
als zu liegen
hier im Staube.

Man hört wieder
auf der Höhe der Bogen
die vorige Musik,
aber gedämpft.

G e s s l e r. Wo sind meine Knechte?
Man reiße sie von hier,
oder ich vergeße mich, und thue
was mich reuet.

HERMENGARDE.

Laisse le aller (qu'il passe)
sur moi—là (nous voilà)—

Elle entraîne à terre
ses enfants, et se jette avec eux
à lui dans le (dans son) chemin.

Me voici étendue
avec mes enfants.
Laisse les pauvres orphelins
être écrasés
par le sabot (pied) de ton cheval!
Ce n'est (ne sera) pas le pire
de ce que tu as fait.

RODOLPHE.

Femme, êtes vous en-délire? *[ment.]*

HERMENGARDE continuant plus véhémement.

Tu as bien foulé
depuis-long-temps sous tes (aux) pieds
le pays de l'Empereur!
Oh! je ne suis qu'une femme!
Fussé-je (si j'étais) un homme,
je saurais bien *faire*
quelque-chose de mieux,
que d'être-couchée
ici dans-la poussière.

On entend de-nouveau
sur la hauteur du chemin
la précédente (la même) musique,
mais affaiblie.

G E S S L E R. Où sont mes serviteurs?
Qu'on l'arrache d'ici,
ou je m'oublie et je fais *[pentir.]*
ce-qui me donne-(donnera)-du-re-

Rudolph der Harras.

Die Knechte können nicht hindurch, o Herr!
Der Hohlweg ist gesperrt durch eine Hochzeit.

Gessler.

Ein allzumilder Herrscher bin ich noch
Gegen dies Volk — die Zungen sind noch frei,
Es ist noch nicht ganz, wie es soll, gebändig —
Doch es soll anders werden, ich gelob' es,
Ich will ihn brechen, diesen starren Sinn,
Den festen Geist der Freiheit will ich beugen.
Ein neu Gesetz will ich in diesen Landen
Verkündigen — Ich will —

(Ein Pfeil durchbohrt ihn; er fährt mit der Hand ans Herz und will sinken. Mit matter Stimme:)

Gott sei mir gnädig!

Rudolph der Harras.

Herr Landvogt — Gott, was ist das? Woher kam das?

Armgarth (auffahrend).

Mord! Mord! Er taumelt, sinkt! Er ist getroffen!

RODOLPHE. Vos serviteurs ne peuvent passer. Le chemin est embarrassé par une noce.

GESSLER. Je suis pour ce peuple un maître trop doux encore. Les langues sont encore libres; ces gens ne sont pas domptés comme ils devraient l'être. Mais cela changera, je le jure. Je veux briser cette opiniâtre résistance, je veux faire plier cet impudent esprit de liberté, je veux promulguer dans cette contrée une nouvelle loi... Je veux...
(Un trait le frappe. Il porte la main sur son cœur et chancelle.
D'une voix étouffée, il dit :) Que Dieu ait pitié de moi!

RODOLPHE. Monseigneur! Dieu! qu'est-ce donc! D'où vient cela?

ARMENGARDE s'élançant. Au meurtre! au meurtre! Il chancelle: il tombe; il est frappé.

Rudolph. O Herr,
die Knechte können nicht
hindurch;

der Hohlweg ist gesperrt
durch eine Hochzeit.

Gessler.

Ich bin noch ein allzumilder
Herr gegen dies Volk :

die Zungen sind noch frei ,
es ist noch nicht ganz
gebändigt, wie es soll.

Aber es soll

werden anders,

ich gelobe es :

ich will ihn brechen,

diesen starren Sinn,

ich will beugen

den festen Geist der Freiheit ,

ich will verkünden

ein neu Gesetz in diesen Landen,

ich will....

Ein Pfeil durchbohrt ihn ;

er fährt mit der Hand

an das Herz,

und will sinken.

Mit matter Stimme.

Gott sei mir gnädig !

Rudolph. Herr Landvogt —

Gott ! was ist das ?

Woher kam das ?

Urmgart aufsehend.

Mord ! Mord !

Er taumelt , sinkt !

er ist getroffen !

RODOLPHE, O Monseigneur,
les (vos) serviteurs ne peuvent pas
aller à-travers (passer) ;

le chemin-creux est barré (obstrué)
par une noce.

GESSLER.

Je suis encore un beaucoup-trop-doux
maitre envers (pour) ce peuple :

les langues sont encore libres ,
il n'est pas encore tout-à-fait
dompté comme il doit *l'être*.

Mais cela doit

devenir autrement (cela changera) ,

j'en fais-le-vœu :

je veux le briser

ce raide (opiniâtre) caractère ,

je veux courber

ce hardi esprit de la liberté ,

je veux publier

une nouvelle loi dans ces pays ,

je veux....

Une flèche le perce ;

il se-porte-vivement avec (il porte) la main

au (à son) cœur,

et veut (est sur le point de) tomber.

Avec une (d'une) faible voix.

Que Dieu me soit clément !

RODOLPHE. Seigneur bailli —

Dieu ! qu'est-ce ?

D'où vint cela ?

HERMENGARDE s'élançant-debout.

Au meurtre ! au meurtre !

Il chancelle , *il tombe* !

il est frappé !

Rudolph der Harraß

(springt vom Pferde).

Welch gräßliches Ereigniß — Gott — Herr Ritter —
Ruft die Erbarmung Gottes an! — Ihr seid
Ein Mann des Todes!

Gessler.

Das ist Tell's Geschoß.

(Ist vom Pferd herab dem Rudolph Harraß in den Arm gegleitet und
wird auf der Bank niedergelassen.)

Tell

(erscheint oben auf der Höhe des Felsens).

Du kennst den Schützen, suche keinen andern!
Frei sind die Hütten, sicher ist die Unschuld
Vor dir, du wirst dem Lande nicht mehr schaden!

(Verschwindet von der Höhe. Volk stürzt herein.)

Stüssi (voran).

Was gibt es hier? Was hat sich zugetragen?

Armgart.

Der Landvogt ist von einem Pfeil durchschossen.

RODOLPHE saute à bas de son cheval. Quel horrible événement!
Dieu!... Seigneur chevalier! invoquez la clémence du ciel. Vous êtes
un homme mort!

GESSLER. C'est la flèche de Tell. (*Il tombe du cheval dans les
bras de Rodolphe, qui le dépose sur le banc de pierre.*)

TELL se montre sur le haut du rocher. Tu connais l'archer; n'en
cherche pas un autre. Les chaumières sont libres, l'innocence n'a
plus rien à craindre de toi, tu ne feras plus de mal au pays. (*Il dis-
paraît. Le peuple accourt.*)

STUSSI. Qu'y a-t-il? que s'est-il passé?

HERMENGARDE. Le bailli a été percé d'une flèche.

Rudolph springt vom Pferde.
 Welch gräßliches Ereigniß!
 Gott! — Herr Ritter,
 ruft an die Erbarmung Gottes!
 Ihr seid ein Mann
 des Todes!
 Gessler.
 Das ist das Geschöß Tell's.

Ist begleitet herab vom Pferde
 dem Rudolph Haras in den Arm
 und wird niedergelassen
 auf der Bank.

Tell erscheint oben
 auf der Höhe des Felsens.

Du kennst den Schützen;
 suche keinen andern.
 Die Hütten sind frei,
 die Unschuld ist sicher
 vor dir:
 du wirst nicht mehr schaden
 dem Lande.

Verschwindet von der Höhe.
 Volk
 stürzt herein.

Stüssi voran.
 Was gibt es hier?
 was hat sich zugetragen?
 Armgart.
 Der Landvogt ist durchschossen
 von einem Pfeil.

RODOLPHE saute de cheval.
 Quel affreux événement!
 Dieu! — Seigneur chevalier,
 invoquez la miséricorde de Dieu!
 Vous êtes un homme
 de la mort (un homme mort).
 GESSLER.
 C'est le trait de Tell!

Il a glissé (est tombé) en-bas du cheval
 à Rodolphe Haras dans le bras,
 et est déposé
 sur le banc.

TELL paraît en-haut
 sur la hauteur (le sommet) du rocher.

Tu connais l'archer:
 n'en cherche point d'autre.
 Les chaumières sont libres,
 l'innocence est à-l'abri
 contre toi (de tes insultes):
 tu ne feras plus de mal
 au pays.

Il disparaît de la hauteur.
 Du peuple (la foule)
 se précipite sur la scène.

STUSSI en-avant.
 Qu'y a-t-il ici?
 qu'est-il arrivé?
 HERMENGARDE.
 Le bailli est percé
 par une flèche.

Volk (im Hineinstürzen).

Wer ist erschossen?

(Indem die Vorbersten von dem Brautzug auf die Scene kommen, sind die Hintersten noch auf der Höhe, und die Musik geht fort.)

Rudolph der Harras.

Er verblutet sich.

Fort, schaffet Hülfe! Setzt dem Mörder nach!
— Verlorner Mann; so muß es mit dir enden;
Doch meine Warnung wolltest du nicht hören!

Stüssi.

Bei Gott! Da liegt er bleich und ohne Leben!

Viele Stimmen.

Wer hat die That gethan!

Rudolph der Harras.

Ras't dieses Volk,

Daß es dem Mord Musik macht? Laßt sie schweigen!

(Musik bricht plötzlich ab, es kommt noch mehr Volk nach.)

Herr Landvogt, redet, wenn Ihr könnt — Habt Ihr
Mir nichts mehr zu vertrauen?

LE PEUPLE *entrant en tumulte. Qui a été frappé? (Pendant qu'une partie de la noce s'avance sur la scène, le reste est encore sur la hauteur, et la musique continue.)*

RODOLPHE. Il perd tout son sang! Allez! du secours! Poursuivez le meurtrier. Malheureux homme! mourir ainsi! Mais tu ne voulais pas écouter mes avertissements.

STUSSI. Par le ciel! Le voilà pâle et inanimé.

PLUSIEURS VOIX. Qui a fait le coup?

RODOLPHE. Ce peuple est-il donc fou de continuer ainsi sa musique auprès d'un mort? Faites-les taire. (*La musique cesse tout à coup. La foule augmente.*) Parlez, seigneur, si vous le pouvez... N'avez-vous plus rien à me confier? (*Gessler fait un signe de la*

W o l f

im Hereinsürzen.

Wer ist erschossen?

Indem die Vordersten
von dem Brautzuge
kommen auf die Scene,
sind die Hintersten noch auf der Höhe,
und die Musik geht fort.

R u d o l p h d e r H a r r a s.

Er verblutet sich.

Hort!

schaffet Hilfe!

setzt nach dem Mörder!

Verlorner Mann,

so muß es enden mit dir!

doch du wolltest nicht hören

meine Warnung.

St ü s s i.

Bei Gott!

da liegt er bleich und ohne Leben.

V i e l e S t i m m e n.

Wer hat gethan die That?

R u d o l p h d e r H a r r a s.

Ra't dieses Volk,

daß es macht Musik

dem Morde? Laßt sie schweigen.

Musik bricht ab plötzlich.

Es kommt nach

nach mehr Volk.

Herr Landvoigt, redet,

wenn Ihr könnt;

habt Ihr mir nichts mehr

zu vertrauen?

D U P E U P L E

en se précipitant sur la scène.

Qui est frappé-à-mort?

Tandis-que les plus avancés
du cortège-nuptial
arrivent sur la scène,
les derniers sont encore sur la hauteur,
et la musique continue.

R O D O L P H E H A R R A S. [son sang].

Il s'épuise-en-saignant (perd tout

Loin-d'ici (partez)!

procurez du secours!

poursuivez le meurtrier!

Homme perdu,

c'est ainsi que cela doit finir avec toi!

Mais tu ne voulais pas écouter

mon avertissement!

S T U S S I.

Par dieu (par le ciel)!

le voici étendu pâle et sans vie!

B E A U C O U P - D E V O I X.

Qui a commis l'action?

R O D O L P H E H A R R A S.

Est-il-sou ce peuple,

de-ce-qu'il fait de la musique

au meurtre? Faites la taire.

La musique rompt (cesse) tout-a-coup

Il arrive à-la-suite

encore plus de peuple.

Seigneur bailli, parlez,

si vous le pouvez;

ne m'avez-vous plus rien

à confier?

(Gefler gibt Zeichen mit der Hand, die er mit Heftigkeit wiederholt, da sie nicht gleich verstanden werden.)

Wo soll ich hin?

— Nach Küssnacht? Ich versteh' Euch nicht — O werdet
Nicht ungeduldig — Laßt das Irdische!
Denkt jezt, Euch mit dem Himmel zu versöhnen!

(Die ganze Hochzeitgesellschaft umsteht den Sterbenden mit einem fühllosen Grausen.)

Stüssi.

Sieh, wie er bleich wird — Jezt, jezt tritt der Tod
Ihm an das Herz — die Augen sind gebrochen¹.

Armgar

(hebt ein Kind empor).

Seht, Kinder, wie ein Wütherich verscheidet!

Rudolph der Harraß.

Wahnsinn'ge Weiber, habt ihr kein Gefühl,
Daß ihr den Blick an diesem Schreckniß weidet?
— Helft — leget Hand an — Steht mir niemand bei,

main, il le répète avec impatience, en s'apercevant qu'il n'est pas compris.) Où dois-je aller?... à Kussnacht... Je ne vous comprends pas... Oh! soyez résigné... Quittez les pensées terrestres... Songez à vous réconcilier avec le ciel. (Toute la noce entoure le mourant avec effroi et indifférence.)

STUSSI. Voyez comme il pâlit! Maintenant la mort gagne le cœur... ses yeux sont éteints.

HERMENGARDE *élève un de ses enfants dans ses bras.* Voyez, enfants, comment meurt un tyran.

RODOLPHE. Femmes insensées! n'avez-vous donc aucun sentiment, pour repaître ainsi vos regards de cet affreux spectacle? Aidez-moi;

Gesler gibt Zeichen
mit der Hand, die er wiederholt
mit Festigkeit,
da sie nicht gleich werden
verstanden.

Gesler donne (fait) des signes
avec la main, qu'il répète
avec véhémence (impatience),
comme ils ne sont pas tout-de-suite
compris.

Wo soll ich hin?
nach Küssnacht?
Ich verstehe Euch nicht.
D werdet nicht ungebürlich;
laßt das Irdische,
denkt jetzt
Euch zu versöhnen mit dem Himmel!

Die ganze Hochzeitgesellschaft
umsteht den Sterbenden
mit einem süßlosen Grausen.

Stüssi.
Sieh, wie er wird bleich!
Jetzt, jetzt
tritt der Tod
ihm an das Herz.
Die Augen sind gebrochen.
Arm gart
hebt empor
ein Kind.

Seht, Kinder,
wie ein Bütherich stirbt!
Rudolph der Harras.
Wahnsinnige Weiber,
habt ihr kein Gefühl,
daß ihr weidet
den Blick
an diesem Schreckniß?
Helst, legt Hand an!
Niemand steht mir bei,

Où dois-je aller?
à Kussnacht?
Je ne vous comprends pas.
Oh! ne devenez pas impatient;
laissez le terrestre (les pensées ter-
songez maintenant [restres],
à vous reconcilier avec le ciel!

Toute la société-de-nocce
entoure le mourant
avec une horreur insensible (sans pitié).

Stussi.
Voyez, comme il devient pâle!
Maintenant, maintenant
s'approche la mort
à lui au (gagne le) cœur.
Les yeux sont brisés (éteints).

HERMENGARDE

soulève dans ses bras
un de ses enfants.

Voyez, enfants,
comment un cruel-tyran meurt!
RODOLPHE HARRAS.
Femmes en-démence,
n'avez-vous donc aucun sentiment,
de-ce-que vous repaissez
la vue (vos yeux) [tacle)?
à (de) cette horreur (cet affreux spec-
Aidez, mettez la main à l'œuvre!
Personne ne m'assiste donc

Den Schmerzenspfeil ihm aus der Brust zu ziehn?

Weiber (treten zurück).

Wir ihn berühren, welchen Gott geschlagen!

Rudolph der Harraß.

Fluch treff' euch und Verdammiß!

(Zieht das Schwert.)

Stüssi (fällt ihm in den Arm).

Wagt es, Herr!

Eu'r Walten hat ein Ende. Der Tyrann
Des Landes ist gefallen. Wir erdulden
Keine Gewalt mehr. Wir sind freie Menschen.

Alle (tumultuarisch).

Das Land ist frei!

Rudolph der Harraß.

Ist es dahin gekommen?

Endet die Furcht so schnell und der Gehorsam?

(Zu den Waffentnechten, die hereindringen.)

Ihr seht die grausenvolle That des Mords,
Die hier geschehen — Hülfe ist umsonst —
Vergeblich ist's, dem Mörder nachzusetzen.

secourez-le... Personne ne m'aidera donc à retirer cette cruelle
flèche de sa poitrine?

LES FEMMES reculent. Nous, toucher à celui que Dieu a frappé!

RODOLPHE. Que la malédiction tombe sur vous! (*Il tire son épée.*)

STUSSI arrête son bras. N'essayez pas, seigneur... Votre pouvoir
est fini; le tyran du pays est tombé. Nous ne supporterons plus au-
cune violence; nous sommes libres.

TOUS, en tumulte. La contrée est libre!

RODOLPHE. En sommes-nous venus là? La crainte et l'obéissance
ont-elles sitôt disparu? (*Aux hommes d'armes qui approchent.*)
Vous voyez le meurtre affreux qui vient d'être commis; tout secours
est inutile, et c'est en vain qu'on voudrait poursuivre le meurtrier.

zu ziehen den Schmerzenspfeil
ihm aus der Brust?

Weiber treten zurück.

Wir ihn berühren,
welchen Gott geschlagen!
Rodolph der Harras.
Fluch treffe Euch
und Verdamniß!

Zieht das Schwert.

Stüssi fällt ihm in den Arm.

Wagt es, Herr!

Euer Walten
hat ein Ende.

Der Tyrann des Landes
ist gefallen.

Wir erdulden
keine Gewalt mehr.
Wir sind freie Menschen.

Alle tumultuarisch.

Das Land ist frei!

Rodolph der Harras.

Ist es gekommen dahin?

Die Furcht endet so schnell
und der Gehorsam?

Zu den Waffensuchten
sie hereindringen.

Ihr seht
die grausenvolle That des Mordes,
die geschehen hier.
Hülfe ist umsonst.
Es ist vergeblich
nachzusetzen dem Mörder.

pour arracher la flèche-de-douleur
à lui de la poitrine?

Les FEMMES reculent.

Nous le toucher,
lui que Dieu a frappé!

RODOLPHE HARRAS.

Que la malédiction vous frappe
et la damnation!

Il tire l'épée.

[bras.

STUSSI tombe à lui dans (sur) le (arrête son)

Osez-le, seigneur!

Votre gouvernement
a une fin (est fini).

Le tyran du pays
est tombé.

Nous ne supportons
plus aucune violence.

Nous sommes des hommes libres.

Tous en-tumulte.

Le pays est libre!

RODOLPHE HARRAS. (nus) là?

En est-ce venu (en sommes-nous ve-

La crainte finit (cesse) si vite
et l'obéissance?

Aux hommes-d'armes,

qui pénètrent dans (sur) la scène.

Vous voyez
l'horrible fait du meurtre,
qui est arrivé (a été commis) ici.
Tout secours est en-vain (inutile).
Il est inutile
de poursuivre le meurtrier.

Uns drängen andre Sorgen—Auf, nach Küssnacht,
 Daß wir dem Kaiser seine Veste retten!
 Denn aufgelöst in diesem Augenblick
 Sind aller Ordnung, aller Pflichten Bande,
 Und keines Mannes Treu' ist zu vertrauen.

(Indem er mit den Waffentnechten abgeht, erscheinen sechs barmherzige Brüder).

Armgarth.

Platz! Platz! da kommen die barmherz'gen Brüder.

Stüssi.

Das Opfer liegt—Die Raben steigen nieder.

Barmherzige Brüder

(schließen einen Halbkreis um den Todten und singen in tiefem Ton):

Rasch tritt¹ der Tod den Menschen an;

Es ist ihm keine Frist gegeben;

Es² stürzt ihn mitten in der Bahn,

Es reißt ihn fort vom vollen Leben.

Bereitet oder nicht, zu gehen,

Er muß vor seinem Richter stehen!

(Indem die letzten Zeilen wiederholt werden, fällt der Vorhang.)

D'autres soucis nous pressent... Vite à Küssnacht; conservons à l'Empereur sa forteresse; car dans ce moment, tous les liens de l'ordre et du devoir sont rompus, et l'on ne peut plus compter sur la fidélité de personne. (*Il se retire avec sa suite, et l'on voit arriver six frères de la charité.*)

HERMENGARDE. Place! place! voici les frères de la charité.

STUSSI. La victime est là; les corbeaux descendent.

LES FRÈRES forment un demi-cercle autour du mort, et chantent d'un ton grave. « La mort atteint l'homme en un instant; nul délai « ne lui est accordé. Il est renversé au milieu de sa carrière, il est « emporté dans la plénitude de la vie. Qu'il soit prêt ou non à partir, « il faut qu'il paraisse devant son juge. » (*Pendant qu'on répète ces derniers mots, le rideau tombe.*)

Andre Sorgen drängen uns.
 Auf! nach Küssnacht!
 daß wir retten dem Kaiser
 seine Feste!
 Denn die Bande aller Ordnung,
 aller Pflichten
 sind aufgelöst
 in diesem Augenblick,
 und es ist zu vertrauen
 der Treue keines Mannes.
 Indem er abgeht
 mit den Waffenknechten
 erscheinen sechs
 barmherzige Brüder.
 Armgar t.
 Platz, Platz!
 da kommen
 die barmherzigen Brüder.
 Stüssi. Das Opfer liegt!
 Die Raben steigen nieder!
 Barmherzige Brüder
 schließen einen Halbkreis um den Todten
 und singen im tiefen Ton:
 Der Todt tritt den Menschen an
 rasch;
 es ist ihm gegeben keine Frist.
 Es stürzt ihn
 mitten in der Bahn,
 es reißt ihn fort
 vom vollen Leben.
 Bereit oder nicht zu gehen,
 er muß
 stehen
 vor seinem Richter.
 Indem die letzten Zeilen wiederholt werden,
 fällt der Vorhang.

D'autres soucis nous pressent.
 Debout (en route)! à Kussnacht!
 afin-que nous sauvions à l'Empereur
 sa forteresse!
 Car les liens de tout ordre,
 de tous les devoirs
 sont dissous (rompus)
 dans ce moment,
 et il n'est à (on ne peut) se-lie
 à la fidélité d'aucun homme.
 Pendant-qu'il s'éloigne
 avec les hommes-d'armes,
 paraissent six
 frères charitables (de la charité).
 HERMENGARDE.
 Place, place!
 voici-que viennent
 les frères de-la-charité.
 STUSSI. La victime git là!
 Les corbeaux descendent!
 FRÈRES DE-LA-CHARITÉ
 forment un demi-cercle autour du mort
 et chantent d'un ton grave:
 La mort s'approche de l'homme
 rapidement;
 il ne lui est donné nul délai.
 Ça le renverse
 au-milieu dans la (de sa) carrière,
 ça l'entraîne (l'enlève) [vie.
 de la pleine (dans la plénitude de sa)
 Préparé ou non pour s'en aller,
 il-est-contraint
 de se-tenir (se présenter)
 devant son juge.
 Pendant-que les dernières lignes sont répétées,
 le rideau tombe.

Fünfter Aufzug.

Erste Scene.

Öffentlicher Platz bei Altdorf.

Im Hintergrunde rechts die Feste Zwing-Uri mit dem noch stehenden Baugerüste, wie in der dritten Scene des ersten Aufzugs; links eine Aussicht in viele Berge hinein, auf welchen allen Signalf Feuer brennen. Es ist eben Tagesanbruch, Glocken ertönen aus verschiedenen Fernen.

Ruodi, Kuoni, Werni, Meister Steinmeg
und viele andere Landleute, auch Weiber und Kinder.

Ruodi.

Seht ihr die Feu'signale auf den Bergen?

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Place publique d'Altdorf.

Dans le fond, à droite, on voit le château-fort d'Uri avec ses échafaudages encore debout, comme dans la troisième scène du premier acte; à gauche, la vue s'étend sur plusieurs montagnes au-dessus desquelles brillent les signaux de feu. Le jour commence à poindre, les cloches sonnent de différents côtés.

RUODI, KUONI, WERNI, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE et beaucoup d'autres habitants; DES FEMMES et DES ENFANTS.

RUODI. Voyez-vous sur les montagnes ces signaux de feu?

Fünfter Aufzug.

CINQUIÈME ACTE.

Erste Scene.

PREMIERE SCÈNE.

Öffentlicher Platz bei Altdorf.

Place publique près d'Altorf.

Im Hintergrunde rechts
die Feste Zwing-Uri
mit dem noch stehenden Baugerüste,
wie in der dritten Scene
des ersten Aufzugs;
links eine Aussicht
in viele Berge
hinein,
auf welchen allen
brennen Signalf Feuer.
Es ist eben Tagesanbruch;
Glocken ertönen
aus verschiedenen Fernen.

Ruodi, Ruoni, Werni,
Meister Steinmeh,
und viele andere Landleute,
auch Weiber und Kinder.

Ruodi.
Seht ihr die Feuersignale
auf den Bergen?

Dans-le fond a-droite
la forteresse Subjugué-Uri
avec l'échafaudage encore debout,
comme dans la troisième scene
du premier acte;
a-gauche une vue pénétrant
dans beaucoup de-montagnes
à-l'intérieur, montagnes
sur lesquelles toutes
brûlent des signaux-de-feu.
C'est précisément la pointe-du-jour;
des cloches retentissent
de différentes contrées-lointaines.

RUODI, KUONI, WERNI,
MAITRE TAILLEUR-DE-PIERRE,
et beaucoup d'autres PAYSANS,
aussi des FEMMES et des ENFANTS.

RUODI.
Voyez-vous les signaux-de-feu
sur les montagnes?

Steinmez.

Hört ihr die Glocken drüben überm Wald?

Ruodi.

Die Feinde sind verjagt.

Steinmez.

Die Burgen sind erobert.

Ruodi.

Und wir im Lande Uri dulden noch
 Auf unserm Boden das Tyrannenschloß?
 Sind wir die letzten, die sich frei erklären?

Steinmez.

Das Joch soll stehen, das uns zwingen wollte?
 Auf, reißt es nieder!

Alle.

Nieder! Nieder! Nieder!

Ruodi.

Wo ist der Stier von Uri?

Stier von Uri.

Hier. Was soll ich?

Ruodi.

Steigt auf die Hochwacht¹, blas't in Euer Horn,

LE TAILLEUR DE PIERRE. Entendez-vous les cloches qui sonnent de l'autre côté de la forêt?

RUODI. Les ennemis sont chassés.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Les forteresses sont prises.

RUODI. Et nous, habitants d'Uri, nous souffrons encore ce château des tyrans sur notre sol! Serons-nous donc les derniers à nous déclarer libres?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Faut-il laisser debout ce joug qui devait nous opprimer? Allons, renversez-le.

TOUS. A bas! à bas! à bas!

RUODI. Où est la trompe d'Uri?

LA TROMPE D'URI. Me voici; que faut-il faire?

RUODI. Allez sur la hauteur et sonnez de votre trompe. Que le

Steinmegg.

Hört ihr die Glocken
drüben

überm Wald?

Ruodi.

Die Feinde sind verjagt.

Steinmegg.

Die Burgen sind erobert.

Ruodi.

Und wir im Lande Uri
dulden noch

auf unserm Boden

das Tyrannenschloß?

Sind wir die letzten,
die sich erklären frei?

Steinmegg.

Das Joch,

das uns wollte zwingen,
soll stehen?

Auf,

reißt es nieder!

Alle.

Nieder, nieder, nieder!

Ruodi.

Wo ist der Stier von Uri?

Stier von Uri.

Hier. Was soll ich?

Ruodi.

Steigt auf die Hochwacht,
haßt in Euer Horn,

TAILLEUR-DE-PIERRE.

Entendez-vous les cloches
de l'autre-côté
au-dessus-de la-forêt?

RUODI.

Les ennemis sont chassés.

TAILLEUR-DE-PIERRE.

Les châteaux sont conquis.

RUODI.

Et nous dans-le pays d'Uri
nous souffrons encore
sur notre sol

le château-des-tyrans?

Sommes-nous les derniers
qui se déclarent libres?

TAILLEUR-DE-PIERRE.

Le joug

qui nous voulait dompter,
doit rester-débout?

Débout (allons)!

attachez-le à-bas (renversez-le)!

Tous.

A-bas! à-bas! à-bas!

RUODI.

Où est le taureau (la trompe) d'Uri?

TAUREAU D'URI.

Me voici. Que dois-je faire?

RUODI.

Montez au poste-sur-la-montagne,
soufflez dans votre (sonnez du) cor,

Daß es weiterschmetternd in die Berge schalle,
Und, jedes Echo in den Felsenklüften
Aufweckend, schnell die Männer des Gebirgs
Zusammenrufe!

(Stier von Uri geht ab. Walther Fürst kommt.)

Walther Fürst.

Haltet, Freunde! Halter!
Noch fehlt uns Kunde, was in Unterwalden
Und Schwyz geschehen. Laßt uns Boten erst
Erwarten!

Ruodi.

Was erwarten? Der Tyrann
Ist todt, der Tag der Freiheit ist erschienen.

Steinmeg.

Ist's nicht genug an diesen flammenden Boten?
Die rings herum auf allen Bergen leuchten?

Ruodi.

Kommt alle, kommt, legt Hand an, Männer und Weiber!
Brecht das Gerüste! Sprengt die Bogen! Reißt
Die Mauern ein! Kein Stein bleib' auf dem andern!

bruit en retentisse au loin dans les montagnes, et réveillant l'écho de chaque grotte, appelle à la hâte les montagnards! (*La trompe d'Uri s'en va. Walther Furst arrive.*)

WALTHER FURST. Arrêtez, amis, arrêtez; nous ignorons encore ce qui s'est passé à Unterwald et à Schwytz. Attendons un message.

RUODI. Pourquoi attendre? Le tyran est mort, le jour de la liberté est arrivé.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Et ces feux allumés sur toutes les montagnes qui nous environnent ne sont-ils pas un message suffisant?

RUODI. Venez tous, venez, mettez la main à l'œuvre. Hommes et femmes, brisez ces échafaudages: faites sauter les voûtes, renversez les murailles. Qu'il ne reste pas pierre sur pierre!

daß es schalle
in die Berge
weitschmetternd,
und, aufweckend jedes Echo
in den Felsenklüften,
zusammenrufe schnell
die Männer des Gebirgs.

Stier von Uri geht ab.

Walther Fürst kommt.

Walther Fürst.
Haltet, Freunde, haltet!
Es fehlt uns noch Kunde,
was geschehen
in Unterwalden und Schwyz.
Laßt uns erwarten erst die Boten.
Ruodi.
Was erwarten?
Der Tyrann ist todt,
der Tag der Freiheit ist erschienen.
Steinmez.
Ist's nicht genug
an diesen flammenden Boten,
die ringsherum
leuchten auf allen Bergen.
Ruodi.
Kommt alle, kommt,
legt Hand an,
Männer und Weiber;
brecht das Gerüste,
sprengt die Bogen,
reißt die Mauern ein;
kein Stein
bleibe auf dem andern.

de-manière qu'il résonne
dans les montagnes,
retentissant-au-loin,
et *que*, réveillant chaque écho
dans les crevasses-des-rochers,
il convoque rapidement
les hommes de la montagne.

LE TAUREAU D'URI s'en-va.

WALTHER FURST arrive.

WALTHER FURST.
Arrêtez, *mes amis*, arrêtez!
Il nous manque encore des nouvelles
sur ce-qui est arrivé
en Unterwalden et *en* Schwytz.
Attendons d'abord des messagers.
RUODI.
Quoi attendre?
Le tyran est mort,
le jour de la liberté a paru.
TAILLEUR-DE-PIERRE.
N'est-ce pas assez
de ces messagers flamboyants,
qui tout-à-l'entour
brillent sur toutes-les montagnes?
RUODI.
Venez tous, venez,
mettez-y *la main*,
hommes et femmes;
rompez l'échafaudage,
faites-sauter les arcs,
renversez les murs;
que pas-une pierre
ne reste sur l'autre.

Steinmetz.

Gesellen, kommt! Wir haben's aufgebaut;
Wir wissen's zu zerstören.

Alle.

Kommt, reißt nieder!

(Sie stürzen sich von allen Seiten auf den Bau.)

Walther Fürst.

Es ist im Lauf. Ich kann sie nicht mehr halten.

Melchthal und Baumgarten kommen.

Melchthal.

Was? Steht die Burg noch, und Schloß Sarnen liegt
In Asche, und der Rossberg ist gebrochen?

Walther Fürst.

Seid Ihr es, Melchthal? Bringt Ihr uns die Freiheit?
Sagt, sind die Lande alle rein vom Feind?

Melchthal (umarmt ihn).

Rein ist der Boden. Freut Euch, alter Vater!
In diesem Augenblicke, da wir reden,
Ist kein Tyrann mehr in der Schweizer Land!

Walther Fürst.

O spricht, wie wurdet Ihr der Burgen mächtig?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Venez, compagnons; nous avons bâti cet édifice, nous saurons le détruire.

TOUS. Renversons-le. (*Ils se précipitent de tout côté sur l'édifice.*)

WALTHER FÜRST. L'élan est donné. Je ne puis plus les retenir.
(*Arrivent Melchthal et Baumgarten.*)

MELCHTHAL. Quoi! cette forteresse est encore debout, tandis que Sarnen est en cendres et que Rossberg est détruit?

WALTHER FÜRST. Est-ce vous, Melchthal? Nous apportez-vous la liberté? Dites: les cantons sont-ils délivrés de l'ennemi?

MELCHTHAL l'embrasse. Notre sol est libre. Réjouissez-vous, mon vieux père. Au moment où je vous parle, il n'y a plus de tyran sur la terre des Suisses.

WALTHER FÜRST. Oh! dites, comment vous êtes-vous emparés des forteresses?

Steinmegg.

Gesellen, kommt!

wir haben's aufgebaut,
wir wissen es zu zerstören.

Alle.

Kommt, reißt nieder.

Sie stürzen sich

von allen Seiten auf den Bau.

Walthër Fürst.

Es ist im Lauf:

ich kann sie nicht mehr halten.

Melchthal und Baumgarten
kommen.

Melchthal.

Was? die Burg steht noch,
und das Schloß Sarnen
liegt in Asche,
und der Rossberg ist gebrochen?

Walthër Fürst.

Seid Ihr es, Melchthal?

Bringt Ihr uns die Freiheit?

Sagt, sind die Lande alle
rein vom Feind?

Melchthal umarmt ihn.

Der Boden ist rein.

Freut Euch, alter Vater!

In diesem Augenblicke, da
wir reden, ist kein Tyrann mehr
in dem Land der Schweizer.

Walthër Fürst.

D spricht, wie wurdet ihr
mächtig der Burgen?

TAILLEUR-DE-PIERRE.

Compagnons, venez!

nous l'avons construit,
nous savons le détruire.

Tous.

Venez, renversez-le.

Ils se précipitent

de tous-les côtés sur la construction.

WALTHER FURST.

C'est en train (l'élan est donné):
je ne peux plus les retenir.

MELCHTHAL et BAUMGARTEN
viennent.

MELCHTHAL.

Quoi? le chateau est-débout encore,
et le château de Sarnen
est réduit en cendres,
et le Rossberg est brisé (détruit)?

WALTHER FURST.

Est-ce vous, Melchthal?

Nous apportez-vous la liberté?

Dites, les cantons sont-ils tous
purgés (délivrés) de-l'ennemi?

MELCHTHAL l'embrasse.

Le sol est purgé (délivré).

Réjouissez-vous, vieux père!

Dans ce moment lorsque (où)
nous parlons, il n'y a plus de tyran
dans le pays des Suisses.

WALTHER FURST.

Oh, parlez! comment devintes-vous
maîtres des châteaux?

Melchthal.

Der Rudenz war es, der das Sarner-Schloß
 Mit mannlich kühner That gewann.
 Den Rossberg hatt' ich Nachts zuvor erstiegen.
 — Doch höret, was geschah. Als wir das Schloß
 Vom Feind geleert, nun freudig angezündet,
 Die Flamme prasselnd schon zum Himmel schlug,
 Da stürzt der Diethelm, Geflers Bub', hervor,
 Und ruft, daß die Bruneckerinn verbrenne.

Walther Fürst.

Gerechter Gott!

(Man hört die Balken des Gerüstes stürzen.)

Melchthal.

Sie war es selbst, war heimlich
 Hier eingeschlossen auf des Vogts Geheiß.
 Rasend erhub sich Rudenz — denn wir hörten
 Die Balken schon, die festen Pfosten stürzen,
 Und aus dem Rauch hervor den Zammerruf
 Der Unglückseligen.

Walther Fürst.

Sie ist gerettet?

MELCHTHAL. C'est Rudenz qui, avec une mâle audace, s'est rendu maître du château de Sarnen. La nuit précédente, moi, j'avais escaladé le Rossberg. Mais écoutez ce qui est arrivé. Nous avons chassé l'ennemi, nous venions de mettre joyeusement le feu au château, et déjà la flamme montait au ciel, lorsque Dietelm, le valet de Gessler, s'élance du fort et s'écrie que la dame de Bruneck est la proie du feu.

WALTHER FURST. Juste Dieu! (*On entend les échafaudages s'écrouler.*)

MELCHTHAL. C'était elle-même; elle avait été renfermée secrètement dans ce château par ordre du bailli. Rudenz s'élance avec rage, car nous entendions déjà les poutres et les massifs poteaux qui s'écroulaient, et les cris de détresse de la malheureuse perçaient à travers la fumée.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

Melcthal.

Es war der Rudenz,
der gewann das Sarnen Schloß
mit einer Wagethat männlich kühn.

Ich hatte erstiegen Nachts zuvor
den Rossberg.

Doch höret, was geschah :

Als wir geleert
das Schloß vom Feinde,
nun angezündet

freudig, schon die Flamme

schlug zum Himmel

prasselnd, da

stürzt hervor der Diethelm,

der Bube Gessler's,

und ruft,

daß die Bruneckerin

verbrenne.

Walther Fürst.

Gerechter Gott !

Man hört stürzen
die Balken des Gerüsts.

Melcthal.

Es war sie selbst,
war eingeschlossen hier
heimlich auf das Geheiß des Vogtes.

Rudenz erhob sich rasend ;

weun wir hörten schon stürzen

die Balken, die festen Pfosten,

und den Zammerruf

der Unglücksfeligen

hervor aus dem Rauch.

Walther Fürst.

Sie ist gerettet ?

MELCETHAL.

Ce fût Rudenz. [Sarnen

qui gagna (conquit) le château de-
par un exploit d'une mâle hardiesse.

J'avais escaladé la nuit d'avant

le Rossberg.

Mais écoutez ce-qui arriva :

Quand nous eûmes vidé (purgé)

le château de-l'ennemi,

et qu'ensuite nous l'eûmes incendié

joyeusement, et que déjà la flamme

frappait (s'élevait) au ciel

en craquetant, en-ce-moment

s'élance dehors Diethelm,

le varlet de Gessler,

et crie

que la demoiselle-de-Bruneck

brûle.

WALTHER FURST.

Juste Dieu !

On entend s'écrouler
les poutres de l'échafaudage.

MELCETHAL.

C'était elle-même :

elle y avait été enfermée

secrètement sur l'ordre du bailli.

Rudenz s'élance avec-rage ;

car nous entendions déjà crouler

les poutres et les solides poteaux,

et les cris-de-détresse

de la malheureuse

perçant à travers la fumée.

WALTHER FURST.

Elle est sauvée ?

Melchthal.

Da galt Geschwindsein und Entschlossenheit!

—Wär' er nur unser Edelmann gewesen,

Wir hätten unser Leben wohl geliebt;

Doch er war unser Eidgenosß, und Bertha

Gehrte das Volk—So setzten wir getrost

Das Leben dran, und stürzten in das Feuer.

Walther Fürst.

Sie ist gerettet?

Melchthal.

Sie ist's. Rudenz und ich,

Wir trugen sie selbänder¹ aus den Flammen,

Und hinter uns fiel krachend das Gebälk.

—Und jetzt, als sie gerettet sich erkannte,

Die Augen aufschlug zu dem Himmelslicht,

Jetzt stürzte mir der Freiherr an das Herz,

Und schweigend ward ein Bündniß jetzt beschworen.

Das, fest gehärtet in des Feuers Glut,

Bestehen wird in allen Schicksalsproben—

Walther Fürst.

Wo ist der Landenberg?

MELCHTHAL. Il fallait ici de la résolution et de la promptitude. Si Rudenz n'eût été qu'un gentilhomme, nous aurions pris garde à notre vie; mais c'était notre allié, et Berthe honorait le peuple. Aussi, nous avons bravement risqué notre vie, et nous nous sommes précipités dans le feu.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

MELCHTHAL. Oui, elle l'est. Rudenz et moi nous l'avons emportée du milieu des flammes, tandis que les poutres craquaient et se brisaient derrière nous. Et lorsqu'elle s'est vue sauvée et qu'elle a ouvert les yeux à la lumière du ciel, le baron s'est jeté dans mes bras; j'ai reçu en silence le serment d'une alliance qui, scellée dans l'ardeur du feu, résistera à toutes les épreuves du destin.

WALTHER FURST. Où est Landenberg?

Melchthal.

Da galt

Geschwindigkeit

und Entschlossenheit.

Wäre er gewesen

nur unser Edelmann,

wir hätten wohl geliebt

unser Leben :

doch er war unser Eidgenoss,

und Bertha ehrte das Volk.

So setzten wir daran

getrost unser Leben,

und stürzten in das Feuer.

Walt her Fürst.

Sie ist gerettet ?

Melchthal.

Sie ist's. Rudenz und ich

wir trugen sie selbänder

aus den Flammen,

und hinter uns fiel

krachend das Gebäude.

Und jetzt,

als sie sich erkannte gerettet,

ausschlug die Augen

zu dem Himmelslicht,

jetzt stürzte sich der Freiherr

mir an das Herz,

und ein Bündnis

war jetzt beschworen

schweigend, das, fest

gehärtet in der Gluth des Feuers,

wird bestehen

in allen Schicksalsproben.

Walt her Fürst.

Wo ist Landenberg ?

MELCHTHAL.

Là il s'agissait

de promptitude

et de résolution !

Aurait-il (s'il eût) été

seulement notre gentilhomme,

nous aurions bien *trop* aimé

notre vie *pour la risquer* ;

mais il était notre confédéré,

et Berthe honorait le peuple.

Ainsi nous y mîmes (nous exposâmes)

courageusement notre vie,

et nous nous élançâmes dans le feu.

WALTHER FURST.

Elle est sauvée ?

MELCHTHAL.

Elle l'est. Rudenz et moi,

nous la portâmes à-nous-deux

hors des flammes,

et derrière nous s'écroula

en craquant l'édifice.

Et en-ce-moment,

lorsqu'elle se reconnut sauvée,

et qu'elle ouvrit les yeux

à la lumière-du-ciel,

en-ce-moment le baron se précipita

à moi au (sur mon) cœur,

et une alliance

fut alors jurée (fut scellée)

en-silence, *alliance* qui solidement

durcie (raffermie) dans l'ardeur du
subsistera [feu

dans toutes les épreuves-du-sort.

WALTHER FURST.

Où est Landenberg ?

Melchthal.

Ueber den Brünig ¹.

Nicht lag's an mir, daß er das Licht der Augen
 Davon trug ², der den Vater mir geklenbet.
 Nach ³ jagt' ich ihm, erreicht' ihn auf der Flucht,
 Und riß ihn zu den Füßen meines Vaters.
 Geschwungen über ihn war schon das Schwert;
 Von der Barmherzigkeit des blinden Greises
 Erhielt er stehend das Geschenk des Lebens.
 Urfehde ⁴ schwur er, nie zurück zu kehren;
 Er wird sie halten; unsern Arm hat er
 Gefühlt.

Walther Fürst.

Wohl Euch, daß ihr den reinen Sieg
 Mit Blute nicht geschändet!

Kinder

(eilen mit Trümmern des Gerüstes über die Scene).

Freiheit! Freiheit!

(Das Horn von Uri wird mit Macht geblasen.)

Walther Fürst.

Seht, welch ein Fest! Des Tages werden sich
 Die Kinder spät als Greise noch erinnern.

MELCHTHAL. Par delà le Brunig. S'il jouit encore de la lumière, lui qui a rendu mon père aveugle, cela n'a pas dépendu de moi. J'ai couru à sa poursuite, je l'ai atteint, je l'ai traîné aux pieds de mon père. Déjà mon épée était levée sur sa tête, il a imploré la miséricorde du vieillard aveugle, et elle lui a sauvé la vie. Mais il a juré de s'exiler du pays et de n'y jamais revenir. Il tiendra son serment, car il a senti la force de notre bras.

WALTHER FÜRST. Honneur à vous de n'avoir pas souillé de sang cette noble victoire.

DES ENFANTS courent sur la scène avec les débris de l'échafaudage. Liberté! liberté! (La trompe d'Uri sonne avec force.)

WALTHER FÜRST. Voyez quelle fête! Ces enfants se souviendront

Melchthal.

Über den Brünig.

Es lag nicht an mir,

daß er davontrug

das Licht der Augen,

der mir geblendet den Vater.

Ich jagte ihm nach,

erreichte ihn auf der Flucht,

und riß ihn zu den Füßen

meines Vaters.

Das Schwert war schon geschwungen

über ihm; von der Barmherzigkeit

des blinden Greises

erhielt er stehend

das Geschenk des Lebens.

Er schwur Urfehde

nie zurückzukehren;

er wird sie halten; er hat geführt

unsern Arm.

Walther Fürst.

Wohl Euch,

daß Ihr nicht habt geschändet

mit Blut den reinen Sieg.

Kinder

eilen mit Trümmern

des Gerüsts über die Scene.

Freiheit! Freiheit!

Das Horn von Uri

wird geblasen mit Macht.

Walther Fürst.

Seht, welch ein Fest!

Die Kinder

als Greise

werden sich erinnern noch spät

dieses Tages.

MELCHTHAL.

Par-delà le Brunig.

[moi

Il ne tint pas à (dépendit pas de)

qu'il emportât *intacte*

la lumière des yeux,

lui qui m'a aveuglé le (mon) père.

Je le poursuivis,

je l'atteignis dans la (sa) suite,

et *je* le trainai aux pieds

de mon père.

L'épée était déjà brandie (levée)

sur lui; *c'est* de la miséricorde

de l'aveugle vieillard

qu'il obtint en suppliant

le don de la vie.

Il prêta le serment

de ne jamais revenir;

et il le tiendra, il a senti

la force de notre bras.

WALTHER FURST.

Bien soit à vous (soyez heureux)

de-ce-que vous n'avez pas souillé

de sang cette pure victoire.

Des ENFANTS

courent avec des débris

de l'échafaudage sur la scene.

Liberté! liberté!

Le cor d'Uri

est soufflé (resonne) avec force.

WALTHER FURST.

Voyez, quelle fête!

Les enfants,

comme (devenus) vieillards,

se souviendront encore tard

de ce jour.

(Mädchen bringen den Hut auf einer Stange getragen; die ganze Scene füllt sich mit Volk an.)

Ruodi.

Hier ist der Hut, dem wir uns beugen mußten.

Baumgarten.

Gebt uns Bescheid, was damit werden soll.

Walther Fürst.

Gott! Unter diesem Hute stand mein Enkel!

Mehrere Stimmen.

Zerstört das Denkmal der Tyrannenmacht!
In's Feuer mit ihm!

Walther Fürst.

Nein, laßt ihn aufbewahren!

Der Tyrannei muß' er zum Werkzeug dienen;
Er soll der Freiheit ewig Zeichen! sein!

Die Landleute, Männer, Weiber und Kinder stehen und sitzen auf den Balken des zerbrochenen Gerüsts malerisch gruppiert in einem großen Halbkreis umher.)

Melchthal.

So stehen wir nun fröhlich auf den Trümmern

encore dans leur vieillesse de ce jour glorieux. (*Des jeunes filles portent le chapeau sur une perche. Le peuple envahit le théâtre.*)

RUODI. Voici le chapeau devant lequel nous devons nous courber.

BAUMGARTEN. Eh bien, dites, qu'en faut-il faire?

WALTHER FURST. Dieu! c'est sous ce chapeau que se tenait mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX. Détruisez ce signe de la tyrannie. Jetez-le au feu.

WALTHER FURST. Non; conservons-le. Il devait servir d'instrument à la tyrannie; qu'il soit le symbole éternel de la liberté! (*Les paysans, hommes, femmes, enfants, assis ou debout en un grand demi-cercle sur les débris des échafaudages, forment des groupes pittoresques.*)

MELCHTHAL. Nous voilà donc debout avec joie sur les débris de la

Mädchen bringen den Hut
getragen auf einer Stange ;
die ganze Scene füllt sich an
mit Volk.

R u o d i.

Hier ist der Hut,
dem wir mußten
uns beugen.

Baumgarten.

Gebt uns Bescheid,
was soll
damit werden.

Walthër Fürst.

Gott! unter diesem Hut
stand mein Enkel!

Mehrere Stimmen.

Zerstört das Denkmal
der Tyrannenmacht!

In's Feuer mit ihm.

Walthër Fürst.

Nein, laßt ihn aufbewahren!

Er mußte dienen zum Werkzeug
der Tyrannei:

er soll sein das ewige Zeichen
der Freiheit.

Die Landleute, Männer,

Weiber und Kinder

stehen

und sitzen auf den Balken
des zerbrochenen Gebäudes,
gruppiert malerisch
in einem großen Halbkreis
umher.

Melchthal.

So stehen wir nun, Eidgenossen,

De jeunes-filles apportent le chapeau
soutenu (fixé) sur une perche ;
toute la scene se remplit
de peuple.

RUODI.

Voici le chapeau
auquel (devant lequel) nous devons
nous incliner.

BAUMGARTEN.

Faites nous réponse (dites nous)
ce-qui doit
en devenir (ce qu'il en faut faire).

WALTHER FURST.

Dieu! sous ce chapeau
se-tenait mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX.

Détruisez ce monument
de la puissance-des-tyrans.

Au feu avec lui (qu'on le jette au feu).

WALTHER FURST.

Non, laissez le garder (conservons-le)!

Il devait servir d'instrument

à la tyrannie:

il doit être (qu'il soit) l'éternel signe
de la liberté.

LES PAYSANS, HOMMES,

FEMMES et ENFANTS

se tiennent-debout en partie,

et en partie sont-assis sur les poutres

de l'échafaudage brisé,

groupés d'une-manière-pittoresque

dans un grand demi-cercle

à l'entour.

MELCHTHAL.

Ainsi nous voici-debout, confédérés,

Der Tyrannei, und herrlich ist's erfüllt,
Was wir im Rütli schwuren, Eidgenossen!

Walther Fürst.

Das Werk ist angefangen, nicht vollendet.
Jetzt ist uns Muth und feste Eintracht noth;
Denn seid gewiß, nicht säumen wird der König,
Den Tod zu rächen seines Bogts, und den
Vertriebnen mit Gewalt zurück zu führen.

Melchthal.

Er zieh' heran mit seiner Heeresmacht!
Ist aus dem Innern doch der Feind verjagt;
Dem Feind von aussen wollen wir begegnen.

Ruodi.

Nur wen'ge Pässe öffnen ihm das Land;
Die wollen wir mit unsern Leibern decken.

Baumgarten.

Wir sind vereinigt durch ein ewig Band,
Und seine Heere sollen uns nicht schrecken!

tyrannie. Confédérés, ce que nous avons juré au Rutli est glorieusement accompli.

WALTHER FÜRST. L'entreprise est commencée, mais non pas achevée. C'est à présent qu'il nous faut du courage et une constante union: car, soyez-en sûrs, le roi ne tardera pas à vouloir venger la mort de son bailli, et nous ramener de force celui que nous avons chassé.

MELCHTHAL. Qu'il vienne avec ses armées! Maintenant que nous avons chassé l'ennemi intérieur, nous saurons bien nous défendre contre celui du dehors.

RUODI. Un petit nombre de passages lui ouvrent le pays. Nous y ferons de nos corps une barrière infranchissable.

BAUMGARTEN. Nous sommes unis par un lien éternel, et ses troupes ne nous effraieront pas. (Arrivent Rösselmann et Stauffacher.)

fröhlich auf den Trümmern
der Tyrannie,
und es ist herrlich erfüllt,
was wir schworen im Rütli.

Walt her Fürst.

Das Werk ist angefangen,
nicht vollendet.

Jetzt ist uns noth

Muth

und feste Eintracht ;

denn, seid gewiß,

der König wird nicht säumen

zu rächen den Tod

seines Vogts,

und zurückzuführen mit Gewalt

den Vertriebenen.

Melchthal.

Er ziehe heran

mit seiner Heeresmacht.

Ist doch der Feind

verjagt aus dem Innern,

dem Feind von außen

• wollen wir

begegnen.

Ruodi.

• Wenig Wäße nur

öffnen ihm das Land ;

die wollen wir

decken mit unsern Leibern.

Baumgarten.

Wir sind vereinigt

durch ein ewig Band,

und seine Heere

sollen uns nicht

schrecken.

joyeux sur les ruines

de la tyrannie ,

et c'est brillamment accompli

ce-que nous avons juré dans le Rütli.

WALTHER FÜRST.

L'œuvre est commencée ,

non pas achevée.

Maintenant il nous est besoin

de courage

et d'une étroite union ;

car, soyez en certains ,

le roi ne tardera pas

à venger la mort

de son bailli ,

et à ramener de force

celui-que-nous-avons-chassé.

MELCHTHAL.

Qu'il arrive

avec ses armées.

Est pourtant (puisque) l'ennemi (est)

chassé de l'intérieur ,

à l'ennemi du dehors

nous voulons (nous saurons bien)

nous-opposer (nous défendre contre

Ruodi.

[lui].

Peu de défilés seulement

lui ouvrent le pays ;

ceux-ci nous les voulons

couvrir (défendre) de nos corps.

BAUMGARTEN.

Nous sommes unis

par un lien éternel ,

et ses armées

ne doivent pas nous

[pas].

épouvanter (ne nous épouvanteront

Rösselmann und Stauffacher kommen.

Rösselmann (im Eintreten).

Das sind des Himmels furchtbare Gerichte.

Landleute.

Was gibt's?

Rösselmann.

In welchen Zeiten leben wir!

Walther Fürst.

Sagt an, was ist es? Ha, seid Ihr's, Herr Werner?

Was bringt Ihr uns?

Landleute.

Was gibt's?

Rösselmann.

Hört und erstaunt!

Stauffacher.

Von einer großen Furcht sind wir befreit—

Rösselmann.

Der Kaiser ist ermordet.

Walther Fürst.

Gnäd'ger Gott!

(Landleute machen einen Aufruf und umdrängen den Stauffacher.)

Alle.

Ermordet! Was? Der Kaiser! Hört! Der Kaiser!

ROESSELMANN *en entrant*. Les jugements du ciel sont terribles.

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

ROESSELMANN. Dans quels temps vivons-nous!

WALTHER FURST. Parlez! qu'y a-t-il donc? Ah! vous voici, Werner! quelle nouvelle nous apportez-vous?

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

ROESSELMANN. Ecoutez l'étonnante nouvelle.

STAUFFACHER. Nous sommes délivrés d'une grande crainte. L'Empereur a été assassiné.

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde! (*Les habitants se pressent en tumulte autour de Stauffacher.*)

TOUS. Assassiné! Quoi! L'Empereur! Ecoutez! L'Empereur!

Rösselmann und Stauffacher
kommen.

ROESSELMANN et STAUFFACHER
viennent.

Rösselmann im Eintreten.

ROESSELMANN en entrant.

Das sind die furchtbaren Gerichte
des Himmels.

Ce sont les terribles jugements
du ciel!

Landleute.

PAYSANS.

Was gibts?

Qu'y a-t-il?

Rösselmann.

ROESSELMANN.

In welchen Zeiten leben wir?

Dans quels temps vivons-nous?

Walther Fürst.

WALTHER FURST.

Sagt an, was ist es? Ha!

Dites, qu'est-ce? Ha!

seid Ihr's,

est-ce vous,

Herr Werner?

seigneur Werner?

was bringt Ihr uns?

que nous apportez-vous?

Landleute.

PAYSANS.

Was gibts?

Qu'y a-t-il?

Rösselmann.

ROESSELMANN.

Hört und erstaunt.

Écoutez et soyez-stupéfaits.

Stauffacher.

STAUFFACHER.

Wir sind befreit
von einer großen Furcht.

Nous sommes délivrés
d'une grande crainte.

Rösselmann.

ROESSELMANN.

Der Kaiser ist ermordet.

L'Empereur est assassiné.

Walther Fürst.

WALTHER FURST.

Gnädiger Gott!

Dieu de-bonté!

Landleute machen
einen Aufruf
und umträngen
den Stauffacher.

Les PAYSANS font
un soulèvement (se lèvent à la fois)
et se-pressent-autour
de STAUFFACHER.

Alle.

Tous.

Ermordet!

Assassiné!

Was? Der Kaiser?

Quoi? L'Empereur?

Hört! der Kaiser!

Écoutez! l'Empereur!

Melchthal.

Nicht möglich! Woher kam Euch diese Kunde?

Stauffacher.

Es ist gewiß. Bei Brugg¹ fiel König Albrecht
Durch Mörders Hand — ein glaubenswerther Mann,
Johannes Müller², bracht' es von Schaffhausen.

Walther Fürst.

Wer wagte solche grauenvolle That?

Stauffacher.

Sie wird noch grauenvoller durch den Thäter.
Es war sein Nefse, seines Bruders Kind,
Herzog Johann von Schwaben, der's vollbrachte.

Melchthal.

Was trieb ihn zu der That des Watermords?

Stauffacher.

Der Kaiser hielt das väterliche³ Erbe
Dem ungeduldig Mahnenden zurück;
Es hieß, er denk' ihn ganz darum zu kürzen,
Mit einem Bischofs⁴hut ihn abzufinden.
Wie dem auch sei — der Jüngling öffnete
Der Waffenfreunde bösem Rath sein Ohr,

MELCHTHAL. Cela n'est pas possible. D'où vous vient cette nouvelle?

STAUFFACHER. Cela est certain. L'Empereur Albert est tombé, près de Bruck, sous le coup d'un assassin. Un homme digne de foi, Jean Müller, a apporté cette nouvelle de Schaffhouse.

WALTHER FÜRST. Qui a osé commettre cet horrible crime?

STAUFFACHER. Le nom de l'assassin le rend plus horrible encore. C'est son neveu, le fils de son frère, le duc Jean de Souabe, qui a commis ce meurtre.

MELCHTHAL. Quel motif a pu le porter à ce parricide?

STAUFFACHER. L'Empereur retenait son héritage paternel et le refusait à ses impatientes réclamations. On dit même qu'il songeait à l'en frustrer, en offrant à son neveu la mitre épiscopale. Quoi qu'il en soit, le jeune prince prêta l'oreille aux méchants conseils de ses

Melchtal.

Nicht möglich!

Woher kam Euch diese Kunde?

Stauffacher.

Es ist gewiß.

Der Kaiser Albrecht fiel

bei Bruck durch die Hand
eines Mörders.

Ein Mann glaubenswerth,

Johannes von Müller,

brachte es von Schaffhausen.

Walt her Fürst.

Wer wagte solche
grauenvolle That?

Stauffacher.

Sie wird noch grauenvoller
durch den Thäter.

Es war sein Nefse,

das Kind seines Bruders,

Johann von Schwaben,

der es vollbrachte.

Melchtal.

Was trieb ihn

zu der That des Vätermordes?

Stauffacher.

Der Kaiser hielt zurück

das väterliche Erbe

dem ungeduldig Mahnenden.

Es hieß, er denke daran

ihn darum ganz zu kürzen,

ihn abzufinden

mit einem Bischofshut.

Wie dem auch sei,

der Jüngling öffnete

sein Ohr dem bösen Rath

MELCHTHAL.

Pas possible!

D'où vous est-venue cette nouvelle?

STAUFFACHER.

C'est certain!

L'Empereur Albert est-tombé

près de Brugg par la main
d'un meurtrier.

Un homme digne-de-foi,

Jean de Muller, [hausen.

a-apporté cette nouvelle de Schaff-

WALTHER FURST.

Qui a osé commettre pareil
horrible forfait?

STAUFFACHER.

Il devient encore plus horrible
par l' (le nom de) auteur.

Ce fut son neveu,

l'enfant de son frère,

Jean, duc de Souabe,

qui l'accomplit.

MELCHTHAL.

Qu'est-ce qui le poussait

à l'action (au crime) du parricide?

STAUFFACHER.

L'Empereur retenait

le paternel héritage

à lui-qui-réclamait avec-impatience.

On disait qu'il y songeait

à l'en frustrer tout-à-fait,

à le désintéresser

par un chapeau (mitre)-d'-évêque.

Quoi qu'il en soit,

le jeune-homme ouvrit

son oreille aux méchants conseils

Und mit den edeln Herrn von Eschenbach¹,
 Von Tägerfelden, von der Wart und Palm
 Beschloß er, da er Recht nicht konnte finden,
 Sich Rath' zu holen mit der eignen Hand.

Walther Fürst.

O spricht, wie ward das Gräßliche vollendet?

Stauffacher.

Der König ritt herab vom Stein zu Baden,
 Gen Rheinfeld, wo die Hoffstatt² war, zu zieh'n,
 Mit ihm die Fürsten, Hans³ und Leopold,
 Und ein Gefolge hochgeborner Herren.
 Und als sie kamen an die Reuß, wo man
 Auf einer Fähre sich läßt übersetzen,
 Da drängten sich die Mörder in das Schiff,
 Daß sie den Kaiser vom Gefolge trennten.
 Drauf als der Fürst durch ein geackert Feld
 Hinreitet — eine alte große Stadt⁴
 Soll drunter liegen aus der Heiden Zeit —

compagnons d'armes, et avec les seigneurs d'Eschenbach, de Tägerfeld, de Wart et de Palm, il résolut, puisqu'on lui refusait justice, de se venger de sa propre main.

WALTHER FURST. Dites-nous comment cet affreux événement s'est accompli.

STAUFFACHER. L'Empereur descendait de Stein à Baden pour rentrer à Rheinfeld où était la cour. Il avait avec lui les princes Jean et Léopold et une suite nombreuse de grands seigneurs. Quand il fut arrivé près de la Reuss, à l'endroit où on la traverse en bateau, les meurtriers se hâtèrent d'entrer dans la barque, de manière à séparer l'Empereur de sa suite. Arrivé à l'autre bord, lorsque le prince passait dans un champ labouré, près des ruines d'une ancienne cité construite par les païens, en face de l'antique forteresse de Habs-

seiner Waffenfreunde,
und er beschloß mit den edlen Herrn
von Eschenbach, von Tägerfelden,
von der Wart und Palm,
da er nicht konnte
finden Recht,
sich zu holen Rache
mit der eignen Hand.
Walth her Fürst.
O sagt, wie ward vollendet
das Gräßliche?
Stauffacher.
Der König ritt herab
vom Stein zu Baden,
zu gehen gen Rheinfeld,
wo war die Hoffstatt.
Mit ihm die Fürsten
Hans und Leopold,
und ein Gefolge von Herren
hochgeboren.
Und als sie kamen
an die Reuß,
wo man sich läßt übersehen
auf einer Fähr,
da drängten sich in das Schiff
die Mörder,
daß sie trennten
den Kaiser vom Gefolge.
Darauf, als der Fürst
hinreitet
durch ein gekert Feld --
eine alte große Stadt
aus der Zeit der Heiden
soll liegen
brunter --

de ses compagnons-d'armes,
et il résolut avec les nobles seigneurs
d'Eschenbach, de Tägerfelden,
de Wart et de Palm,
puisqu'il ne pouvait
trouver (obtenir) justice,
d'aller-se-chercher vengeance (de se
de sa propre main. [venger]
WALTHER FÜRST.
Oh ! dites comment fut accompli
cet affreux-crime?
STAUFFACHER.
Le roi descendait-à-cheval
du rocher (château-fort) de Baden
pour aller à Rheinfeld,
où était la cour.
Avec lui *étaient* les princes
Jean et Léopold,
et une suite de seigneurs
de-haute-naissance.
Et quand ils vinrent
à la (sur le bord de la) Reuss,
où l'on se fait passer
dans un bac,
alors se pressèrent dans la barque
les meurtriers,
afin qu'ils séparassent
l'Empereur de la (sa) suite. {pereur)
Là-dessus, comme le prince (l'Em-
passe-à-cheval
à-travers un champ labouré --
une ancienne grande ville
du temps des payens (Romains)
doit se trouver (se trouve, dit-on)
au-dessous --

Die alte Feste Habsburg¹ im Gesicht,
 Wo seines Stammes Hoheit ausgegangen —
 Stößt Herzog Hans den Dolch ihm in die Kehle;
 Rudolph von Palm durchrennt ihn mit dem Speer,
 Und Eschenbach zerspaltet ihm das Haupt,
 Daß er hinunterfällt in seinem Blut,
 Gemordet von den Seinen, auf dem Seinen².
 Am andern Ufer sahen sie³ die That,
 Doch durch den Strom geschieden, konnten sie
 Nur ein ohnmächtig Wehgeschrei erheben;
 Am Wege aber saß ein armes Weib:
 In ihrem Schooß verblutete der Kaiser.

Melchthal.

So hat er nur sein frühes Grab gegraben,
 Der unersättlich alles wollte haben!

Stauffacher.

Ein ungeheurer Schrecken ist im Land umher,
 Gesperret sind alle Pässe des Gebirgs;
 Jedweder Stand⁴ verwahret seine Gränzen;
 Die alte Zürich⁵ selbst schloß ihre Thore,

bourg, d'où est sortie sa race illustre, le duc Jean lui enfonça le poignard dans la gorge, Rodolphe de Palm le perça de sa lance, et Eschenbach lui fendit la tête. L'Empereur tombe baigné dans son sang, égorgé par les siens, sur son propre domaine. De la rive opposée, ses compagnons, témoins de ce meurtre, mais séparés de lui par la rivière, ne peuvent que pousser des cris de douleur impuissants. Une pauvre femme était assise au bord de la route. L'Empereur a expiré dans ses bras.

MELCHTHAL. Ainsi il est descendu au tombeau avant le temps, lui dont l'avidité insatiable voulait s'emparer de tout.

STAUFFACHER. La terreur règne dans toute la contrée. Tous les passages des montagnes sont fermés, chaque canton garde ses frontières. La vieille Zurich elle-même a fermé ses portes pour la pre-

im Gesicht die alte
Feste Habsburg,
wo ausgegangen
die Hoheit seines Stammes,
stößt ihm Herzog Hans
den Dolch in die Kehle,
Rudolph von Palm
durchrennt ihn mit dem Speer,
und Eschenbach zerpalтет ihm
das Haupt,
daß er heruntersinkt
in seinem Blut,
gemordet von den Seinen,
auf dem Seinen.
Am andern Ufer
sahen sie die That;
doch geschieden durch den Strom,
konnten sie nur erheben
ein ohnmächtig Wehgeschrei.
Aber am Wege
saß ein armes Weib;
in ihrem Schoß
verblutete der Kaiser.
M e l c h t h a l. So hat er nur
gegraben
sein frühes Grab,
der unersättlich wollte alles haben.
S t a u f f a c h e r.
Im Lande umher
ist ein ungeheurer Schrecken;
alle Pässe des Gebirgs
sind gesperrt;
jedweder Stand verwahrt
seine Gränzen;
die alte Zürich selbst

ayant en vue l'antique
château-fort de Habsbourg,
d'où est sortie
la grandeur de sa race,
en ce moment le duc Jean lui enfonce
le poignard dans la gorge,
Rodolphe de Palm
le transperce de la (sa) lance,
et Eschenbach lui fend
la tête, [cheval,
de-telle-sorte-qu'il tombe-en-bas du
baigné dans son sang,
assassiné par les siens,
sur le sien (son propre) domaine.
Sur-l' (de l') autre rive
ils virent le fait;
mais séparés par le torrent,
ils purent élever (pousser) seulement
d'impuissants cris-de-douleur.
Mais sur le bord de la route
était-assise une pauvre femme;
c'est dans son sein que l'Empereur
expira-perdant-tout-son-sang.
MELCHTHAL. Ainsi il a seulement
creusé (il n'a fait que se creuser)
sa tombe prématurée
lui qui insatiable voulait tout avoir.
STAUFFACHER.
Dans-les pays tout-autour
il y a (règne) une immense terreur;
tous les passages de la montagne
sont interceptés;
chaque canton garde
ses frontières;
la vieille Zurich elle même

Die dreißig Jahr lang offen standen, zu,
 Die Mörder fürchtend, und noch mehr — die Rächer.
 Denn mit des Bannes Fluch¹ bewaffnet, kommt
 Der Ungarn Königin, die strenge Agnes²;
 Die nicht die Milder kennet ihres zarten
 Geschlechts, des Vaters königliches Blut
 Zu rächen an der Mörder ganzem Stamm,
 An ihren Knechten, Kindern, Kindeskindern,
 Ja, an den Steinen ihrer Schlösser selbst.
 Geschworen hat sie, ganze Zeugungen³
 Hinabzufenden in des Vaters Grab,
 In Blut sich wie in Maientheu⁴ zu baden.

Melchthal.

Weiß man, wo sich die Mörder hingeflüchtet?

Stauffacher.

Sie flohen alsbald nach vollbrachter That
 Auf fünf verschiednen Straßen aus einander,
 Und trennten sich, um nie sich mehr zu seh'n —
 Herzog Johann soll irren im Gebirge.

mière fois depuis trente ans, tant elle craint les meurtriers, et plus encore les vengeurs; car la reine de Hongrie, la sévère Agnès, qui n'a rien de la douceur de son sexe, s'approche armée de la proscription, pour venger le sang royal de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, leurs enfants et leurs petits-enfants, et sur les pierres mêmes de leurs châteaux. Elle a juré d'immoler sur le tombeau de son père des générations entières et de se baigner dans le sang comme dans une fraîche rosée.

MELCHTHAL. Sait-on où les assassins ont fui?

STAUFFACHER. Aussitôt après avoir commis leur crime, ils ont pris des chemins différents et se sont séparés pour ne plus se revoir. Le duc Jean, dit-on, erre dans les montagnes.

schloß ihre Thore,
 die dreißig Jahre lang
 standen offen,
 fürchtend die Mörder,
 und mehr noch — die Rächer.
 Denn die Königin der Ungarn,
 die strenge Agnes, die nicht kennt
 die Milde ihres zarten Geschlechts,
 kommt, bewaffnet mit dem Fluch
 des Bannes,
 zu rächen das königliche Blut
 ihres Vaters
 an dem ganzen Stamm der Mörder,
 an ihren Knechten, Kindern,
 Kindestindern,
 ja, selbst an den Steinen
 ihrer Schlösser.
 Sie hat geschworen,
 hinabzusenden in das Grab
 ihres Vaters
 ganze Zeugungen,
 sich zu baden in Blut
 wie in Maienthan.
 MELCHTHAL.
 Weiß man, wo die Mörder
 sich hingeflüchtet?
 STAUFFACHER.
 Sie flohen alsbald
 nach vollbrachter That
 auf fünf verschiedenen Straßen
 aus einander,
 und trennten sich,
 um nie mehr sich zu sehen.
 Herzog Johann soll irren
 im Gebirge.

a fermé ses portes,
 qui trente ans durant
 avaient été ouvertes,
 craignant les meurtriers,
 et plus encore — les vengeurs.
 Car la reine des Hongrois,
 la sévère Agnès, qui ne connaît pas
 la douceur de son délicat sexe,
 arrive, armée de la malédiction
 de la proscription,
 pour venger le royal sang
 de son père
 sur toute la race des meurtriers,
 sur leurs serviteurs, *leurs enfants*
leurs petits-enfants,
 oui, même sur les pierres
 de leurs châteaux.
 Elle a fait-serment
 d'envoyer dans la tombe
 de son père
 des générations entières,
 de se baigner dans *le sang*,
 comme dans *la rosée-de-mai*.
 MELCHTHAL.
 Sait-on où les meurtriers
 se sont réfugiés?
 STAUFFACHER.
 Ils s'enfuirent aussitôt
 après l'action accomplie
 sur cinq différentes routes
en-se-séparant l'un de l'autre,
 et se quittèrent
 pour ne plus jamais se revoir.
 Le duc Jean doit errer (*erre, dit-on*)
 dans-les montagnes.

Walther Fürst.

So trägt die Unthat ihnen keine Frucht!
Rache trägt keine Frucht! Sich selbst ist sie
Die fürchterliche Nahrung¹, ihr Genuß
Ist Mord, und ihre Sättigung das Grausen.

Stauffacher.

Den Mördern bringt die Unthat nicht Gewinn;
Wir aber brechen mit der reinen Hand
Des blut'gen Frevels segenvolle Frucht.
Denn einer großen Furcht sind wir entledigt:
Gefallen ist der Freiheit größter Feind,
Und, wie verlautet, wird das Scepter geh'n
Aus Habsburgs Haus zu einem andern Stamm;
Das Reich will seine Wahlfreiheit behaupten.

Walther Fürst und mehrere.

Vernahmt Ihr was?

Stauffacher.

Der Graf von Luxemburg²

Ist von den mehrsten Stimmen schon bezeichnet.

Walther Fürst.

Wohl uns, daß wir beim Reiche treu gehalten;

WALTHER FURST. Ainsi leur crime ne leur sera d'aucun profit. La vengeance est stérile. Elle se sert à elle-même d'un horrible aliment; sa jouissance est le meurtre; et c'est par l'horreur qu'elle s'assouvit.

STAUFFACHER. Le crime n'aura point profité aux assassins; mais nous, nous recueillerons, d'une main pure, la riche moisson de ce sanglant attentat, car nous sommes maintenant délivrés d'une grande crainte; le plus puissant ennemi de nos libertés est tombé, et l'on croit que le sceptre passera de la maison de Habsbourg à une autre race. L'Empire veut maintenir la liberté de son élection.

WALTHER FURST *et plusieurs autres*. En avez-vous appris quelque chose?

STAUFFACHER. Le comte de Luxembourg est désigné par le plus grand nombre de suffrages.

WALTHER FURST. Nous avons bien fait de rester fidèles à l'Empire.

Walther Fürst.

So trägt ihnen die Unthat
keine Frucht!

Rache trägt keine Frucht.

Sie ist sich selbst

die fürchterliche Nahrung,

ihr Genuß ist Mord,

und ihre Sättigung

das Grausen.

Stauffacher.

Die Unthat bringt nicht
Gewinn

den Mördern; aber wir

brechen mit der reinen Hand

die segenvolle Frucht

des blutigen Frevels.

Denn wir sind entleibt

einer großen Furcht;

der größte Feind

der Freiheit ist gefallen,

und, wie verlautet,

der Scepter wird gehen

aus dem Haus Habsburg

zu einem andern Stamm.

Das Reich will behaupten

seine Wahlfreiheit.

W. Fürst und Mehrere.

Bernahmt Ihr was?

Stauffacher.

Der Graf von Luxemburg

ist schon bezeichnet

von den meisten Stimmen.

Walther Fürst.

Wohl uns,

daß wir gehalten treu

WALTHER FURST.

Ainsi le forfait ne leur porte
aucun fruit !

La vengeance ne porte aucun fruit.

Elle est à-elle-même

l'effroyable (son effroyable) pâture,

sa jouissance est *le* meurtre,

et son assouvissement

c'est l'horreur.

STAUFFACHER.

Le forfait ne porte (portera) pas
d'avantage (de bonheur)

aux meurtriers; mais nous, [*pure*

nous cueillons de la (d'une) main

le fruit béni

de ce sanglant crime.

Car nous sommes délivrés

d'une grande crainte;

le plus grand ennemi

de la (de notre) liberté est tombé;

et, comme le-bruit-s'en-répond,

le sceptre passera

de la maison de Habsbourg

à une autre race.

L'Empire veut maintenir

sa liberté-d'élection.

W. FURST et PLUSIEURS autres.

Avez-vous appris quelque-chose?

STAUFFACHER.

Le comte de Luxembourg

est déjà désigné

par la pluralité des suffrages.

WALTHER FURST.

Bien à nous (bien nous en prend)

de-ce-que nous *avons* tenu fidèlement

Jetzt ist zu hoffen auf Gerechtigkeit!

Stauffacher.

Dem neuen Herrn thun tapfre Freunde noth;
Er wird uns schirmen gegen Oestreichs Rache.

(Die Landleute umarmen einander.)

Sigrift mit einem Reichsboten.

Sigrift.

Hier sind des Landes würd'ge Oberhäupter.

Rößelmann und mehrere.

Sigrift, was gibt's?

Sigrift.

Ein Reichsbot' bringt dieß Schreiben.

Alle (zu Walther Fürst).

Erbrecht und leset!

Walther Fürst (liest).

„Den bescheiden Männern
Von Uri, Schwyz und Unterwalden bletet
Die Königin Elisabeth ' Gnad' und alles Gute.“

Viele Stimmen.

Was will die Königin? Ihr Reich ist aus.

A présent, nous pouvons en espérer justice.

STAUFFACHER. Le nouvel Empereur a besoin d'amis dévoués, et il nous protégera contre la vengeance de l'Autriche. (*Les paysans s'embrassent entre eux.*)

LE SACRISTAIN *entre avec un messenger de l'Empire.* Voici les dignes chefs de notre pays.

LE CURÉ *et plusieurs autres.* De quoi s'agit-il?

LE SACRISTAIN. C'est un messenger de l'Empire qui apporte cette lettre.

TOUS *à Walther Fürst.* Ouvrez et lisez.

WALTHER FÜRST *lit.* « Aux bons habitants d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, la reine Elisabeth, salut et prospérité. »

PLUSIEURS VOIX. Que veut la reine? Son règne est fini.

beim Reiche:
jetzt ist zu hoffen
auf Gerechtigkeit.
Stauffacher.
Tapfere Freunde
thun noth
dem neuen Herrn:
er wird uns schirmen
gegen die Rache Osterreichs.

Die Land leute umarmen
einander.

Sigrift
mit einem Reichsboten.

Sigrift.
Hier sind die würdigen Häupter
des Landes.
Rösselmann und Mehrere.
Sigrift, was giebt's?
Sigrift.
Ein Reichsbote
bringt dies Schreiben.
Alle zu Walther Fürst.
Erbrecht und leset.
Walther Fürst liest.
„Den bescheidenen Männern
von Uri, Schwyz
und Unterwalden,
die Königin Elisabeth
bietet Gnade
und alles Gute.“
Viele Stimmen.
Was will die Königin?
Ihr Reich ist aus.

à l'Empire;
maintenant il est à (nous pouvons)
sur (obtenir) justice. [espérer
STAUFFACHER.
De vaillants amis
font besoin (sont nécessaires)
au nouveau maître:
il nous protégera
contre la vengeance de l'Autriche.

Les Paysans s'embrassent
les-uns-les-autres.

Le SACRISTAIN
avec un MESSAGER-DE-L'EMPIRE.

Le SACRISTAIN.
Voici les dignes chefs
du (de notre) pays.
ROESSELMANN et PLUSIEURS.
Sacristain, qu'y a-t-il?
Le SACRISTAIN.
Un messenger-de-l'Empire
apporte cette lettre.
TOUS à WALTHER FURST.
Brisez le cachet et lisez.
WALTHER FURST lit.
« Aux modestes (fêaux) hommes
d'Uri, de Schwytz
et d'Unterwalden,
la reine (l'Impératrice) Elisabeth
mande clémence
et tout bien (salut et prospérité). »
BEAUCOUP-DE VOIX.
Que veut la reine?
Son règne est fini.

Walther Fürst (liest).

„ In ihrem großen Schmerz und Wittwenleid,
Worein der blut'ge Hinscheid ihres Herrn
Die Königin versetzt, gedenkt sie noch
Der alten Treu' und Lieb' der Schwygerlande. “

Melchthal.

In ihrem Glück hat sie das nie gethan.

Rösselmann.

Still! Laßt hören!

Walther Fürst (liest).

„ Und sie versieht sich zu dem treuen Volk,
Daß es gerechten Abscheu werde tragen
Vor den verfluchten Thätern dieser That;
Darum erwartet sie von den drei Landen,
Daß sie den Mördern nimmer Vorschub thun,
Vielmehr getreulich dazu helfen werden,
Sie auszuliefern in des Rächers Hand,
Der Lieb' gedenkend und der alten Gunst,
Die sie von Rudolphs Fürstenhaus empfangen. “

(Zeichen des Unwillens unter den Landleuten.)

WALTHER FURST *lit.* « Au milieu de sa grande douleur, dans le veuvage où la jette la mort sanglante de son époux, la reine a pensé à l'antique fidélité et à l'amour des Suisses. »

MELCHTHAL. Aux jours de son bonheur elle n'y a jamais pensé.

ROSSELMANN. Silence! écoutez!

WALTHER FURST *lit.* « Elle est persuadée que ce peuple fidèle éprouvera un juste sentiment d'horreur envers les hommes maudits qui ont commis ce crime. Elle espère que les trois cantons ne donneront aucune assistance aux meurtriers, qu'au contraire ils s'emploieront fidèlement à les remettre aux mains de la vengeance, se souvenant de l'amour et des faveurs que la maison de Rodolphe leur a toujours accordés. » (*Signes de mécontentement parmi les paysans.*)

Walther Fürst liest.

„In ihrem großen Schmerz
und Wittwenleid,
worein sie versetzt
der blutige Hinscheid ihres Herrn,
gedenkt die Königin noch
der alten Treue
und Liebe der Schwyzerlande.“

Melchthal.

In ihrem Glück
hat sie nie das gethan.

Rösselmann.

Still! Lasset hören.

Walther Fürst liest.

„Und sie versieht sich zu
dem treuen Volke,
daß es werde tragen
gerechten Abscheu
vor den verruchten Thätern
dieser That.“

Drum erwartet sie
von den drei Länden
daß sie thun nimmer
Vorschub den Mördern,
vielmehr
helfen werden getreulich
dazu,
sie auszuliefern in die Hand
des Rächers, gedenkend der Liebe
und der alten Gunst,
die sie empfangen
von dem Fürstenhaus Rudolphi.“

Zeichen des Unwillens
unter den Landleuten

WALTHER FÜRST li.

« Dans sa grande douleur
et deuil-de-veuve,
où l'a jetée
le sanglant trépas de son seigneur,
la reine pense encore
à l'antique fidélité
et à l'amour des pays-Schwytzois. »

MELCHTHAL.

Dans sa fortune
elle n'a jamais fait cela.

ROESSELMANN.

Silence! Écoutons.

WALTHER FÜRST li.

« Et elle se fie à (elle attend de)
ce fidèle peuple
qu'il portera (éprouvera)
une juste horreur
des maudits auteurs
de ce forfait.
C'est-pourquoi elle espère
des trois pays,
qu'ils ne prêtent (prêteront) jamais
assistance aux meurtriers;
qu'au-contraindre
ils s'emploieront fidèlement
à-cela, savoir,
à les livrer dans la main
du vengeur, se-souvenant de l'amour
et de l'ancienne faveur
qu'ils ont reçus
de la maison-principière de Rodolphe. »

Signes d'indignation
parmi les PAYSANS.

Viele Stimmen.

Der Lieb' und Gunst!

Stauffacher.

Wir haben Gunst empfangen von dem Vater;
 Doch wessen rühmen wir uns von dem Sohn?
 Hat er den Brief der Freiheit uns bestätigt,
 Wie vor ihm alle Kaiser doch gethan?
 Hat er gerichtet nach gerechtem Spruch
 Und der bedrängten Unschuld Schutz verlieh'n?
 Hat er auch nur die Boten wollen hören,
 Die wir in unsrer Angst zu ihm gesendet?
 Nicht Eins von diesem Allen hat der König
 An uns gethan, und hätten wir nicht selbst
 Uns Recht verschafft mit eigner muth'ger Hand,
 Ihn rührte unsre Noth nicht an — Ihm Dank?
 Nicht Dank hat er gesät in diesen Thälern.
 Er stand auf einem hohen Platz, er konnte
 Ein Vater seiner Völker sein; doch ihm
 Gesiel es, nur zu sorgen für die Seinen:
 Die er gemehrt hat, mögen um ihn weinen!

PLUSIEURS VOIX. L'amour et les faveurs!

STAUFFACHER. Nous avons reçu des témoignages de faveur du père; mais en quoi pouvons-nous nous louer du fils? A-t-il confirmé nos lettres de franchise comme tous les Empereurs l'avaient fait avant lui? A-t-il jugé d'après les lois de la justice, et prêté son appui à l'innocence opprimée? A-t-il seulement daigné entendre les messagers que nous lui avons envoyés dans notre anxiété? Non, il n'a rien fait de tout cela; et n'a-t-il pas fallu conquérir nos droits nous-mêmes par notre courage? Nos souffrances ne le touchaient point. De la reconnaissance à lui!... Ce n'est pas de la reconnaissance qu'il a semé dans ces vallées. Placé à un haut rang, il pouvait être le père de ses peuples, et il ne s'est occupé que de sa famille. Que ceux dont il a fait la fortune pleurent sur lui!

Viele Stimmen.

Der Liebe und der Gunst!

Stauffer.

Wir haben empfangen Gunst
von dem Vater; doch wessen
rühmen wir uns von
dem Sohn?

Hat er uns bestätigt
den Brief der Freiheit,
so wie doch gethan
vor ihm alle Kaiser?

Hat er gerichtet
nach gerechtem Spruch,
und verliehen Schutz
der bedrängten Unschuld?
Hat er auch nur wollen hören
die Boten,

die in unsrer Angst
wir-gesendet zu ihm?

Nicht eins [than
von allem diesem hat der König ge-
an uns; und hätten wir uns
nicht selbst verschafft Recht
mit eigner muthiger Hand,
unsre Noth rührte ihn nicht an.
Ihm Dank?

Nicht Dank
hat er gesät in diesen Thälern.
Er stand auf einem hohen Platz,
er konnte sein
ein Vater seiner Völker;
doch es gefiel ihm
zu sorgen nur für die Seinen;
die er gemehrt hat,
mögen weinen um ihn.

BEAUCOUP-DE VOIX.

De l'amour et de la faveur!

STAUFFACHER.

Nous avons reçu de la faveur
du père; mais de quoi
nous vantons nous de la part
du fils (quel bienfait pouvons-nous
Nous a-t-il confirmé [citer du fils]?
la charte de *notre* liberté,
ainsi que *l'ont* pourtant fait
avant lui tous-les Empereurs?

A-t-il jugé
selon une juste sentence,
et donné protection
à l'innocence opprimée?
A-t-il même seulement voulu écouter
les messagers
que dans notre anxiété
nous *avons* députés vers lui?

Pas une-seule-chose
de tout cela le roi n'a faite [étions
à (pour) nous; et si nous ne nous
pas nous-mêmes fait justice
de *notre* propre courageuse main,
notre détresse ne le touchait pas.
A lui de la reconnaissance?

Ce n'est pas de la reconnaissance
qu'il a semée dans ces vallées.
Il était-placé à un poste élevé,
il pouvait être
un père de ses peuples;
mais il lui plut
de n'avoir-soin que des siens:
ceux qu'il a enrichis
peuvent pleurer pour (sur) lui. •

Walther Fürst.

Wir wollen nicht frohlocken seines Falls,
Nicht des empfangnen Übels jetzt gedenken,
Fern sei's von uns! Doch, daß wir rächen sollten
Des Königs Tod, der nie uns Gutes that,¹
Und die verfolgen, die uns nie betrübten,
Das ziemt uns nicht und will uns nicht gebühren.
Die Liebe will ein freies Opfer sein;
Der Tod entbindet von erzwungenen Pflichten;
— Ihm haben wir nichts weiter zu entrichten.

Melchthal.

Und weint die Königin in ihrer Kammer,
Und klagt ihr wilder Schmerz den Himmel an,
So seht ihr hier ein angstbefreites Volk
Zu eben diesem Himmel dankend flehen —
Wer Thränen ernten will, muß Liebe säen.

(Reichsbote geht ab.)

Stauffacher (zu dem Volk).

Wo ist der Tell? Soll er allein uns fehlen,

WALTHER FURST. Nous voulons bien ne pas triompher de sa chute, ne pas nous souvenir maintenant des maux que nous avons soufferts. Loin de nous cette pensée! Mais venger la mort d'un souverain qui ne nous a jamais fait aucun bien, et persécuter ceux qui ne nous ont pas nui, cela ne nous convient pas, ce n'est pas notre affaire. L'amour se donne librement, et la mort nous a délivrés de toute contrainte. Nous n'avons plus aucun devoir à remplir envers lui.

MELCHTHAL. Que la reine pleure dans sa retraite, que sa douleur passionnée accuse le ciel. Ici vous voyez un peuple, affranchi de son angoisse, rendre grâces à ce même ciel. Celui qui veut mériter des larmes doit traiter les autres avec amour. (*Le messager s'en va.*)

STAUFFACHER au peuple. Où est Tell? Doit-il seul nous manquer,

Walter Fürst.

Wir wollen nicht
frohlocken seines Falles,
nicht gedenken jezt
des empfangenen Übels;
es sei fern von uns!
Doch, daß wir sollten
rächen den Tod des Königs,
der nie uns that Gutes,
und verfolgen
die, die uns nie betrübten,
das ziemt uns nicht,
und will nicht
uns gebühren.
Die Liebe will sein
ein freies Opfer;
der Tod entbindet von Pflichten
erzwungenen.
Wir haben ihm
nichts weiter zu bezahlen.

Melchthal.

Und wenn die Königin weint
in ihrer Kammer,
und wenn ihr wilder Schmerz
anklagt den Himmel,
so seht ihr hier ein Volk
angstbefreit
stehen
zu eben diesem Himmel
dankend.

Wer will ärndten Thränen,
muß säen Liebe.

Reichshute geht ab.

Stauffacher zu dem Volk.

Wo ist der Tell?

WALTHER FURST.

Nous ne voulons pas
nous réjouir de sa chute,
ne pas nous souvenir à-présent
du mal reçu;
que cela soit loin de nous!
Mais que nous dussions
venger la mort du roi
qui jamais ne nous fit du bien,
et que nous dussions persécuter
ceux qui ne nous affligèrent jamais,
ceci ne nous sied pas,
et ne veut (peut) pas
nous convenir.

L'amour veut être
un libre sacrifice;
la mort délie de devoirs
imposés-par-la-force.

Nous ne lui avons
rien de plus à payer.

MELCHTHAL.

Et si la reine pleure
dans sa chambre,
et si sa violente douleur
accuse le ciel,
vous voyez ici un peuple
délivré-de-ses-angoisses,
adresser-des-prières
à ce même ciel
en le remerciant.

Celui-qui veut récolter des larmes,
doit semer de l'amour.

Le messager-de-l'Empire s'en-va.

STAUFFACHER au peuple.

Où est Tell?

Der unsrer Freiheit Stifter ist? Das Größte
 Hat er gethan, das Härteste erduldet.
 Kommt alle, kommt, nach seinem Haus zu wallen¹,
 Und rufet Heil dem Retter von uns allen!

(Alle gehen ab.)

Zweite Scene.

Tells Hausflur.

Ein Feuer brennt auf dem Herd. Die offenstehende Thür zeigt ins Freie.

Hedwig, Walther und Wilhelm.

Hedwig.

Heut' kommt der Vater. Kinder, liebe Kinder!
 Er lebt, ist frei, und wir sind frei und Alles!
 Und euer Vater ist's, der's Land gerettet.

Walther.

Und ich bin auch dabei gewesen, Mutter!
 Mich muß man auch mit nennen. Vaters Pfeil

lui qui a fondé notre liberté? C'est lui qui a accompli la plus grande
 œuvre, qui a souffert la plus cruelle douleur. Venez tous, venez!
 Allons chez lui saluer notre libérateur à tous. (*Tous s'en vont.*)

SCÈNE II.

Le vestibule de la maison de Tell. Le feu est allumé dans le foyer.

La porte entr'ouverte laisse voir la campagne.

HEDWIG, WALTHER et GUILLAUME.

HEDWIG. Le père arrive aujourd'hui. Mes enfants, mes chers en-
 fants, il vit, il est libre, et nous sommes tous libres. C'est votre
 père qui a sauvé le pays.

WALTHER. Et moi aussi, ma mère, j'ai pris part à tout cela. Il faut

Soll er allein uns fehlen,
der der Stifter ist
unsrer Freiheit?
Er hat gethan das Größte,
erbuldet das Härteste.
Kommt alle, kommt
zu wallen nach seinem Haus,
und rufet: Heil
dem Erretter von uns allen.
Alle gehen ab.

Doit-il seul nous manquer,
lui qui est le fondateur
de notre liberté?
Il a accompli la plus-grande-œuvre,
souffert le plus-dur-sort.
Venez tous, venez,
pour nous-rendre à sa maison,
et criez: Salut
au sauveur de nous tous.
Tous s'en-vont.

Zweite Scene.

DEUXIÈME SCÈNE.

Die Haustür Tells.

Vestibule de-la-maison de Tell.

Ein Feuer brennt auf dem Herd.
Die offenstehende Thür
zeigt ins Freie.

Un feu brûle sur le foyer.
La porte ouverte
montre (donne) sur la campagne.

Hedwig, Walther
und Wilhelm.

HEDWIG, WALTHER
et GUILLAUME.

Hedwig.
Heute kommt der Vater.
Kinder, liebe Kinder,
er lebt, ist frei,
und wir sind frei,
und Alles.
Und es ist euer Vater,
der gerettet das Land.
Walther. | Mutter.
Und ich auch bin dabei gewesen,
Mich muß man auch mit nennen.
Der Pfeil des Vaters

HEDWIG.
C'est aujourd'hui que vient le père.
Enfants, chers enfants,
il vit, *il* est libre,
et nous sommes libres,
et tout-le-monde *l'est*.
Et c'est votre père
qui a sauvé le pays.
WALTHER.
Et moi aussi j'y ai été, mère.
Il me faut aussi nommer avec *les*
La flèche du père | *autres.*

Ging mir am Leben hart vorbei¹, und ich
hab' nicht gezittert.

Hedwig (umarmt ihn).

Ja, du bist mir wieder
Gegeben! Zweimal hab' ich dich geboren!
Zweimal litt ich den Mutterschmerz um dich²!
Es ist vorbei—Ich hab' euch beide, beide!
Und heute kommt der liebe Vater wieder!

(Ein Mönch erscheint an der Hausthür.)

Wilhelm.

Sieh', Mutter, sieh'—dort steht ein frommer Bruder;
Gewiß wird er um eine Gabe fleh'n.

Hedwig.

Führ' ihn herein, damit wir ihn erquicken;
Er fühl's daß er ins Freudenhaus gekommen.

(Geht hinein und kommt bald mit einem Becher wieder.)

Wilhelm (zum Mönch).

Kommt, guter Mann! Die Mutter will Euch laben.

Walther.

Kommt, ruht Euch aus und geht gestärkt von dannen!

qu'on me nomme aussi. La flèche de mon père a passé bien près de moi, et je n'ai pas tremblé.

HEDWIG *L'embrasse.* Oui, tu m'es rendu. Deux fois le ciel t'a donné à moi, deux fois j'ai souffert pour toi les douleurs de l'enfantement. A présent, c'est fini! je vous possède tous deux, tous deux, et c'est aujourd'hui que revient votre père chéri. (*Un moine paraît à la porte.*)

GUILLAUME. Voyez, mère, voyez: voilà un bon religieux qui vient sans doute demander une aumône.

HEDWIG. Fais-le entrer pour que nous lui donnions de quoi se rafraîchir: qu'il se sente d'être entré dans une maison de bonheur. (*Elle entre, et revient aussitôt avec une coupe.*)

GUILLAUME, *au moine.* Venez, brave homme, ma mère veut vous donner de quoi vous rafraîchir.

WALTHER. Entrez, reposez-vous, et vous partirez ensuite avec de nouvelles forces.

ging mir vorbei hart am Leben,
und ich habe nicht gezittert.
Hedwig umarmt ihn.
Ja, du bist mir wieder gegeben!
ich habe dich zweimal geboren!
zweimal habe ich gelitten um dich
den Mutter Schmerz.

Es ist vorbei.

Ich habe euch beide,
beide.

Und heute kommt wieder
der liebe Vater.

Ein Mönch erscheint
an der Hausthüre.

Wilhelm.

Sieh, Mutter, sieh.

Dort steht
ein frommer Bruder:
er wird stehen gewiß
um eine Gabe.

Hedwig.

Führ' ihn herein,
damit wir ihn erquicken:
er fühle es,
daß er gekommen ist
in das Freudenhaus.

Geh hin, und kommt bald wieder
mit einem Becher.

Wilhelm zum Mönch.

Kommt, guter Mann;
die Mutter will Euch laben.

Walther.

Kommt, ruht Euch aus,
und geht gestärkt von dannen.

me passa bien-près de-la vie,
et je n'ai pas tremblé.

HEDWIG l'embrasse.

Oui, tu m'es rendu!
je t'ai enfanté deux-fois!
deux-fois j'ai souffert pour toi
les douleurs-de-l'enfantement.

C'est passé.

Je vous tiens tous les deux,
tous-deux.

Et aujourd'hui revient
le cher père.

Un moine paraît
à la porte-de-la-maison

GUILLAUME.

Vois, mère, vois.

Là se tient
un frère religieux:
il demandera certainement
une aumône.

HEDWIG.

Conduis le dedans (fais-le entrer),
pour-que nous le réconfortions:
qu'il le sente (qu'il voie)
qu'il est venu
dans la maison-de-la-joie.

Elle entre et revient bientôt
avec une coupe.

GUILLAUME au moine.

Venez, bon homme;
la mère veut vous rafraîchir.

WALTHER.

Venez, reposez vous,
et partez fortifié d'ici.

Mönch

(schau umherblickend, mit verstörten Zügen).

Wo bin ich? Saget an, in welchem Lande?

Walther.

Seid Ihr verirret, daß Ihr das nicht wißt?
 Ihr seid zu Bürglen, Herr, im Lande Uri,
 Wo man hineingeht in das Schächenthal.

Mönch (zu Hedwig, welche zurückkommt).

Seid Ihr allein? Ist Euer Herr zu Hause?

Hedwig.

Ich erwart' ihn eben — doch was ist Euch, Mann?
 Ihr seht nicht aus, als ob Ihr Gutes brächtet.
 — Wer Ihr auch seid, Ihr seid bedürftig, nehmt!

(Reicht ihm den Becher.)

Mönch.

Wie auch mein lechzend Herz nach Labung schmachtet,
 Nichts rühr' ich an, bis Ihr mir zugesagt —

Hedwig.

Berührt mein Kleid nicht, tretet mir nicht nah',

LE MOINE, avec un regard effaré et des traits altérés. Où suis-je, dites-moi dans quelle contrée?

WALTHER. Êtes-vous égaré, que vous ne sachiez pas où vous êtes? Vous êtes à Burglen, dans le canton d'Uri, à l'entrée de la vallée du Schächen.

LE MOINE, à Hedwig qui revient. Êtes-vous seule? Votre mari est-il à la maison?

HEDWIG. Je l'attends d'un moment à l'autre. Mais qu'avez-vous? Votre visage nè me semble pas d'un heureux augure. Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez. (Elle lui présente la coupe.)

LE MOINE. Quoique mon cœur et mes lèvres soient altérés, je ne toucherais rien que vous ne m'avez dit...

HEDWIG. Ne touchez pas à mes vêtements, ne m'approchez pas.

Monch

umherblickend sehen
mit verstörten Zügen.

Wo bin ich?

saget an, in welchem Lande?

Walthert.

Seid Ihr verirret

daß Ihr das nicht wisset?

Herr, Ihr seid zu Burglen,

im Lande Uri,

wo man hineingeht

in das Schächenthal.

Monch

zu Hedwig, welche zurückkommt.

Seid Ihr allein?

Ist Euer Herr

zu Hause?

Hedwig.

Ich erwarte ihn eben.

Doch was ist

Euch, Mann?

Ihr seht nicht aus,

als ob Ihr brächtet

Gutes.

Wer Ihr auch seid,

Ihr seid bedürftig,

nehmt.

Sie reicht ihm den Becher.

Monch.

Wie auch

mein lechzend Herz schmachtet

nach Labung,

ich rühre an nichts,

bis Ihr mir zugefagt....

Hedwig.

Berührt nicht mein Kleid,

Le MOINE

regardant autour-de-lui craintif
avec les traits bouleversés.

Où suis-je?

dites moi, dans quel pays?

WALTHER.

Vous êtes-vous égaré,

de-ce-que vous ne sachiez pas cela?

Monsieur, vous êtes à Burglen,

dans-le pays d'Uri,

là où l'on entre

dans le (à l'entrée du) Schächenthal.

Le MOINE

à HEDWIG qui revient.

Êtes vous seule?

Est-ce que votre maître

est à la maison?

HEDWIG.

Je l'attends précisément.

Mais, quoi est

à vous (qu'avez-vous), homme?

Vous n'avez pas l'air

comme si vous apportiez (d'apporter)
quelque-chose-de-bon.

Qui que vous soyez,

vous êtes dans-le-besoin,

prenez.

Elle lui présente la coupe.

Le MOINE.

[ment] que

Combien même (quelque ardem-
mon cœur altéré languisse

après le rafraîchissement,

je ne touche (toucherai) à rien,

jusqu'à ce que vous m'ayez promis...

HEDWIG.

Ne touchez pas mon habit,

Bleibt ferne steh'n, wenn ich Euch hören soll.

Mönch.

Bei diesem Feuer, das hier gastlich lodert,
Bei Eurer Kinder theurem Haupt, das ich
Umfasse —

(Ergreift die Knaben.)

Hedwig.

Mann, was sinnet Ihr? Zurück
Von meinen Kindern! — Ihr seid kein Mönch! Ihr seid
Es nicht! Der Friede wohnt in diesem Kleide;
In Euren Bügen wohnt der Friede nicht.

Mönch.

Ich bin der unglücklichste der Menschen.

Hedwig.

Das Unglück spricht gewaltig zu dem Herzen;
Doch Euer Blick schnürt mir das Innre zu.

Walther (außspringend),

Mutter, der Vater!

(Gilt hinaus.)

Hedwig.

O mein Gott!

(Will nach, zittert und hält sich an.)

Restez à distance, si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE. Par ce feu qui brille au foyer hospitalier, par vos enfants chéris que j'embrasse... (*Il prend ses enfants.*)

HEDWIG. Étranger, quel est votre pensée? Éloignez-vous de mes enfants. Vous n'êtes pas un religieux, non, vous ne l'êtes pas. Cet habit est un symbole de paix, et la paix ne respire point sur votre visage.

LE MOINE. Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIG. La voix du malheur est puissante sur mon âme, mais mon cœur se ferme à votre aspect.

WALTHER s'élançant. Ma mère, voici mon père. (*Il sort en courant.*)

HEDWIG. O mon Dieu! (*Elle veut sortir, elle tremble et s'arrête.*)

treten nicht nahe mir,
bleibt ferne stehen,
wenn ich soll Euch hören.

W o n c h.

Bei diesem Feuer, das lebert hier
gastlich,

bei dem theuren Haupt

Eurer Kinder,

das ich umfasse....

Ergreift die Knaben.

H e d w i g.

Mann, was sinnet Ihr?

Zurück von meinen Kindern!

Ihr seid kein Mönch!

Ihr seid es nicht.

Der Friede wohnt

in diesem Kleide;

der Friede wohnt nicht

in Euren Zügen.

M o n c h.

Ich bin der Unglückseligste
der Menschen.

H e d w i g.

Das Unglück spricht gewaltig
zu dem Herzen; doch Euer Blick
schnürt mir zu das Innere.

W a l t h e r ausspringend.

Mutter, der Vater!

Gelt hinaus.

H e d w i g.

O, mein Gott!

Will nach,

gittert

und hält sich an.

n'approchez pas de moi,
restez à-distance,
si je dois vous écouter.

Le MOINE.

Par ce feu, qui flambe ici
d'une-manière-hospitalière,
par la tête chérie
de vos enfants, tête
que j'embrasse....

Il saisit les enfants.

HEDWIG.

Homme, que méditez-vous?

Arrière de mes enfants!

Vous n'êtes pas-un moine!

Vous ne l'êtes pas.

La paix habite

dans (sous) ce vêtement;

la paix n'habite pas

dans vos traits.

Le MOINE.

Je suis le plus malheureux
des hommes.

HEDWIG.

Le malheur parle puissamment
au cœur; mais votre regard
me serre l'intérieur (le cœur).

WALTHER s'élançant.

Mère, le père!

Il court dehors.

HEDWIG.

Oh! mon Dieu!

Elle veut le suivre,

mais elle tremble,

et se tient à quelque chose.

Wilhelm (eilt nach).

Der Vater!

Walther (draußen).

Da bist du wieder!

Wilhelm (draußen).

Vater, lieber Vater!

Tell (draußen).

Da bin ich wieder — Wo ist eure Mutter?

(Treten herein.)

Walther.

Da steht sie an der Thür und kann nicht weiter,
So zittert sie vor Schrecken und vor Freude.

Tell.

O Hedwig! Hedwig! Mutter meiner Kinder!
Gott hat geholfen — Uns trennt kein Tyrann mehr.

Hedwig (an seinem Halse).

O Tell! Tell! welche Angst litt ich um dich!

(Monch wird aufmerksam.)

Tell.

Vergiß sie jetzt und lebe nur der Freude!
Da bin ich wieder! Das ist meine Hütte!
Ich stehe wieder auf dem Meinigen!

GUILLAUME *courant au devant de son père.* Mon père!

WALTHER, *dehors.* Te voilà de retour?

GUILLAUME, *dehors.* Mon cher père! mon cher père!

TELL, *dehors.* Me voilà revenu. Où est votre mère? (*Ils entrent.*)

WALTHER. Elle est là sur la porte, et ne peut avancer, tant elle tremble de peur et de joie.

TELL. O Hedwig, Hedwig, mère de mes enfants, Dieu nous est venu en aide. Aucun tyran ne nous séparera plus.

HEDWIG *se jette dans ses bras.* O Tell, Tell, quelle angoisse ai-je soufferte pour toi! (*Le moine devient attentif.*)

TELL. Oublie-la maintenant, et ne vis plus que pour la joie. Me voilà de retour; voici ma demeure. Je me retrouve chez moi.

Wilhelm eilt nach.

Der Vater!

Walth her draußen.

Da bist du wieder.

Wilhelm draußen.

Vater, lieber Vater.

Tell draußen.

Da bin ich wieder.

Wo ist eure Mutter?

Treten herein.

Walth her.

Da steht sie an der Thür
und kann nicht weiter:
so zittert sie
vor Schrecken und Freude.

Tell.

O Hedwig, Hedwig!

Mutter meiner Kinder!

Gott hat geholfen.

Kein Tyrann

trennt uns mehr.

Hedwig an seinem Hals!

O Tell, Tell!

welche Angst litt ich um dich!

Mönn wird aufmerksam.

Tell. Vergiß sie jetzt
und lebe nur der Freude.

Da bin ich wieder.

Das ist meine Hütte.

Ich stehe wieder
auf dem Weinigen.

GUILLAUME court apres son frère.

Le père!

WALTHER au dehors.

Te voilà revenu.

GUILLAUME au-dehors.

Père, cher père.

TELL au-dehors.

Me voilà de-retour.

Où est votre mère?

Ils entrent.

WALTHER.

La voilà à la porte
et ne peut-pas *aller* plus-loin:
tant elle tremble
de frayeur et de joie.

TELL.

O Hedwig, Hedwig!
mère de mes enfants!
Dieu *nous* a aidés.

Nul tyran
ne nous sépare (*séparera*) plus.

HEDWIG a son cou.

O Tell, Tell!
quelle angoisse j'ai soufferte pour toi!

Le moine devient attentif.

TELL. Oublie la maintenant
et vis seulement pour la joie.
Me voilà revenu!
C'est (voilà) ma chaumière!
Je me-trouve de-nouveau
sur le mien *domaine* (chez moi).

Wilhelm.

Wo aber hast du deine Armbrust, Vater?
Ich seh' sie nicht.

Tell.

Du wirst sie nie mehr seh'n.
An heil'ger Stätte ist sie aufbewahrt;
Sie wird hinfort zu keiner Jagd mehr dienen.

Hedwig.

O Tell! Tell!

(Tritt zurück, läßt seine Hand los.)

Tell.

Was erschreckt dich, liebes Weib?

Hedwig.

Wie — wie kommst du mir wieder? — Diese Hand
— Darf ich sie fassen? — Diese Hand — O Gott!

Tell (herzlich und muthig).

Hat euch vertheidigt und das Land gerettet;
Ich darf sie frei hinauf zum Himmel heben.

(Mönch macht eine rasche Bewegung, er erblickt ihn.)

Wer ist der Bruder hier?

Hedwig.

Ach, ich vergaß ihn!

Sprich du mit ihm, mir graut in seiner Nähe.

GUILLAUME. Où est ton arbalète, mon père? je ne la vois pas.

TELL. Tu ne la verras plus; elle est déposée dans un lieu saint; je ne la porterai plus à la chasse.

HEDWIG. O Tell, Tell! (*Elle recule, et abandonne sa main.*)

TELL. Qui t'effraie encore, ma chère femme?

HEDWIG. Quoi?... quoi?... te voilà revenu... cette main... je puis encore la presser... cette main... ô Dieu!

TELL, *d'un ton tendre et résolu*. Cette main vous a défendus, elle a sauvé le pays. Je puis l'élever libre vers le ciel. (*Le moine fait un mouvement brusque; Tell l'aperçoit.*) Quel est ce religieux?

HEDWIG. Ah! je l'oubliais. Parle-lui. Son aspect me fait peur.

Wilhelm.

Aber wo hast du
deine Armbrust, Vater?

Ich sehe sie nicht.

Tell.

Du wirst sie nie mehr sehen.

Sie ist aufbewahrt

an heiliger Stätte.

Sie wird dienen hinfort
zu keiner Jagd mehr.

Hedwig. O Tell, Tell!

Tritt zurück.

läßt los seine Hand.

Tell.

Was erschreckt dich, liebes Weib?

Hedwig.

Wie, wie kommst du mir wieder?

Diese Hand, darf ich sie fassen?

Diese Hand... o Gott!

Tell herzlich und mutbig.

... hat euch vertheidigt

und gerettet das Land:

ich darf sie heben frei

zum Himmel.

Mösch macht

eine rasche Bewegung.

er erblickt ihn.

Wer ist der Bruder hier?

Hedwig. Ach! ich vergaß ihn.

Du sprich mit ihm:

mir graut

in seiner Nähe

GUILLAUME.

Mais où as-tu *laissé*
ton arbalète, père?

Je ne la vois pas.

TELL.

Tu ne la verras plus jamais.

Elle est conservée

en lieu saint.

Elle ne servira désormais
plus à aucune chasse.

HEDWIG. O Tell, Tell!

Elle recule

et abandonne sa main.

TELL.

Qui t'effraie, chère femme?

HEDWIG.

Comment, comment me reviens-tu?

Cette main, osé-je la saisir?

Cette main... ô Dieu!

TELL cordialement et avec confiance.

... vous a défendus

et a sauvé le pays:

j'ose l'élever librement

vers-le ciel.

Le moine fait

un rapide mouvement.

il l'aperçoit.

Quel est ce frère là?

HEDWIG. Ah! je l'oubliais!

Toi parle lui;

il me prend-un-frisson

dans son voisinage.

Mönch (tritt näher).

Seid Ihr der Tell, durch den der Landvogt fiel?

Tell.

Der bin ich, ich verberg' es keinem Menschen.

Mönch.

Ihr seid der Tell! Ach, es ist Gottes Hand,
Die unter Euer Dach mich hat geführt.

Tell (mißt ihn mit den Augen).

Ihr seid kein Mönch! Wer seid Ihr?

Mönch.

Ihr erschlugt
Den Landvogt, der Euch Böses that—Auch ich
Hab' einen Feind erschlagen, der mir Recht
Versagte—Er war Euer Feind, wie meiner—
Ich hab' das Land von ihm befreit

Tell (zurückfahrend).

Ihr seid—
Entsetzen!—Kinder! Kinder, geht hinein!
Geh', liebes Weib! Geh'! Geh'!—Unglücklicher,
Ihr wäret—

Hedwig.

Gott, wer ist es?

LE MOINE s'approche. Êtes-vous ce Tell dont la main a tué le gouverneur?

TELL. Oui, je le suis, je ne le nierai devant aucun homme.

LE MOINE. Vous êtes Tell. Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit sous votre toit.

TELL fixe ses regards sur lui. Vous n'êtes pas un religieux? Qui êtes-vous?

LE MOINE. Vous avez frappé le gouverneur qui avait été cruel envers vous, moi j'ai tué un ennemi qui me refusait mes droits... C'était votre ennemi comme le mien. J'ai délivré la contrée de cet homme.

TELL, reculant. Vous êtes... oh! c'est horrible.... Enfants, enfants, rentrez.... Va, ma chère femme... va. Malheureux! vous seriez....

HEDWIG. Dieu! qui est-il?

Mönch tritt näher.

Seid Ihr der Tell,

durch den
der Landvogt fiel?

Tell.

Der bin ich,
ich verberge es
keinem Menschen.

Mönch.

Ihr seid der Tell!

Ach, es ist die Hand Gottes,
die mich hat geführt
unter Euer Dach.

Tell mißt ihn mit den Augen.

Ihr seid kein Mönch!

Wer seid Ihr?

Mönch.

Ihr erschlugt den Landvogt,
der Euch that Böses.

Ich auch habe erschlagen
einen Feind,
der mir versagte Recht.

Er war Euer Feind,
wie meiner.

Ich habe befreit
das Land von ihm.

Tell zurückfahrend.

Ihr seid... Entsetzen!

Kinder, Kinder, geht hinein!

Geh', liebes Weib,
geh', geh'!

Unglücklicher, Ihr wart...

Hedwig.

Gott, wer ist's?

Le MOINE avance plus près.

Êtes-vous ce Tell

par la main de qui
le bailli est tombé mort?

TELL.

Je le suis,
je ne le cache
à aucun homme.

Le MOINE.

Vous êtes Tell!

Ah! c'est la main de Dieu
qui m'a conduit
sous votre toit.

TELL le mesure des yeux.

Vous n'êtes pas un moine.

Qui êtes-vous?

Le MOINE.

Vous avez frappé le bailli
qui vous fit du mal.

Moi aussi j'ai frappé
un ennemi
qui me refusait justice.

Il était votre ennemi
comme le mien.

J'ai délivré
le pays de lui.

TELL reculant.

Vous êtes... O horreur!

Enfants, enfants, entrez.

Va-t'en, chère femme,
va, va!

Malheureux, vous seriez....

HEDWIG.

Dieu, qui est-ce?

Tell.

Frage nicht!

Fort! fort! Die Kinder dürfen es nicht hören.

Geh' aus dem Hause — weit hinweg! — Du darfst
Nicht unter einem Dach mit diesem wohnen.

Hedwig.

Weh' mir, was ist das? Kommt!

(Geh't mit den Kindern.)

Tell (zu dem Monch).

Ihr seid der Herzog

Von Oesterreich — Ihr seid's! Ihr habt den Kaiser
Erschlagen, euern Ohm¹ und Herrn.

Johannes Parricida.

Er war

Der Räuber meines Erbes.

Tell.

Euern Ohm

Erschlagen, Euern Kaiser! Und Euch trägt
Die Erde noch! Euch leuchtet noch die Sonne!

Parricida.

Tell, hört mich, eh' Ihr —

Tell.

Von dem Blute triefend

Des Watermordes und des Kaisermords,

TELL. Ne le demande pas. Éloignez-vous, éloignez-vous! les enfants
ne doivent pas l'entendre... Sors de la maison... loin d'ici... Tu ne
peux rester sous le même toit que cet homme.HEDWIG. Juste ciel! qu'est-ce donc? Venez. (*Elle sort avec les
enfants.*)TELL, au moine. Vous êtes le duc d'Autriche? Vous l'êtes; vous
avez assassiné l'Empereur votre oncle et votre maître?

JEAN LE PARRICIDE. Il m'avait ravi mon héritage...

TELL. Assassiné votre oncle, votre Empereur! Et la terre vous
porte encore! et le soleil vous éclaire encore!

LE PARRICIDE. Tell, écoutez-moi, avant de...

TELL. Et couvert encore du sang de ton père, du sang de ton Em-

TELL.

Frage nicht!

Hört, hört!

Die Kinder dürfen nicht
es hören.

Weh aus dem Hause,
weit hinweg.

Du darfst nicht wohnen
unter Einem Dach
mit diesem.

HEDWIG.

Weh mir,
was ist das? Kommt.

Geht mit den Kindern.

TELL zum Mönch.

Ihr seid der Herzog von Österreich!
Ihr seid's!

Ihr habt erschlagen den Kaiser,
Euren Ohm und Herrn.

JOHANNES PARRICIDA.

Er war der Räuber
meines Erbes.

TELL.

Erschlagen Euren Ohm,
Euren Kaiser!

und die Erde trägt Euch noch!
die Sonne leuchtet Euch noch!

PARRICIDA.

Tell, hört mich,
ehe Ihr...

TELL.

Triefend von dem Blute
des Vaternordes
und des Kaisermordes.

TELL.

Ne le demande pas!

Loin, loin d'ici (éloigne-toi)!

Les enfants n'osent (ne doivent) pas
entendre cela.

Sors de la maison,
retire toi loin d'ici.

Tu n'oses pas (ne peux) habiter
sous un *même* toit
avec celui-ci.

HEDWIG.

Malheur à moi (hélas)!
qui a-t-il? Venez.

Elle s'en va avec les enfants.

TELL au MOINE.

Vous êtes le duc d'Autriche!
Vous l'êtes!

Vous avez tué l'Empereur,
votre oncle et seigneur.

JEAN PARRICIDE.

Il était le ravisseur
de mon héritage.

TELL.

Tué votre oncle,
votre Empereur!
et la terre vous porte encore!
le soleil vous luit encore.

Le PARRICIDE.

Tell, écoutez moi
avant-que vous...

TELL.

Dégouttant du sang
du parricide
et du meurtre-de-l'Empereur,

Wagst du zu treten in mein reines Haus?

Du wagst's, dein Antlitz einem guten Menschen

Zu zeigen und das Gastrecht zu begehren?

Parricida.

Bei Euch hofft' ich Barmherzigkeit zu finden;

Auch Ihr nahmt Rach' an Eurem Feind.

Tell.

Unglücklicher!

Darfst du der Ehrsucht blut'ge Schuld vermengen

Mit der gerechten Nothwehr eines Vaters?

Hast du der Kinder liebes Haupt vertheidigt?

Des Herdes Heiligthum beschützt? Das Schrecklichste,

Das Letzte von den Deinen abgewehrt?

— Zum Himmel heb' ich meine reinen Hände,

Verfluche dich und deine That. — Gerächt

Hab' ich die heilige Natur, die du

Geschändet — Nichts theil' ich mit dir — Gemordet

Hast du, ich hab' mein Theuerstes vertheidigt.

Parricida.

Ihr stoßt mich von Euch, trostlos, in Verzweiflung?

pereur, tu oses entrer dans cet innocent asyle? tu oses montrer ta figure à un honnête homme, et réclamer de lui l'hospitalité?

LE PARRICIDE. J'espérais trouver de la commisération près de vous; car vous vous êtes aussi vengé de votre ennemi.

TELL. Malheureux! oses-tu comparer l'œuvre sanglante de l'ambition avec la juste défense d'un père? Avais-tu à défendre la tête chérie de tes enfants, à protéger le sanctuaire de ton foyer, à préserver les tiens de la plus terrible catastrophe? J'élève vers le ciel mes mains pures, et je te maudis, toi et ton crime. J'ai vengé les droits sacrés de la nature; toi, tu les as profanés. Je n'ai rien de commun avec toi; j'ai défendu ce que j'avais de plus cher, et toi tu as assassiné.

LE PARRICIDE. Vous me repoussez loin de vous, sans consolation, en proie au désespoir?

wagst du zu treten
in mein reines Haus?
Du wagst es,
zu zeigen dein Antlitz
einem guten Menschen
und zu begehren das Gastrecht?

Parricida.

Ich hoffte zu finden
Barmherzigkeit bei Euch.

Ihr auch nehmt

Rache
an Eurem Feind.

Tell.

Unglücklicher! darfst du vermengen
die blutige Schuld der Ehrsucht
mit der gerechten Nothwehr
eines Vaters?

Hast du verteidigt das liebe Haupt
der Kinder?

beschützt das Heiligthum des Herdes?
abgewehrt von den Deinen
das Schrecklichste,
das Letzte?

Ich hebe zum Himmel
meine reinen Hände,
ich verfluche dich und deine That.
Ich habe gerächt die heilige Natur,
die du geschändet.

Ich theile nichts mit dir,
du hast gemordet,
und ich habe verteidigt
mein Theuerstes.

Parricida.

Ihr stoßt mich von Euch,
trostlos, in Verzeißung?

tu oses entrer
dans ma pure maison?
Tu oses cela, *savoir* :
montrer ton visage
à un honnête homme
et demander l'hospitalité?

Le PARRICIDE.

J'espérais trouver
miséricorde chez vous.

Vous aussi vous prîtes
vengeance (vous vous êtes vengé)
sur votre ennemi.

TELL.

Malheureux! oses-tu confondre
le sanglant crime de l'ambition
avec la juste défense
d'un père?

As-tu défendu la tête chérie
des (de tes) enfants?

protégé le sanctuaire du foyer?
détourné des tiens
ce-qu'il-y-a-de-plus-terrible,
la dernière-extrémité (la mort)?

J'élève vers-le ciel
mes mains pures,
je maudis toi et ton action.

J'ai vengé la sainte nature
que toi tu as outragée.

Je ne partage rien avec toi,
tu as assassiné,

et moi j'ai défendu
mon bien-le-plus-cher.

Le PARRICIDE.

Vous me repoussez de vous,
sans-consolation, dans le désespoir?

Tell.

Mich faßt ein Grausen, da ich mit dir rede.
 Fort! Wandle deine fürchterliche Straße!
 Laß rein die Hütte, wo die Unschuld wohnt!

Parricida (wendet sich zu gehen).

So kann ich, und so will ich nicht mehr leben!

Tell.

Und doch erbarmt mich deiner — Gott des Himmels!
 So jung¹, von solchem adeligen Stamm,
 Der Enkel Rudolphe, meines Herrn und Kaisers,
 Als Mörder flüchtig hier an meiner Schwelle,
 Des armen Mannes², flehend und verzweifelt —

(Verhüllt sich das Gesicht.)

Parricida.

O, wenn Ihr weinen könnt, laßt mein Geschick
 Euch jammern; es ist fürchterlich — Ich bin
 Ein Fürst — ich war's — ich konnte glücklich werden,
 Wenn ich der Wünsche Ungeduld bezwang.
 Der Neid zernagte mir das Herz — Ich sah
 Die Jugend meines Vetter's³ Leopold
 Gekrönt mit Ehre und mit Land belohnt,

TELL. Je frémis d'horreur en te parlant. Va-t'en, poursuis ton effroyable chemin, ne souille pas la paisible maison où habite l'innocence.

LE PARRICIDE *se retourne pour sortir.* Désormais je ne puis, je ne veux plus vivre.

TELL. Et pourtant, j'ai pitié de toi... Dieu du ciel! si jeune et d'une race si noble, le petit-fils de Rodolphe, de mon Empereur et maître, poursuivi comme meurtrier, est là sur le seuil de ma porte, sur mon pauvre seuil, suppliant et se désespérant. (*Il se cache la figure.*)

LE PARRICIDE. Oh! si vous pouvez pleurer, laissez-vous émouvoir par mon sort, il est affreux. Je suis un prince, je l'étais, je pouvais vivre heureux, si j'avais réprimé l'impatience de mes désirs. Mais l'envie me rongait le cœur... Je voyais la jeunesse de mon cousin Léopold couronnée d'honneurs, riche en apanages; et moi, qui étais

TELL. Ein Grausen faßt mich,
da ich rede mit dir.

Fort!

Wandle deine fürchterliche Straffe!

Laß rein die Hütte,

wo wohnt die Unschuld.

Parricida wendet sich zu gehen.

So kann ich nicht mehr
und will nicht leben!

TELL.

Und doch erbarmt mich deiner.

Gott des Himmels!

So jung,

von solchem adeligem Stamm!

der Enkel Rudolphs,

meines Herrn und Kaisers,

flüchtig als Mörder,

stehend und verzweifelnb

hier an meiner Schwelle

des armen Mannes!

Verhüllt sich das Gesicht.

Parricida.

O, wenn Ihr könnt weinen,

laßt mein Geschick

Euch erbarmen;

es ist fürchterlich.

Ich bin An Fürst... ich war's;

ich konnte werden glücklich,

wenn ich bezwang

die Ungebuld der Wünsche.

Der Neid zernagte mir das Herz.

Ich sah

die Jugend meines Vitters Leopold

gekrönt mit Ehre

TELL. Un frisson me saisit
pendant-que je parle avec toi.

Loin d'ici!

Poursuis ton horrible chemin!

Laisse pure la cabane

où habite l'innocence.

Le PARRICIDE se tourne pour s'en-aller

Ainsi je ne peux plus

et je ne veux plus vivre!

TELL.

Et pourtant j'ai pitié de toi.

Dieu du ciel!

Si jeune,

issu d'une telle noble race!

le petit-fils de Rodolphe,

de mon seigneur et Empereur,

fugitif comme meurtrier,

suppliant et se-désespérant

ici à mon seuil,

au seuil du pauvre homme!

Il se cache le visage.

Le PARRICIDE.

Oh! si vous pouvez pleurer,

laissez mon sort [touche]

vous toucher (que mon sort vous

il est affreux.

Je suis un prince... je l'étais;

je pouvais devenir heureux,

si je maîtrisais (si j'avais maîtrisé)

l'impatience de mes désirs.

La jalousie me rongait le cœur.

Je voyais

la jeunesse de mon cousin Léopold

couronnée d'honneurs

Und mich, der gleiches Alters mit ihm war,
In sklavischer Unmündigkeit gehalten —

Teil.

Unglücklicher, wohl kannte dich dein Ohm,
Da er dir Land und Leute weigerte!
Du selbst mit rascher, wilber Wahnsinnsthat
Rechtfertigst furchtbar seinen weisen Schluß.
—Wo sind die blut'gen Helfer deines Mords?

Parricida.

Wohin die Rachegeister sie geführt;
Ich sah sie seit der Unglücksthat nicht wieder.

Teil.

Weißt du, daß dich die Aht verfolgt, daß du
Dem Freund verboten und dem Feind erlaubt?

Parricida.

Darum vermeid' ich alle offne Straßen;
An keine Hütte wag' ich anzupochen —
Der Wüste fehr' ich meine Schritte zu;
Mein eignes Schreckniß, irr' ich durch die Berge,

du même âge que lui, j'étais retenu dans une servile minorité.

TELL. Malheureux! ton oncle te connaissait bien, quand il te refusait tes domaines et tes vassaux. Par la promptitude de ton action féroce et insensée, tu as toi-même cruellement justifié la prudence de ses décisions. Où sont les complices sanglants de ton crime?

LE PARRICIDE. Où les furies vengeresses les ont conduits. Depuis ce fatal attentat, je ne les ai plus revus.

TELL. Sais-tu que la proscription te poursuit? que nul ami ne peut te recevoir, que tout ennemi peut te tuer?

LE PARRICIDE. Voilà pourquoi j'évite les chemins fréquentés, voilà pourquoi je n'ose frapper à aucune porte. Je tourne mes pas vers le désert, ayant horreur de moi-même, j'erre à travers les montagnes,

und belehnt mit Land ;
und mich, der war
gleiches Alters mit ihm,
gehalten in slavischer
Unmündigkeit.

Te ll. Unglücklicher, dein Ohm
kannte dich wohl,
da er dir weigerte
Land und Leute !
Du selbst rechtfertigst
fürchtbar
mit rascher wilder
Wahnsinnsthat
seinen weisen Schluß.

Wo sind die blutigen Helfer
deines Mordes ?

Parricida.

Wohin die Rachegeister
sie geführt.

Ich sah sie nicht wieder
seit der Unglücksthat.

Te ll. Weißt du, daß die Nacht
dich verfolgt, daß du
verboten

dem Freund,
und erlaubt
dem Feind ?

Parricida.

Darum vermeide ich
alle offene Straßen ;
an keine Hütte

wage ich anzupochen ; [zu ;
ich kehre meine Schritte der Wüste
mein eignes
Schreckniß

et gratifiée de terres (d'apanages) ;
et moi, qui étais
de même âge avec (que) lui ,
retenu dans une servile
minorité.

TELL. Malheureux , ton oncle
te connaissait bien ,
quand il te refusait
des terres et des vassaux !
Toi même tu justifies
d'une-manière-terrible
par ta prompte , féroce
action-de-démence
sa sage résolution.

Où sont les sanglants complices
de ton meurtre ?

Le PARRICIDE.

Où les furies-vengeresses
les ont conduits.

Je ne les ai plus revus
depuis cette action-de-malheur.

TELL. Sais-tu que la proscription
te poursuit, que tu es
interdit (qu'il est défendu)
à l'ami de t'assister ,
et que tu es permis (abandonné)
à l'ennemi ?

Le PARRICIDE.

C'est-pourquoi j'évite
toutes-les grandes-routes ;
à aucune cabane
je n'ose frapper ;
je tourne mes pas vers le désert ;
étant ma propre [même) ,
épouvante (ayant horreur de moi-

Und fahre schauernd vor mir selbst zurück,
Zeigt mir ein Bach mein unglücklich Bild.
O, wenn Ihr Mitleid fühlt und Menschlichkeit—

(Fällt vor ihm nieder.)

Tell (abgewendet).

Steht auf! Steht auf!

Parricida.

Nicht, bis Ihr mir die Hand gereicht zur Hülfe.

Tell.

Kann ich Euch helfen? Kann's ein Mensch der Sünde?
Doch stehet auf—Was Ihr auch Gräßliches
Verübt—Ihr seid ein Mensch—Ich bin es auch—
Vom Tell soll keiner ungetröstet scheiden—
Was ich vermag, das will ich thun.

Parricida.

(aufspringend und seine Hand mit Hestigkeit ergreifend).

O Tell!

Ihr rettet meine Seele vor Verzweiflung.

Tell.

Laßt meine Hand los—Ihr müßt fort. Hier könnt

et quand ma malheureuse image se reflète dans un ruisseau, je recule avec effroi devant elle. Oh! si vous éprouviez quelque sentiment de pitié et d'humanité... (Il se prosterne devant lui.)

TELL, se détournant. Levez-vous! levez-vous!

LE PARRICIDE. Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu une main secourable...

TELL. Puis-je vous aider! Que peut faire un pauvre mortel? Mais levez-vous... Si affreux que soit votre crime, vous êtes homme, vous êtes mon semblable... Personne ne quittera Tell sans consolation. Ce que je puis faire, je le ferai.

LE PARRICIDE se lève précipitamment et lui prend la main avec vivacité. O Tell! vous sauvez mon âme du désespoir!

TELL. Laissez ma main, partez; vous ne pouvez rester ici sans être

irre ich durch die Berge,
und fahre zurück schauernd
vor mir selbst,
zeigt mir ein Bach
mein unglücklich Bild.
O, wenn Ihr fühlt
Mitleid und Menschlichkeit...

Fällt nieder vor ihm.

Tell abgewendet.

Steht auf, steht auf.

Parricida.

Nicht, bis

Ihr mir gereicht die Hand
zur Hülfe.

Tell. Kann ich Euch helfen?

Ein Mann der Sünde
kann er es?

Doch steht auf.

Was Ihr auch Gräßliches
verübt,

Ihr seid ein Mensch;

ich bin es auch,

Keiner soll scheiden
vom Tell ungetröstet.

Was ich kann,
das will ich thun.

Parricida aufspringend
und ergreifend seine Hand
mit Festigkeit.

O Tell! Ihr rettet
meine Seele vor Verzweiflung.

Tell. Laßt los meine Hand.

Ihr müßt fort.

j'erre à-travers les montagnes,
et je recule avec-effroi
devant moi-même,
lorsqu'un ruisseau me montre
ma malheureuse image.
Oh! si vous sentez
de la pitié et de l'humanité...

Il tombe à-genoux devant lui.

TELL détourné (se détournant).

Levez-vous! levez-vous!

Le PARRICIDE.

Non, jusqu'à-ce-que

vous m'ayez tendu la main
pour-le secours (pour me secourir).

TELL. Puis-je vous aider?

Un homme du péché (un mortel pé-
le peut-il? [cheur])

Cependant levez-vous.

Quelque horrible-chose que vous
ayez faite (si horrible que soit votre

vous êtes un homme; [crime],

je le suis aussi,

et nul ne doit se séparer (se séparera)
de Tell sans-consolation.

Ce-que je puis,

je veux le faire.

Le PARRICIDE se-relevant-précipitamment
et saisissant sa main
avec vivacité.

O Tell! vous sauvez
mon âme du désespoir.

TELL. Lâchez ma main. [partiez].

Vous devez partir (il faut que vous

Ihr unentdeckt nicht bleiben, könnt entdeckt
Auf Schutz nicht rechnen—Wo gedenkt Ihr hin?
Wo hofft Ihr Ruh' zu finden?

Parricida.

Weiß ich's? Ach!

Tell.

Hört, was mir Gott ins Herz gibt—Ihr müßt fort
Ins Land Italien, nach Sanct Peters Stadt!
Dort werft Ihr Euch dem Pabst zu Füßen, beichtet
Ihm Eure Schuld und löset Eure Seele¹.

Parricida.

Wird er mich nicht dem Rächer überliefern?

Tell.

Was er Euch thut, das nehmet an von Gott!

Parricida.

Wie komm' ich in das unbekannte Land?
Ich bin des Wegs nicht kundig, wage nicht
Zu Wanderern die Schritte zu gefallen.

Tell.

Den Weg will ich Euch nennen, merket wohl!

découvert; et si vous êtes découvert, vous ne pouvez compter sur mon appui. Où pensez-vous aller? Où espérez-vous trouver du repos?

LE PARRICIDE. Le sais-je? hélas!

TELL. Écoutez ce que Dieu m'inspire. Il faut que vous alliez en Italie, dans la ville de saint Pierre. Jetez-vous aux pieds du pape, confessez votre crime, et délivrez votre âme.

LE PARRICIDE. Ne me livrera-t-il pas aux coups de la vengeance?

TELL. Quoi qu'il fasse, soumettez-vous à la volonté de Dieu.

LE PARRICIDE. Comment arriver dans cette terre inconnue? J'ignore le chemin et je n'oserai me joindre aux voyageurs.

TELL. Je veux vous indiquer la route. Écoutez bien: vous m'ente-

Hier könnt Ihr nicht bleiben
unentdeckt,
könnt nicht rechnen
auf Schutz,
entdeckt.

Wo gedenkt Ihr hin?

Wo hofft Ihr zu finden
Ruhe?

Parricida.

Weiß ich's? Ach!

TELL. Hört was Gott
mir gibt in's Herz.

Ihr müßt fort
in das Land Italien
nach der Stadt Sanct Peters.

Dort werft Ihr Euch
dem Pabst zu Füßen,
beichtet Ihm Eure Schuld,
und löset Eure Seele.

Parricida.

Wird er mich nicht überliefern
dem Rächer?

TELL.

Was er Euch thut,
das nehmet an von Gott.

Parricida.

Wie komme ich
in das unbekannte Land?
Ich bin nicht kundig des Weges,
wage nicht
zu gesellen meine Schritte
zu Wanderern.

TELL.

Ich will Euch nennen
den Weg;

Ici vous ne pouvez rester
sans-être-découvert,
et ne pouvez compter
sur de la protection,
si-vous-êtes-découvert.

Où songez-vous à aller?

Où espérez-vous trouver
du repos?

Le PARRICIDE.

Le sais-je? Hélas!

TELL. Écoutez ce-que Dieu [pire].
me donne (met) dans le cœur (m'ins-
Il faut que vous partiez
dans le pays de l'Italie
vers la ville de Saint-Pierre.

Là vous vous jetez (jeterez)
au pape aux pieds (aux pieds du
confessez lui votre crime, [pape],
et délivrez votre âme.

Le PARRICIDE.

Ne me livrera-t-il pas
au vengeur?

TELL.

Ce-qu'il vous fait (fera),
acceptez le comme venant de Dieu.

Le PARRICIDE.

Comment arrivé-je (arriverai-je)
dans ce pays inconnu?

Je ne suis pas instruit du chemin,
je n'ose pas
joindre mes pas
à ceux d'autres voyageurs.

TELL.

Je veux vous nommer (nommerai)
le chemin;

Ihr steigt hinauf, dem Strom der Reuß entgegen,
Die wildes Laufes von dem Berge stürzt —

Parricida (erschrickt):

Seh' ich die Reuß? Sie floß bei meiner That.

Tell.

Am Abgrund geht der Weg, und viele Kreuze
Bezeichnen ihn, errichtet zum Gedächtniß
Der Wanderer, die die Lawine begraben.

Parricida.

Ich fürchte nicht die Schrecken der Natur,
Wenn ich des Herzens wilde Qualen zähne.

Tell.

Vor jedem Kreuze fallet hin und küßt
Mit heißen Reuethränen Eurer Schuld —
Und seid Ihr glücklich durch die Schreckensstraße,
Sendet der Berg nicht seine Windeßwehen?
Auf Euch herab von dem beeif'ten Joch,
So kommt Ihr auf die Brücke, welche stäubet?
Wenn sie nicht einbricht unter Eurer Schuld.

rez le cours de la Reuss qui du haut des montagnes précipite ses flots écumants....

LE PARRICIDE. Reverral-je la Reuss? C'est sur ses bords que j'ai commis mon crime.

TELL. Le chemin suit le bord de l'abîme; on y trouve grand nombre de croix élevées en mémoire des voyageurs ensevelis sous l'avalanche.

LE PARRICIDE. Je ne crains pas les horreurs de la nature, si je puis dompter les cruels tourments de mon cœur.

TELL. Tombez à genoux devant chaque croix, expiez votre crime par les larmes d'un ardent repentir, et si vous parvenez à passer heureusement cette route terrible, si du sommet des montagnes de glace les avalanches ne se précipitent pas sur vous, vous arriverez sur l'humide pont du Diable. S'il ne s'écroule point sous le poids de

merket wohl.

[Strom faites y bien attention.

Ihr steigt hinauf, entgegen dem
der Reuß,
die stürzt
wilde Laufes
vom Berge....

Parricida erschrickt.

Sehe ich die Reuß?

Sie floß bei meiner That.

Tell. Der Weg
geht am Abgrund,
und viele Kreuze
errichtet zum Gedächtniß
der Wanderer, die die Lawine
begraben, bezeichnen ihn.

Parricida.

Ich fürchte nicht
die Schrecken der Natur,
wenn ich zähme
die wilden Qualen
des Herzens.

Tell. Fallet hin
vor jedem Kreuze,
und büßet eure Schuld
mit heißen Reuethränen,
und seid Ihr
glücklich
durch die Schreckensstraße,
und sendet der Berg nicht herab
auf Euch
von dem beeisten Foch
seine Windewehen,
so kommt Ihr
auf die Brücke, welche stäubet.
Wenn sie nicht einbricht

Vous montez, contre le courant
de la Reuss,
qui se-précipite
d'une impétueuse course
de-la montagne...

Le PARRICIDE s'effraie.

Vois (verrai-)Je la Reuss? [action.

Elle coulait à (était témoin de) mon

TELL. Le chemin [précipices),
passe auprès-de-l'abîme (le long des
et nombre-de croix,

élevées pour *rappeler* le souvenir
des voyageurs que l'avalanche
a ensevelis, le désignent.

Le PARRICIDE.

Je ne redoute pas
les terreurs de la nature,
si je maîtrise
les violents tourments
de mon cœur.

TELL. Tombez à genoux
devant chaque croix,
et expiez votre crime
par de brûlantes larmes-de-repentir,
et avez-vous (quand vous aurez) *passé*
heureusement
par cette route-d'horreurs,
et si la montagne ne précipite pas
sur vous [neige
du haut de sa croupe couverte-de-
ses avalanches,
alors vous venez (arriverez)
sur le pont qui est-poudreux.
S'il ne s'écroule pas

Wenn Ihr sie glücklich hinter Euch gelassen,
 So reißt ein schwarzes Felsenthor sich auf¹;
 Kein Tag hat's noch erblickt — da gebt Ihr durch,
 Es führt Euch in ein heitres Thal der Freude —
 Doch schnellen Schritts müßt Ihr vorüber eilen;
 Ihr dürft nicht weilen, wo die Ruhe wohnt.

Barricida.

O Rudolph! Rudolph! Königlicher Ahn!
 So zieht dein Enkel ein auf deines Reiches Boden!

Tell.

So immer steigend kommt Ihr auf die Höhen
 Des Gotthardts², wo die ew'gen Seen sind,
 Die von des Himmels Strömen selbst sich füllen.
 Dort nehmt Ihr Abschied von der deutschen Erde,
 Und muntern Laufs führt Euch ein andrer Strom³
 Ins Land Italien hinab, Euch das gelobte —

(Man hört den Ruhreichen, von vielen Alphörnern geblasen.)

Ich höre Stimmen. Fort!

votre crime, si vous le traversez sans accident, alors s'ouvrira devant vous une sombre entrée taillée dans les rochers. Le jour n'y a jamais pénétré. Vous la traversez et elle vous conduit dans une riante et heureuse vallée. Parcourez-la d'un pas rapide, car vous ne devez pas vous arrêter aux lieux où habite le repos.

LE PARRICIDE. O Rodolphe! Rodolphe! o mon royal aïeul! faut-il que ton petit-fils passe ainsi sur le sol de ton empire!

TELL. En montant toujours, vous arriverez sur la cime du Saint-Gotthardt, où se trouvent les lacs éternels alimentés par les torrents du ciel. Là, vous quittez les contrées allemandes, et le cours rapide d'un autre fleuve vous conduira en Italie, dans la terre de salut.

(On entend le ranz des vaches et le son de nombreuses trompes.)
 J'entends des voix. Allez.

unter Eurer Schuld,
wenn Ihr sie gelassen
hinter Euch glücklich,
so reißt sich auf
ein schwarzes Felsenhor —
kein Tag hat es noch erhellt —
dadurch geht Ihr;
es führt Euch
in ein heitres Thal der Freude.
Doch Ihr müßt vorüberreiten
schnellen Schrittes:
Ihr dürft nicht
weilen,
wo wohnt die Ruhe.
Parricide.

O Rudolph, Rudolph,
königlicher Ahn!
So zieht ein dein Enkel
auf dem Boden deines Reiches.
Tell.

So immer steigend
kommt Ihr auf die Höhen
des Gotthards,
wo sind die ewigen Seen,
die sich füllen von den Strömen selbst
des Himmels. Dort nehmt Ihr Ab-
von der deutschen Erde, [schieb
und ein anderer Strom
muntern Laufes.
führt Euch hinab
in's Land Italien,
Euch das gelobte.
Man hört den Kuhreihen,
geblasen von vielen Alphörnern.
Ich höre Stimmen. Fort!

sous le poids de votre crime,
et si (quand) vous l'avez (l'aurez)
derrière vous heureusement, [laissé
alors s'ouvre-tout-à-coup
une sombre porte-de-rochers —
aucun jour ne l'a encore éclairée —
par là vous passez (passerez);
il vous conduit
dans une riante vallée de la joie.
Mais vous devez y passer
d'un pas rapide:
vous n'osez (ne pouvez) pas
vous-arrêter
là où demeure le repos.
Le PARRICIDE.

O Rodolphe, Rodolphe!
royal aïeul!
C'est ainsi que passe ton petit-fils
sur le sol de ton Empire.
TELL.

Ainsi toujours en montant
vous arrivez sur les hauteurs
du Gotthardt,
là où sont les lacs éternels,
qui s'emplissent des torrents mêmes
du ciel. Là vous prenez congé
de la terre allemande,
et un autre fleuve
d'un cours alerte
vous conduit en-descendant
dans le pays d'Italie,
pour vous la terre promise.
On entend le ranz-des-vaches,
joué par beaucoup de cors-des-Alpes.
J'entends des voix. Partez.

Hedwig (eilt herein).

Wo bist du, Tell?

Der Vater kommt! Es nah'n in frohem Zug
Die Eidgenossen alle—

Parricida (verhüllt sich).

Wehe mir!

Ich darf nicht weilen bei den Glücklichen.

Tell.

Geh', liebes Weib! Erfrische diesen Mann!
Belad' ihn reich mit Gaben; denn sein Weg
Ist weit, und keine Herberg' findet er.
Eile! Sie nah'n.

Hedwig.

Wer ist er?

Tell.

Forſche nicht!

Und wenn er geht, ſo wende deine Augen,
Daß ſie nicht ſehen, welchen Weg er wandelt!

(Parricida geht auf den Tell zu mit einer raſchen Bewegung; dieſer aber bedeutet ihn mit der Hand und geht. Wenn beide zu verſchiednen Seiten abgegangen, verändert ſich der Schauplay, und man ſieht in der

HEDWIG *accourt*. Où es-tu, Tell? Voici mon père et l'assemblée joyeuse des confédérés.

LE PARRICIDE, *se cachant la tête*. Malheur à moi! je ne puis m'arrêter là où habite le bonheur.

TELL. Va, chère femme. Donne à cet homme ce qu'il faut pour le rafraîchir, et charge-le de provisions, car sa route est longue, et il ne trouvera point de gîte. Va, hâte-toi. Ils approchent.

HEDWIG. Qui est-il?

TELL. Ne le demande pas; et quand il partira, détourne les yeux, afin de ne pas voir la route qu'il prend. (*Le parricide s'approche vivement de Tell. Mais celui-ci lui fait un signe de la main et s'éloigne. Quand tous deux sont sortis d'un côté différent, la scène change.*)

Hedwig eilt herein.

Wo bist du, Tell?

Der Vater kommt.

Die Eidgenossen alle nahen
in frohem Zug.

Parricida verhält sich.

Wehe mir!

Ich darf nicht weilen
bei den Glücklichen.

Tell.

Geh', liebes Weib,
erfrische diesen Mann,
belade ihn reichlich mit Gaben;
denn sein Weg ist weit,
und er findet
keine Herberge.

Gile! Sie nahen.

Hedwig.

Wer ist er?

Tell.

Forche nicht.

Und wenn er geht,
so wende deine Augen,
daß sie nicht sehen
welchen Weg
er wandelt.

Parricida geht auf den Tell zu
mit einer raschen Bewegung;
dieser aber bedeutet ihm
mit der Hand und geht.
Wenn beide abgegangen
zu verschiedenen Seiten,
verändert sich der Schauplatz,
und man sieht in der

HEDWIG entre-precipitamment.

Où es-tu, Tell?

Le père vient.

Les confédérés tous s'approchent
en joyeuse procession.

PARRICIDE se voile.

Malheur à moi!

Je n'ose pas rester
chez les heureux.

TELL.

Va, chère femme,
rafraichis cet homme,
charge le richement de dons;
car sa route est (va) loin,
et il ne trouve (trouvera)
point d'auberge.

Va-vite! Ils s'approchent.

HEDWIG.

Qui est-il?

TELL.

Ne le demande pas.

Et quand il s'en va (ira),
détourne tes yeux,
pour-qu'ils ne voyent pas
par quel chemin
il marche.

Le PARRICIDE s'avance vers Tell
par un mouvement rapide;
mais celui-ci lui fait-signer
de la main, et s'en-va.
Quand tous-deux sont sortis
de différents côtés,
la scène change,
et l'on voit dans la

P e s t e n S c e n e

den ganzen Thalgrund vor Tells Wohnung, nebst den Anhöhen, welche ihn einschließen, mit Landleuten besetzt, welche sich zu einem Ganzen gruppiren. Andre kommen über einen hohen Steg, der über den Schächten führt, gezogen. Walthher Fürst mit den beiden Knaben, Melchthal und Stauffacher kommen vorwärts; andre drängen nach: wie Tell heraustritt, empfangen ihn alle mit lautem Frohlocken.)

Alle.

Es lebe Tell! der Schütz' und der Erretter!

(Indem sich die Vordersten um den Tell drängen und ihn umarmen, erscheinen noch Rudenz und Bertha, jener die Landleute, diese die Hedwig umarmend. Die Musik vom Berge begleitet diese stumme Scene. Wenn sie geendigt, tritt Bertha in die Mitte des Volks.)

Bertha.

Landleute! Eidgenossen! Nehmt mich auf

SCÈNE III.

On voit le fond de la vallée devant la maison de Tell; près de là le coteau couvert de paysans qui forment différents groupes. D'autres descendent des hauteurs par un sentier qui conduit vers le Schächten. WALTHER FÜRST s'avance avec les deux enfants, MELCHTHAL, STAUFFACHER et quelques autres. Au moment où TELL paraît, on l'accueille avec des démonstrations de joie.

rous. Vive Tell le chasseur et le libérateur! (Pendant que ceux qui sont sur le devant de la scène se pressent autour de Tell et l'embrassent, apparaît Rudenz qui embrasse les paysans, et Berthe qui embrasse Hedwig. La musique accompagne cette scène muette. Un moment après, Berthe s'avance au milieu du peuple.)

BERTHE. Amis et confédérés, admettez dans votre alliance la femme

Letzte Scene

DERNIÈRE SCÈNE

vor der Wohnung TELL's

den ganzen Thalgrund,

nebst den Anhöhen,

welche ihn einschließen,

besetzt mit Landleuten,

welche sich gruppieren

zu einem Ganzen.

Anderer kommen gezogen

über einen hohen Steig,

der führt über

den Schächel.

Walthar Fürst

mit den beiden Anaben,

Melchthal und Stauffacher

kommen vordräng;

andere drängen nach.

Wie Tell heraustritt,

empfangen ihn alle

mit lautem

Frohlocken.

Alle.

Es lebe Tell, der Schütze

und der Erretter!

Indem die Vordersten

sich drängen um den Tell

und ihn umarmen,

erscheinen noch

Rudenz und Bertha,

jener umarmend die Landleute,

diese die Hedwig.

Die Musik vom Berge

begleitet diese stumme Scene.

Wenn sie geendet,

tritt Bertha

in die Mitte des Volks.

Bertha.

Landleute, Eidgenossen!

devant la demeure de TELL,

tout le fond-de-la-vallee

avec les hauteurs

qui l'enferment,

couvert de paysans

qui se groupent

en un tout (en formant un ensemble).

D'autres arrivent s'avançant

par un pont élevé

qui conduit sur (traverse)

le Schächel.

WALTHER FÜRST

avec les deux fils de Tell,

MELCHTHAL et STAUFFACHER

s'avancent sur-le-devant;

d'autres se pressent apres eux.

Au-moment-où TELL sort de sa cabane,

tous l'accueillent

avec des bruyants

cris d'allégresse.

Tous.

Vive Tell, l'archer

et le sauveur.

Pendant-que les plus avancees

se pressent autour de TELL

et l'embrassent,

paraissent encore

RUDENZ et BERTHE;

celui-ci embrassant les PAYSANS,

celle-ci HEDWIG.

La musique du haut de-la montagne

accompagne cette muette scene.

Quand elle est finie (cesse),

BERTHE s'avance

au milieu du peuple.

BERTHE.

Paysans, confédérés!

In euern Bund, die erste Glückliche,
 Die Schutz gefunden in der Freiheit Land.
 In eure tapfre Hand leg' ich mein Recht.
 Wollt ihr als eure Bürgerinn mich schützen?

Landleute.

Daß wollen wir mit Gut und Blut.

Bertha.

Wohlan!

So reich' ich diesem Jüngling meine Rechte,
 Die freie Schweizerinn dem freien Mann!

Rudenz.

Und frei erklär' ich alle meine Knechte.

(Indem die Musik von neuem rasch einfällt, fällt der Vorhang.)

qui, la première, a eu le bonheur de trouver assistance sur la terre de la liberté. Je dépose mes droits entre vos vaillantes mains, voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES PAYSANS. Oui, de nos biens et de notre sang.

BERTHE. Eh bien! je donne ma main à ce jeune homme. La libre citoyenne suisse devient l'épouse de l'homme libre.

RUDENZ. Et moi, je déclare libres tous mes serfs.

La musique recommence. Le rideau tombe.

nehmt mich auf in euren Bund,
die erste Glückliche,
die gefunden Schutz
in dem Lande der Freiheit.

Ich lege mein Recht
in eure tapf're Hand:
wollt ihr mich schützen
als eure Bürgerin?

L a n d l e u t e.

Wir wollen das
mit Gut und Blut.
Bertha.

Wohlan! so reiche ich
diesem Jüngling meine Rechte,
die freie Schweizerin
dem freien Mann.

R u d e n z.
Und ich erkläre frei
alle meine Knechte.

recevez moi dans votre alliance,
la première *femme* heureuse
qui a trouvé protection
dans le pays de la liberté.
Je dépose mon droit
dans votre vaillante main:
voulez-vous me protéger
comme votre *concitoyenne*?

PAYSANS.

Nous le voulons
avec *notre bien* et *notre sang*.

BERTHE.

Eh bien! j'offre donc
à ce jeune-homme ma droite (main),
la libre citoyenne-suisse
à l'homme libre.

RUDENZ.

Et moi je déclare libres
tous mes serfs.

Indem die Musik
einfällt von Neuem rasch,
fällt der Vorhang.

Pendant-que la musique
eclate de nouveau vivement,
le rideau tombe.

NOTES.

Page 2. — 1. Hermann Gessler, de la famille de Brunegg ou Bruneck, du canton d'Argovie, était, d'après le récit des annalistes suisses, bailli impérial dans les pays d'Uri et de Schwytz, au commencement du xiv^e siècle. Si l'on en croit le chroniqueur Tschudi, que Jean de Muller a suivi, Gessler aurait exercé contre les Suisses, au nom de l'Empereur Albert I, fils de Rodolphe de Habsbourg, une tyrannie pleine de vexations et de cruautés. De nos jours on a révoqué en doute jusqu'à l'existence même de ce personnage comme bailli ou avoué impérial dans les deux cantons nommés. La tradition le fait périr par la main de Guillaume Tell.

2. Attinghausen, petit village situé sur la rive gauche de la Reuss, vis-à-vis d'Altorf.

3. Ulrich von Rudenz, personnage fictif. Muller, *Histoire des Suisses*, cite parmi les conjurés du Rutli un nommé Rudenz, neveu de Stauffacher.

4. Berner Stauffacher, de Schwytz, jeta, en 1307, avec Walther Furst et Arnold Melchthal, les premiers fondements de la confédération suisse.

5. Konrad Hunn fut député, en 1275, vers le roi Rodolphe, qui le connaissait et l'estimait à cause de sa bravoure et de sa haute capacité.

6. Itel Rëding, de Bibereck, d'une famille déjà illustre à cette époque, et qui, dans plusieurs circonstances, avait bien mérité de la patrie. C'est par les sages conseils d'Itel Rëding que les Suisses gagnèrent, en 1315, la bataille de Morgarten.

7. Ulrich der Schmid. En Suisse, à l'époque où se forma la confédération, les gens de la basse classe n'avaient pas un nom qui leur fût propre; ils le tiraient souvent de la profession qu'ils exerçaient, ou du lieu qu'ils habitaient, ou d'un emploi, ou enfin de

quelque circonstance accidentelle. La liste des noms qui suivent en fournit des exemples.

8. *Walther Fürst*, d'Attinghausen. Voyez plus haut, note 4.

9. *Wilhelm Tell*, gendre de Walther Furst, était né à Burglen, dans le canton d'Uri. Il tenait en fief, du couvent de Notre-Dame de Zurich, la charge de maire à Burglen. En tuant Gessler, il donna le signal de la révolte heureuse qui délivra les trois cantons du joug de l'étranger. De nos jours, son existence a été révoquée en doute, non sans quelque apparence de raison.

10. *Sigrift*, *sacristain*, appelé, en haut allemand, *Küster*.

11. *Kuoni*, *Berni*, *Kuobi*, ainsi que *Jenni*, *Seppi*, *Uly*, *Walthy*, *Erni*, sont les diminutifs suisses pour *Kunz* ou *Konrad*, *Werner*, *Rudolph* (Rodolphe), *Johann* (Jean), *Joseph*, *Ulrich*, *Walther* (Gauthier), *Arnold*.

Page 4. — 1. *Klaus von der Glue*. Ce nom célèbre est emprunté à une époque beaucoup plus récente de l'histoire suisse.

2. *Gertrud*. Selon le chroniqueur Tschudi, l'épouse de Stauffer s'appelait Marguerite Herlobig.

3. *Mathilde* pour Mathilde, comme *Elisabeth* pour Elisabeth.

Page 6. — 1. *Johannes Parricida*. Jean, duc de Souabe, surnommé le Parricide, était neveu de l'Empereur Albert. Son oncle lui ayant retenu injustement son héritage, il le tua sur les bords de la Reuss, dans l'Argovie, non loin de Brugg. (Voy. acte V, sc. 1.) Après cet assassinat, il s'enfuit en Italie, et mourut, à ce que l'on croit, dans un couvent à Pise. Selon une autre tradition, Jean aurait atteint un âge avancé, caché dans une de ses terres près de Königsfelden, en Argovie.

2. *Der Stier von Uri*, litt. *le taureau d'Uri*, c.-à-d. l'homme qui sonne de la trompe, quand les Uraniens marchent au combat. Les armoiries du canton d'Uri renferment, comme on sait, une tête de taureau noir en champ d'or, et le nom d'Uri lui-même vient du mot *Ur*, *taureau sauvage*, parce qu'à l'époque de l'arrivée des nouveaux habitants le pays était rempli de buffles.

3. *Barmherzige Brüder*. L'ordre des frères de la Charité ne fut fondé que beaucoup plus tard, en 1540, par saint Jean-de-Dieu, en Espagne.

4. BÉRENGER DE LANDENBERG fut envoyé dans les trois cantons,

avec Gessler, en qualité de bailli. Il fixa sa résidence au château de Sarnen, dans le canton d'Unterwalden.

5. On appelait *Waldstetten*, ou moins bien *Waldstätte* (*cités forestières*), d'abord les trois cantons primitifs d'Uri, de Schwytz et d'Unterwalden. Ensuite, après l'accession de Lucerne à la ligue, on comprit les quatre cantons sous ce nom. C'est des trois premiers qu'il est question dans cette pièce.

Page 8. — 1. *Des Vierwaldstätterjees, du lac des Quatre-Cantons*, ainsi appelé parce qu'il est au centre des quatre cantons primitifs. Ce lac, qu'on nomme aussi *lac de Lucerne*, est un des plus beaux, mais aussi, en temps d'orage, un des plus dangereux de toute la Suisse.

2. *Ueber den See hinweg, par delà le lac*. *Sweg* indique le mouvement qui part du lieu où l'on se place en esprit, par-dessus les parties intermédiaires, vers un point éloigné où s'arrête l'action du verbe.

3. *Der Faten*, nom d'une montagne qui s'élève, au N. E. du bourg de Schwytz, à environ 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ce mot signifie proprement *croc*.

4. *Der Kuhreihen, le ranz des vaches*; c'est ainsi qu'on appelle un air célèbre parmi les Suisses, et que les pâtres des montagnes jouent sur la trompe des Alpes, en gardant leurs troupeaux.

5. *Es lächelt der See, le lac sourit* (*rident undæ, Lucrèce; ἀνύματος κορβὴς γελᾷ, tragique.*) Dans cette tournure, propre à l'allemand, le verbe prend la principale force, et s'accorde toujours avec le sujet qui suit, et que le pronom *es* ne fait qu'annoncer. — Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, raconte, t. I, p. 314, que sur la montagne d'Aros il se trouve un petit lac très-profond appelé *Calandari*, qui a, dit-il, la propriété d'attirer au fond des eaux les personnes endormies sur son bord. C'est cette légende qui a fourni à Schiller le sujet de la chanson de l'enfant pêcheur. Elle rappelle la fable d'Hylas, enlevé par les nymphes au bord d'une fontaine.

Page 10. — 1. *Es ruft, une voix sortant des profondeurs appelle* (littéralement : *cela, quelque chose; appelle*). On emploie souvent *es* en allemand, lorsque le sujet qui fait l'action est vague et indéterminé. Ainsi nous lisons dans cette même scène :

Von Eurer Fahrt kehrt sich's nicht immer wieder :

On ne revient pas toujours de vos excursions.

Et au IV^e acte :

Es stürzt ihn mitten in der Bahn :

Ça le renverse, c.-à-d. il est renversé, au milieu de sa carrière.

2. Lieb Knabe, poétique et populaire pour lieber Knabe. Le retranschement de la terminaison générique est plus usité au neutre.

3. Matten, prairies, Senne, vacher, deux termes qui appartiennent à la langue du midi de l'Allemagne. — Leb wohl, vivez bien, portez-vous bien, adieu. Comparez le latin valet.

4. Wir kommen wieder. Ces mots répètent la pensée de la phrase précédente, Wir fahren zu Berg, nous ramènerons les troupeaux à la montagne et nous reviendrons... Le présent est employé pour le futur. On sait que les pâtres des Alpes descendent, vers la fin de l'automne, dans les vallées où ils passent l'hiver, avec leurs troupeaux (überwintern ou wintern), chez les paysans.

Page 12.—1. Es donnern die Höhen. Comparez acte III, sc. 3 : das sind die Gletscher, die des Nachts so donnern. Les avalanches qui tombent du haut des montagnes, le craquement des glaciers, la chute des torrents et des cascades, les pierres qui se détachent des rochers produisent dans les Alpes un bruit continu qu'on peut comparer au grondement du tonnerre. — Schwindlig, qui cause le vertige.

2. Das Fels dépend, aussi bien que die Welt, du verbe erblickt. Il n'aperçoit le monde qu'à travers les déchirures des nuages, et dans un fond lointain, au-dessous des eaux, les champs verdoyants. Tief unter den Wassern, litt. : profondément au-dessous des eaux. Il est question ici des torrents et des cascades si nombreuses sur toutes les hautes montagnes suisses. Schiller, dans une note manuscrite, nous donne lui-même l'explication de ce passage.

3. Naue (sansc. Nau, grec. ναῦς, lat. navis), bâtiment plat et d'une forme allongée. — Einziehen, tirer sur le bord.

Page 14.—1. Der graue Thalvogt, le gris bailli de la vallée, métaphore populaire pour désigner les nuages qui portent avec eux l'orage. « In dem Gotteshaus Engelberg sehen sie einen Regen vor, wenn die Wolken um den Berg Schallistock behangen bleiben, oder, wenn andere Wolken von grauer Farb von Unterwalden her durch das Thal einmarschieren; da sie dann pflegen zu sagen, der Thalvogt, oder, der graue Thalvogt kommt. » SCHEUCHZER.

2. Der Eirn, synonyme de Eletscher, glacier, signifie proprement la glace des années précédentes, la glace éternelle, de l'adj. ěrn.

3. Der Mythenstein, le *Mythen* (litt. le roc du *Mythen*) met son bonnet, c.-à-d. se couronne de nuages. Le *Mythen* est une montagne, voisine de Schwytz, et haute de près de deux mille mètres. — Partout on voit les habitants des montagnes attentifs à observer comment les nuages se groupent sur les hauteurs, pour en tirer des pronostics météorologiques, et le plus souvent ils savent traduire leurs observations d'une manière concise et pittoresque. Ainsi, dans le canton de Lucerne, lorsque les nuages enveloppent le sommet du mont Pilate, c'est un signe de beau temps; si, au contraire, ils s'étendent sur ses flancs, c'est un signe de pluie. C'est ce que le proverbe populaire exprime par les vers suivants :

Hat der Pilatus einen Degen,
So giebt es Regen;
Hat er einen Hut,
So ist das Wetter gut.

A Filisur, dans le canton des Grisons, on entend un pareil dicton parmi les paysans : « Quand le Stirwis met son bonnet, jette la faux et prends le rateau; » c.-à-d. mets en sûreté le foin coupé, avant que l'orage n'éclate.

4. Wächter, gardien, nom du chien du berger.

5. Zug', d'où l'anglais *look*, vois, vieux pour s'éc. — Après verlaufen sous-ent. hat.

6. Die braune Lisset, la brune *Lisette*. C'est ici le nom de la vache qui conduit le troupeau. La vache qui d'habitude s'éloigne le plus en broutant, porte au cou une grande clochette; et quand, le soir, elle est de retour, le berger sait d'avance que tout le troupeau se trouve réuni.

Page 16.—1. Bin nit, p. ich bin nicht. Nit est familier et populaire.

2. Zugezählt, il m'a été compté un par un, on me l'a compté après l'avoir compté. Kuoni n'est qu'un pauvre pâtre, au service du baron d'Attinghausen. Virgile, *Eclog. III* :

Bisque die numerant ambo pecus, alter et hædös.

3. Das weiß sie auch... Elle sait bien que c'est elle qui conduit le

troupeau ; car si je lui prenais le collier, elle cesserait de brouter.
 « Quand on enlève à la vache qui marche en tête du troupeau sa grande clochette et ses ornements, elle ressent une telle douleur de cet affront qu'elle pousse des cris plaintifs, cesse de manger, et maigrit bien vite. » Ebel, *Schilderung der Gebirgsvölker*.

4. 'ne Vorhut, pour eine Vorhut, *une sentinelle avancée*. De même, dans la sc. 3 : über 'nander p. über einander. Et plus loin : Wir 'nen Süt verehren. — La sentinelle que les chamois, lorsqu'ils vont paître, plaçant en avant-garde pour les avertir de l'approche du chasseur, s'appelle Vorgeiß ou Vorthier. C'est toujours une femelle. Postée sur un endroit élevé, elle dresse les oreilles, regarde attentivement de tous côtés, et, lorsqu'elle aperçoit quelque chose de suspect, elle pousse un cri aigu. A ce signal tout le troupeau se sauve.

5. Die Alp, *la montagne*. Ce mot signifie proprement les pâturages entre les diverses chaînes de rochers qui forment les gradins des Alpes jusqu'à la ligne de neige. — Abgeweidet, *tondu, rasé, épuisé*, en parlant d'un pâturage; en latin *depastus*.

Page 18. — 1. Kommt gelaufen, *vient en courant*. Même scène : Kommen angeßprengt, *viennent à bride abattue*. Scène 2 : Da fam... der Vogt... geritten, *vint à cheval*. Acte III, sc. 1 : Kommt der Schütze gezogen. *Ibid.* : Und sah mich dahergeßritten kommen. Gr. παρὴν δραμών, προσελάσας, ἐφορμήσας, etc. Cet emploi du participe passé d'un verbe neutre ne se rencontre guère qu'après le verbe kommen.

2. Der Baumgart von Alzellen. Remarquez l'article placé devant le nom propre, ce qui a lieu lorsqu'il est question d'un personnage connu. — Alzellen, bourg du canton d'Unterwalden, près de Wolfenschiess.

3. Des Landvogts Reiter, *les cavaliers du bailli*, de Landenberg, bailli dans Unterwalden.

4. Einem Rebe stehen, *rendre compte* (de quelque chose) à quelqu'un, *raconter*. Propr. : *faire face pour le discours*.

Page 20. — 1. Der Wolfenschießen. Ce bailli appartenait à une famille noble d'Unterwalden. Devenu gouverneur impérial, il établit sa résidence dans le château de Rotzberg ou Rossberg, près de Stanz, chef-lieu du canton d'Unterwalden. On voit aujourd'hui encore les ruines de ce château.

Page 22. — 1. Litt. : *je lui ai béni le bain avec ma hache*. Cette

expression est empruntée au chroniqueur Tschudi, qui fait dire à Baumgarten : *ich will ihm das Bad gesegnen*. — 's Bad, fam. pour das Bad.

Page 24. — 1. Mit Gott, avec Dieu, avec le secours de Dieu, *σὺν θεῷ*. Scène 4 : *Laßt ihn mit Gott hinübergehen*.

2. Ja. L'adverbe affirmatif ja est quelquefois intraduisible en français. Souvent on peut en rendre le sens, en donnant à la phrase la forme interrogative. Dans ces vers, il signifie *certes, en effet*, et pourrait aussi se traduire par : *car enfin*. Acte III, sc. 3 : *Der Vater trifft den Vogel ja im Flug* : *mon père atteint bien l'oiseau au vol*. Et ailleurs : *Gi, Tell, du bist ja plötzlich so besonnen! Eh! mais, Tell, tu es tout à coup bien circonspect!*

3. Der Föhn, vent du sud-ouest, qui rend la navigation du lac des Quatre-Cantons excessivement dangereuse. Sa violence est telle qu'autrefois les lois défendaient d'avoir du feu dans les maisons pendant qu'il soufflait, et qu'on doublait les gardes de nuit. Voir sc. 3, et Jean de Muller, *Histoire des Suisses*, l. I, ch. 18. Le nom Föhn vient, selon les uns, du goth. Fön, Fün, feu, parce que la chaleur de ce vent fait fondre subitement la neige; selon d'autres, du lat. *favonius*. A l'appui de cette dernière opinion, on peut rappeler une autre expression populaire, Kulm, *sommet d'une montagne*, venant du latin *culmen*.

Page 26. — 1. Bürglen, village du canton d'Uri, situé à l'entrée de la vallée du Schächen (voy. acte V, sc. 2), à une demi-lieue d'Altorf.

Page 28. — 1. Alzeller Mann, homme d'Alzellen. Des Königs, du roi de Rome, de l'Empereur Albert I. Burgvogt, Wolfenschiess. Des Landvogts, de Landenberg.

2. Will nicht fahren, ne veut pas conduire la barque, ne veut pas risquer la traversée.

3. Construisez : *Der See kann sich erbarmen, nicht der Landvogt*, et comparez une construction semblable, acte III, sc. 2 : *Eure Sache nicht allein, ich habe meine eigne auszusprechen, j'ai à vider non-seulement votre cause; j'ai encore à vider la mienne propre*.

Page 30. — 1. Es ist heut..., c'est aujourd'hui jour de St. Simon et de St. Jude (fête qui tombe au 28 octobre). Subā est la forme latine du génitif de Judas. — Allusion à une croyance populaire.

2. Cela ressemble au chasseur, c'est-à-dire, cela est digne du chasseur!

Page 32. — 1. Was (pour etwas) Menschliches, *quelque chose d'humain*, c.-à-d. un malheur, la mort. Schiller, *Guerre de trente ans*, liv. II : Wenn das Glück etwas Menschliches über ihn verhängen sollte, *si la fortune venait à décréter sa perte*. Cicéron : *Si quid mihi humanitus accidat*. C'est un euphémisme qu'on peut comparer avec la locution grecque εἰ τι πάσῃ.

2. Arbeitet sich durch, litt. : *se travaille à travers*, c.-à-d. passe à travers, à force de travail. Le verbe exprime ici à la fois et la manière dont l'action se fait et l'effet de cette action. De même, sc. 2 : Der Krieg brennt es nieder. Acte II, sc. 2 : sich schlagend durch das deutsche Land.

Page 34. — 1. Reit' (pour reitet) zu, *poursuivez vivement, en avant*. La préposition, comme dans zufahren, exprime l'idée de s'élaner en avant, de reprendre vivement un mouvement ralenti ou interrompu. — Beilegen, *piquer des deux*, en lat. *subdere calcaria*.

Page 36. — 1. Steinen, village à une lieue de Schwytz, non loin du lac de Lowerz.

2. Wirthin, *hôtesse, ménagère*, c.-à-d. épouse. Plus loin, Gertrude appelle son mari Ehwirth. Dans un contrat de vente de 1272 on lit : Gräfin Anna von Kyburg, Eberhard von Habsburgs eheliche Wirthin, *hôtesse conjugale*.

Page 38. — 1. Gersau, dans le canton de Schwytz, sur le lac des Quatre-Cantons, au pied du Rigi, formait jusqu'à la révolution de 1798 une petite république indépendante.

2. Gebrethen, *chagrin, peine*, propr. *infirmité, défaut*, synonyme de Gebrechen, du vieux verbe brethen. Radical, brechen. Tschudi, au récit duquel est emprunté cet entretien entre Gertrude et Stauffacher, dit : Nun hät si (hätte sie) gern gewußt was im (ihm) doch gebreth (gebreche).

Page 40. — 1. Der Kinder Schaaren. C'est à tort que, dans la plupart des éditions, on fait dépendre ce membre de phrase du verbe qui précède.

2. Zur Winterung, *pour l'hivernage*, pour passer l'hiver dans les vallées.

3. Glänzt es wohllich hell, litt. : *par de nombreuses fenêtres ça brille habituellement et clairement*, c.-à-d. de nombreuses fenêtres répandent une vive lumière qui rend cette habitation agréable. Comparez Muller, *Histoire des Suisses*, I, chap. 18 : "Als Gefler durch den Ort Steinen bei Stauffachers Hause vorbei ritt, und sah wie es, wo nicht steinern, von wohlgezimmerten Holz, nach eines reichen Landmanns Art, mit vielen Fenstern, mit Namen oder Sinnsprüchen bemalt, weitläufig und glän-

gend erbaut war. „ Une lettre de la reine Agnès de 1318 prouve que les fenêtres en verre étaient déjà à cette époque en usage dans ce pays.

Page 42. — 1. Das schön Vollbracht..., *repassant dans mon esprit avec joie la chose bien achevée*; c.-à-d. contemplant avec satisfaction l'œuvre menée à bonne fin.

2. Rüssnacht. On voit encore les ruines de ce château de Gessler, près du bourg de Kussnacht, dans le canton de Schwytz, sur le lac des Quatre-Cantons.

3. Der Reifige (de reifen), désigne proprement un *homme équipé pour un voyage, pour une expédition*; dans l'acception usuelle il s'entend d'un *cavalier monté*. C'est de reifen que dérive le français *rêse*, dans cette expression, *droit de rêse*, c.-à-d. droit de chevauchée.

4. Ich entgegne, tournure poétique pour entgegne ich. — Gures, sous-ent. Haus. Tschudi fait dire à Stauffacher : Herr, das Huß ist minß Herrn des Königs, und unser, und min Sechen.

Page 44. — 1. Trugiglich, *torva tuens*, Virg.; ὑπόδρα ἰδών, Hom. „Das Geseß fürcht' ich, nicht deiner Blide Trug. „ *Fiancée de Messine*.

2. Gewirth. Voir p. 36, note 2.

3. Rühm' ich mich. C'est ainsi que parlent les personnages dans *Ho. mère* :

Ἰθεργοῦ θυγάτηρ μὲν ἀγαθοῦ εὐχομαι εἶναι,
ἥρωος πολυπείρου.

Schiller, sans doute, avait ici en vue Conrad d'Abiberg, landammann de Schwytz, en 1311.

4. Wir Schwestern, *nous sœurs*, c.-à-d. mes sœurs et moi.

5. Die Pergamente, *les chartes, les lettres de franchises*, que chaque Empereur, à son avènement, avait coutume de confirmer. Voyez acte II, sc. 2.

Page 46. — 1. Dem Höchsten, *le plus haut, le plus puissant de toute la chrétienté*, c.-à-d. l'Empereur d'Allemagne, l'héritier et le successeur de Charlemagne.

2. Jüngerer Sohn, (fils) *cadet*. Jean de Muller suppose que les bail-lis Landenberg et Gessler, qui ne possédaient pas de châteaux en propre, n'étaient que des cadets de famille.

Page 48. — 1. Schäft es frech, *fait la chose insolemment, agit, gouverne avec insolence*. Même idiotisme plus loin : sie es reblich meinen, *qui le pensent bien; qui sont bien intentionnés*. Scène 4 : Es ist

ohne Beispiel, wie sie's treiben, comme ils mènent la chose; comme ils se conduisent.

2. Gewaltbeginnen, *entreprise violente*. Schiller se permet souvent de partager entre deux vers les deux parties d'un substantif composé. *Macbeth*, acte V, sc. 5 :

Ich will fechten

Bis mir das Fleisch von allen Knochen ab-
gehakt ist.

Page 50. — 1. Herrenleute, *gens riches, gens de bonne condition*, sans qu'ils fussent précisément nobles. A l'aisance se joignait chez eux la bienfaisance. Le terme est populaire.

2. Geheim, *intime*, sens qui a vieilli. Tschudi : " ich kenn' allba für-
neme Herrenlüt, die mir insunder's geheim. „

Page 52. — 1. Der gute Schein, *la bonne apparence*, un prétexte. « Si... le peuple se fût soulevé (contre les vexations des baillis), le roi Albert aurait sans aucun doute anéanti les libertés de la Suisse, sous le prétexte d'une juste punition. » Muller, liv. I, ch. 18.

2. Dem Muthigen hilft Gott. C'est, en termes plus religieux, l'ancien adage : *Audaces fortuna juvat*, VIRG. *Audentes forsque deus-
que juvat*, OVID.

Page 54. — 1. Die letzte Wahl, *le dernier choix*, une dernière res-
source (celle de mourir), *reste ouvert même au plus faible*.

Page 58. — 1. Mürdorf, à un quart de lieue du lac des Quatre-Can-
tons, au pied du Bannberg (voy. acte III, sc. 3), est le chef-lieu du
canton d'Uri. Ce bourg est connu depuis 744. On y voit aujourd'hui
une fontaine à l'endroit où était, dit-on, le tilleul contre lequel on
plça le fils de Tell, quand son père abattit la pomme de dessus sa
tête.

2. Nicht lang gefeiert! *non longtemps chômé!* ne vous reposez pas
si longtemps! Cette manière d'exprimer l'impératif par le participe
passé, donne au commandement plus d'énergie. On suppose la chose
que l'on ordonne déjà accomplie. Même tournure au vers suivant :
Den Mörten zugefahren! et dans la phrase : die Mauersteine herbei! Ici
l'adverbe remplace un verbe au participe (*herbeigefahren*).

Page 60. — 1. Gewachsen, litt. *cru, accru*, c.-à-d. avancé. Tite-
Live : *Opus opinione celerius creverat*.

2. Zwing (Zwing) signifie, comme Zwinger, *donjon, prison forti-*

fée. Le verbe *zwingen*, *contraindre*, s'écrit, dans l'ancien haut allemand, *thwingan*, *thwingen*. REGNIER.

3. *Gingeweibe*, nom collectif, exprime, comme *entrailles* en français, *πλάγχθον* en grec, le *sentiment d'humanité*, de *compassion*.

Page 62. — 1. *Zwing Uri*, *servitude d'Uri*. Cette forteresse, dit Tschudi, était bâtie dans le voisinage d'Altorf, sur une petite colline appelée *Solathurn*.

Page 64. — 1. *Fürber* et *fürberhin*, populaires pour *fernerhin*, *désormais*.

Page 66. — 1. *Was für ein...* *Quelle mascarade?* *Fastnachttaufzug*, forme dialectique pour *Fastnachttaufzug*, de *Fastnacht*, *carnaval*, proprement, *nuit de jeûne*, c.-à-d. la nuit qui précède le mercredi des Cendres.

2. *Dem Könige...*, *il appartient* (appartiendra) *corps et biens à l'Empereur*, *celui qui méprise* (méprisera) *l'ordre*. *Dem Könige*, au roi de Rome, c.-à-d. à l'Empereur.

Page 68. — 1. *Où l'on donne les fiefs*, *l'investiture des fiefs*, et par suite, *où l'on reçoit l'hommage*. Comp. acte II, sc. 1 : *Um hinzugeh'n vor diesen neuen Lehenhof, und meine edlen Güter... von Oestreich zu empfangen*.

2. *Beschreib* (*information*) *wissen*, *être au fait*, *savoir à quoi s'en tenir*.

Page 72. — 1. *Allein*. Traduisez :

Οἷος γὰρ ὢν, ἀριστός ἐστιν ἀγαθός.

Page 74. — 1. *Rennet* (quelques éditions donnent *rettet*), *rettet*, *helft*. Dans la Chanson de la cloche, on lit : *Alles rennet*, *rettet*, *flüchtet*.

Page 76. — 1. *Bohnung*. Au village d'Attinghausen.

Page 78. — 1. *Gebrochen*, *rompu*, *brisé*, terme emprunté à Tschudi. — *Des Bogts*, de Landenberg.

2. *Als*, *comme si*; *als ob sie hätten*. Le verbe prend la place de la conjonction supprimée *ob*.

Page 80. — 1. *Geshäßig*, pris dans le sens actif, *hostile*, *gardant rancune*, est populaire.

2. *Vom Walde*, *de la forêt de Kern*, c.-à-d. d'Unterwalden. Voy. p. 88, note 1.

Page 82. — 1. *Was mir Böses schwant*, *le mal que je pressens*. *Et*

ichwant mir, dans le dialecte, pour : es ainet mir ou ich aine. En allemand, un grand nombre de verbes exprimant des sensations sont impersonnels.

2. Balb thät es Roth, *bientôt il serait besoin*, c.-à-d. il serait nécessaire, *que nous eussions serrure et verrou aux portes*. Dans ces temps d'antique simplicité on ne sentait pas le besoin de fermer les portes par des serrures.

Page 84. — 1. σοφὴν ὑπόνοιαν, *très-prudente*. Comparez Hom. περίφρων Πηνελόπεια.

2. *Qui vont en Italie en passant par Meinradzell*. Au point le plus élevé du grand chemin qui traverse le mont Etzel, dans le canton de Schwytz, se trouve une chapelle dédiée à saint Meinrad. Ce Meinrad, fils de Berthold, comte de Hohenzollern, fut élevé dans l'amour de la retraite, au couvent de Reichenau, dans le lac de Constance; après s'être bâti, en 832, une cellule (Zelle) dans la sombre forêt du mont Etzel, il y vécut seul et ignoré jusqu'en 862, où il fut assassiné. Près d'un siècle plus tard s'éleva, sur le même lieu, le couvent de Notre-Dame-des-Ermites, célèbre dans tout le monde. — Wälschland (proprement, *le pays étranger*), nom par lequel on désigne, dans la Suisse allemande, ordinairement l'Italie, quelquefois aussi la France, et même la Suisse française (de wäl, anglosax. weal, *étranger*).

3. Stüelen, village du canton d'Uri, à un quart de lieue d'Altorf, dont il forme le port sur le lac des Quatre-Cantons.

4. Sich umsehen, *regarder autour de soi, s'arrêter* (quelque part) *pour observer et examiner*.

Page 86. — 1. Menschenbenten, pour Menschengebenten. *De mémoire d'homme*. Voy. acte III, sc. 3 : benten pour gebenten.

2. Von Uralters her, *de toute antiquité*. Uralters est un génitif pris adverbialement. Comp. Von Alters her. — Ein Solches, *de tels abus, de telles vexations*.

Page 88. — 1. Unterm Balb, litt., *sous la forêt*, c.-à-d. *dans le canton d'Unterwalden*, et même dans la partie de ce canton, qu'on appelle *Nidwalden*, c.-à-d. le Bas-Unterwalden. On sait que tout le canton est traversé, dans la direction du sud au nord, par la forêt de Kern, qui partage le pays en deux parties, dont l'une, appelée Ob (über)

dem *Walb*, au-dessus de la forêt, a pour chef-lieu Sarnen; l'autre, *Nid* (unter) dem *Walb*, sous la forêt, reconnaît comme chef-lieu Stanz.

Page 90. — 1. Sarnen, chef-lieu de *Obwalden* (Haut-Unterwalden), et résidence du bailli Landenberg.

2. Le *Melchthal* (c.-à-d. la vallée de la Melch), dans Unterwalden, est une vallée qui a trois lieues de long, et qui s'étend entre des rochers de deux à trois mille mètres de hauteur. Le bourg Kerns est à l'entrée de cette vallée.

Page 96. — 1. *Fühlend*, sentant, ayant le sentiment de son malheur. Et non pas : *tâtant*, c.-à-d. ne distinguant et ne reconnaissant les objets que par le toucher. Évidemment le poëte veut ici opposer l'être doué de sentiment à la plante, qui ne se tourne qu'instinctivement vers la lumière.

2. *Schmelz*, émail, pris ici au figuré pour désigner les couleurs vives et brillantes des fleurs.

3. Die rothen Firnen. Le plus magnifique phénomène qu'offrent les Alpes, surtout les montagnes couvertes de neiges éternelles, c'est le pourpre éclatant dont le soleil couchant les colore.

Page 98. — 1. *Wohnt' er*, pour *wenn er wohnt* : quand il demeurerait là-haut dans le palais de glace du *Schreckhorn* (la corne-effrayante), ou plus haut encore, là où la *Jungfrau* (la vierge) est assise voilée depuis l'éternité. Le *Schreckhorn* et la *Jungfrau* sont deux des plus hautes montagnes des Alpes bernoises. La dernière, élevée de 4290 mètres au-dessus du niveau de la mer, est entourée d'immenses abîmes qui en rendent l'abord fort difficile. Les frères Meier d'Aarau sont les premiers qui, en 1812, après mille périls, parvinrent jusqu'au sommet de la *Jungfrau*. Une seconde ascension réussit à six hommes du Grindelwald, le 10 sept. 1826.

Page 102. — 1. On dit que le chamois, quand il est poursuivi et qu'il ne voit plus d'issue pour fuir, se retourne contre le chasseur, et l'entraîne souvent dans l'abîme, en cherchant à s'élancer entre lui et le rocher auquel il est adossé. Voy. Ebel, *Gebirgsvölker*, t. II, p. 201, et acte III, sc. 1.

2. *Meine Freundschaft*, mon amitié est grande; c.-à-d. mes amis sont nombreux. *Freundschaft*, comme nom collectif, appartient au dialecte populaire. Comparez acte II, sc. 2 : *Seht geht jeder zu seiner Freundschaft und Genossame*, chez ses amis et ses camarades (lat. so-

dalitium). Et dans la même scène : *daß sie des Landvogts Rundschaft hintergehen, à l'espionnage, aux espions.*

3. *S'il a un dos dans l'autre; c.-à-d. s'il trouve un appui dans les autres.* Acte III, sc. 3 : *Wir haben einen Rücken an den Andern.* Cette expression figurée est prise dans Tschudi.

Page 106. — 1. Von Söllinen. Sillinen (ou Silennen) est un bourg du canton d'Uri, à trois lieues environ d'Altorf. Près de là sont les ruines du château des seigneurs de Sillinen.

2. *In dem Waldgebirg, dans les forêts de nos montagnes; c.-à-d. dans les trois cantons.*

3. *Rechte Währung, véritable valeur.* Währung, proprement : titre de l'argent, aloi (de wahr).

4. *Ils ont un bon son dans le pays,* ils font autorité. Le poète continue la même métaphore.

Page 108. — 1. Obmann, arbitre, Schiedsrichter.

Page 110. — 1. *Nid dem Wald, sous la forêt,* c.-à-d. dans le Nidwalden (Bas-Unterwalden). Voy. p. 88, note 1.

2. Brunnen, village du canton de Schwytz, situé sur le lac des Quatre-Cantons.

Page 112. — 1. *Dem Mythenstein grad über (pour grad gegenüber), juste vis-à-vis.* M. Charles Monnard, le traducteur de l'*Histoire de la confédération des Suisses*, de Jean de Muller, fait la remarque que le nom du rocher sortant des eaux du lac des Quatre-Cantons, en face du Rutli, n'était point *Mythenstein*, mais *Wythenstein*, confondu à tort avec le mont Mythen, qui s'élève au nord-est du bourg de Schwytz, presque à l'opposite du Rutli.

2. Le Rutli ou Grutli (Greutlein) est une prairie située au pied du Sélisberg, dans le canton d'Uri. Schiller dérive le mot Rutli de reuten (ausreuten), *extirper, déraciner, essarter.* Dans l'allemand du nord, un lieu essarté s'appelle Rote, de roben. Comp. acte II, sc. 2 : *den Wald auszureuten.*

Page 114. — 1. J. de Muller, II, 2 : *Von Alpe zu Alp giengen die verabrebeten Zeichen.*

Page 116. — 1. Attinghausen était baron de l'Empire. Son pays l'avait député à la cour de l'Empereur pour demander la confirmation des privilèges du canton.

Page 118. — 1. *In enger flets und engerm Kreise, dans un cercle de plus en plus étroit,* litt. : *dans un cercle toujours plus étroit et*

plus étroit. Remarquez que, de ces deux adjectifs, il n'y a que le dernier qui ait une désinence, le suffixe commun aux deux déterminants n'étant exprimé qu'une fois. Uhland: *Mit schnell-* (pour *schnellem*) *und starkem Weissenstage.* Voy. *Grammaire allemande* par Lebas et Régnier, § 142. Rem.

Page 120. — 1. *Die Pfauenfeder.* Les seigneurs et chevaliers sujets ou partisans de l'Autriche portaient sur leur casque une plume de paon. Dans l'ancienne chanson nationale, le *Tellenlied*, la noblesse autrichienne est appelée en plusieurs endroits *le paon*; par ex.: "*Gestreich hand (haben) wir den Wadel (Schweif) dem Pfau, der uns verachtet* „ nous avons arraché la queue au paon qui nous méprisait.

2. *Den Purpurmantel, le manteau de pourpre.*

Πορφυρίδα δ' ἀμφ' ὤμοις ἔχεις βεβλημένην.

Page 124. — 1. *Person, personnage, rôle.*

2. *Landammann.* C'est le titre du premier magistrat dans plusieurs cantons de la Suisse. Il préside à l'assemblée générale.

Page 126. — 1. *Sein glänzend Lager, sa cour brillante.* On appelait *Hoflager* ou *Lager* le lieu de résidence d'un prince régnant, *la cour.*

2. *Paar* (du lat. *par*; Tschudi *Mitherr*), *l'égal en rang et en privilège. Que d'être le pair, de marcher de pair avec vos propres valets, et de siéger comme juge à côté du paysan.*

3. *Den Bauernadel schelten, nous insultent* (en nous appelant) *la noblesse de paysans.* Muller, liv. I, ch. 18: « Les anciennes familles dès longtemps honorées étaient appelées par eux (les baillis) *noblesse de paysans, ou noblesse villageoise.* »

4. *Haße, péristyle surmonté d'un étage en saillie, portique.*

Page 128. — 1. *Herdenreihen* a le même sens que *Ruðreihen.* Le poète fait ici allusion au mal du pays (*Heimweh*), à ce besoin violent de revoir leurs montagnes, qui, dit-on, s'empare souvent des Suisses lorsqu'ils entendent sur la terre étrangère certains airs qui leur rappellent des souvenirs de leur pays.

2. *O, mächtig...*

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

(Voltaire.)

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Allicit!

(Ovide.)

Ἄλλ' ἀναγκαίως ἔχει
πατρίδος ἑρᾶν ἅπαντας· ὅς δ' ἄλλως λέγει,
λόγοισι χαίρει, τὸν δὲ νοῦν ἔχεις· ἔχει.

(Euripide.)

Page 130. — 1. Meines Stamms. Schiller s'écarte ici de la tradition historique. Le dernier Attinghausen ne mourut qu'en 1377. Mais cette noble figure du vieux baron est, en quelque sorte, pour le poète un être symbolique, le représentant d'une civilisation qui s'en va, cédant, quoique à regret, au mouvement qui emporte la société vers d'autres destinées.

Page 132. — 1. Saumtroß, *cheval de bât*, qui transporte les charges, surtout les marchandises, dans les sentiers escarpés, à travers les montagnes. Saum vient de *sagma*, ou, comme on disait dans le latin du moyen âge, *salma* : ou, plus directement, de l'italien *soma*, *charge*.

2. Zollen, *payer tribut*. « Le roi Albert donna à sa maison le bailage de la vallée d'Urseren, au pied du Saint-Gothardt, fief masculin dévolu à l'Empire après l'extinction de la maison de Rapperschwyl, avec un péage de 900 florins. » Muller, liv. I, ch. 18.

3. Dem Reich veräußern. Souvent, pressés par le besoin d'argent, les Empereurs d'Allemagne engageaient certains droits de la couronne, des domaines, des villes et des provinces entières, pour une somme d'argent, à un seigneur laïque ou ecclésiastique. Ainsi, l'Empereur Louis, dans un moment d'embarras financier, avait aliéné à l'Empire les villes libres de Rheinfelden, de Schaffhouse et autres, laissées comme gage à la maison d'Autriche.

Page 134. — 1. Hochflug, *haute volerie*, c.-à-d. la volerie des coqs de bruyère, des poules de bois, des faisans, des cygnes, etc. — Hochgewilde, *gros gibier* (nom collectif de Wild, *gibier*, pris individuellement), tels que le chevreuil, le chamois, le sanglier, le bouquetin. — Bannen, *interdire la chasse sous peine d'amende, en faire un droit exclusif du seigneur*.

Page 136. — 1. Sehten sehen. L'infinitif au lieu du participe gesehen. — Bei Ewenz, *devant Faenza* (en latin, *Faventia*). L'Empereur Frédéric II, qui assiégea, en 1240, cette ville, invita les Waldstetten à lui envoyer des secours. Les habitants de Schwytz et d'Unterwalden

le lui promirent, à la condition qu'il les recevrait sous la protection de l'Empire pour en relever immédiatement. Frédéric se hâta de leur accorder ce qu'ils souhaitaient. C'est à ce siège qu'un Strouthan de Winkelried, du pays d'Unterwalden, fut fait chevalier en récompense de sa bravoure. Voy. Muller, liv. I, ch. 16.

Page 140. — 1. *Betrüg' dich nicht. Ne t'y trompe point : c'est pour t'attirer qu'on te montre la fiancée ; mais elle n'est pas destinée à ton innocence*, c.-à-d. à toi, jeune homme innocent et peu initié aux intrigues des cours. On te la montre comme un appât ; mais c'est un autre qui l'obtiendra. E. Weber tombe dans une étrange erreur, en expliquant ainsi le sens : « Si tu restes fidèle à ton pays, tu ne l'obtiendras pas ; elle sera le prix de ta trahison. »

2. *Der Wolfenschieser*, celui que Baumgarten vient de tuer. Il appartenait à une famille noble du canton d'Unterwalden.

Page 144. — 1. *Eine Biefe*, le Rutli.

2. *Die Gletscher*, les glaciers, de *glitschen*, popul. pour *gleiten*, glisser. Comp. *glatt*, *glacies*, etc.

Page 146. — 1. *La garde de nuit vient de crier deux heures*. — Sélisberg est le nom de la montagne au pied de laquelle se trouve le Rutli, et en même temps d'un bourg situé sur cette montagne.

Page 148. — 1. *Regenbogen*. C'est un des phénomènes atmosphériques les plus rares et les plus intéressants qu'un arc-en-ciel au clair de lune. Les couleurs en sont plus pâles que celles d'un arc-en-ciel formé par les rayons du soleil. Scheuchzer, dans son *Histoire naturelle de la Suisse*, rapporte que le 31 oct. 1705, les habitants de Schwytz avaient remarqué sur le même lac des Quatre-Cantons une iris lunaire surmontée d'une seconde à couleurs plus pâles et moins régulières que la première.

* Page 150. — 1. *Rundschaft*, espions, l'abstrait pour le concret. Voy. p. 102, n. 2.

Page 152. — 2. *Sammergeier*, gypaète, aigle des Alpes, le plus redoutable oiseau de proie de l'Europe.

3. *Engelberg*, dans le canton d'Unterwalden, au milieu d'une vaste solitude. A Engelberg, dit le dicton populaire, l'hiver occupe treize mois de l'année et l'été le reste. Engelberg est le nom d'une vallée, d'un village, et d'une abbaye de bénédictins fondée en 1083.

4. *Avec le lait des glaciers*. C'est le terme propre pour désigner

l'eau pure qui sort des glaciers. "Das Wasser des Glätscherstroms ist weißbläulich. Diese eigenthümliche Farbe entsteht von dem vielen fein zerriebenen Quarz, Feldspath, Glimmer, und andern Felstheilen, die sie immer mit sich führen." Ebel.

5. Runse, Runß, Rinnfal, Rinnfel (de rinnen), signifient le lit d'un ruisseau, et ensuite aussi le ruisseau lui-même. — Niederquiltt, descend, litt. sourd en bas.

6. Mon propre hôte et convive. Lucien, Timon, ch. 43 : εὐχρισθὸς μόνος ἐαυτῷ γείτων καὶ ἄμορος.

Page 154. — 1. Tragen, pour extragen, supportent. Muller, liv. II, ch. 18 : « Le peuple a de certains principes traditionnels implantés dans son âme... Toute innovation est odieuse, parce que dans la vie uniforme des pâtres chaque jour ressemble au jour correspondant de l'année qui précède et de l'année qui suit. »

Page 156. — 1. Il n'est point de vallée si cachée que je ne l'aie découverte, visitée. Litt. aucune vallée n'était si cachée, je la découvris. L'idiotisme de cette tournure, assez fréquente en allemand, ne consiste pas tant dans l'absence de toute conjonction entre les deux membres de phrase, que dans la substitution qu'on fait en pensée d'une idée positive à une idée négative. La phrase : Kein Thal war so versteckt, étant l'équivalent de celle-ci : wie versteckt auch ein Thal war, c'est avec cette dernière tournure que s'accorde le second membre de la proposition : ich spähete es (dennoch) aus. Comparez acte IV, sc. 3 : denn niemals kehrt' er heim, er bracht' euch was, car jamais il ne rentrait sans vous apporter quelque chose.

Page 158. — 1. Erwartet' ich und fand, je m'attendais (à trouver) et je trouvai (en effet)...

Page 160. — 1. Weiler, ou Döweiler, hameau du canton d'Unterwalden. Schiller suit ici encore le récit du chroniqueur Tschudi, qui raconte le fait d'après les Registres de Stanz. Voy. Muller, l. I, ch. 17, n. 38.

Page 162. — 1. Spinterm Balb, dans Obwalden.

2. Eigene Leute, gens mortuables, comme Leibeigene. Les gens appartenant à une communauté religieuse (titulo servitutis pertinentes) avaient, en général, une meilleure condition que les sujets d'un seigneur laïque; ils jouissaient quelquefois de certains droits, de certaines franchises, dont ces derniers étaient privés:

3. Pflichtig, tributaire, censitaire; mit seinem Reibe pflichtig, qui

est soumis au tribut personnel, qui est en servitude, serf. Muller, liv. I, ch. 15 : Bei den Schwyzern wohnten viele eigene Leute, pflichtig mit Leib und Gut...

Page 166. — 1. Laßt's gut sein, soyez tranquille! qu'importe? (Comparez εἶπον, Eur. Hipp., v. 1416.) Ce que la nuit obscure aura tramé, doit se produire librement et gaiement à la lumière du jour.

2. Was mir Gott ins Herz gibt, ce que Dieu me met dans le cœur, m'inspire. L'antique piété attribuait les sages pensées, les conseils prudents, l'idée de quelque expédient heureux à l'inspiration divine. Tell, au cinquième acte, quand il cherche les moyens de sauver le Parricide, répète cette même formule, sc. 2 : Hört was mir Gott ins Herz gibt. Homère, Iliade, VIII, 218 : Ἐπὶ φρεσὶ ῥήκ' Ἀγαμέμνονι πότνια Ἥρη.

3. Laßt uns tagen, siégeons, en parlant d'une diète, de Tag, qui signifie, non-seulement le jour indiqué pour une réunion publique, mais encore la réunion même, et, en particulier, la réunion des états en Suisse. De là Tagung, diète.

Page 168. — 1. Die Besten, dans le double sens du mot grec οἱ ἀριστοί, les plus vertueux et les plus notables.

2. Le cercle, le milieu où siégeait le magistrat qui présidait l'Assemblée, et devant lequel on plantait comme signe du pouvoir suprême deux épées en sautoir.

3. Waibel. C'est le nom qu'on donne en Suisse aux officiers subalternes attachés aux premiers magistrats, et chargés d'assister ceux-ci dans l'exercice de leurs fonctions, et de transmettre leurs ordres; assesseurs, huissiers, commissaires, appareilleurs.

4. Der Völker dreie (pour drei), trois peuples. Les substantifs qui dépendent des noms de nombre ou de quantité se mettent au génitif, plus souvent avant qu'après le nom de nombre. Acte III, sc. 3 : Hast du der Kinder mehr? as-tu d'autres enfants? Même scène : Auf ihrer hundert... litt. à cent d'eux (de pas), c.-à-d. à cent pas. Acte IV, sc. 1 : der Schiffe mehrere.

Page 170. — 1. Römerzügen, expéditions romaines, c.-à-d. les expéditions que les Empereurs d'Allemagne entreprenaient pour se faire couronner par le pape à Rome, et recevoir l'hommage de leurs vassaux italiens.

2. *Alle*, comme portant tous le nom de *Schwyz*, *Schweizer*. Voy. p. 176, note 3, et p. 178.

Ταύτης τοι γενεῆς ἐξ εὐχόμεθ' ἔμμεναι ἄλλοι.

3. Kann Richter sein. La charge d'*Amman* ou de juge ne pouvait être conférée qu'à un homme de condition libre, en vertu de la lettre patente du roi Rodolphe I^{er} aux hommes de Schwytz, du 19 fév. 1291: « Inconveniensi nostra reputat Serenitas, quod aliquis servilis conditionis existens, pro iudice vobis detur. »

Page 174. — 1. Ein uralte Bündniß. Si l'on en croyait Tschudi, les Waldstetten auraient formé une alliance pour leur protection mutuelle déjà lors des premiers démêlés (1114) de Schwytz avec l'abbaye d'Einsiedlen; une autre en 1206, au rapport du chevalier Jean de Klingenberg, qui doit avoir vécu en 1240. Ces alliances étaient de dix ans. Muller, liv. I, ch. 15.

2. Wie es in den Liedern lautet. Parmi les anciennes ballades il faut entendre ici principalement l'*Ostfriesenlied*, la ballade de l'*Ostfrie*, qui se chante encore parmi le peuple de la vallée du Hasli. Sa forme actuelle ne remonte guère au delà de la seconde moitié du xvi^e siècle. Voy. Rochholz, *Eidgenössische Liederchronik*. Berne, 1835.

3. Hinten (là-bas) im Lande nach Mitternacht, dans le pays des Suédois et des Frisons. La tradition, racontée par Stauffacher, se trouve dans l'*Ostfriesenlied*, dont nous venons de parler. Elle s'accorde parfaitement avec ce que nous disent les chroniqueurs français et anglo-saxons de cette émigration des tribus suédoises en Suisse.

Page 176. — 1. Le Muottathal est une vallée du canton de Schwytz arrosée par la Muotta; elle a deux ou trois lieues de longueur.

2. Jetzt... rinnt, coule maintenant à travers des prairies, tandis qu'autrefois elle coulait à travers des forêts sauvages.

3. Den alten Flecken Schwyz, le vieux bourg de Schwytz, du nom de Schwytzerus (scand. Suiter), un des trois chefs de l'expédition, et qui s'établit ici dans cette contrée.

Page 178. — 1. Zum schwarzen Berg, appelé dans le dialecte du pays Brünig (Braunegg), situé entre l'Oberland bernois et la partie du canton d'Unterwalden, qu'on nomme Obwald.

2. Oberhasli est aussi appelé Hasli im Weisland.

3. Ein andres Bolf, les habitants des cantons du Valais et du Tessin.

4. Kernhalb, la forêt de Kern (du bourg Kerns); elle s'étend au pied de la Blümlisalp, et partage Unterwalden en deux parties. Voy. p. 88, note 1.

5. Sind en sich... heraus, se retrouvent, se réunissent. Muller, liv. II, ch. 15 : « Il reste constant que la véritable race des Schwytzois peut être reconnue depuis Schwytz, à travers les montagnes, jusqu'au comté de Gruyère. »

Page 180. — 1. Sassen, habitants. — Die... tragen, qui sont en état de vasselage, qui payent à autrui un tribut de leurs propriétés, ou doivent des services personnels, ou appartiennent corps et biens à un seigneur. Voy. Muller, liv. I, ch. 15.

2. De l'Empereur Frédéric II. Par cette charte, datée de 1240, l'Empereur déclare les hommes de Schwytz affranchis de l'autorité du comte Rodolphe III de Habsbourg, de la branche cadette, et dit qu'ils relèveront désormais directement de l'Empire, dont ils venaient librement réclamer la protection.

Page 182. — 1. Heribann, vieux pour Heerbann, du lat. *heribannus*, convocation de l'armée. — Ergehen, être ordonné, publié.

Page 184. — 1. Einsiedeln, Notre-Dame-des-Ermîtes, ancien couvent de bénédictins du canton de Schwytz. Les limites que les pâtres de Schwytz s'étaient tracées, ou les paturages qu'ils prétendaient avoir hérités de leurs ancêtres, leur furent longtemps contestés par les religieux d'Einsiedlen, à qui l'Empereur Henri II avait cédé les Alpes environnantes comme un désert sans propriétaire. Voy. Muller, liv. I, ch. 15. Il s'éleva, à ce sujet, parmi les deux partis de nombreuses rixes, que termina enfin (en 1217) le jugement prononcé par Rodolphe II de Habsbourg, nommé arbitre dans cette querelle.

2. Herfürzog, vieux pour hervorzog. Acte III, sc. 3 : Gählings herfür brach. Dans l'ancien allemand, für et vor se confondaient, et für pour vor est resté dans les dialectes du midi.

Page 186. — 1. Die Nebelbede... zerrißen, nous avons déchiré le rideau de brouillard, c.-à-d. en cultivant le sol et en extirpant les forêts, nous avons dissipé les brouillards qui couvraient cette contrée.

Page 188. — 1. Berjangen, dans le sens neutre, signifie opérer, réussir, avoir de l'effet.

2. *Stehen* (*stare*), *tenir* (*bon*), *combattre*, *défendre*. Même scène : *Stehn wir nicht alle für dieselbe Sache?*

Page 190. — 1. *Bühel*, terme suisse qui signifie *colline*. Am *Bühel*, proprement : *qui habite sur la colline*.

2. *Wir Deutsche hülfigen!* L'infinifitif, pour exprimer l'indignation. Virgile : *Mene incepto desistere victam!* Cicéron : *Tene hoc, Atti, dicere!*

Page 192. — 1. *Aller Ehren bar*, *privé de tout honneur*, c.-à-d. couvert de honte. Muller, liv. I, ch. 16, en parlant des Bernois : « Ils nommaient le droit de bourgeoisie leur honneur, et la justice l'honneur de la ville. » Démosthène contre *Midias* : Ἀπάντων τῶν ἐν τῇ πόλει ἀπεστέρηται καὶ καθάπερ ἄτιμος γέγονε.

Page 194. — 1. *Rheinfeld*, ou *Rheinfelden*, est une petite ville du canton d'Argovie, sur la route de Bâle à Zurich.

2. *Palz* (de *palatium*), *la cour*, bas *Hoflager*.

3. *Rath*, au sing. signifie *conseil* et *conseiller*, au plur. simplement *conseillers*. Du reste, la chose et la personne se confondent aussi dans le français *conseil*. La même analogie se voit encore dans *βουλευτήριον*, dans *potestas*, d'où vient l'italien *podestà*, et dans d'autres noms exprimant une idée semblable.

Page 196. — 1. *Rodolphe de Wart* et *Conrad Tägerfeld*, deux des seigneurs qui s'associèrent avec le duc Jean, pour assassiner l'Empereur Albert. Voy. acte V, sc. 1.

2. *Sein Mütterliches*, *les biens de sa mère*. Il avait réclamé le domaine de Kibourg qui appartenait à sa mère, à qui cette terre avait été donnée par Rodolphe.

Page 198. — 1. *Comment nous conduirons cela* (notre entreprise) *à une fin joyeuse* (heureuse). Même scène : *Wie wollenen wir's?* Nous avons déjà vu plusieurs fois *froß* pris dans le sens d'heureux, absolument comme *joyeux* dans l'ancien français.

2. *Wäldtgemäß*. Dans le premier pacte d'alliance perpétuelle entre les trois Waldstetten, en date du 1^{er} août 1291, on lit : « ... renouvelant par le présent acte l'ancienne forme de notre confédération. En telle sorte, toutefois, que chacun desdits hommes qui a un seigneur sera tenu de lui montrer de l'obéissance et de le servir conformément à sa condition et à son devoir. »

3. *Die Herrn von Rapperswil*, *les seigneurs de Rapperswil*. *Rap-*

rettswyl (*Ruprechtswilla*; de *villa* vient *Weiler* (bourg, *villagium*), *Weil*, *Wyl*, désinences d'une foule de villes et de villages) est une petite ville dans le canton de Saint-Gall; elle fut bâtie, en 1091, par le comte Rodolphe de Rapperswyl, et passa, après l'extinction de cette famille, en 1284, à la branche cadette des comtes de Habsbourg. Muller, liv. I, ch. 15 : « Parmi les Schwytzois vivaient beaucoup de serfs qui appartenaient corps et biens, ou du moins payaient un tribut de leurs propriétés (*liberi censarii*) à des princes et à des rois, aux comtes de Rapperschwyl, aux chanoines de Lucerne, d'Einsiedlen, de Beromunster, aux religieuses de Zurich... »

4. *A l'abbesse de Notre-Dame de Zurich* (Zürch pour Zürieh), litt. *à la grande dame de Zurich*. J. de Muller la nomme, d'après une charte de l'Empereur Conrad IV, die *gefürstete Abteffin des Frauenmünsters*. Cette abbaye fut fondée, en 853, par Louis le Germanique, dont les deux filles, Hildegarde et Berthe, furent successivement abbeses.

Page 202. — 1. *Au nom de votre serment, silence!* Il s'agit du serment que prêtait chaque citoyen parvenu à l'âge de seize ans, de respecter les lois et la constitution.

Page 204. — 1. *Jusqu'à la fête du Seigneur, c.-à-d. jusqu'à Noël*, selon le chroniqueur Etterlin. Muller, avec Tschudi, fixe l'époque du nouvel an.

Page 206. — 1. *Beßören*, proprement, *fasciner l'esprit, tromper, séduire*, prend ici le sens de *engager*.

2. *Mit dem Rauch, avec la fumée*. Scheuchzer : « Un autre avantage que les Suisses retirent de leurs montagnes, est celui-ci : au moyen de signaux de feu, appelés *Hochnächten*, qui vont de montagne en montagne, on peut appeler, dans l'espace de un ou de deux jours, toute la nation sous les armes. » Cette espèce de télégraphie remonte à la plus haute antiquité : Homère déjà en fait mention. Voy. *Iliade*, XVIII, v. 207 et suiv. On connaît la magnifique description qu'Eschyle a faite de ce spectacle, *Agam.*, 280 et suiv.

3. *Der Waffen Ernst, le sérieux des armes, c.-à-d. que nous sommes bien résolus à nous défendre les armes à la main*.

Page 208. — 1. *In die Schanze, je l'expose, je la risque volontiers*. Proprement, *je la mets en jeu*. *Schanze*, dans ce sens figuré, vient du français *chance*, qui lui-même dérive du lat. du moyen âge *cadentia* (de *cadere*, choir).

2. Die glühende Hochwacht, le (son) brillant fanal. Hochwacht, la garde placée sur les montagnes, un poste qui entretient la nuit du feu pour avertir au cas que l'ennemi approche. Par extension, signal de feu, fanal.

Page 212. — 1. Freundschaft. Voy. p. 102, note 2. Genossame, comme Genossenschaft. C'est un terme propre au dialecte du midi de l'Allemagne. Genossen, consorts et participants (socii, æquales, de nießen, jouir) étaient en Suisse dans l'origine ceux qui partageaient la condition et les privilèges d'une certaine classe d'hommes. Ce qui les réunissait et ce qui constituait la base de leur droit, c'étaient les Allmende ou Gemeinmerch, pâturages communs où chaque Genosse avait droit de pacage. Aujourd'hui encore Uri est divisé, pour les élections des conseillers, en onze circonscriptions, appelées Genossame.

Page 214. — 1. Armbrust, arbalète, arcuballista (latin), était, avant l'invention de la poudre, l'arme ordinaire des citoyens libres.

2. Der Weiß (ancien allemand wißo), oiseau de proie de l'espèce des vautours. Dans les dialectes, ce nom est donné à tous les oiseaux de proie. Il désigne ici l'aigle des Alpes.

Page 216. — 1. Cette phrase est le développement un peu libre du régime de la première phrase was... erreicht. — Kreuzt und fliegt, formes vieilles, pour friecht und fliegt.

2. Mach', dans le langage simple des enfants, pour mache zurecht, fais, c.-à-d. raccommode.

3. Celui qui veut s'ouvrir un chemin à travers la vie (en luttant contre les obstacles) doit être préparé et pour l'attaque et pour la défense. Comp. un peu plus loin : der ringt sich leicht aus jeglicher Gefahr. Voy. p. 32, note 2.

Page 218. — 1. Windlawine, de Lawine, avalanche, en italien lavina (selon Adelung, du latin labi; selon d'autres, de lau, tiède). On appelle Windlawine ou falte Lawine l'avalanche formée par les couches de neige supérieures que le vent détache des flancs des rochers, sans cependant soulever les masses d'ancienne neige.

2. Der trügerische Firn, le glacier trompeur, appelé ainsi parce que les crevasses et les fentes qu'on rencontre à chaque instant dans ces masses de glace se recouvrent souvent, à la superficie, d'une légère couche, qui, cédant sous les pas des voyageurs, les fait tomber au

fond de l'abîme. Les habitants des Alpes reconnaissent à plusieurs signes cette glace trompeuse.

Page 220. — 1. Der ringt sich... aus, litt. : *celui-ci se lutte hors de*, c.-à-d. parvient à se tirer de... C'est un nouvel exemple d'un verbe composé, dont le simple exprime l'idée d'action, et la préposition l'effet, le résultat de cette action. — Gefahr, vieux pour Gefähr, *danger*.

Page 222. — 1. Den Untermalbner, *Baumgarten*. Voy. acte I, sc. 1.

2. Kind und Weib. C'est une locution consacrée, qu'il soit question d'un ou de plusieurs enfants. Comparez dans Sophocle, *Trachiniennes*, v. 257 : ἔνν παῖδι καὶ γυναίκί.

Page 224. — 1. Zum Enni, dimin. de Añn, pris ici dans le sens de Großvater. Comparez Enni, dimin. de Arnob; Enni ou Aetti, de Att (père).

Page 226. — 1. De la vallée du Schæchen, à l'entrée de laquelle, comme nous l'avons dit plus haut, était situé Burglen. Elle a quatre lieues de long, et est traversée par le Schæchen, torrent fougueux qui prend sa source dans les glaciers du Schurhorn.

2. Der Herre, forme vieillie pour der Herr. *Et lorsque le seigneur m'aperçut*. — Mein pour meiner, comme, six vers plus loin, sein pour seiner.

Page 228. — 1. Die Knie (pour die Kniee) verjagten ihm, *les genoux lui manquèrent*; c.-à-d. ses genoux fléchirent sous lui. Hom. ἀπειρήκασι τένοντες.

2. Keinen andern Laut. Logiquement parlant, le mot andern devait être omis : « Il ne put proférer aucun son, mais il me fit signe de passer mon chemin. » Cette négligence pourrait être excusée par des exemples semblables empruntés aux Grecs et aux Latins, chez lesquels ἄλλος et *alius* sont également pléonasme. Hom., *Odyss.*, II, 412 : μήτηρ... οὔτι πέπυσται, οὐδ' ἄλλαι δμῳαί. Cependant les premières éditions imprimées du vivant de Schiller portent : keinen andern Laut.

Page 230. — 1. Précisément parce que cela n'a aucun motif; c.-à-d. mon pressentiment m'effraye précisément parce qu'il est sans motif. Tite-Live, 26, 20 : *Divinatio quædam futuri, quo minus ratio timoris reddi poterat oborti temere, eo majorem inferens timorem*.

Page 234. — 1. D waffnet... Ovide : *Seque armat et instruit ira*.

Page 242. — 1. Ränbergier, *soif de domination*. On regarde communément comme une des causes principales des événements qui se passèrent au commencement du XIV^e siècle, les projets d'agrandissement

dont Albert, dit-on, était sans cesse occupé. Plusieurs écrivains lui reprochent une ambition démesurée et une avarice sans bornes, tandis que d'autres, au contraire, louent sa modération et sa générosité. Voy. Hisely, *Essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstetten*, p. 120 et suiv.

Page 246. — 1. *Que ces rochers, alors, étendent autour de nous leur enceinte impénétrable, et que cette heureuse vallée fermée ne soit ouverte qu'à la lumière du ciel!* Le docteur Weber se trompe, je pense, en expliquant : « Ich will meine Wünsche auf dieß... Thal beschränken, in dem sich mir durch deine Liebe der Himmel öffnen... soll. »

2. *Die selige Insel, l'île fortunée, le séjour du bonheur.* Le caractère lyrique de cette scène excuse peut-être l'allusion mythologique que s'est permise ici le poète : partout ailleurs, dans cette pièce, il a évité avec soin les souvenirs de l'antiquité classique.

Page 252. — 1. *Bannberg.* C'est le nom d'une montagne escarpée, au pied de laquelle est situé le bourg d'Altorf, qu'il protège contre la chute des avalanches. Il était défendu, sous des peines sévères, de couper du bois sur la montagne. C'est de là que lui vient son nom (de Bann). Schiller, dans la suite de cette scène, fait allusion à une autre étymologie (p. 258). Muller, liv. II, ch. 1, p. 298, en parlant de la vallée d'Urseren : « Là, dit-il, on voit Urseren, beau village entouré de superbes prairies; au-dessus du village est un bois antique et inviolable, sûr rempart contre les avalanches. » Et il ajoute en note : « Il est défendu, sous peine de mort, d'y abattre des arbres. »

2. *Popanz, épouvantail*, contraction de *Popelhäns*. Dans certaines contrées de l'Allemagne méridionale on appelle *Popel* ou *Pöpel* un individu enmitoufflé jusqu'au cou.

3. *Verbrieße, pop.* pour *Verbrüße, pour nous causer du dépit.* — *Was recht Leute sind, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens.* Remarquez que le verbe s'accorde; non pas avec *was*, mais avec *Leute*; de même qu'on dirait dans le sens démonstratif : *das sind recht Leute.*

Page 258. — 1. *Wenn sie der Muth sticht, si le courage les pique;* si l'envie leur en prend. Cette expression est calquée sur cette autre : *der Hafer sticht ihn, il est pétulant, il est trop à son aise;* ce qui se dit d'un cheval devenu difficile à maîtriser par suite d'une trop bonne nourriture.

2. Die Bäume bluten. Virgile, *Énéide*, III, 27 :

Nam quæ prima solo, ruptis radicibus, arbos
Vellitur, huic atro liquuntur sanguine guttæ,
Et terram tabo maculant.

Ovide, *Métamorphoses*, II, 358 :

Truncis avellere corpora tentat,
Et teneros manibus ramos abrumpere; at inde
Sanguineæ manant, tamquam de vulnere, guttæ.

3. Bekannt, *enchantés, fixés en place par un charme*. C'est de là que, d'après une tradition populaire, le poète a dérivé le nom de Bannberg. Dans Arioste et le Tasse il est aussi fait mention d'arbres enchantés.

4. Die weißen Hörner, *les cornes blanches*, les pointes blanches des montagnes de neige. Comparez les noms propres : Schredhorn, Wetterhorn, Finsterhorn, etc.

5. Schlaglawinen, par opposition à Winblawinen (voy. p. 218, note 1), désignent les avalanches formées de masses de neige fondante entremêlées de terre, de débris de rochers, d'arbres, etc. Elles entraînent tout ce qui se trouve sous leur passage, brisent les rochers, renversent les forêts et ensevelissent jusqu'à des villages entiers. Par leur chute l'air est ébranlé à tel point, que souvent des hommes et des animaux, placés à une assez grande distance, en sont asphyxiés.

Page 260. — 1. Den Strömen nach, *en suivant le cours des fleuves*. Le grand pays plat que Tell a en vue est probablement l'Allemagne.

Page 262. — 1. Das Salz. L'exploitation du sel figure déjà parmi les droits régaliens dans les chartes du XII^e siècle.

Page 276. — 1. Bär ich besonnen, *si j'étais un homme réfléchi, si j'étais avisé, je ne m'appellerais pas Tell*. Le chroniqueur Etterlin dit : Bäre ich wißig, so hieße ich anders dan der Tell. On a vu dans cette réponse de Tell une allusion à son nom. « En effet, dit Spreng, le savant éditeur d'Etterlin, Tæll ou Telle, signifie proprement un homme simple, ni ais, de l'ancien verbe talen, c.-à-d. parler ou agir d'une manière puérile, bizarre et extravagante. » Wachter, *Glossar. Germ.*, p. 1656 : « Tal, sermo; talen, loqui. Anglosax., talian, dicere, narrare. *Traductum est in omnibus pæne dialectis ad vitia, quæ sermone committi solent.* » De là, sans doute, la comparaison de

Tell avec Brutus, et, par analogie, avec Ulysse, qui seignirent l'un et l'autre la folie. Le nom de Tell serait donc une épithète, un sobriquet qui qualifie l'individu nommé Guillaume; il désignerait un homme qui parle ou agit sans réfléchir, ou qui est dirigé par un sentiment instinctif. Et c'est ainsi, sans doute, que l'a compris Schiller, qui semble de nouveau faire allusion à cette idée, quand il fait dire à Gessler :

Hi, Tell, du bist ja plöghlich so besonnen!

Man sagte mir, daß du ein Träumer seist.

2. Begegnen. Tschudi : Bitt umb Gnad, es soll nit mer geschehen.

Page 280. — 1. L'adverbe affirmatif ja, oui, donne à la phrase à peu près le même mouvement que *mais* dans cette traduction française : *Eh ! mais, Tell, tu es tout à coup si circonspect !* Voy. p. 24, note 2.

2. Kurzweils, du masculin der Kurzweil, populaire pour die Kurzweile.

Page 282. — 1. Berwirft, sous-entendu hätte. *S'il avait encouru la perte de sa vie, c.-à-d. mérité la mort.* Le verbe verwirten n'a plus de correspondant en français; il a ici à peu près une valeur analogue à celle du verbe français *forfaire*, dans la locution *forfaire un fief, le rendre confiscable*.

Page 284. — 1. Denken, le verbe simple pour le dérivé denken. De même, acte IV, sc. 2 : *Denket nicht des Irrthums meiner Jugend.* Plus haut nous avons vu *gedenk* pour *eingedenk*. — *Kinderkinder*. Virgile :

Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

2. Gasse, qui signifie proprement *rue*, c.-à-d. un chemin entre des maisons, des murailles ou des haies, désigne aussi d'une manière générale, comme ici, tout espace qui laisse passage entre deux rangées quelconques. Kerner a dit : *Der Freiheit eine Gasse!*

Page 290. — 1. Mir schwimmt es vor den Augen, *ma vue se trouble*; litt. *cela nage devant mes yeux*. Ovide :

Ante oculos natant tenebræ.

Et ailleurs :

Oculis sub nocte natantibus atra.

Page 292. — 1. Er reißt... auf, *il découvre... en arrachant ses vêtements*. Comparez p. 32, note 2.

2. Du retteſt Alle, tu sauveras tous, ta femme, tes enfants, tes amis, en te sauvant toi-même.

3. Koller (du latin *collare*), buſſle. "Ehemals war der (ou das) Koller eine Art Ickernen Harniſches, welcher Bruſt und Rücken bedeckte, und deſſen Theile am Halſe zuſammenhängen." CAMPE.

Page 294. — 1. Ihreſ weiſen Zweckſ, le but ſage qu'elle ſe propose. Les verbes fehlen, verfehlen ſe conſtruiſent tantôt avec le génitif, tantôt avec l'accuſatif. Plus loin : Guer hätte ich nicht geſeßt.

Page 300. — 1. Stand, à l'imparfait, parce qu'il ſ'agit de la poſture qu'il avait priſe au moment où il faiſait partir la flèche.

Page 304. — 1. Friſch und fröhlich, librement, rondement et ſans crainte. Tſchudi : "Zell, nun ſag mir fröhlich die Wahrheit, um fürcht dir nützet darum; du ſollt diß Lebens ſicher ſin, denn die gegebene Antwort nimm ich nit an, es wird was anders bedüt haben."

2. Weil... habt geſichert... *puisque vous m'avez assuré la vie, puisque vous m'avez garanti la vie sauve.* C'est une conſtruction poétique. On dit ordinairement einem das Leben ſichern (voy. deux vers plus haut) ou zuſichern. C'est encore Tſchudi que Schiller a ſuivi ici « Wolan, Herr, dit-il, ſchmaſen Ir mich miß Lebens verſichert habend. » Et dans la réponſe de Gessler : " Nun wolan, Zell, ich hab dich diß Lebens geſichert."

3. Durchſchoß, imparf. indic., pour hätte ich durchſchoſſen. L'indicatif donne à la penſée plus de force et de vivacité. Cette tournure, également uſitée en français, ſe rencontre auſſi quelqueſois en latin. Tacite, *Annales*, I, 35 : *Germanicus ferrum a latere deripuit, elatumque deſerebat in pectus, ni proximi preſam dextram vi attinuissent.*

Page 306. — 1. Freiheitsbriefen, Müller, liv. II, ch. 18 : "Der Vogt führte den Zell, mit Verletzung der Freiheit, welche die ausländiſchen Gefangenſchaften verbot, über den Walſtädterſee."

Page 312. — 1. On a reproché à Schiller de ſ'être mis en contradiction avec lui-même en transportant, dans cette ſcène, la cabane du pêcheur ſur la rive orientale du lac des Quatre-Cantons, tandis qu'à l'entrée de la pièce elle ſe trouve placée ſur le côté oppoſé. Un ſavant commentateur, M. J. Meyer, eſt plutôt diſpoſé à croire que le pêcheur Ruodi, dans le premier acte, n'eſt pas le même individu que celui dont il eſt fait mention ici, quoique le nom de ce dernier ne figure pas ſur la liſte des perſonnages. Il ſe trompe. Le ſils du pêcheur eſt

appelé ici *Jenni*, absolument comme, plus haut, le fils de Ruodi; puis, Ruodi est cité parmi les conjurés du Rutli (voy. p. 164), et le pêcheur, dans notre scène, dit aussi en avoir fait partie. Ces deux circonstances démontrent l'identité des deux personnages.

Page 314. — 1. Des freien Mannes, de cet homme, s'il venait à recouvrer sa liberté. Et non pas simplement : de cette homme qui est d'une condition libre. Voy. fin de la scène : Der Tell sei frei und seine Armes mächtig.

Page 316. — 1. Ich nehme Herberg, je prends un logis, un gîte dans le village. Le poëte avait en vue le village de Sisfingen, situé sur la frontière du canton d'Uri, entre Fluelen et Brunnen. — Herberg. Comparez l'italien *albergo* (vieux allemand *allberga*), d'où vient le français *auberge*.

2. Il ne fait pas bon séjourner ici en plein air. — Kommlich, terme suisse, signifie litt. *avenant*, c.-à-d. *convenable*, *agréable*. — Im freien, dans l'air libre, au grand air, neutre de frei.

3. Flammen, employé comme verbe neutre, *flamboyer*, *jeter des flammes*. Flammt herab, jetez vos flammes en bas, foudroyez la terre. — On sent tout de suite combien peu ce discours ampoulé convient au caractère de celui qui le prononce. C'est du faux pathos, c'est une imitation malheureuse d'un passage sublime du *Roi Lear*, par Shakspeare, acte III, sc. 2.

Page 318. — 1. Niederschmelzen, se fondre et couler dans les vallées. — Kulm, du latin *columen*, *culmen*, signifie le sommet d'une montagne, et surtout le sommet d'une forme conique ou arrondie.

2. Gebetet werde. On sonnait, autrefois, les cloches dans les pays catholiques, lorsqu'une tempête éclatait, pour inviter les fidèles à prier Dieu, afin qu'il détournât d'eux sa colère.

Page 320. — 1. Handlos, où la main n'a pas de prise, où l'accès est impossible. Ce terme a vieilli.

Page 322. — 1. Das Herrenschiff, la barque seigneuriale, la barque du bailli. Voy. plus haut die Herrenburg. — Am rothen Dach, à son toit rouge. Les barques, sur les lacs, en Suisse, sont quelquefois surmontées d'un toit mobile, à l'effet de mettre les passagers à l'abri de la pluie ou des rayons du soleil. D'autres traduisent Dach par *tillac*. Quant à la couleur rouge, c'était la couleur de la maison d'Autriche : dans ses armoiries on voyait un champ rouge traversé par deux bandes blan-

ches. — Sein Verbrechen, son crime, la victime de son crime, de sa tyrannie, Tell.

Page 324. — 1. Buggisgrat, etc. Fluelen, où s'est embarqué Gessler, se trouve au nord d'Altorf, à l'extrémité sud-est du lac des Quatre-Cantons. Le grand et le petit Axenberg, ainsi que le Buggisgrat (Grat, arête, saxeum dorsum, Plin.) et le Hackmesser (le couperet), sont situés entre Fluelen et Brunnen, sur la rive orientale. En ces endroits le lac a une profondeur considérable, qui, près du Buggisgrat, est de 600 à 800 pieds. Le Teufelsmünster (le monastère ou couvent du Diable) est en face, sur la rive occidentale. Ce sont les noms d'affreux rochers.

2. Fluß. Dans la Haute-Allemagne, et plus particulièrement en Suisse, on appelle Fluß un rocher nu à face large et d'une pente rapide.

3. Gähstosig, ou plutôt, comme on lit dans les premières éditions, gähstosig, roide, à pic (senkrechtschüssig), de Stos, Stuß, qui, dans le dialecte du pays, signifie une hauteur très-escarpée, une montée roide. Gäh, populaire, pour jäh, escarpé. Voyez plus loin, gählings, pour jählings, soudain. — Abjenkt pour hinabjenkt.

Page 326. — 1. Wenn, au lieu de mit. En employant wenn, Schiller avait plutôt en vue l'acteur de la scène jouant le rôle de Tell.

2. Er faßt die Erde... Hom., *Odyss.*, IV, 522 : Ἦτοι ὁ μὲν χαίρων ἐπεθήσεται πατρίδος αἵης, καὶ χύνει ἀπτόμενος ἦν πατρίδα.

Page 330. — 1. Fassen est vieux et poétique, pour fangen, prendre, saisir.

2. Am hintern Gransen, à l'extrémité postérieure. Le terme Gransen, ainsi que tous les détails de ce récit, et jusqu'au style, sont empruntés à Tschudi.

Page 332. — 1. Des Fahrens ... berichtet, instruits, versés dans l'art de conduire. C'est encore un vieux terme propre au midi de l'Allemagne. Tschudi : Und des Fahrens nit wol berichtet.

Page 334. — 1. Und fuhr reblich hin, je conduisais bravement la barque, en mettant en usage tous mes moyens pour les garantir d'un accident. Tel est le sens de reblich (strenue), sens populaire qu'on retrouve dans les locutions : reblich arbeiten, reblich streiten. Tschudi : und fur reblich dahin. Tell n'use aucunement de perfidie envers le bailli : il le conduit sûrement jusqu'au point où le plus difficile était surmonté,

et ce n'est que lorsque tout danger avait à peu près cessé, qu'il s'élança hors de la barque pour se sauver lui-même.

2. *Schrie ich...* continue la phrase, interrompue par la remarque du pêcheur. *Je criai aux rameurs d'y aller, de s'y mettre, de manœuvrer vigoureusement.* Tschudi: *schry den Rueden zu, daß si handlich zugind.* — Dans le dialecte suisse, *handlich* a le sens de *frätig, herzhast*. Comparez le français: *donner un coup de main*.

Page 336. — 1. Le rocher sur lequel Tell s'élança porte encore aujourd'hui le nom de *Tellenplatte* ou *Tellenprung*. On y a élevé une chapelle. Tous les ans, le premier vendredi après l'Ascension, on s'y rend en procession, par eau, de Fluelen.

2. *Aus der schlimmen, sous-entendu Gewalt.* La même pensée se trouve exprimée plus haut, Act. I, sc. 1:

Der See kann sich, der Landvogt nicht erbarmen.

Et, même scène :

*Doch besser ist's, Ihr fallt in Gottes Hand,
Als in der Menschen.*

3. Brunnen, village du canton de Schwytz, au nord de la Tellenplatte, à une distance d'une lieue trois quarts.

Page 338. — 1. Arth est un beau village au pied du Rigi, sur le lac de Zug, au nord-ouest de Schwytz. On y passe pour aller à Kussnacht.

2. *Ueber Lowerz, en passant par Lowerz.* Lowerz ou Lauerz, village situé sur le lac du même nom.

Page 340. — 1. *Meinen Schwäher, mon beau-père,* Walther Furst. Le terme de *Schwäher* a vieilli dans le haut-allemand; mais Luther l'emploie souvent dans sa traduction de la Bible. Goethe, dans *Iphigénie*, s'en sert comme d'une forme plus noble, pour désigner le beau-frère (*Schwager*). De même *Schwiegerin* flotte entre les deux sens de *Schwägerin* (*belle-sœur*) et de *Schwiegermutter* (*belle-mère*).

Page 350. — 1. *Die Alpenrose, la rose des Alpes.* Elle pousse sur les Alpes à une hauteur de deux à trois mille pieds au-dessus de la mer, et, quand on la transplante dans les vallées, elle dépérit tout de suite. Avec la rose proprement dite elle n'a de commun que le nom. — *Gefangen! Er! Lui, prisonnier! Sa respiration, son souffle est la liberté; c.-à-d. Il ne peut respirer que l'air de la liberté; il ne vit que de liberté.*

Page 356. — 1. *Reis*.

Ποῖν οὐν αὐτὸς ἀρξεται νέον κύκλον.

Page 358. — 1. *Sich*... *verwogen*. *Le paysan a-t-il osé entreprendre une telle chose avec ses seules ressources?* *Sich* *verwogen* (de *wagen*), vieux verbe aujourd'hui hors d'usage, pour *sich unterfangen*, *sich erführen*.

Page 360. — 1. *Aus diesem Haupte, de cette tête sortira pour vous verdoyante...* avec un sens symbolique. L'enfant Walther représente aux yeux d'Attinghausen la jeune génération qui doit fonder la nouvelle liberté.

2. Les cantons de Fribourg et de Berne occupent aujourd'hui la plus grande partie du pays qu'on nommait autrefois *Uechtland*. Cette contrée, qui s'étendait depuis les lacs qui sont au pied du Jura jusqu'à l'Aar, fit partie de la Haute-Bourgogne jusqu'au commencement du XII^e siècle. Le nom d'*Uechtland* n'est plus en usage aujourd'hui.

3. *Heer*. *L'active, l'industrielle Zurich arme ses tribus en armée guerrière*. D'après la constitution de l'an 1335, tous les métiers de Zurich étaient divisés en treize tribus, sous treize bannières, et la bourgeoisie entière formait, en quelque sorte, une confédération d'autant de communautés, dont chacune avait sa juridiction particulière, ses revenus et ses armes. Voy. Muller, liv. II, ch. 2.

Page 362. — 1. A plusieurs reprises, la ville de Zurich avait résisté avec succès aux armes de la maison d'Autriche, notamment en 1351 et 1352.

2. *Auf Lob und Leben, à outrance, à mort*. C'est une allusion aux batailles de Morgarten (1315), de Sempach (1386), de Näfels (1388), gagnées par les Suisses contre les Autrichiens.

3. *Der Sanzen*. Allusion au dévouement de Strouthan de Winkelried à la bataille de Sempach. *Ein freies Opfer, victime volontaire*, est une apposition à *der Landmann*. — *Kein Ort, nul canton*. On appelait la ligue des huit premiers cantons *die acht alten Orte*.

Page 378. — 1. *Die hohle Gasse, le chemin creux* est à un quart de lieue de Kussnacht, sur la route d'Immensee, village qui est situé près du lac de Zug. On y a érigé une chapelle, en mémoire de l'événement qui fait l'objet de cette scène.

Page 380. — 1. Tell avait lieu de craindre pour sa femme et ses enfants. L'exemple du père de Melchthal, à qui Landenberg avait fait crever les yeux, montrait assez jusqu'à quels excès la cruauté du bailli pouvait se porter. D'ailleurs Gessler avait déjà menacé Tell de le tuer, lui et son enfant, s'il se refusait à tirer la pomme.

Page 382. — 1. Komm du herver. Il s'adresse à sa flèche, qu'il tire en ce moment du carquois. Il l'appelle *porteur de douleurs amères*, causant d'amères douleurs à ceux qu'il va frapper. Aussi Homère la nomme-t-il μελαινέων ἔρμ' ὀδυνάων, *Iliad.*, IV, 117.

Page 384. — 1. Im der Freude Spielen, *dans les divertissements joyeux*. On doit se rappeler surtout le tir (Freudschießen) qui, dans les fêtes populaires, est un des amusements favoris des Suisses. — Im fürchterlichen Ernst, mot à mot : *dans le terrible sérieux*; dans cette lutte terrible.

Page 388. — 1. Mit dem eignen Blut. « Lorsque à la poursuite du chamois le chasseur s'est aventuré sur des glaciers escarpés, d'où il ne peut descendre sans courir les plus grands dangers, il s'ouvre, dit-on, parfois la plante des pieds, pour que le sang qui sort de la blessure l'empêche de glisser, et lui facilite la retraite. » SCHEUCHZER.

2. Gratthier, chamois. « Il y a deux espèces de chamois, les uns appelés Gratthiere (de Grat ou Grath, *arête d'une montagne ou d'un rocher*), ne séjournent que sur les plus hauts rochers, et ne quittent jamais les champs de neige et les glaciers; les autres, plus bruns de couleur et plus grands que les premiers, se plaisent dans le voisinage des broussailles et des bois, et sont nommés pour cela Walsthier. » BUSCHING.

Page 390. — 1. Qui tient ici le cortège nuptial, c.-à-d. dont la noce passe en ce moment. Brautlauf, *nuptia*, vieux mot (dans Ottfried, auteur du x^e siècle, Brutloft) dont l'étymologie n'est pas bien certaine. Cependant, en comparant Brautzug et Brautfahrt, on est amené à croire que la seconde partie du composé vient du verbe laufen, dont une forme dialectique est losen. Brautlauf serait donc proprement : *conduite de la fiancée*.

2. Gente (de Senne), troupeau de vaches qui se tient réuni et forme un tout.

Page 392. — 1. Et souvent l'un vient se joindre à l'autre, la noce à l'enterrement. Paroles à double entente. Pour le messier,

c'est tout bonnement un lieu commun; Tell y cache une allusion à ses projets contre la vie de Gessler.

2. Ein Ruffi ist gegangen, *il y a eu un éboulement de montagne*. Dans certaines parties de la Suisse, Ruffi (au pluriel Ruffinen, Ruffinen) est synonyme de Bergsturz, Bergschlupf, *chute de montagne*. Deux ruffi surtout ont laissé leur souvenir dans le pays; ce sont celui du mont Conto, à une petite distance de Chiavenna, qui, en 1618, a enseveli sous ses débris la petite ville de Plurs avec près de deux mille cinq cents âmes; et l'éboulement d'une partie du Rossberg, arrivé le 2 septembre 1806, dans le canton de Schwytz, où disparurent les jolis villages Goldau et Busingen.

3. Le Glärnisch est une montagne du canton de Glaris, également remarquable par sa hauteur et par sa forme. Sa partie postérieure, qu'on appelle Hinter-Glärnisch ou Hoch-Glärnisch, a près de 9000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

4. Baden, petite ville sur la Limmat, fait aujourd'hui partie du canton d'Argovie. C'était autrefois une forteresse, appelée der Stein zu Baden (voy. acte V, sc. 1), où résidaient souvent les ducs d'Autriche.

Page 394. — 1. Bestellt in Ruh, *cultive en repos*. Comparez le commencement de la 2^e épode d'Horace :

Beatus ille qui procul negotiis...

Paterna rura bobus exercet suis.

Page 396. — 1. Alle Brücken zerrißen, *déchiré*, c.-à-d. rompu tous les ponts. Homère :

Ὅστ' ὧκα ῥέων ἐξέδασσε γέφυρας.

Page 402. — 1. Der Streit ist, ob... *la question est de savoir si...* il s'agit de savoir si. Cet emploi de Streit, qui signifie proprement *lutte*, combat, rappelle un emploi analogue du grec ἀγών. Hérodote, par exemple, a dit (VII, 11) : Ποίειν ἢ παθεῖν προέεται ἀγών. REGNIER.

Page 406. — 1. Wilschuer, *faucheur d'herbes sauvages* (de Heu, *foin*, et de wils, *sauvage*). « On appelle Wilschuer de pauvres gens, qui, ne possédant pas de pâturages pour nourrir leur peu de bétail, vont couper le foin dans le désert et sur des lieux escarpés et presque inaccessibles. Ils mettent le foin, qu'ils ont coupé au péril de leur vie, dans des filets qu'ils jettent par-dessus le bord des rochers, et

quelquefois il arrive qu'ils sont entraînés eux-mêmes dans l'abîme. » SCHEUCHZER.

2. Vom Rigiberge, du Rigi (*regina montium*), montagne située au canton de Schwytz, entre les lacs de Zug, de Lucerne et de Löwerz. On y jouit d'une des plus belles vues du monde.

Page 418. — 1. Die Augen sind gebrochen, *les yeux sont éteints, ont perdu leur éclat*. En latin, *Oculi solvuntur*, ou *natant*.

Pag. 422. — 1. Tritt... an, *aborde*, c.-à-d. *surprend*. De même en latin *aggredi*, pour *invadere*, *impetere*.

2. Es stürzt ihn, *ça le renverse*; il est renversé. Voy. p. 10, note 1. Dans quelques éditions on lit *er stürzt*, changement malheureux de quelque correcteur qui ne comprenait pas l'idiotisme de *es*.

Page 426. — 1. Die Hochwacht. Ce mot que nous avons déjà vu dans le sens de *fanal* (voy. p. 206, note 2 et p. 208, note 2), désigne aussi, dans certains pays de montagnes, la garde placée sur une hauteur, ou, comme ici, la hauteur même, où l'on monte la garde, par exemple, une montagne, une tour, un clocher.

Page 428. — 1. Diesen flammenden Boten, *de ces messagers enflammés*. Muller, liv. II, ch. 1 : « D'Alpe en Alpe brillèrent les signaux convenus. Le Twinghof fut envahi par les hommes d'Uri... » Comparez Eschyle, *Agam.*, v. 273 :

Φρυκτὸς δὲ φρυκτὸν δεῦρ' ἀπ' ἀγγάρου πυρὸς
Ἐπεμπε.

Page 430. — 1. In der Schweizer Land, *dans le pays des Suisses*. C'est aux habitants des trois anciens cantons que se rapporte ici le nom de *Schweizer*, *Suisses*, orthographe qui, plus tard, fut étendue aux habitants de tout le pays compris aujourd'hui sous le nom de *Suisse*, *Schweiz*, tandis que la forme primitive de *Schwyz* (*Suitz*, *Switz*, *Swyts*, *Schwytz*, en latin *Suitia*, *Suicia*) sert encore aujourd'hui à désigner le canton de Schwytz proprement dit. Un des trois chefs de l'expédition dont il est fait mention plus haut, 176, note 3, s'appelait *Suiter*, et il donna son nom au pays dans lequel il vint s'établir. Voy. p. 170 :

Des Schwertes Ehre werde Schwyz zu Theil;
Denn seines Stammes rühmen wir uns Alle.

Page 432. — 1. Bube, *varlet, écuyer*, παῖς, *puer*. — Die Brunckerin, Berthe de Bruneck.

Page 434. — 1. Selbanber, à nous deux. Litt. : *étant moi-même l'autre, le second*. Selbmeiten a le même sens. Selbritten, Selboier, etc., à nous trois, à nous quatre, etc. Comparez le grec αὐτός, δεύτερος, αὐτός, τρίτος, αὐτός, τέταρτος, etc.; et les correspondants, dans le vieux français, *soi troisième, soi quart*, etc.

Page 436. — 1. Ueber den Brünig, par delà le Brunig. D'après cela, Landenberg aurait fui dans la direction du midi, vers la frontière du canton de Berne. Ceci l'aurait obligé à faire un grand détour pour arriver jusqu'à l'Empereur, chez qui le bailli devait aller chercher protection. Tschudi et Muller disent que Landenberg s'était enfui vers Lucerne par Alpnach.

2. Daß er... davon trug, litt. : *qu'il emportât (sains et saufs) ses yeux*. Le même usage se voit dans φέρειν, et dans auferre. Ténence : *id inultum nunquam auferet*.

3. Nach jagt' ich ihm, expression plus énergique que : ich jagt' ihm nach. De même en grec on dirait : μετά δ' ἐγὼ ἐδίωκον.

4. Ursecht, promesse par serment de ne pas se venger, ou de ne pas revenir. C'est le serment qu'on faisait prêter aux bannis ou à certains prisonniers rendus à la liberté. Landenberg ne tint pas sa promesse. Il suivit le duc Léopold dans son expédition contre les trois cantons, et périt à la bataille de Morgarten.

Page 438. — 1. Zeichen sein. Nonius : *Moris erat servis, simul atque manu missi essent, demere capillos et capiti calvo pileum imponere, ut eo quasi symbolo tempestatem servitutis viderentur effugisse, ut naufragio liberati solent*. De cet usage viennent les locutions : *ad pileum aliquem vocare* (Tite-Live), *affranchir quelqu'un*; et : *pileum redimere, racheter sa liberté*.

Page 444. — 1. Brud (dans l'idiome suisse, Brugg), petite ville de l'Argovie, non loin du confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limmat.

2. Johannes Müller, etc. En écrivant ces vers, Schiller a voulu rendre hommage au célèbre historien de la Suisse, Jean de Muller, natif de Schaffhouse, chef-lieu du canton du même nom.

3. Das väterliche Erbe. Plus haut, p. 196, Schiller avait dit :

Der Herzog fleht ihn um sein Mütterliches.

Tschudi : ... daß der König (le roi Albert)... Im (au duc Jean) von seinen väterlichen und mütterlichen Erbländen noch nichts (Etwas) geben zu verwalten... Le duc avait donc à réclamer des biens qui lui

revenaient de la part de son père et de sa mère. Voy. Muller, l. II, ch. 1.

4. *Abſinben* signifie *faire renoncer quelqu'un, au moyen d'un dédommagement, aux prétentions qu'il peut avoir à telle ou telle chose; puis, désintéresser quelqu'un, se débarrasser de quelqu'un, au moyen d'une légère concession, d'un léger présent.* Le verbe est ici très-significatif, et on peut le considérer comme renfermant ce double sens.

Page 446. — 1. *Eschenbach*. Le seigneur d'*Eschenbach*, d'une antique noblesse, était un baron puissant, allié à la plus haute noblesse en Argovie, en Thurgovie et en Rhétie. Il avait personnellement à se plaindre du roi. Le baron de *Wart* était son cousin. Le soin de l'éducation du duc Jean avait été confié au sir de *Tægerfeld*, de la seigneurie de *Bude. Palm* ou *Balm* (signifiant proprement une grotte dans un roc) avait son château dans le comté de *Lenzbourg*, près de *Grossdietwyl*.

2. *Die Hofstatt*, la cour, comme *Hoflager*, *Wfalz*. Acte II, sc. 2 :

Ich war zu Rheinfeld an des Kaisers Wfalz.

On sait qu'au moyen âge les Empereurs d'Allemagne faisaient des tournées dans l'Empire, et établissaient leur siège tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, sans avoir de résidence fixe.

3. *Hans, Jean, duc de Souabe*. — Léopold, le second fils de l'Empereur Albert, celui-là même qui fut vaincu à *Morgarten* en 1315.

4. *Alte große Stadt*, la ville de *Vindonissa*. C'était, comme l'on sait, la principale des places d'armes élevées par les Romains, pour défendre cette frontière contre les Germains. Ravagée successivement par les Vandales, les Allemands et les Huns, elle fut enfin entièrement détruite vers la fin du vi^e siècle, par *Childebert II*, roi des Francs.

Page 448. — 1. Les ruines du château de *Habsbourg*, berceau de la famille de ce nom, sont situées sur le *Wulpelsberg*, à peu de distance de *Schinznach*, au sud-ouest de *Bruck*. Ce château avait été bâti en 1020, par *Radbot*, le premier qui prit le nom de comte de *Habsbourg*.

2. *Auf dem Seinen*, sur son propre domaine. Acte. V, sc. 2 : *ich stehe wieder auf dem Meinigen*. *Tschudi* : " In und uff dem Seinen

und von den Sinen erschlagen." Il fut assassiné «à l'endroit où est aujourd'hui le maître autel dans l'église de Koenigsfelden.» MULLER.

3. Sie, ils, c.-à-d. ceux de ses compagnons qui n'avaient pas encore passé le fleuve. Car les conjurés, sous prétexte qu'il ne fallait pas surcharger le bateau, avaient séparé l'Empereur de sa suite.

4. Jedweder (pour jeder, jeglicher) Stand, chaque ville, chaque canton. Le mot Stand désigne quelquefois, comme l'explique Campe, "eine Stadt, welche auf die Landtage Abgeordnete sendet." Muller : «Chaque fort, chaque défilé fut muni et gardé.»

5. Die alte Zürich, féminin poétique, comme plus haut, p. 214, die alte Bern, die rege Zürich. Tschudi : "Dero von Zürich Thor waren 30 Jahr offen gestanden, daß sie weder Tags noch Nachts nie beschloffen wurdint..., jep aber ließend si die beschließend..."

Page 450. — 1. Mit des Bannes Fluch. Le roi Henri, à la diète de Spire, «lança sur tous ceux qui avaient conspiré contre Albert le ban de l'Empire; par là ils furent déclarés dignes de mort, séparés de la société de leurs amis, et livrés à la merci de leurs ennemis.» MULLER.

2. Die strenge Agnès. Agnès, fille de l'Empereur Albert et veuve d'André, roi de Hongrie. Elle était alors âgée de 28 ans.

3. Ganze Zeugungen, des générations entières. Plus de mille innocents périrent par la main du bourreau. «Elle sévit plus qu'inhumainement, et autrement qu'il ne convenait à une femme.» TSCHUDI.

4. Wie im Mäienthau. On rapporte que la reine Agnès et son frère, le duc Léopold, après la prise de Farwangen, principal château du seigneur de Balm, firent décapiter, sous leurs yeux, soixante-trois gentilshommes et autres gens de guerre, et qu'Agnès s'écria, en voyant couler leur sang : «Maintenant je me baigne dans la rosée de mai.» Après avoir exercé toutes ces vengeances, la reine Agnès et sa mère, Elisabeth, firent bâtir sur le lieu même où Albert avait été tué, un couvent de femmes de l'ordre de Sainte-Claire, appelé le couvent de Koenigsfelden.

Page 452. — 1. La vengeance (le sentiment de la vengeance) se nourrit par elle-même; elle se repaît du meurtre; elle est assouvie par l'horreur qu'elle inspire.

2. Henri, comte de Luxembourg, fut élu Empereur sous le nom de Henri VII, le 28 novembre 1308, à l'unanimité des voix. Il con-

firma, l'année suivante, les privilèges que les cantons avaient obtenus de Frédéric II et d'Adolphe, et leur accorda même de nouvelles faveurs.

Page 454. — 1. *La reine Élisabeth, salut et prospérité!* Élisabeth, veuve de l'Empereur Albert, était fille de Meinhard, duc de Carinthie. Elle mourut en 1313.

Page 460. — 1. Jean de Muller (liv. II, ch. 1) rapporte en ces termes la réponse des Waldstetten à l'envoyé autrichien : "Den König, welcher uns nie Gutes erwiesen, wollen wir nicht rächen an denen, die uns nie Leid gethan; wir wollen keinen Theil nehmen an ihrer That; wir halten Friede mit allen, die uns ruhig lassen."

Page 462. — 1. Kommt zu wachen, venez, partez tous pour aller; c.-à-d. allons, partons tous. Comparez les locutions homériques : ἔβη ἰέναι, ἔβη θέειν, ἔβη ἐλάχν. Wachen, proprement avancer par un mouvement onduleux, signifie dans un sens restreint aller en pèlerinage. C'est de wachen que vient le verbe français aller, dont le présent et le futur sont empruntés, l'un à vadere, l'autre à ire.

Page 464. — 1. Litt. : m'a passé bien près de la vie. En grec on dirait :

Πατρός γὰρ ἐγγύς μοι βίου παρέπτατο
Βέλος.

2. Zweimal litt ich den Mutherschmerz. Euripide, *Iphigénie en Aulide*, v. 1234 :

"Ἡ πρὶν ὠδίνους' ἐμὲ
Νῦν δευτέραν ὠδῖνα τήνδε λαμβάνει.

Page 476. — 1. Dhm, forme abrégée pour Dheim. « Le duc Jean était passé en Italie sous l'habit de moine. » Muller, liv. II, ch. 1.

Page 480. — 1. So jung. Il était né en 1289, et avait par conséquent dix-neuf ans lorsqu'il tua son oncle Albert.

2. An meiner Schwelle, des armen Mannes. Ce génitif s'accorde avec le génitif qui est implicitement contenu dans l'adjectif possessif, sur le seuil de moi, d'un pauvre homme. Homère : Δαήρ αὐτ' ἐμὸς ἔσκε κυνώπιος. Cicéron : Meas præsentis preces.

3. Die Jugend meines Vetter's... « Jaloux de voir les honneurs et les biens dont était comblé le duc Léopold, (second) fils du roi, jeune homme de son âge..., Jean demanda plusieurs fois, mais inutile-

ment, les provinces qu'avait particulièrement gouvernées son père....
MULLER.

Page 482. — 1. Daß du dem Freund verboten... Ces termes sont empruntés à l'acte de proscription même lancé par l'Empereur Henri III contre les meurtriers d'Albert : "die Täter seien, dit Tschudi, Iren Fründen verboten, Iren Bienden erlobt;" litt. : *que les auteurs (de ce crime) étaient défendus à leurs amis, et permis à leurs ennemis*; c.-à-d. qu'il était défendu à leurs amis de les assister et de les recevoir, et permis à leurs ennemis de les tuer.

Page 486. — 1. Löset Eure Seele, rachetez votre âme. Saint Marc, ch. 8, v. 37.

Page 488. — 1. Dem Strom der Reuß entgegen, contre le courant de la Reuss. — Ici commence une description poétique de l'ancienne route du Saint-Gotthard, qui, au moyen âge, comme l'on sait, était le principal passage menant de l'Allemagne en Italie. Partant d'Amstæg, on remonte toujours la Reuss, en passant tantôt sur la rive droite, tantôt sur la gauche, selon que les masses de rochers s'avancent plus ou moins près du bord de l'abîme où coule le torrent (Schiller : Am Abgrund geht der Weg...). Après trois heures et demie de marche, on arrive dans la gorge sauvage de Schöllenen, longue d'une lieue et demie, et dangereuse par les avalanches qui viennent s'y jeter (Schiller : die Schreckensstraße; et : sendet der Berg nicht seine Windeßwehen; de là on parvient au pont du Diable, appelé die stäubende Brücke, ou, comme dit Schiller, die Brücke welche stäubet, *le pont humecté par la pluie fine* qu'y lancent les vagues bouillonnantes de la Reuss. A l'extrémité de ce pont se présente le Teufelsberg, à travers lequel passe une sombre galerie creusée dans le roc, et longue de deux cents pieds; on nomme ce passage l'Urner-loch (le trou d'Uri), Schiller l'appelle das schwarze Felsenthor. En sortant de ce trou, on voit devant soi la riante vallée d'Urseren (Schiller : das heitre Thal der Freude) avec le beau village d'Andermatt. Enfin, après avoir franchi des déserts de neige et de glace, on arrive au plateau du mont Saint-Gotthard, où se trouvent, non loin du célèbre hospice des Capucins, sept petits lacs (Schiller : die ewigen Seen), entre autres celui de Luzendro, d'où sort la Reuss.

2. Seine Windeßwehen, ses avalanches. Windeßwehe ou Windwehe signifie proprement *amas de neige accumulé par le vent*.

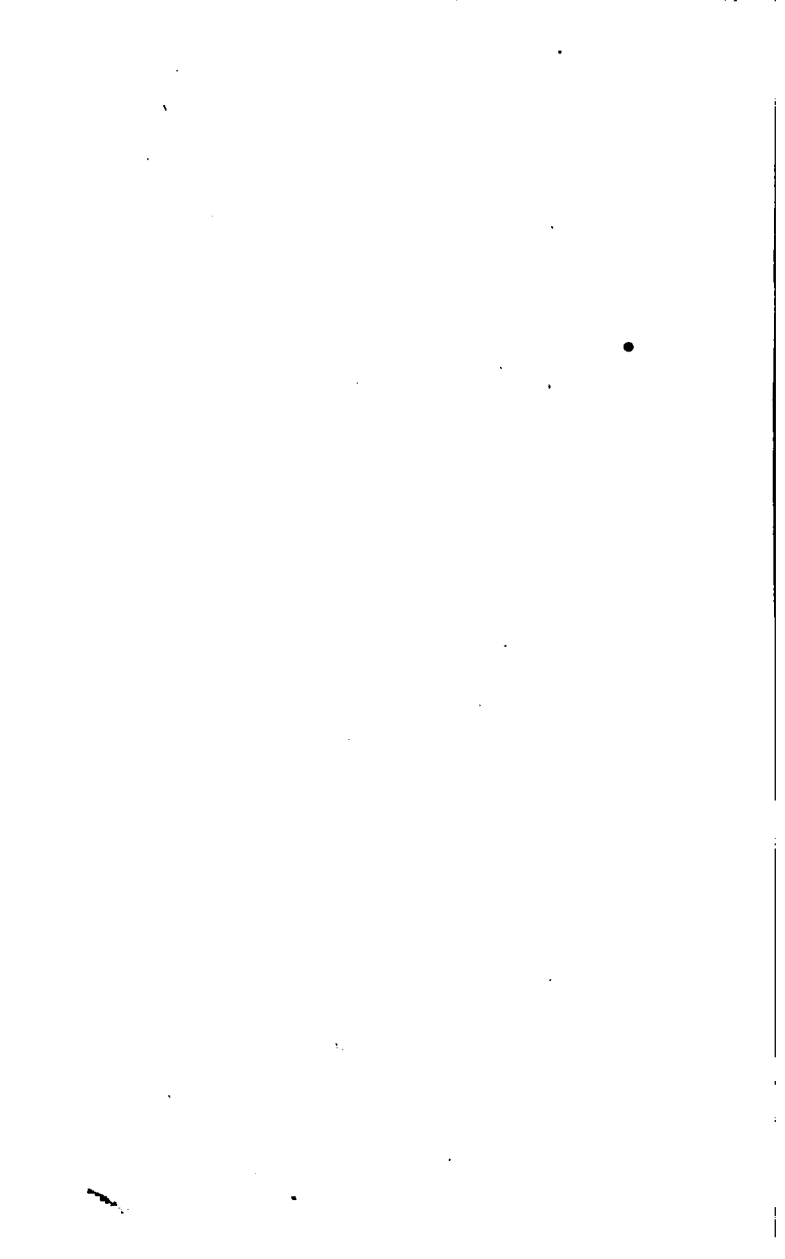
3. Die Brücke, welche fläubet, litt. : *le pont qui est couvert de poussière*, c.-à-d. le pont mouillé par l'eau qui y tombe en pluie fine. Voy. p. 488, note 1. — La légende du pays rapporte que le diable s'était offert de jeter, en une seule nuit, un pont de pierre sur la Reuss, à la condition que la première âme qui y passerait serait à lui. Les Uranais l'ayant fait traverser d'abord par un chien, Satan eut un tel dépit d'avoir été joué, qu'il jeta à l'une des extrémités du pont un énorme bloc de granit, ne donnant passage que par un petit trou étroit. Arrêtés devant ce nouvel obstacle, les habitants du pays prirent le parti de rattacher aux parois du rocher, au moyen de chaînes, un pont suspendu, qui reçut le nom de *bie fläubende Brücke*, pont que Schiller a confondu avec le *pont du Diable* proprement dit.

Page 490. — 1. Reißt sich auf, *s'ouvre tout à coup*. Voy. un emploi analogue du verbe aufreißen, p. 292, note 1. — Cette galerie a été creusée dans le *Teufelsberg* en 1707, et considérablement élargie en 1828.

2. Des Gotthards. On donne, par excellence, le nom de Saint-Gotthard au bassin élevé qui est entre les villages d'Airolo et d'Andermatt, et qui sépare la race allemande de la race italienne. — Die... selbst sich füllen. "Diese Seen haben ihre Urquellen theils in Bächen, welche von höhern Bergen in sie fließen, theils aber von eigenen reichen in ihrer Tiefe liegenden Abern oder Quellen. Es bleiben diese Seen das ganze Jahr hindurch in gleicher Tiefe." SCHEUCHZER.

3. Ein anderer Strom, *le Tessin*, dont les sources s'échappent des lacs du Saint-Gotthard. Il descend en Italie par une pente rapide; c'est pourquoi le poète dit : *muntern Laufes, d'une course vive*.







EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e.

DICTIONNAIRE CLASSIQUE ALLEMAND-FRANÇAIS ET FRANÇAIS-ALLEMAND

ALLEMAND ; par M. SACKAU, professeur de langue allemande au Lycée Saint-Louis. 2 volumes petit in-8. Prix, broché...

Les 2 vol. cartonnés en un, 11 fr. — Relié en un, 11 fr.

Ouvrage autorisé par l'Université et adopté par le Ministère de la guerre pour le Collège militaire de la Flèche et l'École de Saint-Cyr.

On vend séparément :

Le Dictionnaire allemand-français, contenant : 1^o tous les mots employés par les bons auteurs et dans la conversation ; 2^o l'étymologie, l'explication, les formes irrégulières et les sens divers des mots. 1 volume de 756 pages. Prix, broché, 5 fr.

Cartonné, 5 fr. 75 c. — Relié en basane, 6 fr.

Le Dictionnaire français-allemand, contenant : 1^o tous les mots du dictionnaire de l'Académie et les termes les plus usuels des sciences et des arts ; 2^o la définition, les divers sens et les formes irrégulières des mots, etc. 1 volume de 1066 pages, broché, 5 fr.

Cartonné, 5 fr. 75 c. — Relié en basane, 6 fr.

GRAMMAIRE ALLEMANDE, à l'usage des divers établissements d'enseignement public. Par M. SACKAU, professeur de langue allemande au Lycée de Saint-Louis, et ancien directeur pour l'admission à l'école normale de Saint-Louis. 1 volume in-8. Prix, broché...

COURS DE THÈMES ALLEMANDS, accompagnés de vocabulaire et pouvant servir d'application à toutes les grammaires allemandes par le même auteur. 1 volume in-8. Prix, broché...

TABLEAUX SYNOPTIQUES OU GRAMMAIRES SIMPLIFIÉES DE LA LANGUE ALLEMANDE à l'usage des Français. 7^e édition entièrement refondue, par M. SACKAU. In-4. Prix, broché...

COUS COMPLET DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE ALLEMANDES, renfermant des versions et des thèmes, un choix de morceaux en prose et en vers, et une histoire abrégée de la langue et de la littérature allemandes ; par le même auteur. 2 volumes in-12. Prix, broché...

LE COURS SUR L'USAGE DE LA LANGUE ALLEMANDE, ou Exercices pour habituer à la lecture des manuscrits allemands, comprenant un aperçu de l'histoire politique et littéraire de l'Allemagne, et des morceaux en prose et en vers empruntés aux meilleurs écrivains ; par M. SACKAU, maître de conférences à l'École normale supérieure. Ouvrage autorisé par l'Université. 1 volume lithographié, in-8. Prix, cartonné, 5 fr. 50 c.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VACCRASSE, 2.